



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

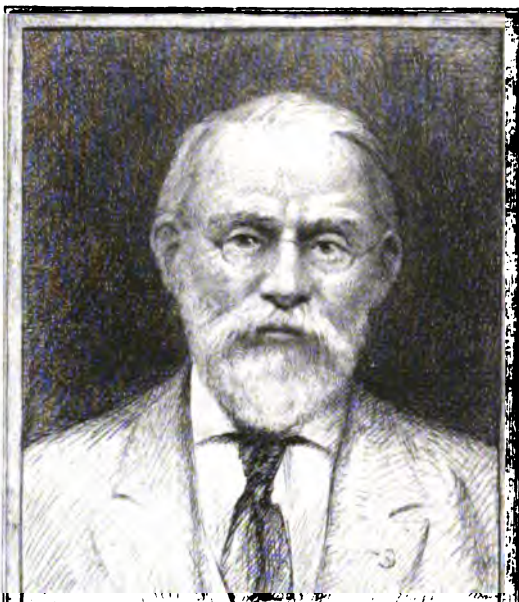
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

DC
611
M897
56

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE
DE LA MOSELLE.

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE
DE LA MOSELLE.

QUATRIÈME ANNÉE.



METZ

Typographie ROUSSEAU-PALLEZ, Éditeur

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE

RUE DES CUREUX, 44

1861



Digitized by Google

*Journal
N° 10.
65-33
26766*

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

de la Moselle.



SÉANCE DU 10 JANVIER 1861.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance.

M. le Président donne lecture de la lettre suivante de M. Weyant, agent-voyer en chef de l'arrondissement de Thionville :

Le Bulletin du mois d'août dernier, que je viens de parcourir, parle d'une excursion archéologique à la frontière de mon arrondissement. Comme je suppose qu'elle n'est pas encore effectuée, je viens vous prier de vouloir bien me donner avis du jour que vous aurez fixé pour cette bonne promenade, mon désir étant d'y prendre part, non-seulement pour Ennery, mais encore pour toutes les localités que vous pourrez juger utile de faire explorer dans mes parages.

Malgré les occupations qui incombent à ma nouvelle charge, je ne manque pas, dans chacune de mes tournées, de demander, fureter, recueillir ; quelques objets trouvés par un bon campagnard à Elzing (le Caranusca des uns) sont en ma possession :

1° Quatre monnaies romaines du Bas-Empire ;

2° Une boucle ou agrafe en cuivre de forme demi-circulaire.

Il y aurait, je crois, tout intérêt à visiter cette petite localité, ainsi que Sierck et le château de Mensberg (Malborough), Morlange, etc., et si pour le printemps prochain vous n'aviez pas de but projeté, je serais heureux, après Ennery, de vous voir faire choix de cette contrée.

Mon départ de Metz, auquel je ne m'attendais pas, a été si subit que je n'ai pu rien vous dire des fouilles de la place Saint-Vincent

que vous m'aviez chargé de suivre ; il est vrai qu'elles n'ont rien produit de particulier. Le sépulcre en pierre de taille qui a été mis à découvert en présence de la Société et vidé à fond sous mes yeux, avec tous les soins possibles, ne renfermait que des terres graveleuses provenant d'éboulements et des ossements d'assez fortes dimensions, comme tout le monde a pu en juger par le tibia que plusieurs d'entre nous ont eu entre les mains ; un bourrelet circulaire indiquait la place de la tête dans ces cercueils qui étaient disposés sur deux rangées parallèles et qui s'étendaient suivant une oblique par rapport à l'axe de la chaussée pavée.

Permettez-moi, Monsieur le Président, en terminant de venir vous présenter mes hommages ainsi qu'à l'honorable Société que vous présidez et à laquelle je suis heureux d'appartenir.

Il lit ensuite une autre lettre de M. Ad. Lang, intéressante à un double titre et dont voici les termes :

Ne pouvant assister, malgré mon vif désir, à la séance de la Société d'histoire et d'archéologie qui sera tenue jeudi, je me vois forcé d'avoir encore recours à la correspondance pour éveiller l'attention de la Société sur deux points dont l'étude mérite d'être approfondie par des hommes plus instruits que moi et jouissant de plus de loisirs.

Le premier, qui regarde l'archéologie, est la chapelle de Sainte-Croix, située dans la paroisse de Styring-Wendel et appartenant à la maison de Wendel. Cette chapelle, qu'on s'efforce de conserver intacte et qui jouit de la plus grande vénération dans le pays, porte la date 958 en vieux chiffres arabes ¹. Son style semble la faire remonter à l'enfance de l'art gothique et au moment où les francs-maçons commençaient à bâtir dans nos contrées. J'espère pouvoir transmettre à la Société, dans une séance ultérieure, la légende relative à cette construction, reconstituée d'après les souvenirs et les traditions locales ; mais les membres de la Société qui s'intéressent à nos vieux édifices, s'ils veulent visiter la chapelle Sainte-Croix, y trouveront un ample sujet d'études et de remarques archéologiques.

¹ Il va sans dire que cette date en chiffres arabes a été inscrite très-postérieurement, peut-être au seizième siècle. Une charte confirme la fondation de la chapelle par un comte de Deux-Ponts en 958, mais elle a été reconstruite vers le quatorzième siècle, ainsi que l'indiquent les détails de son architecture.

Le second point, qui concerne l'histoire du pays messin, est la recherche de l'acte de naissance d'un illustre ministre d'état qui, dans ses mémoires, se dit né à Metz le 26 février 1643. Je veux parler de Jean-Casimir Kolbe, comte de Wartemberg et du Saint-Empire d'Allemagne, souverain de Wartemberg, stadthalter héréditaire de toutes les principautés, comtés et seigneuries de la succession d'Orange, membre du collège des comtes de Wétéravie, conseiller privé et grand-écuyer du comitat palatin de Simmern, grand-chambellan du roi de Prusse Frédéric I^{er}, premier ministre d'état de S. M. prussienne, général-maitre des postes, héréditaire grand-maitre d'hôtel et grand-écuyer du roi, maréchal de la cour, chevalier de Prusse, chevalier du grand ordre de l'Aigle Noir, chevalier de première classe de l'Aigle Rouge, né à Metz le 26 février 1643, décédé à Francfort-sur-le-Mein le 4 juillet 1712, inhumé en l'église réformée, à Berlin.

Né sans aïeux et sans fortune, n'ayant pas fait d'études, notre compatriote a su se conquérir une place illustre dans la diplomatie et dans l'administration ministérielle, par son mérite personnel et par des capacités hors ligne. — Il s'est toujours acquitté avec honneur et distinction de tous ses emplois, a mérité et obtenu l'estime et l'amitié de tous ceux qui l'ont connu pendant tout le cours de sa carrière. Il a laissé à ses descendants un nom illustre, et sa mémoire est sans tache.

Metz doit revendiquer ses enfants, quelque part qu'ils aient brillé, et le nom du comte de Wartemberg doit grossir la liste des illustrations multiples dont s'enorgueillit à juste titre le département de la Moselle.

La Prusse, comme l'Autriche, nous doit des grands hommes.

Je pense pouvoir mettre en ordre quelques documents sur la famille Kolbe, sur son établissement à Metz, et sur la vie politique de Jean-Frédéric comte de Wartemberg.

Veuillez bien, Monsieur, excuser la brièveté de cette communication, et agréer l'expression de ma respectueuse considération.

M. Abel dit que le personnage dont il s'agit était très-particulièrement connu de Paul Ferry, et que son nom figure souvent dans le volumineux manuscrit du fameux ministre, où l'on peut presque dire qu'est contenue toute l'histoire de Metz, sous le nom d'observations séculaires.

Un grand nombre de documents et d'indications qui s'y trouvent sont annotés comme venant de lui.

M. de Bouteiller ajoute que c'est à lui que Paul Ferry avait dû la communication d'un médaillon historique de Frantz de Sickingen, pièce numismatique d'une extrême rareté.

Ces relations suivies avec Paul Ferry prouvent que Kolbe de Wartemberg était resté en rapports fréquents avec sa ville natale et qu'il ne lui était pas devenu étranger en fixant son séjour hors de France.

L'abbé Curicque présente, de la part du docteur Régnier, un plan topographique et militaire très-curieux indiquant les positions relatives près de Sierck, le 4 juin 1705, des armées en présence commandées par le maréchal de Villars d'une part et le duc de Marlborough de l'autre.

Le président fait passer sous les yeux des membres présents une représentation très-soigneusement exécutée en plan, coupe et élévation de l'oratoire des Templiers à la Citadelle. La Société décide l'acquisition, au prix de 20 francs, de ce plan qui a pour auteur M. Porcin, dessinateur de la ville, lequel, comme surveillant des fouilles faites par elle à l'emplacement des Récollets, a fait preuve de beaucoup de zèle et d'activité pour la conservation des objets antiques qui ont été mis au jour.

M. Clerx rend compte des démarches qu'il a faites au sujet de la pierre tombale de Montigny-sur-Chiers et annonce l'arrivée prochaine à notre musée d'antiquités de cet intéressant monument.

Admission de nouveaux Membres.

Le Bureau a admis comme nouveaux membres de la Société :

MM. l'abbé Bouchy, à Metz ;

le comte Leclerc de Bussy, sergent-major au 48^e ;

le docteur Aug. Haro, aide-major à l'hôpital de Rome.

La Société d'archéologie de Châlons-sur-Saône a demandé à la nôtre un échange de productions qui a été accepté avec empressement.

Travaux.

M. Victor Simon donne lecture, en ces termes, de son rapport sur le mémoire récemment publié par notre honorable confrère M. Bretagne, de Nancy, concernant les peignes liturgiques :

Les peignes à démêler les cheveux remontent à des temps fort anciens, on en a trouvé dans des sépultures romaines et dans des sépultures gallo-romaines ; mais c'est principalement dans les sépultures franques qu'on en a découvert avec d'autres objets d'art. M. l'abbé Cochet, dans sa *Normandie souterraine*, page 254, en cite qui ont été trouvés à Londinières et à Envermeu ; ils étaient placés à la ceinture du mort. On en exhuma aussi dans d'autres localités ; j'en ai découvert un en ivoire dans les environs de Metz ; une lame de cuivre en avait réuni les diverses parties. Ce peigne était dans une sépulture franque.

Ces instruments étaient, en effet, nécessaires pour les Francs, qui portaient la barbe et les cheveux longs. M. l'abbé Cochet fait remarquer que Sidoine Apollinaire, le chantre de nos aïeux, fait figurer le peigne dans le portrait célèbre qu'il nous a laissé de l'envahisseur de la Gaule. *Pro barbâ tenues peraramur pectine cristâ.*

Mais parmi ces sortes d'objets de toilette, les plus remarquables sont les peignes liturgiques, tels sont ceux qui sont décrits dans la notice intéressante qui a été écrite par M. Bretagne, un de vos honorables membres.

Les peignes dont il parle dans ce travail d'érudition composé de 23 pages et de deux planches, sont : 1° celui de saint Loup, ancien évêque de Sens, mort en 623. Il est d'une très-belle conservation ainsi qu'on en peut juger par son dessin et par la description qui en est donnée à la page 9.

2° Le peigne de saint Hubert, fils de Bertrand, duc d'Aquitaine, né vers l'an 656. Son dessin est reproduit n° 2. Le champ qui sépare les deux rangs de dents est chargé de rinceaux élégants ; mais sa forme n'a rien de remarquable.

3° Le peigne de saint Gauzelin, dont il ne reste qu'un seul rang de dents, et qui est orné de dessins d'une très-belle exécution. M. Bretagne en donne la description à la page seizième.

4° Le peigne de saint Guillaume, dix-septième évêque de Saint-Brieux, qui a un double rang de dents ; il ne présente rien de remarquable.

5° Le peigne de sainte Libaire¹, qui était formé de deux morceaux d'ivoire réunis ensemble au moyen de deux doubles traverses attachées avec de petites chevilles de fer. Il avait aussi un double rang de dents. Ce peigne est décoré de dessins gravés les uns en forme d'étoiles, et les autres présentant des cercles avec un point au milieu. Les étoiles sont peintes en brun et chaque cercle est peint en vert et a un point central en vermillon. Ces cercles sont remarquables parce qu'ils peuvent servir à assigner une date à ce peigne, car il n'est pas rare de trouver ces sortes de dessins sur des manches d'instruments de l'époque romaine.

Enfin, à l'occasion des peignes historiques qu'il a décrit, l'auteur cite un peigne à double rang de dents minces et courtes qui fut trouvé à Pompey, près de Nancy, dans une sépulture, avec des grains de collier en terre cuite émaillée et des monnaies romaines du quatrième siècle, qui, selon M. Bretagne, lui donnent une date très-certaine de contemporanéité avec celui de sainte Libaire.

La notice que M. Bretagne a bien voulu vous adresser se recommande encore par les détails intéressants qu'il donne sur la destination des peignes liturgiques. Ces documents se trouvent aux pages 5, 6, 7, 8 et 9 de ce savant travail.

En voici la teneur :

Il est bon d'entrer dans quelques détails sur la destination du peigne liturgique, et nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter la dissertation du savant dom Claude de Vert, trésorier de l'abbaye de Cluny² :

« Car, quoique la tonsure et la couronne des évêques ne fussent point autrefois différentes de celles que portent encore à présent les cordeliers et les capucins, comme nous dirons en son lieu ; toutefois, le cercle de cheveux qui régnait autour de leur tête était toujours assez épais pour qu'ils eussent besoin d'un peigne, dont la décence voulait qu'ils se servissent pour démêler

¹ Martyrisée à Gran (diocèse de Toul), le 8 octobre 361 de J.-C.

² *Explication littérale et historique des cérémonies religieuses*, tome II, pages 338-340.

« leurs cheveux et les arranger proprement, surtout avant que d'entrer à
 « l'autel et de commencer leurs fonctions. Il paraît même par le pontifical
 « romain, accommodé aux usages de l'église de Mende, que l'évêque avait
 « exprès un *peignoir*, c'est-à-dire un linge fait en forme de petit manteau,
 « qu'on mettait sur ses épaules quand on le peignait : *Tobellia* (touaille,
 « toile ou toilette), *quando pectitur, collo circumponenda*. C'est qu'on ne
 « se peignait en effet qu'après être tout à fait revêtu des habits sacerdotaux
 « ou pontificaux, et sur le point d'entrer en fonction ; de sorte qu'on était bien
 « aise de conserver la chape ou la charubie et d'empêcher que la crasse ne
 « tombât dessus. Les prêtres de second ordre, n'étant pas moins garnis de
 « cheveux que les évêques et portant une couronne et une tourse toute
 « semblable, prenaient aussi la précaution de se peigner avant que d'aller à
 « l'autel et accompagnaient cette action de la même prière que les évêques,
 « savoir celle-ci, selon le missel de Lunden de 1514 :

« *Corripo me, Domine, in misericordia tua; oleum autem peccatoris*
 « *non impinguet caput meum* ; ou celle autre de l'ancien pontifical de Paris :
 « *Intus castitatisque caput nostrum, totumque corpus et mentem meam*
 « *tues, Domine, purget et mundet Spiritus Almus* ¹ ; ce qui était commun à
 « l'évêque et au simple prêtre, comme nous avons dit plus haut, suivant ces
 « paroles du même pontifical : *Episcopus vel sacerdos, missarum solemnias*
 « *celebraturus,.... dum se pectinat, dicat : Intus, etc.* »

Il existe, dans le trésor de la cathédrale du Puy, une belle copie, faite au quatorzième siècle, du pontifical de l'église de Mende. Cet ouvrage, composé par Guillaume Dnrand, évêque de cette ville (1286-1296), le célèbre auteur du *Rational des offices divins*, reproduit ainsi l'acte liturgique que rapporte dom de Vert :

« Le pontife qui doit célébrer une messe solennelle s'avance vers son siège..
 « Un de ses serviteurs, s'approchant, lui ôte ses chaussures ordinaires et le
 « sous-diacre lui met les sandales. Ensuite l'évêque dépose sa chape, et,
 « lorsque de nouveau il s'est assis, le diacre, après lui avoir entouré le cou
 « d'un peignoir, le peigne respectueusement et légèrement ; ou, en cas de
 « nécessité, le diacre est remplacé par le chapelain. » »

¹ On voit qu'on demaude à Dieu, par cette prière, qu'en même temps que
 « le peigne dégrasse la tête et la nettoie de ce qu'il y a d'impur et de grossier,
 « le Saint-Esprit, par sa grâce divine, daigne purifier notre cœur et en ôter
 « tout ce qu'il peut y avoir de contraire à la vertu, etc. » (Note de dom de Vert.)

² Verso du feuillet 151 : « Pontifex missam solemniter celebraturus accedit
 « ad faldistorium. Unus de servitoribus suis accedens ipsi detrahât communia
 « calciamenta,... et subdiaconus calciat illum caligas et sandalia. Deindò
 « antistes deponit capam, et tunc eo iterum super faldistorium residente, dia-
 « conus, toballia circa ejus collum circumdata, pectit decenter et leviter caput
 « ejus ; vel, si necesse est, capellanus, ejus vice, hoc agat. »

« Nous faisons des vœux pour que ce manuscrit, d'une charmante exécu-

On trouve dans Ducange les renseignements suivants au sujet des peignes liturgiques :

« Le peigne est mentionné au nombre des objets servant au culte, parce que
 » les prêtres et les clercs se peignaient avant d'entrer dans l'église.

« Testament du comte Evrard (année 857) : *Nous donnons, pour l'ornement de notre chapelle, un ciboire avec une croix d'or ;.... un peigne orné d'or.*

« Chronique de Calmelico dans Estiannot, *Fragments historiques*, tome III :
 » *Des tables d'ivoire pour l'ornement de l'autel ; quatre ou cinq peignes d'ivoire.*

« Testament de Riculf, évêque d'Elne (année 915) : *un peigne d'ivoire, deux tables d'ivoire, etc.*

« Charte de l'année 1251, dans Catel, *Mémoires du Languedoc* : *On y voit huit ceintures de soie et six peignes d'ivoire.*

« Charte de Jean, archevêque de Capoue (année 1301) : *Item un peigne d'ivoire ; item un calice, etc..*

« Confraternité entre l'abbaye de Saint-Gall et quelques évêques (année 908.) dans Neugast, *Codea diplomaticus* : *L'Évêque entra dans le chœur des religieux et fit suspendre à des chaînes des peignes d'ivoire, remarquables par leur grandeur et par leur travail.* »

« Dans l'origine, l'usage des peignes liturgiques était probablement nécessaire, surtout pour les membres inférieurs du clergé, tirés généralement des rangs du peuple. D'un autre côté, les sorfs, si abrutis par leur dure condition, ne nettoyaient guère leur tête, et leur contact dans les églises ne devait pas permettre au prêtre d'avoir la chevelure suffisamment nette pour approcher de la sainte Eucharistie. De là la prescription de se peigner avant de monter à l'autel, prescription qui est tombée avec les progrès de la civilisation, laquelle a généralisé les habitudes de propreté. Mais pour les princes de l'Eglise, il est probable que l'usage du peigne liturgique n'a jamais été que symbolique ; c'est ce qui expliquerait la grandeur démesurée de quelques-uns de ces objets leur ayant appartenu, qui sont parvenus jusqu'à nous.

« Cette liturgie paraît être complètement tombée en désuétude vers le commencement du seizième siècle, car le pontifical romain du pape Clément VIII (1592-1605), revu par l'ordre d'Urbain VIII, ne mentionne plus le peigne que pour le sacre des évêques.

« 1^o Dans le chapitre préliminaire, où sont détaillés les préparatifs de la consécration, on trouve ces mots : « *Annulus cum gemmâ benedicandus, pecten eburneum et pro oblatione intorstilia duo.* »

« 2^o Après la cérémonie de l'onction du saint chrême sur la tête et sur les

« tion, viennent reprendre sa place dans le trésor de la cathédrale de Mende.
 » Peut être cette église posséderait-elle un autre objet propre à faire un échange pour obtenir la restitution de l'un de ses plus précieux joyaux. »

« mains du nouvel évêque, après la bénédiction de la crosse et de l'anneau, après la perception de l'évangile, le pontifical romain ajoute : « Alors le prélat sacré, ayant à droite et à gauche les deux évêques assistants, revient vers sa chapelle, où il s'assied, et les onctions sont essuyées avec de la mie de pain et avec un linge propre ; ensuite ses cheveux sont nettoyés et arrangés avec un peigne ¹. »

« L'église grecque, au contraire, a conservé jusqu'aujourd'hui l'ancienne coutume de se peigner avant la messe, et le peigne, après cette action, reste déposé sur l'autel. »

Nous terminons cet aperçu très-sommaire en adressant à M. Bretagne, au nom de la Société et au nôtre, des remerciements pour les savantes recherches dont il a bien voulu nous donner communication.

Au sujet des peignes dont il vient d'être question, M. Abel fait remarquer qu'il en était un dans notre pays qui était justement célèbre. C'était celui de la reine Hildegarde trouvé dans sa sépulture et qui était une des curiosités de Saint-Arnould. Ce peigne a disparu avant la révolution, et sans dom Calmet (*Notice de la Lorraine*) on ignorerait son existence. — M. Abel ajoute que dans la sépulture de Kirchnaumen dont il a donné la description à la Société, il y avait des fragments d'ivoire que M. l'abbé Cochet pense avoir appartenu à un peigne.

M. le comte de Bussy communique une note sur l'origine des armes de Navarre qui, pour n'avoir pas un caractère local, n'en a pas moins de l'intérêt pour nous, puisque les armes de la Navarre, pendant plus de deux siècles, se sont glorieusement mariées à celles de la France.

La base de cette notice est un extrait d'un ouvrage intitulé : *Notitia utriusque Vasconiae tum Ibericæ, tum Aquitanicæ, etc...* Authore Arnaldo Oihenarto Mauleosolensis. Parisiis... MDCXXXVIII, emprunté au chapitre ayant pour

« ¹ Tunc, consecratus, medius inter officientes episcopos, redit ad capellam suam, ubi abstergitur, et sedenti cum medalla panis et cum panno mundo, deinde cum pectine mundantur et componuntur capilli. »

titre : *Appendix Stemmatis regii Navarrici, de insignibus Regum gentilitiis, etc.*, pages 354, 355 et 356.

L'auteur, après avoir parlé des différents emblèmes ou symboles employés par quelques rois de Navarre et entre autres par Sanche, le dernier, ajoute : « Superioribus Regibus, sola crucis figura, in calce »
 » tabularum delineata, obsignare moris erat, initio vero illarum non »
 » raro præsigebatur hæc nota, quæ crucis signo et græcis litteris »
 » X, P, Σ, (quibus Christi nomen compendiaro scribi solet) compo- »
 » sita, Christum cruce impositum designabat, Illi autem notæ in- »
 » terdum adiciebantur initialis A et finalis Ω alphabeti litteræ, a »
 » beato Joanne in Apocalypso, Christo, ut ipsum rerum omnium »
 » initium et finem esse significaret, attributæ. Primus itaque Sanctius »
 » altipius², symbolum suum militare, aquilam scilicet fœrnem, ex- »
 » pansis alis et argenteo xistro, diplomatibus a se scriptis appinxit, »
 » quemadmodum in variis locis Chartularii regis Theobaldi in Tabu- »
 » lario Regio Pompelonensi existentis observavimus : veteris tamen »
 » symboli speciem, post annos aliquot, a Sanctio, occasione insignis »
 » Victorix a Mauris in eo loco, qui vulgo *Nauas de Tolosa* nuncu- »
 » patur, reportatæ, immutatam esse, inque ejus locum successisse »
 » effigiem catenarum ferrearum, quas Miramolini regis mauri Præ- »
 » torium circumvallantes, Sanctius fortiter perruperat atque perfræ- »
 » gerat, vetus opinio jam usque ab avorum nostrorum æveta memoria »
 » Navarram applevit : quam tamen est pro incerta habeam, duobus »
 » potissimum impellor rationibus ; primum figura ipsa symboli seu »
 » insignium, quibus Navarræ reges a Sanctio ultimo ad nostra usque »
 » tempora usi sunt, quæ nullam cum catenis habet similitudinis »
 » affinitatem, sicubi enim illa insignia catenarum specie adumbrata »
 » sunt, id a quinquaginta circiter annis, sola autoritate aut consilio »
 » recentiorum historicorum factum, cuilibet accuratius causa hujus »
 » rei rimanti facile innotescet. . . . »

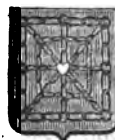
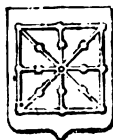
Voici ce qu'on lit dans l'*Histoire du Blason*, par Eysenbach, page 236 (Tours, 1848) : « Les armes de Navarre furent prises pour »
 » blason par don Sanche-le-Fort, après qu'il eut défait les Sarrasins »

¹ J'ai copié textuellement à la bibliothèque d'Angoulême.

² Sanche, dernier du nom, régna de 1194 à 1234 ; il mourut sans enfant et eut pour successeur Thibaut, comte de Champagne, son neveu. Thibaut 1^{er} eut pour successeur Thibaut II en 1253.

» le 16 juillet 1212. Le chef des Sarrasins avait fait entourer son
» camp de chaînes, que Sanche força. Ces chaînes ont été longtemps
» suspendues aux murs des églises de Navarre: »

Duval, dans son ouvrage sur le *Blason* (édition de 1677), blasonne ainsi les armes de Navarre : « De gueules aux chainons d'or mis en
» croix, en sautoir et en double orle, enfermant une émeraude en
» cœur, » et il ajoute : » Elles ont été changées depuis soixante ans,
» car elles étaient de gueules au raiz d'escarboucle accolé et pommété
» d'or. »



Je possède quelques monnaies de Navarre du seizième siècle, où les armes sont au raiz d'escarboucle. Duval peut se tromper quant à l'époque de l'adoption des chaînes comme blason de la Navarre, mais il n'en est pas moins vrai que le raiz d'escarboucle servit de transition entre le monogramme du Christ et les armes actuelles.

Ce sont donc nos rois qui ont pris des chaînes dans les armes de Navarre, et cela « solu autoritate aut consilio historicorum » afin de rendre l'histoire de ces armes plus romantique en les faisant adopter par Sanche, victorieux des Sarrasins.

M. Abel donne lecture de la note suivante sur une des stations de la route de Metz à Verdun, *ad fines*, intermédiaire entre *Ibliodurum* et *Virodunum* :

Dans un petit travail d'ensemble sur les voies romaines de la Moselle, que j'ai eu l'honneur de lire à la Société d'archéologie, j'ai dû nécessairement m'occuper du chemin qui reliait Metz à Rheims en passant par Verdun. La première station à partir de Metz est appelée *Ibliodurum* dans un itinéraire du quatrième siècle. J'ai pensé avec M. V. Simon que cette station se trouvait sur les bords de l'Iron (contraction d'*Ibliodurum*), entre Hannonville-au-Passage et Labeuville. J'ai arrêté mes recherches et mes indications à cette partie de la voie romaine pour ne pas empiéter sur les travaux des érudits du département de la Meuse.

J'ai adressé mon travail à quelques-uns de ceux-ci pour en obtenir des éclaircissements et des rectifications. L'un d'eux, un modeste instituteur du village de Bonzée, M. Brizion, m'a envoyé en échange une copie manuscrite d'une petite monographie sur Manheulles qu'il a adressée au comité de la topographie des Gaules. Je l'ai lue avec autant de plaisir que de profit et je demande la permission à la Société d'archéologie de la Moselle de l'entretenir de cette monographie de Manheulles, pour montrer à nos deux cents membres comment tout homme de bonne volonté peut, du fond de son hameau, rendre service à l'histoire de son pays, en rectifiant les erreurs topographiques les plus accréditées.

Après la station d'Iblodurum se trouve celle d'*Ad fines* avant d'arriver à *Virodunum* qui est incontestablement notre Verdun actuel. Cette station d'*Ad fines*, dont le nom vague signifie *vers les frontières*, cette station avait été jusqu'à ce jour indiquée comme ayant dû se trouver sur l'emplacement de Marcheville, village distant de 8 kilomètres de l'ancien *Ibloduron*, le passage de l'Iron près d'Hannonville. Marcheville présente en effet une grande analogie avec le mot *ad fines*, puisqu'il signifie *villa des marches*, villa des frontières. M. Brizion, étant sur les lieux, est venu reprendre la voie romaine au-delà de l'Iron, et il en a retrouvé des tronçons à 500 mètres environ au nord du village de *Labeuville*, et il l'a suivie jusque sur le territoire de Pareid, au canton dit la *Haute-Borne*, souvenir ou d'une pierre celtique fichée ou d'une colonne milliaire romaine. Ce chemin, connu sous le nom de la *Grande-Charrière*, se dirige à l'ouest du côté d'Harville, de Pintheville, traversant les lieux dits Bouillon-pré, la Pichée, la côte aux Atres, et débouchant au nord du hameau, d'*Aulnois* qu'il laisse à gauche et au sud du château d'*Hannoncelles* qu'il laisse à droite pour venir aboutir sur un plateau entre les trois villages de *Manheulles*, *Hurdiomont* et *Villers-sous-Bonchamp*, plateau où l'on découvre tous les jours des débris gallo-romains, et des monnaies gauloises. Le musée de Verdun possède une tombe avec le commencement de cette inscription latine :

D. M
CESVE. AVITI
FILI.....

Cet endroit appelé *Preis* ou *Praillon*, corruption de *Prælium* (combat), est, d'après la tradition, l'emplacement d'une ancienne ville gauloise. En effet, M. Brision démontre fort bien, les chartes à la main, que cette localité s'appelait du nom gaulois *Mainhaduro* devenu par corruption *Mainheurs*, *Manheurs*, *Manheulles*.

De plus, il prouve que ce village était à l'intersection de la grande voie consulaire de Metz à Reims faite par le diverticulum venant de Scarponne, au pays de la Woivre, *pagu Wabrensis*.

Enfin *Mainhaduro* étant un nom gaulois peu connu, les Romains avaient désigné ce lieu par *ad fines* (près de la frontière). En effet, Manheulles était aux confins des Leucks, des Verdunois et des Médiomatrixs. Des métairies en prirent le nom de villa des Marches comme Marcheville qui ne se trouve point sur la voie romaine et ne renferme aucun débris romain.

M. Abel communique ensuite une seconde note sur les renseignements historiques concernant les départements de la Moselle, de la Meurthe et de la Meuse, que l'on trouve dans le cartulaire du pays de Trèves et de Coblenz, par H. Beyer, archiviste du Moyen-Rhin (Coblenz et Trèves) 1860.

Nous sommes arrivés à une époque où les travaux historiques se composent non plus à l'aide d'imagination, mais bien à l'aide de sources authentiques et de documents originaux. Il y a déjà longtemps que l'on travaille de cette façon dans le département de la Moselle, mais pourquoi ne voit-on pas éclore parmi nous plus d'ouvrage de longue haleine concernant le passé de notre pays? Par cette raison bien simple que le département de la Moselle n'a pas le bonheur de posséder dans son sein les chartes et les documents qui sont le point de départ de son histoire. Nos bibliothèques, nos archives possèdent quelques-uns de ces précieux originaux, mais un grand nombre se trouvent soit à Paris, soit à Nancy, soit à Bar, soit à Luxembourg, soit à Bruxelles, soit à Trèves, soit à Coblenz, par suite des vicissitudes des guerres et des révolutions qui ont changé la nationalité des diverses parties de notre territoire devenu si homogène aujourd'hui. C'est donc une bonne fortune pour les personnes qui se vouent à l'histoire de notre province de voir apparaître des chartes inédites ou mal connues concernant notre pays. M. Beyer,

archiviste de la régence de Coblenz, vient de publier le cartulaire du pays de Trèves et de Coblenz, avec des tables comme les Allemands savent les faire, c'est-à-dire présentant toute l'exactitude possible. Un examen superficiel de la table des noms de lieu vous montrera l'utilité que nous pouvons tirer de cet ouvrage. Nous y voyons signalés *pour la Moselle* : Altorff-le-Haut dans une charte de 1150, Angevillers en 936, Beuvillers en 926, Preisch en 963, Marienflös en 936, Buding en 1130, Beyren en 646, Borny en 893, Kantfen en 1097, Colmen en 1153, Kerling en 874, la Crusne en 634, Thionville en 772, Évrangle en 963, Allamont en 893, Fey en 893, Failly en 636, Fillières en 636, Flastroff en 893, Hagen en 1128, Eysing en 1067, Longuion en 636, Usselkirchen en 1023, Koenigsmacker en 1065, Metz en 636, Montigny en 893, Mussy en 1160, Jarny en 1086, Mairy en 894, Mondorff en 1069, l'Orne en 1005, Puxieux en 893, Rédange en 926, Ritzing en 938, La Rosselle en 948, Roussy en 1036, Sierck en 1036, Gandren en 1145, Volmunster en 1145.

Pour la Meurthe, Bisange sur la Seille en 912, Tincry en 962, Lyoncourt en 1023, Marville en 893, Vic en 893, Werskirch en 1090.

Pour la Meuse, Ivoy en 955, et 973 la Woivre en 636 et 856, Dun en 955, Étain en 706, puis d'autres localités inconnues telles que Acaliaino, Addeobace dans le pays de Woivre en 786.

L'utilité pratique du cartulaire de la province du Rhin du milieu peut être démontrée par un seul exemple. M. Lepage, grâce à son infatigable érudition, a composé et vient de publier, sous les auspices de la Société d'archéologie lorraine, le *Dictionnaire géographique de la Meurthe* avec une carte du département au dixième siècle. Ce beau travail aurait besoin d'être imité dans notre département où il est encore à faire. Eh bien ! dans le dictionnaire géographique il y a quelques lacunes que M. Lepage aurait comblées, à l'aide du cartulaire de Coblenz s'il l'avait connu. Ainsi le village de Besange sur la Seille est indiqué par M. Lepage sous le nom de *Besanga* 960. Abb. de Bouxières ; tandis qu'une charte de 912, donnée à Metz en faveur de l'abbaye Saint-Maximin de Trèves, signale *Bisanga*, ce que répète une charte de 1023, 20 novembre, avec l'addition *in pago Sallingowe*.

Sur Tincry, M. Lepage a trouvé seulement Tinchéri en 1186 comme la dénomination la plus ancienne, tandis qu'un polyptique

de l'abbaye de Metloch, du dixième siècle, donne *Dincraha*; une charte de l'abbaye de Saint-Maximin en 962 donne *Dincrei in pago Salpensis*; des chartes du 10 novembre 1023 et du 11 janvier 1026 donnent *Dincriche in pago Sallingowe*.

Nous en dirons autant de Liocourt sur lequel M. Lepage n'a rencontré que *Liencort* en 1265, tandis que ce village est indiqué sous le nom de *Luonkurt in pago Sallingowe* dans une charte de 1023 concernant Saint-Maximin, et sous celui de *Luokurt* en 1026.

Nous terminerons en indiquant une variante du nom de Delme que M. Lepage a ignorée et qui se trouve dans une charte de 1016 aux archives du département de la Moselle, c'est *Dodeismes*. Cet exposé vous démontre l'utilité qu'il y aurait à ce que tous les cartulaires fussent publiés à l'imitation de celui de Coblenz.

Au sujet des recherches historiques et diplomatiques qui se font autour de nous, et M. Abel vient d'en donner une double preuve, M. de Bouteiller croit devoir rappeler que M. Thilloz continue à élaborer avec autant d'ardeur que de succès le grand travail qu'il a entrepris et qui sera beaucoup d'honneur à la Société, c'est-à-dire le répertoire géographique de l'arrondissement de Sarreguemines.

Il lit, comme spécimen des recherches qu'exige un pareil travail, l'article *Bitche* qui indique bien le caractère sérieux et complet que son auteur sait donner à son œuvre.

BITCHE.

1172. *Bytis castrum*. — (Schœpflin. Alsat. diplom. CCCXIV).

Fridericy de Bytis donatio prædii in Breitenbach abbatim novi castri facta.

1196. *Bites*. — (D. Calmet. pr.)

Frédéric, sire de Bitche, confirme la fondation de l'abb. de Sturtzelbronn.

1203. *Bitche*. (D. C. pr.)

Frédéric, sire de Bitche, confirme une donation faite à l'église de St-Diez.

1207. *Bytis*. — (Als. dipl. CCCLXXVII).

Friderici Lothar, ducis donatio viei Breitenbach abbatim novi castri facta.

1224. *Bitles*. — (Généalogie de Saint-Arnould).

1238. *Bitches*. (D. C. pr.)

Le duc Matthieu assigne le domaine de la duchesse Katherine.

1286. *Biches*. — (Als. dipl. DCCLI).

Fridericus dux Loth. juribus suis in Reichshoffen renunciat.

1297. *Bitsche*. — (Kremer Ardennisch Geschlecht. I. 151.
Permutatio inter fridericam Lothar. ducem et Eberhardum Bipontin. comitem.
1292. *Bitis*. — (Alsat. Dipl. DCCCV. ch. de la cath. de Strasbourg).
- Friderici Loth. ducis littere de novo feudo eccles. Argentina. sibi collato in Miltiche.
1390. *Biche*. — (Bénéd. hist. de Metz. IV. 393).
Traité de paix entre Simon Waltaire et la ville de Metz.
1394. *Bitses*. — (Ibid. IV. 458).
Confiscation des biens des citoyens de Metz au profit de Fritz-Hoffman.
1479. *Pitsch*. — (Als. dipl. MCCCXCI).
Friderici III. Imperat. ad argentinenses mandatum adversus henricum comitem Bipontino Bitensem.
1592. *Bittsch*. — (Hertzog. Edelsass. Chronick. V. 36).
1611. *Bitsche*. — (Édit. du 22 Mars. Rogéville. I. 100).

M. Clerx, bibliothécaire, communique à la Société une copie prise par lui en consultant les manuscrits des archives de l'hôtel-de-ville de Metz, au mois de juin 1835. Cette copie a été faite sur un papier rongé par les rats, le temps et l'humidité. Elle nous parle de deux chroniqueurs messins dont le nom et les œuvres sont restés inconnus jusqu'à ce jour.

CATALOGUE DES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE DE JEHAN HERBILLON,

Chanoine de la cathédrale de Metz en 1423. (1)

1° *Chroniques de Metz* par Jehan Herbillon, chanoine de la cathédrale de Metz, il est question de la fondation de la cathédrale et des travaux exécutés de son temps, du trésor, des reliques, des tombeaux, etc.

2° *Chroniques de Guillaume Rogier le physicien de Metz*, en comencier le 28^{me} jour du mois d'auril l'an mil CCCC et XXXIII.

Le Président dit avoir vu un dessin ancien reproduisant une très-belle œuvre dans le goût de la Renaissance et

(1) Jehan Herbillon a donné sa bibliothèque au chapitre de la cathédrale par son testament de 1431 ou 41.

portant la signature de *Hennequin, de Metz*. C'est là un nom assez généralement ignoré dans l'histoire de nos arts messins. Il prie ceux de nos confrères qui rencontreraient quelques renseignements sur cet artiste, de les faire connaître, de manière à grossir le faisceau jusqu'ici trop faible des anciennes illustrations artistiques de notre cité.

M. le docteur Aug. Haro a fait hommage à la Société de la traduction d'un mémoire sur la craniologie des Étrusques, des Romains et des Grecs, qui a produit une vive impression dans le monde savant de Rome.

Le Secrétaire donne lecture d'une partie de ce travail qui, malgré son caractère étranger à nos études ordinaires, intéresse assez les membres présents pour qu'ils décident que ce mémoire sera publié.

Le voici :

La science elle-même démontre l'unité de l'espèce humaine; elle restitue, dans toute leur plénitude, les attributs de l'homme à la race nègre, qu'une mesquine philosophie avait tenté de ravalier jusqu'au singe. Il est reconnu que toute race humaine renferme en elle-même les germes des différents types de toutes les autres. Les curieuses analogies anthropologiques qui relient entre elles les nations les plus éloignées, la classification scientifique des variétés de l'espèce humaine et de ses diverses races, l'histoire du mode suivant lequel elles se sont disséminées sur la surface du globe, sont autant de questions encore bien loin d'avoir obtenu toute la perfection désirable. Il est donc utile de profiter de toutes les occasions pour jeter quelque jour sur un tel sujet, et c'est dans ce but qu'ayant recueilli un bon nombre de crânes indigènes trouvés dans les sépulcres romains et étrusques, j'ai cherché à en faire le parallèle, à en montrer les différences afin d'établir le type anthropologique de ces deux races; leur célébrité historique et spécialement celle des Romains augmente encore l'intérêt de cette étude.

Mais avant d'exposer les résultats de mes observations, il est nécessaire que je réfute deux objections très-faciles à élever contre leur légitimité : ainsi on pourrait dire que Rome étant à cette époque la capitale du monde, et par conséquent le rendez-

vous de toutes les nations, chacun de ces crânes ou au moins plusieurs d'entre eux, ont pu appartenir à des individus de toute autre race; et, pour les villes étrusques très-fréquentées alors et florissantes par le commerce, que des hommes n'appartenant pas à la race toscane, ont pu mourir et être inhumés dans les tombes que nous avons fouillées avec un peu trop d'ardeur, aiguillonnés par le désir de savoir ou poussés par la cupidité d'acquiescer.

L'autre objection peut s'élever au sujet du nombre des crânes qui ont fait le sujet de mes observations; ainsi on dira que trente ou quarante crânes ne suffisent pas pour fixer le type anthropologique de tout un peuple, et en effet entre des individus appartenant à la même peuplade il existe une différence remarquable dans l'intelligence et le caractère moral, de même que dans la forme de la tête et les traits du visage, ce qui se voit surtout chez ceux qui ont une empreinte nationale assez distincte, tels par exemple que les juifs. La capacité des sinus frontaux est variable d'un homme à un autre, sortis tous deux de la même souche, et cette différence est déjà suffisante pour les faire distinguer. Spurzheim examina à Londres douze Chinois et les trouva différents les uns des autres et seulement semblables par la position des yeux. La même diversité se présente chez les nègres, bien qu'ils se ressemblent toujours par la forme du nez et de la bouche. Un jugement sur le type d'une agglomération d'hommes sera donc précipitée s'il repose sur un petit nombre de faits.

A ces objections je puis répondre que mes crânes, de même que les autres que j'ai pu examiner et mesurer, proviennent de diverses sources. Ainsi, parmi les crânes étrusques, les uns sont de tarquinia, les autres de clusio ou de cerveteri, et parmi les crânes romains quelques-uns proviennent des tombeaux de la voie appienne, d'autres de la voie latine, d'autres enfin des sépulcres romains trouvés à Tivoli ou à Ostie. Remarquez que cette diversité de provenances fait qu'il est peu vraisemblable que les recherches soient tombées précisément sur des crânes d'étrangers plutôt que sur des crânes d'indigènes, d'autant plus que pour quelques-uns on avait la sécurité de l'inscription sépulcrale.

Quant au nombre de ces crânes, il est bien vrai que, pour connaître à fond le type d'une nation, il conviendrait, selon l'expression de Gall, d'examiner des régiments entiers, et c'est ainsi que Morton

établit les caractères de la race américaine sur les documents fournis par 400 crânes. Mais, d'autre part, il est vrai que l'on peut s'initier à une étude et en présenter un essai, avec un bien plus petit nombre d'observations, puisqu'entre les différences individuelles, domine, le plus souvent, l'empreinte des formes nationales. Du reste, j'ai cru pouvoir m'aider aussi des traits reproduits sur les marbres antiques et des effigies de médailles. Si ceux-ci ne reproduisent pas exactement toutes les particularités anatomiques des os du crâne, ils en présentent néanmoins les principaux linéaments. En visitant les musées et en parcourant la grande cosmographie romaine du célèbre E. Q. Visconti, on ne pourrait pas démontrer scientifiquement les caractères de la tige romaine, mais on en tire au moins une preuve à l'appui de celles fournies par l'examen des crânes.

Pour arriver à ce dernier résultat, j'ai mesuré le diamètre longitudinal, interpariétal, frontal et vertical; la ligne inter-mastoïdienne et inter-zygomatique, l'arc occipito-frontal et inter-mastoïdien; enfin la circonférence horizontale. Pour la mesure de l'angle facial, je me suis servi du compas goniométrique inventé par le docteur Divrio, professeur de zoologie à l'université de Rome, instrument qui m'a paru le plus parfait pour ce genre de recherches. Je dois aussi dire que ce professeur a eu la complaisance de se charger de cette mesure. Je me suis ensuite exercé à comparer entre eux les crânes de ces deux races, en les rangeant les uns auprès des autres, et en tâchant de saisir les différences les plus sensibles qu'un examen réitéré peut faire découvrir.

En confrontant ainsi les crânes romains avec les crânes étrusques, on se persuade que les premiers sont en général d'une plus grande capacité, plus pesants, plus carrés, avec un front plus large. Le diamètre frontal qui, sur quatre têtes étrusques, est de 3 pouces 10 lignes, sur les crânes romains, dépassa toujours 4 pouces. L'arc occipito-frontal qui, sur les têtes romaines, excède presque toujours la longueur de 14 pouces, sur la plus grande partie des têtes étrusques n'atteint que 13 pouces et quelques lignes. Sur la tête romaine, l'articulation des os nazaux avec le frontal n'est pas anguleuse comme sur la tête étrusque, mais à douce courbure; les os malaires des Romains sont plus grands, plus saillants, plus carrés et plus distants l'un de l'autre, par suite du plus grand développement de la mâchoire supérieure.

Sur mes crânes romains la ligne inter-zygomatique est presque toujours de 4 pouces 9 ou 10 lignes, tandis que sur les crânes étrusques, si elle arrive à 4 pouces, elle les dépasse rarement de une ou deux lignes. Le trou occipital se trouve, sur les crânes romains, plus en avant sur une ligne représentant le diamètre antéro-postérieur de la base du crâne; sur les crânes étrusques il se trouve plus en arrière. En outre, en considérant le crâne comme formé de deux moitiés, l'antérieure et la postérieure, on se persuade que sur les têtes romaines il y a peu de différence de volume entre les deux, et que sur les têtes étrusques la moitié postérieure est plus développée que l'antérieure. L'angle facial compte rarement, sur les crânes romains, un degré inférieur à 80° , et j'en possède deux qui s'élèvent à 90 et 91 , ce qui ne se rencontre sur aucun des crânes étrusques. Quelques-uns cependant, parmi ces derniers, comptent jusqu'à 86° , de manière que sur l'angle facial on ne pourrait pas établir un caractère différentiel précis et constant. Mais ce qui distingue principalement la tête romaine de la tête étrusque, c'est une certaine quadrangulation que je remarque dans les os du crâne et de la face. Et en effet, les pariétaux sont plutôt formés de plans que d'une seule courbure, et le diamètre vertical qui, chez les Étrusques, dépasse 5 pouces, chez les Romains ne mesure que 4 pouces et quelques lignes. La forme carrée de la face est caractéristique, attendu qu'elle résulte de la conformation des mâchoires et principalement de l'inférieure, laquelle a sa partie médiane grande et jamais acuminée comme on l'observe en général chez les Étrusques. Les orbites chez les Romains sont toujours grands et quadrangulaires; chez les Étrusques ils se rapprochent le plus souvent de la forme ovale.

Le professeur Diorio a observé de pareilles différences sur les crânes étrusques et romains que l'on conserve au musée de zoologie. L'angle facial est, chez l'Étrusque de 74° , chez le Romain de 80° . Chez le second, le diamètre inter-zygomatique est de 5 pouces et le diamètre frontal de 4 pouces 8 lignes; chez le premier, ces deux diamètres dépassent à peine 4 pouces.

J'ai étudié en même temps la conformation des os crâniens et des mâchoires, quoique les phrénologues n'en tirent aucun parti, parce que ces dernières n'ont aucune relation avec le volume et la configuration du crâne; mais comme dans l'exposition de ces quelques observations j'ai eu en vue de servir plutôt à

l'anthropologie qu'à la phrénologie, j'ai voulu imiter Morton qui, dans sa description du type américain, a calculé aussi les mâchoires et la direction des os nazaux.

Cela posé, je crois que les caractères craniologiques et physiologiques de la race romaine pourraient se grouper ainsi qu'il suit : crâne volumineux, régulier, de forme carrée et allongée, avec un égal développement de la moitié antérieure et de la postérieure ; front spacieux, angle facial très-ouvert, os malaires grands, carrés, saillants en dehors ; mâchoires pesantes, l'inférieure quadrilatère ; orbites grands, quadrangulaires, à peine obliques ; trou occipital médian.

Cette forme cubique de la tête romaine, reconnaissable dans la statuaire antique, se retrouve encore aujourd'hui chez les habitants de la cité éternelle, pourvu qu'on en cherche des exemples, non pas dans un certain milieu et parmi la classe élevée qui se mêle plus facilement par des alliances avec les étrangers, mais surtout dans le bas peuple et spécialement dans quelques quartiers de Rome, comme ceux du Transtévère, des Monts, del Popolo et della Regola ; les charretiers, les corroyeurs, les forgerons, les charpentiers et d'autres ouvriers du même genre qui habitent ces quartiers de la cité, vous offrent en général un souvenir fidèle de l'antique type romain, et vous serez porté à croire que le caractère moral, les sentiments et les dons de l'intelligence ont conservé aussi quelques traces de cet ancien naturel qui élevait l'esprit, pour ainsi dire, à cette hauteur non commune par laquelle les populations romaines, dérivant toutes d'une même lignée, se distinguèrent de tous les hommes d'origine différente, et par leur grande avidité des spectacles et par ce jugement pratique des choses qui caractérisent encore aujourd'hui les descendants de Romulus, comme ils les distinguèrent entre tous dans l'antiquité.

Enfin je crois que les caractères craniologiques et physiologiques de la race étrusque pourraient se tracer ainsi : crâne tendant à la forme ovale, comprimé au niveau des tempes et protubérant au centre des pariétaux ; front peu spacieux, qui fuit légèrement en arrière : la moitié postérieure du crâne est plus développée que l'antérieure ; dépression notable à la racine du nez ; légère saillie en avant du bord alvéolaire de la mâchoire supérieure ; os malaires dirigés en dehors et en bas ; orbites quasi-ovales et menton relevé.

De telles formes s'accordent bien avec celles que le docteur Garbiglietti exposa dans un élégant mémoire où il décrit un crâne très-ancien extrait d'une tombe étrusque de Veil, et qu'il lut au second congrès scientifique italien, en présence de la reine de Sardaigne. Ainsi, sur cette tête, le front est bas; la région occipitale prédomine sur la frontale; les os malaires descendent légèrement du bord externe des orbites, et ne sont distants l'un de l'autre que de 3 pouces 9 lignes.

Il est digne de remarque que les formes étrusques et spécialement celles qui résultent de la haute insertion du nez, de la rentrée de sa racine sous le front et de la proéminence des os nazaux, se retrouvent visiblement dans la race israélite. Ce fait s'accorderait avec l'opinion archéologique que professe le ch. P. Tarquini, concernant les analogies de la langue étrusque avec la langue hébraïque.

Je ne pourrais pas hasarder un parallèle entre les crânes étrusques et romains et les crânes grecs, n'en possédant pas un nombre égal. La planche que j'offre à l'académie et qui représente une de mes têtes, exprime; à mon avis, le type grec, ou au moins s'accorde suffisamment avec les formes que conservent les statues antiques. Le crâne grec diffère, en thèse générale, des crânes étrusques et romains par sa forme ronde, par la douce incurvation des os frontaux, au-dessus des bosses sourcilières et, par cela même, qu'à partir des fosses temporales il va en s'élargissant considérablement en arrière. Sur ce crâne, les os malaires sont plus saillants, et la région occipitale est peu protubérante; l'angle facial est largement ouvert, il compte 85° et demi, le diamètre inter-zygomatique est de 4 pouces, surpassé seulement par le diamètre frontal de 3 lignes et par le diamètre vertical de 8. La circonférence horizontale est égale à 18 pouces, l'arc occipito-frontal a 15, l'arc inter-mastoidien à 14 pouces et 6 lignes.

Par cet exposé on peut voir que parmi tous les peuples il existe des individus chez lesquels les formes s'éloignent de quelque extrême pour se rapprocher du type moyen de la famille humaine, mais que néanmoins dans les diverses régions du globe on voit dominer une configuration particulière à laquelle participe le caractère individuel des habitants. Ce qui fait comprendre comment la nature, même dans cet ordre de faits, conserve ses ten-

dances à la variété et à la répétition, en indiquant par des traits très-légers imprimés çà et là dans les espèces, ce qu'elle développe et grave profondément dans les classes. Ainsi les races grecques, romaines et étrusques, qui forment une tribu appartenant à la race caucasique de Blumenbach ou au type meso-bregmatique de Prichard, quoiqu'elles se ressemblent à tel point qu'on les croirait sorties de la même famille, ne manquent pas cependant d'offrir quelques faibles traces des autres types ; et, en effet, la légère saillie de la mâchoire supérieure qu'on observe même sur les crânes étrusques, est un caractère du type sténo-bregmatique ; le développement et la proéminence des os malaires que présentent les têtes romaines, rappellent un trait de la race mongolique ou du type plati-bregmatique.

M. Victor Simon met sous les yeux de la Société plusieurs haches celtiques en silex qu'il a reçues de M. Boucher de Perthes, l'éminent président de la Société d'émulation d'Abbeville, et il compare ces instruments appartenant à l'industrie primitive de l'homme avec d'autres haches d'un âge postérieur qu'il a tirées de son cabinet. Celles-ci sont remarquables par les roches diverses dont elles sont formées et par leur belle exécution. A l'occasion de cette communication, il donne lecture de la note suivante :

Lorsque l'homme parut sur la terre, tout y était prêt pour le recevoir : les vallées étaient creusées et arrosées par des cours d'eau et des sources abondantes ; les animaux étaient créés et la terre était embellie par des plantes nombreuses et par de vastes forêts qui servaient de retraite aux êtres animés. Mais cette belle harmonie de la nature fut troublée par l'irruption des eaux due peut-être au soulèvement de quelque chaîne de montagne ; cette puissance des eaux qui nous est attestée par le diluvium qui a été déposé dans nos vallées et même sur nos côtes, dut nécessairement apporter une immense perturbation sur la surface de la terre ; les animaux et les plantes en subirent les conséquences. L'homme, au milieu de cette catastrophe, dut être enseveli sous les dépôts de sable et d'argile que les eaux charièrent, et cependant jusques il y a peu de temps on n'avait découvert aucun débris de

l'industrie humaine qui fût reconnu être antérieur au déluge dont Moïse a parlé dans la Genèse. Mais de nos jours un savant observateur, M. Boucher de Perthes, découvrit sous des dépôts réguliers de sable et d'argile, une grande quantité de fragments de silex taillés par la main de l'homme qui leur donna différentes formes plus ou moins imitatives, et notamment on fabriqua des haches. Ces instruments primitifs ont des formes plus ou moins régulières et ils ont surtout cela de particulier que l'on voit à leur surface la place de tous les éclats qui leur ont été enlevés pour les façonner. La présence de ces instruments dans le sol, avec des débris d'éléphants, de rhinocéros et d'autres animaux antédiluviens, indiquait que l'homme avait été contemporain de ces animaux qui ont aujourd'hui complètement disparu de notre continent.

La manière dont tous les silex étaient taillés montraient l'homme à l'état primitif, et les nombreuses couches qui couvraient ces débris de l'industrie humaine indiquaient qu'un très-long espace de temps s'était écoulé depuis que ces débris avaient été enfouis. Ainsi M. Boucher de Perthes nous fait connaître dans son important ouvrage intitulé : *Antiquités celtiques antédiluviennes*, qu'à Abbeville, au lieu dit la Portelette, il trouve de ces silex sous cinq dépôts réguliers composés de terre végétale, de sable limoneux et de tourbe. A Menchecourt-lès-Abbeville il trouva des haches en silex sous quinze lits réguliers de terre, d'argile, de silex et de sable ; enfin il fit d'autres découvertes semblables dans d'autres localités. Suivant ce savant observateur, les bans de Saint-Acheul, Saint-Gilles, Moulin-Quignon, etc., s'élèvent jusqu'à 33 mètres au-dessus du niveau de la Somme. On peut juger, ainsi qu'il le fait observer, quelle série de siècles cette succession de couches représente. Les silex décrits par le savant président de la Société impériale d'émulation d'Abbeville, offrirent deux sortes de tailles ; celle par coupures longitudinales et l'autre par éclats ou plutôt par écailles.

Les découvertes de M. Boucher de Perthes excitèrent vivement l'attention des géologues et des archéologues ; ses collections furent visitées par un grand nombre de personnes, et des fouilles pratiquées près d'Amiens, dans le diluvium, sous la direction de M. le docteur Rigolot, amenèrent la découverte de silex travaillés ; d'autres découvertes eurent lieu dans d'autres localités avec des résultats aussi satisfaisants. Ainsi l'on trouva des silex taillés de main d'homme

associés à des ossements d'éléphants fossiles à Hoxne en Suffolk, à Paris au Champ-de-Mars, et M. Taylor a fait connaître que des fouilles qu'il avait fait pratiquer sous les ruines de Babylone, lui avaient fait découvrir de nombreux outils en silex, haches, couteaux, etc.; qui diffèrent peu, quant à la forme, de ceux du diluvium et des tourbières des environs d'Abbeville. Dès lors on vit diminuer le nombre des mécréans et des indifférents. M. Boucher de Perthes m'écrivait au sujet d'une brochure qu'il publia sous le titre de *l'Homme antédiluvien* : « J'ai dû vous citer comme étant l'un de ceux, et le nombre en est bien petit, qui m'ont dès le principe engagé à persévérer dans mon œuvre. »

En effet, les découvertes que j'avais faites sur des sommets de côtes des environs de Metz, d'instruments polis en pierres de différentes espèces et de poteries très-grossières, m'amenaient à conclure qu'un jour on parviendrait à découvrir des gisements contenant des restes de l'industrie primitive de l'homme.

Ces silex taillés plus ou moins grossièrement, si on les compare à des haches polies et de forme pure, nous montrent qu'il fut fait un grand pas dans l'industrie pendant *l'âge de pierre*, avant que l'on arrivât à faire usage des métaux : en effet, aux silex taillés et non polis nous voyons succéder des haches très-bien travaillées et faites avec des pierres de différentes espèces : ce sont des jades, des granits, des serpentines, des porphyres, des trapps, des grès... Ces haches offrent un grand intérêt puisqu'elles nous montrent des progrès dans les arts, et que leurs divers gisements indiquent des relations entre différents peuples éloignés les uns des autres. Il paraît constant que l'usage de ces derniers instruments continua pour les pratiques religieuses, même lorsqu'on fabriquait des instruments de cuivre et de fer. Dans nos contrées, des habitants des campagnes attachent encore une certaine vertu à ces instruments que l'on croit être un produit de la foudre; ainsi dans certaines localités on place de ces haches en pierre dans des auges pour préserver de maladies les animaux qui y mangent, et dans d'autres lieux, quand un animal est malade, on a soin de le frotter avec un instrument de cette nature. C'est donc pour ces hommes, qui vivent encore sous l'empire d'anciennes croyances, un heureux événement d'en découvrir, et ceux qui les trouvent tiennent à les conserver.

Outre les haches on découvre des flèches, mais toutes sont en silex; on a trouvé des flèches en silex en grand nombre sur l'empla-

cement de l'antique Gergovia ; j'en ai trouvé aussi dans les environs de Metz, sur les sommets des côtes ; aucune de ces flèches n'a été polie à sa surface, et il y a cela de remarquable que le silex de celles découvertes à Gergovia et que j'ai vues en grand nombre chez M. Bouillet, à Clermont-Ferrand, n'est nullement altéré, tandis au contraire que les flèches que j'ai trouvées aux environs de Metz, dans diverses localités, ont été altérées et sont devenues entièrement blanches ainsi que des fragments de silex qui les accompagnaient, ce qui semble autoriser à croire que celles-ci sont plus anciennes, à moins qu'elles n'aient été altérées par le feu. Toutes ces découvertes sont d'un grand intérêt et nous devons faire tous nos efforts pour rechercher si le pays que nous habitons ne renfermerait pas des débris antiques du genre de ceux découverts à Abbeville et à Amiens.

Je termine, messieurs, en mettant sous vos yeux des haches celtiques antédiluviennes dont M. Boucher de Perthes a bien voulu disposer en ma faveur. Vous voyez qu'elles ont été taillées toutes deux en enlevant successivement des éclats dont on voit le creux.

Afin que vous puissiez établir une comparaison de ces haches avec d'autres qui doivent être d'une date bien postérieure, je dépose sur le bureau d'autres haches polies, de forme pure, qui sont en jade, en serpentine, en trapp, en porphyre et en silex. L'une d'elles est remarquable par sa longueur qui est de vingt-six centimètres, et par sa largeur à la base qui est de sept centimètres.

M. le comte Van der Straten donne lecture d'un rapport sur un mémoire qui porte en titre : « *Donné par M. Dumont, les notes sont de M. Røderer,* » qui est relatif à l'état de la municipalité messine vers 1775, et qui a été découvert dans les archives de Nantes et envoyé à notre Société par M. le vicomte Malher. Il est décidé que ce rapport, qui présente une étude très-complète de l'ancienne situation faite aux municipalités et en particulier à celle de Metz par l'ancien régime, sera publié dans les *Mémoires de la Société*.

M. Ch. Berga, trésorier, présente le tableau suivant des recettes et des dépenses de la Société :

*Compte du Trésorier de la Société d'archéologie,
au 1^{er} janvier 1861.*

AVOIR :

D'après le compte rendu du 12 janvier 1860, l'avoir	
était de.	670 ^f »
Cotisations de deux membres pour 1859.	12 »
Cotisations pour 1860.	1002 »
Subvention de M. le ministre de l'instruction publique.	200 »
Vente de brochures.	40 »
	1924 »

DORT :

Appointements de l'agent pour 1860.	100 ^f	}	130 »
— du copiste.	30		
Affranchissements et ports divers.			89 25
Lithographie de lettres et dessins.			21 »
Gravures.			66 45
Brochures.			25 »
Achat du plan de l'oratoire des Templiers.			20 »
Impressions.			852 75
			1204 45
Excédant en caisse au 1 ^{er} janvier 1861.			719 55

Le secrétaire témoigne un regret profond que le volume de Mémoires de la Société, qui contient ce que les membres produisent de plus complet, de plus travaillé, de plus achevé, n'ait encore rencontré qu'un si petit nombre d'acquéreurs. Il prie M. le président d'attirer, avec l'autorité de sa parole, l'attention de nos confrères sur ce point.

M. le président, s'associant complètement à la pensée qui a été émise, invite ceux des membres de la Société qui n'ont pas encore songé à réclamer ce volume, à ajouter à leur cotisation annuelle la somme de deux francs au moment où ils soldent cette cotisation. Ceux qui feront ce versement recevront immédiatement, et *franco*, un volume qu'il est véritablement désirable de voir dans les mains de tous nos confrères.

Ouvrages offerts à la Société.

Mémoires de l'Académie impériale de Metz, année 1860.
Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique.

Les Secrétaires.





Crâne étrusque.



Crâne romain.



Crâne grec.



SÉANCE DU 14 FÉVRIER 1861.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance.

Le Président donne lecture de la circulaire de M. de Caumont, directeur de l'Institut des provinces, annonçant que le congrès des délégués des sociétés savantes se réunira à Paris la semaine après Pâques, et présentera cette année comme de coutume un grand intérêt.

Il importe pour nous que notre Société y soit représentée par quelques-uns de ses membres. MM. le comte Van der Straten et Maurouard veuillent bien, dès à présent, accepter la délégation de la Société.

M. l'abbé Curicque a écrit au secrétaire la lettre suivante au sujet des haches en silex découvertes dans le Diluvium :

Je me rappelle avec un vif intérêt notre dernière séance d'archéologie et d'histoire. Sans le surcroît d'occupations que me donne la prochaine construction (en style du treizième siècle) de l'église de Flastroff, je vous aurais déjà communiqué quelques aperçus de l'histoire de Sierck et de ses environs, afin de ne pas trop encourir le reproche de figurer stérile. Permettez-moi, pour le moment, un mot de réflexion sur les monuments qui nous restent des temps primitifs.

Bien des antiquaires semblent induire de leurs découvertes archéologiques que le monde a débuté par la barbarie, que la civilisation s'est faite graduellement et que nous l'emportons de beaucoup sur les générations primitives. Il est bon de rendre, dans une juste mesure, gloire et justice à la civilisation moderne. Mais n'élevons pas arbitrairement un âge au-dessus d'un autre, et parce

que nous avons découvert d'informes instruments dans des terrains d'alluvion, par exemple, n'allons pas à plaisir placer au sein des ténèbres le berceau du monde.

La Bible, j'y compte, a droit de cité devant l'archéologie. Or, voici ce que nous y lisons au quatrième chapitre de la *Genèse*, touchant ce qu'on est convenu d'appeler les arts primitifs :

« Lamech eut deux femmes, Ada et Sella.

« Ada enfanta Jabel qui fut père de ceux qui habitent sous des tentes et qui mènent la vie des pasteurs.

« Jubal, son frère, fut le père de ceux qui jouent de la harpe et de l'orgue : *Ipse fuit pater canentium cithara et organo.*

« Sella de son côté enfanta Tubalcain qui pratiqua l'art de travailler avec le marteau toutes sortes d'ouvrages d'airain et de fer : *Qui fuit malleator et faber in cuncta opera æris et ferri.* »

(*Genèse*, IV, v. 19 — 22).

Ainsi dès avant le déluge les arts mécaniques aussi bien que les arts libéraux étaient pratiqués par les enfants d'Adam : l'homme avait trouvé le secret de rendre sa voix plus harmonieuse en l'accompagnant du son des instruments à corde et à vent ; il savait en même temps faciliter ses travaux en s'aidant de l'airain et du fer assouplis sous les coups savants du marteau. La civilisation existait donc à l'origine du monde.

Après la Bible, interrogeons les voyageurs orientaux : que de merveilles ils nous racontent de monuments si grandioses dans leurs proportions colossales et leurs détails admirables et qui sont de beaucoup antérieurs à l'art grec. Ils se concertent avec Moïse pour nous affirmer sans réplique que la civilisation existait dès les temps les plus reculés ; et que, s'il y a eu des temps de barbarie, ce n'est pas à l'origine des sociétés, mais à leurs révolutions et à leur corruption punie par le déluge qu'il faut les attribuer.

Sans doute au temps de Jubal et de Tubalcain les arts n'avaient pas poussé autant de brauches que de nos jours ; mais l'homme n'en était que plus heureux parce qu'il savait mieux que nous borner ses nécessités passagères dans le temps, et que les magnificences du créateur captivaient par dessus tout son intelligence, son cœur et son activité.

L'archéologie doit donc tenir compte de ces considérations, si elle ne veut pas se rendre injuste à l'égard des premières générations du monde avant le déluge. Ainsi je préférerai conclure, en

présence des instruments informes exhumés des terrains primitifs, qu'alors comme aujourd'hui il n'était pas donné à chacun d'être artiste, et que les maladroits formaient déjà le plus grand nombre, comme le dit Salomon : *Stultorum infinitus est numerus*.

Ouvrages offerts à la Société.

Le Président présente aux membres qui assistent à la séance plusieurs ouvrages récemment offerts à la Société et qui méritent les honneurs d'un compte rendu. Tels sont :

Une Notice de M. Ch. Robert sur les monnaies de Mâcon. (Rapporteur M. de Bussy).

Les Mémoires de la Société archéologique de Châlons-sur-Saône. (Rapporteur M. Dommanget).

Le volume du Congrès archéologique de Strasbourg. (Rapporteur M. Maguin).

Le volume de 1860 de la Société d'archéologie lorraine. (Rapporteur M. de Bollemont).

Sont en outre offerts à la Société, par :

M. H. Maguin, *Notice sur Louvigny et Cheminot* (br. in-8°).

M. Abel, *Notice sur Rémyilly* (br. in-8°).

M. Saint-Olive, *Un Fait renouvelé de l'Antiquité romaine*.

Idem, *L'Hôtel de Luxembourg* (br. in-12).

Admission de nouveaux Membres.

M. Véver, bijoutier à Metz, a été admis par le bureau comme membre de la Société.

Travaux.

M. le comte Van der Straten donne lecture d'une notice sur le lieu de naissance de Charlemagne, empruntée aux mémoires de la Société d'archéologie de Belgique, et dit qu'il y a un intérêt d'autant plus vif à résoudre aussi positivement que possible cette question si souvent controversée, que la ville de Liège, la considérant comme résolue à son

honneur, se prépare à élever une statue, sur une de ses places, au grand fondateur du second empire d'Occident.

M. de Bouteiller croit que l'opinion la plus généralement admise est que le lieu de naissance de Charlemagne est à Ingelheim, château situé près de Mayence, et qu'elle est corroborée par ce fait qu'il fut baptisé par saint Boniface, archevêque de Mayence; mais qu'il n'y a d'indication précise à ce sujet, ni dans Eginhard, ni dans le moine de saint Gall, historiographes de ce grand prince, de sorte que la question est difficile à résoudre d'une manière très-précise. M. l'abbé Ledain a toujours admis que ce lieu est voisin de Mayence. Il l'a encore vu cette année et on le lui a indiqué comme tel. Ingelheim est à peu de distance de Mayence et tout près du village d'Hochheimer, célèbre par ses vins.

M. de Bussy, qui s'occupe des antiquités et du langage celtiques, présente, au sujet de la communication sur Manheulles faite par M. Abel dans la séance dernière, la note étymologique suivante :

Man, (gaélique) lieu, habitation.

Hol, (id.) fente, fissure, source.

Dur, (id.) eau, rivière.

Man-hol-dur avec la terminaison latine *um*, a fait *Man-hol-dur-um*, ancien nom de *Manheules*, et veut dire en celtique habitation ou lieu situé à la source d'une rivière.

Ebiou (celt.) à côté, auprès.

Dur (gaélique), rivière.

Ebiou ou *Ibiou* (*I* et *E* se substituent mutuellement dans les différents dialectes celtiques) *dur*, avec la terminaison *um*, *Ibiou-dur-um*, est devenue notre *Ibliu-dur-um* et signifie auprès de la rivière. *Ibliodurum* se trouvait en effet sur l'*Iron*, petite rivière dont le nom gaulois indique le cours rapide. *I*, (gaél.) rivière, *ron*, (gaél.) qui coule rapidement.

Le P. Bach donne son approbation complète à ces étymologies et dit que si les érudits bénédictins, auteurs de

l'Histoire de Metz, avaient eu quelque connaissance de la langue celtique, leur longue dissertation sur le nom de *Divodurum* eût été bien abrégée. *Divodurum* est un mot celtique composé des deux mots : *duio* (deux), et *dur* (eaux); ce qui, parfaitement d'accord avec la disposition des lieux, lui donne la valeur latine de *confluentes* et le rend équivalent à Coblenz, à Conflans, et en un mot à tous les noms de localités dérivés de *confluentes*.

Au sujet du nom de notre ville, l'abbé Goulon parle de la dernière forme latine qu'il a revêtue, *Mettis*, et se demande s'il faut croire avec les bénédictins qu'elle est le résultat de la contraction du mot *mediomatrici*; ce qui ne lui paraît pas probable. Quoiqu'il en soit, il ne croit pas que ce soit avant le quatrième siècle que ce nom ait été adopté; du moins il ne l'a pas vu dans des documents antérieurs à cette époque.

M. de Bussy communique la note suivante, sur l'ancienneté des hachures héraldiques, point d'histoire de l'art qui doit intéresser les amateurs de la science du blason :

Dans une lettre insérée dans la *Revue archéologique* (15 mai 1853), M. Duchesne aîné attribue à Wison de la Colombière l'invention des hachures héraldiques. C'est dans un ouvrage imprimé à Paris en 1639, que la Colombière explique son système; il y dit en propres termes : « Je ne crois pas qu'on m'accuse, ou du » moins qu'on me trouve coupable de vanité, quand ie diray que » la connoissance que i'imprime des métaux et des couleurs par » les différentes hachures, est beaucoup plus nette et plus belle » que celle qui se donne par les lettres. » Et plus loin : « Invention dont ie m'asseure les généalogistes me sçauront bon gré. »

J'ai trouvé à la bibliothèque d'Angoulême un ouvrage intitulé : *Estat de l'Eglise du Périgord*, par le R. P. Jean Dupuy, récollet, imprimé à Périgueux en 1629, par Pierre et Jean Dalvy; on voit sur le frontispice des armes écartelées aux 1 et 4, d'azur à la troix d'argent, et aux 2 et 3 une aigle d'or. Des hachures indiquent

parfaitement les émaux ; c'est donc une priorité de dix ans sur la prétendue première apparition des hachures dans l'ouvrage de 1639 cité plus haut et ayant pour titre : *Recueil de plusieurs pièces et figures d'armoiries..... blasonnées*, par le sieur Wison de la Colombière, dauphinois, avec une *nouvelle méthode de cognoistre les métaux et couleurs sur la taille douce*.

M. le président s'adressant à M. Bellevoye, notre habile graveur, lui recommande un travail qui serait d'un grand intérêt. Ce serait un aperçu sur les formes de l'art numismatique comprenant une histoire sommaire de cet art et présentant aux yeux un certain nombre de types caractéristiques. Ce travail serait surtout intéressant pour nous appliqué à la numismatique de nos contrées.

M. Thilloy a envoyé à M. le Président son magnifique travail sur la géographie de l'arrondissement de Sarreguemines, présentant toutes les formes imposées aux noms des localités de cet arrondissement depuis les temps mérovingiens. Une copie de cette belle œuvre a été adressée à M. le ministre et concourra aux récompenses offertes par lui comme encouragement aux travailleurs de province ; nous espérons que l'autre exemplaire restera dans nos archives, et nos *Mémoires* de l'année qui commence contiendront cette utile et savante publication.

M. le comte Van der Straten communique quelques observations sur le respect religieux qui est dû aux vieilles chartes et sur la fidélité que l'on doit apporter à leur lecture et à leur copie. On voit trop souvent méconnaître ces principes, et plus d'un auteur ne s'est pas fait scrupule, en publiant quelque pièce écrite en vieux français, de la rajeunir soit par le changement d'un mot, soit par la modification de son orthographe. Or, tels ne doivent pas être les procédés en pratique dans une société sérieuse, et elle doit mettre au premier rang de ses recommandations en pareille matière la *reproduction rigoureuse des termes et de l'orthographe*.

M. de Bouteiller prévient les membres présents qu'il a obtenu de M. le commandant Henning l'autorisation de faire faire une fouille sous le petit monument ogival qui se trouve à gauche de la porte d'entrée de l'oratoire des Templiers. Il fait valoir que ce monument est d'un style postérieur de près d'un siècle à celui de l'édifice et qu'il lui paraît évident que ce doit être un tombeau élevé sur la sépulture de quelque personnage éminent de l'ordre. Comme ce terrain doit être prochainement bouleversé par les nivellements, il y a de l'intérêt à faire cette fouille au préalable et on pourra ainsi y apporter le respect religieux convenable dans de semblables recherches.

La Société fixe cette opération au samedi suivant, à une heure ; elle charge son secrétaire des mesures à prendre pour l'organiser.

Le Président dit qu'en présence du printemps qui s'approche il serait bon de fixer un peu d'avance la première tournée ou promenade archéologique qu'entreprendra la Société. Il est plusieurs programmes qui ont été déjà étudiés. On a parlé d'Ennery, on a parlé aussi de plus lointaines excursions par le chemin de fer de Forbach ; mais il y a peu de visite qui soit plus intéressante et plus utile que celle qui a pour but la chapelle de Morlange, car cette curieuse et remarquable œuvre de l'art byzantin, mise par une restauration assez récente dans une situation beaucoup plus mauvaise que celle où elle se trouvait auparavant, voit chaque année ses chances de destruction s'aggraver et il est sérieusement temps d'aller à son secours.

M. de Bouteiller, s'associant pleinement à la pensée de M. Victor Simon, ajoute que le sort de l'oratoire des Templiers mérite aussi très-vivement notre sollicitude. On ne peut pas demander à l'artillerie d'avoir de bien grands soins de lui, car son existence apporte un très-sérieux dérangement.

ment aux plans qui avaient été adoptés par elle, et il est certain que son titre de *Monument historique classé* l'a seul défendu contre une destruction imminente ; mais il ne suffit pas d'avoir mis obstacle à sa démolition violente, il faut aussi s'opposer à sa destruction par suite du temps et des intempéries. Un monument qui a huit cents ans d'existence a besoin d'un entretien intelligent et continu. Or cet entretien fait depuis longtemps défaut. La toiture est dans un état déplorable ; sous les ardoises à demi-arrachées existe un toit en dalles, mais en dalles disjointes et brisées qui laissent l'eau du ciel filtrer entre leurs fissures. Dans peu de temps le service de l'artillerie remettra ce monument entre les mains du représentant attiré de l'archéologie historique, de notre président, et ce sera désormais à sa sollicitude que seront confiés son entretien et sa conservation. Mais il faudrait en attendant faire exécuter les réparations urgentes dont le retard pourrait compromettre l'existence de la voûte, et faire étudier un projet de restauration qui le rendrait de nouveau le spécimen complet et achevé de l'architecture orientale dans notre contrée. Pour cela, pour la chapelle de Morlange également, il faudrait prier M. Boesvildvald, architecte du gouvernement, inspecteur général des monuments historiques (non diocésains), de venir visiter ces intéressants édifices. Chargé de diriger la restauration du palais ducal de Nancy, il doit souvent venir en cette ville, et de là près de nous le chemin est court et facile. M. de Bouteiller livre avec la plus parfaite confiance ces idées au zèle de M. Victor Simon pour tout ce qui touche à la science qu'il représente avec tant d'autorité parmi nous.

Une autre promenade que M. de Bouteiller a également étudiée et qu'il recommande pour être exécutée en son temps, c'est celle qui se ferait le long de la nouvelle route de Bouzonville. Elle présenterait : à Faily, les débris d'un monument romain et les belles colonnes de granit trouvées

dans la propriété de M. le général Ardant ; — près de Vremy, le curieux édicule ou *croix à trois jambes* élevé au quinzième siècle par la piété d'un *Louve* ; — à Sainte-Barbe, la tour élevée et les beaux vitraux, seuls restes de la magnifique église détruite en 1823 par nos modernes vandales ; — entre Avancy et Vigy, le *chemin de la Reine*, souvenir authentique de la restauration de la civilisation romaine entreprise dans notre pays par la reine Brunehilde ; — à Vry enfin, cette intéressante petite forteresse messine très-bien conservée, avec ses tours et fossés, et peu défigurée malgré la présence des familles de paysans qui y ont établi leur demeure. Si le temps le permettait enfin on pourrait aller dans les bois visiter les ruines encore curieuses de l'ancienne abbaye de Villers-Betnach, de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1130.

Le Président annonce que ce printemps verra aussi se faire une opération archéologique bien intéressante. Ce sera le déblaiement du bassin des *Bouillons*, à Gorze, qui donnera évidemment un résultat analogue à celui de Parfondval. M. l'ingénieur Vandernoot et M. le capitaine Aubry, chargés de la direction spéciale de ces travaux, ont promis à M. le Président d'apporter à la surveillance de ce déblai une sollicitude toute particulière.

Le secrétaire témoigne aussi un vif désir de voir la Société arriver un jour à faire débayer le bassin d'Ars, dont on aperçoit très-bien la place et les dimensions générales sous la terre qui le recouvre. Le Président répond que malheureusement ce terrain est une propriété particulière, mais qu'il serait en effet très-désirable de voir rouvrir le bassin d'Ars comme l'a été celui de Jouy dont on admire la belle construction.

M. de Bouteiller annonce avec un plaisir qui est partagé par tous les membres de la Société qu'il y a beaucoup d'espoir de voir M. Violet-Leduc, inspecteur général des édifices diocésains, s'occuper sérieusement de l'église de

Sillegny dont les belles peintures lui ont été signalées et ont paru l'intéresser beaucoup. Nous attendrons avec impatience la notice que M. Chabert doit très-prochainement donner à ce sujet, avec de belles gravures de M. Bellevoye, pour en faire part sans retard à l'éminent architecte du gouvernement.

Le Président annonce que la commission chargée d'étudier un projet de musée archéologique pour la ville s'est réunie et s'est mise d'accord, et que M. Racine a bien voulu accepter de rédiger le projet. La commission a cru devoir se mettre à ce sujet en rapport avec les conservateurs du musée d'histoire naturelle de la ville, de manière à ce que le bâtiment proposé ait une double et incontestable utilité.

Le congrès archéologique de France se tient cette année à Rheims et il doit présenter un très-grand intérêt. Nul doute que notre Société n'y soit représentée par un grand nombre de ses membres.

L'occasion sera favorable pour la Société française de venir donner à Metz une de ses *séances générales* qui groupent à côté du congrès un faisceau de réunions scientifiques moins solennelles mais fort importantes aussi.

M. Victor Simon voudra bien s'entendre à ce sujet avec M. de Caumont, et le comte Van der Straten agira près de lui dans le même sens au congrès des délégués des sociétés savantes.

SEANCE DU 10 MARS 1861.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance.

Le Secrétaire donne lecture de la correspondance.

Il lit une lettre de M. l'abbé Aubertin, vicaire à Briey, dont voici un extrait :

Je me propose de vous envoyer prochainement, ainsi que je vous l'ai promis, ce que j'ai recueilli sur Longuyon et ses environs, après avoir toutefois mis un peu d'ordre dans ces notes que j'ai recueillies éparses soit dans les archives de la mairie, soit dans celles de la fabrique. J'attends pour vous faire cette communication des renseignements que j'ai demandés à un magistrat de Montmédy, dépositaire d'une grande partie des titres de de l'ancienne collégiale de Longuyon.

Je me propose de faire le même travail sur Briey; seulement ici j'aurai peu de ressources, presque tous les documents qui ont rapport à ce sujet étant perdus; toutefois, pour rendre ces notes un peu plus intéressantes, je vous parlerai de l'ancienne et célèbre abbaye de Saint-Pierremont, située jadis à neuf kilomètres de Briey, et dont les bâtiments restants peuvent encore donner une idée.

Voici deux inscriptions que j'y ai transcrites l'été dernier. La première était placée sur le portail donnant dans les jardins; l'autre sur le tombeau des fondateurs dans l'intérieur même de l'église. Je la reproduis intégralement :

D. O. M.

Hic jacent venerabiles viri servi Dei,

Dominicus Leubricus

Ex metensium magnatibus ortus

Cathedralisque Ecclesie cancellarius

et

Guacellinus Collinus sancti salvis

dictæ civitatis canonicus

Hujus loci fundatores Prælati.

Pristinos canonicæ vitæ mores, quæ sub metensi Autistite
 Chrodogango floruerat, ecclesiæ revocare cupientes
 in hanc montem nemoribus consitam standalmonthe
 dictam secessere, hincque cum cœneonicis suis
 Sub regula dictæ disciplinæ vixerunt
 Prioratus D. Annus MXCIX.

Inscription du portail :

Cœnobium istud tu
 Circumda
 Domine Deus
 Et angeli tui muros ejus
 Custodiant.

Ces inscriptions sont en caractères romains, tels que ceux qu'on trouve sur les monuments des dixième et onzième siècles. Plus tard j'espère vous en dire plus long sur ce sujet.

Il lit une lettre de M. Thilloy confirmant que la copie de son grand travail, qui a été envoyé à la Société, lui est bien spécialement destinée et doit lui rester en propriété.

Il est décidé que cet exemplaire sera relié sans retard et de la manière la plus convenable.

Le docteur Rossel, archiviste du grand-duché de Nassau, a fait hommage à la Société d'un recueil d'inscriptions romaines trouvées en cette province. M. Victor Simon fait ressortir l'intérêt que présentent souvent pour un pays les documents recueillis dans le pays voisin et les utiles rapprochements qu'on est à même d'y rencontrer. Il se charge d'examiner à ce titre le volume de M. Rossel, qui est écrit en latin, la langue universelle de la science.

M. de Caumont, président de l'Institut des provinces, nous a fait parvenir le volume intitulé *Annuaire* de cet Institut ; il contient une revue intéressante des Sociétés savantes des départements, dans laquelle notre Société est signalée avec une grande bienveillance.

M. Kohler se charge de faire un rappel sur cet annuaire.

Travaux.

M. Hallex d'Arros a entendu parler avec beaucoup d'intérêt d'un monument voisin de Sarrebruck, nommé Saint Arnoald, et demande si l'on ne pourrait pas diriger une promenade vers ce but. Le Président répond qu'elle présenterait en effet un vif attrait, mais qu'il convient de donner le pas sur elle à celles qui ont pour résultat d'étudier et de faire connaître les antiquités de notre département.

M. de Bouteiller donne quelques détails sur l'église de Saint-Arnoald dont a parlé M. Hallex d'Arros.

Elle se trouve à un ou deux kilomètres de Sarrebruck et est maintenant l'église fort délabrée et mal entretenue d'une commune protestante. Elle offre l'architecture du quatorzième siècle et son porche est surmonté d'un élégant clocher. Ce qui lui donne par dessus tout un très-grand intérêt archéologique et artistique, c'est qu'elle a servi de métropole aux princes de la maison de Nassau-Sarrebruck et qu'un grand nombre de leurs tombeaux en garnit les murailles. Les tombes du seizième et du dix-septième siècle sont les plus nombreuses et les plus importantes. Elles sont au nombre de dix environ, représentant, en grandeur plus que naturelle et debout, en grand appareil de guerre ou en costume de cour, plus de vingt seigneurs et princesses, presque tous de la maison de Nassau-Sarrebruck. Ces grandes et massives figures de pierre, encadrées dans l'ornementation luxuriante, de cartouches, de blasons, de symboles de toutes sortes, familière à l'art allemand, présentent le coup-d'œil le plus saisissant et offrent des détails de costumes, d'armures et d'art héraldique qui ne lassent pas la curiosité. Au milieu du chœur, sur un tombeau du style le plus simple du quatorzième siècle, repose la statue blasonnée d'une princesse dont les armes sont écartelées de Lorraine et de Sarrebruck. C'est sans doute celle d'Agnès de Lorraine, fille du duc Thiébault II, qui épousa Eberhard, comte

de Deux-Ponts, de la maison de Sarrebruck, et qui lui apporta le comté de Bitche à charge d'hommage-lige.

M. de Bouteiller, qui a été plusieurs fois à Saint-Arnould, recommande cette visite comme fort intéressante. Mais c'est la seule chose qui soit curieuse à Sarrebruck pour un archéologue.

M. Victor Simon répond qu'à un autre point de vue, à celui de la géologie, il n'est pas de pays plus attrayant à parcourir que la vallée de la Sarre, et fait en quelques mots le tableau des objets qu'il renferme, dignes de captiver l'attention.

M. Dommanget donne lecture en ces termes d'un rapport dont il a été chargé lors de la dernière séance :

Je suis chargé de rendre compte du tome IV, première partie, des *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie* de Châlons-sur-Saône.

- Le livre s'ouvre par un *compte rendu* des travaux de la Société, de 1858 à 1860, et j'y rencontre d'abord une très-ingénieuse appréciation des avantages qui résultent de la possession d'un musée archéologique dans lequel les monuments sont classés avec art et intelligence :

« Il nous est permis, dit l'auteur du rapport, de voir, de
 » toucher, d'examiner de près les débris d'une société qui a
 » disparu. Ces vieilles médailles, ces armes antiques, ces fragments
 » de vase, ces statues mutilées, nous font remonter par la pensée
 » le cours des âges et nous transportent au milieu d'un monde qui
 » n'est plus. Il se produit alors dans l'esprit de l'antiquaire
 » quelque chose de ce qui est arrivé à notre grand Cuvier. A l'aide
 » des débris d'animaux fossiles, Cuvier a retrouvé le monde anté-
 » diluvien ; c'est à l'aide aussi de débris arrachés au sol, de frag-
 » ments ravis aux entrailles de la terre, que l'antiquaire retrouve
 » le monde ancien. »

J'ai lu avec intérêt une *Notice*, par M. Jules Chevrier, sur un groupe antique représentant un gladiateur terrassé par un lion, que des ouvriers, en creusant une cave, ont trouvé à Châlons, dans le courant de 1856.

Le gladiateur représenté est de la classe dite des *Mirmillons*, qui combattaient contre les Retiaires. Ce monument est gaulois et a dû être élevé à la fin du quatrième siècle de notre ère.

Des recherches sur deux estampilles de produits céramiques gallo-romains, ont conduit M. Protat, membre correspondant de la Société de Châlon, à constater un rapprochement entre une anse d'amphore découverte, en 1857, à Dammartin (Jura), et la pierre de Daspich, à quelques lieues de Thionville, sur laquelle on retrouve en toutes lettres des mots écrits par abréviation sur le débris trouvé dans le Jura; et ces mots, qui expriment l'étiquette d'un collyre de vétérinaire, sont :

Q valeri sexti stac
Tvm ad caligenes.
Opo bal sa matvm.

J'ai remarqué la description d'une crosse en ivoire, conservée dans l'église de Saint-Vincent de Châlon et qu'on suppose avoir appartenu à l'évêque saint Loup;

Celle d'une croix processionnelle de l'église Saint-Pierre, de la même ville, qui doit être de la seconde moitié du douzième siècle ou du commencement du treizième;

Celle enfin d'un chandelier en bronze de l'époque romane.

Le volume ou la partie de volume dont l'examen m'a été confié contient des renseignements fort étendus sur la commune de Branger, bourg jadis important, aujourd'hui pauvre village du canton de Louhans.

« Où est son château-fort? où est son bourg fermé de murs? » demande M. Gaspard, l'auteur de la *Notice*. Où sont ses murailles, » ses portes, ses portiers?..... Où sont ses quatre autres bourgs » ou faubourgs francs?..... Où sont les nobles, les bourgeois, » les prêtres, les familiers, les avocats, les praticiens, les gref- » fiers, les notaires, les sergents qui les habitaient?... Où est » l'archiprêtre duquel relevaient dix paroisses?... où est l'hô- » pital?... etc.. Il n'y a plus que des ruines qui même ont disparu, » recouvertes par la charrue; *etiam perire ruinæ !....* »

Ce qui m'a le plus vivement impressionné, c'est une *Etude sur les mœurs monastiques au douzième siècle*, par M. Duparay, secrétaire de la Société. J'y ai vu l'histoire de l'illustre Pierre-le-

Vénérable, abbé de Cluny, l'émule et l'ami de saint Bernard, le consolateur d'Héloïse et d'Abeilard, l'une des gloires les plus pures de l'Église.

Il faut lire dans cette notice un charmant épisode de l'année 1146, époque où, à la voix éloquente de saint Bernard, l'Europe tout entière s'ébranlait pour fondre sur l'Asie. Les bornes de ce rapport ne me permettent pas d'expliquer le sujet de l'épisode, encore moins d'en faire connaître les détails. Je me contente, en finissant, de citer quelques lignes qui nous offrent une peinture des délassements que recherchaient les pieux solitaires de Cluny lorsqu'une trop longue application au travail sérieux avait rendu nécessaire des jours de repos :

« Nous avons pénétré au sein même de la solitude, séjour
 » de calme et de paix, où le pieux abbé venait s'envelir, oublier
 » le tumulte des affaires et puiser de nouvelles forces. » (L'abbé de Cluny était, dans le douzième siècle, le chef d'un grand peuple monastique, un prince de l'Église, qui avait des intérêts spirituels et temporels à surveiller en France, en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Allemagne, à Constantinople et jusqu'en Palestine.)
 « Qu'y avons-nous vu ? Une réunion d'hommes de goût, d'esprits
 » aimables et fins, fidèles au culte de l'antiquité, et charmant leurs
 » loisirs par la lecture et la poésie, et au milieu de cette réunion
 » d'élite, un illustre personnage, un homme qui, par son grand
 » caractère, marche de pair avec saint Bernard et Suger, se
 » livrant au milieu des bois et des montagnes au travail pur et
 » serein de la pensée et goûtant dans une agréable solitude les
 » douces et suaves jouissances que donne le calme des muses.
 » J'aime, je l'avoue, à saluer cette renaissance sinon de la forme,
 » du moins du sentiment poétique ; j'aime à me reporter au milieu
 » de ces hommes qui viennent au fond des bois s'inspirer des
 » souvenirs de l'antiquité. Ces religieux qui repoussent les noms
 » d'*ermites* et de *solitaires*, pour prendre ceux de *poètes* et de
 » *philosophes* ; ces moines qui, dans leur solitude, se comparent à
 » des *faunes* et à des *satyres*, me font déjà pressentir le temps où le
 » secrétaire d'un pape illustre placera, dans son enthousiasme pour
 » l'antiquité, les brefs pontificaux sous l'invocation des dieux im-
 » mortels : *per Deos immortales* ; ils me rappellent que c'est au
 » milieu de ces mêmes montagnes, de cette même nature alpestre,
 » qu'un grand poète de notre temps, l'illustre chantre d'*Elvire*,
 » a puisé ses premières et ses plus pures inspirations. »

Nous devons des remerciements à la Société d'histoire et d'archéologie de Châlon-sur-Saône pour ses intéressantes communications.

M. Olivier Hallez d'Arros présente un dessin fort exact et d'une exécution distinguée de la maison-forte de Jony, qui a été visitée lors de la promenade archéologique de cet automne.

M. Darras offre une photographie représentant les travaux de la citadelle dans leur état actuel.

M. Clercx communique la note suivante de notre savant voisin d'Étain, M. Vieillard, sur une découverte numismatique faite récemment en cette ville.

Ces monnaies, dont on peut évaluer le nombre à plus de 800, paraissaient avoir été contenues dans une bourse de peau dont on a retrouvé des débris et qui avaient été enfouies à une profondeur d'environ 1^m,60 du sol actuel.

La plupart de ces monnaies étaient en cuivre, quelques-unes en argent et en billon ; avec elles se trouvaient plusieurs dés à coudre (en forme de viroles) en cuivre. Elles étaient généralement très détériorées par leur long séjour dans ce lieu humide, autrefois baigné par la rivière d'Orne, et couvertes d'une couche épaisse d'oxide déposée par les eaux ferrugineuses qui se rencontrent dans cette partie de la ville.

J'ai choisi des spécimen de toutes ces monnaies. En voici la description :

Monnaies municipales de Metz.

1^o Gros messin. Saint Etienne à genoux entre deux blasons aux armes de la ville. Légende : S' STEPH. PROTHO. M. (lettres majuscules gothiques entre deux grenetis). R. SIT. NOME. DNI. NRL JHXR. BENDICTV. — GROSSVS METE. Croix cantonnée de quatre étoiles coupant la deuxième légende.

2^o Bugne. Saint Etienne à genoux. S. STEP. et majuscules gothiques entre deux grenetis. R. MONETA. METENS. Croix cantonnée de quatre étoiles.

3^o Pièces de trois deniers. Saint Etienne à genoux. S. STE-

PHANVS. Majuscles gothiques avec *un seul* grenetis. R̃. MONETA METENS. Croix cantonnée de quatre étoiles.

3° bis *Idem.* Même légende et même revers. Saint Etienne à genoux, la légende entre deux grenetis.

4° *Idem.* Tête de saint Etienne vue de face S' STEPHANVS. Majuscles gothiques entre deux grenetis. R̃ † MONE METENSIS. Croix cantonnée de quatre étoiles.

5° Bracteates en argent. METENSIS, majuscles gothiques, blason de la ville dans le champ.

6° Angevines. † QVARTVS DENAR. Majuscles gothiques entre deux grenetis M̃ dans le champ, majuscule gothique. R̃. MONETA ME. Croix pattée coupant la légende.

7° Angevines. † QVARTUS DENAR. Majuscles gothiques entre deux grenetis, blason de la ville dans le champ. R̃. MONETA. ME. entre deux grenetis. Croix cantonnée de quatre étoiles coupant la légende.

(Il s'en trouvait 400 au moins de cette variété).

Monnaies épiscopales de Metz.

1° Bracteates en argent. Buste de face et mitré accosté d'un T et d'un M. en majuscles gothiques.

2° Angevines. † THEODOR' EPS. majuscles gothiques dans le champ. R̃. MONETA. ME. entre deux grenetis. Croix pattée coupant la légende.

3° *Idem.* † RAO. D'. COVCI. EPS. majuscles gothiques entre deux grenetis, M majeure gothique surmonté d'un Ω (omega) dans le champ. R̃. MONE. MASA. entre deux grenetis, une croix pattée coupant la légende.

M. Clercx ajoute que M. Vieillard est dans l'intention d'offrir au musée de la ville plusieurs monnaies messines provenant de cette trouvaille et que le musée ne possède pas.

La Société apprend avec un vif sentiment de gratitude ces bienveillantes et généreuses intentions.

M. de Bouteiller rend compte dans les termes suivants de la fouille opérée à la Citadelle :

Conformément au vœu émis par la Société dans sa dernière

séance, nous nous sommes mis en mesure de faire au jour et à l'heure fixés l'exploration du sol sur lequel repose le petit monument de style ogival placé à gauche de la porte d'entrée de l'oratoire des Templiers. Le mauvais temps n'avait pas éloigné nos confrères du théâtre de cette recherche, de laquelle nous espérions de curieux résultats, et il en est plusieurs parmi eux, tels que MM. Cailly, Guerey, de Tinseau, Darras, de Bussy, les PP. Bach et Lauras, qui vinrent assister à la fouille et y restèrent fidèlement sous un vent humide et glacé.

Nous fîmes ouvrir une tranchée de 4 mètres dans le sens du monument sur 1 mètre environ de large. Après avoir enlevé quelques décimètres dans la couche de remblais qui recouvre le sol naturel, nous rencontrâmes un squelette encore entier et provenant d'un corps placé là évidemment à une époque peu reculée. Très-peu au-dessous de ce squelette était un amas d'ossements considérable, sans mélange de terre, formant comme une espèce de charnier. L'épaisseur de cette couche, tant de remblais que d'ossements, n'avait pas plus de soixante-dix à quatre-vingt centimètres. A cette profondeur nous acquîmes la certitude que le monument qui nous occupait était en effet un tombeau et les coups de la pioche tombant sur un sol sonore nous apprirent que nous approchions du résultat. Il nous fut dès lors facile de nous rendre compte de la disposition des choses. Les deux personnages dont les tombes étaient sous nos pieds, chevaliers du Temple, selon toute apparence, et non pas chevaliers vulgaires, avait été déposés dans leurs cercueils de pierre au pied du mur de la chapelle, parallèlement à sa direction. Au-dessus de leurs cercueils avait été établie une banquette en pierre de taille formant larmier et inclinée à 45° pour mettre les tombes à l'abri de l'infiltration des eaux pluviales. Cette banquette pouvait avoir environ 40 centimètres ; puis au-dessus d'elle avait été élevé le petit édicule qui est encore debout, portant autrefois sans nul doute des inscriptions commémoratives qui ont disparu et dont un épais crépi a caché la place.

Pendant que nous nous rendions compte de ces détails de constructions, l'une des deux tombes avait été dégagée et nous avions sous les yeux la grande dalle de pierre qui la recouvrait sur une longueur de 1,95 et une largeur de 0,58. Mais deux fissures assez profondes dans cette dalle ne nous faisaient que trop prévoir le résultat qui nous attendait. Lorsque le couvercle eut été, en effet,

levé avec précaution, au lieu de rencontrer l'aspect de la mort dans sa lugubre majesté, nous trouvâmes le cercueil à demi-rempli d'une terre fine et sablonneuse entraînée par les eaux et à peine quelques ossements principaux dont la protubérance se distinguait à la surface de cette terre. Il nous fallut fouiller à la main dans cette couche compacte pour nous assurer de ce qu'elle recélait.

Le squelette était entier et dans sa position naturelle. Notre exploration était la première qui troublât le repos de sa tombe. L'examen de la tête nous montra que ces restes étaient ceux d'un homme parvenu à un âge très-avancé, car ses dents noires et usées attestaient une longue vie. Mais les recherches les plus minutieuses ne nous firent pas rencontrer le moindre objet ayant une valeur historique ou archéologique. Au lieu d'un squelette entouré d'un reste d'armure, la croix d'absolution sur la poitrine, les éperons aux pieds et l'épée au côté comme nous croyions en rencontrer dans la tombe d'un des chefs de la milice du Temple, nous ne trouvions que des débris épars confondus avec du sable, les restes d'un corps sorti nu de ce monde, comme il y était venu, et dénué de toute indication qui pût faire reconnaître son nom, son rang ou son époque.

Découragés par cette déconvenue et n'attendant pas mieux d'une seconde exploration, nous renoncâmes à visiter le tombeau voisin. Nous remîmes religieusement les ossements dans celui qui avait été ouvert, nous fîmes renfermer la tranchée que nous avions fait pratiquer et nous quittâmes la Citadelle, n'emportant en échange de plusieurs heures de travail que le souvenir des faits plus que modestes que j'ai eu l'honneur de vous détailler.

M. de Bussy lit le rapport suivant sur l'ouvrage de M. Ch. Robert, intitulé *Monnaies de Maçon* :

Le plan de ce travail est ainsi conçu : Noms des différents possesseurs de Maçon, exposé des principaux types, documents sur le monnayage et les monétaires, enfin description des pièces, méreaux et jetons dont on trouve le dessin dans les planches qui sont à la fin de l'ouvrage.

Il n'y eut pas de monnaies gauloises propres à Maçon ; les noms de lieux sont d'ailleurs très rares dans l'épigraphie monétaire de cette époque.

Les premières monnaies mâconnaises connues sont des *trientes* mérovingiens; elles représentent au droit un buste à droite, la tête diadémée et la légende MATASCONÉ ou MATASCONÉ FET., et au revers une croix accostée des lettres M et A; la légende du revers mentionne le nom des monétaires. Sur une de ces pièces on trouve l'association des noms de deux monétaires, RAMNISILVS et IVSE, particularité qui rend cette pièce très précieuse.

Les monétaires de Mâcon jouissaient de très grands privilèges: ils étaient exempts, eux et leur famille, de toutes autres juridictions que celle du général de la monnaie, « si ce n'est en cas de larcin, meurtre, rapt, etc. »

Les derniers paraissent vers la fin de la 2^e race, mais la plupart ne se classent qu'à partir de l'époque où le comté devint héréditaire, vers 920 jusqu'en 1239, date de sa cession à saint Louis. « Bien » qu'on y rencontre les noms des rois Charles, Louis, Robert, » Henri et Philippe, ils ont été frappés le plus souvent, non sous » l'autorité directe du roi, mais par les comtes, en vertu de conces- » sions qui exigeaient sans doute, comme dans l'atelier voisin de » Tournus, que le nom du souverain fût reproduit, même après » sa mort, ou qu'on fit mention de son autorisation. » *Permissio regis*.

« Les monnaies de Mâcon, sous la deuxième et la troisième race, » présentent des types très variés empruntés souvent hors de » France, et, par exemple, au royaume de Bourgogne ou d'Arles » et même à l'Empire.

» Sous Jean de Braine, en 1224, la monnaie de Mâcon était » prise à raison de 20 sols pour 24 sols tournois, celui-ci étant » de 12 deniers. »

« Il est difficile de reconnaître les monnaies royales qui y ont » été frappées depuis saint Louis jusqu'à la fin du règne de » Charles VI; mais à partir de cette époque, l'usage des diffé- » rents s'est régularisé, et Mâcon a eu son point secret. » Enfin, au commencement du seizième siècle l'atelier fut transféré à Lyon.

L'article consacré aux méreaux est intéressant; cette partie de la numismatique a encore été fort peu étudiée, et le travail de M. Charles Robert donne des documents nouveaux. Les méreaux de Mâcon sont en plomb et souvent ils ont le type des dernières monnaies de cette ville. C'est au commencement du quinzième siècle seulement qu'on fixe la première apparition de ces curieux

monuments. M. Robert cite, d'après M. Rouyer, un texte de 1577, d'après lequel on pourrait croire qu'il en a existé bien avant 1400, c'est du reste l'avis de l'auteur.

M. Robert donne aussi le dessin et la description d'un jeton de la famille de Chevriers.

Les jetons peuvent former des collections à part, mais il n'en est pas de même des méreaux qui font une véritable suite du monnayage. Ils avaient en effet une valeur représentative, ceux de MAÇON valaient, au seizième siècle, 1, 2 à 6 deniers tournois ; ils étaient fabriqués et distribués par les chanoines de Saint-Vincent. Je ne crois pas qu'il y ait eu en Lorraine d'autres jetons ecclésiastiques que ceux du chapitre de Notre-Dame de Verdun. Les corporations en communauté se sont également servies de méreaux. M. Victor Simon, notre honorable président, en possède de la corporation des bouchers de Metz ; il serait peut-être curieux d'en publier quelques-uns.

M. de Bussy ajoute au sujet de l'étymologie du nom de Metz, dont il a été parlé dans la séance de février, la note suivante extraite d'un ouvrage de M. Bullet, intitulé : *Mémoires sur la langue cellique*. Cet ouvrage est à la bibliothèque de Metz :

DIVODURUM, Divodorum, Dioudurum, Dividurum, Mediomatricorum, Civitas Mediomatricorum.

L'ancien nom de cette ville est *Divodorum* ou *Divodurum*. Dans le quatrième siècle elle prit le nom des Médiomatriciens ou Médiomatrices dont elle était la capitale. C'est pourquoi Ammien Marcellin l'appelle *Mediomatrici*. Elle est nommée *Metis* dans la notice. Cette ville est placée entre deux rivières. La Moselle l'environne du côté de l'occident et du nord. La Seille l'entoure du côté du midi et à l'orient. La situation est des plus belles et des plus agréables. Fortunat en a fait une description charmante, mais qui n'est pas flattée :

Hoc Metis fundata loco speciosa coruscans,
Piscibus obsessum gaudet utrumque latus,
Deliciosus ager ridet vernantibus arvis ;
Hinc sata culta vides, cernis et inde rosas.

Prospicis umbroso vestitos palmite colles,
 Certatur variâ fertililate locus,
 Urbs munita nimis, quam cingit murus et amnis.
 Pontificis merito stas valitura magis.

Dw, *Diou*, deux; *Dor*, *Dur*, rivière; *Divodor*, *Divodur*, *Diouldur*, deux rivières; *Met*, entre; *Is*, rivière.

La Seille fait à Metz une courbure. Le terrain qu'elle environne en se courbant s'appelle Champaseille, par corruption Champasaille. *Campa*, en composition *Champa*, courbure. *Champaseille*, courbure de la Seille.

Enfin M. de Bussy lit la note suivante relative à la géographie ancienne des Gaules et concernant des contrées voisines de la nôtre :

Dans le dernier Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie (1860, n° 4), on lit une traduction, faite par M. Garnier, d'un Mémoire de M. Georges Airy, de la Société des antiquaires de Londres. Plusieurs passages sont d'un certain intérêt pour la Lorraine, les voici copiés textuellement :

« U. C. 698. Consulats de Pompée et de Crassus. — La
 » géographie des mouvements de César cette année est de beaucoup
 » la plus embarrassante de tout, et peut seulement s'expliquer, je
 » pense, en supposant que la Meuse et la Moselle étaient désignées
 » par le même nom, avec différents préfixes, et que l'omission
 » de ces préfixes a conduit César à appliquer à l'une des rivières
 » ce qui devait être appliqué à l'autre. Il parle de la Mosa comme
 » prenant sa source dans le Vogesus; si cela est cependant la même
 » chose que les Vosges, la rivière serait la Moselle. Il décrit assez
 » clairement le cours dans lequel la Mosa (ou Meuse) reçoit une
 » branche du Rhin appelé le Walis, et ainsi forme l'île des Ba-
 » taves; et dans un autre livre, il parle de l'Escaut comme se
 » jetant dans la Mosa (ou Meuse). Il décrit encore dans le récit
 » de cette campagne d'importantes transactions au confluent de la
 » Meuse et du Rhin (lequel confluent n'existe point dans sa des-
 » cription antérieure) et ne fait point allusion à la côte de la mer ou
 » île des Bataves, ce qu'il aurait fait, si le confluent se fût rapporté
 » au Walis. Il paraît donc hors de doute que la Mosa est ici la
 » Moselle. Le premier pont de César sur le Rhin (construit cette

» année) était dans le voisinage de ce confluent; et le second » pont (construit l'an de Rome 700), *paulum suprâ eum locum* » *quo antea exercitum transduxerat*,¹ était certainement dans le » pays des Treviri ou à l'embouchure de la vallée de la Moselle. » Le parti de maraudeurs qui passa la Mosa et s'échappa à travers » le Rhin dans le pays des Sicambres, doit évidemment avoir passé » la Moselle, etc. » Et plus loin : « Le chiffre de l'armée de César » sur la Moselle n'est pas donné; mais comme il y avait 5,000 » cavaliers, et comme il s'embarqua ensuite pour la Bretagne avec » 8,000 hommes, suivant l'estimation commune de la force des légions de César, l'armée qui vint du Rhin était considérable. Une » telle armée, en général, ne peut marcher que le long des vallées. » Je conçois alors que César remonta la Moselle (marche suivie par » les Prussiens dans l'invasion de 1792 et par une des armées de » l'invasion en 1814); qu'il passa probablement à travers Verdun, » Reims, Soissons et Noyon, et qu'alors il descendit la Somme. » L'auteur établit ensuite que le *Portus Itius* est l'estuaire de la Somme, et que l'estuaire de l'Authie est le *Portus superior* des Commentaires de César.

M. Henry Maguin donne communication de la première partie du rapport dont il a été chargé sur le volume du congrès archéologique de Strasbourg :

Il y a trente et un ans, le conseil municipal de Poitiers demandait, pour cause d'alignement, la démolition de l'église Saint-Jean. Il n'y avait point alors de commission chargée de prendre soin de nos monuments historiques. Mais il se trouva un simple particulier qui défendit avec une généreuse ardeur ce monument de l'art chrétien. Les Sociétés de l'Anjou et de la Normandie répondirent à son appel et l'église Saint-Jean fut sauvée.

Cependant d'autres monuments étaient menacés. Une société naquit alors sous la présidence de l'homme qu'une bonne action venait de désigner; elle grandit comme toutes les choses que fait surgir un sentiment qui s'éveille, et à l'heure qu'il est la Société française d'archéologie, présidée par M. de Caumont, son fondateur,

¹ *Cæsar Bell. Gall. vi. 9.*

réunit 1,200 membres répandus sur tout le territoire de la France, et dispose d'un fonds annuel de 30,000 fr. destinés en partie à préserver de la ruine les monuments en péril, en partie à publier des ouvrages destinés à répandre de saines notions sur notre art national.

Le 22 août 1859, la Société se réunissait à Strasbourg sous la présidence de M. de Caumont; notre Président et plusieurs des membres de notre Société s'y étaient réunis; c'est de ce congrès et de ses travaux que je viens aujourd'hui vous dire quelques mots.

L'une de ses premières visites fut pour la cathédrale de Strasbourg. L'architecte, M. Klotz, qui a fait de l'embellissement de cette église l'œuvre principale de sa vie, s'empessa de montrer au Congrès les restaurations opérées sous sa direction.

En 1842, dit-il, le temps paraissait venu où la cathédrale devait être débarrassée de la décoration dont les dix-septième et dix-huitième siècles l'avaient affublée. On allait mettre la main à l'œuvre. Mais à ce moment bien des scrupules, bien des hésitations ébranlèrent plus d'une conviction, effrayèrent plus d'une conscience.

Ce n'étaient point les ressources pécuniaires qui faisaient défaut, car une tradition de six siècles qui a reçu la sanction du premier consul, confiée au maire et au conseil municipal de Strasbourg la gestion d'un patrimoine opulent dont les revenus sont affectés à l'entretien de la cathédrale.

Ce qui faisait défaut, c'était une direction et un conseil; il fallait étudier les anciens plans heureusement conservés d'Erwin de Steinbach, et reprendre, pour la mettre complètement à exécution, l'idée qui avait inspiré son œuvre.

Cette direction et ce conseil, l'édilité strasbourgeoise les demanda et les obtint de la huitième section du Congrès scientifique qui cette même année tenait à Strasbourg sa dixième session.

La discussion qui surgit alors au sein de la huitième section chargée des questions relatives à l'architecture et aux beaux-arts, et dont faisaient partie alors, comme en 1859, M. le Président et plusieurs des membres de notre Société, aplanirent les difficultés et résolut toutes les questions.

En 1859, le Congrès visitant la cathédrale pour la deuxième fois recevait de M. Klotz le plus éloquent témoignage de la reconnaissance de la cité; il voyait sous ses yeux la réalisation presque

complète des conseils que dix-sept ans auparavant il avait donnés à l'édilité strasbourgeoise.

La partie architecturale de la restauration était terminée, les travaux de décoration intérieure commencés.

On avait confié l'exécution des vitraux à MM. Steinhel et Petit-Gérard.

Il devait être réservé à l'Alsace, a dit au congrès M. le baron de Schauenbourg, à l'Alsace qui avait fourni dans les plus beaux siècles de l'art chrétien des maîtres tels que les Jean de Kirheim et les Bouch, et à la ville de Strasbourg qui avait fait école, de donner à l'époque actuelle appelée à prendre le titre de renaissance de la peinture sur verre, un artiste capable de comprendre et de restaurer leurs œuvres sans les altérer, un artiste sincèrement et profondément chrétien par le cœur comme par l'étude, pourvu ainsi de l'aptitude essentielle qui manque malheureusement à beaucoup d'artistes de talent pour saisir et reproduire le sentiment religieux, la touche, l'esprit et le symbolisme à la fois sublime et naïf des premiers maîtres : celui-là même qui est aujourd'hui chargé de la restauration des verrières anciennes et de la restitution de celles qui manquent à la magnifique bible des pauvres de la cathédrale de Strasbourg.

Un malheur récent devait rendre plus difficile encore l'œuvre de réparation confiée à M. Petit-Gérard. Un vitrier chargé de la conservation des vitraux était payé d'après le nombre des morceaux de verre anciens qu'il remettrait en plomb. « Le misérable, sinon les misérables qui se sont succédé dans la jouissance de ce fatal et trop naïf marché, ont imaginé et appliqué le moyen à la fois le plus productif de lucre et d'infamie destruction en sortant de leurs plombs de grands morceaux de verre pour les diviser au diamant en une infinité de petits, et se faire payer cette sacrilège mutilation sur le nombre des morceaux ainsi multipliés et remis en plomb. Et cependant la beauté de la plupart des plus anciennes verrières de la cathédrale a survécu à un traitement aussi barbare, et quand on connaît le secret de leur mutilation, quand on peut se dire avec certitude qu'elles contiennent presque autant de plomb que de verre, on demeure stupéfait de la transparence et de l'éclat qu'elles ont conservés et on demande à l'imagination l'idée de leur splendeur et de leur magnificence première.

Pour accomplir cette réhabilitation due aux maîtres de l'art

chrétien si indignement déshonorés dans leurs œuvres, il fallait la main d'un artiste initié à toutes les pratiques, à tous les expédients qu'on pourrait appeler non-seulement le secret mais les secrets de la peinture sur verre, assez habile pour s'illustrer et faire fortune en créant du nouveau, et cependant assez modeste et ayant assez profondément à cœur le culte et la passion des chefs-d'œuvre anciens pour se vouer avec un zèle infatigable au travail si rude et si peu prisé de leur restauration, travail doublement difficile, car dans la cathédrale de Strasbourg plus de cinquante panneaux appartenant aux douzième et treizième siècles se trouvaient éparpillés au milieu des verrières dont le quatorzième avait doté la nef.

La réunion de toutes ces qualités, ajoute M. de Schauenbourg, se reconnaît dans les verrières de la cathédrale jusqu'à présent restaurées par M. Petit-Gérard.

Ce n'est pas seulement en s'inspirant des anciens maîtres que M. Petit-Gérard a fait un tout des débris de leurs œuvres; il a voulu contrôler son inspiration personnelle au moyen des données les plus exactes de l'archéologie; il a étudié le *Hortus deliciarum* que possède la bibliothèque de Strasbourg, et c'est d'après ce document authentique qu'il a complété et rendu à sa beauté première un jugement de Salomon, rare et admirable spécimen du style biblique au douzième siècle, placé dans une baie du porche septentrional: c'est encore en prenant ce document pour guide qu'il commence à restaurer les roses symboliques du transept méridional.

Ce manuscrit, dit-il, a été composé par ordre de Herrade de Landsberg, abbesse de Sainte-Odile; il porte la date précise de 1180, et semble attester l'existence à Strasbourg d'une grande école artistique dont l'éclat et les enseignements rayonnaient sur tout le pays. Ce qu'il y a surtout d'admirable dans ce manuscrit, c'est la fermeté et la science de la ligne; les figures exécutées sur vélin ont un tel caractère de grandeur, le style en est si noble et si largement compris, qu'il est possible, quelle que soit d'ailleurs l'échelle et l'exiguité des figures, de les grandir jusqu'à la taille colossale, en leur conservant l'agencement général et le caractère particulier qui les distingue. Ce manuscrit peut encore servir à fixer la date de toutes les verrières qui lui sont contemporaines, et dont on a retrouvé à Neuviller un très-précieux échantillon, déposé aujourd'hui au musée de Cluny. L'influence grecque est

évidente, il suffit pour s'en convaincre de comparer le *Hortus deliciarum* aux manuscrits grecs conservés à la bibliothèque impériale.

Ce qui distingue les verrières de l'Alsace, dit encore M. Petit-Gérard répondant à une question posée par le Congrès, c'est l'emploi fréquent des formes architecturales, un ton chaud et doré qui résulte de l'emploi des verres jaunis et surtout une couverte très épaisse que les maîtres alsaciens appliquaient à l'huile sur leurs vitraux lorsqu'ils étaient mis en place. Cette couverte était destinée à harmoniser les tons en effaçant la crudité des couleurs. Quoi de plus désagréable, en effet, que des verrières entièrement transparentes dont l'image, semblable à un effet de lanterne magique, vient se refléter sur les dalles du sanctuaire ou sur le dos des fidèles?

Enfin, tandis qu'en France l'oxyde de fer forme la base de la couleur destinée au trait et au modelé depuis la fin du douzième siècle jusqu'au treizième, les maîtres d'Alsace emploient au douzième siècle l'oxyde de cuivre donnant un noir verdâtre, l'abandonnent au treizième pour l'oxyde de fer qui se rapproche du ton de la sépia, et le reprennent, pour ne plus le quitter, vers la fin du quinzième siècle.

L'étude attentive des vitraux d'Alsace a suggéré à M. Petit-Gérard quelques réflexions intéressantes sur une question qui a été vivement discutée de notre temps. Doit-on modeler le vitrail comme des figures peintes d'après nature, en un mot faire ce qu'on appelle du réalisme en peinture?

M. Petit-Gérard constate que dans l'église Saint-Guillaume de Strasbourg, ainsi que dans l'église Sainte-Madeleine, le modelé s'arrête toujours à un certain point; qu'il en est ainsi dans toutes les églises de France, et cela même au seizième siècle qui poussa si loin l'imitation de la nature.

A cela il donne deux raisons.

L'une est tirée de la partie technique de l'art; l'art verrier n'a pas comme la peinture à l'huile, la perspective aérienne et le clair-obscur que l'inflexible dureté des plombs ne lui permettra jamais d'atteindre. En modelant trop les figures, on arrive à leur donner un aspect de relief métallique qui n'est plus en rapport avec l'architecture puisque l'on produit des saillies là où il est évident que l'architecte a voulu avoir des surfaces planes.

La seconde raison qui proscriit le réalisme, c'est la raison même qui a donné naissance aux verrières et aux peintures murales des églises. Ces vitraux, ces peintures, c'est la bible des pauvres, comme l'a fort bien dit M. de Schauenbourg, c'est le livre de ceux qui ne savent pas lire.

Ces enseignements que l'Évangile nous a transmis sous la forme de paraboles étaient familiers aux premiers chrétiens, c'est à cette source qu'ils avaient puisé la force de confesser leur foi devant le tribunal des proconsuls romains et de signer de leur sang cette protestation du droit contre la force. Ces mêmes enseignements, leurs enfants les tracèrent sur les murs du tribunal devenu leur basilique, afin de se les rappeler souvent et de les rappeler souvent aussi à ceux qui viendraient après eux.

Au douzième siècle, quand l'adoption de l'ogive eut substitué en grande partie les faces translucides aux murs pleins, l'art verrier remplaça peu à peu la peinture murale.

Mais l'artiste, quel qu'il fut, se rappela toujours que ce qu'il devait faire briller dans sa peinture ce n'était pas le modelé de tel ou tel personnage, mais bien certaines grandes lignes et certains tons entiers, et avec ces lignes la pensée dont le personnage ne devait être que l'interprète et l'organe. A l'exemple de ces anciens maîtres, dit M. Petit-Gérard, soumettons-nous aux conditions inévitables de la langue que nous devons parler aux fidèles, puisons à cette source chrétienne où s'inspiraient nos pères, convaincus que l'artiste, selon la belle expression de M. de Montalembert, doit être, quelle que soit sa spécialité, l'homme de Dieu et l'homme du peuple.

Ici se placent naturellement quelques observations de M. de Schauenbourg sur les verrières du temple de Mulhouse, verrières dont la conservation intelligente assure aux ministres protestants la reconnaissance de tous les amis de l'art.

La catégorie de la morale évangélique est peut-être le plus précieux joyau du trésor verrier de Mulhouse, et forme une série complète dont une description, sujet par sujet, susceptible d'en rendre le mérite et le charme en indiquant les leçons naïvement élevées qu'elle renferme, exigerait à elle seule un volume.

Sa partie la plus importante consiste dans le combat symbolique des vices et des vertus. Dans le même cadre et séparés seulement par le meneau on voit pour chaque sujet à côté du vice combattu, la vertu opposée; ainsi en regard de la Générosité écrasant l'Ava-

rice, la Charité se présente sous la figure d'un homme donnant son manteau à un pauvre, dans lequel on reconnaît Jésus-Christ à ces paroles : *Nudus eram et vestis me*.

Ce combat des vices et des vertus se retrouve dans beaucoup de verrières et de peintures murales. Je citerai notamment les verrières de l'ancienne collégiale de Haslach ¹ et les peintures murales de l'église de Jumigny, du douzième siècle, récemment étudiées par M. Ed. Fleury. A Jumigny, l'un des groupes, l'Intempérance reproduit ou peu s'en faut l'idée d'Empédocle ² qui représentait ce vice sous la figure d'un homme occupé à remplir un tonneau percé, avec un crible également percé. Le tonneau percé, c'est la passion toujours inassouvie; le crible, c'est l'âme insensée qui laisse fuir le bonheur véritable pour ramasser quelques jouissances grossières et matérielles qui ne la contenteront jamais.

Ici je voudrais pouvoir vous parler encore des charmantes monographies d'un éminent archéologue, M. l'abbé Straub ³, qui a fait connaître au Congrès les différentes verrières de l'Alsace et les peintures de la Bibliothèque de Strasbourg; mais ce serait dépasser les limites d'une simple analyse, et j'arrive à l'ascension du Hoh-Kœnigsbourg faite, le 26 août, par le Congrès archéologique.

L'histoire du château du Hoh-Kœnigsbourg dont nous devons la monographie à M. L. Spach, président de la Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace, remonte aux temps romains, mais la dernière restauration date d'une époque où il fallait déjà songer à résister à l'artillerie. La transition entre l'ancien système et le nouveau est visible surtout dans le château du Hoh-Kœnigsbourg assis sur une crête de rochers abrupts, dominant d'un côté la plaine, de l'autre la vallée de la Liépore avec ses embranchements. C'est à l'extrémité occidentale du château, seul côté d'où il fût abordable, qu'on nivela une partie du plateau pour établir de gros ouvrages de contre-approche. Ces ouvrages terrassés opposent des épaisseurs énormes de maçonnerie du seul côté où l'assiégeant pourrait établir des batteries

¹ Voir l'intéressante monographie des vitraux de l'ancienne collégiale de Haslach et de l'église de Walbourg, par M. l'abbé Straub, p. 297.

² Platon, t. III, p. 318. Traduction de M. Victor Cousin.

³ M. l'abbé Straub est l'auteur du *Symbolisme de la cathédrale de Strasbourg*. (Strasbourg, Huder, 1856).

de siège. Sur le plateau supérieur se trouvent les bâtiments et un donjon carré servant de magasin aux poudres et dominant l'ensemble des défenses.

En 1454 il s'était établi au château une nichée de gens de sac et de corde qui se disaient chevaliers et vivaient de rapines. Des milices de Strasbourg, Colmar et Schlestadt, assiégèrent le château qui se rendit et fut vendu. Mais, l'année suivante, d'autres pillards y avaient fixé leur résidence. C'était à recommencer. On toléra quelques années leurs exactions, lorsqu'en 1462 ou 1472 de notables citoyens de Strasbourg allant à Bâle furent pillés par les bandits du château. Nouvelle expédition. Strasbourg fournit sa formidable artillerie, et du haut d'une éminence située au midi du château, on se mit à le canonner pendant cinq jours. La garnison se rendit à discrétion et ne fut pas pendue. Le château, détruit en partie, fut remis entre les mains de l'archiduc d'Autriche et déclaré en 1485, par l'empereur Frédéric III, domaine direct de la maison d'Autriche.

Mais déjà en 1479 le même empereur avait inféodé le Hoh-Kœnigsbourg aux frères Oswald et Guillaume de Thierstein, et prescrit, chose humiliante! aux Strasbourgeois d'aider à relever les murs que quelques années auparavant ils avaient détruit par le droit de la guerre.

Au printemps de 1633, la régence d'Autriche venait de confier la défense du château au capitaine Philippe de Lichtenstein, lorsqu'il fut investi par un corps suédois.

Le 8 août, après six mois de siège, le château tenait toujours, et le commandant écrit à cette date à la régence que malgré le mal que son artillerie a fait aux assiégeants, les tranchées touchent aux portes, que la garnison n'a de trêve ni jour ni nuit, qu'elle est réduite à la dernière extrémité, et il demande du secours.

Le 27, il tenait encore avec 20 hommes, de l'eau et un peu de pain.

Là se termine la correspondance : on ne sait si le château fut pris ou secouru. Ce qui est certain, c'est que la dégradation qui s'est faite au commencement de ce siècle a été rapide et désolante. Mais grâce aux soins du savant architecte M. Ringeisen, auquel la Société des monuments historiques a confié les destinées du Hoh-Kœnigsbourg, les ruines sont partout consolidées, et des travaux complets de déblaiement et de viabilité permettent aujourd'hui à l'archéologue de visiter les différentes parties du château,

Au sujet de ce rapport, le président rappelle la magnifique et cordiale hospitalité offerte par l'Alsace à ses visiteurs et particulièrement la fête dont le château du Hoh Kœnigsbourg a été le théâtre. Les Strasbourgeois nous ont donné là, ajoute M. Simon, un bien noble exemple dont il est à désirer que nous sachions profiter. M. le comte Van der Straten dit que la ville de Laon, dans des circonstances semblables, a mérité les mêmes éloges et la même reconnaissance de la part de ses hôtes.

Le bureau, sur la proposition de M. Van der Straten, a nommé membre honoraire de la Société M. le comte de Kerckhove, président de l'Académie d'archéologie de Belgique, à Anvers.

M. le président rend compte qu'une affiche apposée sur les murs de la ville a appris que M. Le Génissel, ancien officier supérieur du génie au service de S. A. le vice-roi d'Égypte, sur le point de quitter Metz, mettrait très-prochainement en vente plusieurs antiquités et curiosités égyptiennes d'un grand intérêt. Il paraît convenable d'aller visiter ces objets avant qu'ils ne soient dispersés et de faire quelques démarches pour les faire acquérir par le musée de la ville, si leur prix et leur importance s'y prêtent.

MM. Victor Simon, de Bouteiller et Clerx sont chargés de faire cette visite au nom de la Société et dans le plus bref délai.

M. le président dit aussi que les ruines de l'antique manoir des évêques de Metz, à Châtel-Saint-Germain, vont également être mise en vente. Il serait bien à désirer que la position financière de la Société lui permit de faire cette acquisition qui sauverait de la destruction le peu qui reste de ces débris vénérables. Une chose qui serait aussi bien utile serait de diriger des fouilles sur le château et particulièrement au pied de la partie encore debout. C'est là qu'un déblai superficiel a mis au jour ces énormes boulets de pierre qui s'y trouvaient en si grand nombre et qui,

lancés du haut des murailles sur les pentes de ce coteau abrupt, formaient un moyen de défense redoutable.

Le président rappelle qu'une communication a été autrefois nommée pour présenter à la Société un projet de diplôme pour ses membres, mais que cette commission n'a pas communiqué le produit de ses délibérations. Par suite de nombreuses réclamations qui lui ont été faites par nos confrères, le bureau désire que cette question soit étudiée de nouveau et confie son étude à une commission composée de MM. Guerey, Olivier Hallez-d'Arros et de Bussy.

Le président annonce que M. le ministre d'État a accordé une somme de 7,000 fr. pour la restauration et la consolidation des arches de Jouy. Il annonce que sur la proposition de M. le comte Van der Straten le bureau a mis à l'étude la question d'établir une distinction entre la qualité de membre honoraire correspondant et celle de membre correspondant qui serait créée et aurait un degré d'importance inférieure à la première; car ce titre est, on le sait, entièrement gratuit et accordé seulement à des notabilités de la science.

Le bureau transmettra prochainement à la Société une décision à prendre à ce sujet ainsi qu'au sujet d'une autre proposition qui lui a été faite relativement à la création d'un comité permanent et consultatif pouvant devenir en plus d'un cas un utile auxiliaire pour le bureau.

M. Clerx fait passer sous les yeux de la Société un recueil de planches représentant plusieurs anciens monuments religieux de notre pays.

Ouvrages offerts à la Société.

Du surnom de Cartopathos donné à Methra, par M. de Ring; broch. in-8°.

Annuaire des antiquaires du Rhin et Portail de Remogen, brochures in-8°. Don de M. Clercx.

SÉANCE DU 10 AVRIL 1861.

Présidence de M. Victor Simon.

Envois.

M. d'Otreppe de Bouvette, l'un de nos membres honoraires, a fait hommage à la Société d'un volume intitulé *Causeries littéraires*. M. Dommanget voudra bien en rendre compte.

M. de Braux voudra bien aussi rendre compte d'un ouvrage envoyé par M. Namur, et intitulé *Notices bibliographiques*, etc.

M. Darras a fait hommage d'une belle photographie représentant l'oratoire des templiers.

M. le capitaine Follie a offert trois photographies remarquablement réussies qui représentent la cathédrale sous trois points de vue différents.

Travaux.

M. de Braux donne lecture en ces termes d'une note sur la découverte faite à Metz d'une gravure antérieure au milieu du quinzième siècle :

Monsieur Proth, archiviste de l'hôtel de ville, vient de découvrir un monument xylographique du plus haut intérêt. Cette pièce curieuse, du format in-folio, se trouvait sous la garde d'un registre de compte de l'année 1460. Cette indication nous permet d'assigner à notre gravure une date approximative. En effet, ce registre fait partie d'une suite d'autres registres qui portent des reliures du temps ; d'ailleurs les notes qui couvrent les marges d'un certain nombre ne permettent pas de douter de ce fait. Ainsi nous ne pouvons donner à notre gravure une date postérieure à 1460. De plus il est extrêmement probable que le relieur a employé une gravure déjà ancienne ; nous pouvons donc donner à cette pièce la date de 1450. Quoiqu'il en soit, d'ailleurs, Metz possède un des monuments

les plus anciens de l'art qui a remplacé la miniature et amené la découverte de l'imprimerie.

La planche gravée, qui nous occupe, se composait de quatre personnages. Malheureusement il ne reste d'un des personnages que le bout du pied. Les trois autres, qu'une légende rimée fait connaître, sont Josué, David et Godefroid de Bouillon. Quant au personnage manquant, il se trouvait entre David et Godefroid de Bouillon, et représentait probablement un héros de la croisade. La présence de Godefroid de Bouillon en regard de Josué et David, autorise à voir dans cette gravure un parallèle entre les héros de l'ancienne loi et les conquérants de la Terre-Sainte. Les trois personnages sont couverts de l'armure des chevaliers du quinzième siècle, et sans la légende et les attributions qui se trouvent sur la bannière et sur le bouclier des héros de l'ancienne loi, on ne pourrait voir en eux que les contemporains de Jeanne d'Arc et de Dunois ; car, sauf une espèce de tiare que porte Josué et la couronne du roi David, leur armure est de tous points conforme à celle de ce temps. Les deux personnages antiques offrent de curieux renseignements pour l'étude du costume de l'époque, et nous montrent combien le blason était dans les mœurs du temps, puisque Josué et David portent sur leur bannière et leur bouclier des armoiries qui rappellent un trait saillant de leur histoire, Josué porte le soleil en mémoire du miracle opéré en sa faveur, et la harpe de David nous rappelle Saül et sa démesure vaincue. Cette étude est fort intéressante sans doute, mais l'intérêt historique qui s'attache à l'écu de Godefroid de Bouillon rend bien plus précieuse encore la découverte de M. Proth. En effet, les armes de Godefroid de Bouillon n'avaient jamais été blasonnées d'une façon aussi complète.

L'écu du héros est divisé en deux parties qui ne portent aucune indication de couleurs ni d'émaux. Sur la première se trouve en chef la couronne d'épines, au centre la bande chargée de trois aiglettes ou alérions, en pointe les tours de Bouillon.

La seconde partie est chargée de la croix de Jérusalem.

La présence des trois alérions sur l'écu de Godefroid rappelle cette glorieuse prétention des ducs de Lorraine à une commune origine avec le roi de Jérusalem, et nous permet d'attribuer à la Lorraine et peut-être à Metz, pays voisin, la production de cette gravure, et ces titres nous semblent suffisants pour que la Société d'archéologie de la Moselle en publie un fac-simile.

Un de nos plus honorables et plus érudits concitoyens a été assez bon pour ajouter à la communication de M. de Braux la note suivante, dont nous lui savons un gré infini et qu'il veut bien nous autoriser à publier :

Ce registre, qui est encore dans son ancienne reliure, contient la minute originale des dépenses faites par la cité, non pas en 1460 comme on le croit, mais de 1461 à 1464 inclusivement : et si les premières lignes en sont effectivement datées du mois de février 1460, cela tient uniquement à la différence des styles, l'année à cette époque ne finissant à Metz que le 24 mars, veille de l'Annonciation, près de trois mois plus tard que maintenant.

La gravure ne porte malheureusement pas la date de son exécution ; mais comme elle a été retirée de l'intérieur du dos et de la couverture du registre, et qu'ainsi elle a été employée comme vieux papier dans la confection de sa reliure, il est indubitable qu'elle est plus ancienne que celui-ci ; or voici des preuves sans réplique, à mon avis, que cette reliure est de 1461 au plus tard :

1° Les fiches en parchemin qui servent à tourner les feuillets, sont tellement usées et encrassées, qu'elles ont certainement servi de 1461 à 1464, époque où le registre a été sans cesse feuilleté ; elles ont donc été apposées en 1461 au plus tard, mais postérieurement à la rognure des marges qui les aurait emportées, et par conséquent à la reliure qui est donc aussi de 1461 au plus tard ;

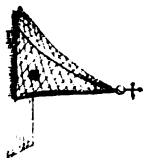
2° Il y a des chapitres, celui des soldoyeurs par exemple, pour lesquels on n'avait pas réservé assez de feuillets blancs, et dont on a été obligé de reporter la suite à la fin du volume, autre preuve qu'il a été relié avant d'être écrit, car sans cela rien n'eût empêché de l'envoyer au relieur en réunissant tous les cahiers d'un même chapitre ;

3° D'autres chapitres, ouverts aussi en 1461, commencent indifféremment vers le milieu, ou même à la fin de cahiers dont tous les autres feuillets sont restés en blanc, ce qui serait inexplicable si l'on n'admet pas que le volume était déjà relié à cette époque, puisqu'on ne comprendrait pas que l'écrivain établissant ses chapitres sur des cahiers séparés, en eût ainsi commencé plusieurs sur le dernier ou l'avant-dernier feuillet, et en laissant inutilement en blanc tous ceux qui précèdent ;

4° L'écriture descend si bas sur un assez grand nombre de feuillets, et rase de si près la marge inférieure du volume, qu'il ne



Plan et élévation de l'ermilage du Saint Quentin
construit par Jean Fabry, Curé de Rozérieulles en 1599.



serait vraiment pas possible, s'il n'eût pas été rogné et relié avant d'être écrit, que le couteau de l'ouvrier n'en eût pas emporté au moins quelques lettres, ce qui n'est cependant pas arrivé une seule fois.

Ainsi ce registre a été relié avant d'être écrit, c'est-à-dire en 1461 au plus tard, et la gravure qu'elle contenait est antérieure par conséquent à cette année; et comme il est également certain qu'elle est postérieure à 1431, commencement du règne de René I^{er}, qui a introduit dans les armes de Lorraine la croix de Jérusalem qu'on aperçoit sur le bouclier de Godefroid de Bouillon, on doit en conclure qu'elle a été exécutée de 1431 à 1461.

J'ajouterai, comme simple conjecture de ma part, qu'elle a été vraisemblablement faite à l'occasion des indulgences accordées par le pape Eugène IV pour subvenir aux dépenses de la guerre contre les Turcs qui menaçaient déjà Constantinople, et qu'il serait bien difficile de trouver dans l'histoire de ce temps d'autre événement qui se rapporte, d'une manière plus frappante à la composition de cette gravure. Elle serait donc antérieure au mois de mars 1444, époque où ces indulgences ont été publiées à Pont-à-Mousson, au milieu d'un concours immense de fidèles; il n'y aurait plus lieu dès lors de s'étonner qu'on l'ait trouvée dans les archives de la ville de Metz, où l'on peut supposer que les Messins en auront déposé tous les exemplaires qui se trouvaient dans les bagages de la duchesse Isabelle qu'ils dévalisèrent lorsqu'elle se rendait à cette cérémonie, ce qui a été en partie cause de la guerre que René leur déclara et du mémorable siège qu'ils supportèrent en cette même année 1444.

Enfin M. Cailly a complété l'étude de cette curieuse gravure par une notice d'un caractère plus particulièrement philologique dont voici les termes :

.... Je viens vous remettre le fac-simile de la gravure que vous m'aviez confiée pour en déchiffrer les sixains qui accompagnent les figures. Les voici au net :

sous JOUÛ :

Des enfans d'Israël fuge comment ameïs
Quant Dieus fit par miracle le soleil areïster
Le fleuve Jordan partir et passay Rouge meïr
Les mescréans ne peuvent contre moi durer
De xxxij royalmes fïge les Roys tueïs
Xiii^e ans devant que Dieu fut neïs.

SOUS DAVID :

Je trouvay son de harpe et de psaltérion
 Et Goliath mort le grant gayant félon
 En plusieurs grans batailles me tuit-on
 Et après le Roy Saul je tins la Région
 Et si prophétisay de Dieu l'annuntiation

.

(Le dernier vers manque).

SOUS GODFRAY DE BOUILLON :

Je fus duc de Lorraine après mes ancessours
 Et si tins de Bouillon les palais et les tours
 En plain de comeine desconfis la massour
 Le Roy comeinarent occis par fort atour
 Jérusalem conquis, Antyoche au retour
 Que fut xi^e ans après nostre Seignour.

Le premier sixain ne présente rien de remarquable si ce n'est l'anachronisme qui attribue à Josué le miracle du passage de la Mer Rouge.

Le second n'est pas complet. Le dernier vers a disparu. L'on ne pourrait que rétablir une rime qui serait sans doute le mot *incarnation* et refaire un vers dans le genre de ceux qui terminent les deux autres sixains. Le plus sûr et le plus sage est de s'abstenir.

Seulement le second vers nous montre que le nom attribué par les bons Douaisiens au géant dont Henry Berthoud nous a conservé la *vraye pourtraicture* dans sa *Chronique et tradition surnaturelle de la Flandre*, n'est pas moderne. Le grand Gayant, père de Jacot, Fillion et Binbin, dont l'apparition autrefois annuelle rappelait la bienveillante intervention que voulut bien faire saint Maurand en faveur des douaisiens lorsqu'il défendit seul leur cité contre Gaspard de Coligny, pourrait bien n'être à mon avis que Goliath, que nos vers qualifient de *grant Gayant félon*, et représenter non pas le saint, mais ce Coligny qui venait sournoisement, pendant la fête des Rois, donner l'eschellade à une ville qu'il aurait prise sans doute si la lance de feu du bienheureux ne lui eût fait, ainsi qu'aux siens, descendre les remparts plus vite qu'ils ne les avaient escaladés.

Reste la devise de Godfroy de Bouillon; comme celle de Jésus elle ne me paraît pas d'une grande exactitude historique; ainsi Godfroy prit Antioche en marchant sur Jérusalem, et ce n'est pas lui qui fit tomber l'empire d'Orient sous les coups des Latins. Constantinople ne fut pris que le 12 avril 1204, lors de la cinquième croisade, et eut pour empereur latin Beaudoin, comte de Flandre. Donc notre sixain n'est pas véridique, à moins qu'il ne signifie que le passage de Godfroy à Constantinople fut la cause première de la chute de l'empire grec, qu'il qualifie de *Massour de Comeine*.

Comme observation philologique, ce mot *massour* est assez remarquable, il veut dire évidemment maison et tire sa racine du latin *manere* (demeurer,) *mansura* (demeure,) d'où *massour* et le mot français *masure*. Dans ce dernier sens, c'est un mot énergique qui dépeindrait assez l'état de l'empire grec contre lequel il suffit qu'une poignée de chevaliers croisés vint se heurter pour le bouleverser de fond en comble.

Ce mot m'a moins gêné dans la lecture que celui qui sert à désigner le *Roy occis par fort atour*, c'est-à-dire par bon avis ou conseil. Qu'est-ce que ce roi *Comeinarent*? Ce nom m'était et m'est encore fort inconnu; cependant je ne sais pourquoi j'inclinerais à penser que ce roi *Comeinarent* n'est qu'une désignation d'un prince mécréant, bravement occis par le vigoureux Godfroid. Est-ce le Sarrazin qui, sur les murs d'Antioche (voyez *Guillaume de Tyr*, livre III) bravait l'armée chrétienne, et qu'un trait d'arbalète décoché par Godfroy vint frapper au cœur et fit rouler du haut du rempart dans le fossé? ou bien est-ce cet énorme mécréant qui dans le combat sur les bords de l'Oronte se permit de couper en deux d'un coup de cimeterre le bouclier du chevalier chrétien et qui, en récompense, reçut de celui-ci un si furieux coup d'épée, que son corps fut fendu en deux parties, dont l'une, disent les historiens, resta sur le cheval et l'autre tomba à terre?

.....

Il est décidé que le fac-simile exact de la gravure qui vient d'occuper la Société sera exécuté au moyen de la lithographie et publié dans le *Bulletin*.

Le R. P. Bach, revenant sur la question de l'origine celtique du nom de Metz, emprunte encore une fois la piquante forme d'une lettre de Bretagne pour la traiter au complet et dans les termes que voici :

Aujourd'hui, mon cher ami, je suis sûr d'avoir votre assentiment. Vous ne prendrez pas ce que j'ai à vous dire pour des rêves d'imagination ; c'est du positif tout pur, et comme il s'y trouve un grand éloge de votre pays, vous avouerez sans peine que pour expliquer une de vos antiquités gauloises assez remarquable, vous aviez besoin de la Bretagne.

Il n'y a pas longtemps qu'ayant rencontré un de mes amis qui revenait du pays messin, je lui en demandai des nouvelles. O le beau pays ! me répondit-il en levant les yeux au ciel. Cette exclamation, jointe à l'intérêt de votre correspondance, m'inspira la curiosité d'étudier la topographie de la Moselle. Je trouvai d'abord que, du temps de César, la ville de Metz était appelée *Divodurum Mediomatricorum*, et que dès lors elle était renommée pour la beauté de son site.

J'ai vu ensuite que des poètes latins, des premiers siècles, avaient célébré en vers élégants les bords de la Moselle. J'ai lu dans le poète Fortunat :

*Deliciosus ager ridet, vernantibus arvis
Hinc sata culta vides, cernis et inde rosas.
Prospicis umbroso vestitos palmito colles.
Certatur varia fertilitate locus, etc.*

Et après cela j'ai eu du plaisir à répéter avec le célèbre Ausone :

Salve, magna parens frugumque virumque Mosella.

J'ai fait plus, je me suis mis à étudier l'étymologie des anciens noms de votre pays. C'est là une antiquité gauloise qui me paraît avoir été assez mal expliquée chez vous.

Permettez-moi d'abord d'exprimer mon étonnement de cette manie de plusieurs historiens, anciens et modernes, d'aller chercher dans la langue latine la signification des mots gaulois. Les rapports indubitables qui existent entre les mots gaulois et la langue bretonne auraient dû fixer leur attention : c'est dans les racines bretonnes qu'il faut chercher le vrai sens des anciens

noms propres, et c'est ce que je viens de faire pour votre pays; vous serez peut-être satisfait de mes explications.

Les Romains ont demandé à vos ancêtres comment s'appelait leur province : *Mediomatrick*, leur a-t-on répondu. Et la ville capitale ? *Diudur* (prononcez Dioudour). En habillant à la latine ces mots, barbares pour eux, les Romains ont désigné les habitants de tout le pays sous le nom de Médiomatrici, et ils ont dit, suivant leur usage : *Divodurum Mediomatricorum*, et nous répétons d'après eux que Divodurum était la capitale des Médiomatriciens. Mais que signifiait ce mot gaulois Mediomatrik ? J'ai envie de rire, je l'avoue, quand je vois nos latinistes se mettre l'esprit à la torture pour chercher un sens dans *medius* et dans *mater*, comme si les Médiomatriciens avaient emprunté aux Romains le nom de leur pays.

Ecoutez : *Mediomatrick* signifiait mot à mot en gaulois *Le beau pays*. Je m'explique.

Dans la langue bretonne que signifie *Medio* ? C'est le pluriel de *Mez*, qui veut dire campagne. *Medio*, ce sont les campagnes, les dehors d'une ville, un pays cultivé.

Mat est un adjectif qui veut dire *beau*, *belle*. *Medio*, *mat*, sont donc deux mots qui veulent dire, sans changer une seule lettre, les belles campagnes ou le beau pays.

Reste la syllabe *Rik*, ajoutée pour compléter le nom. *Rik*, avec son relatif *Rix*, est une de ces racines qui ont la même signification dans la plupart des langues indo-germaniques. *Rix* correspond au *rex* des Latins, et se dit des personnes : Ambiorix, Vercingetorix, etc. *Rik* signifie région, royaume, province. On a dit *rik* chez les Gaulois, *reik* chez les anciens Saxons, *Reich* chez les allemands modernes, par exemple : Frankreich.

Les trois mots réunis, *Medio*, *mat*, *rik*, signifient donc exactement un royaume, une province ou une région renommée pour la beauté de ses campagnes.

Il n'y a aucune difficulté pour le mot *Divodurum*. Analysons les syllabes. *Div* est mis pour *Diu*. *Diu* signifie *deux* en breton.

Pourquoi l'*u* a-t-il été changé en *o* ? A cause de la lettre *o* qui suit. Lorsque la lettre *v* se trouvait entre deux voyelles, elle se prononçait forcément comme une consonne. D'abord on ne changea rien à l'orthographe. Les anciens auteurs écrivaient *Diudurum*. Ce fut beaucoup plus tard que la consonne *v* prit

place dans l'alphabet. D'où vient la lettre o ? D'un usage assez constant des latins et des grecs dans les mots composés. Ils ont dit : *Verodunum*, *Augustodunum*, *Geographia*. Le sens de *durum* est connu. En Bretagne le mot *dour* signifie encore aujourd'hui une rivière, un cours d'eau. Quand vous voyez sur une carte ou dans un dictionnaire le nom d'une ville avec la racine *dur*, vous pouvez affirmer d'avance qu'une rivière coule au pied de ses murs.

Concluons, mon cher ami, cette petite explication, et disons sans craindre de nous tromper : *Divodurum mediomatricorum* signifie d'après l'étymologie la plus plausible : forteresse à deux rivières, capitale d'une région nommée par excellence le beau pays.

Le capitaine Follie, au nom de la commission chargée d'examiner le projet de galerie archéologique, présente un plan rédigé par M. Racine et l'accompagne d'explications détaillées. La Société décide que ce plan, qui ne comprend qu'un rez-de-chaussée, sera complété par un étage, et que la commission du musée d'histoire naturelle, au profit duquel cette partie sera construite, associera l'expression de son vœu à celui de la Société pour avoir plus de poids auprès de l'administration municipale.

Les dimensions de la salle destinée à l'archéologie et qui a sept mètres de large sur quarante-cinq de long, paraissent de nature à donner un magnifique local dans lequel la lumière affluera par sept vastes ouvertures ou arcades cintrées.

M. Guerey, rapporteur de la commission du diplôme, rend compte du travail de cette commission. M. Guerey, qui possède un vrai talent d'artiste, a bien voulu accepter de faire le projet de la vignette qui donnera tout son caractère au diplôme projeté.

Le président rend compte de la visite qui a été faite par la commission à M. Le Génissel. Elle a trouvé chez lui des choses curieuses et intéressantes. Mais la médiocrité

des ressources dont elle disposait ne lui a pas permis d'entrer dans la voie des acquisitions. Quant à la ruine de Châtel, le président, sans entrer dans aucune explication, dit qu'il a lieu de croire que sa conservation dans l'avenir est heureusement assurée.

Il est décidé qu'une promenade archéologique aura lieu samedi, 12 avril prochain. Les membres présents y sont invités et se chargent d'en parler à ceux de leurs confrères qu'ils auront occasion de voir. La promenade comprendra Chazelles, Scy, Lessy, Châtel-Saint-Germain et Rozérieulles. Le départ aura lieu à sept heures du matin, par l'omnibus de Moulins.

M. Maguin donne lecture de la suite de son intéressant rapport sur le congrès de Strasbourg ; il s'exprime ainsi :

Dans une autre partie de son rapport, M. L. Spach, président de la Société d'Alsace, a fait au congrès la description et l'histoire de l'abbaye de Wissembourg. ¹

Vers l'an 870, c'est-à-dire à l'époque où l'empire carlovingien était en pleine dissolution, un moine d'origine franque, Otfried, vivait dans le cloître bénédictin de Wissembourg, au pied des Vosges. A l'abri de ces murs, ce religieux s'appliquait à confier ses inspirations solitaires à la langue du peuple ; il paraphrasait l'Évangile dans l'idiôme des Francs, dans la langue théodisque, et transmettait sans le savoir, aux érudits de nos jours, l'un des plus curieux monuments philologiques, le poème du Christ ², destiné à constater l'origine de la langue allemande.

D'après les renseignements les plus probables, l'abbaye de Wissembourg existait déjà depuis deux siècles à l'époque où le moine Otfried composait « le Christ. » Des traditions moins sûres font même remonter son origine à l'an 624, c'est-à-dire au règne de Dagobert I^{er} qui aurait été le fondateur et le premier donateur du couvent.

¹ V. aussi Bulletin de la société d'Alsace, t. 1, p. 149.

² Édité par Graef, à Kœnigsberg, en 1831, 1 vol. in-8°.

Au quatorzième siècle, il n'y avait guère en Alsace d'abbé plus richement doté que l'abbé princier de Wissembourg. Ses possessions s'étendaient dans la Lorraine, le Palatinat, l'Alsace et le pays de Bade. Outre la ville de Wissembourg, le mundat comprenait encore huit villages et un grand nombre de châteaux, de forteresses et de hameaux. L'abbaye elle-même, située sur un plateau et près de la ville, était flanquée de quatre forts, tous assez rapprochés pour offrir à l'abbé soit un refuge, soit un point d'appui.

Dès le commencement du quatorzième siècle, la lutte éclate entre la ville et l'abbaye, et se termine en 1633 à la suite d'un arbitrage ordonné par l'empereur Louis IV.

En 1469, Frédéric-le-Victorieux, électeur palatin qui venait d'agrandir ses États à la suite de plusieurs guerres heureuses, conçut le projet de réformer les abus de l'abbaye de Wissembourg dont les possessions étaient voisines des siennes.

Le 7 janvier 1469, une commission palatine entre sur le territoire de l'abbaye, puis aidée par une troupe de paysans occupe le couvent, met le séquestre sur les bâtiments et les meubles, et s'empare du château de Saint-Paul.

L'abbé Jacques de Bruck, voyant que la place n'est plus tenable, réclame un jugement régulier et se rend au château de Drachenfels. La ville intimidée promet de prêter main-forte aux décrets des commissaires. Mais le mécontentement public se fait jour pendant un sermon tenu dans l'église de Saint-Jean, par le professeur Jodocus de Calw, venu tout exprès de l'université de Heidelberg pour faire le panégyrique du coup d'État électoral. Le prédicateur et la commission se sauvent, la ville est déclarée en état de siège (juillet 1469) par l'électeur irrité. Les marchandises, les bestiaux des Wissembourgeois sont capturés sur les routes et dans les pâturages par les troupes palatines, et cet état de choses continue assez longtemps, malgré l'intervention des villes de la décapole alsacienne qui devaient aide et protection à leur sœur opprimée. L'électeur, habitué depuis quinze ans à voir tout réussir au gré de ses désirs, ne tient aucun compte de leurs démarches.

Alors les opprimés ont recours au pape Pie II et à l'empereur Frédéric III, qui se déclarent tous deux pour l'abbé dépossédé.

Fort de cette double décision, Jacques de Bruck veut retourner à son siège abbatial. Déguisé en femme malade, il traverse, le 30 octobre 1469, les postes palatins sans être arrêté, et le lendemain

eut lieu sa rentrée solennelle dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, aux acclamations des habitants qui saluaient dans Jacques de Bruck un paternel seigneur. Pour le coup, l'irritation du Victorieux fut grande. Wissembourg fut bombardée, les ingénieurs palatins y lançaient du feu grégeois, mais sans succès ; les domaines de la ville et de l'abbaye furent ravagés, mais les habitants, loin de se laisser intimider, faisaient bonne contenance. Après dix semaines de siège, l'électeur comprenant qu'en face de l'union étroite de la ville et de l'abbaye il n'atteignait point son but, consentit à une transaction en vertu de laquelle Jacques de Bruck dut rester en jouissance de la dignité abbatiale, et les forts restèrent occupés par les troupes électORALES. Mais en avril 1470 les Wissembourgeois, conseillés cette fois par Louis de Vedemtz, capitaine de l'empire, attaquèrent les troupes palatines.

Le château de Saint-Paul était occupé au nom du palatin par Nicolas de Muhlhofer.

Les comtes de Linange, accompagnés du prieur Anthiis leur frère, attaquèrent la forteresse dont la faible garnison, après avoir fait quelque résistance et subi quelques pertes, vint crier merci du haut des tours. Les assiégeants firent des signes négatifs et manifestèrent l'intention bien arrêtée d'entrer de vive force au château pour y faire un exemple de rigueur. Tout à coup l'on vit paraître derrière les créneaux la jeune et belle femme du commandant Muhlhofer. Éperdue de douleur, elle poussait des cris de détresse en vue du sort qui l'attendait elle-même et son mari. Ce spectacle émut les seigneurs de Linange qui firent grâce au commandant et aux soldats palatins ; mais le château fut incendié. La paix fut enfin conclue le 5 décembre 1471. L'abbé resta maître du terrain. Telle fut la fin d'une lutte connue dans l'histoire sous le nom de guerre de Wissembourg.

De l'abbaye de Wissembourg, il ne reste aujourd'hui que l'église collégiale Saint-Pierre et Saint-Paul, les ruines d'un beau cloître ogival qui longent le côté septentrional de l'église, quelques hôtels des anciens dignitaires du chapitre, et les bâtiments élégants de l'ancien doyenné actuellement occupés par la sous-préfecture.

Je regrette de ne pouvoir vous parler des trois châteaux de Ribeauvillé, des châteaux d'Andlau, de Guirbaden, et de tant d'autres dont les ruines restaurées ou consolidées témoignent en faveur du vif intérêt que l'administration et les particuliers savent apporter en Alsace à la conservation des monuments historiques.

Le congrès archéologique n'a pas voulu rester étranger à l'initiative intelligente et généreuse qu'avaient su prendre les habitants de l'Alsace, et après une distribution de médailles aux lauréats de l'archéologie, il a accordé sur son budget différentes allocations destinées à des fouilles ou à l'achèvement des restaurations commencées.

En juillet 1859, c'était à Rouen que se tenaient les séances générales du congrès.

Plus de mille églises ogivales terminées, plus de mille en voie de construction, plus de trois cents fabriques de vitraux peints, tels sont les résultats, a dit M. de Glanville, inspecteur au congrès, qui témoignent du désir qui se fait sentir partout en France de connaître et de reproduire le passé. Comme l'Alsace, la Normandie peut revendiquer une large part dans les résultats obtenus. C'est de la Normandie que partirent les premiers cris de réhabilitation pour l'art antique, c'est en Normandie que prit naissance le mouvement archéologique qui dicta ces paroles d'Ozanam : « Nous vivons dans un siècle de réparation. De toutes parts, dans nos basiliques, des manœuvres suspendus aux échafaudages travaillent à gratter la chaux sous laquelle le mauvais goût des derniers temps avait caché les vieilles fresques. Le dessin était trop ferme et la couleur avait trop profondément pénétré pour s'effacer à si peu de frais, et les saints de nos aïeux reparaissent avec leurs têtes inspirées et leurs auréoles d'or. »

Ce mouvement ne s'est pas ralenti. A Veauville-les-Bains, à la Crique, au Sommesnil, des églises s'élèvent construites par la seule charité des habitants.

A Jumièges, les travaux d'un propriétaire intelligent, M. Lepel-Cointet, ont conservé les tombes des enervés de Jumièges, l'inscription tumulaire d'Agnès Sorel, trois fresques dont l'une est d'une beauté comparable à celle de Pompeï, et les ruines gigantesques de l'antique basilique de Notre-Dame élevée par le roi Dagobert et la pieuse reine Bathilde. « Telles qu'elles sont, l'effet en est merveilleux. Le grand arc de la croisée soutenant un pan entier de l'ancienne tour centrale suspendue dans le vide ; au-dessous les arcades romanes de la nef qui se profilent jusqu'à la tribune de l'orgue appuyée sur un cintre jeté entre les deux tours ; au-devant un vaste amphithéâtre formé par les débris des chapelles qui rayonnaient autour du chœur. »

La même année le congrès se réunissait encore à Vire et à Saint-Lô.

Vous vous rappelez, Messieurs, que l'année dernière un de nos archéologues les plus distingués, contrairement à une opinion généralement adoptée, exprimait son regret de voir les autels gréco-romains de notre cathédrale remplacés par d'autres autels de style ogival.

A Vire, M. de Caumont a émis une troisième opinion qui paraît concilier les deux autres : « Je regrette, disait-il, de voir déplacer des autels, modernes il est vrai, c'est-à-dire appartenant au siècle de Louis XIII ou aux siècles postérieurs, mais ayant du caractère, pour établir en leur lieu des autels exécutés dans un genre gothique de mauvais aloi.

Ce que M. de Caumont repousse, ce n'est pas la substitution d'un autel de vrai style ogival à un autel Louis XIII ; non, il l'approuve ; ce qu'il repousse, c'est la substitution à cet autel d'un autel gothique de mauvais aloi. Mais comment distinguer ici le vrai gothique de celui qui ne l'est pas ? M. Violet-Leduc, dans son dictionnaire raisonné d'architecture, au mot *autel*, a fait sur cette question les recherches les plus complètes, et il a joint à son texte des plans et plusieurs restitutions des principaux autels des douzième, treizième et quatorzième siècles, restitutions qu'il a faites d'après des dessins originaux et des descriptions détaillées de Guillaume Durand, Thiers, Maleois, Doublet et du Breul. De cette étude, il résulte que les anciens autels, pas plus que les autels gréco-romains, ne présentaient ce membre d'architecture qui leur donne, dit-on, le caractère ogival, je veux parler des retables surmontés d'ogives, de clochetons et de croisettes.

Jusqu'au treizième siècle, dit M. Violet-Leduc, les trônes des évêques et les stalles des chanoines occupaient le chevet des cathédrales. Cette disposition, qui appartenait à la primitive église, devait nécessairement empêcher l'établissement des contre-autels ou des retables, car ceux-ci eussent caché le célébrant et le trône de l'évêque. Aussi ne voit-on les retables apparaître que sur les autels adossés et sur ceux des chapelles, encore ces retables sont-ils très-bas et de forme carrée. Ce n'est qu'au quinzième siècle, époque de décadence, que les retables deviennent nombreux et prennent de vastes proportions, tout se mêle et devient confus : l'autel, le retable et le reliquaire ne forment plus qu'un seul édicule, contrairement à cette loi de la primitive église que rien ne doit être placé directement au-dessus de l'autel, si ce n'est le ciboire. L'Italie, l'Espagne,

l'Allemagne nous avaient devancés dans cette voie en couvrant, dès le quatorzième siècle, leurs retables d'un fouillis incroyable de bas-reliefs, de niches, de clochetons qui s'élevèrent bientôt jusqu'aux voûtes des églises¹.

La conclusion à tirer des paroles de M. de Caumont est donc celle-ci : Ne renverser un autel moderne ayant du caractère qu'après avoir retrouvé le vrai style des autels contemporains de la construction de l'église ; en tout cas point de retable de grande dimension, point d'église en miniature sous prétexte d'autel ogival.

Même observation fut faite au congrès par M. Raymond Bordeaux en ce qui concerne les abais-voix : « Les pilastres gothiques placés sous ce prétexte au-dessus des chaires sont contraires aux prescriptions canoniques, à la raison d'être et aux traditions de l'art ogival, et ne laissent pas d'inspirer une certaine inquiétude pour le prédicateur, qui, placé dans sa chaire comme un patient dans un mortier, semble toujours sur le point d'être écrasé par la chute d'un pilon gigantesque. »

Je voudrais, Messieurs, que les personnes qui se plaisent à nier l'utilité des recherches archéologiques, voulussent bien lire l'excellent ouvrage qui rend compte des travaux du congrès, et que je les prie de ne pas juger d'après cette analyse. Elles y puiseraient la conviction que l'archéologie occupe l'un des premiers rangs parmi les sciences destinées à nous guider dans la voie du progrès. Ce morceau de verre, cette pièce de monnaie, oui sans doute elle est indigne de l'attention d'un homme sérieux si vous la considérez isolément et en elle-même, mais si après avoir étudié les détails vous reconstituez l'ensemble, si ensuite des effets vous vous élevez à la cause, ce morceau de verre ce sera un vitrail, ce sera l'art, la civilisation d'un autre siècle ; cette médaille, ce sera la date du règne d'un souverain, ce sera même souvent, grâce aux récentes découvertes de M. Donaldson, un tableau fidèle de l'architecture antique ; la réunion de ces débris, ce sera l'histoire, c'est-à-dire la condition indispensable du progrès. Car l'humanité ne progresse que parce qu'elle est, suivant la belle expression de Pascal, un homme qui vit

¹ Viollet-Leduc. *Dictionnaire raisonné d'architecture*, t. II, p. 23 et 49. V. aussi Jules Corblet. *Manuel d'archéologie*, p. 262 ; et Thiers, *Dissertations sur les principaux autels des églises*, chap. XXIV, p. 209.

toujours et qui apprend incessamment, et cet homme n'apprend toujours que parce que l'histoire, mémoire infatigable et toujours fidèle, lui garde le souvenir des pensées, des actions, des découvertes du passé. Instruit par le passé, rendu sans cesse présent par l'histoire, il marchera d'un pas plus rapide et plus sûr vers des découvertes nouvelles.

Dans votre dernière séance, M. le président vous parlait des allocations importantes que M. le préfet du Bas-Rhin avait bien voulu affecter aux travaux de consolidation et de déblaiement du château de Hoh-Kœnigsburg; de l'empressement que M. le sous-préfet et la ville de Schelestadt avaient mis à faciliter au congrès la visite de ce château.

Cette sollicitude éclairée, ce généreux concours, ce n'est point seulement à l'occasion du Hoh-Kœnigsburg que la société des monuments historiques de l'Alsace les a obtenus, c'est encore, les résultats en témoignent, pour toutes ses études et pour tous ses travaux. Sur ce point un parallèle entre la Moselle et l'Alsace serait pour nous un aveu d'infériorité; mais la Moselle ne craint point cet aveu, elle a toujours aimé à entendre signaler la supériorité de ses voisins, elle sait bien qu'elle a en elle ce qu'il faut pour les égaler.

En Alsace donc, 519 châteaux et d'innombrables verrières réparées ou en voie de réparation. Dans la Moselle, de rares vitraux, de rares monuments historiques, mais d'une valeur incontestable, attendent encore le classement ou les travaux qui doivent les défendre. Au château de Louvigny on vend tous les jours les pierres de tailles que le temps et les boulets avaient respectées; à la cathédrale, près des magnifiques verrières du croisillon gauche, il existe toujours des greniers à fourrages; une étincelle suffirait pour tout embraser.

Et cependant l'administration est animée à notre égard des dispositions les plus bienveillantes; elle est toujours heureuse de répondre aux vœux des populations dont votre Société est l'organe. Ces vœux manifestons-les encore, manifestons-les toujours, aidons-nous nous-mêmes et l'administration nous aidera comme elle a aidé nos voisins, comme elle a aidé les Sociétés de la Normandie et de l'Alsace. C'est ainsi que dans une circonstance récente, à la suite des excursions entreprises pour reconnaître le bassin des arches de Jouy, et des vœux émis par M. le président de votre Société, M. le ministre d'État a accordé une allocation de 7,000 francs pour exé-

cuter les travaux nécessaires à la consolidation du monument. Votre Société a rendu de grands services, mais il y a encore de grands services à rendre ; continuons dans cette voie d'études, à l'exemple de la vigne qui, suivant la belle pensée de Marc-Aurèle, ne s'arrête pas après avoir porté du fruit, mais se prépare à en porter d'autres dans la saison.

Une citation par laquelle je termine et que j'emprunte encore aux travaux du congrès, va nous montrer comment les Sociétés normandes réalisent ou vont réaliser le précepte de Marc-Aurèle. Précepte qui résumait un siècle plus tard le fameux *laboremus de l'empereur Sévère*, et qui semble écrit pour notre époque, car c'est pour avoir méconnu la loi du travail, pour avoir cherché dans les conquêtes de la science, non la liberté de penser, mais la liberté de jouir que nous avons trouvé l'affaissement au lieu du progrès moral, affaissement prédit par cette sentence du Phédon : « Chaque plaisir a un clou avec lequel il attache l'âme au corps, la rend semblable à lui et lui fait croire que rien n'est vrai que ce que ce corps lui dit. »

A Vire comme à Metz, la Société d'archéologie avait mis à l'étude le choix d'un local destiné à servir de musée d'archéologie. M. de Caumont, dont l'avis est partagé par tout le monde, pense qu'il ne suffit pas de former un musée d'antiquités, mais qu'il faut y joindre un musée d'art et d'industrie. Il est bon, dit-il, d'exposer aux regards une série des produits de l'art et de l'industrie avec leurs perfectionnements successifs, afin de pouvoir les comparer entre eux et ne point demeurer en arrière à l'époque de progrès où nous sommes. C'est ce qui se pratique à grands frais chez les Anglais depuis que les expositions universelles leur ont fait voir la supériorité de plusieurs de nos produits. Cette idée de M. de Caumont, qui consiste à placer en regard le présent et le passé, les progrès incontestables de l'industrie en face des progrès contestables des beaux-arts, est-elle réalisable à Metz ? Je soumets cette question à l'appréciation de la commission du musée.

En voici une seconde dont la réalisation me paraît plus facile. La science, a dit M. Leroy au congrès de Rouen, n'est qu'un instrument d'action, la théorie qu'une source d'où l'application doit largement couler. Avec l'aide des artistes, sculpteurs, architectes, peintres et verriers, une agence archéologique a été fondée. Un conseil d'artistes et d'archéologues est attaché aux annales, il répondre à toutes les demandes qui lui seront faites pour la décoration et

la réparation des églises anciennes, pour la construction et l'ameublement des églises nouvelles.

L'institution au sein de votre Société d'un comité consultatif d'archéologie la mettrait directement en rapport avec les propriétaires et les municipalités qui veulent réparer un monument, construire ou réparer une église, lui assurerait, sans entraîner aucune dépense, de nouveaux objets d'étude et lui permettrait d'exercer une influence plus active sur des intérêts qui nous sont si chers.

Je propose donc l'institution d'un comité consultatif ou bureau de consultation gratuite, et si toutefois ma proposition reçoit l'assentiment de M. le président et du bureau, je prierai M. le président de vouloir bien la mettre aux voix.

Après la lecture de ce rapport, le président met en délibération le projet contenu dans ces dernières lignes.

Plusieurs membres prennent successivement la parole pour en discuter la convenance. Le R. P. Binet, M. Cailly, M. de Bouteiller en font ressortir les avantages, mais expriment aussi la crainte que la création de ce comité ne semble renfermer une pensée de concurrence au conseil des bâtiments civils dont l'utilité et le mérite sont si généralement reconnus. La proposition de M. Maguin est complétée par le préambule suivant présenté par M. de Bouteiller :

« Il est bien entendu que le rôle du comité sera purement officieux et renfermé dans des indications de détail; qu'il entend complètement respecter le rôle officiel du conseil des bâtiments civils, seul juge en cette matière, ayant compétence et autorité, et qu'il demeurera toujours étranger aux questions dont la solution doit être du domaine de ce conseil. »

Dans ces conditions, la création du comité consultatif d'archéologie est adoptée en principe par l'unanimité moins une voix des vingt-trois membres présents.

M. Dommanget donne lecture du rapport dont il a bien

voulu se charger sur un mémoire de M. Saint-Olive. En voici les termes :

M. Saint-Olive, de Lyon, membre honoraire correspondant de notre Société, a composé un petit livre de 84 pages in-8°, portant ce titre : *Essai sur l'antiquité de l'usage de saluer ceux qui éternuent et sur la manière dont les Romains saluaient.*

J'ai lu quelque part que l'usage de saluer les personnes qui éternuent, et de leur dire : *Dieu vous bénisse!* remontait au sixième siècle sous le pontificat de saint Grégoire-le-Grand; qu'il régnait alors à Rome une maladie contagieuse qui s'annonçait par l'éternuement; que la mort des personnes atteintes était si prompte, qu'on avait à peine le temps de leur dire : *Dieu vous bénisse!* au moment où le symptôme se manifestait. De là serait venu l'usage de souhaiter un heureux destin à ceux qui éternuent et de les saluer, afin de conjurer le malheur dont ils pouvaient être menacés.

M. Saint-Olive, qui parle de cette tradition, prouve qu'on n'y doit pas rattacher l'usage beaucoup plus ancien de saluer les personnes qui éternuent. « Il est même bien remarquable, dit-il, » de retrouver cette coutume parmi des peuples très-éloignés les uns des autres, ce qui viendrait à l'appui de l'opinion qui fait » dériver l'humanité d'un même centre. »

Après avoir rappelé la fable de Prométhée, l'inventeur de la statuaire, qui se mit en prière et fit des vœux pour la conservation de l'homme pétri d'argile et façonné de ses mains, qu'il venait d'entendre éternuer¹, M. Saint-Olive nous montre les pratiques des Siamois, des habitants du Monomotapa, des peuples de la Floride, puis des Grecs et des Romains.

Telle est la première partie de son travail dans lequel on trouve des citations heureuses et des rapprochements ingénieux.

¹ Le premier signe de vie que donna l'homme de Prométhée fut un éternuement. Prométhée avait dérobé une portion des rayons du soleil et en avait rempli une fiole qu'il ferma hermétiquement. Aussitôt, il revole à son ouvrage favori et lui présente son flacon ouvert. Les rayons solaires s'insinuent dans les pores de la statue et la font éternuer. (Fr. Noël, *Dict. de la Fable*, article ÉTERNUEMENT.)

Le reste de son opusculé répond à la deuxième partie du titre, relative à la manière dont les Romains saluaient.

Il était naturel qu'il décrivit, à ce sujet, la forme de leurs coiffures à diverses époques, ce qui n'est point étranger aux études archéologiques. Le *Pileus*, (chapeau), qui était un terme générique, s'est appelé successivement *Petatus* (chapeau à larges bords), *Cucullus* ou *Culio* (capuchon), *Galea*, *Cassis* (casque), *Pallium* ou *Palliolum*, qui couvrait les épaules et la tête, *Birrus* (héret), etc.

M. Saint-Olive nous apprend que le salut se formulait quelquefois par des baisers, et que cette méthode n'était pas toujours agréable pour ceux qui étaient obligés de s'y conformer, surtout de la subir. Martial récrimine contre les impitoyables donneurs de baisers, *basiatores*, dont l'importunité le révoltait.

L'auteur termine l'essai dont il vous a fait hommage, par les observations suivantes auxquelles je m'associe volontiers, moi qui l'ai lu et qui conseille de le lire :

« Ce travail paraîtra probablement puéril à beaucoup de gens,
 » à ceux surtout qui ne font aucun cas des choses de l'anti-
 » quité : je ne m'adresse pas à eux, car je sais parfaitement
 » qu'ils ne peuvent me comprendre. Mais il est encore des
 » hommes qui aiment à remonter le courant des siècles passés,
 » qui trouvent de la poésie dans cette exploration, et qui rêvent
 » en recherchant les premiers pas de cette humanité, toujours
 » soumise aux mêmes instincts, contenus et dirigés suivant les
 » lieux et les temps par les idées religieuses et philosophiques,
 » et laquelle s'achemine ainsi vers l'accomplissement du grand
 » dessein providentiel. C'est pour cette classe de lecteurs que
 » j'écris ; j'espère qu'ils voudront bien m'approuver, et qu'ils
 » trouveront peut-être encore à glaner quelques détails intéres-
 » sants dans un champ que tant d'autres ont déjà récolté en
 » n'y laissant plus que de petits espaces à moissonner. J'ai pu
 » me tromper dans les déductions résultant de cette étude ;
 » mais, comme tous les passages qui ont servi de base à mon
 » opinion, sont mis sous les yeux du lecteur, avec indication
 » de source, il sera facile à celui-ci de corriger des erreurs
 » presque inévitables. »

M. le président rend compte à la Société d'une pensée

qu'il a eue et dont plusieurs de nos confrères ont été également frappés, c'est qu'il est regrettable que le passé illustre de notre ville ne soit rappelé dans aucune dénomination de ses rues et que par exemple le nom de rue d'Austrasie n'existe pas encore dans son hodographie. Il croit que ce nom serait très-convenablement donné à l'une des rues qui longent, selon toute propabilité, la *cour d'or*, le *palatium regium* des Sigebert et des Brunchild.

M. Dommanget dit qu'il faudrait être assuré de la réalité de cette croyance et que la chose vaut la peine d'être bien étudiée : sur sa proposition, l'étude de cette question, à laquelle il pourra s'en joindre d'autres semblables, est renvoyée à une commission composée de MM. le P. Bach, Cailly, Chabert, Dommanget et Abel.

Au sujet du quai Richepance, dont le nom vient d'être heureusement inauguré par M. le maire de Metz, M. Cailly annonce que Paris a déjà une rue Richepance qui rappelle le glorieux enfant de Metz, et qu'Alger a aussi une rue qui porte le même nom, mais qui consacre la mémoire de son fils Eugène Richepance, capitaine de chasseurs d'Afrique, tué au siège de Constantine.

M. de Bollemont donne lecture d'un rapport sur le dernier volume des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*. Ce rapport est ainsi conçu :

La Société d'archéologie lorraine de Nancy, notre voisine, a déjà publié dix volumes de mémoires qui doivent offrir le plus grand intérêt, s'il m'est permis d'en juger par celui dont j'ai à vous rendre compte. Ce volume, qui est le deuxième de la seconde série et le dixième de la collection, est certainement le dernier édité, car il donne la liste des membres de cette Société et la composition de son bureau pour l'année 1861. ' Le volume que j'ai lu renferme, dans

‘ La Société compte 7 membres honoraires, 359 membres titulaires et 21 membres correspondants. Notre Société de Metz, d'après sa dernière liste, n'aurait encore que 199 membres titulaires.

ses 440 pages, quatre œuvres fort remarquables, mais sans liaison entre elles: je les résumerai dans l'ordre qui leur a été donné, tout en regrettant de ne pouvoir qu'insuffisamment faire apprécier le mérite de chacun de ces intéressants travaux.

I.

Le premier tiers du volume comprend une *Notice biographique et littéraire sur Dom Augustin Calmet*, abbé de Senones, le célèbre bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, si renommé en ce pays par ses travaux historiques sur la Lorraine. M. Auguste Digot, docteur en droit, membre de l'académie de Stanislas et de la Société d'archéologie lorraine, qui s'est fait connaître depuis longtemps par d'autres études sur les différents historiens que la Lorraine a produits, est l'auteur de cette notice, bien plus complète que tout ce qu'on peut lire sur Dom Calmet dans les biographies modernes; c'est une consciencieuse et attachante étude qui met parfaitement en relief les immenses travaux d'un des savants les plus utiles et les plus laborieux d'un ordre qui en compte un si grand nombre. Pour donner un travail aussi complet, M. Digot a dû consulter et analyser une énorme quantité de documents. L'œuvre se recommande aussi par une critique impartiale; car si M. Digot aime le modèle qui a posé devant lui, il sait au besoin n'en pas dissimuler les imperfections. D'ailleurs comment ne pas éprouver une respectueuse sympathie pour le savant abbé de Senones quand on a appris à le connaître?

Issu d'une honnête mais pauvre famille, Dom Calmet sut, par un travail prodigieux, secondé d'une étonnante aptitude à retenir et à coordonner le résultat de ses immenses recherches, faire briller d'abord aux yeux de ses contemporains la supériorité de son instruction et de son mérite; il parvint ensuite naturellement aux premières dignités de son ordre, sans les avoir recherchées; mais s'il s'est élevé par la science, il s'est non moins distingué par toutes les vertus de l'homme privé et du religieux zélé et sincère.

En vous rendant compte, Messieurs, d'une notice aussi développée, j'ai pensé qu'il convenait mieux de vous montrer le mérite

du travail de M. Digot, sous quelques-uns de ses aspects, que d'en faire une sèche et incomplète analyse. ¹

Après avoir retracé la jeunesse aimable et studieuse de Calmet, et son noviciat à l'abbaye de Saint-Mansuy, bâtie dans un des faubourgs de Toul et appartenant à la congrégation des bénédictins de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe, M. Auguste Digot explique, dans une digression nette et serrée, l'histoire de cette congrégation. Il démontre qu'elle était pour les bénédictins lorrains ce que la congrégation de Saint-Maur était pour ceux de France ; que par Dom Didier de la Cour, son réformateur, elle eut même la gloire d'être, en quelque sorte, le berceau de la célèbre congrégation française. (V. pages 9 à 15.)

Voici les dates et les faits principaux relevés dans la notice de M. A. Digot : Antoine Calmet est né le 26 février 1672, à Mesnil-la-Horgne, près Commercy ; son père était maréchal-ferrant. Le jeune Calmet fit ses premières études dans le prieuré de Breuil, les compléta à Pont-à-Mousson, entra à 16 ans comme novice dans l'abbaye de Saint-Mansuy à Toul. Ayant fait profession, le 23 octobre 1689, il dut changer son prénom et adopta celui d'Augustin. Il fit son cours de théologie à l'abbaye de Münster en Alsace, y apprit l'hébreu et le grec, et après une longue maladie reçut les ordres le 17 mars 1696. Il continua ses études dans l'abbaye du Moyen-Montier où il professa la philosophie et la théologie. En 1704 il devint sous-prieur de l'abbaye de Münster, où il demeura environ deux années. En 1706, il obtint l'autorisation de se rendre à Paris, où il séjourna presque sans interruption jusqu'en 1714. En 1715, il devint prieur de Lay-Saint-Christophe. En 1718, le chapitre général de la congrégation le nomma abbé de Saint-Léopold de Nancy. Il fut élu, en 1728, abbé de Senones et refusa alors un titre d'évêque *in partibus*. Il mourut dans son abbaye, le 25 octobre 1757, et y fut inhumé. Il avait lui-même composé son épitaphe :

Hic jacet F. Augustinus Calmet,
Patriâ Lotharus, religione Christianus,
Fide Catholico-Romanus, professione monachus,
Nomine abbas hujus monasterii.

Legi, scripsi, oravi, utinam benè !
Hic exspecto donec veniet immutatio mea.
Veni, Domine Jesu !

Natus die 26 februarii anni 1672.
Mortuus die 25 octobris anni 1757.

C'est avant tout comme écrivain religieux, profondément érudit et extraordinairement fécond, que dom Calmet a marqué sa place parmi les hommes qui se sont illustrés par leur science. M. Digot a fait ressortir ce point d'une manière complète, et je ne puis m'empêcher de m'arrêter un peu sur cette partie de son travail pour donner à ceux d'entre vous qui n'ont pas étudié la vie de dom Calmet, quelque idée de la prodigieuse activité du docte bénédictin.

En 1706, dom Calmet, alors âgé de 33 ans, obtient l'autorisation d'aller habiter Paris, où il passe presque entièrement les sept années suivantes occupé de la publication de son premier grand ouvrage, sous le titre de *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*. En 1707 paraît le premier volume de cet immense travail, dont le vingt-troisième et dernier ne fut imprimé qu'en 1716. L'infatigable religieux, pendant son séjour à Paris et depuis son retour définitif en Lorraine, publie, de 1707 à 1732, une histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, des dissertations sur l'Écriture sainte, un Dictionnaire de la Bible, et une foule d'autres travaux formant quantité de volumes, depuis l'in-12 jusqu'à l'in-folio. On ne peut s'expliquer cette abondance de productions que par la collaboration d'autres religieux que s'adjoignait parfois dom Calmet, ainsi que M. Digot en fait plusieurs fois la remarque. Quoiqu'il en soit, dom Calmet n'en doit pas moins être considéré comme un des hommes les plus laborieux qui aient existé. M. Digot nous révèle une particularité qui, en témoignant de l'étonnante activité de dom Calmet, a de l'intérêt pour le pays lorrain. « Dom Calmet, dit-il » (page 28), sans en avoir le titre, remplissait, à Paris, les » fonctions de procureur de la congrégation. A l'exemple des monastères français, les abbayes lorraines appartenant à la congrégation de Saint-Vanne et même à d'autres ordres religieux, » voulaient posséder de belles bibliothèques, et de toutes parts on » s'adressait à dom Calmet, qui, acceptant avec plaisir une » charge conforme à ses goûts, fréquentait les boutiques des libraires, marchandait, achetait et expédiait en Lorraine de » telles quantités d'excellents livres, que les bibliophiles parisiens » murmuraient de voir tant de trésors littéraires perdus pour la » capitale de la France. Ce fut en grande partie pour la riche » abbaye de Moyen-Moutier que furent faits les achats dont je » parle : mais la plupart des monastères bénédictins de Lorraine

» y participèrent plus ou moins, et nous profitons maintenant
 » encore de ces précieuses acquisitions ; car presque tous les
 » beaux livres envoyés par dom Calmet ont passé des collections
 » bénédictines dans les bibliothèques publiques de notre pro-
 » vince. »

Ce fut quand il était déjà assez avancé en âge que dom Calmet commença ses premiers travaux sur l'histoire de la Lorraine. M. Digot cite une note écrite par dom Calmet lui-même, et jusqu'à présent inédite (page 53), fort précieuse pour expliquer cette partie des études du savant religieux. Elle prouve que « de 1715 » à 1723, il fit divers voyages et recueillit une infinité de pièces justificatives, pour se mettre en état de ne rien avancer dont il n'eut la preuve en main. » Les dispositions changeantes du duc Léopold de Lorraine, qui se montra successivement plus ou moins favorable à cette entreprise, en retardèrent beaucoup la réalisation. L'histoire de Lorraine ne fut complètement terminée qu'en 1727. Imprimé en 1728, le livre fut dénoncé au prince comme renfermant de nombreux passages de nature à préjudicier à ses droits. Saisis avant d'être publiés, les volumes furent mutilés, et on remplaça arbitrairement des feuillets par des cartons. L'histoire de ces mutilations, si pénibles pour dom Calmet, n'est pas ce qu'il y a de moins intéressant dans la notice de M. Digot.

En cette même année 1728, dom Calmet reçut une ample compensation à ces tracasseries. Le 9 juillet, il fut élu abbé de Senones, dans les Vosges. Cette abbaye, une des plus riches du pays, ne faisait pas partie du duché de Lorraine, mais de la principauté de Salm, qui était une dépendance de l'empire (p. 63). Dom Calmet, qui n'avait nullement ambitionné cet honneur, en déclina un autre que plusieurs cardinaux, admirateurs de son mérite, avaient demandé pour lui au souverain Pontife Benoît XIII. Il s'agissait d'un titre d'évêque *in partibus* que le pape lui avait accordé, mais que le modeste religieux ne voulut pas accepter.

M. Digot retrace ensuite l'administration de dom Calmet comme abbé de Senones, et prouve qu'elle fut aussi utile que désintéressée. Mais la science continua toujours à être la passion dominante de l'illustre bénédictin, car il travailla jusqu'aux derniers jours de sa longue carrière. Une œuvre principale se distingue dans la foule de ses productions, pendant les dix-neuf années suivantes : c'est une *histoire universelle, sacrée et profane*, depuis le com-

mencement du monde jusqu'au temps où l'écrivain composait cet ouvrage en dix-sept volumes in-4°, dont les neuf derniers ne furent édités qu'après sa mort. La réputation du docte abbé de Senones était alors si grande, que cet ouvrage fut immédiatement traduit en latin, en italien, en allemand, et même en grec moderne.

Il serait trop long, messieurs, de vous parler de plusieurs autres ouvrages de dom Calmet qui furent encore publiés avec des succès divers, jé me bornerai à citer ceux qui sont importants pour l'histoire de la Lorraine, tels que l'*Histoire généalogique de la maison du Châtelet*, la *Bibliothèque lorraine* ou *Histoire des hommes illustres qui ont fleuri en Lorraine*, dans les *Trois-Evêchés*, dans l'*archevêché de Trèves*, dans le *duché de Luxembourg*, etc., la *Notice de la Lorraine*¹, qui est un des ouvrages qu'on cite le plus souvent. M. Digot (p. 154 et 155) indique également plusieurs ouvrages manuscrits de dom Calmet qui n'ont jamais été imprimés, mais qui peuvent être consultés dans les bibliothèques publiques de Saint-Dié, d'Epinal, de Nancy, et dans les archives du département de la Meurthe.

Une partie fort curieuse de la notice de M. Digot est celle qui relate le séjour que fit Voltaire, en 1754, à l'abbaye de Senones, l'accueil obligeant et distingué avec lequel il y fut reçu, et les relations qui s'établirent, à cette occasion, entre lui et dom Calmet (V. p. 112 à 117). M. Digot dit avec raison que Voltaire usa et abusa de la généreuse hospitalité qui lui fut offerte pendant plusieurs semaines par le vénérable abbé de Senones, alors âgé de 82 ans : il a parfaitement éclairci cet épisode de la vie de dom Calmet et de Voltaire par la correspondance de celui-ci. Après avoir lu ces documents, il est impossible de n'être pas convaincu de la malicieuse duplicité de Voltaire, qui mérite d'être d'autant plus sévèrement blâmée qu'elle s'exerçait aux dépens des hôtes les plus bienveillants et les plus respectables.

Trois ans après, en 1757, dom Calmet expirait sans souffrance et de la manière la plus chrétienne, dans son abbaye de Senones, à l'âge de 85 ans et 8 mois.

¹ V. p. 107, 108 et 109 ce qui est relatif à la notice de la Lorraine, et à la manière dont elle fut composée et imprimée.

Les dernières pages de la notice de M. Digot font ressortir l'heureux et noble caractère, la douce piété, le désintéressement, on peut même dire la générosité de ce savant homme de bien. « Rigide » observateur de la règle bénédictine, il se faisait scrupule d'en » négliger les moindres prescriptions... Mais son autorité, pour » être ferme et vigilante, n'avait rien de dur et de tracassier, et » on le vit plus d'une fois demander pardon aux moines qu'il » avait été obligé de réprimander, quand il croyait avoir mis dans » ses reproches un peu trop de vivacité. S'il avait tant d'égards » pour les religieux coupables de quelque faute, on peut aisément » se figurer combien il était doux et bienveillant pour ceux dont la » conduite avait toujours été irréprochable. Il les saluait le premier, leur parlait avec une sorte de respect, et leur recommandait souvent de se traiter de même entre eux s'ils tenaient à voir la concorde régner dans leur communauté (p. 132 et 133). »

Ainsi que le fait remarquer M. Digot, « l'imagination est comme effrayée du nombre des volumes in-f°, in-4° et de moindre » format que Dom Calmet a publiés (page 134)..... Mais la » rapidité avec laquelle il composait ses ouvrages ne lui permettait » pas d'en châtier le style. Il a dit lui-même quelque part : » J'écris tout comme je pense, sans détour et sans finesse » (page 135).

Après un excellent résumé des ouvrages de Dom Calmet qui peuvent être rangés en quatre classes : *Théologie, Histoire générale, Histoire de Lorraine et Mélanges*, M. Auguste Digot donne son opinion sur le mérite et les imperfections des principaux ; il termine sa recommandable notice par cette considération pleine de justesse :

» Grâce au nombre des productions de Dom Calmet, grâce surtout » aux traductions qui les ont répandues dans toute l'Europe, il a » exercé et il exerce une autorité qu'il aurait regardée comme » la plus belle récompense de ses travaux, l'autorité du talent » et de la vertu. »

II.

Le 2^e ouvrage dont j'aurais à vous rendre compte a pour titre : *Quelques recherches sur les peignes liturgiques*, par M. Bretagne, directeur des contributions directes à Nancy. Ce travail plein

d'érudition a été l'objet d'un rapport particulier que M. Victor Simon, notre honorable président, vous a fait à la séance du 10 janvier dernier, et qui est inséré (pages 5 à 9) dans le Bulletin tout récemment adressé à chacun de nous. Je ne puis que renvoyer à ce rapport qui fait ressortir tout le mérite de la notice de M. Bretagne. Je me permettrai seulement d'ajouter que j'ai fait des recherches pour découvrir quelque chose au sujet des deux peignes liturgiques mentionnés par M. Bretagne (page 174), d'après dom Calmet, comme étant encore conservés, à la fin du siècle dernier, dans le trésor de la cathédrale de Metz ; mais les informations que j'ai prises n'ont abouti qu'à constater la perte de ces deux peignes, disparus, comme tant d'autres objets plus précieux encore, lors de la tourmente révolutionnaire.

III.

J'arrive maintenant, Messieurs, à la 3^e étude dont je vous dois le rapport ; et ici je regrette que la mission n'ait pas été confiée à l'un des officiers distingués, appartenant aux armes spéciales, que notre Société compte parmi ses membres. Effectivement, le sujet est tout militaire : il s'agit d'une notice très-complète sur les anciennes fortifications de Nancy, par M. Léon Mougenot, secrétaire de la Société d'archéologie lorraine. L'œuvre de M. Mougenot est intitulée : *Recherches sur le véritable auteur des fortifications de la ville de Nancy* ; elle occupe 74 pages du volume.

M. Mougenot s'est proposé de rectifier d'assez graves erreurs, dans lesquelles est tombé l'abbé Lionnois, historien de Nancy, et de restituer à plusieurs ingénieurs italiens et lorrains, la part qui leur revient dans la conception et l'exécution de ces gigantesques travaux. Le plan de la ville de Nancy, en 1633, que donne M. Mougenot à la fin de sa notice, avec une légende explicative des immenses fortifications qui protégeaient à cette époque la capitale de la Lorraine, doit faire penser que celle-ci était alors au premier rang des places de guerre.

Les habitants de notre cité guerrière sont accoutumés à considérer Nancy comme une ville sans importance militaire, et beaucoup ignorent sans doute que c'était tout le contraire au 17^e

siècle. Les enceintes, tours, courtines, boulevards, citadelle, portes, bastions, demi-lunes, ravelins, cavaliers, casemates, chemins couverts, remparts, fossés, etc., dont il est question dans l'œuvre de M. Mougenot, auraient pu certainement porter ombrage à ceux que notre bonne ville de Metz possédait à cette époque. J'exprime encore mon regret de n'avoir pas les connaissances techniques indispensables pour éclaircir cette question historique et établir une comparaison qui ne serait peut-être pas dépourvue d'intérêt.

Quoiqu'il en soit, et pour nos voisins de la Meurthe surtout, l'étude que M. Mougenot a donnée au sujet des fortifications de l'ancienne et nouvelle ville de Nancy est très-curieuse. Chaleureusement écrite, remarquable par un style coloré qui laisse percer souvent le patriotisme lorrain de son auteur, cette notice rectifie surabondamment les erreurs qu'elle avait pour but de détruire, et elle met en lumière, par des documents nouveaux, le rôle qu'il convient d'attribuer à chacun de ceux qui ont concouru à cette entreprise colossale.

On est étonné de rencontrer, à chaque page du récit de M. Mougenot, des noms italiens, et cette particularité révèle combien les services des étrangers de cette nation étaient appréciés à la cour de Lorraine : Balthazard Paduano, Ambroise Principiano, Antonio de Bergame, Hieronimo Citoni ou Sitoni, Orfeo Galeani, Jean-Baptiste de Stabili, sont ceux dont il est question le plus souvent dans ces recherches historiques.

Une bonne partie du mémoire est consacrée à prouver que l'abbé Lionnois, dans son histoire de Nancy, a considéré à tort Orfeo Galeani, comme l'ingénieur qui aurait fourni le plan des fortifications de la ville neuve. Cet honneur doit être restitué à Jean-Baptiste de Stabili, ingénieur napolitain. Des lettres patentes, en date du 5 février 1609, découvertes et citées par M. Mougenot (page 217), ne laissent pas le moindre doute sur ce point. L'abbé Lionnois, qui parle à peine de ce savant ingénieur, s'étend au contraire beaucoup sur Orfeo Galeani, gentilhomme né dans le Milanais ; mais M. Mougenot établit par des documents certains que Galeani n'était qu'un brave officier, devenu colonel, et à cause de son mérite, comblé des faveurs de Charles III, duc de Lorraine. Il pense que c'est en traduisant, d'une manière erronée, l'expression latine de *munitior urbis*, qui se rencontre dans

l'épithaphe de Galeani, que l'historien Lionnois a été conduit à lui attribuer arbitrairement le plan des fortifications principales de Nancy. Pour M. Mougenot il est évident que la pensée créatrice et la direction suprême des fortifications ne doivent revenir qu'à Jean-Baptiste de Stabili, mort vers 1610 (pages 215 et 216). C'est un Nancéen nommé Jean Lhoste (p. 218) qui a eu la gloire de terminer les travaux ; et c'est un autre Lorrain, Nicolas Marchal, à qui diverses pièces authentiques donnent le titre d'aide-ingénieur, qui en a exécuté, comme entrepreneur, la plus grande partie. M. Mougenot dépeint ainsi l'aspect des remparts de Nancy, quand ils furent terminés : » Bastions casematés, fossés larges et profonds, contremines et chemins couverts continus, galeries secrètes s'étendant au loin sous la campagne¹, matériaux de choix, rien n'avait été négligé pour parfaire des fortifications d'une élévation telle qu'elles couvraient les maisons et les clochers de la ville (page 235).

» L'enceinte au dehors était une merveille, car la magnificence des remparts égalait leur solidité. Assis sur des fondements de roche, ils étaient en pierres, ainsi que la contre-escarpe, jusqu'à la hauteur où l'eau pouvait monter dans les fossés. Le revêtement, orné d'éperons et d'un cordon également en pierres de taille, était formé de briques rouges, noires, vertes et blanches, qui, disposées avec symétrie, dessinaient les losanges gracieux d'une brillante mosaïque. Des sentinelles ou guérites d'une coupe élégante et terminées en dôme couvert d'ardoises, se dressaient en encorbellement dans le voisinage des portes et à chaque angle saillant des bastions, à la pointe desquels étaient attachées les armes de Lorraine, *sy somptueusement travaillées qu'elles paraissaient estre toutes d'une pièce* ; et au-dessous, celles de quelques princes ou gouverneurs (pages 235 et 236). »

Ces admirables fortifications, commencées dans la seconde partie du seizième siècle, furent continuées avec plus de suite vers sa fin ;

¹ « Sous le bastion de Danemarck, il y avait pour passer quatre hommes de front une porte voûtée qui allait environ une lieue et demie. » (V. Lionnois ; H. de Nancy, t. I, p. 57.) « Des souterrains conduisaient jusqu'à la côte de Butgnémont, où il devait y avoir un fort. » (V. Lionnois ; Ibid., t. I, p. 35. Cette tradition s'est conservée.)

mais c'est surtout dans les vingt premières années du dix-septième qu'elles ont été poussées avec la plus grande vigueur. Elles ont coûté des sommes énormes à la Lorraine (pages 220 à 222) et ne lui ont pas servi ; car à peine étaient-elles achevées que la ville de Nancy, assiégée par les troupes françaises de Louis XIII, en 1633, fut occupée par elles, sans résistance, en vertu du traité de la Neuve-Ville du 6 septembre de la même année. Le patriotisme lorrain de M. Mougénot lui fait faire un mélancolique retour sur le mémorable siège de Nancy par Charles-le-Téméraire. Mais le duc de Lorraine, Charles IV, n'était pas un René, et c'est aux défauts de ce prince que M. Mougénot attribue les malheurs de son pays (V. pages 238, 239, 241, 251 et 253.)

La démolition des fortifications de Nancy, commencée dès 1662, pendant la longue occupation française, fut une des conditions du traité de Ryswick, en 1697, par lequel Louis XIV consentait à rendre à Charles V sa capitale (pages 246 et 247) ; et la place était démantelée, aux dépens et par les troupes du roi de France, dès le 10 août 1698.

Toutefois et avec le cœur d'un bon Français, M. Mougénot n'hésite pas à reconnaître que la prompte issue du siège de 1633 a épargné une lutte fratricide entre la Lorraine et la France ; et il termine sa savante et instructive étude par cette réflexion fort judicieuse et non moins applicable à la cité de Metz et à son ancien territoire qu'au duché de Lorraine (page 252) :

« Resserrée entre les terres de l'Empire et la France, qu'avait
« amoindrie le partage des Carlovingiens, la vieille Austrasie ne
« pouvait continuer à vivre d'une vie isolée, utile surtout à des
« égoïsmes dynastiques. Une mère glorieuse lui tendait les bras ;
« c'était la Gaule ! c'était la France ! La France, le plus beau royaume
« après celui du ciel ! ' La France, le véritable soldat de Dieu ! »

Enfant de la ville de Metz, en lisant le travail de M. Mougénot, nancéen dévoué au culte des anciens souverains de la Lorraine, je suis frappé du sort si différent que la conquête française a fait à nos deux villes. Metz, depuis la perte de son indépendance, n'a cessé de

¹ V. de Jure belli ac pacis. « Ut si quando te Deus ad suum regnum, quod solum tuo melius est, vocaverit, etc. » Ludovico XIII, Hugo Grotius.

² V. Shakespeare, *le roi Jean* (King John).

voir grandir son importance militaire : ses arsenaux, ses vastes et nombreuses casernes, ses immenses fortifications, tout cela est une conséquence de la réunion. Les importantes constructions que nous avons vues et que nous voyons encore s'élever chaque année, et que complètent de plus en plus l'établissement de tous les services militaires, prouvent que telle est bien maintenant la destinée de l'ancienne capitale du royaume d'Austrasie. Nancy, au contraire, en se rattachant à la France, a dû perdre avec ses fortifications toute prétention à redevenir une cité guerrière. Mais son lot vaut-il moins que le nôtre ? Il est permis d'en douter. Si elle est privée de la ceinture de ses remparts, l'ancienne capitale de la Lorraine est libre de s'étendre indéfiniment et doit attendre avec confiance tous les développements que comporte son heureuse situation. Metz, sous ce rapport, n'avait rien à envier à sa voisine : mais les exigences de Mars ne lui permettent plus de sortir de son enceinte resserrée. Avec les nouvelles conditions que les chemins de fer et les merveilleux progrès de l'industrie ont créées pour Nancy, les chances n'ont-elles pas tourné en sa faveur ? En voyant ce qui se passe depuis dix ans, pour les deux villes, il semble qu'on puisse déjà trancher cette question !.... Mais je m'aperçois que je sors de mon sujet.

IV.

Si le travail, dont il me reste à vous entretenir, tient la plus grande place dans le volume de la Société d'archéologie lorraine, c'est pourtant celui qui, de ma part, n'exige qu'un très court résumé, à cause du genre même de l'ouvrage, qui est un *Dictionnaire géographique de la Meurthe*, par M. Henry Lepage, président actuel de la Société d'archéologie lorraine et archiviste du département. Ce dictionnaire, rédigé d'après les instructions du Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes, pour faire partie du *Dictionnaire géographique de la France*, qui doit être publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique, est, suivant M. Lepage, tout à la fois un résumé et un complément de deux de ses ouvrages antérieurs, la *Statistique* et les *Communes de la Meurthe*.

Cette nomenclature par ordre alphabétique des localités du département de la Meurthe, qui comprend toute la dernière partie du

volume, s'arrête en ce moment à la lettre M ; la fin du dictionnaire comprenant les autres lettres ne sera publiée que plus tard. C'est vous dire, Messieurs, l'immensité de l'œuvre de M. Lepage ; une pareille entreprise suppose des recherches et des annotations de nature à décourager les imitateurs. C'est évidemment le résultat du labeur d'un grand nombre d'années qui est donné par l'auteur, sous la forme aride et bien abrégée du dictionnaire.

M. Lepage donne d'abord une introduction sommaire dans laquelle il décrit la situation géographique du département de la Meurthe, ses principales rivières, son climat, ses couches géologiques, l'ancienne histoire de ses habitants avant et après la domination romaine, les anciennes circonscriptions locales connues sous le nom de *pagi*, *comitatus*, *finés*, le dénombrement du duché de Lorraine, en 1594, la répartition du territoire de ce duché en bailliages, les modifications introduites sous Stanislas, enfin la création même du département. Cette introduction en seize pages renferme une quantité de renseignements utiles, surtout pour nos voisins de la Meurthe ; mais elle sera lue avec fruit par ceux qui voudraient rechercher quelles parties du pays messin et de l'ancien diocèse de Metz sont maintenant fondues dans le département de la Meurthe. Pour faire apprécier le mérite et la difficulté du travail de M. Lepage, je citerai deux articles du dictionnaire qui sont communs à la Meurthe et à la Moselle (pages 168, 169 et 176, combinées avec la page VIII des additions et corrections) :

MÉTIN (pays de), contrée arrosée par la Moselle dont elle porte souvent le nom dans les anciens diplômes, ayant pour chef-lieu la cité de Metz, et dans laquelle étaient enclavés plusieurs *pagi* compris, en totalité ou en partie, dans le territoire qui forme aujourd'hui le département de la Meurthe. C'étaient : 1^o le *pagus Mettinsis* ; 2^o le *pagus Salinensis* ; 3^o le *pagus Gerbercursis* ; 4^o le *pagus Scarponensis* ; 5^o le *pagus Scarmensis*. Le premier de ces *pagi* est différemment dénommé ou qualifié :

Pagus Moslinsis. — En 717. Hist. de Lorraine, par Dom Calmet. Preuves, I. Colonne 269. 1^{re} édition.

Pagus Mosilensis. — Vers 775. Gesta Episcoporum Metensium. Ibid. Col. 60.

Ducatus Moslinsis in Comitatu Metense. — *Ducatus Moslingis in Comitatu Metensi*. — En 783. Ibid. Col. 291 et 292.

Pagus Mettinsis. — En 848. Hist. générale de Metz, par des relig. bénédictins. Tome III. Preuves, page 26.

Pagus Muslinsis. — 857, Ibid., p. 31.

Pagus et Comitatus Metinsis. — 892. Ibid., p. 49.

Pagus et Comitatus Moslinsis, 956. Ibid., p. 62.

Pagus Moslensis, 950. Coll. St-Georges.

Ce *pagus* comprenait la partie nord de l'arrondissement de Château-Salins, à partir de Salone, jusqu'à la limite du département vers le village de Marthil.

Moselle (la), rivière à plusieurs branches, dont deux principales ; celle qui prend sa source à Bussang (Vosges) conserve le nom de Moselle ou *Grande Moselle*, et reçoit, à Remiremont, les eaux de la petite Moselle ou *Mosellotte*, laquelle a sa source au Grand-Ventron. La Moselle traverse le département de la Meurthe, du sud au nord, passant à Grippport, Bayon, Neuville, Flavigny, Pont-Saint-Vincent, Toul, Liverdun, Frouard, Pont-à-Mousson et Arnville, entre dans le département auquel elle a donné son nom et va se jeter dans le Rhin à Coblenz.

Mosella. — IV^e siècle. Poème d'Ausone.

Musella. — Table théodosienne ou de Peutinger.

Musella. — Cinquième siècle. Venantii Fortunati. *Carm.* III., 112 et passim.

Fluvius Mosella. — En 864. *Hist. gén. de Metz. Preuves*, p. 33.

Mozella. — 910. *Hist. de Lorraine. Preuves*. I. col. 333.

Muzale. — 1235. *Ibid.* II, col. 478.

Muselle. — 1267. *Trésor des Chartes de Lorr. Layette Vaudémont fiefs*, n^o 3.

Mouzelle. — 1291. *Ibid.* Layette Chaligny, n^o 3.

Moselle. — 1328. *Ibid.* Lay. Pont-à-Mousson, n^o 19.

Muzelle. — 1417. *Prieuré de Flavigny*.

Mezelle. — 1469. *Trésor des ch. de Lorr. Lay. Pont. fiefs*, III, n^o 59.

Obrinca. — *Ptolemæo sed uni dictus, fluvius esse creditur Mosella*. *Notitia Galliarum*, par Adrien de Valois, 1675, p. 389.

D'après ces deux articles, on peut juger de la multiplicité des recherches et de l'infatigable patience que suppose un travail comme celui de M. Lepage. L'ouvrage du savant président de la Société d'archéologie lorraine se recommande plus particulièrement aux habitants de la Meurthe, mais sera tenu en très haute estime par tout amateur des sciences historiques, à quelque pays qu'il appartienne.

Le président annonce que sur la proposition de M. Guerey la Société est entrée en voie d'échange de ses publications avec la Société archéologique de Langres, une des plus distinguées parmi les Sociétés de nos provinces de l'Est. La partie artistique des publications de cette Société est surtout des plus remarquables.

M. Olivier Hallez d'Arros présente une notice sur les *ermites du mont Saint-Quentin*; l'heure très avancée ne permettant pas d'en entendre la lecture, il est décidé que ce travail paraîtra dans le Bulletin de la séance d'aujourd'hui, afin de bien constater sa simultanéité avec un article sur le mont Saint-Quentin, de M. Abel, dont la seconde partie a, ce jour même, paru dans l'*Austrasie*.

Voici les termes de cette notice :

Lorsque, placé sur le sommet d'une montagne, l'homme contemple le pays qui s'étend à ses pieds, ses pensées s'élèvent comme pour se mettre en harmonie avec la grandeur de l'horizon qui l'environne. Alors toutes les impressions prennent un caractère poétique, et de la poésie à la prière il n'y a qu'un pas. C'est un rapport intime des sens avec le sentiment qui nous porte à croire que là où la terre se rapproche du ciel, l'homme est plus près de Dieu. Ce sentiment, nos pères en subissaient l'influence avec cette foi vive des premiers temps qui les portait à idéaliser la vie comme pour la rendre plus digne de son but divin ; les récits bibliques nous montrent souvent de ces hommes de foi se retirant sur les hautes montagnes pour offrir incessamment au ciel des sacrifices et des prières. Plus tard, quand le christianisme vint illuminer le monde, ces hommes « selon le Seigneur » firent place aux *anachorètes* et aux *ermites* du moyen âge ; on les appelait *ascètes* parce qu'ils s'exerçaient dans la pratique de la piété comme d'*excellents athlètes* du christianisme ; *clercs* parce qu'ils étaient considérés comme l'héritage du Seigneur ; *philosophes* parce qu'ils s'appliquaient à l'étude et à la méditation des choses divines et humaines ¹. Quelle est en France la province dont les chroniques ou les traditions n'aient conservé le souvenir de quelque *ermite de la montagne* ?

La ferveur du moyen âge a choisi le point le plus élevé du rameau des Ardennes qui parcourt notre pays pour y élever un autel ; cet autel fut dédié à saint Quentin et c'est ce martyr du Vermandois qui donna son nom à la montagne qui domine notre ville.

Pendant près de mille ans le sommet du mont Saint-Quentin fut couronné par un édifice religieux. Une première chapelle cons-

¹ Moreri. Dict. univ.

truite, comme nous allons le voir, vers le milieu du neuvième siècle, fit place, à la fin du seizième, à une nouvelle église dont les ruines se voyaient encore à la fin du siècle dernier. C'est aux circonstances historiques se rattachant à ces édifices, que j'ai consacré cette monographie, dont je dois les premiers éléments aux notes qu'a bien voulu me communiquer notre érudit et excellent confrère M. de Mardigny.

Ce sujet était en quelque sorte inédit lorsque j'ai entrepris de le traiter, et c'est sur l'intérêt que pouvait présenter mon travail à ce titre que je comptais surtout pour vous le faire accueillir avec indulgence. Déçu dans mon désir par une publication inattendue, et même un instant découragé, je cède aux bienveillantes instances de plusieurs de mes aînés dans cette savante Société pour vous offrir le modeste résultat de mes recherches.

I.

Il n'existe aucun document qui précise l'époque de la fondation de la première chapelle du mont Saint-Quentin; nous ne pouvons donc raisonner que par inductions, et jusqu'à preuve contraire, nous en tenir à des conjectures. Il est plus que probable que cette chapelle n'existait pas avant la seconde moitié du huitième siècle, puisqu'il n'en est pas fait mention dans la charte de fondation de l'abbaye de Gorze, du 20 mai 745. (Cart. de Gorze, bibl. de Metz, ms. 76, fol. 1. — *Hist. de Metz*, t. III, preuves p. 6). Cette charte énumère, en entrant dans les moindres détails, les donations faites par Chodegrand, 37^e évêque de Metz, à la nouvelle abbaye, donations au nombre desquelles se trouve le village de Scy, dont le plateau du Saint-Quentin a toujours fait partie. D'un autre côté le plus ancien titre à notre connaissance qui mentionne l'église du Saint-Quentin, date du 11 mai 977. C'est une confirmation des biens et privilèges de l'abbaye de Saint-Pierre de Metz, par l'empereur Othon II; cette charte cite au nombre des biens de cette abbaye l'église du mont Saint-Quentin « *ecclesiam in monte sancti Quintini*. » (Arch. dép. abb. Saint-Pierre. — *Hist. de Metz*, preuves p. 82). Limité dans nos investigations entre ces deux époques (757 et 977) il nous semble que la fondation de la chapelle doit être attribuée à Drogon, 20^e évêque de Metz, de 824 à 855. En effet, ce prélat avait assisté à la translation du corps de saint Quentin et avait consacré l'église édifiée en l'honneur du martyr dans la

capitale du Vermandois, Augusta Veromanduorum (aujourd'hui la ville de Saint-Quentin). Il semble dès lors naturel de penser qu'ayant conservé le souvenir des solennités auxquelles il avait assisté, il ait été ainsi conduit à propager dans son diocèse le culte du saint qu'il venait d'honorer. Drogon était abbé de Gorze¹; or, le village de Scy avec ses dépendances ayant été donné, comme nous venons de le voir, par Chodegrand à cette abbaye, Drogon avait donc toute liberté pour bâtir sur le mont Saint-Quentin. Cet emplacement pouvait paraître d'autant mieux choisi qu'il rappelait la première inhumation du martyr sur une haute montagne.

Quoiqu'il en soit de sa fondation, cette chapelle, assise sur le point le plus élevé du plateau, se composait d'un bâtiment rectangulaire surmonté à l'occident par un clocher se rapprochant de la forme bysantine. L'abside était donc probablement opposé au clocher, et, suivant l'usage général, tourné vers l'orient. Le dessin le plus ancien qui nous soit resté de cette église se trouve dans le manuscrit autographe de Philippe de Vigneulles, le *roman de Garin le Loherain*, appartenant à la bibliothèque de M. le comte d'Hunolstein. Je donnerai une copie aussi exacte que possible de cette précieuse vignette, dont je ne puis aujourd'hui présenter qu'une esquisse imparfaite.

L'église du mont Saint-Quentin appartient à l'abbaye de Saint-Pierre de Metz, depuis la fin du dixième siècle jusqu'au commencement du douzième. Trois chartes des empereurs Otton II (11 mai 977 et 26 mars 933) et Otton III (21 mars 997) en confirmèrent la propriété à cette abbaye². (Arch. de la Mos., abb. Saint-Pierre).

Il est probable que déjà à cette époque l'église était gardée par un de ces moines cénobites comme on en voyait en si grand nombre en France dans le dixième siècle. Les canons ne leur imposaient pas d'autres devoirs que la prière et l'hospitalité pour les voyageurs. « L'ermite, dit Capéfigue dans son histoire des Capétiens, était vénéré par tous les habitants du canton; quand on le voyait venir de loin, appuyé sur son bâton blanc, vêtu de bure comme les serfs du manoir, on lui prodiguait tout le respect qu'inspire une

¹ Mourisse. Hist. des évêques de Metz.

² Ces chartes ont été publiées dans les Preuves de l'histoire de Metz. T. III, p. 82 et 85.

existence de sainteté et de solitude ; l'ermite était l'arbitre des différends, le consolateur des affligés, et lorsque les ravages des grandes passions avaient secoué la vie, on venait déposer dans le sein du solitaire les secrets de la confession après une existence agitée où apparaissait le meurtre, la violence ou la confusion ! »

Dès les premiers temps de sa fondation, l'église du Saint-Quentin devint la principale station de la procession que faisait le chapitre de la cathédrale le lundi des Rogations. Le plus ancien cérémonial qui nous soit parvenu nous donne l'itinéraire de cette procession dès le dixième siècle. En tête du cortège marchaient les cinq grandes bannières rouges du chapitre, portées par une députation du village de Woippy : la première était celle du Graouilly qui alors figurait solennellement dans toutes les cérémonies de la cathédrale. Venaient ensuite successivement : trois acolytes vêtus de blanc, les deux premiers portaient de petits gonfanons, le troisième une croix élevée ; un clerc d'autel, les épaules couvertes d'un pallium, et portant ouvert le livre des évangiles ; le pricier du chapitre ; un grand reliquaire porté sur les épaules (*feutrum*) par deux prêtres vêtus des belles chappes des jours de fête, à chacun desquels on donnait *deux deniers* pour remplir cet office ; enfin le clergé, les chanoines et le peuple¹. Dans cet ordre, la procession sortait de la ville par la porte Serpenoise, faisait une première station à l'abbaye de Saint-Symphorien, passait le pont de Moulins pour monter la côte de Scy, faisait une seconde station dans l'église Saint-Remy de ce village, et enfin arrivait par le plateau à la chapelle du Saint-Quentin. Après s'être arrêté assez longtemps dans cette église, le cortège se remettait en marche dans le même ordre, descendait la côte au pied de laquelle il s'arrêtait dans l'abbaye de Saint-Martin², et rentrait en ville par le pont

¹ Codex litaniarum Rogationibus. Dixième siècle. (Bibl. Metz, manusc. in-4°, f° 10.)

² Cereemoniale antiquum insignis ecclesie metensis. Douzième siècle. (Bibl. Metz, manusc. in-fol. C. 7, verso 91 et suiv.) «... Rustici de Guaperio debet ferre an processione maiora vexilla. Vexilla aut. illd i cui⁹ sumitate fert' cap^t draconis.... etc. »

³ Abbaye de bénédictins située sur la rive droite de la Moselle, à environ une demi-lieue de Metz. Elle fut détruite par l'ordre des magistrats de Metz, lors du siège de 1444.

des Morts. Avant de rentrer à la cathédrale, *in domo Sct. Stephani*, la procession stationnait encore dans les églises Saint-Marcel, Saint-Vincent, Saint-Amete, Saint-Polieuete, Saint-Médard, Saint-Georges, Sainte-Croix, et enfin Saint-Gorgon. Pendant les deux autres jours des Rogations, on visitait toutes les autres églises de la ville.

II.

Placée entre les quatre hameaux de Scy, Chazelles, Plappeville et Longeville, la nouvelle église devint bientôt leur paroisse commune. Les chapelles élevées à Scy et à Plappeville sous les vocables de saint Remy et de sainte Brigitte n'étaient pas régulièrement desservies, et ne furent que des annexes de l'église St-Quentin, dont l'abbé de Gorze était décimateur; la chapelle Ste-Brigitte de Plappeville, construite vers 1040 ¹, appartenait à l'abbé de Saint-Symphorien: elle devint au XII^e siècle un sujet de litige entre ces deux abbés. Le village de Plappeville se composait de dix-sept *manse*s et demie ², sur lesquelles la chapelle Ste-Brigitte prélevait la moitié de toutes les dîmes: c'est ce qui constituait, avec les *oblats* ou *offrandes*, ses *appartenances*, propriété de l'abbé de Gorze, comme décimateur de l'église-mère St-Quentin. La possession de cette chapelle était donc plus onéreuse que lucrative pour l'abbaye de Saint-Symphorien, puisqu'elle était obligée à certaines réparations d'entretien, quoiqu'elle n'en perçût aucun revenu. L'abbé de ce monastère ne tarda pas à se lasser de cet état de choses, et s'arrogea le droit de prélever les dîmes à Plappeville. C'était attaquer ouvertement les droits de l'abbé de Gorze, qui, pour les faire respecter, se vit dans la nécessité de recourir à

¹ En 1143, l'abbé de Gorze déclara qu'il avait le droit de retenir les appartenances de la chapelle Sainte-Brigitte qu'il possédait depuis déjà *cent ans*, ce qu'il était prêt à prouver par des témoins irrécusables. (Voyez plus loin la charte d'Étienne de Bar.)

² La *manse* (en latin *mansus*, *mansum*, de *manere*, demeurer) était dans les premiers temps de la féodalité la mesure de terre jugée nécessaire pour faire vivre un homme et sa famille. Elle se composait de 12 arpents. Tout homme possédant 3 manse devait en personne le service militaire. Il ne faut pas confondre cette mesure agraire avec la *menso* (écrite quelquefois *manse*), portion de revenu d'un prélat, d'un abbé ou d'une communauté, affectée à la table ou à l'entretien de ceux qui en jouissaient (*mensa*).

l'autorité épiscopale. Etienne de Bar lui donna raison et déclara, en 1143, que cette chapelle avec ses dépendances et ses revenus appartenaient légitimement à l'abbé de Gorze qui était alors Wirricus †. Cette charte ne suffit pas pour étouffer les prétentions

† *De Papivilla.* Stephanus dei gratia sancte mettensis eccle. epc. omnib; catholice fidei cultorib; inpetuum. Divina nos ideo gra ad hanc pontificalem dignitate sublimavit. ut cura pvgili circa statum ecclearum nrarum pviderem. et que ab eis tyrannorū oppressione. sive prelatorū negligentia ablata atq; dispersa sunt. cū dei adiutorio congregare atq; confirmare et reformare curaremus. Ea ppter quamdam capellam de papivilla in honore beate brigide virginis dicatam. et ad ecclām de sancto quito de sye ptinent cum univsis ablationib; et XVII mansis et dimidio. medietatem omnium decimarum et insup medietatem minute decime ejusdem villa cum dote capelle prenominate ecclē que est mater ipsius capelle reconsignavimus. atq; auctoritate nrā confirmavimus. de hac siquidem cappella inter domnū abbatem gorziensem ad cuius videlicet cenobium. ecclā sci quintini ptinet et sancti simphoriani abbatem. questio atq; dissensio orta est et ante preliam nrām deleta atq; ventilata Abbas siquidem sci simphoriani conquerebatur atq; reclamabat quod capella illa cum suis appendiciis deberet ad ecclām suam ptinere. E contra abbas gorziensis accepto consilio suo respondit quod ecclā sua iuste atq; legitime eandem capellam cum univsis appendiciis p. centum annos tenuerat atq; possederat. et hoc cum ydoneis testib; quib; hoc manifestum erat probare paratus fuerat. Quod ita iudicio totius synodi indicatum est. Peracta g' recto ordine hac pbatione domnus abbas gorziensis cum sua ecclā nos rogavit ut bannū nrū cum domino teoderico archidiacono sup. hoc pon'em'. et ne amplius inde inquietaretur nra auctoritate confirmamus. Cuius u peibus annuentes. prenominatam capellam cum supradictis appendiciis et decimis et dote cenobio gorziensi. et Wirrico abbi et fratrib; eiusdem loci tam futuris quam presentib; reconsignavimus. statuentes insup. nra auctoritate ut nulli omnino hominū liceat predictum cenobium seu fratres ibidem dē degentes. sup. hoc temere perturbare. vexare. atq; inquietare. huius itaq; pagine seriem stabilientes sigilli nri impressione signamus. et sub anathemate nro hoc hoc nrū statutū confirmantes in ppetuum corroboramus. Sane si qua eccl'astica ut secularis prona contra hoc alter ag's psumpserit a cōmunionē scē dē ecclē segregamus cum diabolo et angelis eius ignib; et nis cruciandus reservetur. Sub hac sententia omne decima alodii de viculo lacey quam petr. miles inuiste et violenter occupaverat unde postmodum ecclē gorziensi satisfecit et reddidit confirmamus et corroboram, ad amplioris etiam firmitatis inculcationem subnotata sunt nomina testium qui huic probationi interfuerunt. Dns teodericus primicerius et archidiaconus. Domnus philippus decanus et archidiaconus. Rocelin' archidiaconus. Magister Walterius archidiaconus. Abbas sancti vineenti. Abbas sci Arnolphi. Abbas sancti Clementis. Abbas sci Martini. Albero custos sancte marie. Warnerus epi. capellanus. Drogo solcardus prb'i Theo-

de l'abbé de Saint-Symphorien. Isembalde, successeur de Wirricus, en appela au pape, qui alors traversait la Lorraine, se rendant à Trèves où il devait tenir un concile. Eugène III confirma le rescrit pastoral d'Etienne de Bar par une charte datée du VI des kalendes de février 1148¹.

Cependant notre chapelle avait eu un jour de splendeur auquel sa modeste existence ne semblait pas devoir la destiner. C'est en 1120; l'aurore paraît à peine, que sa cloche s'agite déjà à grandes volées, et fait retentir les solitudes du Saint-Quentin d'échos inaccoutumés; son abside s'illumine comme aux plus grandes fêtes; une troupe de jeunes lévites vêtus de longs surplis blancs gravit la montagne à travers les bois de Saint-Martin et les sentiers d'aubépine. Bientôt ils font résonner le sanctuaire de chants

d'ic' prb de sye. Wirricus monachus et prepositus de sye abtus index mettensis albt' scabinio. Walterus camerarius Richardus de rinport. Gotefridus gorziensis. Cuno. Walter' fr' eius Constantinus raimbaldus. Rodulfus. Waldrices. Anno ab incarnatione dni M. C. XLIII Ind. VI Epacta III Innocentio pp presidente. Conrado rege felicit regnante. Scripta p manū lebaldi aduicem domni Teodici cancell. (Cart. Gorz. p. 213. Bibl. Metz, Ms. 77.)

¹ *Privit. eiusde de papi villa.*

Eugenus ep. servus servorum dilectis filiis Isembaldo abbati gorziensis monasterii ejusq; fratrib; salt. et applicabn vementer ad nos duo de frieb; uris albtus videlicet et Wirricus litterarum venerabilis frib. nri stephani mettensis epi rescriptū nob. representarunt. In quo continebat quod inter Wirricū tunc gorziensem abbatem et sancti symphoriani abbatem sup capellam sancte brigide de papivilla questio ortæ et ante ipsius presentiam ventilata. Auditis antē ut'q; partis rationib; et diligenter inquisitis. totius synodi iuditio vidicatum est capellam ipsam cum uniuersis oblationibus et medietate omnium decimarum de XVII. mansis. et dimidio. et insup medietatē minute decime eisdem ville cum dotē ipsius capelle ad ecclām sancti quintini de siey que est mater ipsius capelle et de mre gorziensis monasterii ēē disnoscitur spectralis ptinere. Quia g'nri officii : que vidicii veritate decisa sunt in sua stabilitate firmare nos cappellam ipsam cum supradictis, pnominatē ecclē sancti quintini et gorziensi monasterio sicut in eiusdē metensis epi presentia p vidiitū totius synodi inste ad indicata est confirmamus et presenti septi pagina roboramus. Nichilominus et totam decimam alodii de inclolascet quam ad vis nri monasterii ptinentem petrus miles violent occupatam cū satisfactione reddidit gorziensi monasterio confirmam'. Si quis autem huius nrē confirmationis paginam scient contra eam temere venire temptaverit. indignationem omnipotentis dei et beatorū petri et pauli aploꝝ se nberit vicursurū. Dat' apud vicū VI Kl. feb. (Cart. Gorg. p. 216. Bibl. de Metz, Ms. 76).

d'allégresse. La cathédrale de Metz cède pour un jour ses droits à la modeste chapelle. Ce ne sont plus d'humbles pèlerins agenouillés devant son autel, c'est un évêque qui, de son siège pontifical, confère solennellement les ordres à de pieux acolytes ; c'est Etienne de Bar qui, envoyé par le pape Calixte II, a vu son autorité méconnue, et proteste contre l'insubordination du troupeau confié à sa garde, en accomplissant en face de la ville insoumise sa mission apostolique ¹.

L'abbé de Gorze était décimateur et collateur de l'église de St-Quentin, paroissiale des quatre villages de Scy, Plappeville, Longeville et Chazelles : comme décimateur il était obligé d'entretenir le chœur et le cancel ou sanctuaire de l'église, de fournir les objets nécessaires au culte, et de payer au curé le traitement appelé *portion congrue*² ; il se dispensait de ce dernier devoir en lui abandonnant comme fruits de l'autel les aumônes et les fondations. Au commencement du XIII^e siècle, ces revenus acquirent une si grande importance que l'évêque et le chapitre de Metz demandèrent instamment aux abbés de Gorze qu'ils leur cédassent cette cure. En 1219, un abbé nommé *Oliverius* fit droit aux requêtes réitérées de l'évêque Conrad, et donna *par pure civilité*, au chapitre de la cathédrale, *l'église et les chapelles y attenantes qu'il avait le droit de retenir pour le tout et jusques à la clef*. Par cette donation, Oliverius, tout en distrayant l'église de la collation qu'il en faisait au curé pour la remettre au chapitre, se réserva les dîmes « *quas ante donationem istam percipiebat* ³. » Le chapitre perçut dorénavant tout ce que percevait le curé, plus quelques dîmes appartenant à l'église Ste-Brigitte de Plappeville.

« *predicto quidem metensi capitulo, hoc solum ibidem (id est in ecclesia sancti Quintini) percipient quod proprius pastor percipiebat, scilicet beneficia altarium et dotes eorum, et quasdam decimos ad ecclesiam sanctæ Brigittæ de Platteville pertinentes...* »

¹ Meurisse. Hist. des évêques de Metz.

² Du latin *congruus*, convenable. Le terme canonique de *portion congrue* s'appliquait à la pension que les gros décimateurs étaient tenus de faire au desservant d'une cure dont le revenu était au-dessous de 300 livres.

³ Nous n'avons pu retrouver cette charte importante, qui doit se trouver aux archives départementales (abb. de Gorze) ; nous n'en avons qu'une traduction assez mauvaise et quelques extraits que nous a communiqués M. de Mardigny. Elle donne de précieux détails sur les collations.

Cette donation fut confirmée par l'évêque Conrad la même année, et peu après par le pape Honoré III. (Arch. de la Mos. — Inv. des arch. de la cath., p. 99).

Le chapitre de la cathédrale *relint le titre de curé primitif de la paroisse Saint-Quentin* ¹ et confia la cure à un bénéficié qui dut habiter Scy et administrer sous la haute surveillance d'un archiprêtre. Il résulta de cet état de choses des conflits continuels d'une part entre l'abbé de Gorze et l'archiprêtre dont les droits mal déterminés étaient entre eux un sujet permanent de froissements; d'autre part entre l'archiprêtre et le curé bénéficié, à cause de la subordination à laquelle était soumis celui-ci; et enfin entre les échevins réciproques des villages qui relevaient de la cure et dont les anciennes prétentions n'avaient cédé ni aux instructions des évêques ni aux bulles des papes. C'est pour mettre fin à tous ces conflits que fut édictée vers le milieu du treizième siècle une charte déterminant les droits et les devoirs de l'abbé décimateur, de l'archiprêtre, du curé et des échevins. Nous reproduisons *in extenso* cette pièce très-curieuse au point de vue philologique et d'une assez grande importance historique ²:

« Ce sont les drois quon raportet à Saint Quentin pour toute la parroche lesquels drois les Eschevins de S Quentin q. q. les soient, raportent chescan au sine, dont il y a deus eschevins a Ciey, et un eschevin a Longeville, et lautre eschevin a Chezelle; et lesquels drois lesdits eschevins soutiennent pour droit et lont ades tenuent lour devâtériens, et encor deus eschevins de salte Brie qui sont a raporter les drois cyspres escrits et nyant ny preignet ni ne doivent pranre.

« Premier li archiprestre puet venir chescan une fois en lan sil ly plait revisiter l'église, et doit venir en lostel du curey de Ciey li iij^e ci li quart y vient on ne le chasse mie en voye. Si ly archiprestre vient la nuit il doit faire mander par le curey les eschevins, et doit ly curey porcignier l'archiprestre et sa compagnie dessusdite et les Eschevins de vivres cette nuit, et les chevaux dudit archiprestre de foin, de lictière et d'avoine. Et si li archiprestre ne vient la nuit et il viengnet le londemain tout curey le doit gouverner et porcignier de vivre lui et sa compagnie et ses chevaux, et lesd eschevins en la manière dessusd.

« Item q t li archiprestre vient en la proche pour lou revisiteir, il est curey

¹ Termes d'un mémoire de 1753 contre l'abbaye de Gorze. (Arch. particulières de M. de Mardigny.)

² Paul Ferry. Observations séculaires XIV. § 533.

pour le jour qu'il tient son sine, et sont toutes escheutes siennes des quils vient en la proche et ce jusques a tant quil venat cest ascavoir pour un jour.

« Item lead. eschevins doient eslir ung doien ung acquastour lesquels doient estre chaivoussiet, et lesquels doien et acquastour doient estre a Plapeville ij ans, a Cicy ij ans, a Chazelle ung an et a Longeville ung an. C'est ascavoir, son les truvet en chescun desd^{es} villes, et son ne les truvet en lune desd^{es} villes ou lou prant en l'autre et son ne les y puet trouver, les eschevins n'en ont autre chose à faire.

« Item le doien doit porter en l'hostel l'archiprestre chescan ou quil soit menant lou jour de la S^{te} Estienne loudemain de noel ij stiers de vin ij chapons et ij fowesses que puent bien valloir les ij ds m. et li archiprestre li doit donner à boire et a mangier et donner au départir ung constel au prix de liij maill. ou de ij ds metz.

« Item. li acquastour doit donner aud. archiprestre, au curey et aux eschevins loudemain qu'on tient le sine V B de Metz pour despendre et il les doit reprandre aux premières amendes.

« Item. Monseigneur l'abbey de Gorze doit retenir li Grey et le Missel de Cicy et la Neif du moustier de Cicy et soigneur la grosse corde de la grosse cloiche de Cicy et le curey doit retenir le chancel du monstier de Cicy, et ledit abbey doit donner chescan au curey de Cicy qui que ce soit xl sols de Metz.

« Item. Monseigneur l'abbey de Gorze doit retenir lou moustier de St Quentin dou toiet en jusques à la cleif.

« Item. Monseigneur l'abbey de Gorze doit encor le jour de Pasques communal j meut de vin a Cicy et demy meu a Chazelle et demy meu a Longeville, et demy meu a Moulin, et j meu a Lessy vin boin et souffixant.

« Item. ont encor ly curé et les eschevins sur les diymes de Haix et de Preille iiij pals, cest a savoir ij pals en haix et ij pals en Preille cest a savoir pour chescun pals ij stiers de vin de telle valour com il vault quant on lieve les deymes et ne puent ni ne doient chescan les deymours qui lievent ou lieveront ledit diymes tenir nuls desds diymes tant qu'ils ayent chescun fait fautey en la main des eschevins et encor payer pour chescun pal ij stiers de vin ou tourner bonne xurteit en la main du Curey et des Eschevins dou paiis.

« Item. ont encor li cureis et les eschevins sur les deymes de Gorze quils ont à Cicy chescan demy meu de vin en vendange quant on leve les deymes de vin et sur les mêmes deymes ij bons stiers, cest a savoir ij stiers a Cicy, ij stiers a Longeville auxquels boustiers et un demy meu de vin li cureis ait et doit avoir la meite et les eschevins l'autre meitie. »

Cette charte ne déterminait pas les droits respectifs de l'archiprêtre et du chapitre sur les bénéfices de l'autel. Ce point devint un nouveau sujet de contestation : le chapitre, représenté par son *tres-censier* (espèce de trésorier chargé de percevoir les revenus), soutenait qu'il avait droit aux aumônes et aux fondations, puisque les

réparations de l'église étaient à sa charge ; le curé de son côté prétendait que ces revenus étaient de plein droit la propriété du desservant, *qui doit vivre de l'autel*. Ces conflits ne cessèrent que par un accord qu'ils firent en 1478. (Arch. dép., Inv. des Arch. de la cath., p. 451). Par cet accord le curé pouvait jouir de tous les bénéfices, à condition de payer annuellement au trescensier la somme de vingt *sols* messins.

III.

L'église du mont Saint-Quentin, par sa position élevée, fut exposée à souffrir plus que toute autre des malheurs de la guerre ; c'était à la fois un point de mire pour les bandes de pillards et une position stratégique pour les ennemis de la ville. L'histoire nous a conservé le souvenir de cinq désastres qu'elle eut à subir depuis le quatorzième siècle jusqu'à la révolution. En 1363, lors de l'invasion dans le pays de Metz des Grands-Bretons, une horde indisciplinée de ces bandits vint camper sur le Saint-Quentin, après avoir jeté le désordre, entre Neuville et Saint-Nicolas, dans les armées réunies de l'empereur et du duc de Lorraine¹. L'église fut entièrement dévastée, et les traces de cette dévastation n'étaient pas encore effacées quand, peu d'années après, en 1386, elle fut ruinée de fond en comble par les troupes de Gueirheard de Blancquenheim, seigneur de Chaistillers, aventurier qui mit à feu et à sang plusieurs villages du Val.

Dès lors la cure du Saint-Quentin cessa d'avoir une existence propre, et se confondit avec la cure de Scy². L'église de Plappeville d'abord, ensuite celles de Chazelle et de Longeville, furent successivement érigées en paroisses, et cessèrent de relever de leur ancienne métropolitaine, sur laquelle l'abbé de Gorze ne conserva plus qu'un vain titre de décimateur.

Cependant, afin que la procession prescrite par le cérémonial de la cathédrale pour les Rogations pût stationner comme par le passé sur le mont Saint-Quentin, l'autel fut relevé sous l'abri d'une

¹ Orig. de la maison de Lorraine, par le P. Benoist Picard, p. 555. — Hug. Chron. p. 115.

² Inventaire des arch. de la cath., p. 9.

modeste chapelle. C'est alors que le chapitre préposa un ermite à la garde de ces lieux ¹.

Pendant les démêlés incessamment renouvelés entre les Messins et les Lorrains, et les guerres qui s'ensuivirent, de 1444 à 1490, l'occupation du Saint-Quentin par les armées ennemies n'empêcha pas la procession des Rogations d'avoir lieu comme en temps de paix : quand en effet les positions stratégiques empêchaient les Messins de gravir la montagne, les Lorrains s'acquittaient eux-mêmes de ce devoir religieux. Cette exactitude si scrupuleuse que mettaient les Lorrains à conserver les pieux usages des pays qu'ils occupaient en ennemis, pouvait donner lieu d'espérer qu'ils respecteraient partout les églises. Malheureusement il n'en fut pas ainsi ; chez les Lorrains l'homme dévot n'avait pas dépouillé le soldat barbare : la chapelle du Saint-Quentin fut pillée, et le pauvre ermite qu'y avait installé le chapitre, massacré au pied de l'autel. Quand la paix fut signée en 1590, on entendit à Metz une chanson populaire que nos chroniques nous ont conservée, et dans laquelle les Messins demandaient ironiquement aux Lorrains :

Qu'avès vous eu pensée de faire,
A vous tenir sur Saint-Quentin ?
Vous ne pouvè rien meffaire
Ne gaingnier de nostre buttin.

(*Chron. de Metz. Hug., p. 516.*)

Le plateau du Saint-Quentin n'était pas seulement un lieu de prière ; non loin de l'asile de Dieu, sur une petite éminence qu'on voit encore aujourd'hui, s'élevait un monument consacré à un tout autre usage : le gibet, instrument fatal de la haute justice du val de Metz. En 1490 les Lorrains renversèrent cette potence ; elle fut brûlée par les gens de Scy, qui probablement avaient quelque grief contre la justice. Les Messins ne manquèrent pas de reprocher au duc de Lorraine un acte aussi peu digne d'un prince :

Cuidiés vous avoir fait vaillance
D'aller abattre nostre justice ?
C'est à ung prince poure vengeance.
Que de soy mestre à un tel office.

¹ Collation de l'ermitage faite à un frère *Baudoin* par *Otto Savigny* (id. p. 99).

Le gibet fut remplacé peu de temps après.

C'est aussi sur le mont Saint-Quentin qu'on brûlait les coupables de sorcellerie. En 1481, une sorcière, appelée Marguerite Willemain, avait été condamnée par la justice de Metz à être brûlée vive. Il n'y avait aucun endroit dans le ban des Treize dans lequel on eût pu faire cette exécution sans causer *gros dopmaige aux fruitz, chaiprés, et héritaiges des pources gens*; sur la requête du maltre-échevin Renal le Gournais les chanoines de la cathédrale, seigneurs du ban Saint-Pol à Scy, consentirent à céder une pièce de terre inculte, qui fut dès lors consacrée à cet usage¹. C'est là que depuis ce temps, au dire de nos traditions populaires, les sorcières du pays, en manière d'oraisons funèbres pour leurs sœurs brûlées, se livraient aux danses infernales à certaines époques de l'année, et tenaient leurs conseils cabalistiques.

La procession annuelle, dont l'usage avait déjà traversé des siècles, change d'aspect en 1523; les lévites et les chanoines sont entourés d'une escorte d'hommes d'armes: le bruit des fanfares retentissantes se mêle aux chants des pèlerins; les lames des épées et des halberdards brillent au milieu des cierges, et cette procession ressemble autant à une expédition militaire qu'à une cérémonie religieuse. Mais pourquoi tout cet appareil de guerre? C'est que, par suite d'un antagonisme de plus en plus ardent, entre les catholiques et les partisans du nouveau schisme, « la ville était remplie de confusion, de désordre et de méfiance². » Les luthériens faisaient tous leurs efforts pour imposer leur culte à Metz: avec leur nombre toujours croissant, croissait l'audace de leurs entreprises, et leur témérité devint si grande qu'on craignait toujours quelque collision. Le lundi des Rogations, les chanoines n'osèrent pas s'aventurer sur le Saint-Quentin sans être accompagnés d'une escorte d'hommes armés. Cette sorte de garde était composée de cinq cents jeunes hommes, à chacun desquels on donna *un sol de Metz pour leur peine*. (D. Brocq, Manusc. in-4°, Bibl. Metz. 131. T. II, fol. 906.)

En 1552, lorsque le duc de Guise prit le commandement de la

¹ Acte passé pardevant *Joffroy Anthoine*, notaire, et *Poincignon de la Hage*, aman. (Aubriion p. 121).

² Meurisse. *L'hérésie à Metz*, p. 17.

place pour la défendre contre Charles-Quint, il fit détruire toutes les églises des environs qui auraient pu servir de poste ou de retraite à l'armée ennemie, et notre église dut subir cette loi de la guerre. Pendant le siège de Metz, le sommet du mont Saint-Quentin devint un des postes les plus importants de l'empereur : il y fit camper trente mille hommes sous le commandement du duc de Brandebourg. Les ruines de l'église servirent à la construction d'une vaste batterie d'artillerie. Les excavations qu'on voit encore aujourd'hui sur le plateau de cette montagne sont considérées comme les ruines des fortifications de terre qu'avait construites Charles-Quint.

IV.

Depuis le départ de Charles-Quint le sommet du mont Saint-Quentin n'offrait plus qu'un aspect de désolation : au lieu d'un édifice consacré à la prière, on ne voit que les ruines des batteries que l'empereur avait élevées pour bombarder la ville.

Cet état de choses avait duré près de quarante ans, lorsque dans les dernières années du seizième siècle s'éleva une nouvelle église¹. C'est par le zèle pieux d'un curé de Rozérieulles, nommé *Jean Fabry*, qu'elle fut édifiée. Cette circonstance montre qu'à cette époque, comme de nos jours et sous nos yeux, il se trouvait de pieux ecclésiastiques qui consacraient leur fortune à la fondation d'établissements religieux. Il paraît, d'après les plans qui nous sont parvenus, que ce bon prêtre, originaire de Neufchâteau, ainsi qu'il le déclare lui-même dans son testament, était plus rempli de bonnes intentions que de science architecturale. Ce n'est pas un élégant

¹ C'est par erreur que D. Séb. Diendonné (recueil in-fol, t. I. fol. 233. — Bibl. Metz) place la fondation de cette église en 1605, année de la mort de Fabry. Il suffit pour se convaincre de cette erreur, de lire le passage suivant de son testament, qu'il fit le 4 février :

« J'ay choisy et eslu la sepulture en mon eglise du S^t Quentin devant le grand autel, au monument dressé à cest effect préparé et d'assez loing temps par moy disposé..... etc.. »

Paul Ferry place cet événement en 1598, et nos chroniques en 1590. Nous opinons pour 1599, date indiquée dans les mémoires des Angustins. (Livre rentier en 1660, page 159).

édifice gothique dont les arceaux détachent leurs festons élancés dans le ciel, mais une modeste construction rectangulaire, dont les murs blanchis étaient percés, à une petite distance au-dessus du sol, de fenêtres lourdement ogivales. A cette chapelle était adossé un chétif bâtiment destiné à l'habitation d'un ermite. Il existe aux archives départementales (Chap. de la cath.) un grand dessin à la plume et grossièrement enluminé dont je joins ici une fidèle reproduction ainsi que le calque d'un plan de la chapelle et de l'ermitage avec leurs dimensions. La forme assez singulière et tout à fait anormale du clocher mérite d'être signalée : on remarque en effet qu'il ne présente qu'une toiture surplombant immédiatement celle de la nef. Serait-il arrivé pour cette église ce qui s'est passé pour la cathédrale de Metz, dont la flèche est aussi privée d'une partie intermédiaire ? Le curé Jean Fabry, comme les constructeurs de la grande basilique, aurait-il craint de trop charger de faibles fondations ?

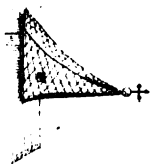
Le pieux fondateur de notre église prévoyait qu'après sa mort personne n'en prendrait soin, et que bientôt elle irait confondre ses ruines avec celles de l'ancienne chapelle qu'elle avait remplacée. Pour éviter qu'elle ne soit entièrement abandonnée, il chargea les Augustins de Metz de dire après sa mort dans cette chapelle, le premier jour de chaque mois, *une messe de requiem avec vigiles* pour le repos de son âme. Pour subvenir à cette fondation il donna à ce couvent, par contrat passé le 28 juillet 1604 par devant notaire, seize livres messines à prendre sur une maison qu'il possédait en Vincentrue, à Metz.

Jean Fabry fit, le 4 février 1605, un testament dont la plupart des dispositions ont rapport à l'église qu'il avait édifiée. Nous avons retrouvé dans les archives départementales (abb. des Augustins) cette pièce assez importante pour le sujet qui nous occupe, mais trop considérable pour être reproduite entièrement ici. Nous nous bornerons donc à en donner une analyse succincte, et à en extraire seulement les passages consacrés à notre église.

Après s'être étendu assez longuement sur *la certitude de la mort et l'incertitude de l'heure d'icelle*, et après avoir spécialement recommandé son âme à « *Messieurs saint Jean-Baptiste l'évangéliste, saint Quentin, saint Remy, saint Nicolas, à Madame sainte Barbe et à la benoïste Magdeleine, ses continuels patrons et intercesseurs,* » il manifeste le désir d'être inhumé dans son église du



Plan et élévation de l'ermitage du Saint Quentin
construit par Jean Fabry, Curé de Kociereuilles en 1599.



Saint-Quentin, dans un monument qu'il a disposé à cet effet. Il recommande ensuite son âme aux prières dévotes de ses paroissiens, fait diverses institutions de messes, et continue :

« Mais pour l'entretien et fabrique de mon église et bastiment de St Quentin, j'y donne librement et en bonne volonté la somme de trois cents francs que les s^{rs} prieurs et convent de St Arnoul me doivent, laquelle somme sera mise en mains assurées pour en tirer quelques interest et les appliquer à la fabrique et entenance dicelle eglise et pour la preserver de ruines, il fault par chascun an y envoyer ung recouvreur.

Et d'autant que ce ne serait grand cas de fonder Eglise sans y estre administrer le saint service, Je veulx et entend que à chacun premier jour des douze mois de l'an se dise en icelle eglise du St Quentin une haulte et entière vigile des morts et une messe de Requie et ce par les pères religieux des Augustins de Metz comme est plus amplement déclaré en la fondation que je leur en ay faict pardevant notaire et amant, leur ayant assigné la somme de seize lbz. par chacun an sur ma maison située en Saint Vincent rue la quelle somme leur sera annuellement payé par ceulx qui auront le manement de lad. maison premier et avant toutes choses laquelle leur est principalement apliqué pour lad. cens, n'estant lad. maison hypothéquée ny obligée aultres debtes ny cens. Aussi je veulx et ordonne que par chacun an le jour de Pasques l'on y presche la Sainte resurrection comme j'ay faict et entretenu de puis que je l'ay bastie : et à la fin de lad. predication ung *Pater* et un *Ave Maria* sera demandé aux auditeurs à mon intention, laquelle predication se fera par quelque homme docte lequel aura incontinent pour ses peines et labeurs la somme de trois lbz Metz, et à la fin de lad. predication. Je requiers et supplie tous sieurs d'eglise et aultres personnes qui sauront chanter vouloir dire et chanter devotement à mon intention, *No recorderis peccata ipsius Domine* avec l'oremus *Inclina* puis ung *Requiescat in pace*. Et pour le régime, administration, gouvernement et entretenement de lad. eglise St Quentin, aussy le payement desdictes douze messes et dans la predication qui s'y fera le jour de Pasques, je supplie humblement Messieurs les eschevins des eglises de Rouzerieulles, Jussy et Vanlx en l'honneur de Dieu et faveur de son eglise en vouloir prendre la charge. Je prie et requiert Messieurs et bons amys les eschevins des eglises de Rouzerieulles, Jussy et Vaulx en vouloir prendre la charge pour estre lad. eglise et bastiment de St Quentin entretenu de couverture vistrée et aultres nécessités, y faisant aller par chacun an quelque recouvreur afin de la preserver de ruyne ou vilain enfondoir qu'ils prendront sur les interests des trois cents francs par chacun un trois francs, et reserveront fidèlement le surplus desd. interest pour y faire quelques ornements d'eglise, suppliant humblement le sient Grand-archidiacre, l'archiprêtre et curé dud. val de Metz qui lors seront y avoir beeing egard et contraindre leur rendre compte si mestier estait. »

Il institue pour héritier universel son neveu *Robert Fabry*, pour ses exécuteurs testamentaires les sieurs *Nicolas Collignon* et *Gaspar le bouchier*, et prie « son bon amy *Claude Collot*, curé de Saint-Etienne, à Metz, de vouloir bien assister lesdits exécuteurs de conseils et d'avis, en lui donnant commission et charge d'avoir égard au devoir d'iceux. »

« Maître Jean Fabry du Neuf-Château, en Lorraine, bachelier en la sainte théologie, de l'Université de Collongne, archiprêtre du Val de Metz, et curé de Rozérieulles, » mourut loin de son église, le 5 septembre 1605. Il fut frappé d'un catharre qui l'enleva subitement, sur le chemin de Toul, près d'un village appelé Jallon, en se rendant à Paris. Son corps fut rapporté à Rozérieulles et inhumé, contrairement à la clause expresse de son testament, dans le cimetière de ce village, le 26 du même mois.

Les exécuteurs testamentaires de ce généreux prêtre furent bien loin de mettre une scrupuleuse exactitude dans l'accomplissement de leurs charges. Robert Fabry, qui de clerc d'autel était devenu tailleur d'habits, ne voulut pas se dessaisir de la maison de Vincentrue¹ que, par un codicile de son oncle, il avait été chargé de remettre en fond aux Augustins. Il fut obligé de se soumettre à un édit des Treize, du 28 septembre 1610, qu'obtinrent contre lui les religieux de ce couvent. De leur côté, les sieurs Nicolas Collignon et Gaspar le boucher, au lieu de consacrer les fonds qu'ils avaient reçus à la *conservation et entretenance* de l'ermitage, trouvèrent fort commode de se les approprier, et ne prirent aucun soin de l'église. Ce que voyant, Claude Collot fit, en 1613, au chapitre de la cathédrale, une requête² dans laquelle il les accusa de n'avoir fait aucune réparation et d'avoir conservé les fonds : « l'église menace de ruine, dit-il, et démolition totale. » Il supplie, en conséquence, les chanoines, comme seigneurs du lieu, de transférer l'institution et les donations de Jean Fabry aux Augustins de Metz qui

¹ Jean Fabry avait acheté cette maison de dame veuve Nicolas Millet, par contrat du 14 novembre 1585. Les Augustins la louèrent successivement à maître Jean Pieron, vitrier, et à Germain Couppé, maître-reconveneur, moyennant 27 escus messins. Ils la vendirent en 1685 à l'évêque Georges d'Anbusson de la Feuillade, pour la construction de l'hôpital Saint-Georges.

² Messire Claude Collot à MM. les vénérables pricier, doyen, chanoines et chapitre de l'église cathédrale de Metz. (Arch. départ. Mos. — Augustins).

recevraient les rentes appartenant à l'église Saint-Quentin, à la charge d'y faire les réparations nécessaires et de veiller à l'exécution des fondations établies par le feu curé de Rozérieulles. Le chapitre chargea un chancelier officiel de porter cette requête aux RR. PP. prieur et religieux Augustins; ceux-ci acceptèrent, et sur leur réponse il fit droit à la requête de Claude Collot, le 18 septembre 1613.

V.

Les statuts de l'ordre des Augustins prescrivaient la vie solitaire¹. C'est ce qui explique pourquoi souvent des religieux de cet ordre étaient détachés de leur couvent pour habiter les ermitages des environs. Conformément à cette coutume, lorsque les Augustins de Metz devinrent possesseurs de l'ermitage du mont Saint-Quentin, ils y établirent un de leurs religieux. Cet ermite, ainsi que ses successeurs, fut autorisé par l'évêché à faire dans la ville et le diocèse de Metz des quêtes pour l'entretien de la chapelle².

Il n'est peut-être pas sans intérêt de connaître le costume de l'ermite qui vivait au sommet du St-Quentin. Les Augustins établis à Metz étaient de l'ancienne observance³, et devaient porter la longue robe noire à larges manches, relevée par devant de manière à montrer le soulier, et retenue sur les hanches par une ceinture de cuir; les épaules étaient couvertes d'une espèce de camail à capuchon (Hermant. *Ordres relig.* T. III, p. 14).

¹ On sait que le pape Alexandre IV, en fondant cet ordre en 1256, ne fit pas autre chose que de donner des statuts et un général unique à diverses congrégations d'ermites qui étaient disséminés alors dans les campagnes. Ils furent appelés d'abord *ermites de Saint-Augustin* parce qu'ils suivaient les règles de ce père de l'église. (Hermant, *Hist. des ordres religieux*, t. I.)

² Frère Girard Drouin, religieux augustin, ermite du Saint-Quentin, autorisé le 9 juillet 1669, par Louis Foës, chanoine et trésorier de la cathédrale, vicaire général du spirituel de l'évêché « à faire la quête dans la ville et diocèse de Metz ainsi et de même que ses prédécesseurs hermites dudit lieu ont fait et ont droit de faire afin de leur donner le moyen de réparer les ruynes qui y sont survenus par la négligence et faute de l'ermitage précédent qu'ils ont congédié et aussi d'entretenir ledit ermitage par leur aumones et charités des fidèles.... etc. » (Arch. dép.) Mort le 24 décembre 1670. (Registre des naissances, mariages et sépultures de l'égl. de Scy);

³ Ils différaient, quant à la règle et quant au costume, des *Augustins déchaussés* de la réforme de Thomas de Jésus de 1574. (Hermant. *Ord. relig.* t. I.)

Les Augustins ouvrirent un registre spécial où furent relatées toutes les dépenses qu'ils firent pour réparer et entretenir la chapelle et l'ermitage¹. On trouve dans ce cahier des détails assez curieux sur le prix des choses usuelles et le salaire des ouvriers dans le dix-huitième siècle. Le premier jour de chaque mois, le prieur envoyait deux de ses religieux pour y dire la messe instituée par Fabry : l'ermitte n'était donc pas prêtre. Tous les ans, cinq francs étaient attribués comme honoraires au prédicateur qui, en exécution de la fondation de Fabry, devait prêcher sur la résurrection le jour de Pâques,

En 1628, la prise de La Rochelle fut pour toute la France un sujet de réjouissances et de fêtes publiques. Écoutons un de nos chroniqueurs nous raconter en vers encore inédits comment le Saint-Quentin fut aussi le théâtre de la joie populaire (J. Bauchez, *Chron. en vers*. Bibl. de Metz. Manusc. 119, p. 74) :

*Canon mené de Metz sur la montaigne S^t Quentin
pour faire le feu de Joye 1630².*

Deux cannon ; d'assé grosse manidre
de Metz furent chariés ; En la taye de Chezelle
de Chezelle parmy ; Scyy elle furent atallée
de cinq^{te} chevaux ; en hault furent mennée

Auprès de l'hermitaige ; ilecq furent brôquées
auprès dus. tres grand feu ; jettant mil fuzés.
aud feu dartifice ; qui en lair furent jetté,
quatre coup³ ; de canon y furent ausy tiré

Jamais sur S^t Quentin on ne vit tant de gens
à l'entour du feu qui crioient haultement
Vive le roy de France et toute sa maison
qu'a mis en sa puissance ; rochelois et piedmont.

¹ Livre des dépenses et réparations faites sur Saint-Quentin 1613-1630. (Arch. Moselle. — Aug.)

² Notre chroniqueur fait ici une erreur de date qui ne fait pas honneur à ses connaissances historiques ; si en effet les messins n'avaient célébré ces fêtes patriotiques qu'en 1630 comme il le dit, on pourrait les accuser de n'avoir pas mis beaucoup d'empressement à se réjouir de la prise de La Rochelle, car c'est le 1^{er} octobre 1628 que Louis XIII entra dans cette place qui avait été réduite la veille, 30 septembre. Nous avons du reste un mémoire des réparations faites à l'ermitage *ds mois de Mars et d'avril de l'an 1629*. (Arch. dép.)

Le pauvre ermitage du Saint-Quentin eut à souffrir des manifestations trop expansives du patriotisme messin : les canons brisèrent les vitres de la chapelle et firent *moultes ruynes* à la toiture. Les modiques fonds dont disposaient les Augustins ne leur permirent de faire ces réparations que cinq mois après.

Cependant la possession de l'ermitage du Saint-Quentin devint une charge très-onéreuse pour les Augustins : la faible rétribution que leur avait laissée J. Fabry était loin de suffire aux dépenses qu'ils étaient obligés de faire pour entretenir la chapelle, dépenses qui montèrent, en 1669, à plus de deux mille livres messines. Ils ne purent obtenir aucune subvention du chapitre qui ne répondit même pas à quatre sommations qui lui furent faites (3 et 18 juin, 23 juillet et 7 août 1671, Arch. dép.) ; les Augustins exposaient aux vénérables chanoines que cette église située au sommet de la montagne, exposée aux injures du temps, ne pouvait être entretenue par des religieux mendiants, qui vivent uniquement d'aumônes, et que les réparations devaient être faites par le chapitre, comme seigneur et collateur de la cure et des villages de Scy, de Chazelle et de Longeville. En même temps ils suppliaient les habitants et les curés de ces villages de leur venir en aide pour prévenir la ruine de leur ancienne paroisse métropolitaine. (20 et 28 juillet et 7 août de la même année).

Leurs requêtes et leurs prières ne trouvèrent d'écho nulle part, et ils se virent forcés (7 août 1671) d'abandonner l'ermitage que, disaient-ils, « ils n'étaient pas obligés *par droit* à conserver, et dont il leur était impossible de se charger. » Quant à la maison de Vincentrue, les bons Augustins prétendirent, pour éteindre tout scrupule, que le curé de Rozérieulles, d'heureuse mémoire, la leur avait léguée, non pour que les revenus fussent consacrés à l'entretien de la chapelle, mais pour subvenir à la fondation de vigiles qu'il avait institués pour le repos de son âme. Ils conservèrent donc cette maison avec ses revenus, tout en abandonnant l'ermitage avec ses charges. (30 mars 1672).

Il devint bientôt impossible de dire la messe mensuelle dans la chapelle abandonnée et dont les ornements n'étaient confiés à la garde de personne. En 1672 le prieur fit une requête à l'évêque pour le supplier de transférer cette fondation dans l'église de son

couvent¹, mais n'ayant obtenu aucune réponse, les Augustins interprétèrent ce silence comme une autorisation tacite.

Dès lors le testament de Jean Fabry fut enfermé, avec les autres pièces ayant rapport à l'ancien ermitage, dans une liasse commune qu'on peut encore voir dans nos archives départementales, et sur laquelle est écrit en gros caractères : « *Papiers inutiles.* »

VI.

A partir de ce moment l'ermitage du mont Saint-Quentin cessa d'exister pour l'histoire, et c'est à peine si la tradition populaire a conservé quelques souvenirs, la plupart sans intérêt, qui se rattachent à son existence.

Peu à peu la faux du temps détruisit l'œuvre de l'homme. Livré sans défense aux injures du temps, exposé surtout sur ce plateau élevé à la violence des vents, ce frêle bâtiment disparut pièce à pièce. Cependant, réduit à l'état de ruines, il conserva longtemps

¹ *A son Excellence Monseigneur l'Archevesque d'Ambrun
Evêque de Metz.*

Monseigneur.— Les religieux Prieur et Couvent des Augustins de la ville de Metz Remontrent très humblement à Vostre Excellence que leurs predecesseurs s'obligèrent à M. Jean Fabry Prestre Curé de Rozerieule par contrat de fondation passé le 28^e juillet 1604 de dire une fois le mois a perpétuité dans la Chappelle de l'ermitage de St Quentin une messe basse de Requiem avec vigiles à neuf leçons pour le repos de son âme, et en cas de ruine et de démolition dans telle église de Metz qu'il luy plairoit nommer par son testament : ce qu'il n'a pas fait ; Que présentement elle est sans ornemens, sans perelinage et sans hermite par le délaissement que les dits religieux en firent l'année dernière, après quatre sommations signifiées à Messieurs les Chanoines de la cathédrale, pour leur avoir été très-onereuse depuis un demi siècle et singulièrement en 1669, qu'il leur couta à la très bien réparer plus de deux mille francs messins, Qu'ainsy il est visible qu'outre la grande difficulté du chemin on ne peut commodément y dire la messe et les vigiles, et qu'elle est tombée dans le mauvais estat que pressentit en quelque manière le s^r Fabry en faisant sa donation.

Ce considéré Monseigneur. Je plaie à Vostre Excellence de transférer pour tousiours lad. fondation en l'église des suppliants, où ils promettent de s'en acquitter fidèlement, et d'y prier Dieu pour la prospérité de Vostre Excellence.

F. CLAUDE CACHET, humble prieur.

encore sa destination primitive. Il devint le refuge d'un pauvre solitaire sans ressources et sans mission¹. Plus d'un vieillard se souvient encore de nos jours avoir vu le dernier ermite du Saint-Quentin mendier dans les villages placés jadis sous la juridiction de la sainte chapelle.

Puis vint la révolution qui, d'un souffle destructeur, couvrit la France de ruines et acheva ainsi l'œuvre du temps. Notre chapelle fut détruite jusqu'à ses fondements : elle avait duré deux cents ans depuis sa reconstruction. Peu de temps après, les pierres de ses murailles furent employées à la construction d'un petit bâtiment quadrangulaire qui s'éleva à quelques pas de là sur le même plateau : ce fut la première station de la ligne télégraphique aérienne destinée à transmettre les nouvelles en moins d'une demi-heure de Metz à Paris.

Cette construction a disparu à son tour. En 1855 on ne voyait plus sur le sommet inculte du mont Saint-Quentin que les murs démantelés du poste télégraphique et les fondations de l'ancienne chapelle rasées à la hauteur du sol lorsque, au milieu de ces vestiges, s'est élevée une élégante croix de pierre érigée par un de nos membres les plus distingués, « *in acceptorum memoriam beneficiorum....* »²

VII.

Toute chose porte en soi un enseignement qui se rattache aux grands événements de l'humanité. Cette monographie est consacrée à un sujet bien restreint mais elle embrasse plus de mille ans, et

¹ Voici les noms de quelques-uns de ces ermites :

Frère *Jean-Charles Faber*, mort le 7 juin 1677. (Registre des sépult. de la paroisse Saint-Marcel);

Frère *Nicolas Jory*, qui lui succéda;

Frère *Jean Lucron* natif de Fontenay en Brie, mort le 2 mars 1686 à l'âge de 66 ans (id.);

Frère *Daras*, qui lui succéda.

² En creusant les fondations de cette croix, on trouva à environ 60 centimètres du sol un squelette humain, rongé par le temps, qui reposait dans une sorte de logette en maçonnerie sèche, couverte par de larges pierres plates. Nul indice n'accompagnait ces débris, on pouvait reconnaître seulement qu'ils avaient dû appartenir à un homme très-avancé en âge.

(Journal le *Vau National*, 14 octobre 1855).

semble refléter les idées et les principes qui conduisirent dix siècles. Édifiée par la ferveur des temps les plus religieux du moyen âge, nous voyons l'église du Saint-Quentin, soutenue d'abord par la piété de chacun, devenir au douzième siècle un objet de mercantilisme entre deux abbayes ; en 1120, elle reçoit un rayon de la fameuse querelle des investitures qui alors passionnait l'Europe ; cinq fois elle tombe victime des guerres qui désolaient notre pays ; redevenue au dix-septième siècle la propriété d'un couvent, elle n'est plus considérée que comme un revenu plus ou moins avantageux ; enfin entièrement abandonnée dans les temps d'indifférence, profanée à la fin du siècle dernier, ses ruines se relevèrent au commencement du nôtre pour servir d'instrument au progrès industriel.

Quelles destinées l'avenir réserve-t-il au Saint-Quentin ? S'il m'était permis d'exprimer un vœu à cet égard, je désirerais qu'un monument impérissable élevé sur cette montagne, conservât le souvenir que lui avait imprimé sa primitive et pieuse destination. Je voudrais que, réalisant la pensée si chrétienne qui a édifié sur un des pics les plus élevés de l'Auvergne une statue colossale de la Vierge, on pût un jour, de tous les points de l'immense horizon que domine le Saint-Quentin, voir se dessiner dans le ciel les formes grandioses d'un monument religieux. Il ne s'agirait d'ailleurs que de donner des proportions monumentales à la croix qu'on voit aujourd'hui au milieu des batteries renversées de Charles-Quint.

Rien ne me semblerait plus propre à justifier le nom de piété de notre ville que la vue d'une croix gigantesque qui, placée en quelque sorte comme un fanal à sa porte, indiquerait au loin l'emplacement de *Metz la catholique*.



SÉANCE DU 8 MAI 1861.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance.

Le Président dépose sur le bureau les ouvrages suivants, qui ont été adressés en hommage à la Société :

Les volumes xxviii, xxix et xxx de l'*Annuaire des antiquaires du Rhin*, à Bonn (M. Lambert veut bien se charger de rendre compte de cet ouvrage qui est en allemand);

Le Portal zu Remogen (Bonn). Deux broch. in-4°;

Les Phaleres de Lauersfort, par Otto Jahn (Bonn), in-4°;

Un mémoire sur l'importance des actes notariés, par G. Saint-Johanny (Thiers), in-4°;

Un rapport sur les travaux de la Société libre d'émulation de Liège, par M. Ulysse Capitaine, br. in-8°;

Un article de M. Saint-Olive sur l'usage du corset chez les Romains, paru dans la *Gazette médicale de Lyon*.

Une commission de l'Institut des provinces a adressé à notre Société une invitation pour concourir par sa souscription à offrir une médaille d'or à M. de Caumont, l'illustre fondateur de cet Institut, et le directeur de la Société française d'archéologie.

Sur la proposition de son secrétaire, vivement appuyé par MM. Kohler et Puyperoux, la Société décide à l'unanimité qu'elle prendra part à cette souscription qui a pour but de rendre un digne hommage à l'un des savants les plus éminents de France, à celui qui a fait de si énergiques efforts couronnés par un succès si complet, pour donner une existence scientifique propre à la province, et

provoquer ce que l'on peut appeler la décentralisation littéraire.

Admission de nouveaux Membres.

Le Bureau a admis comme membre de la Société, M. Paul Jolly, sous-lieutenant du génie à l'Ecole d'application.

Travaux.

M. de Bouteiller, rapporteur de la commission des noms de rues, donne lecture en ces termes de son rapport présenté sous la forme d'une lettre à M. le Maire de Metz :

Monsieur le Maire,

La Société d'archéologie a l'honneur de vous présenter, ainsi que vous avez bien voulu l'y autoriser, quelques indications dont elle serait heureuse de vous voir faire usage s'il vous semblait à propos de modifier les dénominations de certaines rues et places de notre ville. En principe, elle ne peut pas s'empêcher de regretter amèrement que le passé historique de Metz, si glorieux et si important, n'ait laissé que bien peu de traces dans l'hodographie messine, et que notre histoire locale soit presque complètement étrangère à la plupart de nos concitoyens par suite de la rareté des monuments qui en consacrent le souvenir. Nous savons le regret qu'éprouvent les administrateurs de la ville de ce fâcheux état de choses, et ils en ont donné récemment encore une preuve qui a été accueillie par la population avec une vive sympathie. Aussi la Société d'archéologie témoigne-t-elle hautement combien elle compte sur leur intelligent et sympathique dévouement à tout ce qui est de nature à honorer la cité, par la confiance avec laquelle elle vient leur soumettre des vœux auxquels il leur paraîtra peut-être possible et même utile de donner tôt ou tard satisfaction.

Metz, capitale du royaume d'Austrasie, théâtre des plus grands événements des temps mérovingiens, berceau d'un grand nombre d'éminents personnages de cette époque, n'a rien qui rappelle, même par un nom, cette phase illustre de ses annales. Il semble

indispensable que le nom de rue d'Austrasie soit attribué à une des rues voisines de cette *Cour d'or*, de ce *Regium palatium* où vécut Sigebert et Brunehild, et qui, d'après des probabilités voisines de la certitude, s'élevait à la place du rectangle limité par les rues des Trinitaires, de la Bibliothèque, de Chèvremont et Boucherie-Saint-Georges, rectangle dont de nombreux fragments de constructions romaines attestent l'antique importance.

Parmi ces rues, celle de la Bibliothèque porte le nom le plus récent et le moins consacré par les sympathies populaires. Ce serait à ce nom que nous voudrions voir substituer le nom de *rue d'Austrasie*, et le nom de *place de la Bibliothèque*, attribué au petit square qui se trouve au haut de la rue du Haut-Poirier, consacrerait convenablement l'existence en ce lieu d'un monument dont s'honore la ville. Cette place, qui pourrait être disposée en jardin public, recevrait utilement en son milieu une fontaine qui porterait le nom de *fontaine Foës* et serait surmontée du buste de ce savant médecin, pour rappeler que son hôtel s'élevait en face (au n° 12 actuel de la rue du Haut-Poirier).

Mais ce n'est point assez de ce nom de *rue d'Austrasie* pour rendre un hommage convenable à toute une grande époque historique. Nous voudrions que devant l'église Sainte-Ségolette l'espace tracé par le prolongement des deux rues des Quatre-Maisons et qui est aujourd'hui compris dans la rue des Capucins, fût érigé en place et portât le nom de *place Saint-Sigebert*. Ce ne serait que justice et convenance de glorifier le nom porté par le plus illustre conquérant de la race mérovingienne, puis par le plus doux et le plus bienfaisant des rois, en un lieu voisin de leur commun palais et de la paroisse où est révérée l'image du second, compté par l'Eglise au nombre des saints.

Le nom de Brunehault, de cette grande et admirable princesse, représentante de la civilisation romaine au milieu de la barbarie, que la barbarie a vaincue et martyrisée, et dont la mémoire est maintenant si bien purifiée des calomnies qui l'avaient suivie dans l'histoire, ce nom, disons-nous, devrait peut-être ne pas être séparé de celui de Sigebert et pourrait être attribué soit à la rue de la Glacière dont le nom rappelle le souvenir le plus insignifiant, soit au moins à l'une des deux rues des Quatre-Maisons, dont la singulière extension donne une vingtaine de numéros à une rue qui d'après son nom, n'en devrait compter que quatre.

Nous pensons que ces trois noms de *rue d'Austrasie*, de *place Sigebert* et de *rue Brunehaut*, donneront une consécration suffisante aux souvenirs mérovingiens glorieux pour notre ville. Mais il en est d'autres non moins dignes d'être recueillis et perpétués qui se rattachent à la vieille république messine et que nous cherchons en vain autour de nous.

Pour nous montrer par notre discrétion dignes de votre bienveillance, Monsieur le Maire, il n'en est qu'un qu'en ce moment nous vous prions de vouloir bien raviver, en y joignant un autre relatif à la période française de notre histoire; mais cette double demande nous vous la faisons avec les plus vives instances. Ce serait de transformer le pom insignifiant de *rue du Marché-Couvert* en celui de *rue des Treize*, pour rappeler, en ce lieu voisin du palais où pendant cinq siècles se manifesta leur patriotisme, ce conseil municipal d'autrefois si intègre et si dévoué qui réunissait dans ses mains le pouvoir judiciaire au pouvoir politique et au pouvoir militaire et qui souvent traita d'égal à égal avec les plus grands souverains; la *ruelle des Treize*, qui longeait le Palais, était là tout près; que la rue du Marché-Couvert reprenne ce nom qui lui donnera l'honneur de rappeler un grand souvenir.

Que pareil honneur soit donné à la rue du Commerce, nom malheureusement assez peu justifié, en lui imposant celui de *rue du Parlement*, qui rappellerait aux Messins ce grand corps judiciaire si indépendant et si digne, pour lequel leurs pères professaient un si religieux attachement.

Nous avons encore une double prière à vous adresser, Monsieur le Maire, non plus au nom des souvenirs politiques, mais à celui des traditions religieuses de notre ville.

Deux églises paroissiales anciennes et vénérées, Saint-Victor et Saint-Simplice, ont disparu depuis plusieurs années, et rien au monde ne conserve leur souvenir et n'indique la place où elles s'élevaient. Nous serions heureux de voir attribuer le nom de *rue Saint-Victor* à la *rue au Blé*, rue qui n'a rien de commun avec la production ni la conservation des céréales, et dont le nom ne se rattache à nul souvenir; et le nom de *rue Saint-Simplice* à la petite rue dite *rue Neuve-Saint-Louis*, qui a le défaut d'être la quatrième localité de Metz qui porte ce nom de Saint-Louis, nom, du reste, vous le savez, imposé à la place sans aucune raison. Nous nous permettons aussi de vous faire observer qu'il serait infiniment préférable que la

rue qui la précède conservât le nom de *la Vieille-Intendance*, qui rappelle un souvenir important, au lieu du nom insignifiant de Tête-d'Or, souvenir d'une enseigne d'aubergiste ou de marchand.

Enfin un témoignage de reconnaissance que notre ville doit et qu'elle peut facilement donner à son héroïque défenseur de 1552, consisterait à donner le nom de rue, place, avenue ou rempart de *François de Guise*, à l'une des voies qui longent ou traversent la citadelle, dans le voisinage de la tour d'Enfer, théâtre de la terrible attaque du 6 novembre. C'est là encore une demande, des plus faciles à réaliser, sur laquelle nous nous permettons d'insister très vivement.

Telles sont, Monsieur le Maire, les requêtes que la Société d'archéologie vous présente humblement. Elle serait heureuse de les voir accueillir par vous avec intérêt, et en un moment où notre ville va recevoir la visite d'un grand nombre d'étrangers, peut-être ne serait-il pas hors de propos de leur montrer, en donnant suite à quelqu'une de ces idées, combien nous avons de respect pour notre histoire locale et avec quel patriotique orgueil nous gardons la mémoire de nos gloires passées.

Ce rapport, après quelques développements historiques présentés de vive voix par le rapporteur, est adopté à l'unanimité. M. le Président est chargé de le transmettre à M. le Maire.

M. du Coëtlosquet voudrait que l'on joignît à ces demandes celle de la suppression du nom de la place Coquotte, qui d'abord, et à proprement parler, n'est pas une place et dont le nom porte à la moquerie.

Plusieurs membres témoignent aussi le regret que le nom de rue Lassalle n'ait pas été attribué à la rue du Grand-Cerf plutôt qu'à la rue qui porte actuellement ce nom. Car c'est dans un hôtel de cette rue qu'est né cet illustre général. Il serait bien à désirer que le mur de face de cet hôtel, ancienne propriété des Gournay et maintenant possédé par la famille du Coëtlosquet, portât l'inscription commémorative de cette naissance. Il serait aussi à désirer que la plaque ancienne qui portait l'inscription: **HOSTEL DE GOURNAY**, fût

rétablie au-dessus de la porte cochère. Ce serait une chose précieuse que de faire ainsi reparaitre au grand jour un de nos noms messins les plus historiques.

M. Cailly, rapporteur de la course archéologique de l'automne dernier, donne lecture d'une partie de ce rapport, narration aussi exacte que piquante des épisodes de cette promenade.

La seconde partie de ce rapport est remise à la séance suivante, et il figurera tout entier dans le Bulletin de cette séance pour ne pas diviser l'intérêt que présentera sa lecture.

M. Kohler lit le rapport suivant sur le volume de l'*Annuaire de l'Institut des provinces* dont l'examen lui a été confié :

L'annuaire de 1861 — dont vous a fait hommage l'Institut des provinces, des Sociétés savantes et des Congrès scientifiques — est le treizième volume de la collection des publications de cette éminente académie qui compte déjà plus de vingt-cinq années d'existence.

Cette compagnie fut fondée presque en même temps que les Congrès scientifiques, pour répondre à un besoin intellectuel.

On sentait, en effet, la nécessité d'une Société centrale et haut placée par le mérite de ses membres, en d'autres termes, d'un intermédiaire entre toutes les sociétés savantes des provinces, recevant et appréciant les publications de ces corporations, puis répandant la lumière en faisant connaître les travaux jugés utiles ou intéressants.

Cette institution qui avait pris pour devise celle de son illustre fondateur, M. de Caumont, dont le nom est synonyme de dévouement et de désintéressement, et qui avait sa raison d'être, ne tarda pas à grandir et à se développer. Elle compte aujourd'hui 324 élus, dont 226 sont Français, et 98, étrangers.

Parmi ces savants, quatre appartiennent à l'Académie impériale de Metz, justement célèbre par les sérieux travaux qu'elle enfante; ce sont, Messieurs : Victor Simon, *, conseiller à la cour impériale, notre estimable et laborieux président, qui figure dans la compo-

sition du bureau de l'Institut des provinces comme sous-directeur pour la région du nord-est ; — Van der Straten-Ponthoz, notre vice-président ; — Malherbe, *, conseiller à la cour impériale, président de la Société d'histoire naturelle ; et Boulaugé, *, ingénieur des ponts et chaussées.

L'annuaire de 1860 avait commencé la publication de notices sur la vie et sur les travaux de plusieurs des membres de cet Institut ; l'annuaire de 1861 a continué cet intéressant travail et il y consacre ses soixante-six derniers feuillets qui concernent dix-sept de ces savants. L'Institut, en 1860, a perdu deux de ses membres : un homme de bien, l'un de ses sous-directeurs, M. Le Gall, et M. le colonel du génie, de Répécaud. Les regrets que ces pertes ont laissés honorent la mémoire de ces Messieurs, dont le compte rendu de leurs travaux fait ressortir le haut mérite.

L'annuaire de 1861 contient le discours d'ouverture et l'analyse des séances du congrès des Sociétés savantes, tenu à Paris en 1860. Il renferme le rapport de M. le consciencieux comte d'Héricourt, sur les travaux, en 1858, de vingt Sociétés savantes, et le rapport de l'habile M. Challe, sur les travaux, en 1859, de quarante-huit Sociétés savantes. Ce livre présente également un aperçu des travaux du congrès scientifique de France, tenu à Cherbourg en 1860, et des travaux du congrès archéologique ouvert à Dunkerque la même année. Il indique enfin les époques auxquelles auront lieu, en 1861, le congrès scientifique de France, le congrès archéologique de France, le congrès des délégués des Sociétés savantes et le congrès provincial de l'Association normande.

Il termine enfin par un mot sur les assises scientifiques tenues, en 1860, par l'Institut des provinces de France.

M. le comte d'Héricourt et M. Challe ont adopté, pour leurs rapports, la division territoriale. Après avoir divisé la France en cinq régions — le midi, l'est, le nord, l'ouest et le centre, — ils ont rendu compte, dans cet ordre, de leurs appréciations sur les travaux de chacune des Sociétés savantes composant ces régions.

Ces Messieurs auraient désiré exprimer leurs opinions sur les diverses publications qui leur sont parvenues, en groupant celles-ci par nature de sciences ; mais ce mode de classement ne leur a pas été possible à raison du grand nombre de matières envoyées et par suite de l'absence d'une attention qui est vivement réclamée pour l'avenir : l'Institut désirerait que, dorénavant, les Sociétés savantes,

en lui adressant leurs publications, voulussent bien les accompagner d'autant de feuillets séparés que la publication contient d'articles distincts. « Chaque feuillet séparé devant contenir le titre de l'article et l'analyse sommaire de son contenu. »

Cette addition (qui n'exigerait, soit de la part de l'auteur de l'article, soit de la part du rédacteur de la publication, qu'une très-faible perte de temps) deviendrait pour MM. les membres de l'Institut des provinces, s'ils voulaient entreprendre ce travail, une trop lourde charge qui absorberait tous leurs loisirs ; tandis qu'au moyen de cette attention, par eux réclamée, ces Messieurs pourront, au fur et à mesure de la lecture d'un article, consigner sur le feuillet qui concerne l'article lu, les observations que celui-ci aurait fait naître, et classer ensuite immédiatement ce feuillet dans la case réservée à la branche des sciences à laquelle l'article appartient.

De cette façon, à la fin de l'année, tous les travaux appréciés se trouveraient déjà classés par nature.

Ce mode de classement aurait d'abord pour avantage de fournir un catalogue coordonné, présentant, sur telle ou telle partie de la science, tout ce qui aurait été publié dans l'année, et ensuite pour résultat, tout en facilitant les recherches, de mieux faire juger des progrès obtenus.

En l'absence de la possibilité de cette classification, qui aurait épargné aux lecteurs bien du temps perdu, Messieurs les rédacteurs de l'annuaire de 1861 ont voulu compenser l'incommodité des recherches par d'autres avantages. Ils ont voulu, en groupant comme ils l'ont fait, les Sociétés savantes par relations de voisinage, stimuler l'émulation de ces corporations et faire tourner, par là, au profit de la science, le surcroît d'activité imprimé dans les travaux à l'aide de ce puissant levier.

Tel qu'il est rédigé et grâce à l'ordre suivi, l'annuaire de 1861 est donc une véritable ruche où chaque abeille qui l'a enrichi peut trouver le tribut d'éloge accordé à son travail.

Ainsi à la page 84, M. le rapporteur s'exprime en ces termes :

- « Parmi les Sociétés les plus savantes de l'est de la France,
- et parmi celles avec lesquelles l'Institut des provinces entretient
- » les rapports les plus sympathiques, on doit, sans contredit,
- » citer au premier rang l'académie de Metz ; ses publications sont
- » régulières et chaque année ses représentants déposent sur votre
- » bureau un fort volume rempli de dissertations aussi curieuses

» que savantes. En présence de travaux aussi nombreux et aussi
 » variés, nous regrettons que l'espace qui nous est laissé, pour
 » l'examen de chaque Société, ne nous permette pas d'entrer
 » dans des développements plus complets. L'action de la Société
 » académique de Metz est quintuple :

» 1° Elle encourage les arts et facilite leurs développements
 » par des expositions dirigées avec tact et suivies par un grand
 » nombre d'artistes ;

» 2° Tout en abandonnant aux comices agricoles l'agriculture
 » pratique, elle fait de la théorie l'objet de ses observations : les
 » travaux de M. de Straten ont depuis longtemps montré son im-
 » portance ;

» 3° L'histoire et l'archéologie ne sauraient être négligées et le
 » volume que nous avons sous les yeux contient de nombreuses
 » dissertations ;

» 4° Dans une ville qui compte tant d'officiers d'élite, où le
 » goût des sciences semble pour ainsi dire inné, ce serait une
 » lacune irréparable de ne pas lui consacrer une place dans les
 » publications académiques ;

» 5° Enfin, comme un repos après tant de fatigues et des
 » études aussi diverses, les lettres sont en honneur : la poésie est
 » cultivée dans le pays messin ; les littératures orientales sont
 » étudiées avec soin. Comme on le voit, ce programme est vaste,
 » il ne faut pas moins que l'ardente activité des savants messins
 » pour n'en négliger aucune partie. De tous ces travaux, nous
 » nous contenterons d'en signaler seulement quelques-uns. »

M. le rapporteur cite notamment :

1° L'ouvrage de M. Van der Straten sur une des questions
 les plus importantes de l'agriculture : *Les troupeaux et la vaine
 pâture* ;

2° Le travail de M. Raillard, dans lequel l'agriculture an-
 glaise se trouve comparée à l'agriculture du nord de la France,
 et notamment celle du comté de Lincoln à celle de la Moselle ;

3° Une brochure de M. Chabert, *Description et gravure de
 médailles commémoratives de plusieurs événements intéressant la
 ville de Metz* ;

4° Des dissertations sur le dieu Proxumus et des rapports sur
 des fouilles exécutées au Sablon et ailleurs, — communications
 archéologiques insérées dans les mémoires de l'Académie de Metz
 et dues au zèle éclairé de M. Victor Simon ;

5° Un mémoire de M. Terquem sur la famille des foraminifères observées dans les lias du département ;

6° Enfin un rapport de M. Jacquot, tendant à prouver qu'on avait exploité des mines de plomb et de cuivre dans les environs de Metz.

M. le rapporteur donne ensuite de justes éloges à M. Abel, notre laborieux secrétaire-archiviste, pour son excellente dissertation sur les voies romaines qui traversaient le territoire renfermé aujourd'hui dans le département de la Moselle.

Il mentionne aussi, du même auteur, son histoire des anciennes Sociétés savantes de la circonscription de Metz ; puis il parle des travaux de l'association médicale et signale, à la page 306, l'exécution typographique très-remarquable du beau livre publié par M. de Chastellux, ouvrage important de statistique départementale.

Ces emprunts faits au rapport de M. le comte d'Héricourt et à celui de M. Challe, témoignent de la haute bienveillance avec laquelle toutes les publications sont accueillies. L'Institut des provinces tient à prouver son amour ardent et désintéressé de tout ce qui peut contribuer à l'élévation morale, intellectuelle et matérielle des départements.

Au point de vue des satisfactions d'amour-propre, un grand intérêt peut donc s'attacher à la lecture de l'annuaire de 1861 ; et, pour ceux qui les recherchent, ce livre doit offrir un puissant encouragement. Mais pour vous, Messieurs, amis de la science, ce que vous ambitionnez ce sont les pensées vraiment utiles et qui, comme telles, méritent seules d'être propagées. Ces pensées utiles abondent dans les comptes rendus des séances du congrès scientifique.

Pour vous les faire connaître, il faudrait presque citer toutes les paroles du digne M. de Caumont et toutes les appréciations de M. le comte d'Héricourt. De toutes les questions débattues dans ces séances, on peut tirer les enseignements suivants :

On considère, en agriculture, les machines comme destinées à produire d'excellents résultats : leur emploi doit modifier les conditions de travail, c'est-à-dire en exécuter la partie brutale et réserver à l'homme la partie intelligente. Là, comme en industrie, l'effet des machines sera de simplifier les labeurs et de gagner du temps.

On invite les Sociétés d'agriculture à encourager les dessèche-

ments des marais, tant au point de vue de la salubrité qu'à celui de la mise en valeur de terrains susceptibles de cultures plus ou moins productives.

On pense que les défrichements et l'ensemencement des terrains communaux ne pourront être utilement entrepris que par la voie du travail et de l'intérêt privés, après que la vente ou des baux en longs termes auront assuré les intérêts des communes. On recommande l'application de la betterave fermentée à la nourriture et à l'engraissement du bétail.

On recommande également les essais de pisciculture fluviale.

On engage aussi, par des exemples, les propriétaires à faire valoir leurs fermes par eux-mêmes : d'abord l'argent par eux dépensé en engrais et en améliorations leur profiterait ; ensuite cet argent, versé dans les campagnes, y procurerait le bien-être et pourrait arrêter cette tendance des campagnards à émigrer vers les villes où les attire l'appât du gain.

On pense qu'il est utile de développer le plus qu'il est possible l'enseignement agricole, et l'on fait ressortir les avantages et les améliorations que procurent les expositions d'art et d'industrie.

Ces conseils, qui paraissent sages et précieux à suivre, méritent sans aucun doute qu'on les répande par tous les moyens d'action mis au pouvoir des sociétés ; mais, en fait d'innovations, peut-on jamais être bien sûr de toujours rester dans le vrai et de conduire au bien ? Si toutes les questions, appréciées dans les séances du congrès scientifique, avaient été mises à l'étude et avaient été traitées dans chacune des Sociétés savantes ; si, en second lieu, les délégués de ces sociétés avaient représenté l'opinion de ces dernières et non émis leurs propres pensées, les solutions du congrès auraient acquis une plus grande autorité encore.

En présence de cette pensée — qu'un changement, quel qu'il soit, est toujours dangereux tant qu'on ne prouve pas en le conseillant qu'il est préférable à ce qui existe et qu'il n'en a pas les inconvénients — on sent mieux toute l'importance et l'utilité des travaux archéologiques. Si le présent échappe à l'investigation des archéologues, le passé, jusqu'aux temps les plus reculés, sait leur offrir un assez vaste champ d'exploration, et s'ils se trompent dans leurs appréciations, leur erreur est toujours réparable. Quoi de plus beau, en effet, que d'étudier les institutions qui nous ont précédés ? En les considérant au moment de leur formation, en les suivant

dans leurs développements, en recherchant les causes de leur grandeur et de leur décadence, ce n'est pas seulement apprendre à connaître ce qui a été, mais c'est encore s'engager dans la seule voie qui peut rendre apte à discerner ce qui doit convenir. Aussi on vous recommande, Messieurs, de veiller à la conservation des monuments anciens et notamment à celle des monuments romains ; et, dans ce but, on vous engage à en faire prendre des dessins graphiques et des photographies.

Voici, d'après M. de Caumont, le but que les Sociétés savantes des départements doivent se proposer :

« L'académicien de province doit surtout se préoccuper des études qui peuvent être d'une application utile et faire connaître la circonscription graphique du corps auquel il appartient.

» Ainsi — en fait de sciences — il pourra, suivant la spécialité, étudier la botanique, la géologie, la météorologie de la contrée ; — en économie — le mouvement de la population, les causes d'accroissement ou de diminution des produits de tout genre, les tendances de l'agriculture et de l'industrie, la nouvelle direction qu'on pourrait y donner, les améliorations à procurer aux débouchés...

» Dans le siècle actuel, il faut que les œuvres aient un but utile pour être estimées...

» La partie morale peut aussi occuper une grande place dans les travaux académiques ; c'est en province qu'on peut mieux observer les faits moraux, voir le développement des idées, l'accroissement ou le dépérissement des principes. L'académicien de province peut aussi joindre aux études historiques l'examen de l'état social et intellectuel de son pays. »

Telles sont, Messieurs, les notions que votre rapporteur a cru devoir placer sous vos yeux ; mais il pense que la lecture seule de l'annuaire de 1861 peut donner à chacun ce que ce livre renferme d'intéressant.

M. le capitaine Follie offre une magnifique photographie représentant le panorama de Metz pris du fort Bellecroix, et offrant la vue très-pittoresquement étagée de la cathédrale, de la tour Saint-Livier, des capucins de Sainte-Ségolène, de Saint-Vincent, et celle de l'ancienne enceinte de la ville le long de la Seille.

M. Victor Simon donne lecture d'un travail sur l'emploi de la céramique dans les constructions anciennes :

L'art des constructions, cet art qui est un des plus grands éléments de civilisation, fut d'abord très-simple ; un assemblage de quelques pièces de bois dont les intervalles étaient remplis d'une terre argileuse, constitua les demeures des premiers hommes, qui, lorsque la nature du terrain s'y prêtait, préféraient encore habiter les cavités naturelles que le sol leur présentait, ou se creuser des habitations dans le roc, comme nous le voyons encore pratiquer de nos jours dans la craie et dans le grès ; ainsi à Dieppe on voit une maison avec étage, qui a été creusée dans une falaise qui borde la mer ; et à Vaudrevange, près de Sarrelouis, des cavités pratiquées dans des rochers de grès étaient encore habitées de nos jours par plusieurs familles.

Plus tard, l'art des constructions fit des progrès très-grands chez les différents peuples c'est ainsi que nous voyons dans l'Inde et chez les Egyptiens des monuments fort remarquables ; la plupart furent élevés avec des pierres très-dures, telles que le granit, et l'on y employa des blocs d'un poids considérable. L'art se perfectionna de plus en plus, surtout chez les Grecs ; et les Romains, par leurs vastes conquêtes, introduisirent l'art de l'architecture dans la plupart des pays qu'ils soumirent à leur puissance.

Cependant, malgré les progrès de l'art, les maisons des particuliers continuèrent d'être construites en torchis ou en bois dans divers pays qui avaient cependant à leur proximité d'excellentes pierres pour bâtir, et de nos jours nous voyons encore cet usage continuer dans des localités très-favorablement situées pour se procurer de très-bons matériaux.

Les voûtes qui ont une si grande importance dans nos constructions actuelles, notamment pour les édifices religieux, furent aussi employées pour les constructions antiques ; par le mot voûte, il ne faut pas comprendre les couvertures qui furent établies avec des pierres ou des briques placées en encorbellement, la voûte est une construction faite avec des voussoirs et des claveaux. On attribua d'abord l'invention des voûtes aux Etrusques ; mais, ainsi que l'enseigne M. Léonce Raynaut dans son savant ouvrage sur l'architecture, on a trouvé dans des édifices appartenant à l'antiquité égyptienne des voûtes construites en claveaux avec joints inclinés

à l'horizon. Il cite Hoskins qui en rapporte plusieurs exemples dans son voyage en Ethiopie. Ainsi il a vu dans une des pyramides de Meroë une voûte en plein cintre alternativement composée de quatre et cinq cours de voussoirs régulièrement appareillés. A Djebel-el-Barkal il a trouvé deux pyramides avec portiques ; l'une est couverte par une voûte en ogive, l'autre par une voûte en plein cintre. La première présente six rangs de voussoirs et la seconde cinq. A Thèbes, dans le tombeau d'Amenophis, premier roi de la dix-huitième dynastie, il y a une voûte en berceau de forme elliptique, qui est exécutée en briques, dont les joints longitudinaux sont dirigés normalement à l'intrados. M. de Saulcy, dans son art judaïque, cite plusieurs exemples de voûtes construites chez les Juifs : l'une d'elles daterait de l'époque de Salomon, et le même auteur cite la découverte dans les ruines de Ninive, par M. V. Place, d'une voûte en plein cintre, dont la construction remonte à l'an 625 avant J.-C., date de la ruine de Ninive.

Quant à la Grèce, M. Reynaut n'y connaît jusqu'à présent aucun monument antérieur à la domination romaine, qui présente une voûte appareillée en voussoirs ; de sorte que, suivant cet auteur, il est permis de supposer que les dômes dont il est question dans le voyage de Pausanias, étaient construits suivant le même système que le trésor d'Atrée, c'est-à-dire avec des pierres placées en encorbellement. Cependant il fait observer qu'Aristote parle de clefs de voûtes qui soutiennent la construction par la résistance qu'elles opposent de toutes parts.

Pour ce qui concerne les Romains, leurs monuments nous attestent combien ils furent habiles dans l'art de construire des voûtes. Je ne citerai pour exemple que la coupole du Panthéon, la voûte des Thermes de Julien à Paris, l'aqueduc qui conduisait les eaux de Gorze à Metz, et surtout ses arches magnifiques que l'on voit à Jouy et près d'Ars.

Les Romains employèrent pour la construction de quelques voûtes de leurs monuments des matières qui se recommandaient par leur légèreté ; telle était la pouzzolane mêlée à de la chaux, à des fragments de tuf et de briques. Après avoir couvert l'échaffaudage de planches, on jetait ces matières confusément, et on les laissait sécher. On voit à Rome des exemples de voûtes construites de cette manière dans les bains de Titus, de Caracalla et de Dioclétien. On employa aussi les scories volcaniques à cause de leur légèreté ; on s'en servit pour la coupole du Panthéon.

Si au moyen âge on a fait des planchers pour les basiliques, on doit dire cependant que les édifices religieux furent bientôt tous terminés par des voûtes, qui d'abord lourdement surbaissées à l'époque romane, acquirent à l'époque ogivale une hardiesse et une élégance de plus en plus remarquables. Pour s'en convaincre, il suffit de pénétrer dans quelques-uns des grands édifices de cette dernière époque, et d'élever ses regards vers la magnifique voûte en forme d'étoile qui couvre le chœur de la cathédrale de Metz.

L'art de la céramique, si varié dans ses productions, a été utilisé pour les constructions à presque toutes les époques de l'art. Ainsi nous avons vu que les Egyptiens avaient employé des briques pour la construction d'une voûte; mais ce qui est bien remarquable, on se borna dans la haute antiquité à n'employer généralement, pour bâtir, que des briques non cuites, et cet usage qui exista chez les Egyptiens, chez les Babyloniens, à Ninive, chez les Grecs, chez les Romains, chez les Gaulois, est encore en pratique dans certaines contrées, et notamment en France. Mais au point de vue des monuments, nous ne devons nous occuper spécialement que des poteries et des briques qui étaient cuites. On sait combien les anciens étaient habiles dans toutes les parties de l'art de la céramique. Il suffit de citer les vases, les lampes, les statuettes qu'ils nous ont laissés. Les Romains surtout firent un grand usage des terres cuites pour leurs constructions; ils employèrent en plusieurs circonstances des poteries creuses pour établir des voûtes qui ne devaient pas être soumises à de fortes pressions. Cet usage que l'on a remis en pratique, fut, il paraît, répandu dans les divers pays soumis aux Romains, et il continua dans le moyen âge. A ce sujet, je dois faire connaître qu'il y a quelques années on me donna deux tuyaux en terre cuite trouvés en Afrique, à Ghelma, et l'on me dit qu'ils avaient dû servir pour une conduite d'eaux; mais je ne pus admettre cette opinion, vu surtout que l'ouverture qui traverse le rétrécissement de ces deux tuyaux m'amenait à penser que les eaux auraient pu en peu de temps obstruer ce passage en y déposant du tuf. D'ailleurs ces tuyaux, que je mets sous vos yeux, ne me paraissaient pas non plus indiquer par leur forme la destination qu'on leur attribuait. En effet, leur longueur n'est que de onze centimètres: quant aux autres dimensions, leur ouverture intérieure est de vingt-huit

millimètres, leur épaisseur de cinq millimètres. Leur extérieur présente un relief en forme d'hélice qui se prolonge sur toute leur partie cylindrique, et cette forme se reproduit intérieurement en creux.

Cependant après avoir conçu cette opinion, je crus devoir me livrer à de nouvelles recherches sur l'art de la construction des voûtes à l'aide de poteries.

D'abord Batissier, en parlant du style romano-byzantin, dit que les demi-coupoles ou voûtes, en cul-de-four formant absides, sont construites en moellons ; mais pour en alléger la masse, on a noyé dans le mortier des vases creux en terre cuite, disposition dont il existe, dit-il, un grand nombre d'exemples. On sait d'ailleurs qu'on employa aussi au moyen âge les terres cuites pour la décoration des monuments. Après cette citation, qu'il me soit permis de vous communiquer un document fort intéressant que j'ai trouvé dans un volume in-folio, publié en 1841 par C.-L.-G. Eck, et qui, entre autres publications, contient un aperçu sur l'art d'ériger les tuyaux de cheminée en briques d'après le nouveau système. A l'occasion de la planche IV qui présente un exemple de grandes voûtes en poteries, voici ce qu'on lit dans ce volume : « La coupole de l'église Saint Vital, à Ravenne, est sans contredit un des plus beaux exemples que l'on puisse citer en fait de grandes voûtes construites en poteries, et s'il s'en trouve déjà de très remarquables en France, comme partout ailleurs, elles sont toutes établies selon une méthode toujours la même et qui n'a aucune ressemblance avec celle toute particulière qui a présidé à l'érection de cette coupole aussi vaste que légère et d'une solidité que le temps n'a pas démentie. »

Cela dit, nous nous bornerons, ajoute l'auteur de ce mémoire, à rapporter textuellement l'historique que M. Hayot nous a donné de Saint-Vital, à Ravenne.

« L'époque de la domination des Goths est, dit-il, une des plus florissantes pour cette contrée. Elle fut d'environ cinquante-six ans. Théodoric, qui gouvernait à Ravenne, était un prince instruit, aimant les sciences et les arts, et protecteur des hommes à talent. Il entretenait des relations avec la Grèce et avec la ville de Byzance dont il attirait les artistes, les savants et les politiques instruits.

« *Boetius, Simmacus* et *Cassiodorus*, qui étaient à la cour de Théodoric, étaient très versés dans les arts, les sciences et les belles-lettres. Le dernier était ministre de ce roi. Il se connaissait en cons-

tructions et en mathématiques. Il était architecte et peintre. Il est probable qu'il fut l'architecte de quelques-uns des édifices qui se faisaient alors à Ravenne, tel que la rotonde de *Saint-Vital*, ou le temple de *Classe*, à trois milles de Ravenne, architecture byzantine qui était celle des Goths, car l'architecture à arcs aigus ne fut introduite que par les peuples qui vinrent du septentrion saccager l'Italie.

« Cependant on ne sait pas avec certitude quel fut le fondateur de l'église Saint-Vital, mais on l'attribue généralement à Giuliano Argentario, qui la fit ériger ou de sa propre autorité, ou par les ordres de *Giustiniano*, vers le commencement du règne de ce prince. *Saint Massimiano*, archevêque, la consacra au vrai Dieu l'an 547 de l'ère chrétienne.

« Cette église fut érigée sur l'emplacement d'un amphithéâtre; il est à présumer qu'on se servit des matériaux de cet édifice pour l'embellir et la décorer.

« Le plan de l'édifice Saint-Vital est octogone, flanqué de quatre tours rondes. La partie du milieu est surmontée d'une coupole de construction très singulière. Le chœur est orné de belles mosaïques du sixième siècle. Les deux tableaux ou mosaïques représentent l'un l'empereur Justinien et l'évêque Massimien; l'autre l'impératrice Théodora, suivie de matrones. Le pavé est en beaux compartiments de marbre précieux. Mais au-dessous est une mosaïque ancienne, le sol de l'église ayant été relevé à cause des eaux de la mer qui sont plus hautes. Les murs étaient également revêtus en marbre. Les colonnes sont en marbre grec et d'une forme élégante; ce qui fait présumer qu'elles furent enlevées de quelques édifices du beau temps de l'art. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la construction de la coupole; à partir de sa naissance elle est formée de tubes en terre, creux, posés horizontalement, qui entrent les uns dans les autres; ils sont assemblés avec une telle exactitude, que la ligne spirale qu'ils décrivent suffit seule sans le secours du fer pour former une voûte très solide et en même temps très légère, reliés entre eux par un mortier de chaux et de pouzzolane.

« Cette voûte était recouverte d'une mosaïque. Mais en 1542 elle fut peinte par *Jacopo Bertucci* et *Julio Conduzzi*, tous deux de la ville de *Faënce*. Les murs, les piliers et les arcs sont composés de pierres presque carrées, larges d'un pied et hautes d'un pied, entre lesquelles est une égale hauteur d'un mortier très dur fait de chaux et de pouzzolane, et de petits galets du fleuve. Ils étaient revêtus d'un marbre dont on voit encore les restes. »

En parlant de l'extrait qui précède j'aurais pu me borner à faire connaître les documents qu'il donne concernant l'emploi de poteries creuses pour la construction de la coupole de l'église de Saint-Vital, mais j'ai pensé qu'il vous serait agréable de connaître les autres documents précieux que cet extrait contient et qui donnent une idée exacte de l'art de construire et de décorer les églises dans ces temps reculés.

Je termine ici cette notice qui a principalement pour but d'appeler votre attention sur l'emploi de la céramique dans les constructions, notamment pour les coupoles et de rechercher quelle devait être la destination des deux petits tuyaux en terre cuite trouvés à Ghelma, et que j'ai décrits.

M. Abel annonce qu'une demande a été faite pour inviter le congrès agricole de la Prusse rhénane, qui se réunit à Trèves au mois de septembre, à venir voir à Metz l'Exposition universelle qui sera alors dans son plus magnifique épanouissement. Il demande qu'on profite de l'occasion pour réunir à Metz un congrès scientifique, de manière à réaliser des conférences internationales qui auraient un grand intérêt.

Le fait de ces conférences est admis en principe avec la plus vive sympathie, et le président se charge de préparer un programme de questions à soumettre aux lumières des membres du congrès.

Au sujet de la lettre relative à Saint-Pierremont, qui a paru dans un de nos derniers bulletins, M. Abel dit que M. l'abbé Auburtin a pu être abusé par la forme des lettres, qui est romaine, lorsqu'il a attribué au douzième siècle l'inscription du tombeau de Lubricus. En réalité, elle a été faite au dix-septième siècle par l'abbé Drouin, lors de la reconstitution de ce monastère après la guerre des Suédois, qui l'avaient presque entièrement ruiné. Quant à l'inscription *Istud cœnobium*, etc., M. Abel la croit en effet du douzième siècle. Il ajoute qu'on a retrouvé dans un colombier une inscription portant la date de 1452, et constatant à cette année l'érection de l'église dont une partie existe encore.

M. V. Simon fait observer que ce qui reste de l'église ne semble pas appartenir à cette époque. M. Abel répond qu'elle avait cessé d'être église lors de la reconstruction par l'abbé Drouin, et qu'elle était devenue une grange du couvent. Il en reste encore debout deux travées ogivales, de style gothique du quinzième siècle, qui servent à la même destination.

M. Godron, de Rombas, a trouvé récemment le dernier manuscrit de l'histoire journalière de Saint-Pierremont. M. Abel doit en avoir communication et lui emprunter les faits intéressants et inédits qu'elle renferme. M. Lejeune possède aussi des documents inédits sur une célèbre abbaye de la Moselle, sur Justemont. Il serait à propos de lui demander d'en donner communication à l'un des membres de la Société.

M. Weyant, notre confrère, a fait savoir qu'il a recueilli dans un champ, près de Fameck, plusieurs objets intéressants qui sont en sa possession, tels que : 1° un moyen bronze de Constantin, au revers R. P.; 2° un tiers de sou d'argent carolingien, CARLVS REX, avec l'indication de l'atelier monétaire AVRILIANVS; 3° un sceau de Claude de Steinbach, gentilhomme allemand du quinzième siècle, à ses armes qui sont parlantes, d'or au pal ondulé d'azur parsemé de trois cailloux d'argent.

M. Péan, avoué à Thionville, a aussi trouvé, près de Colmen, des objets intéressants dont il a fait hommage à la bibliothèque de Metz, savoir : une hache celtique en pierre dure et polie, parfaitement travaillée, et un fer de javelot d'origine romaine. Sous la hache se trouvait un amas de cailloux blancs et noirs d'assez gros diamètre, et tels que la Nied n'en a jamais roulés. Ne pourrait-on pas croire que c'était là un approvisionnement préparé pour la fronde ou pour tel autre usage de défense ?

Enfin le hasard s'est montré remarquablement intelligent en faisant découvrir à Louvigny, sur la propriété même de

notre érudit vice-président, M. Dufresne, une des pièces les plus rares que pouvait souhaiter rencontrer un numismate lorrain, un *Gerard d'Alsace*, parfaitement authentique et on ne peut mieux conservé. On sait que M. de Saulcy n'en connaissait que deux, l'un qui de la collection du baron Marchant a passé au cabinet impérial de Vienne, l'autre qui fait partie de la riche suite de M. le docteur Woillemier. La seconde est différente de la première en ce que sa légende est simplement † GERARDUS, sans l'addition du titre DVX que porte la première. Voici la description de la précieuse monnaie trouvée par M. Dufresne, et qui est conforme à l'exemplaire du cabinet de Vienne, au poids de laquelle elle est supérieure d'un milligramme.

† DVX GERARDUS. Croix cantonnée de quatre besans.

R. † SCS PETRUS. Dans le champ, un édifice carré.

La légende du R. indique que cette pièce a été frappée à Remiremont, abbaye dont Gérard possédait l'advocatie. (Voir de Saulcy. — Num. lorr., p. 5).



SÉANCE DU 13 JUIN 1861.

Présidence de M. Victor Simon.

En l'absence de M. de Bouteiller, empêché d'assister au début de la séance et qui s'en est excusé, M. Anatole Durand est prié de remplir momentanément les fonctions de secrétaire.

Le président annonce que l'Académie impériale de Metz a bien voulu inviter la Société à sa séance publique annuelle qui s'est tenue à l'hôtel de ville le 12 mai dernier ; un grand nombre de nos confrères se sont rendus à son appel.

L'académie de Stanislas nous avait également convoqués à sa séance publique du 30 mai dernier, et il est à regretter qu'aucun de nous n'ait pu s'y rendre, malgré l'intérêt que devait présenter cette séance et le désir que nous éprouvons d'entretenir les plus cordiales relations de bon voisinage avec les sociétés Savantes de Nancy.

Ouvrages offerts à la Société.

M. Bellevoye fait hommage à la Société d'un certain nombre de belles gravures détachées, pour la plupart, de l'ouvrage de M. de Bouteiller, intitulé : *Histoire de Frantz de Sickingen*. Ces gravures, qui passent sous les yeux des membres présents, représentent quelques monuments de notre pays et des pays voisins, tels que : la porte des Allemands de Metz, la porte Noire de Trèves, le château de Landstuhl et un beau tirage sur chine, avec l'addition d'un nouveau sujet, des vues de Preny qui ont paru dans notre Bulletin de l'on dernier.

Le président présente plusieurs ouvrages récemment offerts et qui méritent les honneurs d'un compte rendu.

Tels sont : une livraison trimestrielle de la revue intitulée *les Curiosités d'Alsace*. (Rapporteur, M. de Bollemont).

Les Annales de la Société d'émulation des Vosges, 1859. (Rapporteur, M. Durand).

Le Bulletin de la Société pour la conservation des monuments d'Alsace. (Rapporteur, M. Simon).

Deux brochures intitulées : *des Sociétés savantes et des Congrès*, par M. d'Otreppe de Bouvette.

L'Abbaye de Saint-Willibrod, par M. Elz. (Rapporteur, M. Dommangel).

Correspondance.

Le Secrétaire donne lecture d'une lettre que M. Adolphe Lang lui a adressée au sujet de Saint-Arnauld, cette célèbre église, nécropole des princes de la maison de Nassau-Sarrebruck, dont il été parlé dans le Bulletin de Mars. M. Lang recommande en même temps aux membres qui désirent faire cette course, devenue facile grâce au chemin de fer de Sarrebruck, la visite dans cette ville de collections qui « se trouvent, dit-il, dans les jardins de plusieurs antiquaires et qui sont formées de divers objets provenant surtout des fouilles partielles exécutées au Hiéraple, près de Moschbach. Indépendamment d'un grand nombre de monnaies romaines et de statuettes qui ont été récoltées par le docteur Zuicke, il cite les statues d'Athalie et de Joad dans des postures fort expressives et en même temps très-bizarres. Ces deux statues, placées au pied d'un escalier, ont environ un mètre de hauteur.

« Deux autres statues, à peu près de même taille, représentant des Incas ou Caciques indiens couverts de colliers et de plumes dans des positions assez naturelles, mais dont les figures paraissent être celles des petits êtres ailés qui soufflaient les vents sur les pauvres mortels. »

A l'occasion des détails qui avaient été donnés par M. de

Bouteiller, à la séance du 10 mars, sur cette même église de Saint-Arnauld et particulièrement sur le tombeau blasonné d'une princesse dont les armes sont : écartelées de Lorraine et de Sarrebruck, M. Thilloz donne l'extrait suivant d'un ouvrage qui contient les épitaphes des princes de la maison de Nassau, les *origines Nassoicæ* (p. I. Dipl. p. 462), et il en extrait ce qui suit :

XXIII.

« Elisabethæ, filiæ Friderici D. Lotharing. com. de Vaudemont,
» uxoris Philippi S. C. N. 1455. »

« S. Arnuald. hie liget die hoshgeborne frauwe Elisabeth von
» Lothringen — Greffyn zu narsauwe und zu, Sarrebrucken Starff
» des jares MCCCCLV uf sant Anthonien Dag ; der selen Got ge-
» nedig sye. »

D. Calmet dit dans la seconde édition de son *Histoire de Lorraine*, rectifiant sur ce point la première (t. I, ccliv) : « Isabelle, fille de
» Ferry, sgr. de Joinville et comte de Vaudemont, frère du duc
» Charles II, épousa, le 12 août 1412, Philippe comte de Nassau.
» Elle eut 10,000 écus d'or en mariage. »

M. Thilloz termine ces renseignements en promettant à la Société un travail historique et critique sur la manière dont le comté de Bitche a passé dans la maison de Deux-Ponts.

Il est ensuite donné communication d'une lettre de M. le comte de Bussy ; elle est conçue en ces termes :

Le graveur qui a dessiné le blason des armes de Navarre, dans le Bulletin de janvier, s'est trompé en figurant un cœur au milieu des chaînes. Une émeraude *en cœur* doit se trouver dans ces armes ; l'expression héraldique *en cœur* veut dire *au centre de l'écu, au milieu* ; les lignes qui forment l'écartelé. se coupent *en cœur*.

Une pièce dite *en cœur* doit être seule ou en charger une autre. La maison de Luxembourg porte d'argent au lion de gueules, la

queue nouée et passée en sautoir, cet écu placé en cœur sur la croix des armes de Montmorency.

En 1631 encore, André Duchesne, dans son histoire des maisons de Dreux, de Bar-le-Duc, etc., dit que les armes de Navarre sont de gueules à l'escarboucle d'or pommelée.

M. de Bussy continue ainsi :

L'histoire de Mélusine intéresse bien peu la Lorraine; cependant comme il en est souvent parlé dans les légendes du moyen âge, il peut être curieux de connaître l'étymologie de ce nom. Voici ce qu'en dit Corfieu dans son recueil en forme d'histoire de la ville et des comtes d'Angoulême (1629): « Cette Melluzine, de laquelle on » raconte tant de fables, estoit femme d'Hugues, fils de Guillaume » Hugues, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers, qui, par la mort » de Guillaume son père, surnommé Teste d'estoupes, succéda au » comté de Lusignan. Elle fut ainsi appelée après la mort de son » mari, parce qu'elle estoit dame de deux chasteaux, Melo et » Luzignan. »

Le secrétaire donne lecture d'une lettre dans laquelle M. l'abbé Michel, curé de Carling, qui a été curé à Sturzelbronn et qui avait précédemment donné quelques renseignements fort précieux sur la célèbre abbaye de ce nom, vient compléter ces renseignements en nous informant que l'église de Neuwiller, faisant partie de la commune de la Petite-Pierre (Bas-Rhin), contient une belle boiserie en relief qui se trouve actuellement au chœur de l'église et qui provient de Sturzelbronn; il attribue la même provenance à un grillage très-ancien qui entoure actuellement une statue de la Vierge près de Wouswiller.

Le clocher de l'église de Sturzelbronn, converti en musée, grâce aux soins intelligents de M. l'abbé Michel et à sa sollicitude pour tout ce qui concerne le passé de ce monastère, contient la statue d'un abbé crossé et muni d'un livre, un calendrier ecclésiastique en pierre dont le mérite peut être comparé, suivant lui, au calendrier monastique

en bois qui se trouve au musée de Cluny, et enfin quelques autres débris tels qu'une pierre tombale, une inscription et un monument que l'un de nos érudits confrères a attribué à l'époque gallo-romaine.

Sa lettre contient aussi une notice ainsi conçue sur quelques-uns des derniers abbés de Sturzelbronn :

Dom Calmet, après avoir omis la liste des abbés dans la 1^{re} édition de son histoire de Lorraine, la donne dans sa seconde, mais très incomplète. « Les archives ayant été brûlées, dit-il, je n'ai pu recueillir que cette liste d'abbés. » Il omet l'abbé de Fournier, son contemporain, et dont il parle tant dans la relation de la rentrée des cendres du duc Charles V dans ses états.

Mémoire sur la Lorraine (XVII^e siècle), documents sur l'histoire de Lorraine, tome IV.

M. l'abbé Fournier, prévôt de l'église collégiale de Nancy et abbé commendataire de Stulzerbronn, est un bon ecclésiastique et un homme éclairé.

L'abbaye n'est point mentionnée parmi les abbayes de l'ordre de Cîteaux citée dans ce précieux document; sans doute sa ruine était telle, que les religieux y manquaient.

Son successeur, M. de Mahuet, était fils de Marc-Antoine, libre baron du Saint Empire, ministre d'Etat du duc Léopold et de Anne Richard de l'Isle-Adam.

Il reste à connaître le successeur de M. de Mahuet (1740) qui fut remplacé par M. de Couvonge en 1757, pour avoir les noms des cinq derniers abbés.

Dom Calmet (*H. de Lorraine*, t. VII. p. CCX.) dit que le roi Stanislas choisit pour abbé (commendataire) M. de Couvonge.

On ne doit pas confondre ce M. de Couvonge avec les membres de cette illustre famille lorraine de Couvonge. Il était fils d'Eugène de Rouercke et de Catherine-Diane de Beauveau, veuve de Charles de Stainville, comte de Couvonge. Léopold érigea en faveur des nouveaux époux la terre de Couvonge¹ en comté, le 15 avril 1727. Et ils prirent pour armoirie : l'écu tiercé en face au 1^{er} de gueules,

¹ Couvonge, canton de Revigny (Meuse).

au sanglier passant d'or, armé d'azur, les défenses d'argent. Au 2^e d'azur, au lion de gueules, armé lampassé et couronné d'or. Au 3^e à la croix ancrée d'or.

Son successeur fut sans doute son compatriote, Charles-Bernard Collin de Contrisson ¹, abbé c^{re} de Stulzbronn, évêque de Thermopyles, chanoine honoraire du noble chapitre de St - Max de Bar, docteur en théologie de Navarre, haut doyen de l'église cathédrale d'Avranche, vicaire général dudit diocèse, fils cadet de Charles-Collin de Contrisson, châtelain de Ligny en Barrois, et d'Anne Cheppe, nouvelle noblesse du Barrois (1701). Le père avait été exempt des gardes de S. A. R. le duc et depuis mousquetaire du Roy. — (CONTRISSON, d'azur au massacre de cerf d'or, entre les cornes duquel est un aigle d'argent déployé.)

En 1779, le 5 de mai, par permission de M. l'évêque de Metz, il confirme dans l'église collégiale de Fénétrange, les fidèles de Fénétrange, Berthelmini, St-Jean, etc.

M. de Bouteiller donne lecture de la note suivante, qui lui a été remise par M. Clerx, au sujet d'une trouvaille de monnaies qui passent sous les yeux des membres présents à la séance :

Un habitant du village de Pierrevillers (Moselle), a trouvé au mois d'avril dernier, en défonçant une vigne, un pot en terre contenant environ 300 monnaies d'argent. D'après le millésime marqué sur ces pièces, on présume que l'enfouissement de ce trésor peut remonter à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes (1685).

Une partie de ces monnaies dépasse le module d'une pièce de six livres, l'autre est de la grandeur de l'ancien petit écu de France.

Je ne donne ici la description que de celles qui sont étrangères, les pièces du temps de Louis XIII et Louis XIV étant dans toutes les collections.

1^o Un gros écu de Maximilien-Henri, duc de Bavière, 62^{me} évêque de Liège et archevêque de Cologne, né le 8 octobre 1621. Il était fils d'Albert VI, duc de Bavière, et de Mathilde de Leuchtenberg, petit-fils de Guillaume V et de Renée de Lorraine, fille de François,

¹ Contrisson, village du canton de Revigny (Meuse).

duc de Lorraine. Maximilien-Henri était coadjuteur de son oncle Ferdinand de Bavière depuis le 19 octobre 1649; il fut consacré le 29 octobre 1651 et gouverna l'église de Liège pendant 38 ans. Il mourut à Bonn le 3 juin 1688.

Cette pièce porte la date de 1666; sur la face, le buste de Maximilien-Henri entouré de la légende MAX. HENRI D. G. ARC. COL. PRIN. EL; au revers: les armoiries de l'évêque, timbrées du bonnet d'électeur surmonté de la date 1666.

2° Philippus IV. D. G. HISP. et Indiar. REX — 1645. ARCHID. AVST. DVX. BVRG. BRAB. — Armes d'Espagne entourées du collier de la Toison-d'Or, surmontées de la couronne impériale.

3° Phil. IV. D. G. HISP. et INDIA REX, 1637. — Buste de Phil. — ARCHID. AVST. DVX. BVRG. BRAB. — Armes d'Espagne, supports deux lions.

4° MONO ARG. PROCON Fœ BELG. D. CEL. G. Z, 1661. — Armes des provinces unies, un faisceau de flèches, entouré de la légende: — CONCORDIA RES PARVÆ CRESCVNT

5° ALBERTVS ET ISABELLA DEI GRATIA. Armes d'Espagne. — ARCH DVCS BGVNDIÆ COMES FLANDRIÆ. Paon rouant portant sur sa poitrine les armes d'Autriche.

M. Clerx a bien voulu également nous transmettre les renseignements suivants sur une autre découverte toute récente de monnaies d'or qui ont été déposées au musée de la ville :

1° Monnaie d'or, dite lion de Flandre, de Philippe III dit le Bon, duc de Bourgogne, qui succède à son père, Jean-Sans-Peur, en 1419. Lion assis sous deux arcades gothiques. *Légende* : PHILIP: DEI: GRA: DVX: BVRG: COMES FLAND. *Revers*: SIT NOMEN DOMINI BENEDICTUM. Écusson entouré de fleurons portant pour armoiries : au 1^{er} et 4^e de France, au 2^e et 3^e de Flandre et de Bourgogne, sur le tout d'or au lion de sable qui est de Flandre.

2° Monnaie d'or de Jeanne dite la Folle, et de son fils Charles I^{er}, roi d'Espagne puis empereur d'Allemagne sous le nom de Charles V. Jeanne-la-Folle, reine de Castille, fille de Ferdinand-le-Catholique et d'Isabelle, épousa en 1496 Philippe, archiduc d'Autriche, et fut mère de Charles-Quint: en 1516, Charles fut déclaré roi sous condition, et sur les monnaies et dans les actes publics son nom

fut mis à côté de celui de sa mère. *Légende* : Joanna : et Carolus ; armes pleines d'Espagne. *Revers* : une croix croisettée dans un 4 feuilles ; *légende* : Reges : siciliæ : et : hispaniæ.

3° Trois monnaies d'or de Ferdinand V dit le Catholique, roi de Castille, d'Aragon, de Grenade et de Sicile, né en 1452, mort en 1516, époux d'Isabelle, héritière de Castille, mère de Jeanne-la-Folle, qui donna le jour à Charles-Quint. Fernandus Elisabet. : D. I. G. ; bustes de Ferdinand et d'Isabelle en regard. *Revers*. Armes pleines d'Espagne posées sur un aigle éployé. *Légende* : Sub : umbra : alarum : tuarum.

4° Monnaie d'or d'Henri VI, roi d'Angleterre en 1422, sacré roi de France à Notre-Dame de Paris, en 1431. Sous Charles VII, il fit frapper des monnaies aux armes de France et d'Angleterre. Cette monnaie porte au : 1^{er} et 4^e quartier d'azur à trois fleurs de lys d'or ; au 2 et 3 de gueules à trois léopards passants qui sont les armes d'Angleterre posées sur un vaisseau surmonté d'une croix avec la légende X. P. E. per : crucem : tuam : salva : nos : redemptor ; au revers, saint Georges, patron de l'Angleterre, terrassant le dragon. *Légende* : Dns : Henricus : Dei : gratia : rex : angli : franco :

5° Monnaie d'or d'Edouard VI, roi d'Angleterre. *Légende* : Edwardus VI ang : fran. et hib rex. Saint Georges, patron de l'Angleterre, terrassant le dragon. *Revers*, *légende* : Per crucem tuam salva nos. Un vaisseau surmonté d'une croix ; sur le tout les armes de France et d'Angleterre.

6° Monnaie d'or de Charles, duc de Gueldres et de Juliers, dont le titre de souverain sur ces deux provinces lui fut contesté depuis le moment (28 mars 1492) où il reçut le serment de fidélité d'un certain nombre de seigneurs de ces pays, jusqu'au jour (27 janvier 1538) où après bien des luttes soutenues contre les empereurs d'Allemagne, il fit cession de ses états au duc de Clèves et fut forcé de se contenter en échange d'une pension de 42,000 francs.

7° Un florin d'or de Metz.

M. le curé de Flastroff fait hommage à la Société de deux pièces d'argent qui ont été trouvées dans les fondations de son église en reconstruction ; l'une a été frappée sous Louis XV et l'autre est une bractéate alsacienne.

Travaux.

M. Dommanget a la parole pour son rapport sur l'ouvrage de M. Jeantin et s'exprime ainsi :

M. Jeantin, président du tribunal de première instance de Montmédy, publie un ouvrage intéressant sous le titre modeste de *Manuel de la Meuse* ; c'est un répertoire général des communes, villages, hameaux et autres écarts, anciennes censes, fiefs, principaux lieux dits et familles historiques de chaque localité. Cette dernière indication, qui fait partie du sous-titre, annonce suffisamment qu'il ne s'agit pas d'une simple nomenclature de villes et de villages, accompagnée de quelques détails statistiques, comme on en trouve dans tous les dictionnaires de géographie.

M. Jeantin donne le nom de la commune, du village ou hameau, de la cense et même du lieu dit ou de la contrée rurale ayant quelque célébrité, avec son étymologie et ses variantes successives, sa situation et son altitude moyenne au-dessus du niveau de la mer, ses rapports géologiques, son origine justifiée ou probable d'après les chartres, les monuments, les vieilles annales, les légendes et la tradition.

L'archéologie et l'histoire féodale de chaque localité occupent une place considérable dans le travail de M. Jeantin ; sous ce double rapport, il se recommande à l'attention de notre Société, avec d'autant plus de raison que le nom de *Metz* et ceux de plusieurs communes du département de la Moselle se présentent souvent dans le cours de l'ouvrage. On y trouve des notions sur les coutumes, sur la tenue des registres de l'état civil avant et depuis la révolution, sur les anciennes circonscriptions ecclésiastiques, administratives et judiciaires, jusqu'aux noms des curés, à remonter fort loin, quelquefois ceux des maires et des officiers de justice.

Le *Manuel de la Meuse* est une œuvre de patience pour laquelle il a fallu se livrer à des recherches infinies. Cet ouvrage est d'un intérêt local, sans doute ; mais ne sait-on pas que tout se lie et s'enchaîne dans les faits propres à former l'histoire générale d'un pays ? N'est-il pas vrai, d'un autre côté, que faire connaître les productions de villages et de hameaux situés à des distances rapprochées de nous, constater la richesse du tréfonds de chaque

localité et sa constitution géologique, c'est mettre la science à la portée du plus grand nombre, c'est la propager autant que possible, en la déposant dans un *répertoire* facilement ouvert à tous ?

M. Jeantin se propose de publier un *répertoire* séparé pour chacun des quatre arrondissements qui composent le département de la Meuse. Celui qui s'imprime en ce moment par livraison de quatre feuilles in-8°, concerne l'arrondissement de Montmédy ; il a paru neuf livraisons dont la dernière, qui finit à la page 576, est une continuation de la lettre D, dans l'ordre alphabétique des noms de communes.

Si j'avais cédé à la tentation bien naturelle de faire une citation je l'aurais prise dans l'article qui termine le sixième cahier et qui a pour titre : la *Cité* et le *Châtel*, la *roche* et la *rotule* du pays Verdunois. M. Jeantin compare d'une façon très ingénieuse l'histoire des *Citains* de la province à la fable des *membres et de l'estomac* ; mais je renonce à mettre sous vos yeux ce passage tout intéressant qu'il est, parce que sa lecture me conduirait un peu loin. J'omets aussi, dans le dessein d'abrégé, la belle description du château féodal de Cons-la-Grandville (Moselle), qui a passé des mains des *Custine* en celles des *Lambertye* et vers lequel M. Jeantin a été naturellement amené à faire une excursion.

Je finis par l'expression d'un regret et j'hésite d'autant moins à l'émettre que le mal que je vais indiquer, si c'en est un, n'est pas sans remède. Le département de la Meuse est composé de territoires ayant appartenu à diverses provinces, notamment au Barrois, au Clermontois, aux Trois-Évêchés, à la Lorraine, même à la Champagne pour Vaucouleurs. J'aurais désiré de voir en tête du *Répertoire général des Communes*, sous forme d'introduction, un résumé de l'histoire politique de ces contrées ; c'est ainsi que M. Viville a fait précéder son *Dictionnaire du département de la Moselle*, d'un *Précis de l'histoire de Metz*. A mon avis, le *Manuel de la Meuse* entre un peu brusquement en matière par l'article *Aincreville*, qui, d'après l'alphabet, ouvre le *Répertoire* de l'arrondissement de Montmédy. Au reste, si M. Jeantin est de mon sentiment, il ne lui sera pas difficile de combler cette lacune par la transposition de quelques feuilles avec pagination en chiffres romains. Personne mieux que le savant et laborieux auteur de *l'Histoire de l'ancien comté de Chin*y, et des *Chroniques de l'abbaye*

d'Orval, n'est capable de réduire dans un cadre plus ou moins étroit les notions historiques se rattachant à l'un de nos départements voisins. Après avoir décrit le passé de chaque ville ou village, considéré isolément, il lui paraîtra naturel de condenser le résultat de ses recherches dans un petit nombre de pages, de se placer à un point de vue plus général et plus élevé pour nous montrer les changements et les transformations qu'à diverses époques l'ensemble du pays a subis, soit dans sa domination, soit dans son régime administratif.

En attendant et quoi que fasse M. Jeantin, ce que nous connaissons de son travail est digne des plus grands éloges. Le large cadre tracé par lui renferme déjà tant de choses utiles à ceux qui, sans rompre avec le présent, aiment, suivant une expression qui lui appartient, « à se replier sur le passé », que nous devons souhaiter qu'il étende le plus tôt possible, aux trois autres circonscriptions du département de la Meuse, ce qu'il a si bien commencé pour l'arrondissement de Montmédy. Le *Manuel* a plus d'importance que son titre ne promet : c'est un livre qui restera, s'il s'achève, comme il y a tout lieu de l'espérer, dans les conditions heureuses de ses premiers cahiers.

M. Dommanget lit un autre rapport sur un ouvrage de M. d'Otreppe de Bouvette :

La Société a reçu un livre intitulé : *Causeries littéraires ou Recueil de récits, anecdotas, fragments d'histoire, impressions de voyages et pensées détachées*.

Ce nouvel opuscule de M. d'Otreppe de Bouvette ressemble à ses aînés : comme eux il peut procurer à l'esprit quelques heures de délassement ; on y trouve surtout des *impressions de voyages* et quelques pensées philosophiques ; mais l'auteur n'y parle d'archéologie que pour rendre compte d'un déplacement assez malencontreux du musée archéologique de la ville de Liège.

Ce que j'ai lu avec le plus d'intérêt dans les chapitres III, IV et V, c'est la comparaison de l'ancien régime avec l'époque actuelle. J'ai su gré à M. de Bouvette d'avoir mis en relief les tendances des jeunes hommes de notre temps aux occupations sérieuses, à l'étude des sciences par conséquent. S'ils perdent quelque chose de la grâce qui s'attache parfois à la frivolité, ils acquièrent des

connaissances utiles non-seulement pour eux-mêmes, mais encore pour le public. L'imagination a son charme sans doute, comme l'amour du positif a ses inconvénients, mais la vérité se trouve au fond des sciences, et c'est elle qu'on doit principalement chercher.

Je laisse la parole à l'auteur des *Causeries littéraires*, ou plutôt à l'interlocuteur qu'il s'est donné et qu'il se garde de réfuter :

« Nous sommes loin de l'époque où un quatrain galant immortalisait le comte de Saint-Aulaire ; où le cardinal de Bernis chantait les grâces d'une illustre comtesse, Madame de Pompadour ; où des goûts frivoles faisaient accueillir les niaiseries sentimentales du spirituel et savant Fontenelle dans sa *Pluralité des mondes* ; où les romans pastoraux, *Estelle* et *Némorin* de Florian, les *Lettres à Émilie sur la Mythologie*, de Demoustier, et tant d'autres productions littéraires, saupoudrées de sentiments, saturées de fines galanteries, faisaient les délices de nos pères. Toutes ces bagatelles, toutes ces frivolités sont repoussées par nos goûts plus graves, notre raison plus élevée, nos travaux plus utiles, nos plaisirs plus sérieux. La décadence de cette littérature légère, gracieuse si vous voulez, mais creuse, riche de sentiments, pauvre d'idées, a fait son temps : elle n'est plus de nos jours. . . . Les rêves dorés de l'imagination, les brillantes fictions de la poésie, ont fait place aux vérités pratiques et aux réalités de la vie. »

Dans un chapitre intitulé : *Quelques aperçus sur la condition des femmes*, l'auteur, dont les sentiments religieux et parfaitement orthodoxes sont bien connus, mêle à des réflexions fort justes une expression qui, à mon sens, n'est pas irréprochable : « Les femmes dans l'antiquité n'ont été affranchies, dit-il, n'ont recouvré leurs droits qu'à la venue du Messie, et c'est à la voix du Christ, c'est à la parole de l'Évangile, c'est à la *déification* de la mère du Sauveur que leurs fers sont tombés. »

La sainte Vierge, toute immaculée qu'elle est, n'a pas été et ne pouvait pas être *déifiée* ; aussi l'expression que je relève comme impropre va-t-elle probablement au-delà de la pensée de celui qui l'a écrite : l'auteur n'a certes pas eu l'intention d'altérer par une hyperbole le dogme catholique de l'existence d'un seul Dieu en trois personnes. M. d'Otreppe me pardonnera une remarque qui sera du moins pour lui la preuve que j'ai lu attentivement son livre et que j'en ai fait un examen consciencieux.

M. de Bouteiller fait part à la Société de la trouvaille qui a été faite récemment, dans les travaux exécutés par l'administration du bureau de bienfaisance aux Récollets, de deux pierres tombales dont l'une porte une inscription de 1361 au nom de *Jaicomette*. Cette pierre donne la moitié de l'épithaphe de la femme et de la fille de sire Ingrant Bourchon, maître-échevin en 1334, qui, restituée en son entier avec l'aide du manuscrit de D. Dieudonné, est ainsi conçue :

Ci gist lai feme lou signour Ingrant Bourchon escheving du pallaix ki morut lou jor de lai dévision des apostres p. MCCC et XL ans.

Et Jaicomette sai fille ki morut lou juedi devant les chandoilles p. MCCC et L ans.

Prieis por elles.

L'autre pierre, représentant une petite femme couchée, doit, d'après D. Dieudonné, avoir recouvert la tombe de l'une des trois femmes de Jean de Vy, échevin du palais, mort en 1449, célèbre dans le siège de Metz de 1444 par le rôle que lui fait jouer, sous le nom de Jehan de Vitout, le chroniqueur français¹. Cette femme était la seconde. Elle se nommait Perrette, fille de Jean Brady, morte le 13 décembre 1409. (Voir D. Dieudonné).

M. le comte du Coëtlosquet qui, en sa qualité d'administrateur des hospices de la ville, surveille en ce moment les travaux de restauration exécutés au charmant portail en style flamboyant de Saint-Nicolas, dont la construction date certainement de 1514, établit que ce monument n'a pu, ainsi qu'on l'a cru sans preuves certaines, avoir été le portail de l'église Saint-Symphorien, attendu que les assises de pierre de taille ont leurs arêtes assez vives et leurs joints en un état de parfaite contiguité entre eux, ce qui ne pourrait avoir lieu si ces pierres avaient subi un déplace-

¹ Voir l'histoire du siège de 1444, par Huguenin séné et de Sauley.

ment; cette conjecture doit être repoussée avec d'autant plus de vraisemblance que l'état florissant des finances de cet hospice lui a toujours permis de se doter d'un portail de cette importance.

M. du Coëtlosquet annonce que sous le crépi qui recouvrait le tympan de ce portail et qui était lui-même revêtu mal à propos de l'indication : hôpital *général* de Saint-Nicolas, on a mis à découvert trois piédestaux destinés à soutenir trois statues, peut-être celles qui ont été retrouvées dans un grenier mais qui représentent des personnages inconnus.

Il termine en regrettant l'absence, dans les dépôts publics, de titres qui pourraient donner des indications précises sur l'état de ce portail avant la Révolution, titres qu'on a tout lieu de penser devoir se trouver à Nancy, où on les a transportés en grand nombre au siècle dernier.

Le rapport de M. Victor Simon sur une notice contenant des inscriptions trouvées sur le territoire du duché de Nassau, est ainsi conçu :

La notice que vous avez bien voulu confier à mon examen est un recueil d'inscriptions trouvées sur le territoire du duché de Nassau et publiées en 1855 à Viesbaden, sous le patronage de la Société des antiquaires de Nassau. Cette notice, de 124 pages in-8°, est très-intéressante. Ce travail indique par localité les diverses inscriptions qui ont été découvertes. Ces inscriptions pourraient être le sujet de diverses observations, mais parmi les documents qu'elles présentent j'ai remarqué surtout l'indication des légions et des cohortes qui ont occupé ce pays. Ce sont : la légion première *Adjutrix*; la légion quatrième *Macedoniana*; la légion huitième *Augusta*; la légion quatorzième *Gemina martia victrix*; la légion vingt et unième *Rapax*; la légion vingt-deuxième *Primigenia pia fidelis*; la légion trentième *Ulpia victrix*. A ces indications de légions sont jointes des indications d'ailes de cavalerie et de cohortes; parmi celles-ci on en indique de Dalmates, de Paunoniens, de Thraces, de Trevirois et de Vindeliciens. Ces noms sont pour la plupart inscrits sur des briques.

Cette notice contient aussi un certain nombre de noms de potiers inscrits sur des vases ou sur des lampes. D'autres inscriptions existant aussi sur des anneaux ou bagues et sur des pilons ont aussi été reproduites. Parmi les inscriptions nombreuses que contient cette notice et dont aucune ne se rattache à nos localités par ses indications, il est deux objets qui ont principalement fixé mon attention ; je veux parler de deux dés portant des lettres et des points sur leurs différentes faces. Ces dés sont taillés de manière que la table sur laquelle les lettres sont inscrites se trouve entre quatre autres tables biselées sur lesquelles les chiffres sont écrits. On ne dit pas de quelle matière est le premier de ces dés ; mais le second, trouvé près de Mayence dans un tumulus avec une monnaie en or de l'empereur Constance, est en pierre connue sous le nom de serpentine. Ce dernier surtout a excité vivement mon intérêt parce que je possède dans mon cabinet deux dés en serpentine, dont l'un est numéroté comme nos dés ordinaires, tandis que l'autre est marqué de chiffres et de lettres semblables à ceux qui existent sur les deux dés antiques décrits et dessinés dans cette notice.

Cette notice est terminée par une sorte de table ou de liste indiquant par ordre de matière les documents qu'elle contient.

D'abord certains signes y sont expliqués, puis vient la liste des noms et surnoms des personnes indiquées dans les inscriptions.

Puis on lit la liste des noms des potiers, celle des régions, des peuples, des villes et des bourgs, celle des tribus, celle des dieux et des déesses parmi lesquels on remarque *Dolicenus*, *Serapis Mithra*, celle des empereurs et des consuls, celle relative aux corps militaires.

Puis viennent les listes des choses notables, des notes présentant une longue série de mots abrégés ou de lettres à interpréter, et l'indication des lieux où les inscriptions sont conservées.

A cela on a ajouté l'indication des monuments qui ont été détruits et les lieux où les inscriptions ont été trouvées.

Telle est en somme cette notice qui est riche de documents fort curieux surtout pour l'histoire du pays où ont été découverts les monuments qu'elle indique. Il serait intéressant de voir publier ainsi les documents que présentent les diverses galeries archéologiques. On présenterait par ce moyen des recueils précieux pour écrire l'histoire des temps anciens.

Ce rapport est suivi d'une notice du même auteur, laquelle contient des indications précieuses dont la plupart ont été utilisées pour une promenade que la Société a faite à Scy, Chazelles, Lessy, Châtel-Saint-Germain, les ruines du château qui domine ce village et à Rozérieulles ; promenade dont les membres qui y ont pris part ont tous rapporté un excellent souvenir :

La promenade que je propose n'offre pas une grande étendue de pays ; mais, cependant, elle ne laisse pas que de causer quelques fatigues, parce qu'on est obligé de la faire presque entièrement à pied et de gravir plusieurs côtes.

La première localité à visiter en sortant de Metz est la côte St-Quentin qui s'avance dans la vallée. Sa hauteur au-dessus de la mer est de 350 mètres et de 180 au-dessus de la Moselle, cette rivière étant en ce point à 170 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les villages de Chazelles, Scy et Lessy sont situés sur ses flancs ; les deux derniers sont à la limite qui sépare le lias de l'oolite inférieure. Cette côte donne des eaux abondantes ; une partie de celles de Scy alimente la plupart des fontaines de la ville de Metz. Les terrains qui la constituent dans la partie la plus élevée, à l'aspect de Metz, sont à partir de sa base les marnes avec ovoïdes du lias ; les marnes siliceuses ou grès médioliasique, le marly sandstone qui est un grès siliceux plus ou moins argileux et micacé ; du fer oolitique en couches qui est peu apparent en ce lieu ; du calcaire ferrugineux à *pecten lens* et à *pecten personatus* et avec *gervillies* dans sa partie supérieure, et le calcaire à polypiers. Au-dessus de Lessy on trouve dans les carrières en exploitation des bélemnites de très-grande dimension.

Des antiquités ont été trouvées sur cette côte, on y a découvert des monnaies gauloises en argent, et M. Aubertin, ancien maire de Lessy, en défrichant un terrain sur la pente au-dessus de ce village, a exhumé des débris de maçonnerie et des objets en bronze, dont un ressemblait à une petite faucille. Des archéologues ont pensé que la route romaine de Metz à Verdun continuait sa direction sur cette côte pour aller rejoindre la voie de Trèves ; s'il en était ainsi, il paraît bien constant que cette route aurait eu près de Rozérieulles un embranchement ou diverticulum qui

aurait, comme au moyen âge, traversé la Moselle pour conduire à l'antique *Divodurum*. Sur le sommet de la côte St-Quentin, à l'aspect de Metz, il exista un ermitage avec un oratoire qui, d'après des débris que j'ai trouvés, était de style ogival pouvant appartenir au quinzième siècle ; à quelques pas de là était un télégraphe pour la ligne de Metz à Paris. On remarque sur cette même côte une croix monumentale érigée par notre honorable confrère, M. de Bouteiller.

Le village de Scy n'a de remarquable que la vue magnifique dont on y jouit. Près de l'église dont une partie est de style byzantin, il existe une promenade qui offre un très-beau point de vue sur Metz ¹. Les horticulteurs visiteront avec infiniment d'intérêt dans ce village, la propriété de M. Jacquin, officier supérieur en retraite. Cette propriété renferme des arbres indiquant tout ce que l'art peut obtenir de la nature.

Chazelles se trouve aussi dans une situation très-agréable ; on y remarque une église de style byzantin dont la forme extérieure, surtout ses créneaux et l'enceinte de son cimetière avec meurtrières, indiquent qu'elle pouvait servir de lieu de défense ; la porte latérale, qui est actuellement bouchée, est remarquable par sa forme et par les zigzags qui la décorent. Sur le territoire de ce village, on a découvert un aqueduc souterrain antique d'une construction particulière ; l'intérieur est revêtu de grandes briques qui en occupent le fond et les côtés, on l'a suivi sur d'autres points dans la direction de Longeau.

Le village de Lessy, situé non moins heureusement que les deux précédents, a des eaux abondantes dont une partie paraît avoir alimenté l'aqueduc précité. On y remarque le clocher de son église qui, par sa hauteur et ses larges dimensions, indique qu'il a dû servir de donjon pour la défense des habitants ; quelques peintures murales décorent intérieurement la partie inférieure de ce clocher.

Tous les revers de cette côte sont couverts de vignes et de plantations qui donnent des vins et des fruits de bonne qualité.

¹ C'est en ce lieu qu'a été inhumé un colonel du génie russe qui a été tué, en 1814, d'un coup de canon tiré des remparts de Metz par un garde national de cette ville.

Il serait à désirer que ses pentes supérieures, qui sont si dénudées, fussent reboisées ; ces reboisements seraient avantageux pour les habitants, et ils ajouteraient un riche ornement au paysage. Les plantations que M. Aubertin a fait exécuter sur le haut du versant de la côte, dans le sol calcaire, indiquent quels sont les résultats que l'on pourrait obtenir.

Gagnons le village de Châtel-St-Germain, situé au fond d'une vallée arrosée par un ruisseau abondant qui, après avoir parcouru la vallée de Monvaux et avoir mis en mouvement plusieurs usines, se jette dans la Moselle près de Moulins. Si notre promenade n'était pas limitée de manière à ne pouvoir nous arrêter que peu de temps dans ce beau vallon, nous éprouverions un grand plaisir à visiter la vallée de Monvaux, qui est très-intéressante et qui actuellement a une route qui la traverse dans toute sa longueur pour regagner celle de Briey ; mais ne nous écartons pas de notre programme qui absorbera le reste de cette journée. Quittons donc le village pour gravir la côte de Châtel-Saint-Germain, qui, par ses escarpements très-rapides et par sa position avancée dans la vallée, indique un lieu naturellement très-défen-sable ; aussi s'est-on principalement attaché à fortifier cette hauteur du côté de la plaine par des fossés et des retranchements en terre, et surtout par une muraille épaisse flanquée d'une tour à chaque extrémité. On sait que c'est dans cette enceinte élevée de 313 mètres au-dessus du niveau de la mer, et dans laquelle on voit encore les restes d'une église, que Jean d'Apremont, évêque de Metz, se retira en 1231, avec un des paraiges de Metz, celui de port Saily, à l'occasion de dissensions qui s'étaient élevées entre cet évêque et les habitants de Metz, pour le droit de *tonneau* ou d'octroi affecté à l'entretien des fortifications de la ville, et que ce prélat refusait de payer.

Les défrichements, que l'on exécuta il y a quelques années, firent découvrir dans l'enceinte de ce château un grand nombre de boulets en pierre d'un grand volume destinés à être précipités sur les assiégeants. Près de la muraille, du côté de la plaine, on trouva divers objets antiques, parmi lesquels était une hache en pierre. Cette arme autorise à penser que ce lieu avait déjà été occupé à une époque très-reculée.

Le village de Châtel-Saint-Germain est très-agréablement situé au pied de côtes couvertes de vignes et d'arbres fruitiers. Il est à

l'entrée de la belle vallée de Monvaux dont le fonds en prairies a ses versants couverts de vergers et de forêts, et présente des indices de gisement du fer oolitique en couches. Les rues de ce village sont arrosées par des eaux abondantes et on y remarque plusieurs boulets qui proviennent du château qui le dominait.

Après avoir visité ces beaux sites qui sont si variés, gravissons le versant droit de la vallée et dirigeons-nous vers Saint-Hubert; à peu de distance de là, visitons la route romaine qui occupe les hauteurs de Rozérieulles. A la vue de cette chaussée antique, on est tenté de s'arrêter pour recueillir les souvenirs historiques que rappelle cette voie de communication. De quelle époque date-t-elle? Est-elle d'origine gauloise? Quels sont les événements qui ont eu lieu depuis son établissement qui, suivant une colonne milliaire que j'ai découverte à Saint-Marcel, existait déjà sous le règne de l'empereur Nerva? Quelles sont les légions qui l'ont fréquentée? N'a-t-elle pas servi pour le passage des hordes d'Attila lorsqu'elles s'acheminaient dans les champs catalauniques? Enfin n'a-t-elle pas facilité l'entrée des peuples francs qui ont définitivement renversé la puissance romaine dans nos contrées?

De l'extrémité de ce tronçon de route qui aboutit au-dessus de Rozérieulles, on peut s'acheminer vers ce village pour gagner Metz; mais deux autres chemins qui conduisent aussi à Rozérieulles sont bien dignes d'intérêt. L'un est la grande route qui offre un magnifique point de vue sur Metz et sur les belles campagnes qui l'environnent; l'autre est le chemin de traverse qui conduit au village par un sol d'aspect sauvage, où l'on remarque des ornières sur des rochers actuellement inaccessibles aux voitures. La largeur de la voie semble indiquer que ces traces profondément burinées dans le rocher datent de l'époque romaine; en effet, cette largeur est de 1^m06, tandis que celle de notre époque est de 1^m45¹.

Le village de Rozérieulles est situé au pied de plusieurs côtes. La route impériale de Metz à Verdun fait sur l'une d'elles un grand

¹ Dans la rue Fournirue, à Metz, on a découvert, il y a peu d'années, un pavé romain sur lequel on voyait des ornières qui étaient séparées par une distance de 1^m03.

circuit et des zigzags pour éviter la roideur des pentes. Ce village, dont les vignes et les nombreuses plantations offrent une riche végétation, mérite aussi d'être visité pour ses maisons anciennes et surtout pour son église de style ogival, à laquelle des réparations importantes ont été faites par les soins de M. le curé, l'abbé Poinsignon, qui n'a rien épargné pour y rendre au culte toute sa dignité.

A quelques pas de Rozérieulles on retrouve la route qui conduit à Metz, et soit à la Maison-Neuve, soit à Moulins, on trouve des omnibus pour regagner cette ville. Mais avant de quitter ce beau pays, j'engage à aller visiter le village de Sainte-Ruffine, dont la position sur une hauteur escarpée, composée de marnes du lias et couverte de vignobles et d'arbres, offre un point de vue magnifique sur la vallée de la Moselle. Les géologues trouveront des posidonies dans ces marnes, et les archéologues visiteront, près de cette localité, les restes d'une chapelle qui était consacrée à la patronne du lieu ; on y voit encore les débris d'une statue de cette sainte, et là, comme à Saint-Elophé, près de Soulosse, l'antique *Solimariaca*, des habitants viennent gratter la pierre de la statue, pour employer la poussière qu'ils en obtiennent dans des breuvages qu'ils donnent à des malades à titre de remède. Cet usage, qui existe dans divers pays et parait remonter à une haute antiquité, ne se borne point à gratter quelques monuments religieux : on a vu près de Metz des habitants recueillir des débris de défenses d'éléphants fossiles et les employer dans le même but. C'est aux médecins qu'il appartient de dire quelle peut être l'efficacité de ces breuvages.

Au-dessus de Sainte-Ruffine les géologues remarqueront que le sommet de la côte est couvert de galets quartzeux appartenant à des alluvions anciennes provenant des Vosges, et ils apprendront avec intérêt que près de là, dans les calcaires qui dominent le village de Jussy, on a trouvé des cristaux de fer de forme octaédrique.

Enfin pour terminer cette course un peu longue, mais riche de sujets d'observations, on visitera à Moulins, au bas de la côte de Sainte-Ruffine, le château qui a appartenu au père du maréchal de Fabert, qui fut maître-échevin de la ville de Metz et seigneur du village de Moulins ; ce château n'a cependant rien de bien remarquable, il est de forme rectangulaire et à chaque angle il est défendu par une tour. Des débris trouvés dans les fossés de ce

château autorisent à supposer qu'une construction romaine a précédé ce monument. Il y a près de ce village un autre château ressemblant au premier mais situé plus agréablement, c'est le château de Grignan. Non loin de là il existe un pont qui avait été établi anciennement pour traverser la Moselle. Mais depuis longtemps cette rivière a déplacé son lit et aujourd'hui elle coule à une certaine distance de ce lieu. De ce pont on jouit d'un très-beau point de vue sur la ville de Metz.

Arrivés à Moulins, nous pouvons considérer notre promenade comme terminée, il ne nous reste plus qu'à regagner la ville. Cependant les promeneurs qui ne voudraient pas revenir par les lieux qu'ils ont déjà parcourus pourraient traverser la Moselle, au bac de Moulins, et rentrer à Metz par Montigny. Ce village possède trois établissements dignes d'attention : le séminaire et la maison religieuse dite le Sacré-Cœur, qui sont deux bâtiments importants construits de nos jours et dont l'architecture est remarquable ; le troisième consiste dans les ateliers du chemin de fer qui offrent un grand intérêt pour les personnes qui désirent connaître les procédés inventés par l'intelligence humaine pour augmenter sa puissance et pour lui rendre faciles et prompts ses communications avec les diverses nations de l'univers.

M. le président fait connaître qu'il s'occupe en ce moment de réunir un certain nombre de questions qui seront proposées très-prochainement aux méditations des personnes désireuses d'assister aux *assises scientifiques* qui doivent avoir lieu à Metz à l'occasion de notre Exposition universelle et il demande le concours de la Société.

M. de Bouteiller émet l'avis de donner toute latitude à M. Victor Simon, qui a présidé avec grand succès des assises scientifiques et qui est en rapport avec M. de Caumont, pour organiser ces assises et pour régler toutes les questions de détail qui pourraient se soulever à cette occasion.

Il est convenu qu'aussitôt que le programme sera arrêté, il en sera envoyé des exemplaires aux Sociétés voisines avec lesquelles nous sommes déjà en rapport, avec invitation de se réunir au jour qui sera ultérieurement fixé et qui

ne peut être plus rapproché que la fin d'août ou le commencement de septembre.

M. de Bouteiller expose que les nombreuses et pressantes occupations qui résultent pour lui et pour son collègue M. Abel, de l'Exposition universelle, ne leur laissent pas le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour remplir convenablement et sans auxiliaire leurs fonctions de secrétaires de la Société. Il prie en conséquence la Société de vouloir bien continuer à M. Durand l'intérim qui lui a été confié au début de la séance, avec le titre de *secrétaire-adjoint*.

Cette proposition est mise aux voix et adoptée.

SÉANCE DU 11 JUILLET 1861.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance.

Le secrétaire de la Société des sciences de la haute Lusace a écrit pour demander à notre Société d'entrer avec elle en voie d'échanges de publications. Le bureau es chargé d'examiner s'il y a pour nous un intérêt sérieux à établir cet échange, d'après le genre des études auxquelles se livrent les érudits de Gorlitz.

Le secrétaire donne lecture d'une lettre par laquelle M. Saint-Joanny, avocat à Thiers, rappelle le mémoire qu'il a envoyé à notre Société et qui a pour but de faire valoir l'importance que présentent pour l'histoire les actes notariés, antérieurs à 89, actes qu'il voudrait voir réunir dans un dépôt unique semblable à celui des archives de l'empire.

Après avoir entendu la lecture des conclusions qu'il pose dans ce mémoire, la Société déclare que dans sa pensée les minutes du notariat constituent une propriété privée, et qu'il ne lui paraît pas possible de porter atteinte à cette propriété. En conséquence il est passé à l'ordre du jour sur les conclusions du mémoire de M. Saint-Joanny.

Le président présente à la Société les ouvrages suivants dont il lui a été fait hommage:

Éloge du maréchal de Mercy, par M. Ad. Lang, br. in-8°.

Étude sur Rodemack, par M. Abel, —

Le mont Saint-Quentin, id. —

Notice sur le général Chevert, par M. G. Des Godins, —

Notice sur Jametz et ses seigneurs, par M. Buvignier, (rapporteur M. Dommanget).

M. Abel, en faisant hommage de son étude sur *Le mont Saint-Quentin*, fait remarquer que la simultanéité qu'établit le *Bulletin* entre la seconde partie de ce travail paru dans l'*Austrasie* et la notice de M. Hallez d'Arros sur les *Ermîtes du mont Saint-Quentin*, présenté à la séance du 10 mars, ne peut avoir qu'un caractère tout relatif, vu les précédents articles publiés par lui sur l'*Histoire du mont Saint-Quentin* dans le *Courrier de la Moselle* et dans l'*Austrasie*.

Le président annonce que M. le préfet a bien voulu le consulter au sujet de l'emploi des 7,000 francs accordés par l'État pour être employés au profit de la restauration et de la consolidation des arches de Jouy, qu'il s'est rendu sur place avec notre confrère M. Racine, et qu'ils se sont accordés pour proposer diverses mesures dont l'opportunité leur a paru incontestable. M. Racine a bien voulu se charger de rédiger le rapport qui sera présenté à M. le préfet sur cette question, et il y a lieu d'espérer que cet intéressant rapport pourra être communiqué officiellement à la Société.

Le président a reçu de M. de Caumont, directeur du Congrès archéologique de Reims, le programme des questions qui seront traitées à cette session, ouverte le 24 juillet. Il est donné lecture de ce programme qui, dans toutes ses parties, offre le plus grand intérêt. M. le président dit que nulle localité ne pouvait être plus heureusement choisie pour devenir le siège d'un congrès. M. l'abbé Perrin fait remarquer en effet, qu'outre des substructions très-importantes et de magnifiques mosaïques, on y a, dans les derniers temps, découvert un grand nombre de médailles romaines du Haut et du Bas-Empire.

Au sujet des assises scientifiques qui doivent se tenir à Metz, le président donne lecture d'une lettre de M. Niklès, professeur éminent de la Faculté des sciences de Nancy, qui veut bien promettre son plus bienveillant concours.

M. Simon a préparé le programme des questions à traiter ; il compte le soumettre à un comité composé des présidents et de quelques membres de toutes les sociétés savantes de notre ville. Ce programme sera sans doute définitivement arrêté, imprimé et distribué pour le 1^{er} août. Les assises se tenant les 2, 3, 4 et 5 septembre, ceux auxquels l'invitation d'y prendre part s'adresse, auront donc un mois plein pour se préparer à y paraître avec quelques-unes des questions élucidées. Le président recommande tout particulièrement aux membres de la Société, la partie du programme qui est relative à leurs études spéciales.

Communications et Travaux.

M. Clercx communique un bracelet romain en bronze recouvert d'une belle patine, qui a été trouvé à Rentgen, et dont M. Géný, médecin à Rodemack, a bien voulu faire hommage à la Société.

M. Clercx présente également une pierre tumulaire d'un grand intérêt, découverte dans les déblaiements de la citadelle à quelques mètres de la porte de l'oratoire des Templiers. Cette pierre, qui a soixante-dix centimètres de haut sur trente centimètres de large et douze centimètres d'épaisseur, représente un personnage vêtu d'une robe longue et portant la chevelure assez longue et touffue. Son bras gauche est pendant le long de son corps, l'autre est replié sur la poitrine et sa main tient un phylactère qui, après avoir dessiné une courbe au-dessus de sa tête, revient parallèlement à son corps. Sur ce phylactère se lit l'inscription suivante, qui a été déchiffrée par MM. de Salis et Clercx, sauf un mot où la pierre avait éclaté.

Et gist · mesires · · · · · freires · chapelens ·
 hi · fot · maistres · des · maisons · dou · Temple de Corène · 11111 ans ·
 hi fot mors · la vigile de la Chandelour ·
 lan · M · CC · 1111 XX · 011

Ce personnage était donc le provincial en Lorraine de l'ordre du Temple, et sa mort a précédé de vingt-trois ans la suppression de cet ordre, condamné en 1310.

Dans les mêmes déblais, a été trouvé un épilatoire romain en bronze d'une excellente conservation.

Le président fait part de la découverte d'une inscription ayant un caractère historique infiniment moins sérieux, mais qui cependant rappelle un personnage local qui ne manque pas d'importance; c'est sur une vieille marmite en fonte de fer qu'elle a été lue récemment. Elle est ainsi conçue : « 1722, Jean Esmerly de Boisage, escuyer, brigadier des armées du roy, lieutenant-général d'artillerie. » M. Anatole Durand, dont la famille est alliée à celle des Emery de Boisage, donne sur ce personnage quelques détails biographiques.

Le président dit que quelques exemplaires à part ont été tirés de la partie de notre avant-dernier bulletin où il est question de la précieuse gravure découverte dans les archives municipales, et que ces tirages seront envoyés sans retard à l'Académie des beaux-arts et à quelques Revues ou Sociétés artistiques, pour répandre dans le monde des arts un fait si important pour l'histoire de l'art xylographique.

Le Secrétaire donne lecture de la lettre suivante écrite par M. Thilloz, et qui complète ce que ce savant confrère a déjà dit au sujet de la tombe d'une princesse lorraine, à Saint-Arnould.

Dans une lettre du 10 juin dernier, je vous communiquais quelques documents que je pensais devoir s'appliquer à la sépulture de la princesse de Lorraine, que vous avez remarquée dans l'église de Saint-Arnould; depuis j'ai pu constater que ces conjectures étaient exactes. Voici le résumé très-rapide de quelques pages de Fr. Koellner, *geschichte des Sarbrück'schen Landes*.

Elisabeth, fille du duc Ferry de Lorraine (Ferry, seigneur de Joinville et comte de Vaudemont), épousa, le 12 août 1412, le comte Philippe I^{er} de Nassau-Saarbruck. Veuve en 1429, elle fut tutrice du comte Jean III son fils, né en 1423, et régente jusqu'en 1442.

Elle fit plusieurs donations à l'église de Saint-Arnold, entre autres 50 florins du Rhin, le 19 août 1429, après la mort de son mari; et 200 florins peu de temps avant qu'elle-même ne mourût.

Ces donations avaient pour but des fondations pieuses et des prières commémoratives.

Elisabeth mourut le 17 janvier 1455-1456. Elle fut enterrée dans le chœur de Saint-Arnold. « Son tombeau s'y voit encore » au milieu du chœur. Il consiste en un sarcophage aux côtés duquel sont les armes de Saarbruck, de Nassau, de Lorraine et de Vaudemont. Au-dessus la statue en pierre de la princesse, de grandeur naturelle; autour, l'inscription suivante :

(Suit la copie exacte de l'inscription que donnaient les *origines nassoicæ*, et que je vous ai envoyée).

» Elle fut la première de la famille régente enterrée dans l'église » de Saint-Arnold, qui depuis ce temps est devenue le lieu de » sépulture de nos princes. »

C'est donc là, Monsieur, une question complètement éclaircie, et je serai charmé si ces renseignements ont pu vous être agréables.

M. l'abbé Ledain a écrit à M. de Bouteiller la lettre suivante, dont il est donné lecture, et qui présente l'intérêt d'une véritable notice numismatique:

Si j'ai des raisons pour aimer la ville de Metz, j'ai aussi, mais sous un autre rapport, quelques motifs pour aimer Nancy, où je me trouve en présence des souvenirs de la Lorraine d'autrefois et de ses bons princes qui, pendant plusieurs siècles, la rendirent heureuse en la gouvernant avec équité, sagesse et humanité. Je vais donc volontiers à Nancy, et il m'est souvent arrivé, lorsque je quittais Metz, de remonter les fertiles vallées de la Moselle et de la Meurthe et d'aller visiter l'ancienne capitale de la Lorraine avant de retourner à Louvigny. C'est encore une course de ce genre

que j'ai faite récemment, le surlendemain du jour dont j'ai passé la soirée près de vous.

A Nancy, j'essaie de glaner quelques épis dans un champ où d'autres plus heureux ont abondamment moissonné. Mais ces épis, il faut le dire, sont devenus bien rares aujourd'hui! Les médailles et les autres objets, les livres et les mémoires imprimés ou manuscrits, en un mot, tout ce qui présentait de l'intérêt pour l'histoire de la Lorraine, a été recherché et recueilli avec un soin si grand qu'il n'est presque plus possible de glaner sur les pas de ceux qui vous ont précédé. Cependant j'ai réussi, dans ce dernier voyage, à me procurer un gros d'argent, de Jean I^{er}, duc de Lorraine, exactement semblable au n° 2 de la planche VII des *Recherches sur les monnaies des ducs héréditaires de Lorraine*, par M. de Saulcy. En voici la description :

† IOHES DVX LOTHOR ET MARC;

écusson de Lorraine dans un contour curviligne formé de neuf demi-cercles aboutés.

⌚ MONETA FECTA IN NANCEIO;

épée, la pointe en bas, entre deux aiglons.

L'acquisition de cette pièce, qui n'est pas commune, porte à quatorze le nombre des variétés de la monnaie de Jean I^{er}, qui se trouve dans ma suite lorraine dont je ne puis, du reste, parler ici que comme d'une suite très-incomplète.

Jean, premier du nom, qui régna depuis l'année 1346 jusqu'en l'année 1389, fut aussi le premier d'entre les anciens ducs de Lorraine, de la branche dite d'Alsace, qui fit frapper sa monnaie avec une assez grande variété dans les types. Pour commencer par l'atelier monétaire qui eut quelque importance après celui de la capitale, je trouve dans les *Recherches* de M. de Saulcy quatre différents types de monnaie frappée à Sierck. Quant aux variétés sorties de l'atelier de Nancy, elles sont au nombre de vingt-cinq. Si à ces vingt-neuf variétés j'ajoute d'abord les deux variétés du florin d'or de Jean I^{er}, connues seulement depuis l'importante découverte numismatique qui a été faite en 1845, à Buissoncourt (Meurthe), ensuite six variétés en argent frappées à Nancy et à Preny, et une variété frappée à Neufchâteau, qui sont encore inédites, il s'ensuivra que toutes les variétés de la monnaie de ce prince s'élèvent en ce moment à trente-huit. Le nombre en est peut-être plus grand.

Au reste, il y a lieu d'espérer que M. le vice-président Gillet, de Nancy, et M. Monnier, de la Malgrange, dont les suites numismatiques lorraines passent pour être les plus riches et les plus complètes de la province, nous feront bientôt connaître toutes les médailles inédites de leurs précieuses collections et celles qui pourraient se trouver ailleurs, et qu'ils rempliront ainsi plusieurs lacunes de l'ouvrage de M. de Saulcy. Une publication de ce genre est destinée à vivement intéresser tous ceux qui consacrent leurs instants de loisir à l'étude de la numismatique des provinces de l'Est de la France et de la Lorraine en particulier, et elle sera désormais entre leurs mains un supplément nécessaire aux *Recherches sur les monnaies des ducs héréditaires de Lorraine*.

Puisque j'ai nommé M. le vice-président du tribunal civil de Nancy, je crois qu'il n'est pas hors de propos de vous dire que j'ai joui, au mois d'août de l'année dernière, de la faveur inespérée de voir sa riche collection numismatique. Il était venu spontanément à ma rencontre à Nancy, pour me proposer cette partie de plaisir scientifique et je l'ai acceptée sur-le-champ avec un sentiment de reconnaissance qui n'est point encore altéré aujourd'hui. J'ai donc pu examiner en détail et admirer, pendant deux heures, ses belles suites gauloise, mérovingienne et messine, et surtout sa suite lorraine qui est aussi belle, aussi riche et aussi complète qu'il est actuellement possible à un amateur de la former. Ce qui ajoute encore beaucoup de prix à la suite lorraine de M. Gillet, c'est la suite qui y est jointe des médailles de la branche ou de la famille de Lorraine-Guise, qui s'est illustrée par de grands services rendus à l'Eglise et à l'État. Presque toutes les pièces des suites numismatiques de M. le vice-président ont un relief et sont d'une conservation qui ne laissent rien à désirer. Plusieurs sont inédites et quelques-unes uniques, c'est-à-dire qu'elles ne se trouvent dans aucun cabinet connu. Parmi un grand nombre de médailles extrêmement remarquables et rares, j'ai distingué un exemplaire du florin d'or de Jean I^{er}, duc de Lorraine, et le denier d'argent de Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire et souverain de Lorraine. Ce denier était, en 1860, le troisième exemplaire qui fût connu, puisque M. de Saulcy, dans ses *Recherches*, avait donné la description d'un premier exemplaire qui, de la collection numismatique de M. le baron Marchant, a passé au cabinet impérial de Vienne, en Autriche, et d'un second qui était dans la riche

suite française de M. le docteur Voillemier, à Senlis. Vous m'avez appris, à Metz, qu'un quatrième exemplaire du denier d'argent de Gérard d'Alsace a été récemment trouvé à Louvigny, et qu'il fait partie en ce moment de la suite lorraine de M. Dufresne, conseiller de préfecture et vice-président de la Société d'archéologie. Vous ferez bien, peut-être, de demander à M. Dufresne si cette rare médaille a été trouvée dans la partie du territoire de Louvigny qui est nommée la *Ronde-Corvée* et qui est une des pièces de terre de sa ferme. Au milieu de ce confin ou canton de terres de la *Ronde-Corvée*, il y a une étendue de quatre-vingts pas carrés s'élevant et s'arrondissant légèrement en bosse. Beaucoup de restes et de débris de constructions y sont répandus et dispersés et m'ont fait conjecturer qu'il y avait eu, sur ce terrain, non pas un établissement gallo-romain, quoique la voie romaine de Metz à Nomeny passât tout près de là, mais un établissement moins ancien qui a été détruit, soit pendant les petites guerres que se faisaient les Lorrains et les Messins, soit au commencement du dix-septième siècle, au temps de l'invasion des Suédois, qui prirent le château de Louvigny et ruinèrent entièrement celui de Moince, situé entre Louvigny et Saint-Jure, à la distance de 3 hectomètres de la même voie romaine. Les morceaux de tuiles creuses que j'ai ramassés sur le terrain de la *Ronde-Corvée* sont semblables à ceux que j'avais précédemment recueillis sur les ruines du château de Moince. Les uns et les autres sont de fabrication ancienne et ils ne diffèrent en rien des tuiles creuses que je vis encore l'an dernier, entassées, près l'oratoire des Templiers de la citadelle de Metz, sous deux couches de terres rapportées que l'on s'occupait alors à enlever.

Il y a sur le territoire de Louvigny, qui comprend une étendue de dix-huit cents hectares, plusieurs emplacements où sont enfouis des restes de constructions de l'époque gallo-romaine et du moyen âge.

J'ai fait à Nancy une seconde acquisition qui a également rapport à la numismatique. J'ai trouvé, exposés en vente dans une librairie, plusieurs cahiers écrits et signés de la propre main de Mory d'Elvange. Le désir de posséder quelque chose du célèbre numismate lorrain dont les œuvres imprimées sont en petit nombre et de plus difficiles à trouver, m'a fait acheter quelques-uns de ces cahiers.

Le premier cahier contient des extraits de l'ouvrage de Vaillant

sur les médailles consulaires; les dessins des médailles sont au commencement. — Le deuxième cahier est intitulé : *Notice historique des familles romaines désignées communément sous le nom de consulaires*, etc., sans figures. — Le troisième est un court extrait de l'ouvrage de Pellerin, sur les médailles des peuples, des villes et des rois, avec les dessins. — Enfin le quatrième est un extrait des *Recherches curieuses sur les monnoies de France*, par Bouteroue, ouvrage très-rare, avec les dessins. L'écusson de Mory d'Elvange et sa signature, suivie de la date 1783, se trouvent en tête de ce dernier cahier. Les autres cahiers, que je n'ai pas jugé à propos d'acheter, étaient encore relatifs ou aux médailles ou aux pierres gravées.....

M. Dommanget lit le rapport suivant, sur une brochure de M. d'Otreppe de Bouvette et sur l'ouvrage de M. Eltz, intitulé *l'Abbaye de Saint-Willibrod* :

On se défie des petits livres au temps où nous vivons, et ce n'est pas sans cause; gardons-nous cependant de les envelopper tous dans une commune réprobation, car il en est plusieurs qui renferment des idées utiles ou des faits intéressants. Je n'hésite pas à ranger dans ce nombre la publication récente de M. le Président de l'Institut archéologique liégeois, sur les congrès scientifiques, et la notice de M. Eltz sur l'abbaye de Saint-Willibrod.

M. d'Otreppe de Bouvette fut délégué par huit sociétés belges, pour les représenter au congrès des sociétés savantes qui s'ouvrait à Paris, le 2 avril dernier. En rendant compte de sa mission, dans l'ouvrage dont l'examen m'a été confié, il développe l'idée et le plan d'un lien fédéral entre les diverses académies de province : « Rapprochez-vous, leur dit-il, unissez-vous par un » lien de fédération et que, chaque année, des délégués de votre » choix s'assemblent pour annoncer les œuvres nouvelles et » publier, par des bulletins résumés, les travaux d'ensemble. De » là naîtrait l'émulation, s'obtiendrait la publicité, se forme- » raient les forces vitales de chaque époque, et presque la » somme d'intelligence et le génie de la nation. » C'est à la Belgique que l'auteur adresse ce conseil, car il reconnaît que son vœu est réalisé pour la France, par la création de l'Institut

des provinces ; il s'efforce de démontrer aux jeunes hommes de son pays les avantages de ces réunions périodiques, où s'ouvre un champ vaste à d'intéressantes discussions qui répandent la lumière et agrandissent toujours un peu le cercle des connaissances utiles.

M. Eltz a retracé l'histoire de la ville d'Echternach, située à l'extrême frontière du grand-duché de Luxembourg, et aux pieds de laquelle coulent les eaux limpides et bleues de la Sûre, dans un lit de pierres à aiguiser. Il nous fait assister à la fondation du monastère de Saint-Willibrod, au commencement du huitième siècle, si ce n'est à la fin du septième, avec les largesses de Pépin d'Héristal et de la pieuse Ermine, fille de Dagobert II, roi d'Austrasie. M. Eltz cite un acte daté de Sarreguemines, du 13 mai 706, par lequel Pépin d'Héristal et sa femme Plectrude, font donation au moine Willibrod, qui évangélisait alors les peuplades du vaste pays d'Ardenne, de leur part dans le domaine d'Echternach, en vue de l'érection d'un établissement conventuel.

Il décrit les monuments anciens qui se voient encore dans l'enceinte de cette vieille ville ou dont les vestiges couvrent les bords de la Sûre, de l'Our et de l'Alzette ; ce qu'il en dit fait naître le désir de visiter cette contrée éminemment pittoresque et qui formait, en 1814, l'un des principaux cantons de notre département des Forêts.

M. Eltz consacre une grande partie de sa notice à la procession dansante d'Echternach, qu'il appelle la *procession des Saints dansants*, et qui est assurément l'une des pratiques religieuses les plus extraordinaires qui se puissent voir ; je n'en reproduis pas les détails, parce qu'ils sont connus de tout le monde à Metz, et qu'ils ont reçu une publicité assez récente dans le tome xxv de *l'Illustration universelle*, p. 347. J'aurais souhaité d'apprendre avec certitude l'origine de la danse processionnelle d'Echternach, d'avoir une explication satisfaisante de sa raison d'être, de sa perpétuité à travers les siècles et les révolutions, malgré les défenses réitérées de l'autorité publique : il paraît qu'en 1777, l'archevêque-électeur de Trèves avait ordonné, du consentement de l'impératrice Marie-Thérèse, que la procession d'Echternach se ferait désormais sans musique, et que les pèlerins s'abstiendraient de danser ; plus tard, le 10 mai 1786, un édit de Joseph II supprima toutes les processions, à quelques exceptions

près, dans les Pays-Bas autrichiens; et cependant, le mardi de la Pentecôte 1860, à Echternach, on a compté plus de sept mille pèlerins dansants. Les points que je voulais éclaircir restent à l'état de conjecture, n'ayant pour eux, de l'aveu de M. Eltz, que la tradition populaire, ou une légende de l'année 729, qui s'en écarte, mais dont rien ne garantit l'authenticité. Cette légende, dite du *Ménétrier d'Echternach*, a été publiée dans l'*Univers catholique*, en mai 1858, par M. Collin de Plancy. M. Eltz, qui la rejette comme apocryphe, ou tout au moins comme suspecte, accorde plus de confiance à la tradition populaire, qui donne à la procession d'Echternach une origine commune à celle des Flagellants et des Maniaques, qu'on appelait les *Danseurs de Saint-Guy*. Elle remonterait au quatorzième siècle, époque marquée par de grandes calamités publiques. Une horrible famine, à laquelle se joignit la peste apportée, disait-on, de l'Orient en Europe, par des vaisseaux génois; d'autres maladies sous des formes diverses et qui se communiquaient par le *regard*, suivant la croyance vulgaire; la guerre partout, mille fléaux déchirés en même temps, firent périr le tiers de la population. Le désordre moral n'était pas moins grand que le désordre physique, je veux dire que l'esprit était aussi malade et aussi tourmenté que le corps: les imaginations, terrifiées par l'excès du malheur, recoururent à des moyens quelquefois héroïques, souvent bizarres et pleins de fantaisies, mais toujours inspirés par le sentiment de la pénitence, dans l'esprit de conjurer les effets de la colère divine.

« Il est vraisemblable, dit M. Eltz, que la procession
 » d'Echternach tire sa naissance de ce temps-là, par imitation
 » des pèlerinages que faisaient ceux qui se croyaient piqués de
 » la tarentule, avec l'espérance d'obtenir leur guérison.

» Cette supposition acquiert encore un plus haut degré de
 » fondement, si l'on remarque que la grande majorité des pèlerins
 » qui se rendent à Echternach, à la solennité du mardi de la
 » Pentecôte, y arrive d'en deçà du Rhin, des bords de la Moselle,
 » de la Sarre, de la Sûre, de l'Our et de l'Eiffel, et appartiennent
 » aussi de nos jours encore, soit aux contrées qui virent naître
 » les danseurs de Saint-Guy, au quatorzième siècle, soit aux
 » paroisses ressortissant anciennement à la juridiction de l'abbaye
 » d'Echternach.

» Nous avons cru bien faire de constater ces faits en laissant
 » pourtant à l'avenir le soin de consolider la conjecture dont s'agit.
 » Mais, quoiqu'il en soit de toutes les hypothèses émises par les
 » savants, on ne saurait nier la haute antiquité de la procession
 » dansante, et nous pourrions affirmer, de concert avec la tradition
 » populaire et tous les auteurs qui en parlent, que l'origine de
 » cette procession, tout en se perdant dans la nuit des temps du
 » moyen âge, appartient à une époque de grandes calamités et de
 » misères publiques. »

M. Eliezer Lambert donne lecture d'un mémoire du plus
 grand intérêt sur l'écriture et la langue phéniciennes. La
 Société décide que ce savant travail figurera dans notre
 volume des *Mémoires*.

La Société décide que le bureau sera prié d'organiser,
 pour la semaine suivante, une promenade archéologique
 qui aura principalement pour objet la visite des belles
 églises gothiques de Fèves et de Norroy-le-Veneur.



SÉANCE DU 8 AOUT 1861.

Présidence de M. Victor Simon.

Admission de nouveaux Membres.

Le bureau a admis comme membres de la Société :
M. le comte d'Apremont de Lynden, à Haltienne (province de Namur) ;
M. Léon Jaunez, ingénieur civil à Sarreguemines.

Communications et Travaux.

M. le Président rend compte que la promenade qui avait pour but Fèves, Norroy, etc., a eu lieu la semaine précédente et qu'elle a présenté un vif intérêt. M. Purnot a bien voulu se charger du rapport relatif à cette promenade.

M. Guerey présente le dessin qu'il a eu la bonté de faire pour servir d'en-tête aux diplômes de la Société. Les membres présents donnent leur approbation à ce projet de vignette dans lequel sont réunis la plupart des monuments intéressants de notre pays.

M. Martin Daussigny, conservateur du musée de Lyon et l'un de nos membres honoraires, a envoyé un grand nombre de brochures archéologiques dont il est l'auteur, avec une lettre des plus bienveillantes et des plus flatteuses pour la Société.

M. de Caumont a fait parvenir à la Société, par M. Hallez d'Arros, l'expression du cordial intérêt qu'il lui porte et lui a fait hommage de sa brochure sur les tombes antiques de Bordeaux.

M. Hallez d'Arros, qui a représenté notre Société au Congrès archéologique de Reims, donne des détails sommaires sur cette solennité scientifique. Le nombre des assilants était considérable. S. E. Mgr le cardinal Gousset a présidé toutes les séances. Les principaux objets d'étude ont été la cathédrale, l'église Saint-Remy, et une magnifique mosaïque de dix mètres carrés, trouvée près de la *porte de Mars*. M. Hallez complètera ces indications rapides dans un rapport écrit et complet qu'il fait espérer pour une des prochaines séances.

M. le comte Van der Straten donne, de son côté, des détails intéressants sur le Congrès des délégués des sociétés savantes qui s'est tenu le printemps dernier à Paris, et auquel il a bien voulu nous représenter. Il a siégé au bureau en qualité de vice-président de notre Société et a assisté à deux séances qui ont été remplies de discussions d'un haut intérêt.

M. Victor Simon livre aux préoccupations de ses confrères la solution de la question suivante, que différentes circonstances ont récemment mise à l'ordre du jour : *Si les Romains n'ont pas eu de tours municipales ?* Il a remarqué qu'à Soleure, à Gran, il y avait des tours romaines carrées au milieu de la ville. A Metz, il y en avait une ronde à l'emplacement du marché Saint-Jacques. Ne pourrait-on pas supposer qu'elles avaient pour usage de servir de tour municipale ?

M. Abel répond qu'il y a des poètes satyriques romains qui disent en parlant de paresseux « qu'ils ne sont venus au marché qu'après la cloche qui indiquait l'heure sur le forum. » De là au beffroi municipal il y a loin sans doute. Mais on peut voir quelques recherches à ce sujet dans un article intitulé : *Un procès de cloches*, qui a paru dans l'*Austrasie* vers 1855. Quant à l'emplacement du forum

messin il est problématique, mais on a trouvé dans la rue Fournirue, à quatre mètres environ au-dessous du sol, un pavé composé d'énormes dalles. Or, on sait que l'usage des Romains était de daller ainsi leur forum. On pourrait donc penser avec une certaine probabilité que le forum était sur la place Saint-Jacques et que son pavé s'étendait aux voies adjacentes : supposition que confirme l'observation de M. le Président.

M. Victor Simon ajoute qu'il y avait certainement un temple en haut de Fournirue, vis-à-vis la maison de M. Grenan, confiseur. Les colonnes et le pavé en ont été mis au jour il y a déjà plusieurs années. On y a aussi retrouvé une statue de Mercure, des restes mutilés de laquelle on a fait impitoyablement une borne.

M. Abel dit encore que devant chez M. Darras, rue du Plat-d'Étain, on a découvert d'énormes blocs sculptés et de vastes frises ; à l'angle de la rue Romaine *de la station*, de Taison, plusieurs statues d'Hercule. Il fait remarquer en passant que c'est à cette place que les maîtres tonneliers recevaient le salut des balayeuses, usage traditionnel de notre ville, conservé par M. Viville dans sa *Notice sur Metz*. M. Abel ne veut pas quitter le haut de Fournirue sans parler encore de la maison Boissart, le premier musée lapidaire de Metz, dont M. Migette a fait un croquis très-fidèle avant sa destruction, et dont il a pris le relevé mètre par mètre, avec la reproduction de toutes les inscriptions incrustées dans sa façade.

M. le Président dit que cette énumération intéressante est bien dans l'esprit de M. de Caumont, qui voudrait que la ville fût étudiée, pour ainsi dire, maison par maison, et qu'on fit un classement régulier et méthodique de toutes les antiquités qu'elle renferme. M. de Bouteiller dit que ce serait le palais des rois d'Austrasie, le *regium palatium*

de Venance Fortunat, qui devrait prendre le premier rang dans cette étude. M. le Président a énoncé une idée qu'il serait utile de réaliser, ce serait d'avoir un plan de la ville à une assez grande échelle et d'y indiquer tous les fragments de constructions romaines qui y subsistent encore et qui viendront par la suite à y être découverts. Ce plan fournirait des jalons complètement sûrs pour la rédaction d'une carte authentique de Metz romaine.

M. Abel donne lecture de la notice suivante, sur les églises de Terville et de Veymerange :

S'il est du devoir de toute Société d'archéologie et d'histoire de recueillir les découvertes faites autour d'elle, intéressant les monuments anciens, il est encore bien plus de son devoir de conserver le souvenir de ceux qui disparaissent. L'arrondissement de Thionville a eu le bonheur d'avoir à sa tête, depuis 1819 jusqu'en 1830, un homme intelligent et érudit, M. Tessier, membre de l'académie de Metz. Sous l'influence de cet habile administrateur, le pays avait sauvé de la hache des réparations quelques églises gothiques. Aujourd'hui on peut encore en compter trois ou quatre à peine. Vient d'être détruite la chapelle ogivale du village de Terville.

Ce village est peu connu. Il a cependant sa place marquée dans l'histoire. C'est de cet endroit que le prince de Condé établit son quartier-général quand, en juin 1643, il vint assiéger Thionville que possédaient alors les Espagnols et les Flamands. Le village de Terville en prit le nom de *Quartier du roi*, dénomination qu'il a conservé sur plusieurs anciennes cartes topographiques. Il n'y a pas encore un an on se montrait la maison qu'habita le duc d'Enghien, et quand, en 1792, l'armée de son descendant vint à son tour assiéger Thionville, les émigrés avec Monsieur et le comte d'Artois en tête, saluèrent avec respect la chambre qui avait abrité l'aïeul du prince de Condé.

C'est dans cette chambre que le duc d'Enghien signa plusieurs documents dont quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous, notamment un lettre ¹ de sauvegarde délivrée à l'abbé de Gorze, datée du camp devant Thionville, en juillet 1643.

¹ Archives dép. de la Moselle. — *Abbaye de Gorze*.

Le plus ancien document connu sur Terville est une charte en roman, datée de la fin de décembre 1292, qui se trouve aux archives municipales de Thionville. Elle a été analysée pour la première fois par M. Tessier. Elle nous apprend qu'au treizième siècle vivait aux portes de Thionville un chevalier du nom de *Jehan dou Nueschasteul*, qui possédait des biens à *Terwer*. Il vendit, moyennant cent sous messins, ce domaine de Terwer à *Jehan le pauvre homme*, le maire de Terwer, mais en se réservant « chacun an tous les fruits de tous les arbres et toutes les gelines avec toutes les apendixes à la terre dessus dite. » L'acheteur dut fournir deux cautions, son propre fils Bertremi et un ami, Thœlmon d'Aulgrange (Algrange), et l'acte fut scellé des deux sceaux de la prévôté et de la commune de Thionville. Ce *nueschaistel*, dont le chevalier Jehan tirait son nom, existe encore. Il s'est appelé *Neurbourg*, qui signifie en allemand le château neuf, tout comme *nueschaistel*, puis on l'a appelé la ferme de Gassion, depuis qu'en 1643 le maréchal de Gassion, commandant la cavalerie du siège, y eut habité plusieurs mois ayant été grièvement blessé à un premier assaut, qui ne réussit qu'à ensevelir le marquis de Gesvres et tout un régiment sous les ruines d'un bastion de Thionville, qui en a conservé le nom de bastion de Gesvres.

L'acte de vente de *Terwer*, par Jean de Neufchastel, est intéressant à plus d'un titre, il l'est surtout comme étant un des seuls actes de vente connus du treizième siècle, en vieux français, dans le nord-est de la France.

Cet acte nous apprend en outre le nom d'un seigneur de Terville et l'érection de ce village en commune rurale puisqu'il était régi par un maiour. Ce maire, surnommé le pauvre homme, devint ensuite la souche des seigneurs du lieu, seigneurs qui ont fait piètre figure, puisqu'on n'a conservé aucune trace écrite de leur existence. C'est sans doute l'un d'eux qui aura fait bâtir à Terville une chapelle ogivale, en 1472, comme l'indiquait la date gravée en vieux chiffres arabes sur la clef de voûte du chœur qui a disparu dans la démolition récente. Cette église était orientée à une seule nef formée par plusieurs calottes de voûte aux arêtes prismatiques qui retombaient sur des chapiteaux de colonnettes grêles et élancées. Le clocher surplombant le chœur, tout l'édifice était soutenu par des contreforts plaqués à la muraille. Une fenêtre lancéolée s'ouvrait derrière le maître-autel, à côté d'un

petit oculus trefflé. Les fenêtres de la nef étaient plus petites, elles présentaient la forme d'une ogive trilobée. La porte était carrée avec un linteau à trois baies ogivales supportées de chaque côté par deux colonnettes.

Cette église étant négligée, les voûtes de la nef s'effondrèrent. On ne trouva pas d'autre moyen de restauration que la suppression. Le clocher fut rasé dans sa partie supérieure. La toiture de l'église fut abaissée. Cette même opération inintelligente de réparation de voûtes a eu lieu dans la charmante église de Rustroff. Quant aux fenêtres gothiques qui menaçaient ruine on les éventra, sauf à leur enlever leur cachet gothique, ainsi que cela a eu lieu dans les respectables églises de Roussy-le-Village et de Gandren.

Les restaurations infligées à l'église de Terville la firent décheoir au rang de chapelle. Condé y entendit la messe, mais il ne fit rien pour lui rendre son ancienne splendeur. Au seizième siècle on sent cependant une velléité de renaissance architecturale poindre sur le territoire de Terville. En 1692, deux croix monumentales étaient élevées, présentant un certain cachet de grandeur. Elles ont été restaurées, c'est dire avec quel goût.

Les habitants de Terville obtinrent enfin d'être érigés en commune et en paroisse. Leur chapelle leur sembla mesquine. On leur proposa de conserver, avec ses fenêtres ogivales, sa voûte prismatique, le chœur de l'ancienne église qui devenait le collatéral droit de la nouvelle. Mais il fallait un clocher pointu avec une nef à l'avenant. Ils sont maintenant au comble de leurs désirs.

Les habitants de Weymerange, village voisin, qui a fait pour un temps une seule commune avec Terville, ont été bien mieux inspirés. Eux aussi ils possédaient une vieille église devenue trop exigüe pour la population. M. Jacquemin en a entrepris l'agrandissement et il l'a fait de manière à enlever tous les suffrages. Cet intelligent architecte a respecté, tout en le restaurant, le chœur avec ses arêtes prismatiques retombant sur des grosses colonnes courtes du treizième siècle, et il a respecté même le clocher à double pignon avec ses fenêtres à plein cintre du treizième siècle; ce qui ne l'a pas empêché d'élever et d'allonger la nef qu'il a faite du même style que le reste de l'édifice, ainsi que le portail à plein cintre.

Weymerange est un domaine qui fut donné en 977 à l'abbaye

des religieuses de Saint-Pierre de Metz. Il s'appelait alors *Wim-rangas*. C'est cette abbaye qui fit construire son église vers 1250, ainsi que l'indique le style roman des colonnes du chœur et les armoiries du couvent qui étaient les deux clefs de saint Pierre entrelacées. A cette époque c'était Henriette de Nomeny qui était abbesse du couvent.

L'abbaye de Saint-Pierre vendit ce domaine à des particuliers qui firent restaurer l'église en suivant le style ogival. En 1690 c'était M. de Failly qui en était seigneur; ses héritiers vendirent cette seigneurie vers 1700 à Charles, baron du Prel, qui céda ses droits, en 1717, à J. Damère, bourgeois de Thionville, et à Elisabeth Wattelet, son épouse. Ces seigneurs haut-justiciers de Weymerange vendirent, le 23 mai 1720, leurs droits au sieur Jean-Martin Wendel, maître des forges de Hayange, et à Marguerite Meyer son épouse. En 1751, un conseiller au parlement de Metz, Palteau, devenu acquéreur d'une partie de la seigneurie, en prit le nom; son fils de Weymerange fit reprise en 1776, et ses neveux en furent expropriés pour dette le 25 pluviôse an X. Depuis, les habitants de Weymerange, réduits à leur seule ressource, enlevèrent les voûtes de leur nef qui menaçait ruine. Ils abaissèrent la toiture de l'édifice, ils bouchèrent les fenêtres ogivales à meneaux en attendant l'intelligente restauration de M. Jacquemin, qu'il est bon de citer comme un exemple à suivre.

M. Abel exprime, de plus, de très vifs regrets au sujet de l'église de Bousse, qui, dit-on, est récemment tombée sous le marteau de la démolition. Il exprime aussi le regret que l'église de Gandren, si curieuse et si intéressante, ait été mutilée. Les paroisses de l'arrondissement de Thionville sont généralement peu riches. Elles cherchent la possibilité de reconstruire leurs églises à peu de frais et leur style s'en ressent. On leur donne une église neuve pour le prix qu'aurait exigé la restauration d'une vieille, et il en résulte que c'est à peine si maintenant il reste dans cet arrondissement trois ou quatre églises gothiques bien conservées.

M. Abel, et après lui M. Simon et M. de Bouteiller, rendent hommage au talent de M. Jacquemin et à son respect

pour tout ce qui est monument ancien : on en a encore vu la preuve dans une reconstruction cependant bien peu dispendieuse de l'église de Semécourt, dans laquelle il a su conserver ce qui en était digne dans l'ancien édifice, et donner un bon style à une construction très simple.

Au sujet d'un ancien cadran solaire conservé dans l'église de Veymerange, M. Abel ajoute qu'il y en a également à Morlange et à Olley. A Morlange, les chiffres sont en vieux caractères arabes antérieurs au quinzième siècle.

M. Victor Simon parle de l'église gothique de Pierrevillers qui serait intéressante à visiter.

M. Abel dit que cette église renferme des peintures murales, des pierres tumulaires gravées du quatorzième siècle, indiquant la sépulture de Templiers, dont la dernière date de six ans avant la suppression de l'Ordre.

M. Abel dit que les pièces historiques relatives aux Templiers, après avoir appartenu aux Bénédictins, sont maintenant à Coblenz; qu'on y voit aussi le sceau des Templiers de Metz, qui est jusqu'ici resté inédit. Il se propose d'en parler prochainement.

M. Van der Straten communique les observations suivantes au sujet du fragment xylographique du quinzième siècle dont il a été question dans les séances dernières :

Il a été clairement démontré par la reliure du registre dans le dos et sous la garde duquel on le découvrit, qu'il était antérieur à l'année 1461, et suivant la conjecture que cette image aurait été exécutée à l'occasion des indulgences accordées par le pape Eugène IV, et publiées à Pont-à-Mousson en 1444, elle serait au moins de cette dernière année. On croit même qu'elle pourrait remonter à l'année 1431, commencement du règne de René I d'Anjou, qui introduisit dans le blason lorrain la croix de Jérusalem que l'on voit représentée sur le bouclier de Godefroid de Bouillon.

M. Van der Straten croit que le monument en question a plus d'importance encore qu'on ne lui en a donné. Par son objet et par son antiquité il mérite de fixer spécialement l'attention de la Société.

« L'esprit d'examen à outrance, dit M. Henri Delaborde en parlant de la gravure sur bois, embarrasse et compromet la cause du beau. » M. Delaborde n'admet comme gravure sur cuivre, que la Paix de Florence en 1452, quoique l'on connaisse une Passion de 1446, et n'attache pas plus d'importance au saint Christophe de 1423, qu'à la Vierge de Bruxelles, datée de 1418. Pour lui, les premiers travaux de l'imprimerie, depuis 1442, n'ont aucune valeur. Les *Lettres d'Indulgence* et la *Bible de Guttemberg*, en 1454, méritent seules les honneurs de l'immortalité. On ne doit s'occuper, dit-il, que de l'art manifesté et nullement des ébauches, des essais de l'art naissant.

M. Van der Straten ne partage pas cette opinion qui voudrait que l'on ne s'occupât que des hommes dans leur gloire, passant sous silence les efforts qu'ils ont fait pour l'acquérir. Galilée détruisant la tradition de Josué, et faisant tourner la terre, n'a nullement affaibli notre foi en Dieu. Les dernières guerres d'Égypte, de Crimée et de Syrie, n'ont nullement amoindri les victoires de Godefroid.

L'image en question est une partie de la poétique représentation des neuf preux : Josué, David, Judas Machabée, pour les juifs ; Hector, Alexandre-le-Grand, César, pour les païens ; Artus, Charlemagne et Godefroid de Bouillon pour les chrétiens. C'était bien, comme le dit M. de Braux, un parallèle entre le judaïsme, le paganisme et le christianisme.

Chasneus dans le *Catalogus gloriæ mundi* (1520), et Vulson de la Colombière (1639), donnent leurs armes. Ce dernier les emprunte à l'Armorial de Bara (1511), lequel les avait eues de bonnes mains d'une des plus fameuses et grandes bibliothèques d'Allemagne. Il existe à la bibliothèque impériale un in-folio gothique de 1487, intitulé le *Triomphe des neuf preux*.

Le fragment de l'hôtel de ville ne donne que les deux premiers héros juifs, Josué et David, et le bout du pied de Judas Machabée. Ce pied foule le parquet sur lequel se trouve David, et vient à l'encontre du roi. Ces trois personnages formaient incontestablement un seul groupe. Les trois païens, Hector, Alexandre et César, en formaient sans aucun doute un autre ; Godefroid de Bouillon est

le troisième personnage de la troisième triade, et le dernier en ordre des neuf preux. Il devait, semble-t-il, exister trois feuilles semblables, et par conséquent cette gravure avait des dimensions qui la placent fort au-dessus de la Vierge de Bruxelles et du saint Christophe allemand.

Les armures des trois guerriers qui restent sont évidemment du quinzième siècle et de l'époque de Jeanne d'Arc. On peut hardiment les classer dans le premier quart de cette période. On voit les mêmes pièces et les mêmes détails sur la pierre tombale de Giles de Malet, mort en 1410, et sur celle d'Henri de Cherisey, datée de 1418.

C'est aussi l'époque de l'arrivée de René d'Anjou au pays de Bar et de Lorraine.

M. Van der Straten croit que ce dernier événement donna lieu à la composition de cette image, plutôt que les indulgences distribuées à l'occasion de la guerre contre les Turcs, et qu'il convient de la reporter avant l'année 1431.

Le rapprochement que l'on ferait entre les armes adoptées par René d'Anjou et le bouclier que porte Godefroid de Bouillon, ne peut pas servir d'indication précise. Les alérions percés d'un trait sous les murs de Jérusalem et devenus l'emblème des anciens ducs de Lorraine, sont une fable. Ce signe héraldique ne se trouve que fort tard sur les monnaies et sur les sceaux lorrains. Les monnaies de Ferry II (1205-1217) ne montrent encore, comme pour ses prédécesseurs, qu'un cavalier et une croix ordinaire. Sous Mathieu II (1220-1251), on voit *l'aigle d'empire au vol abaissé, et la croix*. Ferry III (1251-1303) est le premier qui porte *une bande chargée de trois alérions*. Il avait épousé Marguerite de Champagne, fille de Thiébaud I, qui portait aussi *une bande*. Thiébaud II (1203-1312) est représenté sur ses monnaies, à cheval, la lance au poing; au revers on voit une épée en pal entre *deux aiglettes*. A partir de ce prince, on rencontre tantôt *l'aigle seule*, tantôt les *deux aiglettes*, ou encore la *bande chargée de trois alérions*.

René d'Anjou est le premier qui établit de la fixité dans les armoiries de la Lorraine; on doit supposer que c'est pour le faire valoir aux yeux des peuples qu'il était appelé à gouverner, que la flatterie se plut à le rehausser par des images fantastiques, montrant Godefroid de Bouillon, son aïeul, l'égal de Josué, de David, de Machabée, d'Hector, d'Alexandre, de César, d'Artus et de Charlemagne.

C'est là le point de départ de la grande querelle des Guillemites et des prétentions de la maison de Lorraine à une origine française.

René était le second fils de Louis II, duc d'Anjou, roi de Suède, de Naples et de Jérusalem, et de Yolande d'Aragon, fille du roi d'Aragon et de Yolande de Bar. Celle-ci était sœur du cardinal devenu duc de Bar en 1415, par la mort de ses deux frères tués à la journée d'Azincourt.

Louis II d'Anjou était lui-même fils de Louis I, duc d'Anjou, frère de Charles V et de Marie de Blois. René était donc petit-neveu du cardinal de Bar par sa grand'mère maternelle, et du roi de France par son grand-père paternel.

Le cardinal de Bar, mêlé à toutes les affaires du royaume, le voyait souvent à la cour et avait distingué, malgré son jeune âge, les qualités qui devaient le faire surnommer le bon roi René. Dès son avènement au duché de Bar, il l'adopta et résolut de poser sur sa tête les deux couronnes de Bar et de Nancy; pour y parvenir il commença par l'initier à toutes les affaires de son gouvernement. On a de René des lettres adressées, en 1418, aux officiers du Barrois, et la même année (20 mars 1418) son mariage avec Isabelle, unique fille de Charles II, était négocié à Foug.

Le 17 août 1419, le cardinal lui fit à Saint-Mihiel cession de son duché, sous la condition d'en prendre *le nom et les armes*; par acte du 24 juin, Yolande d'Aragon avait consenti à ce changement. Les fiançailles de René avec Isabelle avaient rendu Charles II tuteur du jeune prince, dont le mariage fut célébré en grande pompe à Nancy, le 14 octobre 1420, et le 10 novembre suivant, Isabelle déclarée héritière de la couronne de Lorraine, la lui apportait éventuellement en dot.

Dès lors René adopta pour armes *la bande de Lorraine*, partie avec les *Bars*, puis il écartela *d'Anjou et de Bar* et mit sur le tout la même *bande de Lorraine*. La monnaie lorraine eut cours en Barrois, et la monnaie de Bar eut cours en Lorraine.

Des monnaies d'argent signalées par M. de Saulcy, pour être de René, portent l'effigie et le nom de Charles II. Le prince est debout, revêtu d'un baidrier ou écharpe chargée de *trois alerions*; le revers est écartelé au 1 et 4 de Lorraine, au 2 et 3 de Bar, et sur le tout parti de Jérusalem et de Naples.

Cette monnaie, ajoute M. de Saulcy, fut probablement frappée en 1421, lorsque Charles II devint tuteur de René. (Saulcy, p. 82, pl. X, n° 3).

Il est évident que c'est une monnaie de prétention et que Charles II voulait faire connaître et imposer en quelque sorte son gendre à la Lorraine. Aussi Antoine de Vaudémont fit-il frapper une monnaie particulière en opposition. Cette monnaie portait la même effigie : au revers il n'y avait qu'une croix cantonnée au 1 et 4, d'un A, initiale de son nom, et au 2 et 3, *d'un seul alérion*. (Saulcy, p. 86, pl. X, n° 7).

On doit supposer que si l'on employait de pareils moyens pour préparer l'avènement de René d'Anjou et le rendre populaire, on a pu recourir aussi à ceux fort naturels des images répandues à profusion dans le public. En représentant l'un des aïeux de René accompagnant les plus illustres héros de l'antiquité, on ajoutait aussi à l'auréole de la maison de Lorraine.

Il est facile de comprendre combien Antoine de Vaudémont voyait de mauvais œil la couronne de Lorraine passer sur une tête étrangère. Autant le duc et le cardinal redoutaient ces manœuvres secrètes, autant ils devaient travailler à populariser René d'Anjou. La déclaration de la chevalerie lorraine, en 1425, semblait devoir corroborer toutes les mesures prises pour assurer la tranquillité de leurs dernières années. Le cardinal de Bar mourut le 27 juin 1430, et Charles II le 24 janvier 1431. Le 30 janvier, René et Isabelle entraient à Nancy.

On sait le goût prononcé de René I pour les fêtes, les emprises, les passe d'armes et les tournois. Le roi Artus et les compagnons de la Table-Ronde, le chevalier au Cygne et plusieurs autres preux chevaliers avaient été célébrés avant sa naissance. On retrouvait certainement leurs écus sur les murs de l'hospital d'amour, et le roman de la *Doulce Mercy au cœur épris* avait été inspiré par tous les souvenirs de sa jeunesse : on peut reporter aux années 1418 et 1420 la date du fragment xylographique de l'hôtel de ville de Metz.

Les sixains qui accompagnent les portraits ne sont peut-être pas d'une exactitude rigoureuse ; il y est dit que Josué accomplit ses exploits : « XIII^e ans devant que Dieu fut neis, » tandis que Josué succéda à Moïse l'an 1605 et mourut l'an 1580 avant Jésus-Christ.

Quant à Godefroid, c'est bien lui qui, après avoir triomphé des obstacles qu'Alexis Comène opposait aux croisés, fit tomber Jérusalem sous les coups des Latins, en 1099. Il fonda réellement le royaume de Jérusalem, perdu à la bataille de Thibériade en 1187.

C'est par erreur qu'on a traduit le nom du roi Cormunarant par l'adjectif *commeinarent*. Le roman du Chevalier au Cygne nous apprend que Cormunarant avait succédé, comme roi de Jérusalem, à son père Corbadas et du vivant de celui-ci.

La conquête de l'Asie par les chrétiens, sous la conduite de Godefroid, de Baudouin et d'Eustache, ayant été annoncée par la reine Calabre, Cormunarant, déguisé en pèlerin, prit le chemin de Bouillon, résolu de faire périr les chefs de cette croisade. Mais il rencontra l'abbé de St-Trond (près de Liège), qu'il avait vu en Palestine, et s'arrêta quelque temps au monastère. L'abbé avertit incontinent Godefroid qui réunit autour de lui tous les évêques et les princes ses voisins. A son arrivée à Bouillon, en compagnie de l'abbé de Saint-Trond, Cormunarant fut tellement décontenancé à la vue de la cour et de la force de son ennemi qu'il ne put mettre son projet à exécution et retourna à Jérusalem, annonçant la ruine prochaine de son pays.

Jérusalem étant tombée sous les coups de Godefroid, ce prince épousa la belle Florie, fille de la reine Calabre, et « Cormunarant, dépouillé de ses états, se réfugia vers le calife de Babylone. »

Il y a donc une grande différence entre le royaume de Jérusalem fondé par Godefroid de Bouillon en 1099 et l'empire latin fondé en 1204, après la prise de Constantinople par Baudouin de Flandre.

Ce serait à tort qu'on attacherait une trop grande importance aux signes héraldiques figurés sur le bouclier de Godefroid ; on n'y peut voir que l'ensemble des traditions qui rehaussent la gloire du héros belge. La bande chargée de 3 alérions, la couronne d'épines, la représentation d'un château-fort qui est allongé comme celui de Bouillon, la demi-croix incomplète de Jérusalem, ne constituent point, à proprement parler, le blason de Godefroid de Bouillon, mais seulement des souvenirs. Ces souvenirs éloignés ont été sans doute exploités en faveur d'une commune origine de la maison de Lorraine avec les anciens rois de Jérusalem.

M. Dommanget donne lecture du rapport suivant sur l'histoire de Jametz, offerte à la Société par M. Buvignier.

Nous vivons au temps des études historiques : on explore le passé, on le refait en quelque sorte, non d'après des idées préconçues et dans un esprit systématique, comme cela s'est vu à d'autres époques, mais pour connaître la vérité et rendre des temps anciens un témoignage équitable. Après avoir assisté dans ma jeunesse à la destruction de monuments du moyen âge, après avoir vu ce dédain, je pourrais dire cette aversion pour tout ce qui n'était pas moderne ou ne portait pas le cachet des créations grecques et romaines, j'applaudis avec vous, Messieurs, aux laborieux efforts de ceux qui mettent en lumière les grandeurs des siècles écoulés, sans laisser dans l'ombre les défaillances qu'on est en droit de leur reprocher.

Ecrire une histoire locale, c'est concourir à l'accomplissement de cette œuvre, parce que les documents épars et les vieux débris qu'on rassemble, même dans un horizon raccourci, ne laissent pas de former des faisceaux de preuves qui servent plus tard à éclairer les annales du pays.

Ces réflexions, que la Société d'Histoire et d'Archéologie me pardonnera, m'ont été suggérées par le nouveau travail de M. Ch. Buvignier, sous le titre de *Jametz et ses Seigneurs*.

Le voyageur qui passe dans cette partie retirée du canton de Montmédy, ne soupçonnerait jamais, à la vue d'un village de 900 âmes, qu'il y eut, de 1076 à 1673, peut-être à remonter au-delà de Charlemagne, sur la petite rivière du Loison, je ne dirai pas une cité populeuse et florissante, mais une forteresse de quelque importance, avec bastions construits en 1588 par Jean Erard, de Bar-le-duc, l'un des plus célèbres ingénieurs du temps, et pour la possession de laquelle dans les mains de son parti, le Roi de Navarre, devenu bientôt notre Henry IV, exprimait une vive sollicitude, par ses lettres du mois de janvier de l'année suivante, 1589.

« Jametz, dit M. Ch. Buvignier, est aujourd'hui une simple commune du canton de Montmédy, dont la population s'élève à peu près à 900 habitants. Ses archives sont vides, ses fortifications nivelées. Quelques fossés à moitié comblés, quelques ouvrages en terre affaissés tous les ans par la charrue sur l'emplacement du château des Lamarck, témoignent seuls de son importance. »

L'auteur retrace avec assez de détails l'histoire de Robert II de Lamarck, surnommé *le Sanglier des Ardennes*, dont la vie fut extrêmement agitée, à la fin du XV^e siècle. Sa devise était : *Sy Dieu ne veult m'aider, le diable ne me peut manquer*. M. Buvignier nous apprend, sous la foi de Jehan Aubrión, que dans sa jeunesse, Robert II, sans être prêtre, mais se destinant à l'état ecclésiastique, avait été nommé chanoine de la Cathédrale de Metz, et qu'en l'année 1498, il achetait *la joyeuse Garde*, hôtel situé au Tombois.

François I^{er}, se rendant à Luxembourg, fut reçu par Jean de Lamarck, fils de Robert II, dans le château de Jametz, le 27 septembre 1543. Jametz tomba sous la domination des ducs de Lorraine, au mois de juillet 1589, après un siège de vingt mois. Mais cette place dont les revenus, à cause des terres qui enfermaient les dépendances, s'élevaient, en 1620, à plus de 80,000 francs barrois (environ 500,000 francs de notre monnaie), fut abandonnée à la France par l'art. 4 du traité de Paris du 9 mars 1641, confirmé d'abord par le traité de Guemine, de 1644, puis, en 1659, par le traité des Pyrénées. « Cette cession, ajoute » M. Buvignier, ne fut cependant consacrée définitivement que » par le traité de Vincennes, le 18 février 1661. »

Dès l'année 1631, toutefois, le château était occupé par les Français, en vertu de l'art. 3 du traité de Liverdun ; et un édit du roi, du mois d'août 1634, avait converti le bailliage de Jametz en prévôté ressortissant au bailliage de Verdun et au parlement de Metz.

Jametz faisait partie du Clermontois, qui devint l'apanage du prince de Condé, vainqueur de Rocroy, pour en jouir souverainement, comme en jouissait S. M., portent les lettres-patentes de Louis XIV ou plutôt de la régente Anne d'Autriche, du mois de décembre 1648. Ces lettres stipulaient néanmoins que les tribunaux établis par le prince ressortiraient au Parlement de Paris et que les gouverneurs des places de guerre seraient nommés par le roi.

J'ai dû me borner à une analyse rapide de l'ouvrage de M. Buvignier et à quelques faits détachés auxquels se mêle le nom de Metz.

M. Ch. Buvignier a composé encore, en 2 volumes in-8°, une *Histoire de Verdun*, qui est sous presse. Si ce dernier travail est

fait avec le même soin que celui dont je viens de rendre compte, on ne peut que lui présager un succès mérité.

M. Lambert communique la seconde partie de son beau et savant travail sur les Phéniciens. Ce travail, qui est suivi avec le plus vif intérêt et qui vaut à son auteur les félicitations de ses auditeurs, figurera avec son aîné au volume de nos *Mémoires*.



SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 22 AOUT 1861.

Présidence de M. Victor Simon.

Le Président entretient les membres présents du degré d'avancement de la préparation des Assises scientifiques. Le nombre de ceux qui doivent y prendre part ne semble pas devoir être très-grand, mais ce sont en général des esprits solides et sérieux dont le concours présentera sans doute un véritable intérêt.

M. Cailly adresse à la Société la fin de son rapport sur la promenade archéologique qui a eu Gorze pour but principal. Voici, ainsi qu'il a été décidé lors de la lecture de la première partie, l'ensemble de cet intéressant travail :

Le 15 septembre était le jour fixé pour la dernière excursion que devait faire, en 1860, la Société d'archéologie. Dès sept heures et demie du matin, un omnibus attelé de deux forts chevaux gris attendait, devant le péristyle de l'hôtel de ville, les membres de la Société qui avaient répondu à l'appel que leur avait adressé leur honorable président. Le nombre en était restreint, il faut l'avouer, mais l'ardeur de cette humble représentation de la science archéologique était grande. Il lui fallait entreprendre, par l'une de ces journées froides et sombres d'un automne pluvieux, une excursion qui avait pour but d'explorer à Jouy les travaux du bassin si curieux de l'aqueduc romain qui traverse cette commune, gagner Gorze, y examiner les fouilles qui, dans la vallée de Parfondval, ont récemment mis à jour une partie de l'aqueduc romain destiné à recueillir les eaux des sources de ce bassin pour les amener à Ste-Catherine; remonter jusqu'à Rezonville et Gravelotte; étudier la portion de voie romaine qui subsiste encore entre ces deux localités, et revenir à Metz par Rozérieulles où la Société aurait à apprécier les intelligents travaux qui ont présidé à la restauration de la charmante église gothique de cette commune. C'était un petit voyage à

entreprendre, mais

Nos deux ferrants bien enferrés

ne demandaient qu'à galoper ; le ciel seul conservait une teinte grise contre laquelle luttait pour la dissiper quelques rares rayons d'un soleil d'automne. Nous pensons qu'il sera vainqueur ; nous sommes tous réunis, nous montons en voiture, et traversant la porte Serpenoise nous arrivons bientôt sur la route de Jouy. Par un mouvement spontané, dès que notre voiture eut traversé Montigny et qu'elle fut arrivée près de la brasserie Reinert qui occupe les anciens bâtiments d'une maison-forte appelée jadis le Château-l'Évêque, et détruite lors du siège de Metz en 1552, tous nos regards se dirigent du côté de la plaine qu'arrose la Moselle. C'est que de ce côté l'horizon s'étend jusqu'aux côtes que termine le Saint-Quentin et nous laisse voir, cachés dans leurs courbes gracieuses sous des touffes d'une verdure jaunissante ou plantés sur leurs sommets les plus aigus, les gracieux villages de Scy, de Chazelles qui en dépit des siècles conserve encore sa maison-forte crénelée ; de Sainte-Ruffine où était campé, en 1490, le duc René II de Lorraine pour ravager les villages du pays messin, ruiner les châteaux et s'emparer de Metz que devait lui livrer la trahison de Jean de Landremont, l'un des Treize ; de Vaud qui cache mal ses anciens murs crénelés, et plus loin, de Rozérieulles et de Lessy, avec les ruines de Châtel-Saint-Germain ; enfin sur les bords de la Moselle nous voyons se réfléchir dans ses eaux Longeville et Moulins, autrefois villas romaines défendues par le fort d'Ars (Arx) que couvrent aujourd'hui de nombreux établissements métallurgiques.

L'autre côté de la route ne nous offre, à quelques mètres de distance, qu'une sombre ligne droite. De temps en temps les convois qui la parcourent viennent seuls en rompre la monotonie, jusqu'à ce que, parvenus à un viaduc qui forme sur l'ancienne route une espèce de monticule, nous apercevons le château de Frescati, et plus loin, derrière les bois, le sommet du St-Blaise que couronne encore quelques rares vestiges du château qui le défendait.

Bientôt nous longeons les murs du parc qui nous rappelle la magnifique bienfaisance d'un prélat dont notre cité honore le souvenir, et dont les noms vénérés sont portés par les rues qui limitent les quatre faces du château dont il dota la ville en 1728. A la vue du parc et du château, chacun de nous se rappelait

la gracieuse description qu'en donnait naguère dans l'*Austrasie* M. Toutain, et nos imaginations rétablissaient toutes les magnificences que le temps a malheureusement détruites, quand le bruit du galop de deux chevaux attira notre attention et nous laissa à peine le temps de saisir le passage de deux cavaliers lancés de toute la vitesse de leur monture. Je crois, en vérité, que chacun de nous, en ce moment livré aux souvenirs d'autrefois, s'était figuré qu'il allait reconnaître les auteurs de ce défi célèbre dans lequel, en 1517, le duc de Suffolk, surnommé la Rose-Blanche, perdait noblement contre Nicolle Dex, gentilhomme messin, un pari de quatre-vingts beaux écus au soleil. Comme les coursiers d'autrefois, les chevaux d'aujourd'hui, pour employer les termes de nos chroniqueurs, « délogeaient de tel randon et force qu'il semblait que la terre deut fendre soubz eux. » Volaient-ils gagner un pari, je l'ignore, ou fuyaient-ils devant la pluie qu'annonçaient des nuages de plus en plus menaçants ? Cette supposition pourrait bien ne pas manquer de vérité. Quoiqu'il en soit, cet incident nous permit d'atteindre bientôt Jouy.

Comme un gardien zélé du souvenir et des monuments du passé, notre bienveillant Président nous attendait aux pieds de ces arches gigantesques, dont il a donné l'histoire dans un remarquable travail que publiait en 1839, sous le titre de *Châtel-St-Germain et l'Aqueduc romain*, l'*Austrasie*, revue du nord-est de la France. Après avoir salué sa présence par une acclamation d'enthousiasme, nous nous mettons aussitôt, sous sa savante direction, à visiter le bassin récemment déblayé de l'aqueduc romain. Dans un intérêt tout personnel, nous recommençons cette exploration que nos confrères avaient déjà faite lors de la promenade archéologique du 15 juin précédent et de laquelle il vous a été rendu compte d'une manière si remarquable à la séance du 12 juillet suivant.

Il était près de dix heures du matin lorsque nous avons eu terminé notre exploration du bassin et des arches et que nous nous sommes mis en route pour gagner Corny. Comme nos devanciers cependant nous avons voulu examiner la maison-forte de Jouy. Aussi, malgré quelques rafales de vent qui nous couvraient de temps en temps de poussière et nous apportait quelques gouttes de pluie, notre petite colonne se mit-elle à suivre à pied la voiture et put ainsi remarquer une assez jolie croix en pierre, du

siècle dernier, que nous trouvâmes plantée à peu de distance de l'entrée du village.

Notre courage fut amplement récompensé, il faut le reconnaître, lorsque, parvenus à la sortie de Jouy, nous nous sommes trouvés en face de l'auberge qui occupe aujourd'hui l'ancienne maison-forte de cette localité. Tous maintenant vous connaissez cette maison, notre excellent guide vous l'a décrite d'une manière parfaite dans le compte rendu de la promenade du 15 juin, et le gracieux crayon de l'un de nos confrères en a conservé l'aspect pour en enrichir notre album; nous étions en pays de connaissance; aussi, sans façon, avons-nous envahi le domaine du bienveillant hôtelier, son propriétaire, qui se mit avec la meilleure grâce du monde à notre disposition pour visiter l'intérieur de son logis, et, avouons-le, notre curiosité fut grande, car non contents d'examiner au rez-de-chaussée et au premier étage l'épaisseur des murs et des meurtrières une partie d'entre nous descendit jusque dans les caves pour voir la disposition des jours qui les éclairaient; là, dans un mur de plus de trois mètres d'épaisseur, la lumière ne pénètre que par une ouverture carrée de trente centimètres de côté, formant non pas la partie supérieure d'une pyramide quadrangulaire tronquée dont les faces du sommet et de la base seraient parallèles, mais celle de plusieurs troncs de pyramides se coupant obliquement et en sens inverse de façon que les projectiles lancés du dehors ne puissent en aucune façon pénétrer dans l'intérieur de ce réduit fortement voûté. Au rez-de-chaussée, dans une pièce assez mal éclairée, nous avons retrouvé la grande cheminée à large manteau, telle qu'on en rencontre dans les monuments du seizième siècle. L'intérieur de cette maison a conservé un aspect triste, et si l'on suppose que tel était le caractère que pouvait avoir la belle *moistresse* et le lieu de plaisance qu'avait fait construire à Jouy, vers 1517, Nicollas, l'orfèvre de la rue Fournirue, l'on est porté je ne sais comment à prendre en pitié la jeune Sébille sa femme, et l'on ne peut guère blâmer messires de Rineck et Philippe Dex d'avoir sauvé cette victime des ruses d'un trop habile séducteur, plutôt que de la livrer à la colère d'un mari justement irrité.

Notre examen terminé au milieu de ces réflexions, nous remon-
tons en voiture, bien décidés cette fois à ne plus nous arrêter qu'à
Gorze, car bien du temps s'est passé à faire cette seconde visite

et à admirer la disposition pittoresque que présentent à l'extérieur les deux tours placées en diagonale aux deux angles de cette maison-forte; à dissenter sur le degré de résistance qu'elle pouvait présenter à une attaque de vive force ou l'opposition qu'elle devait offrir au passage du gué qu'elle était destinée à défendre. Le temps nous invite d'ailleurs à prendre ce parti; la pluie devient même assez forte pour nous forcer à fermer les glaces de notre voiture et à gagner ainsi Corny, en perdant la jouissance que nous promettait le ravissant coup-d'œil que devait nous offrir la route que nous parcourions; heureusement que chacun de nous se rappelle l'intéressante notice donnée par *l'Austrasie*, sur les environs de Corny, et certains de la bienveillance de notre président, nous n'hésitons pas à mettre son savoir à profit, en nous faisant expliquer les sites que forment les vallons dont nous apercevons l'entrée, sans que notre vue, gênée par la pluie, puisse en apprécier sûrement la direction et les pittoresques contours.

C'est ainsi que nous arrivons à Corny, à ce village que M. Henry d'Arnaville, dans une notice sur l'aqueduc de Gorze, dédiée à M. Frédéric Marionel, représente, d'après l'étymologie latine qu'il lui attribue, comme un avant-poste, une vedette placée pour signaler l'approche de l'ennemi; soutenir par sa présence, le laboureur et les greniers d'abondance d'Ary (*arare, labourer*), rattachant ainsi par une explication ingénieuse cette localité à un système général et uniforme de colonisation qu'il prétend avoir été employé par les Romains pour assurer leurs conquêtes.

A quelque distance de Corny, nous quittons la route de Pont-à-Mousson pour nous rapprocher de la Moselle, où bientôt nos regards sont tristement impressionnés par l'aspect des vestiges du pont suspendu qui, quelques mois auparavant, reliait les deux rives du fleuve. Aujourd'hui, par une rampe assez rapide, nous arrivons sur les bords, et profitant du temps que met le bac pour venir à notre rencontre, nous admirons le magnifique coup-d'œil que nous offre le cours sinueux de la rivière dont les bords sont ornés de saules teints par les couleurs variées de l'automne et par les rayons d'un soleil qui brille avec d'autant plus d'éclat que bientôt il va pâlir et peut-être disparaître sous de ternes nuages chargés de pluie. C'est pour nous un instant de bonheur; nous en profitons pour faire une traversée heureuse, et gaiement nous entrons à pied à Novéant, dont les calmes et paisibles habitants nous paraissent d'un caractère bien

opposé à celui de ces fiers vassaux qui jadis étaient tenus de venir garder l'église et le monastère de Gorze, ainsi que le constate un acte inédit de 1422, dont voici les termes :

Nous Seignour Baulduyn de Fléville par la pacience de Dieu et du St-Siège de Rome humble abbé du monastère de Gorze de l'Ordre St-Benoît en diocèse de Metz, et tout li couvent d'iceluy meisme lieu faisons savoir à tous ceulx qui cez présentes lettres verront et oïront que nous avons heus et rachus des habitans menans de nostre ville de Novéant sur Muzelle iij^e et xij lb messins monnoie de Metz pour acquester à tousiours maiz vingt et six francz de cens assavoir : xii solz metsains pour chescun desditz franc pour faire le Wart en nostre église et abbaye de Gorze chescun an à tousiours maiz lesquelles dictes iij^e et xij lb metsains avons mis et convertis en rachetant certaines censives que les dictes habitans et manans devoient chescun an aux frères Celestins de la citey de Metz par tel pact et condition que tel rachat com avoiet et avoir devoient les dictes habitans en l'encontre des dictes frères Celestins dudit cens averont et avoir debeveront contre nous, en remettant l'argent du rachat en acquet pareillement par nous abbé et couvent et par nos dictes bonnes gens conjointement au saulvement des parties pour faire faire le dict Wart à tousiours maiz com dict est non autrement. Et pourtant nous Signour Baulduyns abbé et nous ainsi comme le couvent dessus dict capitulairément assemblés au son de cloche en nostre chapelle com il est de coutume par meheure délibération par certaines causes que à ce nous meuvent. Moyennant les choses dessus dictes avons pour nous et nos successeurs quictés et quictons par la présente pour tousjours maiz les dictes habitans manans de nostre dicte ville de Novéant du dict Wart sens ce que nous ne nos dictes successeurs les puissent à Metz jour maiz contraindre ne faire contrainctes de venir faire le dict Wart en nostre dicte église et monastère tous mauvais engins oster et fuer mis en signe de véritez nous signour Baulduyns abbé et nous aussy tout le couvent dessus nommés affin que toutes ces choses cy devant spécifiées et.....demeurent à tousiours maiz en leur force et tenour et quelles soient irrévocablement wardés sans les enfreindre aucunement. Avons à ces presentes lettres fait appendre nostre scel et délivré ausdicts habitans manans de nostre dicte ville de Novéant qui furent faictes l'an de grace de nostre Seignour Jésus Christ M. cccc et xij le 25^e jour de novembre¹.

Mais déjà, tout en dévisant entre nous, nous avons atteint le chà-

¹ Dans cette pièce les mots habitans soulignés remplacent les mots nos bonnes gens effacés.

teau, dont les murs de défense et les tours encore existants frappent notre attention par leur périmètre étendu ; malheureusement l'heure nous presse, nous ne pouvons le visiter, et il nous faut admirer par tradition cette pièce d'eau qui le décore, sans qu'il nous soit permis d'aller nous placer à son extrémité supérieure et jouir de cette illusion par l'effet de laquelle la Moselle qui coule au pied de la côte semble cependant sortir de ce bassin. A peine avons-nous fait encore quelques pas, qu'il nous faut remonter en voiture. Décidément le soleil n'est pas vainqueur, la pluie nous contraint à chercher un abri, elle n'est cependant pas assez forte pour nous empêcher de mettre pied à terre aussitôt que nous apercevons l'aqueduc romain mis à jour et suivant une direction parallèle à la route qui nous conduit de Novéant à Gorze. L'examen auquel nous nous livrons nous fait reconnaître la parfaite exactitude de la description donnée en 1839 par M. V. Simon, notre président, de cette antique construction, et je ne puis que renvoyer mes collègues à cette notice d'une parfaite érudition.

Bientôt nous apercevons Sainte-Catherine. Cette belle propriété, cachée sous des massifs d'arbres touffus arrosés par le courant des eaux qui jaillissent de la source des Bouillons et de celles que laisse échapper le vallon de Parfondval, nous donne l'espérance que notre curiosité ne tardera pas à être satisfaite, et qu'arrivés à Gorze nous pourrions enfin admirer les travaux romains récemment découverts. Tous nous descendons de voiture, et couverts de nos manteaux, abrités sous nos parapluies, nous quittons Gorze, où nous avons commandé notre déjeuner, pour nous rendre, pendant qu'on l'apprête, à la fontaine de Parfondval. Nous pénétrons dans la vallée par un chemin qu'une pluie fine détrempé incessamment et rend de plus en plus glissant, et dans ce pèlerinage où l'attention de chaque voyageur est absorbée par la précaution infinie qu'il prend pour éviter de tomber dans la boue, comment jouir du coup-d'œil de cette vallée profonde et tortueuse qui s'ouvre devant nous, et que décrit ainsi l'auteur d'une histoire de Gorze :
 « A l'ombre de ses bosquets, une jeune fille en robe blanche
 » produit le contraste le plus frappant entre la nature déserte et
 » l'humanité dans toute sa splendeur, contraste charmant pour
 » les âmes poétiques. »

C'est sans doute à la pluie qui nous trempe qu'il faut attribuer notre peu d'enthousiasme pour cette description que nous trouvons

bien imparfaite pourtant, malgré le nuage brumeux qui nous cache une partie de la gorge magnifique dans laquelle nous avons pénétré et où nous voyons ouverts devant nous les restes d'un superbe aqueduc au fond duquel s'écoule une eau d'une limpidité admirable. Chacun de nous admire, mais chacun de nous craint d'approcher des talus glissants que forment les terres déblayées et d'aller bien malgré soi porter plus vite qu'il ne le désirerait le tribut de son enthousiasme au dieu de cette source, qui, si l'on en croit la tradition du pays, daigne cependant, en la couvrant de ses ondes, donner à la main que lui tend un pieux serviteur la teinte de cire vierge si recherchée de nos incroyables.

Peut-être dans cette admiration stérile allions-nous perdre le fruit de notre excursion, quand un accent douloureux échappé au cœur de notre Président nous apprend qu'il lui manquait une coupe de l'extrémité angulaire de l'aqueduc que nous contemplions et quelques chiffres de cotes pour compléter les notes qu'il avait déjà prises sur cette antique construction. Ses regrets sont d'autant plus vifs que bientôt sans doute l'aqueduc allait disparaître sous les nivellements qu'on faisait au fond de la vallée. Cette plainte suffit pour réveiller notre zèle. Imitateurs des Romains, ceux d'entre nous qui ont des parapluies les serrent les uns contre les autres, les joignent, opposent à la pluie une espèce de tortue, et sous le dôme qu'elle forme placent un dessinateur qui, en quelques coups de crayons, reproduit le dessin que désire notre bienveillant guide. Pendant ce temps, d'autres se dégageant de leurs manteaux cherchent des points d'appui, forment la chaîne en se donnant la main et descendent au fond du canal pour y plonger le mètre ou étendre la roulette sur ses bords et rapportent en quelques instants les cotes désirées. Heureux d'avoir ainsi donné à la science ce témoignage de notre dévouement, nous nous remettons gaiement en route, laissant à notre Président le soin de vous faire connaître un jour le tracé, dans toute son étendue, du canal souterrain que la grandeur romaine avait tracé jadis au fond de cette vallée solitaire.

Ceux que la faim presse, car il est une heure de l'après-midi et quelques-uns d'entre nous sont encore à jeun, se hâtent de regagner Gorze où ils pressent les apprêts de notre modeste repas tandis que ceux qui ont cru pouvoir braver la pluie fine et froide qui n'a cessé de tomber pendant notre excursion font sécher leurs vêtements devant le foyer de la cuisine. Les retardataires arrivent

enfin, et tous, réchauffés par la promenade ou par le feu, nous nous empressons de faire honneur à notre frugal festin qui ranime notre courage et nous rend tout dispos pour continuer notre route et gagner Rezonville.

Pendant qu'on attèle, je cours serrer la main d'un ami qui, en apprenant que je fais partie de la Société d'archéologie, m'entretient de la grandeur passée de l'antique abbaye de Gorze, m'annonce qu'il pourra me communiquer quelques pièces qui la concernent, que peut-être il pourra y joindre une histoire manuscrite du pays et me remet un petit livre de sa bibliothèque sur le dos duquel je lis : *Gorze au moyen âge*. Mais à peine ai-je le temps de le remercier, l'on m'appelle, la voiture m'attend, je le quitte et je viens en courant rejoindre mes compagnons ; je leur annonce ma découverte d'un ouvrage sur l'histoire locale, et me glissant au milieu d'eux je m'installe dans la voiture qu'un vigoureux coup de fouet appliqué à l'attelage met bientôt en mouvement.

A peine la roue a-t-elle tourné que tout à coup notre omnibus quitte le milieu de la chaussée ; il s'incline, un horrible craquement se fait entendre et nous voilà, par un brusque mouvement, comme suspendus au-dessus d'une borne. Les habitants se rassemblent, nos chevaux qui veulent à toute force rentrer à l'écurie nous ont enfourné sous une porte cochère. Dans ce désastre nous nous précipitons à la portière pour sortir ; mais il nous faut rester en voiture, la portière est fermée à clef. Impassibles comme des sénateurs romains attendant les Gaulois sur leurs sièges, nous attendons le moment où les efforts de nos coursiers auront brisé la machine où nous sommes enfermés, pour sortir de notre prison. Un peintre cependant eût pu saisir quelques traces d'anxiété et d'impatience sur nos traits à chaque saccade des chevaux qui, imprimant une sorte de mouvement de tangage à la voiture, lui font rendre un douloureux gémissement. Aussi, je dois l'avouer, ce ne fut pas sans laisser échapper un éclat de rire bien franc en pensant à notre mésaventure que chacun de nous quitta le malencontreux coche dont une main bienveillante s'était enfin décidée à nous ouvrir la portière.

Malgré ma joie qui me fit lâcher au milieu de la rue, c'est-à-dire dans l'eau et dans la boue, le livre qui m'avait été confié, il me fallut, ainsi que mes collègues, reconnaître que le malheur était de la partie. Le timon de la voiture était brisé, mon livre, mon

pauvre livre, laissait sur ses blancs feuillets couler, comme des larmes, la fange liquide dont il était imbibé. A tant de maux nous avons opposé notre intarissable gaieté, et nouveaux Romains prêts à sacrifier au Capitole et à remercier les dieux après un désastre, nous n'avons qu'une pensée, celle de monter à l'église que nous voyons s'élever sur le flanc de la côte dont la forêt abrite Gorze.

Pendant qu'on délibère sur le chemin à suivre, je fais pleuvoir sur mon livre toute l'eau que contenaient les carafes de l'auberge où nous avions trouvé un nouvel asile, puis ayant serré avec des serviettes sèches mon in-8° tout mouillé, je le replace sous mon bras dans sa première splendeur, et je me joins à mes compagnons de route pour me rendre à l'église.

Après avoir gravi quelques degrés, nous y entrons par une porte latérale masquée par une construction moderne qui déshonore tout le côté droit de cet édifice et complète extérieurement le disgracieux aspect que présente le dôme de forme écrasée, construit en 1824 pour couvrir la tour du clocher. Cet aspect produit sur nous une impression fâcheuse, mais bientôt elle cesse quand nous apercevons l'intérieur de l'église. Elle présente à nos yeux un chœur construit dans le style roman, du douzième siècle, très-heureusement uni à une nef élevée dans le style du quatorzième siècle. Cette église, dont la beauté non dépourvue de grandeur consiste dans sa sévère simplicité, n'offre guère d'ornements que dans la boiserie de son orgue, et quoique d'après la tradition elle doit renfermer les restes de Henry II, abbé de Gorze en 1609, surnommé le Bon-Abbé, nous ne découvrons qu'une épitaphe placée sur la première pile de droite et consacrée au souvenir de M. de Chevrau, dernier curé-doyen du chapitre, dont le corps repose au milieu du chœur ¹.

Après un examen de quelques instants qui nous fait regretter la suppression de deux entrées dont les vestiges gracieux protestent contre les mutilations qui les ont défigurés, nous quittons l'église pour nous rendre au château occupé depuis quelques années par le dépôt de mendicité.

Dès que nous y arrivons nous demandons à visiter la chapelle

¹ M. de Chevrau (Joseph-Louis), sixième et dernier doyen de l'abbaye de Gorze, y fut reçu chanoine en 1761. Il mourut en 1822.

qui nous offre une décoration dans le style du dix-septième siècle, analogue à celle qui orne à Metz la chapelle de la Maison des Orphelines, dans la rue Marchant. Cette décoration, hâtons-nous de le dire, n'offre rien, par une rare exception, qui blesse le goût, et si les ornements quelle comporte n'inspirent pas à l'âme ce recueillement qui vient naturellement la saisir dans la plus modeste chapelle d'un âge plus ancien, au moins ils ne font pas naître dans l'esprit des pensées qui le ramènent aux souvenirs du monde, à ses imperfections et surtout à ses ridicules.

Sous la direction de sœur Joséphine, l'une des sœurs préposées aux soins à donner aux pauvres du dépôt, nous parcourons les préaux qui aujourd'hui ont usurpé la place des jardins disposés jadis en amphithéâtre sur le flanc de la côte, au pied de laquelle est adossé le château. Nous arrivons ainsi à une cour dont le fond semi-circulaire, décoré de sculptures, est surmonté d'une galerie qui séparait le jardin de la forêt. Sur ce fond sont adossées des grottes dans lesquelles reposent des divinités de la Fable, qui de leurs urnes aujourd'hui taries devaient autrefois laisser échapper des eaux qui, après être retombées en cascades, s'élevaient sans doute en gerbes brillantes dans les pelouses du parterre et finissaient par se perdre dans les bassins placés près des sphinx qui encore aujourd'hui décorent la cour d'entrée du château. Grâce à ce que nous voyons, chacun de nous, cédant à son imagination, aurait pu chercher à faire revivre la cour brillante du prince de Morbach, abbé de Gorze, qui en 1696 avait fait construire cette noble habitation, si nous n'avions été frappés par la présence de ces condamnés devenus aujourd'hui les hôtes forcés de ce silencieux séjour, et si nous n'avions appris de notre excellent guide que, même dans cet asile ouvert à leur détresse, la plupart y apportait tout le fiel de leur caractère haineux et démoralisé. Ce contraste entre nos souvenirs et la réalité avait laissé glisser dans nos cœurs une sorte de tristesse ; aussi pour y échapper quittons-nous bientôt cette antique résidence des abbés de Gorze, et gagnons-nous le jardin potager de l'établissement départemental pour nous rendre sur la crête de la côte.

Du haut de ce jardin nous apercevons à nos pieds toute la ville de Gorze, son château, et nous pouvons pendant quelques instants contempler les contours pittoresques des monts boisés qui l'environnent ainsi que l'aspect singulier de ce rocher qui, la dominant d'une hauteur considérable, ressemblait, du point où nous étions

placés, à la tête fantastique d'un énorme granit veillant sur la proie qu'il allait engloutir. C'était le dernier coup-d'œil dont il nous fut donné de jouir.

Après avoir remercié notre guide de son bienveillant accueil, nous quittons, en lui promettant un retour par des jours meilleurs, l'excellente sœur qui avait bravé la pluie pour nous accompagner, et nous enfonçant dans les bois, nous arrivons bientôt à découvrir le rocher connu dans le pays sous le nom de la Roche-à-Pucelle. Déjà parmi nous les uns soutenaient que c'était un dolmen druidique, d'autres que ce n'était qu'une simple pierre tournante dont faisaient usage les Gaulois pour prouver l'innocence ou la culpabilité des accusés, quand la pluie redoublant tout à coup mit fin à l'expansion d'érudition qui certainement allait se produire, et nous oblige à redescendre à Gorze pour y trouver un abri contre les torrents d'eau que le ciel laissait tomber sur nous.

Dans notre retraite précipitée à travers la rue principale de Gorze, nous pouvons à peine voir une maison dont la façade décorée par une ornementation vermicellée, présente un spécimen complet d'une habitation construite dans le style de la Renaissance. C'était celle qui, en 1859, avait appelé déjà l'attention de la Société, et à laquelle M. de Bollemont avait consacré un souvenir dans le compte rendu d'une précédente excursion faite à Gorze par la Société. Nous ne pouvons que regretter l'état déplorable dans lequel nous la voyons délaissée, et en lui accordant une exclamation douloureuse de stérile sympathie nous regagnons la voiture au plus vite.

Notre omnibus pendant notre absence s'était complètement réparé, et fièrement il avait repris sa place au milieu de la chaussée; aussi, sûrs de l'abri qu'il va nous offrir contre la pluie diluvienne qui malheureusement doit accompagner sans interruption notre retour, nous nous précipitons par sa portière ouverte avec autant d'empressement pour y rentrer que nous en avons mis à la franchir pour le quitter quelques heures auparavant.

Dans ce moment il n'est plus question d'aller voir la route romaine qui subsiste aux environs de Gravelotte. L'heure avancée de la journée ne le permet plus, le temps d'ailleurs est tellement mauvais qu'il ne nous serait plus possible de faire la moindre observation. Fidèles, néanmoins, autant que nous le pouvons, à l'itinéraire que nous nous étions prescrits, nous tâchons de gagner

Rozérieulles par la route la plus droite. Nous voulons que l'aspect de sa charmante église nous fasse oublier toutes les mésaventures de la journée que nous croyions terminées, mais notre fâcheuse étoile nous en réservait une dernière.

Nous avons repris notre chemin par Novéant, Ars et Moulins, qui peut-être eût été long si notre attention ne s'était reportée sur le petit livre dont j'avais refait la toilette avec tant de promptitude il y avait peu d'heures. *Gorze au moyen âge* était un titre magique pour des archéologues, nous avons sans doute surpris quelques-unes de ces chroniques inconnues au-delà des limites restreintes auxquelles elles s'adressent, que le patriotisme local imprime mais qu'il se garde bien de livrer à la curiosité publique, c'était un véritable coup de fortune. Nous revenions certainement avec un trésor bibliographique du pays même, car ce mince in-8° qui sortait des presses de la veuve Blanchard, de Briey, offrait, sous sa couverture d'un jaune très-clair, dix pages ornées de larges marges et encadrées dans de minces filets coupés par de petits bouquets de myosotis. C'était évidemment une édition de luxe du pays; mais quels singuliers culs-de-lampe terminaient les chapitres! Les uns étaient pris à des livres de piété, d'autres à des recueils de chansons, quelques-uns semblaient échappés à l'ornementation d'imprimés officiels. Cette singulière bizarrerie nous excita à en rechercher la cause; mais à peine avons-nous feuilleté les pages de ce livre que nous y trouvons le nom de l'un de nos plus érudits collègues, cité comme celui d'un *spirituel feuilletoniste*, et cette citation au beau milieu d'un récit du moyen âge! Pour le coup, notre curiosité veut être complètement satisfaite et d'un commun accord nous élisons un lecteur qui, ouvrant le livre inconnu de nous tous, nous fait connaître *Gorze au moyen âge* ou la légende de *Henry et Laure*.

Voici en peu de mots l'incroyable histoire que, dans les termes les plus surprenants, nous apprennent les cent quarante-deux pages de notre étrange brochure :

En l'an 759, époque indiquée par l'auteur, l'évêque Chrodegrand élevait, dans son palais abbatial de Gorze, un jeune page nommé Henry, fils du jardinier du château. Ce jeune homme, âgé de 20 ans à peine, avait conçu la passion la plus insensée pour la fille du sire de Bayonville, *Mademoiselle Laure de Latourvidaud*. Un jour que le sire de Bayonville se rendait à Gorze pour y visiter l'évêque Chrodegrand, le cheval que montait sa fille s'emporta et entraîna cette jeune personne dans les bois immenses qui entouraient l'abbaye.

Son père et sa suite cherchent en vain la jeune fille, lorsque Chrodegrand, averti de cet événement, envoie ses gens et son page faire de nouvelles recherches.

Henry arrive bientôt seul à la clairière de Trois-Fontaines, où il trouve Laure privée de connaissance et ne donnant plus que quelques signes de vie ; dans ce moment la fille du sire de Bayonville va devenir victime de la passion qui obsède le jeune page de l'évêque, quand survient frère Heldouin, ermite de la forêt de Gorze, qui sauve la jeune châtelaine.

Chrodegrand en apprenant le crime de son page, le chasse. Henry se met à la tête d'une compagnie de scélérats qui ravagent le pays, et veut, en les faisant servir comme de braves guerriers, les amener au repentir, s'illustrer par ses exploits, et mériter la main de Laure ; mais il échoue dans son entreprise.

Le comte de Verdun, aidé de Charlemagne, le fait sortir de Dieulouard qu'il venait de défendre avec ses aventuriers contre les bandes de Witikind, et par ce traitement allume la vengeance dans le cœur du jeune homme. Henry, qui malgré ses prouesses ne peut espérer le titre de chevalier, cédant au désir de ses compagnons, se met à ravager le pays et vient assiéger le sire de Bayonville dans son château, où se trouve enfermée Laure de Latourvidaud ; mais le comte, assisté des troupes de l'abbé de Gorze, détruit la bande de Henry qui, lui-même blessé, désolé de son insuccès, vient mourir sur la tombe de son père où le corps du félon reste sans sépulture.

Quelle tribulation pour des archéologues d'entendre une pareille histoire ! Heureusement que notre lecteur, homme de gaieté, l'interrompt de temps en temps pour en commenter certains passages. Par sa verve et par son entrain, il nous fait oublier l'étrange déception dont nous étions victimes et le temps que nous mettons à parcourir la distance de Gorze à Rozérieulles.

Il est près de cinq heures quand nous arrivons à l'église de cette commune. M. l'abbé Poinsignon, son curé, prévenu de notre arrivée, veut bien nous y accompagner. Malheureusement le temps est devenu tellement sombre et la pluie tombe avec une telle abondance, que nous perdons tout l'effet qu'auraient produit sur l'église, par un jour plus clair, les magnifiques vitraux sortis des ateliers de notre grand artiste M. Maréchal.

A peine pouvons-nous distinguer les fines sculptures des élégants autels qui garnissent le chœur et les chapelles latérales. Mais ce qui nous frappe, c'est la teinte si naturelle qui décore le chœur et la nef de cette église et qui a remplacé l'horrible badigeon orné de marbrures dont l'aspect déplorable avait scandalisé les membres du congrès archéologique tenu en 1846 à Metz. L'œil, qui n'est plus

distrain par ces teintes disparates, saisit avec satisfaction l'ensemble des légers arceaux qui soutiennent la voûte et les attaches si simples qui la relient aux colonnes de l'édifice.

Mais l'attention de la Société est bientôt appelée par la présence, sur l'autel collatéral de droite, d'une *Vierge à la pomme*, sculptée en pierre, offrant un très beau spécimen du travail du treizième siècle. Cette statue n'est ornée d'aucune couleur, la pierre est dans son état naturel. L'opposition qui existe entre la teinte de cette pierre et celle de l'autel rappelle cette pensée exprimée dans l'une des réunions de la Société, par M. Guéret, l'un de ses membres les plus compétents en matière artistique, qu'en conservant la vierge telle qu'elle est, il serait peut-être convenable de dorer la frange de la robe, le diadème et la pomme que tient dans sa main l'enfant Jésus.

Cette réflexion est soumise à M. le curé, dont le goût est attesté par les réparations si bien entendues faites dans son église, par les sujets si bien choisis pour en garnir les verrières, dont la principale représente les disciples d'Emmaüs reconnaissant Jésus, celle de droite l'institution du Rosaire, et celle de gauche Clovis recevant le baptême des mains de saint Remy, sous le patronage duquel est placée l'église.

Après avoir franchi la grille élégante qui ferme aujourd'hui le chœur de l'église et les deux chapelles latérales, les membres de la Société admirent encore une fois l'ensemble gracieux et sévère de cette petite église gothique, et en prenant congé de son digne pasteur lui expriment toute la reconnaissance de la Société pour la manière intelligente et heureuse dont il a restauré ce précieux monument du quatorzième siècle. Ils l'engagent, pour continuer ces travaux de restauration, à solliciter du gouvernement les fonds nécessaires afin de réparer le portail et de le mettre en harmonie avec la légère rosace qui le surmonte en faisant disparaître les traces des réparations déplorables qui aujourd'hui le dégradent entièrement.

Ayant ainsi terminé notre course foraine, nous revenons à Metz, où nous nous séparons bientôt en exprimant l'espoir que notre bonne étoile nous gardera à l'avenir, dans de pareilles excursions, de la pluie et surtout des légendes soi-disant historiques.

M. Victor Simon donne lecture du rapport suivant, sur les Mémoires de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace :

La Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace est une des sociétés les plus importantes par ses travaux ; composée d'hommes d'élite, d'hommes animés du zèle le plus louable ; placée comme un poste avancé dans la ville de Strasbourg, elle surveille les châteaux de l'Alsace, ces ruines nombreuses qui, la plupart, couronnent les montagnes des Vosges et offrent un aspect si pittoresque ; elle en assure la conservation par des travaux importants auxquels l'administration contribue puissamment par des allocations, et elle recherche tous les documents historiques et toutes les traditions qui s'y rattachent.

En vous rendant compte de la première livraison du tome IV du bulletin de cette Société, je ne pourrai que vous présenter une esquisse bien sommaire du contenu de ce cahier.

Dans la séance du 2 juillet 1860, M. le colonel de Morlet a déposé sur le bureau plusieurs médailles en bronze trouvées dans les ruines de Mackwiller par M. Ringel, pasteur de Diemeringen. L'une d'elles est de Tetricus. Le village de Mackwiller est situé sur les limites de notre département ; on y a découvert des restes fort importants d'un monument antique que l'on croit être des bains romains, dont la conservation, suivant M. Saum, membre de la Société, est aussi remarquable que celle des bains de Badenweiler, de l'autre côté du Rhin. La Société a accordé 200 fr. pour des travaux de conservation de ce monument.

M. le baron de Ring a fait un rapport intéressant sur un travail concernant la plaine de Troie, offert à la Société par M. Forchhammer, professeur ordinaire à l'université de Kiel. Ce savant archéologue a lu un autre rapport sur un mémoire par M. Siffer, lequel concerne une *via diversoria* qui mettait en communication la voie d'Ingwiller à Schweighausen, avec la grand'voie de Brumat à Seltz. M. de Ring entretient aussi la Société d'une excursion qu'il a faite dans le Haut-Rhin et de monuments qu'il y a observés.

Dans une assemblée générale qui a eu lieu le 6 décembre 1860 et qui fut présidée par M. le préfet Migneret, il a été placé sur une table un grand nombre d'antiquités romaines trouvées la plupart entre Niederbronn et Reichshoffen, sur le tracé du chemin de fer

de Haguenau à Niederbronn. Espérons que la continuation de ce chemin de fer à travers notre département amènera aussi à la découverte de quelques antiquités.

Cette séance a été ouverte par une allocution de M. le préfet qui témoigna sa vive sympathie pour les travaux et les progrès de la Société. Après un résumé des travaux littéraires de cette savante compagnie par M. de Ring, secrétaire, M. Ringuesen a rendu compte des travaux exécutés, dans la dernière campagne, aux frais de la Société. Je n'énumérerai pas tous les châteaux qui ont été consolidés, mais je me bornerai à dire que la somme votée à cette fin s'élève à 2400 fr.; 600 fr. ont été alloués pour le Hoh-Koenigsburg, dont les restes sont si importants et d'un si haut intérêt. Si je ne craignais, Messieurs, de vous montrer encore davantage combien notre situation est disparate avec celle d'un département limitrophe, je vous présenterais le tableau de la situation financière de cette société pour 1859-1860.

Après l'exposé de la situation financière de la Société, M. le préfet a prononcé une allocution qui témoigne de son haut intérêt pour la conservation des monuments et qui atteste combien il éprouvait de satisfaction en décernant, au nom de la Société, de nombreuses récompenses aux personnes qui avaient apporté leur concours éclairé pour la conservation des monuments de l'Alsace.

Deux médailles en argent ont été décernées, l'une à M. Ringel, pasteur à Diemeringen, pour sa direction éclairée des fouilles de Mackwiller; l'autre à M. Coste, juge à Schlestadt, pour son savant ouvrage sur la topographie romaine dans l'arrondissement de Schlestadt. Dix-huit médailles de bronze ont été remises à des personnes de diverses localités, et en outre il a été accordé cinq mentions honorables. Cette distribution fut suivie de chaleureuses démonstrations et de remerciements à M. le préfet qui impliquent aussi des remerciements au conseil général.

A la suite des comptes-rendus des séances se trouve une notice intitulée : *Quelques Remarques sur les Artistes-Verriers strasbourgeois du quinzième siècle*, à propos d'un vitrail de l'église de Sainte-Madeleine. Ce travail est de M. Petit-Gérard, peintre-verrier de la cathédrale de Strasbourg, qui a mis à notre exposition universelle divers vitraux dont un, représentant Charlemagne, donne une idée de l'art des anciens verriers. Cette notice contient des détails fort intéressants sur un vitrail de l'église Sainte-Madeleine dont il produit

une photographie. A ce sujet il examine le mode d'exécution de ce travail remarquable ; il recherche quel peut avoir été l'artiste qui a produit cette belle peinture. Il nous dit qu'à Strasbourg, dès le douzième siècle, il y avait non-seulement des peintres-verriers distingués, mais incontestablement de grandes écoles d'art dont les traditions se sont continuées d'âge en âge par une suite non interrompue de maîtres dont les œuvres, remarquables dans toutes les spécialités, sont le témoignage évident.

Une notice de M. Victor Guerber, curé de Haguenau, donne des détails sur des cimetières celtiques existant dans la forêt de Haguenau où l'on voit un certain nombre de buttes ou *tumuli*.

M. Spach, président de la Société, présente un aperçu d'un mémoire sur l'histoire de l'architecture militaire pendant les premiers siècles du moyen âge, par M. Krieg de Hochfelden, major général badois. Ce mémoire, publié à Stuttgart en 1859, consiste en un volume in-8°, avec 137 gravures. Je regrette de ne pouvoir vous reproduire ici cet aperçu fort intéressant. J'engage les personnes qui désirent s'instruire sur cette matière importante à en prendre connaissance.

Nous arrivons à deux travaux importants de M. le colonel de Morlet. La première est une notice sur l'enceinte d'*Argentoratum*, restituée d'après les fouilles exécutées, en 1859 et 1860, dans l'ancien couvent de Saint-Étienne. Cet établissement religieux fut fondé, dès le commencement du huitième siècle, par Adalbert, duc d'Alsace, au milieu des ruines de l'antique *Argentoratum* (*inter ruinas veteris Argentorati*), ainsi que le dit textuellement une charte, datée de 845, de l'empereur Lothaire. Cette antique origine est confirmée par le dire de tous les chroniqueurs, qui placent à Saint-Étienne la *Heydenburg* (fort païen). L'auteur de cette notice donne d'abord le tracé de l'enceinte d'*Argentoratum* d'après Silbermann. Il se pose ensuite la question de savoir si la ville était défendue par une muraille le long de la rivière d'Ill ? D'après les découvertes qu'il a faites, il a résolu cette question affirmativement. Il a été confirmé dans cette opinion par un document fort intéressant. Il reconnut que, pour bâtir les murs d'*Argentoratum*, on avait fait venir des matériaux de la contrée volcanique du Kaisersstuhl qui constitue un groupe de côtes près du vieux Brisack. La roche employée est, suivant M. de Morlet, une variété de basalte à laquelle on a donné le nom de *dolerite*. Ces matériaux

étant d'une nature toute différente des matériaux du pays employés pour d'autres constructions, il eut un guide sûr pour ses recherches. D'ailleurs il était encore renseigné par un pilotage qui consolidait ce mur. M. de Morlet voit, dans les murs bâtis avec des matériaux du Kaiserstuhl, le tracé du mur primitif de l'enceinte celtique d'Argentorat. Schœpflin a émis cette opinion : il pense qu'Argentorat était au nombre des villes gauloises du Rhin qui furent attaquées et prises par Drusus. Ces matériaux de la ville primitive furent amenés par eau à une époque antérieure à la domination romaine, et ce ne fut sans doute, suivant M. de Morlet, que beaucoup plus tard, lorsque, sous les empereurs, de bonnes voies de communications sillonnèrent l'Alsace, que des pierres de grès furent tirées des contreforts des Vosges et remplacèrent les pierres volcaniques qui, depuis lors, ont dû disparaître très-rapidement pendant l'ère romaine, car on n'en a trouvé que quelques fragments à l'emplacement des autres parties de l'enceinte. Enfin l'auteur termine sa notice par un coup-d'œil sur l'ensemble de l'antique Argentorat à l'époque romaine.

Cette notice est accompagnée de deux planches.

Venons maintenant à la seconde notice du même auteur qui a pour objet de rechercher les voies romaines du département du Bas-Rhin pour les arrondissements de Strasbourg, de Saverne et de Wissembourg ; en joignant à ce travail celui qui a été publié par M. Coste sur l'arrondissement de Schlestadt, sous le titre de *l'Alsace romaine*, on obtiendra, pour le département du Bas-Rhin, les renseignements demandés par M. le ministre de l'instruction publique relativement à la topographie des Gaules. M. de Morlet a dressé une carte sur laquelle il a tracé les voies qu'il a décrites et a donné l'indication de toutes les localités où ont été trouvés des monuments anciens. Il cite les villes antiques, les cités, les *pagi* du pays qu'il décrit ; il trace les limites de la Germanie supérieure et de la Germanie première, et il parle du comté d'Argentorat dont le comte avait sous ses ordres la huitième légion qui a laissé dans le pays de nombreux monuments épigraphiques. Quant aux voies romaines, l'auteur traite de leur subdivision en plusieurs catégories qu'il divise ainsi :

1° Les grandes voies militaires, dites consulaires et prétoriennes, qui sont données, ainsi que leurs stations, par les itinéraires d'Antonin et la table Théodosienne ;

2° Les voies militaires secondaires, dont le tracé éminemment stratégique reliait les points fortifiés et les positions militaires ;

3° Les voies commerciales qui mettaient la vallée du Rhin en communication avec l'intérieur des Gaules. Leur tracé suit habituellement les cours d'eau ; elles étaient protégées, à travers les Vosges, par des forts et des vigies ;

4° Les voies vicinales proprement dites qui reliaient les groupes d'habitations.

Je regrette de ne pouvoir, dans ce rapport, énumérer ces différentes routes ; je renvoie donc à la savante notice de M. de Morlet les personnes qui désireraient connaître ces différentes voies et les documents qui s'y rattachent.

A la suite des détails qui concernent ces routes, l'auteur parle des fortifications des Vosges, des monuments celtiques ; puis il reproduit les inscriptions qui ont été découvertes dans les contrées traversées par les voies romaines. Comme appendice de ces inscriptions, il donne des estampilles légionnaires. Ce sont des tuiles et des briques à la marque de la huitième légion, surnommée *Augusta*, et il ajoute, à la suite, des noms de potiers de Brumat et de Heiligenberg.

Le peu que j'ai dit des deux notices importantes dont je viens de vous donner une analyse très-sommaire, vous donnera une idée des profondes recherches auxquelles M. le colonel de Morlet se livre depuis qu'il a cessé de suivre sa brillante carrière militaire dans l'arme savante du génie. M. de Morlet se recommande à d'autres titres, car il est un des membres les plus zélés de la Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace, et il a formé à Saverne un musée archéologique fort intéressant.

Les notices de M. de Morlet sont suivies d'une communication de M. le baron de Schauenbourg, savant archéologue non moins zélé que son honorable confrère. Ce travail a pour objet de faire connaître M. Zix, habile dessinateur que le père de M. de Schauenbourg attacha à son quartier-général. Comme graveur à l'eau-forte il ne peut guère être mis en comparaison qu'avec Calot dont il n'avait pas les défauts ; ses œuvres représentant des bivouacs, des rencontres, des combats, des batailles, des scènes populaires, des vues des Vosges et de leurs vieux châteaux, furent nombreuses ; mais malheureusement elles sont dispersées dans les portefeuilles. M. le baron de Schauenbourg père, après avoir gardé Zix auprès

de lui pendant quelque temps, le donna à son ami M. Denon, qui sut utiliser son talent pour le grand ouvrage sur l'Égypte et pour d'autres compositions importantes. Enfin, peu de personnes savent que c'est sous l'inspiration et le crayon de cet habile artiste alsacien que s'est développée la magnifique spirale de bas-reliefs qui orne la colonne de la place Vendôme, au faite de laquelle le grand capitaine semble encore dicter à l'Europe la loi de la victoire. Cet habile dessinateur, après avoir été attaché au grand quartier-général de l'empereur, fut envoyé en Italie pour y explorer les lieux qui avaient marqué le point de départ de la glorieuse carrière de Bonaparte et pour étudier ce sol classique ; mais cet habile artiste, atteint de la fièvre, succomba à Pérouse avant d'avoir accompli sa quarantième année.

Un article de notre honorable confrère M. le baron de Ring, intitulé *Les Tombes celtiques de la forêt de Schirrhein*, rend compte des fouilles que ce savant archéologue a fait exécuter dans des *tumuli*. Il ouvrit d'abord plusieurs tombes sans succès, mais dans une autre il trouva, sur la cendre du sacrifice, les restes d'un corps humain avec une torque, un bracelet, les restes d'une fibule en fer, la tête d'une grosse épingle de bronze et les débris d'un vase placés aux pieds de la morte. Dans une autre sépulture on trouva la parure d'une femme celtique, consistant en boucles d'oreilles, en bracelets, en une agrafe de ceinture, en un collier.

M. de Ring trouva aussi les traces de trois sépultures, et notamment celle d'un enfant dont il recueillit les deux petits bracelets de bronze. Non loin de là étaient deux anneaux creux du même métal présentant des rainures aux deux parties qui se joignaient. Ces diverses sépultures ont paru à ce savant archéologue être de beaucoup antérieures à l'invasion romaine et, dès lors, d'une époque où l'usage du fer était encore peu répandu chez les Gaulois.

Enfin, Messieurs, je termine ce rapport un peu long, mais bien sommaire pour les matières intéressantes que contient le cahier dont j'ai dû vous présenter l'analyse. La dernière notice que contient cette publication a pour titre *L'Abbaye de Marmoutier et le Couvent de Sindelsberg*, par M. Louis Spach. Ce savant auteur parle d'abord de l'origine de l'abbaye de Marmoutier, qui eut, en 740, pour fondateur saint Maur, disciple de saint Firmin ; il indique les donations qui lui furent faites, le nombre de religieux bénédictins qui formaient la communauté et qui, sous saint Maur,

étaient au nombre de trente-un ; puis il parle de la fondation du monastère de femmes de Sindelsberg qui, à peu de distance de Marmoutier, fut fondé il y a sept siècles. M. Spach fait connaître qu'il a eu la chance heureuse de signaler, dès 1843, la charte remarquable que possèdent les archives du Bas-Rhin, sur la création et la dotation du couvent du Sindelsberg, et il donne la description de ce monument curieux d'épigraphie. Cette description est suivie du texte latin de cette charte, puis de sa traduction. L'auteur présente ensuite des documents historiques sur les deux établissements religieux de Marmoutier et du Sindelsberg. « Un point, dit M. Spach, qui demeure acquis par l'un des fragments de notre document, c'est la relation intime entre l'abbaye alsacienne et l'évêché de Metz dont elle relevait.

Tel est l'ensemble des travaux intéressants contenus dans le bulletin dont j'avais à vous rendre compte. Il m'a été bien agréable de vous faire connaître dans quelle voie de prospérité est la Société qui l'a publié, car nous avons une vive sympathie pour ses membres qui aiment à entretenir des relations avec nous qui sommes leurs voisins, et qui nous accueillent si gracieusement lorsque nous allons les visiter.

M. Victor Simon communique ensuite l'extrait suivant de l'agronome romain Calumelle, relatif à la machine à moissonner en usage chez les Gaulois, dont a parlé dans l'une de ses conférences agricoles notre savant compatriote M. Barral :

Depuis que notre ville a eu un concours agricole et depuis qu'une exposition universelle a été étalée dans toute sa magnificence sous les yeux de nos populations, bien des sujets d'études et bien des sujets d'observations ont préoccupé les bons esprits qui ont été témoins de tout ce qui a été fait depuis plusieurs mois dans notre cité. En effet, combien n'y a-t-il pas à réfléchir sur tout ce qui a été mis sous nos yeux ? combien ces sources puissantes d'instruction seront fécondes pour l'avenir ? Disons-le, tout ce qui se passe en ce moment à Metz constitue une véritable époque de régénération.

En effet, que de nombreux instruments utiles les agriculteurs ont vu réunis sous leurs yeux, et combien ne leur est-il pas facile de

faire leur choix parmi les meilleurs ; combien de magnifiques objets d'art ont été mis sous les yeux de nos artistes et de nos ouvriers ; et ces machines, combien leur ensemble n'est-il pas admirable, surtout lorsqu'on voit fonctionner depuis les machines à coudre jusqu'aux machines à vapeur d'une grande puissance.

Que dirons-nous de ce temple élevé aux beaux-arts où tant de peintures sur toile et sur verre, tant de statues et de bas-reliefs ont été rassemblés ? Qu'il est beau de passer de ces tableaux représentant si gracieusement divers personnages dans des attitudes multipliées, ou de grandes scènes de la nature nous montrant tantôt la mer en courroux, tantôt les eaux calmes de différents lacs, et tantôt ces hautes montagnes dont les cimes neigeuses ou couvertes de glaces se confondent avec les nuages ! Toutes ces belles scènes sont autant de sources de jouissances qui font le charme de nos populations.

Enfin, pour complément, des hommes érudits sont venus dans ce même monument établir des conférences pour initier nos populations et surtout nos ouvriers à la connaissance des chemins de fer, de la linguistique, de l'agriculture, de la chimie et de la physique.

Messieurs, dans une des conférences si remarquables que M. Barral a faites sur l'agriculture, ce savant agronome nous disait que dans les Gaules on avait eu une machine à moissonner ; en effet, j'ai été frappé depuis longtemps de ce progrès obtenu dans des temps si anciens. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans la traduction de l'ouvrage de Palladius, agronome latin qui vivait après la décadence des lettres à Rome, sans pouvoir préciser la date, mais avant Cassiodore :

« Les habitants des pays plats de la Gaule ont une méthode de moissonner qui épargne la main-d'œuvre, puisqu'elle n'exige que la journée d'un bœuf pour expédier tout un canton. Ils ont un chariot monté sur deux petites roues. La surface de ce chariot, qui est carrée, est garnie de planches renversées en dehors, de sorte que sa partie supérieure est plus large que l'inférieure. Ces planches sont moins hautes sur le devant du chariot que par derrière. Sur ces planches sont distribuées, par ordre, de petites dents clair-semées, dont le nombre est proportionné à la quantité des épis. Ces dents sont recourbées par en haut. On adapte au derrière de ce chariot deux brancards très-courts, semblables à ceux des

litières dans lesquelles les femmes se font porter, et l'on attèle à ces flèches, à l'aide d'un joug et avec des courroies, un bœuf qui a la tête tournée vers le chariot. Il faut sans contredit que ce bœuf soit doux et qu'il n'aille pas plus vite qu'on ne le pousse. Le bœuf promenant ce chariot à travers la moisson, tous les épis se trouvent saisis par les petites dents dont il est garni et s'accumulent par conséquent dans le chariot en se séparant de la paille qui reste en dehors. Le bouvier, qui suit par derrière, dirige la marche du chariot en l'élevant ou en le baissant, suivant l'exigence du cas ; et il ne faut que quelques heures d'allées et venues pour expédier toute une moisson. Cette méthode est bonne pour les pays plats et dont le terrain est égal, ainsi que pour ceux où l'on ne considère pas la paille comme un objet de nécessité. » (Extrait de *Palladius*, page 604 de la traduction française des *Agronomes latins* publiés sous la direction de M. Nisard, maître des conférences à l'école normale.)

Cette machine indique certainement combien les peuples de la Gaule étaient avancés en agriculture ; mais je ne sais pas si Palladius a bien compris cette machine qui, je crois, était plus perfectionnée qu'on pourrait le penser, puisque, suivant l'expression de Palladius, elle n'exigeait que la journée d'un bœuf pour expédier tout un canton. *Præter hominum labores, unius bovis opera spatium totius messis absumit*. Et plus loin il ajoute : *Et ita per paucos itus ac reditus, brevi horarum spatio, tota messis impletur*. Ce n'est pas ici le lieu de traiter cette question intéressante, mais je désirais, en vous donnant lecture du passage précité de Palladius, avoir encore une fois de plus occasion de dire combien tout se lie et combien souvent des recherches historiques amènent à reconnaître que les anciens avaient fait un grand pas dans les arts, et que, en les consultant, on peut quelquefois retrouver le germe de découvertes ou de perfectionnements les plus importants. Mais reconnaissons-le, sous tous les rapports nos machines sont bien supérieures puisqu'elles coupent la paille, tandis que la moissonneuse gauloise la sacrifiait, et c'est pourquoi Palladius dit que cette machine n'était véritablement bonne que pour les pays où l'on ne regardait pas comme nécessaire de conserver la paille. *Hoc campos tribus locis, vel æqualibus utile est et iis quibus necessaria palea non habetur*.

Tel est, Messieurs, le document que je désirais mettre sous

vos yeux ; il appartient à l'histoire et par conséquent il est de la compétence de votre Société qui s'est imposé le devoir de rechercher tout ce qui se rattache aux sciences et aux arts des temps anciens.

Le Secrétaire annonce que le fascicule de nos *Mémoires* vient de paraître et en présente un spécimen à la Société. L'ouvrage, tiré à 200 exemplaires, coûte environ 495 francs d'impression et de gravures. Son prix de revient est donc de 2 fr. 50 par exemplaire, et ce prix est adopté pour les membres de la Société. Il est porté à 3 fr. 50 pour les étrangers.

M. de Bouteiller fait une proposition ayant pour but de solliciter de S. G. Monseigneur l'évêque l'autorisation de faire rétablir aux frais de la Société les inscriptions funéraires de trois illustres évêques qui reposent dans la chapelle du Sacré-Cœur : Adhémar de Monteil, Conrad Bayer de Boppard et Martin Meurisse, évêque de Madaure et suffragant de l'évêché de Metz. Les restaurations récemment exécutées dans cette chapelle ont mis au jour de la manière la plus nette la place qu'occupaient les tombeaux de ces prélats, il est indubitable que leurs corps y reposent encore ; les fragments des inscriptions des deux premiers, retrouvés presque au complet, ont été soigneusement conservés ; Dom Dieudonné nous donne le texte exact de celle du troisième. Rien n'est donc plus facile et en même temps plus convenable que d'exécuter cette réédification avec la permission de Monseigneur. Les deux premiers évêques ont contribué d'une manière éclatante à l'érection de notre admirable cathédrale et particulièrement de la chapelle des évêques où ils reposent ; Meurisse a été l'historien du siège épiscopal de Metz en même temps qu'il l'a saintement administré. Ces suprêmes marques de respect et d'honneur seront donc on ne peut mieux placées.

La Société entrant complètement dans les idées de M. de Bouteiller, mais mal renseignée sur son état financier,

adopte en principe la résolution qui est proposée et charge son bureau de la faire réaliser si l'excédant des recettes sur les dépenses permet de lui emprunter la somme de 150 à 200 fr., qui serait nécessaire pour le rétablissement des trois épitaphes.

Au sujet de la cathédrale, M. Victor Simon parle de deux tableaux de sainteté, qui sont loin de manquer de valeur artistique, représentant l'un la Flagellation et l'autre N.-S. marchant sur les eaux, dont l'humidité du bas de l'église a sensiblement détérioré les toiles. Il dit qu'il serait bien à regretter que ces tableaux arrivassent à être détruits, et qu'il y aurait lieu de prendre à leur sujet quelques mesures de préservation. Du reste, M. Simon est convaincu qu'on peut s'en rapporter à la sollicitude éclairée de M. le chanoine de Turmel, grand-coutre de la cathédrale, et dit qu'il lui suffit d'avoir attiré son attention sur ce point.

La Société a reçu les *Mémoires de la Société d'Archéologie de Touraine*.

Elle s'ajourne, suivant l'usage, au second Jeudi de Novembre.

SEANCE DU 14 NOVEMBRE 1861.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance

M. le Président communique à la Société les deux lettres suivantes de S. Exc. le Ministre de l'instruction publique et des cultes :

M. le Président, j'ai l'honneur de vous informer que la distribution solennelle des prix accordés aux Sociétés savantes, à la suite du *Concours* de 1860, aura lieu à Paris dans la grande salle de la Sorbonne, le 25 novembre prochain.

Permettez-moi d'espérer qu'il vous sera possible d'assister à cette cérémonie. Je serai heureux d'exprimer publiquement ma gratitude personnelle et mes félicitations les plus sincères aux corps savants, dont la collaboration active et dévouée contribue pour une si large part au succès des travaux du comité.

Veuillez recevoir, etc.

M. le Président, la distribution solennelle des prix accordés aux Sociétés savantes, à la suite du concours de 1860, aura lieu à Paris, le 25 novembre prochain.

Je vous prie, Monsieur le Président, de vouloir bien inviter, en mon nom, MM. les membres de votre Société à assister à cette cérémonie. Une carte d'entrée dans la salle de la Sorbonne leur sera délivrée les 8 et 9 du mois de novembre, sur la présentation de leur diplôme, au 1^{er} bureau du secrétariat général du ministère.

Veuillez recevoir, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Ministre,
ROULLAND.

Le président communique ensuite une lettre de S. Exc., qui donne une nouvelle bien agréable pour la Société : celle d'une médaille de bronze accordée à M. Thilloz et à notre Société pour le répertoire topographique de l'arrondissement de Sarreguemines.

A la lettre du ministre est joint l'envoi du dictionnaire topographique du département d'Eure-et-Loir, ouvrage qui a été honoré de la première médaille d'or du concours.

Le président annonce qu'il se rendra à Paris pour la distribution des récompenses, et M. Kohler accepte l'invitation de se joindre à lui pour nous y représenter.

M. Thilloz, dit M. le président, a reçu la communication de la distinction dont il a été l'objet. Mais comme il a découvert bien des renseignements nouveaux qui doivent rendre son travail plus étendu et plus complet, il témoigne le désir que son ouvrage ne soit imprimé dans nos Mémoires que l'année prochaine, alors qu'il aura acquis entièrement le développement qu'il lui destine.

M. le comte Van der Straten a écrit la lettre suivante relative à la gravure du quinzième siècle découverte par M. Proth :

Monsieur et cher président, j'espérais vous envoyer, pour la séance de jeudi, de nouvelles réflexions au sujet du fragment xylographique de l'hôtel de ville. Mon écriture est si mauvaise que j'ai dû recourir à un copiste qui me fait défaut. Cependant je tiens à ce que vous sachiez que, de loin comme de près, je ne perds point de vue les travaux de la Société.

En Belgique et à mon passage à Paris, j'ai constaté par quatre collections différentes des neuf preux en gravure et en sculpture, à cheval et à pied, que la gravure de Metz a réellement le mérite que nous lui avons reconnu ; qu'elle a été faite en Lorraine et par un Lorrain ; et pour pour le fait politique que j'ai signalé, l'avènement de René d'Anjou à la succession éventuelle de Lorraine et de Bar, de 1418 à 1421.

L'opinion très-sérieuse qui reporte cette gravure entre 1431 et

1461 n'est pas, je crois, soutenable, et je serais plus embarrassé par les tournois qui se sont donnés, à Nancy, pour le mariage de Marguerite d'Anjou avec Henri VI d'Angleterre, en 1445 et postérieurement. Toutefois je ne vois pas en quoi cette représentation aurait pu servir. *Dans les tournois on était à cheval.*

Quand je vois que la ville de Metz elle-même faisait remonter son indépendance à ce même Godefroid de Bouillon, je me demande aussi si elle n'avait pas un intérêt à cette représentation des preux à *pied*, comme tous ses soldoyeurs et son infanterie ?

Bref, j'ai trouvé les neuf preux à *pied* à Londres, d'où j'attends quelques détails, et à Paris. Les sixains de Metz et surtout celui de Godefroid sont tout à fait *locaux*. Nulle part ailleurs ce prince n'a dit : « duc de Lorraine », il ne parle nulle part du « *palais* » de Bouillon figuré sur son écu.

Bref, la gravure de Metz est très-curieuse et mériterait qu'on la soignât particulièrement. Ensuite il en faudrait un *fac-simile* exact. Le reproduction de la Société est parfaitement nulle au point de vue de la science. On n'y voit absolument que l'ensemble. Mais on ne peut se représenter l'original d'après cette lithographie.

Le saint Christophe découvert en 1769 a été payé 600 fr. en 1806. La gravure de Metz vaut beaucoup plus.

Si nous constatons de nouveau la date de 1418 à 1821, elle serait l'un des plus anciens monuments xylographiques connus.

Recevez, etc.

M. le curé Emel a écrit la lettre suivante relative à la découverte faite récemment d'une crypte sous l'intérieur de son église :

Monsieur le président, j'ai l'honneur de porter à votre connaissance que nous avons, sous le chœur de l'église, un grand caveau qui était jusque-là rempli, au trois quarts, d'ossements. Nous avons presque fini de le vider, et je crois que cette construction vous intéressera, si vous voulez vous donner la peine de venir la voir.

Le caveau me paraît dater d'avant l'église actuelle et remonter, pour le moins, à l'église romane du douzième siècle, qui existait alors. L'entrée ne consistait qu'en un petit soupirail au chevet du sanctuaire ; sa base était un mur très-dur dans lequel il a fallu trancher pour ouvrir un passage ; néanmoins dans l'intérieur se

trouvent des jambages de porte avec leurs gonds, et les deux murs, c'est-à-dire la partie extérieure et la partie qui contient cette porte, sont visiblement de date ou du moins de construction différente. Comment expliquer une porte dont la partie extérieure, aux trois quarts, était fermée par un mur épais? et ce soupirail dont la pierre de taille se termine sur ce mur? et puis cette ouverture pratiquée visiblement dans la voûte, postérieurement à sa construction? La voûte a été construite sur des branchages ou fagots dont les traces existent dans le mortier.

Au fond se trouve un mur plus récent que le caveau, et la voûte va évidemment plus loin. Nous avons fait une brèche dans une partie de ce mur, où il y avait comme un avant-corps et un terrain un peu plus élevé, garanti par un petit mur en gradin qui s'avance vers le mur de clôture; nous avons rencontré une terre meuble et rapportée, mêlée d'ossements: ce qui semble indiquer avec beaucoup de probabilité que, lors de la construction actuelle, on aura muré d'autres caveaux peut-être déjà remplis d'ossements. Peut-être aussi y avait-il une entrée là-bas, soit sur un des côtés de l'église romane, soit par l'église elle-même.

A gauche de ce petit mur qui devait servir peut-être de garde-fou pour le passage, et dans le fond du caveau il se trouve un grand trou rempli d'ossements, bien en contrebas du reste.

Nous n'avons trouvé de particulier qu'un tronçon de Christ et une petite pierre d'une forme assez singulière que je vous montrerai. Je ne parle pas de morceaux de filets en fil de fer qui servaient probablement à renfermer les ossements d'un corps.

Veuillez, etc.

M. de Bouteiller, qui a visité cette crypte, ajoute quelques nouveaux détails sur la construction. Il est chargé de faire un rapport à ce sujet au nom d'une commission de visite à laquelle M. le Président donne rendez-vous à Saint-Eucaire pour le lendemain.

A propos des filets de fils de fer dont il est question dans la lettre de M. le curé, M. l'abbé Goulon dit qu'à N.-D. de Lorette il y a une crypte dans laquelle on dépose les ossements des corps consommés dans la terre, après les avoir enveloppé dans des filets de fer analogues.

M. de Bouteiller dit que dans plus d'un des ossuaires que notre pays possédait encore récemment, il a vu des ossements ainsi réunis au moyen de diverses ligatures, pour être distingués de la masse des débris humains. A Sillegny, en particulier, il a vu des ligatures retenir des os et porter le nom de celui à qui ils ont appartenu. A Moulins, dit l'abbé Goulon, il y a aussi beaucoup de têtes qui portent des noms. C'est un sentiment tout naturel que de chercher par là à retarder le moment où ceux que nous avons aimés cesseront d'avoir un reste d'individualité dans le tombeau.

M. de Bouteiller donne la description d'une curieuse petite statue de saint Roch, récemment achetée par M. le curé. Elle porte les marques de l'art du quinzième siècle et a 0^m,75 de haut.

Saint Roch, vêtu en pèlerin, est coiffé d'un chapeau dont le bord relevé porte deux clés en sautoir accotées de deux besans ou rouelles portant des croix pattées.

Le chien traditionnel porte un pain dans sa gueule, et un petit ange vêtu d'une dalmatique soulève la robe du saint et touche la plaie de sa jambe. Ce petit groupe était revêtu de peintures dont les traces sont fort apparentes. Il est fort heureux que M. le curé l'ait sauvé de la destruction, car c'est un objet d'art qui présente beaucoup d'intérêt.

Il est donné lecture du programme des concours de l'Académie impériale de Metz. Le président appelle l'attention des membres de la Société sur la partie de ce programme qui est relative à nos études.

Les ouvrages suivants ont été offerts à la Société :

Nancy. — Ses Vœux à Marie, par M l'abbé Guillaume.

Maladies endémiques du pays messin (6^e fascicule), par M. le docteur Maréchal.

Mémoires de la Société d'Archéologie du Midi. — Toulouse, in-4^o.

Mémoires de la Société d'Archéologie de Touraine. — Tours, in-8°.

Études numismatiques, par M. Robert.

Congrès archéologique de Dunkerque (rapp. M. Maguin).

Dictionnaire topographique du département d'Eure-et-Loir. (Don de M. le Ministre).

Bulletin de la Société d'Archéologie de Béziers, in-8°.

Mémoires de la Société pour la Conserv. des Monuments hist. du Luxembourg, in-4° (rapp. le R. P. Bach).

M. l'abbé Michel, curé de Fack, autrefois curé de Sturzelbronn et qui nous a déjà fait d'intéressantes communications sur cette célèbre abbaye, fait hommage à la Société d'un magnifique bref pontifical sur parchemin, relatif à l'abbaye Sainte-Croix de Bouzonville. Le R. P. Bach se charge d'étudier cette charte et de faire un rapport à son sujet.

Travaux.

M. de Sailly a transmis au secrétaire la note suivante sur l'hypogée de Jœuf :

En exécution des offres que mes collègues de la Société ont admises à l'une de nos dernières séances des *Assises scientifiques de Metz*, je suis allé rendre visite, le 11 septembre passé, à l'hypogée de Jœuf, découvert en 1822.

Ses restes appartiennent au sous-sol de la maison de M. Beauchamp, maire actuel de ce petit village de la pittoresque vallée de l'Orne, capable d'ailleurs d'apporter à leur conservation une sollicitude intelligente et raisonnée.

Ce *columbarium*, construit en petit appareil régulier avec des pierres du lieu, est en possession d'une sorte de popularité dans l'arrondissement de Briey, popularité de bon aloi qui lui amène chaque année, avec un certain nombre de curieux, des archéologues d'instinct ou de profession.

C'est là — les membres de la Société le comprendront bien vite — une excellente fortune pour notre hypogée, qui n'aura pas à craindre les emménagements trop rustiques.

Son entrée, momentanément réduite par la superposition de madriers mobiles formant aire de grange pour la menue paille, a dû recevoir, à l'aide d'un trait de scie, des dimensions plus convenables; et j'ajoute, tout satisfait que je sois encore, que des considérations personnelles me permettent d'affirmer que le programme des améliorations possibles sera religieusement rempli.

Les Documents archéologiques sur le département de la Moselle, par notre président M. V. Simon, mentionnent (*Mémoires*, année 1859, p. 63) la *Chambre souterraine* de la Basse-Rentgen, arrondissement de Thionville, qu'on a jusqu'ici considérée comme sépulcrale. Je puis, résumant des indications que j'ai recueillies sans sortir du village de Jœuf, en décrire une seconde, découverte en 1847 dans un terrain que le maire de la commune venait, malheureusement pour nous, de céder par contrat d'échange au sieur Bazin. Cette chambre — cavité rectangulaire de trois mètres de long sur deux de large, recouverte d'une voûte en berceau élevée de deux mètres sous clef — était uniformément revêtue en petit appareil irrégulier de pierres du pays. A la partie centrale et supérieure de la voûte existait une ouverture fermée par une seule dalle carrée, parfaitement analogue, pour le dispositif et les dimensions, au *trou d'homme* des chaudières à vapeur : c'est dans son voisinage qu'on a rencontré un fragment de vase en poterie brune très-grossière, pour laquelle le séjour à l'air libre s'est trouvé désastreux. Les déblais n'avaient rien donné, et il n'a pas été possible à M. Beauchamp, qui multipliait en pure perte les conseils et les prières, d'empêcher le sieur Bazin de détruire le revêtement avant de combler l'excavation !

Sur l'emplacement de cette chambre souterraine, en face la nouvelle maison d'école, se voit aujourd'hui l'aire de la grange de cet honnête cultivateur.

M. Vielliard, d'Étain, communique à la Société la trouvaille suivante qu'il vient de faire, au mois d'octobre 1861, sur les confins du département de la Moselle, dans le cimetière antique d'Eixen, en compagnie de M. Clerx :

Plusieurs découvertes fort intéressantes ont déjà été faites par moi depuis plusieurs années dans le cimetière d'Eix. Celle que je viens d'obtenir me semble la plus curieuse et digne d'être communiquée à une Société d'archéologues aussi laborieux que ceux de la Moselle.

J'ai rencontré, dans ce cimetière séculaire, le squelette d'un enfant aux pieds duquel étaient déposés : 1° un petit pot en terre grise, du genre de ceux qu'on rencontre accompagnant les antiques sépultures ; 2° un coquillage marin dit *porcelaine* ; 3° des objets en bronze, tels que coins, croix, oiseaux, etc., qui, très-vraisemblablement, ornaient la couverture d'un livre pieux se fermant au moyen de courroies dont les boucles et les extrémités en bronze gisaient réunies. Il est à noter que c'est la première fois que l'archéologie met au jour de pareils objets qui semblent être restés inconnus, même de M. l'abbé Cochet qui s'est fait une spécialité de ces recherches.

M. Abel expose que Grégoire de Tours cite plusieurs fois, dans son *Histoire des Francs*, comme existant entre Verdun et Metz, le *castrum Wabrense* (château de la Woëvre) dont jusqu'à présent il n'a pas été possible d'indiquer l'emplacement d'une façon irrécusable. Don Calmet l'indiquait à Latour-en-Woëvre ou à Mars-la-Tour, tout en convenant que ce n'était qu'une pure hypothèse fondée sur la dénomination de ces localités. Le père Bonnetier a vu le *castrum Wabrense* à Watronville ; Denis l'apercevait à Montsec ; M. Jeantin lui assigne le mont Saint-Walfroy pour emplacement ; M. Clouet, Hattonchâtel ; tandis que M. Roussel et M. Clesse penchent pour la Côte-d'Hur, non loin de Manheulles, qui doit être admis comme étant la station romaine d'*ad fines* depuis l'excellent travail de M. Brizion. Cet honorable instituteur de Bouzée (Meuse) adresse à la Société d'Archéologie de la Moselle un essai sur le *castrum Wabrense*, dans lequel il passe en revue les systèmes des divers auteurs pour se ranger à l'opinion de Roussel, en faveur de la Côte-d'Hur. D'après le récit de Grégoire de Tours, vers l'an 587, Childebart, roi d'Austrasie, faisait massacrer, dans son palais à Metz, un de ses ducs, Raucingue, qui avait comploté la mort du roi. Les autres complices furent surpris *in pago Wabrense*, dans la Woëvre, et ils se retranchèrent dans la campagne de l'un d'eux, dans la *villa d'Ursion*, bâtie au sommet du *mont Ardenus*, sur les débris

du *castrum Wabrense*, près d'une église dédiée à saint Martin.

Cette *Côte de Hur*, dit M. Brizion, semble bien être l'abrégé de *Côte de Ursion*. M. Denys convient qu'on y a trouvé des médailles antiques ainsi que des fragments de poterie. Une note manuscrite de la bibliothèque de Verdun porte : « On trouve, sur la *Côte des Heures*, des débris en lave de petites meules à moudre le grain, dont les anciens se servaient. Ces trouvailles prouvent évidemment que les Romains ont séjourné sur la *Côte de Hur* et y ont établi un poste militaire, un *castrum* qui, tout en protégeant la station d'*ad fines* (Manhodaro, Manheules), éclairait les frontières, les *fines* du *pagus Wabrensis*, démembrement de la *civitas clavorum*. Cette forteresse romaine n'a pas laissé de traces autres que la tradition, chose qui s'explique très-bien, puisque Grégoire de Tours ne parle de ce *castrum* que par ouï dire. De son temps ses remparts avaient déjà disparu. »

L'église ancienne de Tresauvaux était, avant le dix-septième siècle, située hors du village, sur le versant de la *Côte d'Hur*. Or, cette église était dédiée à saint Martin. Son emplacement est aujourd'hui recouvert par la forêt communale de Tresauvaux. On y a trouvé, dans ces derniers temps, des tombeaux mérovingiens, notamment la sépulture d'un chef avec celle d'un enfant. C'est, selon toutes probabilités, la tombe du duc Ursion que les siens auront enterré au lieu où il avait vendu si chèrement sa vie.

Entre Bouzée et la *Côte d'Ur*, on trouve des ruines qui sont certainement gallo-romaines. A l'est de cette montagne, on en rencontre d'autres un peu au-dessous de Tresauvaux. Voilà, à n'en pas douter, la *villa d'Ursion* détruite du temps de Childebert. Ainsi, la *Côte d'Hur* réunit tous les caractères essentiels attribués, par Grégoire de Tours, au *castrum Wabrense* et elle est la seule qui soit dans ce cas.

M. le colonel-directeur d'artillerie a demandé que des membres de la Société fussent délégués pour s'entendre avec lui sur les restaurations les plus urgentes à faire à l'oratoire des Templiers. MM. Guerey et Georges, joints au président et au secrétaire, formeront la commission chargée de donner satisfaction au désir de M. le colonel.

M. le docteur Haro donne lecture d'un travail de M. le

docteur Auguste Haro, son fils, traduction de la dissertation du docteur de Mattheis sur le culte rendu par les anciens à la déesse *Fièvre* :

Cicéron ne prévoyait pas sans doute le mauvais usage que les hommes feraient plus tard de l'idée sainte de la divinité, sans quoi il n'eût pas témoigné tant de surprise du culte rendu par les Romains à la déesse Fièvre, à la mauvaise fortune et à tant d'autres choses nuisibles auxquelles ils avaient élevé des autels. Il aurait certainement reconnu que l'esprit humain est capable de délires encore plus absurdes, en voyant inscrire au nombre des dieux des créatures qui le méritaient moins que le méphitisme et la fièvre.

La déification de quelques monstres couronnés après leur mort, quand ils ne pouvaient plus affliger ni torturer leurs sujets, semble, en vérité, plus déraisonnable que celle de maladies et d'autres fléaux qui, en les supposant sensibles et pitoyables, peuvent cesser de nuire en se laissant fléchir par les prières des prêtres et les sacrifices accomplis sur leurs autels.

Rome, aussi humble envers les dieux que superbe envers les hommes, et qui se soumit elle-même à toutes les divinités des peuples qu'elle subjuguait, n'emprunta à aucun d'eux le culte de la fièvre ; seule elle eut l'idée de diviniser cette maladie et de l'honorer par des temples et des sacrifices.

Les Grecs et les Egyptiens adorèrent des créatures nuisibles et eurent des divinités alexicaques ou apotropes qui correspondent aux averruncus ou dieux préservateurs des Romains, mais la fièvre ne fut déifiée que chez ces derniers.

Le culte qu'on lui rendait à Rome paraît très-ancien ; Valerius Maximus le reporte à la plus haute antiquité et le place parmi les usages les plus simples des premiers âges. Cicéron appelle antique l'autel qui lui était érigé sur le mont Palatin et qui existait encore de son temps : *Ara vetus tas in Palatio febris*.

Les épithètes qu'on lui donnait convenaient à une grande divinité, telles que celles de Magna, de Sancta et de Diva, ainsi que le constate l'inscription votive rapportée par Tomasini, par Grutero et d'autres, et conçue dans les termes suivants :

Febri divæ, febri
Sanctæ, febri magnæ
Camilla amata, pro
Filio mala affecto.

Les temples et les autels élevés à Rome à cette déité morbide furent très-nombreux ; Cicéron, Pline, Elianus, Valerius Maximus en font mention ; les premiers écrivains chrétiens en parlent toujours au pluriel. Celui du palatin fut plus célèbre que les autres ; cependant Valerius Maximus en cite encore deux qui paraissent avoir joui également d'une certaine renommée ; voici ses propres paroles : « *Febrem autem ad minus nocendum templis colebant, quorum adhuc in Palatio, atterum in arca marianorum monumentorum, tertium in summâ parte vici longi exstat.* »

Ces situations indiquées par Valerius Maximus ont besoin d'être mieux déterminées et j'ai surtout dirigé mes recherches dans ce sens ; celle du premier ne laisse aucun doute, parce que le mont Palatin est clairement désigné, mais nous n'osons pas déterminer sur quelle partie de ce mont il existait, quoique de bonnes raisons ne manquent pas pour faire conjecturer que c'était sur la partie occidentale en regard du Velabre. Celles des deux autres qui, au premier abord, semblent mieux déterminées, sont cependant plus incertaines, car on ne connaît ni le mont ni la région qu'ils y occupaient.

Pour ce qui concerne le second, personne n'ignore les contestations soulevées parmi les antiquaires sur la situation des monuments de Marius. Ce qui semble assez vraisemblable, c'est que ces monuments s'élevaient dans une aire ou place sur le mont Erquilin, sans qu'on sache en quoi ils consistaient, ni qu'on puisse affirmer si les deux trophées placés actuellement sur la balustrade du Capitole en faisaient partie ou les constituaient en entier.

Néanmoins, dans ce voisinage a dû exister un temple érigé à la fièvre, ainsi que beaucoup d'autres dédiés à des divinités du même genre : telles que la pâleur, le méphitisme, etc. , comme si ce mont avait été principalement consacré aux choses nuisibles, probablement à cause des ravages que ce fléau y avait exercés. On rencontre de plus grandes difficultés encore quand on veut déterminer l'emplacement du troisième de ces temples, qui, selon l'expression de Valerius Maximus : « *In summâ parte vici-longi exstat.* » Quoiqu'en disent les nombreux commentateurs de cet ancien écrivain, qui ont tous interprété l'expression *longi* dans le sens de longueur, comme adjectif de *vici*, nous ne trouvons nul indice de l'existence d'un *vico-longo* dans aucune des régions de Rome antique.

Ce serait sans doute une chose intéressante et utile de connaître l'effigie ou le simulacre sous lequel la sagace antiquité représenta la

déesse Fièvre ; cette connaissance plairait à bien des savants, aux artistes, aux poètes, et même aux médecins qui, bien que très-familiers avec cette maladie, ne sont pas souvent d'accord quand il s'agit de la décrire et d'en donner une définition catégorique, probablement parce qu'ils ont l'habitude de ne la voir qu'avec les yeux d'un esprit préoccupé de théories et d'hypothèses.

M. de Montfaucon est trop concis quand il dit que cette déesse dut avoir chez les Romains la forme d'une femme, et chez les Grecs celle d'un homme, parce que le mot *μυρτος*, nom par lequel ces derniers avaient coutume de la désigner, est du genre masculin. Pour nous, c'est moins le sexe qu'il nous importerait de connaître que les caractères, les symboles, les formes propres et distinctives de cette déité.

Lucien décrit une statue miraculeuse, qu'on pourrait prendre, à première vue, quoiqu'il ne dise pas trop clairement ce qu'elle représente, pour un simulacre de la fièvre, puisqu'elle était chauve, demi-nue, dans l'action de boire ; qu'elle avait peu de poils à la barbe, des veines saillantes, le ventre gonflé ; qu'elle disposait à son gré de cette maladie et que pour cette raison elle était presque entièrement couverte de lames d'argent et de pièces de monnaies ; ex-voto de ceux qui croyaient en avoir été délivrés par sa puissance. Cependant l'ignorance dans laquelle les Grecs étaient de cette divinité et l'habitude bien connue de Lucien de se moquer des dieux et des hommes de toutes les nations, porte plutôt à croire qu'il parle d'un personnage qui opérait des prodiges seulement par une vertu magique.

Les divers actes d'adoration adressés par les Romains à la déesse Fièvre ne semblent pas avoir différé de ceux qu'ils rendaient communément aux autres divinités, tels, par exemple, que les invocations, les prières, les sacrifices, les vœux, les actes de grâce, etc. Il est très-probable que ce fut, au moins en partie, à cette puissante déesse que l'on adressa dans toutes les villes d'Italie des prières publiques pour guérir Pompée de cette fièvre grave dite avec raison *désirable* et *prévoyante*, parce qu'elle aurait pu le soustraire au malheureux destin qui l'attendait en Egypte, si les vœux publics plus puissants n'eussent été exaucés. Mais, outre les actes ordinaires de religion que les anciens avaient coutume d'exercer envers la déesse Fièvre, comme envers toute autre divinité, il y en avait un particulier aux divinités saluaires : il consistait à rendre publique, en la déposant dans leurs

temples, la description des remèdes au moyen desquels on croyait avoir obtenu la santé, et cela en honneur de la divinité aussi bien qu'au plus grand profit des malades. L'ignorance et l'oubli de cet usage ont fait donner jusqu'à présent une interprétation assez peu intelligible de ce que Valerius Maximus écrivait en parlant des temples de la déesse Fièvre : « *In eaque (febris templa) remedia quæ agrorum corporibus adnixa fuerant, deferibantur.* »

Tous les commentateurs ont expliqué ce passage en disant qu'on transportait dans ces temples les remèdes employés par les malades. Ainsi le jésuite Cantet, commentateur de Valerius Maximus, (ad usum delphini), développe ainsi ce passage : *In eaque febris templa post recuperatam valetudinem portabantur remedia quæ fuerant agrorum corporibus applicata.* Mais cette explication satisfait peu le bon sens ; en effet, les remèdes étaient internes ou externes ; dans le premier cas, ils étaient ingérés, et on ne peut comprendre comment on aurait pu les transporter dans les temples ; et, dans le second, n'aurait-ce pas été un usage ridicule et indécent de suspendre et de consacrer dans les temples, les onguents, les emplâtres et autres ordures détachées des corps malades ? Peut-être que l'habitude, existant encore de nos jours, de suspendre aux parois des autels et des églises les bandages, les bâtons et les béquilles des pauvres estropiés miraculeusement guéris, avait fait naître cette interprétation ; mais on ne guérit pas la fièvre par de pareils moyens, et les fébricitants ne pouvaient pas avoir besoin de ces appuis, excepté pendant la convalescence, état dans lequel ils sont utiles à tous les malades à cause de la faiblesse de leurs membres. Il suit de là que le passage cité de Valerius Maximus paraîtrait beaucoup plus clair, plus intelligible et plus satisfaisant, si le mot *deferibantur* était rendu dans le sens de dénoncer, rapporter, publier, comme il est permis aux commentateurs de le faire. Il n'est certainement pas nécessaire de connaître d'une manière très-approfondie la langue latine pour savoir que le verbe *defero* était employé dans l'un et l'autre sens ; il suffit pour cela de citer les expressions très-usitées d'origine latine qui en dérivent : *délateur* et *délation*.

En s'appuyant donc, comme nous venons de le faire, sur la double signification du verbe *defero* et sur l'antique usage de publier dans les temples, sur le marbre ou le bronze, les remèdes salutaires employés dans les maladies, par les conseils de la divinité, l'interprétation que nous avons donnée paraîtra beaucoup plus naturelle et

plus satisfaisante. Les exemples de semblables inscriptions déposées dans les temples d'Esculape sont très-nombreux et bien connus. Pausanias parle plusieurs fois de cet usage en décrivant les temples érigés en Grèce à ce dieu, et il ajoute que ces inscriptions, sculptées sur des tables de métal ou sur des colonnes de marbre indiquaient chacune le nom du malade, la nature de la maladie et celle du remède employé. De son temps, le temple d'Esculape à Epidaure contenait six de ces colonnes chargées, en dialecte dorique, de ces recettes, et il ajoute que dans les temps plus anciens il y en avait un plus grand nombre. Hypocrate a puisé principalement dans ces observations le précieux dépôt des connaissances médicales qui a fait tant d'honneur à ses écrits et qui a rendu son nom si célèbre.

C'est dans les temples d'Esculape plutôt que dans les écoles des philosophes qu'il apprit les vrais principes de l'art dont il est considéré, avec raison, comme le père. On a été jusqu'à dire qu'il avait osé, en nouvel Erostrate, mettre le feu au temple d'Esculape à Coos, après en avoir transcrit les inscriptions, pour être le seul au monde qui possédât un si riche trésor de connaissances et de lumières, ou, au moins, pour les publier comme provenant de lui-même. Enfin, à Rome, on trouva dans l'île du Tibre, près des ruines de l'antique temple d'Esculape, quatre de ces inscriptions sur une même table de marbre; elles ont été transcrites par Mercuriali, Grutero et beaucoup d'autres; quelques-uns se sont donné la peine de les traduire du grec et de les commenter. Un usage aussi généralement et aussi sagement établi dans les temples médicaux de la Grèce et de Rome, justifie pleinement le sens par lequel nous avons rendu le passage de V. Maximus peu ou point intelligible en suivant l'interprétation vulgaire des commentateurs.

Ce qui a été dit jusqu'à présent est relatif à l'histoire du culte rendu par les Romains à la déesse Fièvre. Maintenant nous passons à la recherche de la cause qui a fait naître ce culte.

L'excessive superstition de nos ancêtres d'une part et la fréquence des fièvres sur notre territoire de l'autre, en expliquent l'origine. Il n'y a pas de doute que ces deux maladies, l'une propre à l'esprit, l'autre au corps, aient prédominé tantôt plus tantôt moins dans cette localité. La fièvre est une maladie très-commune, mais il ne faut pas croire qu'elle le soit également dans tous les pays; il faut se trouver dans des circonstances locales analogues à celles de Rome pour en être atteint au même degré. Sa fréquence dans cette ville est une vérité

de fait qui ne peut être contestée ni par les diverses opinions des écrivains qui en ont cherché la cause, ni par les fallacieuses théories des auteurs peu nombreux, il est vrai, qui osèrent en nier l'existence.

Ces écrivains ont déployé beaucoup d'érudition et de talent pour soutenir leurs idées ; malheureusement elles ne sont conformes ni à la raison ni à l'histoire, comme il est bien facile de le prouver. Et premièrement il est peu de vérités historiques sur lesquelles il existe autant d'accord entre les écrivains qu'il y en a sur la fréquence des fièvres à Rome et les maux qu'elles y occasionnèrent de tous temps, quoique ce ne fût pas toujours avec la même intensité ni la même extension. La nature de ces fièvres, quoique d'apparences variées, doit toujours être la même au fond. Tout porte à croire qu'elles ont été des fièvres périodiques tantôt plus, tantôt moins pernicieuses, selon les dispositions variées des individus et la diversité des autres circonstances capables d'accroître ou de corriger l'action de leur cause principale et presque unique, c'est-à-dire la présence des miasmes répandus dans l'atmosphère. Les pertes nombreuses qui, au rapport de Tite-Live, ont si souvent atteint et désolé cette cité, ne peuvent avoir été que des épidémies de fièvres de cette nature, dont la cause ordinaire se trouvait accrue et renforcée par des constitutions climatiques particulières. Asclépiade, qui exerça avec tant de succès la médecine à Rome, au temps de Pompée, déclare que les fièvres quotidiennes cataleptiques et léthargiques y étaient très-fréquentes ; Galien, au temps de Marc-Aurèle, répète plusieurs fois que cette espèce de fièvre périodique, appelée par lui somiterzane, est la maladie à laquelle les habitants de Rome sont le plus fréquemment exposés.

Ces fièvres y ont toujours régné, principalement en été, à l'époque des grandes chaleurs, et de là vient l'usage d'abandonner la ville dans cette saison pour aller respirer un air plus pur dans les montagnes voisines d'Albe, de Tibur, de Tusculum, ainsi que le témoigne Horace dans sa gracieuse épitre à Mécène :

Si me vivere vis sanum, recte que Valentem
 Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti,
 Mæcenus, veniam, dum sicus prima Calorgne
 Designatorem decorat lectoribus atres :
 Dum pueris omnis pater et matercula pollet
 Officiosa quoniam sedulitas, et opella forensis
 Adducit febres et testamenta resignat.

Mais dans les temps de calamités et de désastres, quand aux causes ordinaires venait s'ajouter la misère de la population, ces fièvres dégénéraient en épidémies dont les ravages étaient effrayants. Il suffit, pour le prouver, de rapporter la lettre du P. Damien au pape Nicolas II, où on lit le passage suivant :

Roma vorax hominum domat ardua cella vivorum,
Roma ferax febrium neci est uberrima fragum.

Le même motif qui avait engagé les Romains à adorer la fièvre et à lui élever des autels, conduisit plus tard les chrétiens à employer les ressources plus réelles que leur offrait la nouvelle religion pour éloigner d'eux un si funeste fléau. On vit alors la forme du culte changer, mais l'intention était la même et des autels furent élevés à quelques images de la Vierge, sous le nom de Marie-des-Fièvres ou Fébrifuges, libératrice de cette maladie plus fréquente et plus dangereuse à Rome que partout ailleurs. Bientôt la renommée publia de nombreux prodiges anti-fébriles opérés spécialement par une de ces images sacrées qui existe encore aujourd'hui dans la sacristie de Saint-Pierre, et qui, couronnée d'or et chargée de riches ex-votos, devint l'objet de la plus grande vénération et fut regardée comme le préservatif le plus sûr contre cet horrible fléau.

Enfin, les écrivains qui, après la renaissance des lettres, ont étudié la nature du ciel de Rome, ont reconnu, ainsi que les anciens, que son climat est insalubre et fécond en fièvres. Alexandre Petronio, médecin de Grégoire XIII, accuse l'air de Rome d'être épais, humide et lourd, sujet à des variations soudaines, et à cause de cela, il le juge *sanitati valde oppositum* ; quoique parmi les affections propres aux Romains il ne veuille reconnaître que la *pianezza di capo*, la *crudita di stomacho*, la *lassenza della membra*, il ne peut cependant pas nier que les fièvres ne soient fréquentes, puisque ces diverses affections les provoquent facilement ; il déclare, en effet, que, quoique de son temps les fièvres semi terzanes ne fussent pas aussi communes que du temps de Galien, néanmoins les quotidiennes avec léthargie, semblables à celles dont parle Asclépiade dans Cœlius Aurélianus, se montrèrent fréquemment, surtout à cause de cette pesanteur de tête qui est propre aux habitants de Rome. De même Cayrrati, qui loue tant la salubrité de l'air de Rome, ne peut s'empêcher de convenir que de son temps quelques fièvres léthargiques, présentant une certaine gravité, étaient

fréquentes à Rome. Enfin Laglèvi, qui, entre la fin du dix-septième siècle et le commencement du dix-huitième exerça avec tant de réputation la médecine dans cette cité, écrivit ce passage bien connu : *Febris semitertiana exquisita familiari est popularibus almæ hujus urbis et fare perpetuo hic grassatus, quod etiam cognovit galenus.*

Par tous ces témoignages classiques et ce que nous voyons nous-même, il n'est pas permis de douter de la fréquence constante quoique inégale des fièvres sous le ciel de Rome. D'ailleurs, la connaissance de la nature du sol qui, surtout du côté de la mer, est presque entièrement paludre, correspond bien à ce qu'enseignent l'histoire et l'observation. Les physiciens qui ont attentivement examiné la topographie de Rome et de ses environs, confirment ce que nous avançons, en indiquant un grand nombre de causes fébriles prédominantes sous notre ciel. Ce n'est pas que nous prétendions soutenir la fausse opinion de quelques auteurs qui croient encore aujourd'hui que l'air de nos environs est si pestilentiel et si empoisonné surtout dans l'été, qu'il suffit, pour gagner la fièvre, de le respirer pendant quelques heures, le jour ou la nuit. Ces auteurs voudraient pour ainsi dire mettre en état de siège cette ville pendant l'été et empêcher que personne n'y vint ou n'en sortît, en menaçant ses habitants de fièvres inévitables s'ils se hasardaient, pour leurs plaisirs ou leurs affaires, à dépasser les limites de leurs vignes.

Or, jamais pareille chose ne s'est vue pendant l'été, et il y aurait exagération à supposer que l'air fût corrompu et irrespirable à tel point qu'on y tombât malade dans un aussi court espace de temps. À toutes les époques et dans toutes les saisons, le flux et le reflux de la population à Rome varièrent à l'infini, sans qu'on eût remarqué d'invasion morbide aussi prompte et aussi inévitable.

Le célèbre auteur du sonnet très-connu contre Rome, dans lequel ses habitants sont représentés avec des visages pâles, sombres, exténués, conséquence de l'absorption d'un air empesté, veillait, quand il le composa, dans l'auberge du Baccano, lieu dont l'air est le plus mauvais des environs de Rome, et il ne contracta aucune fièvre ; il l'aurait cependant bien mérité en punition de tant d'outrages et de calomnies.

Ce qui semble certain, c'est que toutes les régions de cette cité n'ont pas toujours été également fécondes en fièvres ; il faut chercher la raison de cette différence dans les circonstances locales de chacune d'elles ; une seule cause ne peut pas en rendre raison. Dans les temps

très-anciens de Rome, le mont Palatin, quoiqu'il eût été le premier point habité et ensuite embelli par les plus nobles et les plus grandioses habitations, ne pouvait se flatter de jouir d'un air très-pur, à cause des effluves palustres du Vélambre qu'il dominait, avant que ce marais ne fût desséché par Tarquin. C'est pour cela que les Aborigènes, qui l'avaient primitivement occupé, furent contraints de chercher ailleurs un séjour moins malsain, selon le témoignage de Denis d'Halicarnaye. L'Esquilin, tant qu'il servit de cimetière à la plèbe romaine, abonda en émanations méphitiques et fut peu habité; mais, au temps d'Auguste, l'air en fut amélioré principalement par les soins de Mécène qui vint y établir ses jardins et sa magnifique habitation; son exemple fut bientôt suivi par la foule, comme on le voit par ces vers d'Horace :

Huc prius augustes ejecta cadavera celles
 Conservus vilis portanda locabat in arca,
 Hoc misera plebi stabat commune sepulcrum

 Nunc licet Esquilis habitare salubribus, etc.

Enfin le Transtevere, en raison des sordides métiers qu'on y exerçait, de la misère de ses habitants et du voisinage du Vatican et du Tibre, ne jouissait certes pas non plus d'un air plus pur et plus suave. Aussi nos ancêtres, qui se laissaient toujours conduire par des motifs plausibles dans le choix des lieux où ils élevaient des temples, avaient principalement, pour cette raison, érigé un temple à la fièvre dans chacune de ces régions où la faveur de cette divinité était le plus nécessaire. Dans les temps postérieurs ce fut précisément dans le Vatican et son insalubre voisinage qu'on vénéra les miraculeuses images de la Madona della Febbri, parce que la fréquence des fièvres y faisait sentir plutôt qu'ailleurs le besoin de sa protection.

Pétronio pense que les lieux les plus bas de cette cité sont les plus insalubres; donc il ne reconnaît comme malsains que ceux qui sont dépeuplés, et Lancisi que ceux qui sont exposés aux effluves d'eaux stagnantes et corrompues. Les diverses opinions de ces écrivains, par rapport aux causes de l'insalubrité du ciel romain, reposant chacune sur les mêmes preuves et sur les mêmes faits, ne sont pas difficiles à concilier. Il n'y a pas de doute que les endroits les plus ventilés, les plus secs et par conséquent les plus habités, ne soient généralement aussi les plus salubres et les moins fréquents en fièvre;

néanmoins la réunion trop féconde de ces conditions est justement ce qui a trompé et a fait confondre les causes avec les effets. La difficulté consiste à reconnaître celle de ces conditions qui a été la première à naître et ensuite jusqu'à quel point les autres en dépendent ; à déterminer enfin si la population détériorée a corrompu l'air, ou si l'air corrompu a détérioré la population ; si les eaux palustres sont causes ou effets du dépeuplement, ou bien causes et effets en même temps. Dorri a déployé autant d'érudition que Lancisi pour soutenir chacun leur opinion : l'histoire, dit le premier, enseigne que plus la cité et la campagne de Rome furent peuplées, plus l'air fut salubre ; il résulte de l'histoire, dit le second, que plus le sol de Rome fut sec et privé d'eaux palustres, moins son ciel fut insalubre et fébrifère.

La vérité de ces propositions est incontestable. Quiconque est médiocrement versé dans l'histoire de cette cité, sait très-bien qu'à la suite des invasions des barbares et après les désastres qu'ils occasionnèrent dans ses environs, les champs furent abandonnés, les édifices ruinés, les canaux, les fossés, les aqueducs rompus et obstrués ; le cours naturel et artificiel des eaux se trouvant arrêté, les mares et les étangs envahirent les campagnes, l'air se corrompit de plus en plus, et la population alla de jour en jour en se détériorant.

Aussi la même ville qui, au temps heureux d'Auguste et de Claude, contenait plusieurs millions d'habitants, n'en contenait plus que trente mille dans les temps de la plus grande désolation. La conséquence de tous ces malheurs et d'un si déplorable dépeuplement fut que l'air devint si insalubre et si fécond en fièvre, que la cour, pour se soustraire à ses ravages, fut plusieurs fois obligée de se retirer ; que des conclaves furent clos et transportés ailleurs ; que des armées ennemies en abandonnèrent le siège.

Ce ne fut qu'après le pontificat fameux de Léon X, au commencement du seizième siècle, qu'on vit s'améliorer notablement l'état de son atmosphère et augmenter en même temps la population qui s'éleva à quatre-vingt cinq mille habitants sous l'influence des dessèchements des marais, des constructions de cloaques, du percement de rues nouvelles, de tous les moyens, en un mot, qui concourent à l'assainissement du sol.

Mais si l'histoire nous apprend que quand l'état de l'air de Rome s'améliora, sa population s'accrut en même temps, et vice versa, la physique d'autre part nous enseigne que ces deux effets sont souvent causes l'un de l'autre et que le plus ordinairement ils se produisent

l'un par l'autre. Or, si l'organisme de l'homme, comme celui des animaux, reçoit en vertu de sa composition quelque altération de l'air qu'il respire, le premier peut le corriger en le soustrayant à l'action d'autres causes plus énergiques de corruption et en recevoir une large compensation. Car, si un air mauvais et rendu malsain par les exhalaisons palustres est morbifère pour ses habitants et en diminue le nombre, un air élastique et salubre les rend plus sains et par suite plus nombreux.

Voilà pourquoi, dans divers temps et dans différents quartiers, cette ville fut toujours, quoiqu'à différents degrés, sujette à la fièvre en raison de la force plus ou moins active des causes fébriles qui y prédominent ; et pourquoi aussi elle divinisa cette maladie et lui éleva des temples et des autels, quand la superstition dont elle est fille la portait à admettre, comme Dieu, tout ce qui est capable d'exercer un pouvoir extraordinaire sur le physique et sur le moral des hommes et qui par cela même lui paraissait digne de tous ses hommages.

A la suite de cette savante discussion, on ne verra pas sans intérêt l'article du *Dictionnaire de la Fable*, par Noël, ainsi conçu : « Fièvre, divinité qui avait ses autels et ses sacrifices. Chez les Grecs et chez les Romains, elle avait un temple au mont Palatin, un autre dans la place des monuments de Marius', et le troisième au haut de la rue Longue. On apportait dans ces temples les remèdes contre la fièvre avant de les donner aux malades, et on les exposait quelque temps sur l'autel de la déesse. On lui prodiguait les noms de divine, de sainte et de grande, comme le prouve une ancienne inscription. Les Grecs en avaient fait un Dieu, parce que, dans leur langue, *puretos* est masculin. On l'allégorisait quelquefois par une femme couchée sur un lion, de la bouche duquel sort une vapeur, parce que, au dire des anciens naturalistes, le lion est sujet à la fièvre et surtout à la fièvre quarte.

M. Ismeur dit qu'il a continué quelques défoncements au Sablon, sur le terrain où il a autrefois trouvé beaucoup de tombeaux. Quelques débris de diverses époques ont été mis au jour, tels que des outils de travail et une grande épée en fer.

M. Durand donne lecture du rapport suivant sur la Société d'Émulation des Vosges :

Le volume confié à mon examen est intitulé : *Annales de la Société d'émulation des Vosges, pendant l'année 1860*. Il s'ouvre par un compte rendu des travaux de diverses natures qui ont fixé l'attention de la Société pendant l'année qui venait de s'écouler. On voit que plusieurs questions d'un intérêt actuel et palpitant, telles que le libre échange au point de vue du commerce des grains et l'émigration des campagnes vers les villes, ont été agitées devant cette assemblée et qu'on a lu à ses séances des rapports nombreux sur des ouvrages d'agriculture, de sciences et de littérature qui avaient été adressés par leurs auteurs : de ce nombre se trouve l'étude sur M. de Caumont, dû à la plume élégante de M. Salmon, conseiller à la cour impériale. Quelques mémoires ont enfin, à raison de leur mérite et de leur utilité, obtenu les honneurs de l'impression dans le recueil de ses annales. Je citerai entr'autres, les *Documents statistiques sur l'Agriculture dans le canton de Bruyères*, par M. Labache, juge de paix, des *Aperçus sur le mouvement de la population dans le département des Vosges*, par M. Mand'heux, président, un *Rapport sur les accroissements des collections du musée départemental par le conservateur*, et surtout la troisième partie de l'*Essai historique sur Beaufremont, son château et ses barons*, par M. Chapellier, ouvrage sur lequel je me permettrai d'attirer votre attention comme rentrant plus spécialement dans le cercle des études qui doivent être abordées dans cette enceinte.

Je serais loin de vous avoir donné une idée suffisante de la variété et de l'importance des travaux auxquels s'est livrée la Société vosgienne, si je ne mentionnais deux autres rapports plus spéciaux, l'un sur les primes nombreuses qui ont été décernées par elle, tant en son nom qu'au nom du gouvernement, aux agriculteurs qui se sont distingués dans une branche quelconque de l'art agricole ; et l'autre sur le concours littéraire et artistique de 1859, où se trouve vivement discuté le mérite d'une étude sur l'abbaye de Remiremont par M. l'abbé Guinot, ouvrage fort remarquable qui a déjà été apprécié dans les grandes revues de Paris et qui a valu à son auteur la première des distinctions décernées par la Société d'émulation, une médaille de vermeil.

Je dois rendre hommage en passant à la manière loyale et cour-

toise avec laquelle nos voisins savent faire de la critique littéraire, car, tout en conservant par devers eux la faculté d'émettre sur l'œuvre qui est déferée à leur examen toutes les appréciations que peuvent leur suggérer leur goût et leur conscience, et cela dans le but d'asseoir un jugement plus sain, ils reconnaissent comme un droit à l'auteur de l'ouvrage discuté la faculté de présenter ses observations dès avant la publication du rapport. C'est ainsi que nous trouvons à la suite des appréciations pleines d'originalité et de finesse de M. Kuss, une lettre dans laquelle M. l'abbé Guinot s'attache à défendre les opinions qu'il avait émises dans son livre.

Je n'entreprendrai pas de suivre la discussion dans chacune de ses phases, me contentant de signaler les questions capitales qui ont été soulevées, et qui offrent d'autant plus d'intérêt qu'elles peuvent se reproduire dans des ouvrages du même genre.

L'auteur avait admis un certain nombre de légendes miraculeuses qui concernent la vie des saints fondateurs de l'abbaye de Remiremont; il avait même dit à ce propos: « Ces récits s'offrent avec une sorte de majesté religieuse, et la critique doit les fouiller avec respect, comme on touche la poussière des sépultures sacrées; car, selon la belle pensée que Valcaudus émet dans le prologue de la vie de saint Dié, en lançant le javelot du dénigrement sur ces écrits légendaires, la critique croyant percer seulement ce qui lui semble digne de son dédain, pourrait atteindre et percer ce qu'elle révère. »

Or, le rapporteur M. Kuss critique l'emploi un peu trop fréquent de faits miraculeux que l'Eglise ne prend pas sous sa protection et dont l'authenticité ne repose que sur la foi d'un moine anonyme qui écrivit peu après la mort des saints, encore ému des spectacles dont il a été témoin. M. Guinot lui répond :

« Je comprends que les légendes ne produisent pas sur tous les esprits la même impression, que certaines d'entre elles tranchent sur la noble simplicité de l'Evangile. Mais les légendes qui, dans la pensée de leurs auteurs, n'étaient destinées qu'à former des traditions domestiques, sont devenues des documents historiques. A ce titre, elles ont droit à une attention sérieuse lorsqu'elles sont authentiques et vraies. Afin d'établir sur ces documents anciens un discernement judicieux, Mabillon, les grands Bénédictins du dix-septième siècle, les Bollandistes qui sont les classiques de l'agiographie, ont fixé les règles d'une critique dont la sagesse égale la sûreté. Mabillon, Luc d'Achery, les Bollandistes ont discuté et contrôlé les légendes qui racontent la vie des

saints fondateurs de l'abbaye de Remiremont, de ces illustres anachorètes qui ont semé au septième siècle les germes de la civilisation sur nos montagnes. J'ai dû accepter l'autorité de ces grands maîtres. »

J'ai voulu à mon tour me rendre compte de l'impression que laisserait sur mon esprit la lecture de la première partie de l'ouvrage, celle pour laquelle l'auteur avait mis à contribution ces légendes, et examiner en même temps si M. l'abbé Guinot avait eu raison de les reproduire. C'est la loi de tous les grands faits qui remuent l'humanité de laisser après eux dans les esprits un long ébranlement, et de provoquer l'imagination à répandre et à croire les traditions merveilleuses. Le détail des faits a beau être quelquefois imaginaire, la peinture des mœurs du temps n'en est pas moins tracée au vif et le mouvement de l'époque ne s'y trouve pas moins fidèlement reproduit. Que dans ces légendes il y ait à faire la part de la vérité et celle de l'imagination, cela est possible, puisque la personne même de l'auteur n'est pas connue et que son amour de la vérité a pu être obscurci par son désir de faire des prosélytes à la foi catholique. Je pense néanmoins qu'en l'absence d'autres documents sur ces temps reculés l'auteur a eu raison d'user de ceux qu'il avait sous la main, en ayant soin d'indiquer au bas de chaque page, comme il l'a fait, les sources où il a puisé. De cette façon le lecteur reste libre de retrancher ce que sa conscience ne lui permettra pas d'admettre. Mais le plus indifférent ne pourra s'empêcher d'admirer la charmante naïveté de ces temps héroïques du christianisme dont ces légendes ont gardé le parfum; et l'érudit leur reconnaîtra au moins le mérite d'avoir allumé le flambeau de la littérature au milieu de nos forêts et conservé les lettres latines elles-mêmes dans les désastres de l'Austrasie.

Une autre question bien plus controversée encore divise nos deux joueurs : c'est celle de savoir si au moyen âge il n'y avait véritablement, comme l'avance M. Kuss, d'autre autorité réelle que celle de la force. Cette question naît à propos de la fameuse Gisèle III, qui eut l'honneur de mettre, en 1070, l'abbaye de Remiremont sous la protection immédiate de l'empereur Henry IV, et plus tard sous l'autorité immédiate du Saint-Siège, et qui, dans la lutte curieuse qu'elle engagea à propos d'une nouvelle fondation, l'abbaye de Chaumouzey, ne reconnût pas plus, l'autorité du pape que celle de l'empereur et du duc de Lorraine. C'est là un fait duquel le rapporteur entend tirer une conséquence qui, suivant nous, est fausse.

M. l'abbé Guinot explique en effet ces luttes de l'abbaye de Remiremont contre les ducs de Lorraine par la position modeste où se trouvaient ces derniers à l'époque dont nous parlons. Sous le titre de ducs bénéficiaires, ils n'étaient en réalité que les lieutenants des empereurs d'Allemagne, et dans leur ardeur d'affranchir leur autorité, ils abusaient souvent, vis à vis des abbayes, de leur titre de vové ou de protecteur. On comprend que Gisèle, qui avait deviné leur politique, opposa toujours à leur ambition une résistance aussi légitime qu'obstinée, puisque ces ducs dépendaient bien plutôt d'elle qu'elle ne dépendait d'eux.

Quant à l'opiniâtreté dont elle fit preuve à l'égard du Saint-Siège en en appelant du pape au pape mieux informé, l'abbé Guinot n'induit pas de ce fait une preuve du peu d'obéissance du moyen-âge vis à vis du pape; pas plus, dit-il, que le fait d'un plaideur opiniâtre et violent, épuisant de nos jours toutes les formes de la procédure et de l'appel, ne démontrerait que le dix-neuvième siècle ne respecte pas la justice.

Comme conclusion, je rappellerai ce que M. Guizot dit excellemment à ce sujet : « L'époque qui nous occupe est sans doute une des plus brutales, des plus grossières de notre histoire, une de celles où l'on rencontre le plus de crimes et de violences, où la paix publique était le plus incessamment troublée, où le plus grand désordre régnait dans les mœurs. Et cependant on ne saurait nier que la morale, la poésie chevaleresque n'existent à côté de ces désordres, de cette barbarie, de tout ce déplorable état social. Les monuments sont là, le contraste est choquant mais réel. » Après avoir établi que ce principe vivifiant qui planait au-dessus du moyen âge était le christianisme, il ajoute : « Et qu'on ne croie pas, parce que cet idéal moral ne gouvernait pas immédiatement les actions, parce que la pratique démentait sans cesse la théorie, que l'influence de la théorie sera nulle et sans valeur. C'est beaucoup que le jugement des hommes sur les actions humaines, tôt ou tard il devient efficace. J'aime mieux une mauvaise action qu'un mauvais principe, dit quelque part Rousseau, et Rousseau a raison; une mauvaise action peut demeurer isolée, un mauvais principe est toujours fécond. » Si cela est vrai pour un homme, à bien plus forte raison cela le sera-t-il pour une société. Je dirai plus, une société comme celle-là sera pleine d'avenir! Le moyen âge n'a-t-il pas été en effet une époque de formation, un vaste creuset où fermentaient et s'élaboraient les principes de la société actuelle.

Un dernier point sur lequel s'est exercé la verve de M. Kuss, c'est le faste déployé par l'abbesse de Remiremont à dater de la sécularisation du chapitre arrivé en 1290. L'entrée de l'abbesse à Remiremont ressemblait en effet à celle d'une reine. Escortée d'une foule de seigneurs et de gentilshommes, elle s'avancait au son des cloches, recevait les clefs, conférait les pouvoirs aux officiers municipaux et judiciaires. Elle avait un train royal, crosse d'or, chaperon de velours doublé d'hermine moucheté, bague de saphir, carrosse à six chevaux, maison princière, etc. Elle déléguait des députés aux assemblées politiques, avait droit de grâce, et des jugements de Madame il n'y avait appel qu'à l'empereur.

Sans insister sur les immenses services rendus en général à l'agriculture et à l'instruction de toutes les classes de la société par les vieilles abbayes, ni sur la persistance à travers les siècles d'institutions douze fois séculaires, ce qui suffirait pour expliquer leur raison d'être et même leur nécessité, M. Guinot reprend :

« Mon admiration a été sincère pour les grands caractères que j'ai rencontrés dans ses annales trop arides, mon cœur a été ému de cette longue et constante tradition de charité et de générosité. Saint Arnould, le trisaïeul de Charlemagne, pansant dans sa cellule les ulcères des lépreux ; le pain toujours largement donné à la misère, à la vieillesse et à la souffrance ; la fille de Charles III, mendiant pour les affamés dans les jours de disette, n'oubliant pas sur son lit de mort la pauvre folle qu'elle avait adoptée ; Béatrix de Lorraine fondant l'hôpital actuel ; la fille de Léopold la dotant du fond de son exil et les chanoinesses dépourvues de leur prébende par l'assemblée constituante continuant leurs aumônes, m'ont fait admirer les grandes inspirations du christianisme survivant à toutes les vicissitudes de l'abbaye. »

Ces légères dissidences sur les points signalés n'empêchent pas le rapporteur d'être juste envers l'ouvrage qu'il avait à apprécier ; il proposa lui-même à la société dont il fait partie, la médaille de vermeil que l'abbé Guinot a obtenue pour son remarquable travail.

J'ai dit que parmi les *Mémoires* qui devaient attirer notre attention, se trouve la troisième partie de l'essai historique sur Beaufremont, son château et ses barons, par M. Chapellier. C'est la troisième partie d'un ouvrage important de 500 pages environ, dû aux investigations éclairées et consciencieuses d'un enfant du pays, jaloux de rapporter aux générations actuelles quelque chose de l'ancienne splendeur de ce

château, de l'illustration si pure de ses barons, et de témoigner par son travail des sentiments de vénération que ses compatriotes n'ont jamais cessé de porter à leurs anciens seigneurs.

Malheureusement il ne m'appartient pas d'esquisser même à grands traits le rôle considérable de ces vaillants chevaliers que nous trouvons à la cour et à la tête des armées des ducs de Bourgogne, de Bar, et particulièrement des ducs de Lorraine, dont ils se montrèrent les plus intrépides défenseurs.

Ma tâche plus modeste est de vous raconter la part de cet important domaine dans le siècle qui précéda la révolution française. Permettez-moi cependant de dire qu'après être resté depuis le onzième siècle dans la branche aînée des Beaufremont, ce fief appartint successivement à deux seigneurs d'une branche cadette de cette maison, celle des barons de Scy-sur-Saône, pour retourner ensuite, en 1473, aux descendants par les femmes de la branche aînée, les d'Arbert et les Chaland. En 1589, il fut partagé entre les deux petits-fils du dernier des comtes de Chaland, Charles-Emmanuel de Tornielle et Gabriel-Ferdinand de Madruce, et resta ainsi, quoique scindé en deux parties, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle aux mains des descendants du premier des Beaufremont. Ce ne fut qu'en 1687 et par suite de la diminution opérée dans la fortune des particuliers par les guerres de Charles IV, que J.-B. Gaston de Tornielle se décida à vendre sa part dans la seigneurie de Beaufremont au sieur Labbé, d'une famille noble primitivement originaire de Bohême, mais qui s'était fixée en Lorraine depuis le commencement du siècle.

Claude Fr. Labbé était digne, par les bons et loyaux services qu'il rendit à son prince et à son pays, du titre de baron de Beaufremont. Au temps de Charles IV il avait été président de la Chambre des Comptes de Nancy et conseiller secrétaire d'Etat; il était président de la Cour des Monnaies de Paris lorsqu'il fit en Lorraine cette importante acquisition. Après le traité de Ryswick, qui rendit la Lorraine à son souverain, le sieur Labbé retourna à Nancy reprendre sa charge de Président à la Chambre des Comptes, et devint même garde des sceaux du duc Léopold jusqu'en 1700, époque de sa mort.

Son fils, Charles-François Labbé, conseiller au Parlement de Metz, rentra également en Lorraine après le traité de Ryswick, devint d'abord secrétaire d'Etat de Léopold, puis hérita de la charge de son père, président de la Chambre des Comptes de Nancy, qu'il remplit jusqu'en 1718. Dès ce moment le château de Beaufremont ne fut plus

habité par ses seigneurs : il devint la maison de ferme des admodiateurs de son fils, qui ne s'y réserva qu'un modeste logement.

Ce dernier, Claude-Antoine Labbé, capitaine de cavalerie au service du roi de France, épousa Charlotte du Quesnoy, marquise de Castiau, acquit des biens considérables autour de Liffol-le-Grand, qu'il possédait déjà en Lorraine, et obtint de Léopold l'érection de cette terre en comté, sous le nom de comté de Morvilliers.

Les noms du marquis de Luigné, ancien lieutenant-colonel, qui habitait Paris, et du comte de Brunet de Neuilly, maréchal-des-logis honoraire de Mgr le comte d'Artois, et bailli de Neufchâteau, compléteront la liste des possesseurs de cette partie de la seigneurie de Beaufremont.

L'autre part, qui avait appartenu jusqu'en 1673 aux Madruce et aux Lenoncourt, passa aux mains de François d'Alençon, lieutenant-général au bailliage de Bar, qui laissa de Louise de Beurges :

Charles d'Alençon, qui devint président de la Chambre des Comptes de Bar, et eut l'honneur de recevoir dans sa maison le duc Léopold à un voyage qu'il fit en 1712 dans la capitale du Barrois.

Son fils, Jean-Baptiste d'Alençon, servit en France comme mousquetaire de la seconde compagnie du roi, et fut créé comte par la duchesse d'Orléans, régente de Lorraine pour François III.

La part dans la baronnie de Beaufremont, qui jusqu'alors avait appartenu à l'aîné de cette famille, resta indivise jusqu'en 1773 entre les deux fils du dernier possesseur, Mathias comte d'Alençon, capitaine du régiment des gardes lorraines, et Charles Mathias comte d'Alençon, capitaine de cavalerie : mais à cette date nous trouvons leur nièce, Elisabeth-Thérèse d'Alençon, marquise de Villers, seule en possession des parts qui avaient appartenu à sa famille. Cette noble femme émigra, ses biens furent vendus révolutionnairement et en détail. A son retour de l'exil, elle rentra, il est vrai, en possession de quelques-uns de ses biens situés à Beaufremont : mais elle en donna de son vivant une partie au curé de cette localité, ses héritiers eurent le reste après sa mort. Elle mourut à l'âge de 87 ans, en 1823, rue de la Chèvre, à Metz, où elle s'était retirée.

L'auteur emprunte à l'époque la plus triste de la révolution (18 déc. 1793) une scène des plus navrantes. Il nous retrace les horreurs de la profanation d'une précieuse relique, le cœur de la vertueuse Charlotte de Madruce qui, renfermé dans une boîte de plomb, était encore intact et tout vermeil quand on l'ouvrit avec un couteau et qu'on le jeta sur un fumier.

Depuis cette époque les efforts des hommes, joints à l'action des temps, ont rendu méconnaissables les quelques restes de ce château qui, aux jours de sa splendeur, fut l'une des plus magnifiques et des plus fortes demeures féodales de la contrée. Quelques fossés remplis de débris, quelques tours découronnées et dont il ne reste plus que la base, un vaste puits aujourd'hui abandonné, une porte isolée qui se soutient à peine sur ses bases, voilà ce qui nous reste d'un temps bien plus éloigné de nous par la révolution des idées que par celle des années.

Tel est le cadre que M. Chapellier s'est chargé de remplir avec un soin merveilleux, je dirais même avec une sorte de scrupule, qui entraîne quelquefois avec lui la proximité si le talent avec lequel il a su grouper les détails ne soutenait l'attention du lecteur jusqu'à la fin, et si leur exposé ne donnait à sa composition un air d'honnêteté duquel on doit lui tenir compte.

Disons aussi qu'il a su élargir l'horizon d'un sujet par lui-même assez restreint, en indiquant d'un trait l'état de la Lorraine et de ses habitants pendant la période qui correspondait à son récit. C'est ainsi qu'il rappelle l'heureuse évacuation de ce pays par les troupes françaises, après le traité de Ryswick, et le funeste hiver de 1709 dont les horreurs ne purent être conjurées par les mesures prises par le duc Léopold pour les prévenir, c'est-à-dire la prohibition de la sortie des céréales et l'approvisionnement de grains en pays étranger.

Nous ne pouvons terminer cette revue déjà bien longue des matières contenues dans ce volume, sans adresser nos félicitations bien sincères à M. Jules Laurent, directeur du Musée départemental, pour les augmentations importantes que les diverses collections confiées à ses soins ont reçues pendant les deux années 1859 et 1860. Parmi les objets antiques, je signalerai un manche de patère sur lequel on lit : *C. Ansidio. D. D.*, plusieurs sceaux en bronze appartenant à l'époque du moyen âge, et un grand plat en étain aux armes pleines de Lorraine.

La collection de numismatique s'est enrichie, entre autres pièces intéressantes, de monnaies consulaires en argent portant les noms de plusieurs familles romaines, de monnaies gauloises attribuées aux Leukes et aux Médiomatricks, de monnaies françaises dues à Charles-le-Chauve, à Eudes et à Lothaire, et enfin des *Monnaies ducales et épiscopales lorraines*, frappées par les ducs Raoul, Henry, Charles III, Léopold et l'évêque de Metz, Adalbéron II. Il était

naturel de la part d'une ville aussi enclavée qu'Epinal dans les terres du duché de Lorraine d'augmenter le nombre des monnaies de ce pays, elle l'a fait avec un succès que l'on ne pouvait attendre que du savant qui s'est imposé cette tâche, mais c'était pour elle une sorte de devoir pieux rendu à la mémoire des évêques de Metz, ses bienfaiteurs, de vouloir réunir les pièces frappées par eux dans cette ville. On sait en effet qu'ils y possédèrent un château du dixième siècle au seizième, que le prédécesseur même d'Adalbéron, Thierry I, y fonda une église autour laquelle se groupèrent de nombreuses habitations, origine de la ville actuelle, qu'il y installa un atelier monétaire qui fonctionna un certain nombre d'années ; et suivant les historiens les plus autorisés, Adalbéron II fut du nombre des évêques qui affectionnèrent cette charmante résidence au point de la visiter chaque année ; il fonda même à Epinal un monastère d'hommes et une communauté de femmes qui devinrent le but d'un pèlerinage très-fréquenté au moyen âge. Pour nous, nous sommes heureux de rencontrer sur notre passage un nom qui rappelle des souvenirs aussi purs et aussi vénérés. Né sur les marches d'un trône, Adalbéron reçut une éducation brillante dans notre pays, à l'abbaye de Gorze, et il illustra pendant vingt années (984-1004) le siège de Metz non moins par sa vertu que par sa haute capacité. La gloire qui s'attache à son nom rejaillit donc sur nous et nous la revendiquons hautement, ne pouvant d'ailleurs admettre que la Lorraine eût des monnaies épiscopales, cette dernière n'ayant obtenu qu'au siècle dernier l'honneur de posséder un évêque.

M. le président entretient la Société de divers arbres d'une grande antiquité enfermés dans le lit de la Moselle. Il en a remarqué à Corny et en plusieurs autres points éloignés du penchant des côtes. Le R. P. Binet en a remarqué près de la digue de Wadrineau, M. Stoffels à Warsberg et M. Jacquinet sous Arry. M. le Président promet un travail sur cette matière qui peut présenter plus d'un point de vue nouveau et intéressant.



SEANCE DU 12 DÉCEMBRE 1861.

Présidence de M. Victor Simon.

Le Président donne lecture d'un projet proposé par M. de Bussy, et ayant pour but d'apprécier certaines modifications au règlement constitutif de la Société.

Cet amendement est pris en considération par l'assemblée qui, sur la proposition de M. Dommanget, décide qu'il sera communiqué au bureau et renvoyé s'il y a lieu à l'examen d'une commission.

M. de Braux saisit cette occasion pour émettre le vœu de voir publier dans les bulletins de la Société, à l'imitation de la Société d'archéologie lorraine, un certain nombre de pièces et de documents inédits intéressant l'histoire de notre pays.

Le Président témoigne de la satisfaction qu'il a eue en assistant aux séances qui ont eu lieu à Paris, les 21, 22 et 23 novembre dernier, dans la grande salle de la Sorbonne. Son zèle pour la science et son désir de se rendre compte par lui-même de l'empressement avec lequel le public avait accueilli l'heureuse pensée de M. le ministre de l'instruction publique, l'ont engagé à suivre les nombreux travaux qui se sont produits dans chacune des trois sections, archéologie, histoire et sciences, entre lesquelles s'était partagé la nombreuse assemblée qui avait répondu à l'appel de Son Excellence.

Le 24, le ministre, assisté des notabilités scientifiques et en présence d'une assistance considérable, a prononcé un discours remarquable que les journaux ont reproduit. Après lui, M. Milne Edward a, dans un rapport étendu, retracé d'une façon saisissante les progrès des sciences dans ces

dernières années. Ce rapport a été suivi de deux autres dont l'un, celui qui avait pour but d'apprécier les travaux exécutés en province, ne pouvait manquer d'offrir un certain intérêt. Le ministre a ensuite distribué lui-même et avec la plus grande affabilité les médailles destinées aux lauréats, qui, à peu d'exceptions près, se sont tous présentés pour les recevoir. Le même jour, un repas magnifique leur a été offert ainsi qu'aux présidents des sociétés : enfin, une soirée brillante qui a donné aux savants tant de la province que de Paris l'occasion de se réunir, a clos cette belle journée qui est pour nous le témoignage non équivoque des heureuses dispositions du gouvernement à notre égard, et dont le résultat constitue à nos yeux un précieux encouragement dans la voie où nous sommes engagés.

Le Président ajoute que la médaille accordée à M. Thilloy pour son travail sur l'arrondissement de Sarreguemines, lui a été remise et qu'il a reçu celle de la Société qui passe immédiatement sous les yeux des membres présents à la séance. Il a été décidé en même temps qu'elle serait encadrée dans le tableau appendu dans la salle des séances, en tête de la liste des membres.

Le Secrétaire donne lecture de la communication suivante qui nous a été adressée par son auteur, M. de Sailly :

Des armes de Navarre et de la gravure héraldique.

Dans les séances des 10 janvier et 14 février 1861, M. de Bussy a fait à notre Société deux communications qui me paraissent avoir reçu, sans grand débat, l'hospitalité du *Bulletin*. C'est à ces notes sur les *Armes de Navarre* et sur la *Gravure héraldique* que je viens répondre aujourd'hui seulement, n'ayant pas eu, grâce à l'oubli dont votre confrère de Versailles s'est trouvé victime, la bonne fortune de les rencontrer à leur date dans la série des *Comptes rendus*.

Si M. de Bussy veut bien se reporter au *Traité historique des armes de France et de Navarre et de leur origine*, par M. de Sainte-Marthe, conseiller du Roy en ses conseils, historiographe

de France, Paris, 1673, — il aura la satisfaction de reconnaître que cette question des armes de Navarre recevait elle-même, dès cette époque honnêtement reculée, une solution qui ne diffère pas trop de la sienne. Il y a plus encore : Sainte-Marthe passant une exacte revue des monuments du pays, — sceaux et monnaies, vitraux, blasons peints ou sculptés, chroniques, histoires et légendes imprimées ou manuscrites, — a lu, chemin faisant, puis commenté avec le savoir qui lui est propre, l'*Appendix Stemmatidis regii Navarrici 1638*, auquel notre confrère emprunte une grosse citation, base du travail qui vous était soumis ; et il arrive par des arguments dont M. de Bussy sera touché, et par « les cinq raisons incontestables » que sa préface nous promet tout d'abord, à conclure qu'Henri de Bourbon, roi de Navarre, s'armait comme ses prédécesseurs d'un rai d'escarboucle sur champ de gueules, et que le même Henri de Bourbon, devenu en fait comme en droit, roi de France, s'est *laissé* gratifier, sans songer à modifier les armes qu'il allait accoler à celles de France, des doubles chaînes d'or en croix, en orle et en sautoir, que ses ancêtres de Navarre n'avaient jamais connues !

Pour Sainte-Marthe comme pour M. de Bussy, le rai d'escarboucle procède du monogramme du christ et conduit aux doubles chaînes, à peu près, dirons-nous à notre tour, comme la croix pattée des comtes de Cominges¹ fournit les quatre otelles des Saubole et des Guitaut.

La langue héraldique, qui doit et sait parler aux yeux et à l'oreille, est en effet trop souvent maltraitée par des interprètes, bien vite amenés, par toutes les raisons qui conviennent au pédantisme et à l'amour-propre, à défendre une mauvaise lecture par les fantaisies du symbolisme. En accordant aux mutations par droit souverain, qu'elles arrivent *proprio motu aut consilio laterali*, une généralité historique d'autant plus sérieuse que l'on s'éloigne davantage des temps où nous sommes, il est aussi nécessaire de restituer aux artistes blasonneurs et aux lettrés de toutes les catégories, la part qui leur revient dans cette effroyable somme d'erreurs héraldiques que leurs puériles subtilités ont si bien répandue.

¹ Le P. Anselme, dans l'*Histoire des G. O. de la couronne*, blasonne ainsi les Cominges : « d'argent, à la croix pattée de gueules, que depuis l'on a mal expliqué de gueules à quatre otelles ou amandes d'argent. »

Sainte-Marthe demandait à Colbert, dans le petit traité que je rappelais tout à l'heure, de ne point infliger les doubles chaînes à la nouvelle colonnade du Louvre : sa science reconnue et son titre officiel ne l'ont point emporté... ce qui nous dispense d'en vouloir au recueil de fables que M. Eysenbach a nommé *Histoire du blason* (Tours, 1848). Les chaînes de Las Navas de Tolose ne sont pour rien dans le véritable écu de Navarre, et M. Eysenbach connaît ce que peut valoir la légende des alérions de Lorraine, qu'il a naturellement adoptée, en lisant, au compte rendu du 8 août, les développements sigillographiques qu'elle suggérait à notre vice-président.

Il est toujours commode d'avoir une date et un petit conte tout fait pour chaque invention. En 1669, un marchand vaniteux de Paris, l'orfèvre Robert de Berquen, l'auteur des *Merveilles des Indes*, en quête alors d'une bonne généalogie, n'hésitait pas à attribuer à un ancêtre imaginaire natif de Bruges, Louis de Berquen, très inconnu du laborieux Scourion, la première mise en pratique de la taille du diamant par sa propre poussière ; et l'an 1476 « il l'exécuta si heureusement que cette invention, dès sa naissance, eut tout le crédit qu'elle a eue depuis, qui est l'unique que nous ayons aujourd'hui. » Or, les *diamants-lypers* (tailleurs de diamants) de Bruges, Jean Belamy, Chrétien Van de Scilde, Léonard de Brouckère, Gilbert Van Hitsberghe, se retrouvent, à partir de 1465, dans des comptes analysés par le même Scourion, et maître Herman était renommé, en 1407, parmi les joailliers de Paris, pour son habileté à tailler le diamant. Cette opération n'était donc pas devenue un secret pour le moyen âge, après avoir été connue de l'antiquité : les descriptions des inventaires, les détails fournis par les comptes nous font voir, bien au contraire, quelle extension elle avait reçu au quatorzième siècle. Mais les nouveaux Traités sur les pierres précieuses, les Biographies, les Dictionnaires des Arts et des Sciences les plus récents ne s'en aperçoivent point encore ; leurs auteurs, si parfaits universitaires qu'ils soient, ne se souviennent pas davantage de cette formule de Pline l'Ancien : « (*Adamus*) *alio adamante perforari potest* ; » et tous enfin, se copiant l'un l'autre, reproduisent sans merci l'erreur du loyal P.-J. Mariette, la première des dupes que l'orfèvre Robert de Berquin ait su faire.

C'est aussi par une réclame analogue, plus audacieuse dans sa forme et presque aussi heureuse dans ses résultats prévus, que pro-

cédait, trente ans avant lui, Marc de Vulson, sieur de La Colombière. Ce sévère gardien de l'honneur conjugal nous dit : « J'ai trouvé ; mes contemporains et prédécesseurs ont imité ! »

Cependant, comme M. Duchesne aîné (*Revue archéologique*) est un de ceux qui croient La Colombière sur parole, et comme notre collègue M. de Bussy s'est inquiété de quelques hachures sur le frontispice blasonné de l'*Estat de l'Eglise du Périgord*, par le R. P. Jean Dupuy, — *Périgueux, 1629*, je demanderai la permission de démontrer que Marc de Vulson n'a pas plus inventé les signes conventionnels de la gravure héraldique, que Louis de Berquen la taille du diamant ; et d'ailleurs, prenant toutes ces choses d'un peu haut, j'utiliserai quelques observations de M. Imbert de la Phalecque et certains feuillets d'un ouvrage inédit, que mon collaborateur Os. de Watteville ne désavouera pas.

Le treizième siècle, épanouissement complet de toutes les créations du moyen âge, fut fidèle aux traditions et aux souvenirs de l'Orient. Les couleurs du blason, destinées à être vues de loin, restèrent dans tout leur éclat ; le gueules, l'azur, le sable et le sinople dans leur pureté, se marièrent à l'or et à l'argent, sans perdre cette harmonie réelle dont les peuples les moins civilisés de l'Asie conservent encore la tradition. A la fin du quatorzième siècle elles envahirent toutes choses, architecture, meubles, vêtements ; et comme l'état social était plein de violences, leur gamme élégante se rompit sans retour. On en vint à se costumer comme un écu, à se barioler de la tête aux pieds des couleurs de la maison ou du parti politique. Plus tard, les teintes vigoureuses et tranchées s'effacent ; les tons rompus prennent faveur jusqu'à ce que l'on arrive enfin, avec les derniers Valois, au nacarat, au céladon, au bleu de la fève, et à ces mille nuances dont la grotesque nomenclature s'est propagée jusqu'à nous par les *Aventures du baron de Fenestre*.

Aux treizième, quatorzième et quinzième siècles, les animaux et les figures héraldiques se dessinent d'après certaines formes de convention qu'il est nécessaire de bien connaître, car ce n'est pas sans raison qu'elles avaient été adoptées. Pour les accuser nettement à distance, l'originalité du trait s'unit à la splendeur des émaux, et nous devons aux artistes blasonneurs ces trois époques, de véritables types, que les peintres, sculpteurs et graveurs de notre temps ne sauraient trop étudier sur les monuments du quatorzième siècle, les plus parfaits de tous à ce point de vue spécial.

Si les membres ne sont pas bien sortis, si le mouvement lui-même n'est point exagéré, ces animaux et ces figures perdent, à courte portée, tout caractère, toute physionomie propre, et ne présentent plus à l'œil qu'une tache confuse. Depuis le seizième siècle, le dessin décoratif s'est amolli; le sentiment classique, issu de la Renaissance italienne, a voulu leur donner une tournure plus réelle ou, comme on dit à l'atelier, *un air plus nature*; oubliant que « les armoiries sont des signes dont le principal mérite est de perpétuer une tradition. »

Les écus armoriés se plaçaient en tous lieux et sur tous objets; ils étaient brodés et tissés dans les étoffes, enluminés sur parchemin, gravés, ciselés, émaillés et peints sur tous métaux. On les portait sur les vêtements, à la coiffure en guise d'enseignes, et ils s'étaient souvent là où la domesticité la plus intime pouvait seule les retrouver. Mais si les orfèvres et les tailleurs d'images des divers métiers, à l'aide de reliefs habilement rendus, le peintre, le calligraphe et le chaussetier, par les couleurs, les morceaux d'étoffe ou les fils préparés d'avance, exécutaient depuis longtemps, avec une entente et une habileté de main parfois merveilleuses, toutes les compositions héraldiques; la gravure, ce doyen des arts, attendait encore, au début du dix-septième siècle, un système de signes appropriés à ses ressources, qui lui permit de traduire avec clarté les différents émaux du blason.

Dans les anciens sceaux, le bouclier qui couvre les combattants armés de toutes pièces reste lisse avant l'usage des armoiries. Dès qu'il devient écu, on y place fréquemment en relief les pièces et les meubles héraldiques; puis on le reproduit de nouveau, en l'isolant du cavalier, afin d'en former le contre-scel. A la différence des plans, et pour mieux caractériser les métaux, les couleurs et les fourrures, l'artiste, plus indépendant qu'on ne le suppose d'ordinaire, ne tarde pas à ajouter de son chef des tailles arbitrairement variées¹, seul moyen qui lui demeure, après l'invention de

¹ La plupart des savants ouvrages que nous devons à nos historiographes du dix-septième siècle sont condamnés à ce régime... qui persistait, par cela seul qu'il faut toujours compter avec l'habitude, et les célèbres auteurs de l'*Histoire généalogique des G. O. de la Couronne* se contentèrent de simples esquisses appuyées de descriptions.

l'imprimerie, pour représenter ces milliers d'écussons que la presse va répandre. On voulut tourner la difficulté. Les Italiens et les Allemands se servirent de lettres; Ceaconius et Ughelli les adoptèrent; Spilmann employa des figures astronomiques, et Ségoing fit colorier à la main les blasons de son *Mercurie armorial*.

Cependant le graveur qui aida Christophe Butkens dans la publication de la *Généalogie de la maison de Lynden*, imprimée à Anvers dès 1626, produisit, au folio qui suit la table et précède le livre premier, un dessin dans lequel on voit l'argent et l'or représentés comme on continue à le faire, tandis que le gueules, l'azur, le sable, le sinople, y sont figurés par les dispositions et combinaisons de hachures qui conviendraient respectivement aujourd'hui à l'azur, au sinople, au gueules et au pourpre. Cette première planche, véritable spécimen d'un système complet régulièrement appliqué au corps entier de l'ouvrage, porte en tête la légende : « *Méthode pour reconnoître les couleurs des armoiries contenues en ces annales*, » et il nous semble difficile, en présence de ces titres positifs, établis et revendiqués avec une réelle connaissance du sujet, de refuser à l'auxiliaire inconnu de Butkens la priorité d'une invention qui n'est pas sans valeur.

Les *Recherches des antiquitez et noblesse de Flandres... par Philippe de l'Espinoy, écuyer, viscomte de Théroutanne*, etc., illustrées par différents graveurs, nous montrent encore, aux pages 251, 312 et 319, des écussons d'une exactitude parfaite au point de vue de la pratique moderne. Ce livre, imprimé à Douai en 1631, a reçu son privilège le 27 septembre 1628, et l'approbation, datée du 13 février 1627, se rapproche singulièrement de 1626.

En somme, ces divers essais et la *Méthode* éditée par Butkens, ayant vu le jour à Douai et à Anvers, ne nous paraissent pas avoir été sans influence sur le jésuite romain Silvestre de Petra-Sancta, dont le traité *De Symbolis heroicis* parut à Leyde en 1634; et si l'idée première de ce système de points et de hachures que connaissent tous les graveurs héraldiques s'y montre assez nettement, il est certain encore que le R. P. ne l'a bien établi que dans son *Tesseræ Gentilitiæ*, approuvé, selon la règle invariable de sa compagnie, *Romæ, 17 aprilis 1636*, après la complète exécution de l'ouvrage. Trois années plus tard, en 1639, Marc de Vulson, seigneur de la Colombière, publie son premier livre, *Recueil de plusieurs pièces et figures d'armoiries*; et comme il

entend tirer de la proposition émise par son devancier le genre d'honneur qu'il ambitionne le plus, il nous fait pressentir en termes généraux d'une adroite simplicité qu'il en est le véritable père. De 1639 à 1644 le mensonge s'est si bien accrédité, que le Dauphinois, devenu gentilhomme de la chambre et chevalier de l'ordre, se décide, dans la *Science héroïque*, à intervertir les rôles pour se poser en bienveillant précurseur de Petra-Sancta. Le texte et la gravure, aux pages 39, 40 et 41 de l'in-folio¹, se prêtent un mutuel appui : le sieur de la Colombière, couvert du feutre empanaché, portant le manteau court, le collier et la rapière en verrouil sur ses chausses les plus galantes, s'exhibe de pied en cap, en belle taille douce de vingt centimètres, déroulant une large pancarte embellie de neuf petits écus, indicateurs gravés des émaux du blason ; et « Afin que le Lecteur se satisfasse entièrement, dit (par raison de courtoisie sans doute) l'auteur de l'aimable surprise, « je luy présente les deux métaux, les cinq couleurs et les deux pennes gravez en la page suivante, et luy fais voir l'invention de laquelle je me suis servi au premier livre de blazon que je fis imprimer pour connoistre les métaux et les couleurs par la taille douce, laquelle a esté imitée & pratiquée par le docte Petra Sancta, au livre intitulé *Tesseræ gentilitiæ*, qu'il a composé en latin et fait imprimer à Rome. »

Après cette dernière citation, je crois la cause entendue et notre inventeur bien compromis. Comment peut-il sembler tout simple encore aujourd'hui, et pour ne tenir compte que des aveux ou manœuvres du coupable, de voir copier en 1636 ce qui a paru en 1639 ? Comment enfin, en laissant de côté les *Recherches* de Philippe de l'Espinoy, 1627-1631, et la *Généalogie de la maison de Lynden*, 1626, se refuser à rendre au P. Petra-Sancta la place que les vieilles observations de Pallyot et consorts lui avaient justement assignée ?

Le savant jésuite ne doit donc pas être dépouillé au profit de Vulson de La Colombière, ni confesser une prétention qui n'a jamais été la sienne, mais que l'heureuse *méthode*, si nettement formulée en 1626 par la *Généalogie de Lynden*, connue à Leyde comme elle l'avait été à Douai, l'ait intéressé en compagnie de tous

¹ On a sous les yeux l'édition de 1669.

les artistes qui se partagent la besogne de l'imagerie, voilà ce dont nous ne doutons plus dès 1634 !

Maintenant la part de tous est faite ; les documents précis que nous avons rapportés sont les doyens de l'*Estat du Périgord*, — ce qui nous empêche d'examiner de trop près le frontispice blasonné que l'on signalait naguère à la Société d'archéologie.

M. Clercx a l'obligeance de présenter à la Société un volume précieux de la Bibliothèque de la ville, intitulé le *Livre des Tournois*, et imprimé à Munich en 1581¹, d'où il résulte que les hachures usitées pour désigner les émaux étaient dès cette époque employées dans les armoiries.

A propos de la taille des diamants qui, suivant notre savant collègue, n'aurait pas été ignorée des anciens, le Président fait observer que Celse a bien indiqué la lithotritie ou l'art de broyer la pierre, que le trépan était également connu à cette époque, que d'après une note qu'il a communiquée plus récemment à la Société, il est démontré que la faucheuse était en usage dans l'antiquité, mais que ce n'est pas à dire pour cela qu'on a toujours, et sans interruption jusqu'aux temps modernes, conservé le procédé ou l'invention. Ainsi s'il est constant que sous Charles VII, par exemple, on ne connaissait plus le moyen de tailler les diamants, celui qui a retrouvé le procédé est un véritable inventeur.

Admission de nouveaux membres.

Le bureau a admis comme membre de la Société, M. l'abbé Cherrier, vicaire de Saint-Eucaire.

Elections.

La période bisannuelle pour laquelle le bureau avait

¹ Wappenbach des heiligen romischen reichs und algemeiner christenheit in Europa, durch Martin Schrot. F° f. München, 1581. N° 12,496. D. 875.

reçu ses pouvoirs étant expirée, il est procédé à de nouvelles élections.

Le nombre des membres présents est de 23. Pour le titre de Président, M. Victor Simon obtient 22 voix.

Sont élus à diverses majorités :

Vice-Présidents : MM. le comte Van der Straten et
Dommanget

Secrétaire-archiviste : M. Ch. Abel.

Secrétaire-adjoint : M. Anatole Durand.

Trésorier : M. Ch. Berga.

En conséquence, pour compléter la liste des membres du bureau qui doit siéger pour la période bisannuelle 1862-63, il y a lieu d'ajouter le nom du secrétaire perpétuel, M. de Bouteiller, qui, aux termes du règlement, n'est pas soumis à réélection.

Le Président forme ensuite une liste composée de MM. le R. P. Bach, Chabert, le colonel Fournier, Georges, Guérey, Maguin et Prost, à l'effet de former le comité consultatif qui jusqu'à présent était resté en projet. Cette liste est adoptée par l'assemblée à l'unanimité.

Travaux.

M. de Bouteiller donne lecture de la note suivante :

Messieurs, un dernier mot encore au sujet du fragment de la gravure des neuf preux qui, dans la bouche de plusieurs de nos érudits confrères, vous a déjà, à plusieurs reprises vivement intéressés. Je voudrais que vous me permissiez de faire un rapprochement qui, à mon avis, confirme l'opinion que cette gravure est une œuvre lorraine et transforme à peu près en certitude les hypothèses établies par M. le comte Van der Straten.

La bibliothèque impériale renferme à l'ancien fonds français n° 9653-5-5 un manuscrit déjà signalé par M. Darcel dans la *Revue archéologique* (t. 16), où il a consacré aux neuf preux un article très intéressant. Ce manuscrit contient les *Armoiries de la*

noblesse française, par Gilles le Bouvier, surnommé Berry, hérault d'armes de Charles VII en 1420. Or, à ce manuscrit est joint une très remarquable série de gravures sur bois, relevées par de légères retouches de peinture et qui représentent nos neuf preux, cette fois à cheval, occupant, trois par trois, une double page in-4°, et chacun sous une arcature gothique. Comme dans notre gravure, ils sont revêtus de l'équipage de guerre des chevaliers du XV^e siècle ; comme dans notre gravure encore, il se trouve sous chaque personnage un sixain gravé sur bois, qui contient de brèves indications sur son histoire.

Le rapprochement que j'ai à faire serait plus curieux et plus intéressant encore si, au lieu d'être forcément partiel, il pouvait s'appliquer à tous les héros de la trilogie. Mais il nous reste celui pour lequel il sera le plus significatif, Godefroy de Bouillon.

Cependant avant d'en arriver à lui, arrêtons-nous un peu à Josué et à David.

Les sixains qui les accompagnent se rapprochent tellement des nôtres qu'il paraît difficile de croire qu'il n'y ait pas eu quelque peu de plagiat de l'un à l'autre des deux auteurs.

Voici celui de Josué :

Des enfants d'Israel fuge forment amés
 Dieu fit maintes vertus par moi c'est verités
 La rouge meis parti puis fut par moy passés
 Le flun Jourdain s'enfuit maint païen affinez
 XXII rois conquis puis moru n'en doubtez
 XV^e ans devant que Jhesus Crist fus nez.

David est accompagné du sixain suivant :

Je trouvai son de harpe et de psalterion
 Je tuai Golias le grant gaïant felon
 En bataille et ailleur me tint on a preudom
 Après le roi Saul maintins la region
 Et je prophetizai de Dieu la nacion
 Bien III^e ans devant son incarnacion.

J'arrive enfin, en sautant par dessus Judas Machabée casqué, avec pennon et écu chargés de ses armes qui sont « d'or aux deux corbeaux passant de sable, becqués et armés de gueules ; » par dessus le roi Artus coiffé d'un chapeau couronné, portant « mi-partie à dextre d'une vierge, à senestre de trois couronnes

en pal ; » par dessus le grand empereur Charlemagne, coiffé d'une couronne fermée, portant « mi-partie d'Empire et de France ; » j'arrive, dis-je, à Godefroy de Bouillon, pour nous le principal sujet historique de la gravure.

Dans la gravure de la bibliothèque Impériale, le chef de la première croisade porte la couronne d'épines sur son casque. Il a pour armoiries : mi-partie à dextre de la croix de Jérusalem à quatre croisettes, à senestre de gueules avec la face d'argent de Bouillon et en pointe les trois tourteaux d'or de Boulogne. Le sixain qui l'accompagne est ainsi conçu :

Je fu duc de Buillon dont je maintins l'ounour
 Por guerrier paiens je vendis ma tenour
 Ens es plaines de surie je conquis l'aumachour
 Le roy cornumarant ochis en un astour
 Jherusalem conquis et le pais dentour
 Mors fu XI^e ans apres nostre signour.

C'est au sujet de la transformation des armes et du premier vers du sixain que je tiens, Messieurs, à fixer votre attention, en ajoutant que les armes des neuf preux de la gravure de Paris se retrouvent exactement dans une autre série exécutée au commencement du XVI^e siècle et répartie en médaillons dans un merveilleux bijou de bois, figurant une double F et qui, faisant partie de la collection Sauvageot, est maintenant au musée du Louvre. Elles sont telles aussi dans le *Blason des armoiries*, par Hiérosme de Bara, Paris, 1628, un des plus anciens et des plus rares ouvrages consacrés à l'art héraldique, où un chapitre spécial est consacré aux neuf preux. A ces sources et à bien d'autres encore on voit le blason de Godefroy de Bouillon représenté comme dans la gravure « d'argent à une croix potencée et quatre croisettes d'or. » C'est là la forme qui a du être adoptée par le héros et qu'a consacrée l'acceptation invariable de ceux qui ont porté ce noble écu après lui.

Quant aux ducs de Lorraine, ils ne commencèrent à porter la bande chargée d'alérions qu'après 1250 ; ce n'est qu'à partir de René d'Anjou, héritier du titre de roi Jérusalem que la Croix potencée figure dans leurs armes. M. Van der Straten a parfaitement établi cela dans sa communication du 15 juillet. Pour moi, je ne veux que vous faire remarquer une chose à l'appui de

ce qu'il a dit. Voici deux séries de gravures des neuf preux dans des conditions presque pareilles et évidemment de dates très rapprochées. Dans la gravure de la bibliothèque impériale la forme du blason ne renferme que l'expression héraldique de faits historiques incontestables. Le sixain ne constate que la principauté de Bouillon, admise par tout le monde. Dans celle de Metz, au contraire, un violent anachronisme est imposé au blason ; le sixain débute par l'énoncé d'un fait parfaitement erroné ; or, cette double violation de la vérité historique ne peut s'expliquer que par l'intérêt qu'avait Charles II à populariser la venue de son gendre René au trône de Lorraine, en montrant déjà dans le passé la réunion de ces deux blasons de Lorraine et de Jérusalem dans la plus illustre figure historique de la croisade, dans le héros le plus populaire du moyen âge, qui devenait alors à double titre le prédécesseur de René et comme duc de Lorraine, et comme roi de Jérusalem. Je crois donc qu'on peut conclure définitivement que la gravure de Metz est une œuvre lorraine et date de 1421 à 1430, bien peu d'années après l'apparition de la gravure de la bibliothèque impériale que les érudits considèrent comme contemporaine du manuscrit de 1421, avec lequel il est enfermé dans une commune reliure de vélin qui porte tous les signes de la même époque.

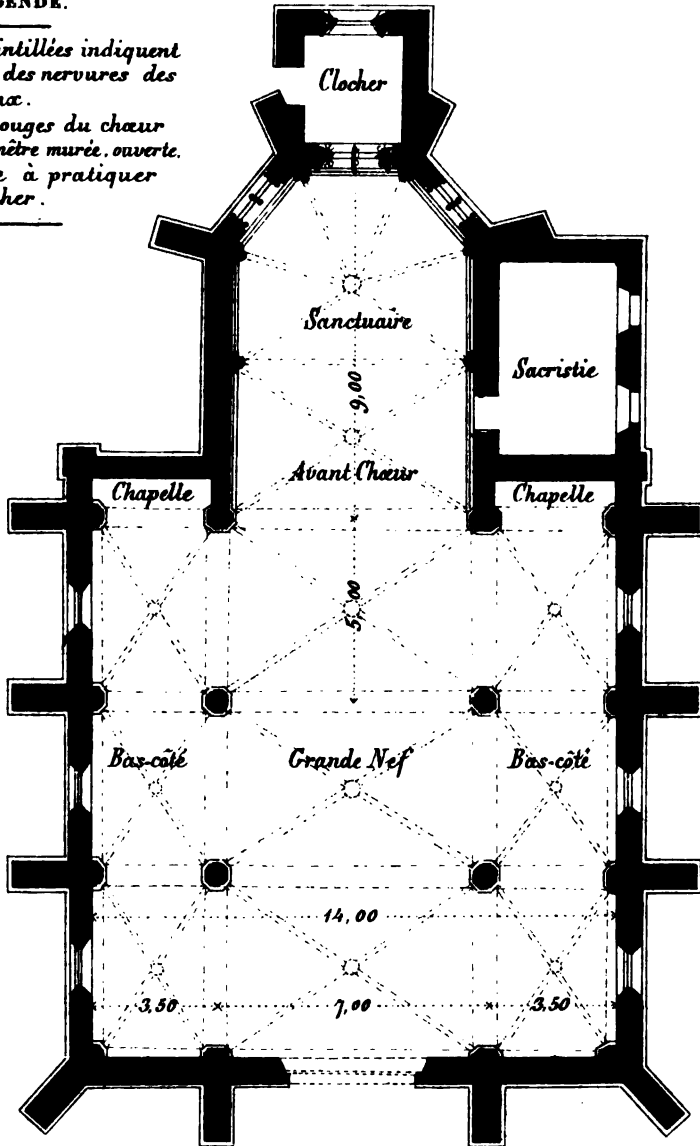
M. Jacquemin prend ensuite la parole pour lire un rapport sur la curieuse église de Bousse qui vient d'être restaurée par ses soins intelligents, et rectifie ainsi le renseignement par bonheur erroné qui avait fait croire à l'un de nos confrères qu'elle était détruite. Ce travail est ainsi conçu :

L'église de Bousse est pour ainsi dire un des plus beaux monuments de ce genre restant encore dans l'arrondissement de Thionville. — Bâtie au commencement du quatorzième siècle, elle porte tout le cachet de cette époque. — Sa structure indique qu'elle n'a dû être élevée que pour servir de chapelle monastique : ce qui le fait supposer, c'est que le chœur est excessivement long et la nef très courte et très large, ensuite il n'y a aucune trace de clocher mais seulement de campanille, car au-dessus du portail, dans la partie supérieure du pignon, sont encore deux corbeaux destinés sans aucun doute à recevoir les piédroits de face de ce campanille.

LÉGENDE.

Les lignes pointillées indiquent les projections des nervures des arcs doubleaux.

Les teintes rouges du chœur indiquent la fenêtre murée, ouverte, et l'ouverture à pratiquer dans le clocher.



Plan de l'Eglise de Bousse,
monument gothique du XV^e siècle restauré en 1861.

Echelle de 0,005 p.^r mètre.

Le vaisseau, en forme de carré parfait, est composé de trois nefs, dont une principale et deux latérales; la largeur de la première est égale à celle des deux autres réunies, elles sont divisées en trois travées par quatre colonnes isolées, sans chapiteaux, ayant pour correspondantes des demi-colonnes accolées aux murs, sur les quatre côtés. Elles reçoivent les nervures et les arcs doubleaux de division des voûtes, dont les naissances viennent se perdre dans leur cylindre. — La hauteur sous clef des voûtes de la grande nef est de 11 mètres, celle des bas-côtés est de 8 mètres. — Six fenêtres percées dans les murs des bas-côtés éclairent le vaisseau.

Les bas-côtés sont prolongés d'environ 1 m. 50 au-delà de l'entrée du chœur et forment chapelles pour recevoir les petits autels.

Quoique cette église paraisse avoir été bâtie d'une seule fois, le chœur néanmoins indiquerait assez que l'on a dû commencer par cette partie de l'édifice. Il est très élégant par ses proportions et par son ornementation. — Des arcatures règnent au pourtour sur une hauteur de 4 m. 50; elles sont divisées entre elles par des groupes de colonnettes, dont deux petites ornées de chapiteaux reçoivent leurs ogives, et une plus grosse au centre s'élançant jusqu'aux voûtes où elle reçoit une nervure dont la naissance vient se perdre dans le cylindre. Ces arcatures sont couronnées par un cordon qui sert d'appui à trois fenêtres géminées percées dans les trois pans du fond du chœur, dont l'élégance des proportions et la beauté des réseaux, qui n'accusent pas encore le style flamboyant, les rendent remarquables.

Tous les profils en général sont excessivement riches, particulièrement ceux de la porte d'entrée qui cependant n'ont aucune saillie sur le nu du mur; ils renferment entre autres une grande gorge garnie d'une sculpture pendant en feston d'une grande richesse; elle court de la base des piédroits au sommet de l'ogive, après avoir relié les premiers entre eux au bas du tympan. — Trois culs-de-lampe restés encore dans ce tympan indiquent que des statues complétaient l'ornementation de cette porte.

Toute la construction est contrebutée par de gros contreforts; ceux des bas-côtés s'élèvent jusqu'au-dessus des toitures et sont couronnés par des espèces de pignons au-dessous desquels prennent naissance des arcs-boutants lancés contre les murs de la nef pour en maintenir la poussée des voûtes. Sur les rampants de ces arcs-boutants sont creusés des cheneaux qui ont servi à amener les eaux des

toitures de la grande nef à travers les contreforts, où des gargouilles en forme d'animaux les lançaient au loin.

Lorsque je fus appelé en novembre 1859, par le conseil municipal de Bousse, pour projeter et diriger la restauration de cet édifice, je fus frappé de son état de délabrement. Depuis fort longtemps on n'y avait fait aucune réparation, si ce n'est aux toitures de la nef dont une partie de la charpente a été remplacée et la couverture en tuiles refaite en ardoises.

Toutes ces belles moulures dont je viens de parler étaient enfoncées sous différentes couches de badigeon superposées; j'en ai compté jusqu'à sept et huit de différentes nuances.

La voûte de la première travée de la grande nef, ébranlée par la sonnerie du campanile placé au-dessus, dont le système d'assemblage était agencé avec les charpentes de la toiture, était tombée. — Peut-être encore le campanile, renversé par un ouragan, avait-il entraîné cette voûte dans sa chute. — On avait fermé l'ouverture par un plafond.

Toutes les autres parties des voûtes étaient assez bien conservées, excepté celle du chœur qui menaçait de tomber par suite du mouvement imprimé à cette partie de l'église, par la construction d'un clocher sans style bâti il y a une vingtaine d'années et dont on a eu la malheureuse idée de faire reposer un des côtés sur le mur de fond. — Ce mouvement avait tellement fait craindre pour cette partie que l'on a été obligé de murer la fenêtre percée dans ce mur, qui du reste était devenue inutile. — Les meneaux et réseaux de ces fenêtres et les nervures de la voûte étaient également inutiles.

Quatre couronnements de contreforts étaient disparus.

Les toitures des bas-côtés, en tuiles creuses, étaient en mauvais état, les charpentes en étaient vermoulues.

Les crépis des murs étaient tombés en plusieurs endroits.

Restauration. — La restauration a compris les travaux suivants:

La voûte de la première travée a été rétablie dans son état primitif; celle du chœur ainsi que les nervures et les fenêtres ont été en partie démontées et réparées. Quant à la fenêtre du fond, masquée par le clocher, elle a été ouverte. Pour y amener le jour, j'ai proposé de pratiquer une ouverture en face dans le mur du clocher; mais la commune, qui n'a que de faibles ressources, n'avait pu pourvoir à tout; on a recouru au plus pressant. Aussitôt que ses fonds le lui permettront elle fera cette opération.

Toutes les tailles de l'intérieur, en général, ont été restaurées, grattées et jointoyées. Trente-cinq pièces ont été mises avec soin dans les nervures, piliers, arcs-doubleaux, etc., pour faire disparaître les écornures.

La porte de la sacristie, qui n'était qu'une ouverture carrée, a été mise en rapport avec l'église.

Les parties de murs les plus en mauvais état ont été restaurés.

Les charpentes des bas-côtés ont été remplacées et les couvertures faites en ardoises.

Le haut des trois contreforts disparus ont été rétablis et le reste rejointoyé.

Enfin aujourd'hui, d'après ces réparations, l'église, je l'espère, pourra durer encore bien longtemps.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, il reste encore à faire bien des choses : le pavé est en très mauvais état, les bancs sont de même ; les autels et la chaire à prêcher, en bois, sont hors d'usage ; les crépis intérieurs des bas-côtés sont détestables tant ils ont été mal faits ; mais tout ceci peut se faire en son temps. Déjà des bienfaiteurs de la paroisse se proposent de contribuer pour une grande part dans les travaux restant à faire.

Pour plus de clarté dans l'exposé des faits, j'ai cru devoir joindre à cet exposé un petit croquis du plan de l'édifice.

Le Président s'empresse de signaler cette église comme devant former le but de l'une des excursions que la Société serait invitée à faire dès les premiers jours du printemps. Il expose aussi les titres que l'église de Pierrevillers peut offrir à notre intérêt.

Dans le rapport suivant, M. de Bouteiller passe en revue les principaux faits relatifs à des anciens monuments que notre cité a vu s'accomplir dans le courant de cette année :

Messieurs, il m'a semblé qu'il y aurait quelque intérêt pour vous à trouver chaque année dans votre publication la trace des divers faits touchant à l'archéologie ou à la conservation de nos vieux monuments, qui auront pu se passer dans son cours. Pendant que plus d'un de nos savants confrères remonte le cours des âges pour re-

trouver dans la poussière des siècles un fait important ou préciser une date incertaine ; pour mettre en relief une individualité oubliée ; pour démêler les motifs réels des événements historiques transmis à la postérité sous des récits obscurs ou contradictoires, je m'en vais, sans prétention et en toute simplicité, remplir, avec votre permission et surtout avec celle de notre cher président dont j'usurpe les fonctions officielles, le rôle d'inspecteur des monuments plus ou moins historiques de notre cité, et fixer sur les restaurations ou la destruction de quelques-uns, une date qui ne vous apprendra rien sans doute, à vous qui venez d'en être les témoins, mais qui sera peut-être utilement consultée par les archéologues de l'an deux mil ; à moins que vous ne pensiez, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'en l'an deux mil il n'y doive plus avoir d'archéologues et que notre belle science, toute remplie du passé, n'ait été étouffée par les préoccupations croissantes du présent, si dominantes en des siècles positifs. Mais je me hâte de bannir cette idée et je commence ma revue architecturale.

La Cathédrale. — A tout seigneur tout honneur ; à la cathédrale notre premier hommage. Cette année a vu terminer la restauration du portail de Notre-Dame-la-Ronde et se rouvrir la porte qu'avait longtemps remplie une maçonnerie grossière. Les belles proportions du portail peuvent être mieux appréciées, maintenant que la galerie qui la surmonte a été habilement rétablie par les soins de M. Racine. Cette galerie était la partie la plus mutilée de l'édifice. L'amorce de tous les petits galbes qui la dominant restait seule avec un ou deux de ces galbes restés en place comme pour fournir les éléments de la restauration. M. Racine l'a fort heureusement réalisée. Il a complété le portail, composé de galbes reliés par une galerie à jour et couronnés de fleurons. Il a rétabli le grand galbe qui encadre la voussure autrefois décorée de figures dont les amorces mutilées se voient encore. Mais là a dû, faute de fonds, s'arrêter la restauration. La voussure reste nue, et le portail attendra peut-être longtemps encore les guirlandes d'anges et de saints qui s'allongeaient autrefois sous sa voûte et les grandes statues qui remplissaient les niches. Enfin M. Racine a établi de chaque côté un pinacle chaperonné, au moyen duquel il a cherché à opérer le raccordement de la galerie avec les contreforts.

L'académie impériale de Metz a résolu d'ériger un monument commémoratif au souvenir des principaux artistes, architectes et verriers qui ont élevé ce magnifique témoignage de la piété de nos pères, et

une plaque de bronze où seront gravés leurs noms sera prochainement incrustée dans ses murs vénérables. Ce serait une belle pensée, qui compléterait merveilleusement celle que l'Académie a adoptée et qui l'honore, que de demander au pinceau magique de notre illustre verrier, M. Maréchal, de faire briller au-dessus de cette plaque de bronze les images rayonnantes des plus illustres de ceux dont elle consacre la mémoire, de Pierre Perrat et de Valentin Bousch.

Le travail opéré dans notre cathédrale n'a pas été très-considérable, comme vous le voyez, mais peut-être devons-nous espérer pour l'année prochaine des améliorations importantes pour elle. On a quelque lieu de penser que le grand travail de restauration, que réclame avant tout son chœur, fera vers sa réalisation un pas décisif. En attendant, nous aurons le plaisir de voir prochainement figurer dans les cérémonies, dont il rehaussera l'éclat, un orgue de chœur d'un beau style qui est dès maintenant en cours d'exécution.

Je dois encore signaler, en sortant de la cathédrale, un fait des plus importants pour la réalisation du dégagement complet qui maintenant ne compte plus que de rares adversaires, l'acquisition par l'État des deux maisons Fortin et Bouillet; la démolition de ces maisons doit, dans le délai de peu d'années, donner le dégagement simultané du chevet avec la belle tour de Charlemagne qui remplit si gracieusement l'angle formé par l'abside avec le transept, et de l'élégant portail angulaire dont nous avons tous admiré la moitié émergent presque intacte hors de la vulgaire maçonnerie qui enserme son autre partie. M. le préfet s'est créé, par la suite persévérante qu'il a donnée à cette belle idée du dégagement de la cathédrale, de véritables titres à une reconnaissance que nous devons plus que personne aimer à lui exprimer.

Saint-Nicolas. — L'administration des hospices civils de Metz a eu l'heureuse pensée de faire restaurer le charmant portail de Saint-Nicolas qui porte sa date authentique et qui est un des plus élégants monuments que nous possédions du style gothique près de disparaître. La mise au vif de la maçonnerie de la façade a prouvé de la manière la plus péremptoire combien était erronée l'opinion répandue, je ne sais pourquoi, qui attribuait à saint Symphorien ce joli portail et voulait qu'il eût été transporté là après la destruction de l'abbaye. Tout dans l'état de la construction a prouvé que le portail a été une seule fois mis en place. Les joints parfaitement réguliers, les arêtes vives et sans aucune trace d'épinqures ne laissent à cet égard aucun

doute. Le tympan a été dégagé de la maçonnerie qui l'obstruait et l'on a retrouvé le fonds de l'ogive avec les traces encore fort apparentes du dais et des culs-de-lampe que l'on y voit maintenant rétablis. Je tiens à bien préciser ce fait que je puis garantir par moi-même. Car des archéologues fort experts et d'un goût excellent avaient été choqués de ce dais dont l'existence leur semblait de nature à troubler l'harmonie des lignes en cachant le sommet de l'ogive. Mais j'ai pu me convaincre que la silhouette de ces pièces était parfaitement distincte sur la muraille, et qu'elles étaient prises dans l'épannelage du tympan, de sorte que la restauration n'a fait que respecter et rétablir ce qui était, sans rien introduire de nouveau ; ce qui est à mon sens le rigoureux devoir d'une restauration. On a remplacé la partie inférieure se composant des bases à pénétration, refait tous les crochets, en se conformant fidèlement à ce qui restait assez intact pour servir de modèle. On a donné aux fenêtres modernes, ouvertes à droite et à gauche de la porte, un caractère en rapport avec le portail, en prenant dans la pierre déjà en place les profils qui convenaient au style de l'époque. Ces fenêtres ont été garnies de grilles d'un charmant modèle qui font le plus grand honneur à M. George, notre confrère, qui en a donné le dessin, et à M. François, serrurier, rue Nexirue, qui les a exécutées. La porte, dans le goût du seizième siècle, avec clous extérieurs et pentures intérieures, est en cours d'exécution.

La mise à nu de la maçonnerie ancienne sur toute la largeur de la façade a mis au jour des fragments de muraille appartenant aux douzième et treizième siècles, et quelques parties appartenant à une construction romane, encore presque romaine, reconnaissable à la régularité de la bâtisse en petit appareil d'échantillon. Dans cette large surface percée d'un grand nombre d'ouvertures irrégulièrement disposées et aveuglées à des époques différentes, il n'y a guère à citer, comme digne d'intérêt, qu'une silhouette aveugle d'une fenêtre géminée avec réseau dans son tympan d'environ 2 m. de large sur 2 m. 50 de hauteur, placée à la partie supérieure de la muraille, la pointe de l'ogive à 80 centimètres en contrebas de la corniche actuelle. La partie inférieure de cette fenêtre qui devait éclairer une chapelle, d'après sa forme et ses dimensions, est cachée par la construction de la fontaine. On peut cependant citer encore une fenêtre d'escalier en forme de meurtrière engagée dans la maçonnerie en pierres bleues, à 4 mètres environ du sol.

Tout en louant vivement la restauration de cette partie de la façade de Saint-Nicolas, je ne puis m'empêcher de faire une réserve. Il me semble qu'il eût été préférable de monter jusqu'à la corniche les contreforts simulés, et d'arrêter entre eux la corniche neuve à laquelle a été attribué le galbe du seizième siècle. On a préféré prendre le parti d'étendre cette corniche ainsi qu'un socle à la base sur toute la longueur du bâtiment sans que rien du reste donne à ce bâtiment le moindre intérêt, et le contraste de la lourde fontaine moderne avec l'architecture qu'on a fait revivre n'en est que plus choquant. Mais, à part cette réserve, je dois dire que j'ai trouvé l'idée très heureuse et l'exécution excellente.

Moyen-Pont. — Je n'ai pas besoin de beaucoup vous parler de la restauration du Moyen-Pont pour vous faire apprécier l'embellissement considérable qui est résulté pour cette partie de la ville de l'élargissement de ce pont et du caractère architectural dont il a été revêtu. C'est à une contribution spéciale de la caisse municipale qu'il a dû la ligne de machicoulis en rapport avec ceux de la grosse tour à laquelle il s'appuie en avant, qui contribue si puissamment à lui donner sa belle apparence. En détruisant la partie de maçonnerie le long de laquelle se mouvaient les grilles, on a découvert environ 50 boulets en pierre de 30 à 50 centimètres de diamètre et d'une forme assez régulière, rappelant un peu ceux de Châtel-Saint-Germain qui étaient amassés dans des espèces de logettes pratiquées entre les arches au-dessus des piles. Je crois qu'il ne doit pas y avoir d'hésitation à leur attribuer une intention de défense et à supposer qu'ils étaient préparés pour couler les bateaux sur lesquels l'ennemi aurait cherché à forcer les *barres*.

Le génie militaire a voulu restaurer la tour qui lui appartient, d'une manière en rapport avec l'architecture du pont et il a reconstruit toute une face, parallèlement à l'axe du pont avec un couronnement de machicoulis se raccordant avec une des deux faces encore existantes. C'est là une inspiration tout à fait digne de l'intelligent chef du génie, homme de goût autant que de science, auquel nous sommes redevables de l'excellente restauration de la porte des Allemands. Mais il est bien à regretter que ses bienveillantes préoccupations d'ensemble l'aient abandonné dans la construction des deux portes qui s'ouvrent dans le mur de clôture, tout à côté de la tour restaurée. Celles-là sont, hélas ! du style le plus moderne. Cela est

d'autant plus regrettable que ce disparate ne permet pas à la ville de faire rétablir la fontaine des Pucelles dans le style du quinzième siècle comme elle l'aurait fait sans doute si l'ensemble de la construction avait présenté ce style sans mélange. Il aurait été facile d'établir là une fontaine dans le goût de la fontaine Louis XII à Blois, par exemple, qui se serait parfaitement prêtée à constituer un souvenir historique en recevant une sainte Vierge ou une *nonnain* dans sa niche. Car, prenons-y garde, il ne faut pas laisser tomber dans l'oubli le nom de la fontaine *des Pucelles* qui rappelle un monastère depuis longtemps détruit.

« Cette maison, dit dom Dieudonné (ms. de la bibl. n° 159), dite communément des Pucelles, sous la règle de l'institut de Saint-Benoît, fut fondée l'an 1020, du temps de Théodoric II, évêque de Metz, en l'île de Moselle qui par après a été enfermée dans les murailles de la ville. Ses commencements furent assez petits par rapport à sa structure qui fut renouvelée et amplifiée l'an 1360. Libert, évêque de Patras et suffragant d'Aitmar en l'évêché de Metz, en consacra l'église la même année, le dimanche après l'Ascension de N. S. On lit que quelques dames des premières familles du pays s'y étaient fait inhumer déjà auparavant, ce qui me fait croire que les dites familles avaient contribué à sa fondation, comme les dames de Raigecourt en l'an 1203, et dame de Gournay, à côté de l'autel, en l'an 1320. En tout cas, il y a apparence que cette église était dévote et bien desservie, puisque telles personnes de qualité y choisissaient leur sépulture. Nous n'avons autre mémoire de ce monastère sinon touchant sa destruction totale au siège de Charles-Quint en 1552, comme étant trop voisin des murailles, bien que dedans la ville, de même que de l'abbaye du Pontiffroy, du couvent de l'Observance, de la paroisse Saint-Hilaire-le-Grand, etc. Les religieuses se retirèrent avec leurs rentes et fonds à Saint-Pierre; les bénédictins de Saint-Clément y furent un moment et la démolition de la maison se fit en 1560. »

La fontaine qui a disparu, faisant presque face à la rue du Pont-des-Morts, au lieu maintenant absorbé par l'élargissement du pont, était une haute plaquette de maçonnerie, d'ordre dorique, ornée de pilastres. Elle était surmontée d'une statue de la vierge d'une exécution détestable.

On lisait, avant la révolution, sur une plaque de marbre incrustée

dans la façade, cette inscription qui est reproduite dans dom Dieudonné :

Ad æternum triumphanti
Ludovico XV^o
Vectigalis surgit Mosella
MVII^oXXXX.

Destruction de l'église Sainte-Marie. — Or, Messieurs, avant d'aller plus loin, il faut que je justifie le nom sous lequel je désigne l'antique église voisine de la porte de la Citadelle, église à trois absides, mi-partie romane et gothique précédée par un porche à trois entrées d'architecture presque romaine qui, après avoir été mutilée à la fin du seizième siècle par l'artillerie et transformée par elle en magasin puis en forges de son arsenal, a été attribuée l'an dernier, par voie d'échange, au service du génie et a disparu presque subitement cet automne pour être changée en cour et en dépendances des écuries des sapeurs-conducteurs. Maintenant que vous savez au juste de quoi je vous parle, il faut que je vous dise pourquoi je l'appelle Sainte-Marie et non Saint-Pierre, comme le font la plupart de nos maîtres en archéologie, sauf M. Auguste Prost dont je partage complètement le sentiment.

L'abbaye de Saint-Pierre, fondée vers 620 par le duc Éleuthère pour des religieuses bénédictines dont la première abbesse fut sainte Valdrée, — l'abbaye de Sainte-Marie, fondée par l'évêque Adalbéron II vers l'an 985 dans le voisinage de la première, eurent beaucoup de points historiques communs. Toutes deux furent déplacées par la création de la citadelle (les premières transportées dans la commanderie Saint-Antoine, quai des Moulins devenu par cela même quai Saint-Pierre ; — les secondes dans la commanderie du petit Saint-Jean appartenant à l'ordre de Malte, en bas de la rue Pierre-Hardie). Toutes deux cherchèrent et parvinrent à se séculariser, malgré tous les efforts qu'on fit pour les réformer et devinrent chanoinesses, ne recevant que des filles de grande noblesse. Enfin, en 1762, elles finirent par être fondues ensemble et par ne plus former qu'un seul chapitre de chanoinesses qui porta le nom de Saint-Louis. Il y a donc quelque excuse, par suite de ces points communs, à avoir pris l'une pour l'autre leurs églises, seul témoin restant debout des deux abbayes voisines, et quelle que soit celle des deux opinions qui soit dans l'erreur, il y a pour elle des circonstances atténuantes.

La vue des plans de l'ancienne citadelle de Metz m'avait toujours donné à réfléchir en y voyant que des quatre bastions : Royal, d'Enfer, de Champagne et Saint-Pierre, celui qui portait ce dernier nom était justement placé dans le voisinage de l'église qu'on nommait généralement Sainte-Marie, et je m'étais demandé pourquoi il n'aurait pas, dans ce cas, porté de préférence l'autre nom. Mais mes doutes se sont changés en une presque certitude en méditant sur un ancien cérémonial de l'abbaye de Saint-Arnould, qui est du douzième siècle, manuscrit sur parchemin petit in-folio et qui se trouve aussi en partie reproduit dans les cahiers de dom Dieudonné (n° 159). C'est ce manuscrit qui avait, avant moi, fixé l'opinion de notre savant confrère M. Aug. Prost, et je souhaite qu'il fixe également la vôtre.

Or donc, dans la description des processions venant de Saint-Arnould et à certains jours parcourant la ville, l'itinéraire suivant est tracé (p. 230), pour le second jour des Rogations. La procession entre par la porte Serpenoise (*cantor in introitu civitatis*, etc.) ; de là elle va à Sainte-Marie (*eant ad sanctam Mariam ad moniales et cantetur ibi*, etc.) ; de là à l'oratoire des Templiers (*Eat conventus ad Templum*, etc.) ; ensuite à Saint-Pierre (*deindè eant ad Sanctum Petrum ad moniales cantando et in moñro Sancti Petri cantetur*, etc.) ; puis à l'église des Frères-Prêcheurs, qui devait devenir Saint-Arnould (*postea eat processio ad prædicatores et cantetur*, etc.) ; de là à la place de Chambre (*deindè eat processio ad Sanctum Victorem*), et enfin à la cathédrale (*et postea eat ad Sanctum Stephanum et in choro cantetur*, etc.)

Pour un autre jour de procession solennelle (p. 236), on trouve l'itinéraire suivant : *quando processio* (venant de Saint-Arnould), *pertransit ante moñrium Sanctæ Mariæ ad moniales, conventus Sancti Arnulfi debet cantare*, etc... *quando videat ecclesiam Sancti Petri ad moniales tunc debent cantare*, etc... *postea cùm venerint juxta ecclesiam Sancti Victoris*, etc. Ainsi, dans l'un comme dans l'autre des deux itinéraires venant de la porte Serpenoise, Sainte-Marie est avant Saint-Pierre (l'oratoire des Templiers entre les deux), et la marche du cortège est régulière, sans croisement et sans rétrogradation qui ne s'expliquerait pas et qu'il faudrait cependant admettre si l'hypothèse que je combats était juste. Donc, pour moi il n'y a pas de doute, Sainte-Marie n'est plus et ceux qui ont versé une larme sur Saint-Pierre peuvent aller se consoler en voyant derrière le pavillon des bureaux du chef du génie un bâtiment à

doubles collatéraux dont une fenêtre, aveuglée avec réseau de style gothique, se laisse voir sous une partie de crépit détachée. Je crois qu'ils seront en présence du vrai Saint-Pierre. Pour Sainte-Marie, tout ce qu'il a été possible de recueillir dans ses débris c'est un fragment du cintre, orné de billettes, de l'arc triomphal roman, plusieurs chapiteaux et culs-de-lampe du quatorzième siècle, et enfin quelques observations sur plusieurs tombes mises au jour dans la fouille des fondations d'un des bâtiments qui a pris la place de notre vieille église, observations que j'aurai l'honneur de vous communiquer au premier jour.

Destruction de l'église des Célestins. — De nouvelles dispositions adoptées d'un commun accord par le département, propriétaire du couvent des *Madelaines*, habité par la gendarmerie et par le service du génie dont l'arsenal occupe l'ancien couvent des Célestins, ont amené dans les derniers mois de cette année la destruction de la belle et intéressante église fondée par Bertrand le Hungre en 1370, puis ragrandie à plusieurs reprises jusqu'en 1404, époque de la construction du chœur. L'histoire monumentale de ce couvent est à faire et sera faite; aussi ne veux-je qu'en passant vous fixer quelques faits : à savoir l'ancien caractère d'église de la petite construction à trois travées ogivales qui donne sur la rue de la Gendarmerie et qui est encombrée de forges, de salles de police et de divers magasins. C'est là la première chapelle et elle est encore debout. Les deux nefs égales qui viennent ensuite sont l'œuvre des années qui suivent. Elles renfermaient des clefs de voûte des plus remarquables, dont trois vont venir enrichir le musée de la ville avec plusieurs inscriptions funéraires au nom des Le Hungre et des Roucelz. Les bases des colonnes étaient d'une construction admirable. Notre habile confrère M. George, qui a mis le plus grand zèle à s'occuper de cette église, a relevé l'épure qui se trouvait sur un plan de joint et a été émerveillé de la perfection avec laquelle elle était faite. Toute l'histoire architecturale de la fondation de cette église est dans un manuscrit du plus haut intérêt (bibl. de Metz n° 83) qui porte le titre de *Chronographie des Célestins* et qu'il ne faut pas confondre avec la *Chronique des Célestins* du P. de Lutange, qui finit en 1550 et dont s'est servi dom Calmet. Cette chronographie comprend les années de 1371 à 1469.

L'église, que vous avez sans doute visitée sous sa triste forme

d'atelier de forgers, avait perdu la beauté de ses proportions par un remblai de près de deux mètres qui lui donnait un aspect un peu écrasé. De plus l'axe du chœur était fort distinctement différent de celui de l'église, à telles enseignes, dit la chronique, que l'architecte, honteux d'avoir fait son œuvre ainsi tortue, « en mourut de deuil et tristesse. » C'était cependant un habile homme que cet architecte, et les belles proportions du chœur doivent nous faire vivement regretter sa disparition. L'église avait dû à ses reconstructions et agrandissements, sans que le plan définitif eût été bien prévu, un autre défaut : c'était l'égale hauteur de ses trois nefs, d'architecture identique et dont les pierres, je ne sais à quel temps, avaient reçu une teinte uniforme d'un rouge assez vif. La nef de droite était cependant d'une époque postérieure aux deux autres, sans doute par suite d'une reconstruction. La clef de voûte de la dernière travée portait la date de 1618. Les chapiteaux et culs-de-lampe de cette nef n'avaient été que dégrossis et non sculptés, mais la taille avait été fidèlement reproduite.

Un grand mur va couper le terrain où s'élevait l'église des Célestins. La gendarmerie d'un côté, le génie de l'autre vont, à l'envi, ériger à sa place de nouvelles constructions appropriées à leurs besoins. Dans bien peu d'années, pour cette église bien plus encore que pour celle de Sainte-Marie dont deux portes indiquent au moins l'enceinte, l'oubli se sera fait d'un des monuments les plus authentiques et resté longtemps l'un des plus intacts de notre vieux Metz religieux.

Le Président rend compte de la visite qui a été faite à l'oratoire des Templiers par la commission qui avait été nommée dans le but d'aviser aux moyens de concilier les exigences du service du génie militaire avec la conservation de ce monument.

Il a été dressé un procès-verbal des idées qui ont été émises par chacun au bureau même de M. le commandant Henning, qui s'est chargé de le communiquer au ministre de la guerre par l'entremise de M. le colonel directeur d'artillerie.

M. l'abbé Emel, curé de Saint-Eucaire, dépose sur le bureau des tuiles romaines munies de crochets destinés sans doute à empêcher le glissement de ces tuiles les unes sur les autres.

Le Président se rappelle en avoir trouvé de semblables à Arry et au château St-Blaise, à la différence que ces dernières n'avaient pas les crochets qu'on remarque ici.

Un autre membre aurait vu à Vandelainville des tuiles exactement semblables au spécimen déposé sur le bureau.

M. l'abbé Emel présente également un christ en bois peint qui peut remonter au quinzième ou au seizième siècle et qui provient du caveau de St-Eucaire, ainsi que le filet en fer dont il a été déjà question à l'une des dernières séances.

Le Président remarque quelque analogie entre le caveau et certaines chambres souterraines en usage chez les Gaulois, et semblables à celle qu'on voit dans une maison de la rue des Trinitaires et une autre dans les bois d'Ars. Il termine en ayant l'obligeance de promettre à la Société un travail sur cet objet.

Envois.

Les Monuments romains à et près Mayence.

Monnaies provinoises des comtes de Champagne, par M. Robert.

Rapport sur les hachettes diluviennes du bassin de la Somme, par M. Cochet.

Note sur une sépulture trouvée à Etaples (Pas-de-Calais), par le même.

Procès-verbal des Assises scientifiques tenues à Metz en 1861.

Généalogie du maréchal Ney, par M. de Ring.

Des Tombes celtiques dans la Forêt de Schirrhein, par le même.

Une Fête-Dieu à Fribourg, au seizième siècle.

Notice historique sur la cathédrale de Metz, par M. l'abbé Vogein.



Le volume des *Mémoires* de la Société d'archéologie pour 1861 est en dépôt chez M. Tournoy, à la Bibliothèque, au prix de 2^f,50 pour les membres de la Société.

Le bureau prie instamment ses confrères d'acquérir ce volume qui est le plus utile complément des divers éléments d'instruction contenus dans le *Bulletin*.

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

DE LA MOSELLE



PERSONNEL DE LA SOCIÉTÉ AU 1^{er} JANVIER 1861

Bureau.

Président d'honneur, M. le baron Jeanin, préfet du département.
Président, M. Victor Simon, conseiller à la cour impériale,
membre de l'Académie.
Vices-présidents, { M. Dommanget, doyen de l'ordre des avocats.
M. le comte Van der Straten-Ponthoz.
Secrétaire, M. E. de Bouteiller, ancien capitaine d'artillerie.
Secrétaire-adjoint, M. A. Durand, avocat.
Secrétaire-archiviste, M. Ch. Abel, avocat, docteur en droit.
Trésorier, M. Ch. Berga, notaire.

Membres d'honneur.

MM.

Bourbaki, général commandant la 5^e division militaire.
Woirhaye, premier président de la cour impériale à Metz, Palais-Français.
Jeanin (baron), préfet du département de la Moselle, hôtel de la Préfecture.
Mgr Du Pont des Loges, évêque de Metz, palais épiscopal.
Maréchal (F.), maire de la ville, quai Saint-Pierre.

Membres honoraires correspondants.

MM.

- Beaupré, conseiller à la cour impériale, à Nancy (Meurthe).
 Bouillet, inspecteur des monuments historiques, à Clermont-Ferrand.
 Caumont (de), directeur de l'Institut des provinces et de la Société française d'archéologie, à Caen (Calvados).
 Cochet (l'abbé), inspecteur des monuments historiques, à Dieppe.
 Girardin, membre correspondant de l'Institut impérial de France, à Rouen (Seine-Inférieure).
 Holzer, grand-prévôt de la cathédrale, à Trèves (Prusse rhénane).
 Klein, professeur au gymnase et membre de la Société des antiquaires, à Mayence.
 Ingling, président de la Société d'archéologie, à Luxembourg.
 Lafontaine (de), ancien gouverneur, à Luxembourg.
 Lepage, président de la Société d'archéologie lorraine, à Nancy (Meurthe).
 Longpérier, membre de l'Institut de France et conservateur des musées du Louvre, rue de Londres, 50, à Paris.
 Namur, professeur au Gymnase et secrétaire de la Société archéologique du grand-duché, à Luxembourg.
 Reichensperger (de), conseiller à la cour royale, à Cologne (Prusse).
 Ring (de), secrétaire de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, à Strasbourg (Bas-Rhin).
 Roisin (de), membre de plusieurs Sociétés savantes, à Trèves.
 Saint-Olive, homme de lettres, à Lyon (Rhône), quai Sainte-Claire, 11.
 Saulcy (de), membre de l'Institut impérial de France, r. du Cirque, 15, à Paris.
 Wurth Paquet, président de la cour supérieure, à Luxembourg.
 Huguenin, professeur à la Faculté, à Grenoble.
 Diegerick, professeur, à Anvers (Belgique).
 Martin Dussigny, conservateur du musée d'antiquité de la ville, à Lyon.
 Le comte de Kerckhove, président de l'Académie d'archéologie, à Anvers.
 D'Otreppe de Bouvette, à Liège.
 Ullysp, capitaine, à Liège.

Membres titulaires.

- Abel, avocat, rue Sous-Saint-Arnould, 7.
 Aertz, propriétaire, rue Mazelle.
 Alcan, libraire-éditeur, rue de la Cathédrale.
 Altmayer, propriétaire, à Saint-Avold (Moselle).
 André (l'abbé), curé à la paroisse Saint-Vincent, rue des Pères-St-Georges.
 Auburtin (l'abbé), vicaire à Briey (Moselle).

Bach (R. P.), jésuite, à Saint-Clément, à Metz.
 Baudot, ingénieur civil, rue Chèvremont, 20.
 Beauvallet (l'abbé), vicaire-général, à l'Évêché.
 Bellevoïe, artiste graveur, rue du Four-du-Cloître.
 Berga (Ch.), notaire, rue Nexirue.
 Berga (J.), substitut, à Briey.
 Bernard, notaire, rue Jurue.
 Blondin, direct. de la suc. de la Banque de France, r. des Parmentiers.
 Bollemont (de), juge, rue de la Paix.
 Boulangé (G.), ingénieur des ponts et chaussées, rue Jurue.
 Boulangé (E.), avocat, rue des Clercs.
 Bouton, notaire, place Saint-Louis.
 Bouteiller (E. de), ancien officier d'artillerie, rue Marchant.
 Box, principal du collège, à Sarreguemines (Moselle).
 Braun, maître de poste, rue du Pont-Saint-Marcel.
 Braye (l'abbé), chanoine, Cour-aux-Poules.
 Binet (R. P.), jésuite, à Saint-Clément.
 Bosch (l'abbé), curé, à Higny-Prentin, canton d'Andun-le-Roman (Moselle).
 Bernard (l'abbé), aumônier de l'œuvre des militaires, rue Marchant.
 Bergmann (l'abbé), aumônier du dépôt de Gorze (Moselle).
 Braux (de), propriétaire, rue de l'Évêché.
 Bouchy (l'abbé), au château de Hombourg, par Saint-Avoid (Moselle).

Cailly, avocat, rue Nexirue.
 Catillon (R. P.), jésuite, à Saint-Clément.
 Chabert (F.), membre de l'Académie impériale de Metz, rue Mazelle.
 Chartener (Hyp.), propriétaire, rue des Capucins.
 Chassinat, capitaine du génie, rue de l'Esplanade.
 Chastellux (de), conseiller de préfecture, rue du Heaume.
 Chaussier (l'abbé), directeur du petit séminaire, à Montigny.
 Chérisey (de), propriétaire, rue Châtillon, 4.
 Cherrier (l'abbé), vicaire de Saint-Eucaire.
 Clercx, bibliothécaire de la ville de Metz, rue Châtillon, 11.
 Cornay (Ol. de), propriétaire, rue de l'Esplanade.
 Coëtlosquet (comte du), ancien capitaine de cavalerie, rue du Grand-Cerf.
 Coëtlosquet (baron du), propriétaire, au château de Mercy-le-Haut.
 Coëtlosquet (vicomte du), — — — — —
 Cressac (baron Ed. de), propriétaire, rue d'Asfeld.
 Clouet (l'abbé), bibliothécaire, à Verdun (Meuse).
 Couët (de), propriétaire, à Hayes (Moselle).
 Curique (l'abbé), curé de Flastroff, près Sierck.
 Couderc de Saint-Chamans, receveur général du département de la Moselle,
 rue du Haut-Poirier.
 Chuine (l'abbé), curé à Louvigny (Moselle).

Cochard (Léon), rue de Rivoli, 50, à Paris.
 Chenellement (l'abbé), curé à Nouilly (Moselle).
 Curique, notaire, à Villers-la-Montagne.
 Le Clerc de Bussy, sergent-major au 48^e, à Metz.
 Cherrier (l'abbé), vicaire de Saint-Eucaire, à Metz.

Denis, avoué à Sarreguemines (Moselle).
 Desgodins, conseiller à la Cour, place de la Comédie.
 Desgoutin, président du tribunal de Verdun.
 Des Robert (Ad.), rue Châtillon.
 Des Robert (F.), rue Châtillon.
 Dommanget, doyen des avocats, rue aux Ours.
 Dufresne, conseiller de préfecture, rue des Prisons-Militaires.
 Durand (Anatole), avocat, rue de l'Évêché, 28.
 Daras, ancien négociant, rue du Plat-d'Étain.
 Durand de Villers, colonel du génie, à Besançon, département du Doubs.
 Doucet, colonel en retraite, rue des Prisons-Militaires, 7.

Emel (l'abbé), curé de la paroisse Saint-Eucaire, rue Derrière-Saint-Eucaire
 Eliezzer (Lambert) rabbin, rue de l'Arsenal.

Franciozi (de), jésuite, à Saint-Clément.
 Friry, avocat, à Remiremont.
 Faultrier (Ch. de), capitaine d'artillerie, à Toul.
 Fournier, colonel du génie, à la Citadelle.
 Follie, capitaine, rue des Clercs, 15.
 Favre de Thierrens, rue du Moyen-Pont, 1.
 Gaillard de Collonches, intendant général, rue de la Victoire, 27, à Paris.
 Gaud (Ad.), avocat, rue Châtillon.
 Gargan (baron Th. de), maître de forges, rue Nexirue.
 Gargan (Ch. de), rue Nexirue.
 Gault, conseiller municipal, rue Marchant.
 Germain (l'abbé), secrétaire particulier de l'Évêché, à l'Évêché.
 Gérardin, substitut, rue aux Ours.
 Georges, peintre décorateur, rue Nexirue.
 Gilbrin (O.), notaire, place Saint-Louis.
 Gilbrin (l'abbé), chanoine, place Saint-Louis.
 Goulon (l'abbé) curé de Saint-Ruffine (Moselle).
 Gougeon (G.) adjoint au maire, rue Saint-Vincent.
 Gougeon, conseiller à la cour, rue des Clercs.
 Gouyer, architecte-voyer de la ville, rue Fournirue.
 Guéret, directeur de la poste aux lettres, rue de la Cathédrale.
 Guérquin, avocat, rue de la Garde.

Godefroid (le R. P.), jésuite, à Saint-Clément.
Guérard (l'abbé), curé, à Longuyon (Moselle).

Haro, docteur en médecine, place Saint-Étienne.
Hallex d'Arros, ancien secrétaire général de préfecture, rue des Parmentiers.
Hannoncelles (d'), avocat général, place Saint-Martin.
Henriet, juge au tribunal, rue Nexirue.
Humbert (G.), professeur à la faculté de droit, à Grenoble.
Hussenot, artiste peintre, rue aux Ours.
Hussenot (J.), artiste peintre, professeur à l'école Saint-Cyr, à Versailles.
Hauzen (d'), propriétaire, au château de Hombourg, par Saint-Avold (Moselle).
Hallex-d'Arros, étudiant, à Metz.
Haro (Auguste), aide-major, à Metz.

Ismeur, maître jardinier, au Sablon, près Metz.

Jeandel, capitaine d'artillerie, rue de l'Évêché.
Jaunez, ancien maire de Metz, rue du Haut-Poirier.
Jacquemin, architecte, rue Fournirue.
Jobal (le comte de), rue d'Asfeld.
Jolly (Paul), lieutenant du génie, à l'école d'application.

Kolher, ancien greffier, rue du Grand-Cerf.

Labastide, ancien inspecteur de l'académie, rue Saint-Clément.
Larchey (L.), de la bibliothèque Mazarine, quai Conti, 33, à Paris.
Leclerc, premier avocat général, rue des Prisons-Militaires.
Ledain (l'abbé), prêtre habitué, à Louvigny (Moselle).
Lorette, libraire-éditeur, rue du Petit-Paris.
Lauras (le R. P.), jésuite, à Saint-Clément.
Lejaille, agent-voyer en chef de la préfecture.
Lapierre (l'abbé), curé, à Oserailles (Moselle).
Lacourt (M. de), anc. maître des requêtes au cons. d'état, r. de l'Évêché, 33.
Leseq de Crépy, maire de la ville de Boulay (Moselle).
Lambertye (de), au château de Cons-la-Granville (Moselle).
Laug (Adolphe), ingénieur aux forges de Hayange (Moselle).
Loustau, ingénieur civil, rue Saint-Quentin, 23, à Paris.

Malherbe (Ad.), bibliothécaire de la ville, rue des Clercs.
Mardigny (de), ingénieur des ponts et chaussées, à Bar-le-Duc (Meuse).
Marchal, juge au tribunal de 1^{re} instance, rue des Prisons-Militaires.
Marguerie (le comte Ev. de), rue d'Asfeld.
Marin (Ch. de), place Saint-Martin.

- Martin** (l'abbé), curé de Sainte-Sécolène, rue des Capucins.
Masson (l'abbé), vicaire général, au grand séminaire.
Maurouard, directeur de la poudrerie impériale à Metz, rue de l'Esplanade,
Mennessier (Hyp.), rue du Grand-Cerf.
Mennessier (Gabriel), colonel de gendarmerie, avenue Serpenoise.
Mézières, recteur émérite, rue du Pont-Moreau.
Migette, artiste peintre, rue de la Garde.
Michel (Ém.), artiste peintre, rue des Prisons-Militaires.
Maguin (Henry), avocat, rue Saint-Marcel, 40.
Moncelle (l'abbé), curé à Tiercelet, près Longwy.
Maillier (R. de), capitaine d'artillerie, rue de l'Évêché.
Matthieu, ancien membre du conseil général, à Prentin (Moselle).
Muller (l'abbé), curé d'Ars-sur-Moselle.
- Noël** (l'abbé), professeur au grand séminaire, à Metz.
- Orban**, avocat, rue des Clercs.
Olry de Labry, ingénieur des ponts et chaussées, rue Saint-Dominique, 33, à
 Paris (faubourg Saint-Germain).
- Perrin** (l'abbé), curé, à Ancy-sur-Moselle.
Paquet-d'Hauteroche, ancien officier supérieur de la marine impériale, rue des
 Clercs.
Pêtre, artiste statuaire, rue des Prisons-Militaires.
Petsche, ingénieur des ponts et chaussées, rue Saint-Vincent.
Pierron, avocat, rue Chaplerue.
Piquetti, architecte, rempart Serpenoise.
Pierre (l'abbé), inspecteur de l'académie, à Bar-le-Duc.
Poncellet, ancien notaire, rue des Prisons-Militaires.
Pougnet, membre du conseil général, à Landroff (Moselle).
Prost (Auguste), membre de l'académie de Metz, rue du Palais.
Puymaigre (de), propriétaire, place Saint-Martin.
Puyperoux, conseiller municipal, rue des Clercs.
Puel père, docteur en médecine, rue du Pont-Saint-Marcel.
Poncelet (l'abbé), aumônier de Sainte-Constance, rue du Pont-Saint-Marcel.
Pétry (l'abbé), curé à Schwerdorf (Moselle).
Purnot, avocat, rue du Palais.
- Racine**, architecte, place de Chambre.
Robert, sous-intendant militaire, à Metz.
Rousseau-Pallex, imprimeur, rue des Clercs.
Remy (l'abbé), curé, à Lorry-lès-Metz.
Régnier, docteur, à Vaudreching, près Bouzonville.

Salmon, conseiller à la cour impériale de Metz, rue Serpenoise.
 Sauer, archiviste à la préfecture de Metz.
 Schnabel (l'abbé), curé à Sillegny (Moselle).
 Simon (A.), rue du Haut-Poirier.
 Simon (V.), conseiller à la cour impériale de Metz, rue du Haut-Poirier.
 Simon (Ém.), banquier, rue du Héaume.
 Stoffels (Ch.), avocat, rue du Pont-Saint-Marcel.
 Straten-Ponthoz (le comte de), membre de l'académie, rue Châtillon, 4.
 Sturel (Ém.), architecte-entrepreneur, rempart Saint-Thiébauld.
 Sturel (Syl.), — — —
 Stampf (R. P.), recteur à Saint-Clément.
 Schneider (l'abbé), curé à Jœuf (Moselle).
 Stoffels (Alexis), juge suppléant, rue des Pères-Saint-Georges.
 Saily (de), capitaine d'artillerie de la garde impériale, à Versailles.

Tardif de Moidrey (P.), capitaine d'artillerie.
 Terminaux, membre du conseil général, à Verny (Moselle).
 Thiel, ancien inspecteur de l'académie, rue de l'Évêché.
 Thilloz, procureur impérial, à Sarreguemines.
 Thirion, avocat, rue aux Ours.
 Thomas (l'abbé), secrétaire général à l'évêché.
 Toutain, directeur de la succursale de la banque de France, à St-Lô (Manche).
 Thouvenin (l'abbé), curé à Rémyilly (Moselle).
 Tineau (V. de), propriétaire, rue Jurue.
 Tricornot (le baron de), propriétaire, au château de Collombey (Moselle).
 Tesson, docteur, rue des Trinitaires, 1 bis.

Vaillant, homme de lettres, rue Chèvremont.
 Van der Noot, architecte-ingénieur de la ville.
 Vellecourt (de), ancien officier d'artillerie, à Blettange (Moselle).
 Vandale (de), rue d'Alliance, à Nancy (Meurthe).
 Vion (l'abbé), curé à Faily (Moselle).
 Vianson, propriétaire à Plappeville (Moselle).
 Vaulgrenan (de), officier d'ordonnance du duc de Magenta, à Lille.
 Viville (F. de), propriétaire, rue Mazelle.
 Véver, bijoutier, rue Fabert.

Weyand, agent voyer, à Thionville.
 Wogué, professeur à l'école rabbinique, rue des Rosiers, 3, à Paris.
 Wéber (l'abbé), chanoine à Saint-Denis, à Paris.



TABLE

des Matières contenues dans le Bulletin de la Société d'archéologie
de la Moselle.

ANNÉE 1861.

ABBAYE de Sturzelbronn.	M. l'abbé <i>Michel</i> .	142
ANCIENNE MUNICIPALITÉ messine.	M. <i>Van der Straten</i> .	26
ANNUAIRE de l'Institut des provinces.	Rapport de M. <i>Kohler</i> .	124
ANTIQUITÉS de Sarrebruck.	M. <i>Ad. Lang</i> .	140
ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES de M. <i>Legénissel</i>		60
ANTIQUITÉS ROMAINES de Metz.	M. <i>Simon</i> , M. <i>Abel</i> .	174
ARCHES de Jouy.		61
ARMES de Navarre (origine des).	M. de <i>Bussy</i> .	10
— — — — —	M. de <i>Sailly</i> .	243
ASSISES scientifiques.		159—162
CARTULAIRE du pays de Trèves et Coblenz.	M. <i>Abel</i> .	13
CHAPELLE Sainte-Croix.	M. <i>Lang</i> .	2
CHRONIQUEURS messins inconnus.	M. <i>Clerx</i> .	16
CIMETIÈRE d'Eixen.	M. <i>Viellard</i> .	221
COMITÉ consultatif d'archéologie.		79
CONGRÈS archéologique de Reims.	M. <i>Hallez d'Arros</i> .	174
— — — — — de Strasbourg.	Rapport de M. <i>Maguin</i> .	52—71
— — — — — des sociétés savantes.	M. <i>Van der Straten</i> .	174
CRANIOLOGIE étrusque et romaine.	M. le docteur <i>A. Haro</i> .	17
CRYPTE de Saint-Eucaire.	M. l'abbé <i>Émel</i> , M. de <i>Bouteiller</i> .	217
DÉCOUVERTE d'un Gérard d'Alsace à Louvigny.	M. <i>Dufresne</i> .	158
DÉCOUVERTES à Famech et à Colmen.	M. <i>Abel</i> .	137
DESTRUCTION de l'église des Célestins.	M. de <i>Bouteiller</i> .	267
— — — — — Sainte-Marie.	M. de <i>Bouteiller</i> .	265
D'OTREPEPPE DE BOUVETTE. Rapport sur un ouvrage par M. <i>Dommanget</i> .		149

Église de Bousse.	M. Jacquemin.	256
— Pierrevillers.	M. Abel.	180
— Saint-Arnauld.	M. de Bouteiller.	41
— —	M. Thilloy.	141—164
Églises de Terville et Weymerange.	M. Abel.	176
Emploi de la céramique dans les anciennes constructions. M. V. Simon.		131
Ermites du mont Saint-Quentin	M. Ol. Haliez d'Arros.	96
Fouilles à l'oratoire des Templiers.	M. de Bouteiller.	35—46
Géographie des Gaules.	M. de Bussy.	48
Gravure des neuf preux, du quinzième siècle.	M. de Braux.	62
— —	M. le baron ***	64
— —	M. Cailly.	65
— —	M. de Bouteiller.	253
— —	M. Van der Straten.	180—216
Haches celtiques.	M. Simon.	23
Hachures héraldiques (ancienneté des).	M. de Bussy.	35
— —	M. de Sailly.	246
Histoire de Jametz (notice sur l').	M. Dommanget.	186
Hodographie messine.	M. Simon, M. Cailly.	82
— —	M. de Bouteiller.	120
Hyposée de Jœuf.	M. de Sailly.	220
Inscriptions du duché de Nassau.	M. Simon.	152
Machine à moissonner gauloise.	M. Simon.	240
Maison-forte de Jouy.	M. Ol. Haliez d'Arros.	45
Manuel de la Meuse (rapport sur le).	M. Dommanget.	147
Mémoire sur la langue phénicienne.	M. Lambert.	172—188
Monnaies de Mâcon (rapport sur les).	M. de Bussy.	48
M. Thilloy (médaille accordée à).		244
Notice sur Kolbe de Wartemberg.	M. Lang.	3
Notice sur le castrum Wabrense.	M. Abel.	222
Némismatique lorraine.	M. l'abbé Lodain.	165
Origine celtique de divers noms.	M. de Bussy.	32—50
— —	Le R. P. Bach.	68
Prignes liturgiques.	M. Bretagne.	5
Pierres tombales aux Récollets.	M. de Bouteiller.	151
Pierre tumulaire d'un templier.	M. Clerx.	165
Portail de Notre Dame la Ronde.	M. de Bouteiller.	260
— de Saint-Nicolas.	M. du Costlosquet.	151
— —	M. de Bouteiller.	261
Promenade archéologique à Sey, Châtel, etc.	M. Simon.	154
— — à Gorze.	M. Cailly.	189
Rapport sur les mémoires de la société de Châlons-s-Saône. M. Dommanget.		42
— sur Saint-Willibrod.	M. Dommanget.	169
— sur un mémoire de M. Saint-Olive.	M. Dommanget.	89

RÉSERVOIR géographique de Sarreguemines.	M. Thilloy.	15
RESTAURATION de l'oratoire des Templiers.		225
— du Moyen-Pont.	M. de Bouteiller.	263
RÉUNION des Présidents des sociétés savantes.		215—244
RUINES de Châtel-Saint-Germain.		60
SAINT-PIERRE-MONT (inscriptions à).	M. l'abbé Aubertin.	39
— — — — —	M. Abel.	136
SÉPULTURES de la chapelle des Evêques à la cathédrale. M. de Bouteiller.		213
SOCIÉTÉ d'Alsace.	Rapport de M. Simon.	204
— d'archéologie lorraine.	Rapport de M. de Bollemont.	82
— d'émulation des Vosges.	Rapport de M. A. Durand.	235
STATION romaine d'Ad fines.	M. Abel.	11
SUR LE CULTe rendu à la déesse Fièvre.	M. Haro.	224
TROUVAILLE à Elzing.	M. Weyant.	1
— de monnaies à Pierrevillers.	M. Clerx.	144
— numismatique à Étain.	M. Vieillard.	45



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE
DE LA MOSELLE

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE
DE LA MOSELLE



CINQUIÈME ANNÉE



METZ
TYPOGRAPHIE ROUSSEAU-PALLEZ, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE
RUE DES CLERCS, 14

—
1862

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE
de la Moselle.

SÉANCE DU 9 JANVIER 1862.

Présidence de M. Victor Simon.

En l'absence de M. le président, retenu au Palais par ses fonctions de magistrat, le R. P. Bach occupe, au commencement de la séance, le fauteuil de la présidence.

M. le secrétaire, au nom du trésorier, donne communication de l'état financier de la Société.

AVOIR :

Au 1 ^{er} janvier 1861, l'avoir était de	719 fr. 55
Cotisations arriérées	66 »
— de l'année courante	1,026 »
— par anticipation	6 »
Vente de mémoires.	50 »
	1,867 fr. 55

DOIT :

Brochage	5 fr. »
Lithographie	37 »
Gravure	78 »
Impressions	991 60
Papiers et registres	20
Affranchissements et frais divers.	74 90
Appointements de l'agent de la Société.	100 »
— du copiste	40 »
Fouille aux Templiers	3 »
	1,349 50

Excédant en caisse au 1^{er} janvier 1862 : — 518 fr. 05.

Cette situation paraît aux membres de la Société assez

favorable pour les autoriser à ratifier le vote qui avait été émis d'une manière conditionnelle d'un crédit de 150 francs applicable à la restauration des épitaphes de trois évêques qui se trouvaient dans la chapelle du Sacré-Cœur, à la cathédrale. M. de Bouteiller, auteur de la proposition, est chargé de s'entendre sur ce point avec M. le grand-coutre de la cathédrale et M. l'architecte diocésain.

Communications.

M. de Bouteiller présente un monétaire mérovingien, triens ou tiers de sou d'or d'une très belle conservation, qui a été découvert à fleur de terre dans la propriété de M. Durbach, à Longeville-lès-Saint-Avold.

Ce triens représente un personnage vu de profil, la chevelure retenue par une bandelette terminée par deux boules, un bouquet de barbe au menton avec le nom de la localité: CVRCIACOVI . . (sans doute Courcy ou Coucy). Au revers, une croix cantonnée de quatre étoiles avec le nom du monétaire: FEDESIVS. Ce triens, qui n'est point inédit mais qui s'est pour la première fois rencontré dans notre pays, a pris place dans la magnifique suite mérovingienne de notre très érudit confrère, M. Charles Robert.

M. de Bouteiller entretient également la Société d'une bombe en fer trouvée, dans le courant de novembre, sous le sol de la caserne du génie.

Cette bombe était enfouie à 0^m,80^c environ au-dessous du sol actuel de la cour de la caserne du génie, à 35 mètres de la grille et à 6 mètres de l'aile occidentale. Elle était recouverte, à l'extérieur et à l'intérieur, d'une couche de terre et d'oxide extrêmement dure.

Transportée à l'arsenal, elle a été nettoyée suffisamment pour qu'on pût en mesurer approximativement les dimensions et reconnaître le mode de construction. Elle renfermait un boulet qu'on a eu beaucoup de peine à en extraire, parce qu'on a voulu éviter l'emploi de la poudre. On n'a

pas vu de traces de poudre bien reconnaissables dans la chambre. L'un des tourillons manque à la pièce et n'a pas été trouvé.

Les différentes parties constitutives sont les suivantes :

La culasse, renfermant la chambre, en fer, d'un seul morceau ;

Un tube de 0^m,014 d'épaisseur, qui paraît être formé de *cinq lames de fer* ; mais on ne distingue les traces de la soudure que très difficilement.

Le tube est cylindrique ; il enveloppe l'extrémité antérieure de la culasse et est soudé avec elle sur un longueur de 0^m,103.

Le tube est renforcé sur toute sa longueur *par des cercles* en fer jointifs, mais de largeur et épaisseur différentes, au renfort et à la volée près de la bouche.

La longueur de l'âme est de 0^m,517 ;

Son calibre est de 0^m,175 (à peu près celui de 36) ;

La longueur de la chambre est de 0^m,256 ;

Son diamètre est de 0,056 ;

La longueur totale extérieure est de 0,838 ;

Poids de la pièce, 200 kilos ;

Diamètre du boulet, 0^k,170 ;

Poids du boulet, 18^k,700.

Le fond de la chambre est plan ; il en est de même du fond de l'âme, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de raccordement entre l'âme et la chambre.

L'axe des tourillons correspond à celui de l'âme.

Le tourillon n'est ni cylindrique, ni conique. Dans les plans des axes de l'âme et du tourillon, le diamètre de celui-ci est sensiblement le même à la base et à l'extrémité (0^m,048) ; mais dans le plan vertical passant par l'axe du tourillon, celui-ci a une conicité sensible, le diamètre étant de 0^m,054 à la base et 0^m,045 seulement à l'extrémité.

On n'a découvert sur la bouche à feu aucune trace d'inscription, en sorte qu'on ignore l'époque certaine de sa fabrication.

Cette bombarde est très intéressante au point de vue de l'histoire d'artillerie. Elle mériterait de figurer dans le musée de Saint-Thomas-d'Aquin ; mais nous avons l'espérance qu'elle ne quittera pas la ville de Metz.

Le fini du travail semble donner pour origine à cette bombarde la fin de la première moitié du quinzième siècle, époque à laquelle apparaissent les premières bouches à feu coulées.

M. de Bouteiller consacre quelques paroles à la mémoire du respectable M. Morlanne, qui a été enterré ce matin. Outre tous les souvenirs vénérables que laisse cet homme de bien au point de vue de la piété et de la bienfaisance, nous pouvons louer en lui le sentiment respectueux dont il a entouré tous les débris du passé et surtout du passé religieux de notre vieille ville. Sa maison, rue Mazelle, était un véritable musée chrétien où se rencontraient un grand nombre de statues pieuses du moyen âge et particulièrement quatre vierges du treizième au quinzième siècle, parmi lesquelles on remarque celle des Célestins, entourée pendant plusieurs siècles d'une grande vénération par notre population. La chronographie des Célestins lui donne dès son origine un caractère miraculeux qui ne semble pas s'être démenti, car l'historien du P. Beauregard, célèbre jésuite messin du dix-huitième siècle, rapporte lui aussi un fait miraculeux survenu devant cette statue. Le souvenir de ce fait a engagé M. Morlanne à donner cette statue aux R. P. de Saint-Clément, qui l'entoureront à tous les titres d'une vénération toute spéciale.

Les autres statues de la Vierge ont reçu également des destinations conformes à leur caractère de sainteté. Mais il reste encore différents objets et particulièrement de magnifiques inscriptions funéraires provenant de diverses églises de Metz dont le respectable défunt n'avait pas disposé.

Il serait à souhaiter que ces débris ne cessassent pas

d'appartenir à notre ville et même qu'ils fussent déposés dans notre musée archéologique.

Pareille observation pourrait aussi s'appliquer à un petit bois, voisin d'Ars-sur-Moselle, dans lequel M. Morlanne avait fait réunir un grand nombre de débris d'architecture provenant des anciens monuments et surtout des anciennes églises de Metz. Il faudrait tout faire pour éviter la dispersion de ces pierres vénérables.

La Société, partageant les vues de M. de Bouteiller, charge une commission composée du président, du secrétaire et de M. Clerx, de visiter les antiquités provenant de M. Morlanne et d'aviser aux moyens propres à assurer leur conservation.

M. Lambert donne lecture du mémoire suivant, sur des ouvrages allemands confiés à son examen :

J'essaierai de rendre compte le moins imparfaitement possible des deux volumes allemands qui m'ont été confiés. J'ai eu à lutter contre les difficultés d'une langue que je ne possède pas suffisamment ; j'en demanderai donc excuse d'avance, et j'ose espérer qu'en faveur des intéressantes matières que j'ai à mettre sous vos yeux, vous voudrez bien pardonner ce qu'elles peuvent offrir d'incomplet dans l'expression.

Les plus diverses questions d'archéologie ont été l'objet des recherches de la Société rhénane ; cette aptitude variée se révèle dans les deux volumes de ses *Annales* que j'ai eu à examiner, et où sont consignés les résultats de ces savantes investigations. Le territoire de la province rhénane est en effet très propre aux études archéologiques : le séjour prolongé des légions romaines y a laissé de nombreux souvenirs, les fouilles y mettent continuellement au jour de nouveaux monuments, des tombeaux, des urnes, des pierres milliaires, des vases de toute espèce, des statues, des inscriptions. Cette abondante mine est habilement explorée par la *Société des Antiquaires de la province rhénane*, et tout se retrouve, classé et expliqué, dans ses *Annales*.

Les matières contenues dans ces volumes, se divisent en cinq parties :

1. *Chorographie et histoire*. — Sous ce titre, le premier volume

contient une histoire des donjons et des châteaux-forts des bords du Rhin ; le deuxième volume renferme : 1° une dissertation sur l'emploi de la lieue dans les Gaules, comme mesure itinéraire ; 2° une histoire des tours d'église. Chacune de ces dissertations forme comme un tout complet, comme un traité particulier sur la matière.

II. *Monuments*. — A cette seconde partie se rattache l'épigraphie, la description de différents morceaux d'antiquité, de tombeaux, de statues, de vases, etc.

III. *Littérature*. — Il est traité dans cette partie de différents ouvrages parus en Allemagne et ayant rapport à l'archéologie.

IV. *Mélanges*. — Sous cette vague rubrique sont classées des découvertes de moindre importance, de courtes notices, des rectifications, etc.

V. *Chronique de la Société*.

Le premier volume d'*Annales* comprend 122 pages. Le morceau capital de ce volume est sans contredit la dissertation de M. de Cohausen, ingénieur, sur les donjons des bords du Rhin. L'auteur a rassemblé dans un travail substantiel tout ce qu'il est possible de savoir sur ces forteresses de la féodalité. Il ne croit pourtant pas à une architecture militaire. Les châteaux-forts sont le résultat d'une nécessité des temps. Le soin d'une bonne défense en a fait tous les frais ; c'était là la principale, sinon l'unique préoccupation du châtelain ; mais il n'y faut point chercher l'art. Le choix de l'emplacement a été surtout l'importante affaire dans la construction des donjons. Il fallait tout d'abord s'assurer l'avantage de la position, et mettre l'ennemi sur un terrain défavorable. Il n'y avait pas les mêmes dispositions à prendre en plaine que sur le penchant d'une colline ; deux donjons défendaient le château, quand un seul n'eût pas suffisamment protégé les lieux. La forme extérieure et la situation du donjon étaient pure œuvre de stratégie ; aussi, observe l'auteur, ne peuvent-elles rien nous apprendre sur l'âge du monument : l'influence des lieux a toujours été supérieure à celle des temps.

On entend par *donjon* ou *beffroi* (*Bergfried*) cette tour dominante placée dans l'enceinte du château de manière à pouvoir être aisément défendue de tous côtés. Le donjon avait une triple destination : 1° il servait de *réduit* ; c'était la dernière ressource et le lieu de retraite, quand le reste du château était occupé par l'ennemi ;

2° il faisait l'office de tour du guet, et l'on s'y rendait pour découvrir ce qui se passait dans le pays environnant jusqu'à une assez grande distance ; enfin 3° le donjon était le bouclier même du château, le fort, le rempart qui protégeait tout le domaine du seigneur.

L'auteur veut retrouver jusque chez les Romains l'origine de ces tours servant de lieu de retraite. Sous l'empire, le prétoire des camps (*castra stativa*) devint une véritable forteresse que l'on destina à recevoir, en cas de malheur et à la dernière extrémité, les images des dieux et les aigles romaines. — Comme tour du guet, l'auteur retrouve l'origine du donjon dans un passage d'un anonyme latin du quatrième siècle, lequel recommande de disposer le long des frontières des castels à mille pas de distance les uns des autres, *limitum tutelæ assiduæ melius castella prospiciant*, afin que l'on pût avoir vue sur toute la campagne, et que la contrée, entourée comme d'un cordon de sentinelles et mise à l'abri de toute surprise, demeurât en paix « *ut provinciarum quies circumdato quodam præsidis cingulo inlaesa quiescat.* » (Anonym. De rebus bellicis apud Scriverium, 2.)

Les plus anciens châteaux datent du dixième au onzième siècle. Le donjon était carré ou cylindrique, selon les différentes époques. S'il fallait conclure de l'architecture religieuse à l'architecture militaire, la tour cylindrique daterait de l'époque romane, et la tour carrée ou polygonale de l'époque gothique. Il n'en est rien. Selon MM. de Caumont et Violet-le-Duc, les provinces du sud-est de la France, qui restèrent longtemps fidèles au style roman, avaient néanmoins conservé la tour carrée ; et au nord-ouest, où l'on place le berceau du style gothique, la tour cylindrique prévalut et fut adoptée par toute la noblesse à l'exemple du roi. De même sur le Rhin, où le style roman ne céda que fort tard au gothique, la tour carrée domina jusqu'au treizième siècle. On compte à cette époque vingt-sept donjons carrés contre douze cylindriques. Dans le quatorzième siècle, la proportion varie, et l'on ne constate plus que huit des premiers contre onze des seconds. Au quinzième siècle, on remarque un seul donjon carré et quatre circulaires. Enfin, au commencement du seizième siècle, les donjons sont complètement abandonnés ; ils se transforment en citadelles.

Ce même volume d'*Annales*, dont le travail de M. de Cohausen occupe une assez grande partie, consacre de nombreuses pages à l'épigraphie latine. Différentes inscriptions d'un grand intérêt ont été relevées et déchiffrées par des membres de la Société rhénane.

J'en citerai d'abord deux qui ont été trouvées au Rupertsberg, près de Bingen, et qui ont donné lieu à de savantes observations de la part de M. Freudenberg, de Bonn. Ce sont des inscriptions funéraires à la mémoire de deux soldats qui appartenaient à la première cohorte des *Sagittaires*. En voici le texte :

1. Tiberius Julius Abdes Pantera, sidonia, annorum LXII, stipendiorum XXXX, miles ex-signifer cohortis I sagittariorum. Hic situs est.

2. Hyperanor, Hyperanoris filius, Creticus, Lappa, miles cohortis I sagittariorum, annorum LX, stipendiorum XVIII. H. S. E.

C'est une particularité à remarquer, fait observer M. Freudenberg, que la présence en Germanie d'une cohorte de sagittaires ou archers recrutés en Orient, parmi les Phéniciens et les Crétois. L'on sait du reste qu'une autre cohorte orientale, dite la première des Ituréens, peuplade syro-arabe, tenait garnison à Mayence, en qualité d'auxiliaire de la 22^e légion.

L'auteur fait remarquer que le mot *abdes* même de la première inscription indique une origine orientale ; *abd*, en arabe et en syriaque, signifiant serviteur, nom fort répandu encore chez les Arabes, comme Abd-el-Kader, Abd-el-Raman. Le mot *sidonia* est une forme rare, mais il ne peut indiquer autre chose que la ville de Sidon, en Phénicie. Le nom *Hyperanor*, de la deuxième inscription, se rencontre déjà dans Homère (Ill. XIV, 516). *Lippa* est une ville située au nord de l'île de Crète.

Deux autres inscriptions latines ont été découvertes à Cologne. La première est une inscription funéraire à la mémoire d'un soldat de la cavalerie, appartenant au corps dit *Ala Sulpicianæ* ; la deuxième est une inscription votive consacrée à Diane par le questionnaire de la 22^e légion dite Primigenia :

1. Longinus Blarta Bisæ filius eques alæ sulpicianæ annorum XXXVI.

2. Deanæ sacrum Q. Vettius Rufus quæstionarius legionis XXII Primigeniæ.

C'est la première fois, au dire de l'auteur de l'article, M. Düntzer, de Cologne, que cette dénomination de *Ala sulpicianæ* se rencontre sur une inscription.

La deuxième inscription est incomplète ; mais l'auteur la rétablit d'après des analogies très-vraisemblables. Le surnom de Primigenia, donné à la 22^e légion, a déjà été observé sur d'autres inscriptions.

Pour ne pas quitter ce sujet, je m'écarterai de l'ordre des matières du second volume, et je rapporterai tout de suite celles des inscriptions latines contenues dans cet ouvrage qui me paraissent le plus dignes d'appeler votre attention. Elles sont encore relatives à des légionnaires romains.

Deux inscriptions votives ont été découvertes près du château de Rheineck. L'une d'elles a été consacrée par un soldat de la 8^e légion Augusta ; l'autre, par un soldat de la 30^e légion Ulpia Victrix. En voici le texte :

1. Jovi optimo maximo et genio loci, Junoni reginæ Tertinius Severus miles legionis VIII Augustæ beneficiarius consulis ex voto posuit : votum solvit lætus lubens merito.

2. Finibus et Genio loci et Jovi optimo et maximo milites legionis XXX Ulpia Victricis M. Massiænius secundus et F. Aurelius Dosso votum solverunt lubentes merito.

Le nom de *Tertinius*, de la première inscription, se retrouve dans une autre inscription à Worms. — La 8^e légion occupa la Germanie supérieure pendant un espace de cent ans, et tint son quartier-général à Strasbourg.

Le mot *Fines*, de la deuxième inscription, ne se retrouve ailleurs qu'une seule fois. L'auteur de la notice, M. Freudenberg, voit dans ce mot la personnification de la limite des frontières, une sorte de dieu Terme. Cette conjecture est d'autant plus probable qu'elle s'appuie sur le voisinage du nom de Jupiter, reconnu pour le défenseur et le gardien des limites, et qui, pour cette raison, a été surnommé plus tard Jupiter *Terminus* ou *Terminalis*. La 30^e légion Ulpia Victrix, formée par l'empereur Trajan, occupa la Germanie inférieure et eut son quartier-général à *Castra vetera* (Xanten-Birten).

Une autre notice de M. Becker, de Francfort-sur-le-Mein, et sur laquelle j'aurai bientôt à revenir, signale un certain nombre d'inscriptions, défectueuses pour la plupart, où se trouvent relatées la 2^e légion, la 4^e légion dite Macédonique, la 1^{re} légion Adjutrix.

Des déblais effectués pour l'établissement d'un chemin de fer ont mis à découvert, au Rupertsberg, près de Bingen, plusieurs inscriptions funéraires ; quatre d'entre elles sont intactes : elles mentionnent la première cohorte des Pannoniens, la quatrième cohorte des Dalmates. Elles sont rapportées et décrites par M. le major Schmidt :

1. Breucus, Blæda (ki filius?) miles ex cohorte I Pannoniorum, natione Breucus, annorum XXXVI, stipendiorum XVI, hic situs est. Heres posuit.

(Les Breuci formaient la plus importante peuplade de la Pannonie inférieure).

2. Bato, Dasantis filius, natione Dition, miles ex cohorte IIII Delmatarum, annorum XXXV, stipendiorum XV. H. S. E. H. P.

(Les Ditions étaient une peuplade de Pannonie).

3. Annaius Pr., Avai filius, Daverzeus, miles ex cohorte IIII Delmatarum, annorum XXXVI, stipendiorum XV. H. S. E. H. P.

(Les Daorici, au témoignage de Pline, habitaient l'Illyrie romaine).

4. Sœnus, Assenionis filius, miles ex cohorte I Pannoniorum, annorum XXXV, stipendiorum XVIII. H. S. E.

Enfin il a été trouvé dans le Bas-Rhin une autre inscription funéraire, mais incomplète, où il est encore question de la 30^e légion Ulpia Victrix.

Cette longue nomenclature pourra vous paraître un peu aride. Mais elle fournit de si précieuses indications, qui peuvent devenir de véritables documents historiques, que je n'ai pas cru devoir priver la Société de renseignements importants et utiles à recueillir.

Le chapitre des inscriptions n'est pourtant pas encore épuisé. Les musées allemands se sont récemment enrichis de nombreuses pierres votives, élevées à la louange de différents dieux et déesses. Une curieuse statue de Diane a été découverte à Bertrich. Il a été trouvé un autre monument où cette déesse est nommée *Dea Arduinna*. Les soldats de la légion Augusta adressent leurs vœux à un *Hercules Saxanus*. Mars est invoqué avec le surnom de *Leucetius*. Des divinités toutes locales, et dont les noms barbares indiquent leur origine celtique, paraissent avoir été l'objet d'hommages empressés, qui se sont également traduits en style lapidaire. M. Becker, de Francfort, dans ce savant travail que j'ai déjà cité, signale deux divinités à noms nouveaux, complètement inconnues jusqu'à présent, et appelées sur les inscriptions *Duna* et *Meduna*. Dans une de ces inscriptions, la déesse *Duna* est jointe à un *Mars Bolvinnus*. L'auteur cite à ce propos quelques noms analogues qu'il a recueillis dans différents bulletins archéologiques de France, tels qu'un *Deus Mars Segomo Dunas*, un *C. Dunatius Gratus*, une *Dunamiola*.

Le même auteur cite différentes invocations ayant pour objet

Mercuré, sa mère Maia, Vénus, la Fortune, Mithérve. A côté de Mercuré se trouve sur plusieurs monuments une déesse Rosmerta. M. Becker discute à ce sujet une inscription découverte à Metz dans la rue Taison, actuellement déposée à la bibliothèque, et qui a été rapportée dans le bulletin de notre Société, première année, p. 54. Elle était ainsi conçue :

DEO. MERCVRIO. ROMERIAE.

MVSICVS. LILLVTE. FILE. SVL. EX VOTO.

L'auteur voudrait rétablir le texte de la manière suivante : *Deo Mercurio* (et) *Rosmertae Musicus pro salute filii sui. Ex voto.* Il veut reconnaître dans la première ligne la déesse *Rosmerta*, compagne inséparable du dieu Mercuré sur un grand nombre de monuments ; et il se croit d'autant plus fondé à admettre cette correction que notre bulletin faisait mention de deux statues découvertes dans le même lieu et qui ne peuvent être autres que Mercuré et Rosmerta ; sur quoi l'auteur conclut que l'emplacement qui a révélé ces débris a dû être un temple consacré à ces deux divinités.

En 1858, dans le lit même du Rhin, près de Salzig, on a fait la découverte de deux pierres milliaires. L'une de ces pierres date du règne d'Éliogabal (218-222) ; l'autre d'Aurélien (230-272). M. Bellermand, qui les décrit, voit dans cette trouvaille une nouvelle preuve de l'existence d'une voie romaine qui se dirigeait de Mayence à Cologne, en longeant la rive du Rhin. — Selon le même écrivain, le musée d'antiquités de Bonn possède trois fragments de pierres milliaires ; d'eux d'entre elles portent une indication de temps ; la première date d'Antonin-le-Pieux (138-161) ; l'autre de Florianus (276). Le musée de Mayence est bien plus riche en ce genre, il possède 36 pierres milliaires. L'auteur cite ensuite huit milliaires trouvés en Portugal, dans l'ancienne Tarraconaise. Ils datent des règnes de Tibère, Claude, Adrien, Caracalla, Éliogabal, Maximien-le-Thrace, Carinus. L'Espagne et le Portugal offriraient, au dire de M. Bellermand, d'abondantes mines d'antiquités à un amateur intelligent qui entreprendrait d'explorer un terrain non encore remué.

Une savante monographie, placée en tête du second volume, nous apprend l'origine et le premier emploi des pierres milliaires.

M. le professeur Roth, de Bâle, auteur de la notice, les rapporte au temps des Gracques, c'est-à-dire au deuxième siècle avant Jésus-Christ. L'usage de compter les distances par *milles* a pourtant souffert chez les Romains une notable exception. Pour les Gaules (la Provence exceptée), on se servait de *lieues* (leuga) et non de *milles*, la lieue équivalant à un mille et demi. Ainsi l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, de l'an 333, compte au sortir de Bordeaux quatorze stations qui sont exprimées en lieues ; mais à partir de Toulouse et sans désespérer jusqu'à Jérusalem, il n'est plus question que de milles. L'*Itinéraire* d'Antonin et la *Table* de Peutinger ne citent également que des lieues en Gaule. Mais l'emploi de la lieue en Gaule ne remonte pas plus haut que le troisième siècle après Jésus-Christ. En effet, toutes les pierres indiquant des lieues, qui ont été découvertes dans notre pays, dataient du troisième ou du quatrième siècle ; et on n'a trouvé, à la date du premier et du deuxième siècle, que des milliaires. L'auteur, précisant la date de l'introduction de la lieue comme mesure itinéraire, croit pouvoir la placer vers l'an 202 et l'attribue à Septime-Sévère, qui aurait donné une sanction officielle à un usage depuis longtemps répandu en Gaule.

M. Unger, de Gœttingen, traite des tours d'églises, de leur origine, de leur destination. La rédaction déclare tout d'abord ne point se rendre solidaire des opinions exprimées dans cet article, et les singulières et originales idées de l'auteur paraissent justifier cette précaution. Je ne citerai de la notice de M. Unger que quelques extraits de nature à intéresser la Société. L'auteur établit que la première apparition des tours dans les églises date de la fin du septième siècle. Il cite d'abord une *turricula ecclesiæ*, à Laon, vers 675, sous le gouvernement du maire du palais Ebroïn. Une autre *turricula* existait dans l'église Saint-Michel, à Saint-Vandrilie, entre les années 730 et 738. On constate l'existence d'une tour à Saint-Pierre de Rome en 770 ; une autre à Saint-Denis en 774. On n'en rencontre pas d'autres avant le neuvième siècle.

Quelle fut la destination de ces tours, se demande l'auteur ? Elles purent servir à trois usages : elles servirent à la suspension des cloches pour l'usage du culte, on y fit faire le guet, on y établit des fanaux. L'auteur reconnaît toutefois que ce dernier usage, s'il a été généralement répandu, est promptement tombé dans l'oubli. Pour les cloches, l'auteur en retrouve l'emploi chez

les Romains, où elles furent connues sous le nom de *tintinnabula*. Voici ce qu'il rapporte à ce sujet, d'après Dion Cassius, lib. 54, c. 4, et d'après Suétone : « Il y avait à Rome un temple dédié à Jupiter Capitolin. Auguste fit élever un second édifice à Jupiter Tonnant. Mais le Capitolin, mécontent de ce voisinage, apparut en songe à Auguste, et lui reprocha d'avoir fait tort à son culte par l'érection d'un temple rival. L'empereur répondit sans hésiter qu'il n'avait placé là l'autre Jupiter que sous la condition de faire l'office de portier, et que c'était ainsi une nouvelle manière de rendre hommage au Capitolin. Il fit en effet, dès le lendemain, suspendre des cloches tout au haut du nouvel édifice, voulant marquer clairement qu'il ne conférerait à Jupiter Tonnant que l'emploi d'un veilleur de nuit. On sait que ces veilleurs étaient toujours pourvus à Rome de sonnettes et de cloches. »

Une autre tour, mais qui n'appartient plus à la même époque, située dans le Rhin même, et connue sous le nom de *Maüsthurm* (la Tour aux souris), a provoqué différentes explications de la part de nos voisins de la province rhénane. M. Braun y consacre une petite notice qui a pour nous un intérêt d'autant plus grand, que cette *Tour aux souris* fait songer immédiatement à notre *Tour aux rats*. Or, ce *Maüsthurm*, selon l'auteur, n'est pas ce que l'on croit communément. Le mot *Mause* dériverait d'un mot gothique *mus*, *muse*, qui signifie une armure. Dans les anciennes chroniques, on désigne une place d'armes, un arsenal, sous le nom de *Mushaus*, *Maüshus*. Il existait même, ajoute l'auteur, un mot *muserie*, qui avait le même sens. A Lubeck et à Brunswick, les fonctionnaires préposés aux arsenaux sont encore appelés *musemeister*. Selon l'auteur, le mot français mousquet, qui est à peu près le même en allemand, en italien et en espagnol, dérive de là. Il est vrai que l'ouvrage de Court de Gebelin, le *Monde primitif*, fait dériver le mousquet des mousquites, mouches qui piquent. L'étymologie de M. Braun, si elle n'est pas la vraie, me paraît au moins plus probable. Quant au mot *muserie*, qui aurait signifié, dans l'ancienne langue française, un arsenal, je l'ai vainement cherché dans différents dictionnaires que possède la bibliothèque; je n'ai rien vu, ni de près ni de loin, qui fit souvenir de cette acception, à moins qu'on ne veuille en retrouver une trace dans notre mot *émousser*, ou l'*é* pourrait être privatif, et rappeler un mot *mousse* ou *mousser*, qui signifierait pointe, tranchant. Ce ne

sont là que des conjectures très hasardées, mais où M. Braun apporte du moins des témoignages assez plausibles tirés de l'allemand. Il fait remarquer que le français a emprunté à cet égard différents mots à sa langue, comme notre *bivouac*, dérivé de l'allemand *beiwache*. Ce rapport entre les deux langues se retrouve dans l'ancien mot *muser* même, d'où dérive *amuser*, et qui n'est autre que l'allemand *musse*, loisir. Avouons aussi que nous disons un *musée d'artillerie*, sans que nous puissions constater un rapport saisissable entre les neuf muses et un canon. Ce mot musée, ne l'aurions-nous pas accepté en mémoire de cet ancien mot *muserie*, rappelé par M. Braun ? Il se peut fort bien même que la *muse* grecque (Mousa) ait eu quelque affinité dans une de ses acceptions avec le mot *mus*, de la langue des Goths, car il est constaté que les langues grecque et gothique sont très voisines l'une de l'autre, comme plaçant également leur origine dans un idiome de l'Asie centrale, le sanscrit. Le mot *maus* (souris en allemand), se confond évidemment avec le *mus* (rat) grec et latin.

Mais notre Tour aux rats, de Metz, ne serait-elle pas une Tour aux souris, un *maüsthurm*, c'est-à-dire un arsenal, une place d'armes ? L'explication serait au moins originale ; je laisse à mes maîtres en archéologie le soin d'en apprécier la valeur, et décline toute compétence en pareille matière.

M. Braun va plus loin : il y avait, dit-il, à Bonn, deux bastions désignés sous le nom de *Maus* et *Katz* (souris et chat). Or, ce *Maus* était un arsenal, comme le *Maüsthurm* de Bingen ; il existe encore dans cette ville une petite ruelle, nommée *Mauspfad*, parce qu'elle aboutissait au *Maus*. Mais le peuple a oublié l'ancienne acception du mot *maus* ; il n'y a pas vu autre chose qu'une souris, et celle-ci appelait tout naturellement le chat ; et c'est ce qui fait que le second bastion s'est nommé *Katz*.

L'auteur cite à ce propos une porte actuelle de Trèves nommée *Musthor*, qui s'explique toujours par la même étymologie. Mais ce *musthor* était en latin la *porta Musilis*. N'est-ce pas notre ancienne porte *Muzelle*, dont j'ai trouvé la mention dans un bulletin de notre Société, deuxième année, p. 68 ? Il y a là un rapport entre ces deux noms, qui ne paraît pas être l'effet d'une rencontre fortuite, et qui se justifierait très-bien dans l'hypothèse de M. Braun.

Je ne terminerai pas ce résumé sans vous entretenir encore d'une

petite notice rejetée à la fin d'un des volumes de la Société rhénane, mais qui nous touche d'assez près, puisqu'il s'agit d'une œuvre d'art placée presque à nos frontières. Dans l'assemblée générale des membres de cette Société, M. le professeur E. Weerth a rendu compte de la mosaïque de Nennig, localité située à une très petite distance de Sierck. Ce morceau antique, au dire du savant professeur, est excessivement remarquable. La mosaïque de Nennig est longue de 10 pieds, large de 30. Elle figure des jeux de gladiateurs, comme on les représentait dans l'amphithéâtre de Rome. Un pareil sujet étonnera peut-être, dit l'auteur, au milieu d'une salle de festin ; mais il faut observer que ces sortes de jeux étaient un des divertissements ordinaires des grands repas. On retrouve le même genre de mosaïque dans les thermes de Caracalla, dans la villa Borghèse à Rome, dans la *villa italica* en Espagne. Mais l'auteur déclare qu'aucune ne surpasse en beauté la mosaïque de Nennig. Aussi exprime-t-il le vœu que la Société des antiquaires de la province rhénane soit mise bientôt à même de reproduire et de faire connaître cette importante œuvre d'art.

Le nombre et la variété des matières traitées par les différents collaborateurs des deux volumes d'*Annales*, pourront vous faire juger de l'activité des savants membres de cette Société. Elle compte aujourd'hui 261 membres ; elle est en rapport avec 54 Sociétés savantes. Devant l'importance des questions traitées, devant l'intérêt de recherches aussi variées qu'instructives, il me reste à regretter de ne m'en être fait que très insuffisamment l'interprète, et de vous avoir privés du plaisir que vous eût procuré une étude plus complète, plus approfondie de cette œuvre remarquable d'érudition.

M. Victor Simon entretient la Société de la situation de l'oratoire des Templiers. Suivant ce qui avait été convenu, la commission nommée par la Société s'est rendue sur les lieux avec M. le commandant Henning et a formulé ses propositions tendant à obtenir 1° le rétablissement de la couverture en dalles ; 2° l'ouverture de plusieurs baies aveuglées et la fermeture de celles qui avaient été ouvertes à leurs place ; 3° le déblai de l'intérieur de la chapelle et la restauration du ciment primitif ; 4° le dégagement du

petit édicule situé à gauche de l'entrée ; 5^o enfin plusieurs restaurations de détail.

Quelques jours après, le président reçut une lettre de M. le commandant Henning, qui offrait la reconstruction à quinze mètres plus loin de l'Oratoire démoli avec soin et rétabli autant que possible avec ses anciens matériaux, « ce qui permettrait d'en faire un musée à l'usage exclusif de la Société : au lieu d'un bâtiment en ruines d'un accès difficile dépendant d'un service militaire, d'une jouissance incomplète et précaire, elle aurait un édifice neuf, accessible au public, facile à transformer en musée et d'une jouissance certaine. »

M. le commandant Henning obtiendrait facilement du ministre, à cause du grand avantage qui en résulterait pour l'artillerie, un crédit de 5,000 francs qu'il évalue nécessaire à cette opération.

La commission, réunie par M. le président pour délibérer sur cette proposition, a fait la réponse suivante :

La commission de la Société d'archéologie, présidée par M. V. Simon, inspecteur des monuments historiques, président de la Société d'archéologie, et composée avec lui de MM. Georges, Guerey et de Bouteiller, secrétaire, s'est réunie le 24 décembre 1861, à l'effet d'examiner la question soulevée par la lettre ci-jointe de M. le commandant Henning, en date du 18 décembre 1861, et relative à l'oratoire des Templiers à la citadelle.

La commission, après avoir pris connaissance des propositions que cette lettre renferme et en avoir longuement délibéré, est d'avis, quant à la partie relative à la restauration du monument, que la couverture doit être rétablie en dalles et non pas en ardoises, avec gouttières, comme l'offrait M. le commandant Henning, puisque ce qui est surtout désirable, c'est de rendre au monument son caractère primitif. Quant à la seconde partie de la lettre, relative au déplacement et à la reconstruction de l'oratoire à une distance de 15 mètres de sa place actuelle, la commission présente les observations suivantes :

La difficulté de la conservation des diverses parties de l'édifice

sera beaucoup plus grande que ne semble le penser M. le commandant, et le chiffre qu'il énonce paraît être des plus insuffisants par suite des conditions toutes particulières de la construction.

En effet, une démolition semblable, avec la conservation des matériaux intacts d'architecture exigerait l'établissement d'une forme en charpente devant garantir d'une chute fatale les pierres à conserver et permettre d'y exécuter des marques de repère. Cette forme ne pourrait être exécutée qu'au moyen d'assemblages boulonnés très dispendieux.

La conservation des parties intactes d'architecture, telles que colonnettes et formerets, serait presque impossible et il faudrait en remplacer la plus grande partie de même que des dalles de couverture. Enfin il serait regrettable de voir démolir, puis reconstruire avec des matériaux neufs en grande partie un monument aussi intéressant, qui perdrait par là beaucoup de son caractère et de sa valeur historique.

Malgré ces considérations qui militent en faveur du maintien du monument, la commission reconnaît qu'il serait avantageux de voir l'oratoire isolé des exigences militaires et mis plus facilement à la portée des visiteurs. Mais le moyen qui lui est proposé lui paraît des plus dangereux, et la crainte trop fondée que le monument une fois mis par terre ne se relevât pas de ses ruines, ne lui permet pas de se montrer favorable à la proposition qui lui est faite par M. le directeur des travaux de l'arsenal.

Cette réponse a été adressée à M. le colonel directeur, et tel est l'état actuel de la question.

M. le président donne lecture par laquelle M. Thilloy, procureur impérial à Sarreguemines, lui annonce que, de concert avec M. le sous-préfet, il a trouvé près de cette ville deux tumulus.

M. Maguin a la parole pour la lecture d'un rapport sur deux congrès archéologiques tenus à Dunkerque en 1860.

Le 16 août 1860 s'ouvrait à Dunkerque sous la présidence de M. de Caumont la vingt-septième séance du Congrès archéologique de France. Près de cinq cents adhésions avaient assuré à ces assises

le concours des hommes dont l'archéologie dunkerquoise avait ambitionné le suffrage.

Je dois citer d'abord une étude de M. Tailliar, conseiller à la cour de Douai, sur la topographie du nord de la Gaule. Par l'ordre d'Auguste, de grandes voies militaires partant d'une colonne milliaire dorée établie au bout du Forum, s'étendent peu à peu dans les provinces. Agrippa, son gendre, fait construire dans les Gaules quatre chaussées principales dont l'une se dirige vers Boulogne et l'océan par Rheims, Beauvais et Amiens. A ces grandes chaussées, appelées depuis voies césariennes ou solennelles, correspondent les routes destinées à relier entre elles les villes et les cités ; et par une disposition stratégique, qui semble avoir été particulière à la Gaule belge, de distance en distance, aux points qui leur paraissent les plus convenables, les gouverneurs romains établissent un centre de viabilité où viennent aboutir plusieurs voies. Ces routes composent une espèce d'étoile appelée *septemvium*, qui comprend sept rayons divergents. Enfin des routes d'un troisième ordre, circulant au milieu des campagnes, facilitent les relations, soit de la cité chef-lieu avec les municipes et les bourgs, soit de ceux-ci entre eux.

Outre ces voies cantonales, il y avait encore, dit Siculus Flaccus, des chemins vicinaux qui, traversant les champs, se dirigeaient vers les bourgs et villages (*vici et villæ*) et souvent reliaient une voie à l'autre¹.

On sait, ajoute M. Tailliar, que les colonies et curies gallo-romaines étaient organisées à l'image des institutions de la grande métropole du monde. De là, l'érection d'une colonne placée dans nos cités au milieu du Forum à l'imitation de celle qu'on voyait dans la capitale de l'empire. C'est ainsi qu'à Bavai une pierre heptagone de plusieurs pieds de hauteur, s'élevant au milieu du Forum, indiquait les sept chaussées qui partaient de cette ville comme d'un centre commun. Outre les *septemvium* proprement dits, il y avait encore d'autres centres de viabilité moins complets : de là, les *quinqevium*, *quadrivium*, *trivium* et *bivium*.

Dans les grandes cités, la surveillance des routes est confiée

¹ Le jurisconsulte Ulpien les indique en termes exprès. (Voir *Digesta*, liv. xliii, tit. 8, loi II, § 22 et 23).

tantôt aux édiles, tantôt aux *curatores viarum*. Dans les villes où il n'existe pas de magistrats spéciaux, ce soin appartient aux officiers municipaux ; et sauf les voies césariennes qui sont à la charge de l'État, les autres routes sont entretenues aux frais des habitants¹. Après la lecture du travail de M. Tailliar, une discussion à laquelle prennent part plusieurs membres du congrès s'ouvre sur la question de savoir quel est définitivement le lieu de la naissance de Godefroy de Bouillon, et il m'a paru résulter de cette discussion assez longue que si Godefroy de Bouillon a habité la Belgique, il a dû naître soit à Boulogne, soit à Baisy, par conséquent en France.

Le congrès visite ensuite l'église de Saint-Éloi de Dunkerque, qui date de la seconde moitié du seizième siècle. C'est un monument de l'architecture ogivale dans sa période extrême ; les chapiteaux ont disparu, les colonnettes sont transformées en simples moulures. C'est en un mot le style bien connu de la cathédrale d'Orléans.

A l'occasion de cette visite et de la restauration commencée de cette église, les membres du congrès se demandèrent si étant donné un monument d'une époque quelconque, il faut de toute nécessité faire correspondre le mobilier et les ornements intérieurs avec le style et le genre de l'édifice lui-même ? MM. de Caumont, le comte de Ripalda et M. de Reichensperger de Cologne, se chargèrent tour à tour de répondre à cette question ; je dois résumer et vous faire connaître les idées qui ont dominé cette discussion.

L'art du moyen âge se distingue par un sentiment profond de vitalité intérieure. C'est de cet intérieur et comme du fond même de chaque objet que rejaillit sur l'extérieur le reflet et comme l'image fidèle de cette vie intime. Les formes extérieures disparaissent alors, tant est vive la communication qui se fait de l'esprit à l'esprit. Cette statue est trop longue ; elle a des défauts, cela est vrai, et cependant qu'elle est expressive ! Comme elle prie bien ! Comme elle adore bien ! Comme elle resplendit du feu sacré ! Ce feu sacré, voilà ce qui plait dans les œuvres des âges de foi, où les détails ont parfois été négligés à dessein et jamais aux dépens du fond. Mais cet art participe à la vie de l'Eglise dont il n'est que l'expression et le langage. Selon les siècles, il se transforme tout en demeurant essentiellement le même avec cette sagesse qui guide

¹ Voir *Code Théodosien*, liv. xv, tit. 3, de itinere muniendo.

l'Église quand nous la voyons, en sauvegardant l'essence même de la religion, accepter volontiers les formes passagères des époques qu'elle traverse. L'art digne de ce nom est toujours chrétien, mais il n'est pas systématique ; il est avant tout libre et créateur.

Ces principes, il faut les appliquer à la restauration des édifices sacrés. Cette église est du quinzième siècle, et parce que ses colonnes ont perdu leurs chapiteaux, parce que les fenêtres se sont élargies et multipliées sans mesure, il faudra que le mobilier soit mis bon gré mal gré en rapport avec cet édifice de mauvais goût !

Non, il n'est point nécessaire que le mobilier ressemble à l'édifice qui le renferme. Il faut viser à ce qu'il n'y ait rien de choquant, à ce que l'harmonie subsiste, à ce que les rétables, par exemple, ne viennent pas détruire les lignes architecturales ou clore les fenêtres, cela est évident ; mais si l'on peut rendre le mobilier meilleur que l'architecture, pourquoi ne le ferait-on pas ? Chercher le beau dans les arts et le réaliser, le faire passer dans la vie pratique, afin de le faire servir à la connaissance du vrai et en définitive à l'acquisition du bien moral, c'est là un but bien digne des efforts constants de l'archéologie.

Deux mots sur un procédé très simple indiqué par M. Besnou, et à l'aide duquel il est facile de reconnaître si un vernis est plombifère ; ce qui est, d'après l'opinion généralement adoptée, un caractère propre aux poteries romaines et gallo-romaines. Une très faible quantité de vernis traité par une goutte d'acide nitrique sur une plaque de porcelaine, évaporée à siccité, puis par une solution d'iodure de potassium ou de chromate de potasse, donnera une nuance d'un beau jaune si ce vernis renferme du plomb.

Je dois citer encore un mémoire de M. Raymond Bertrand sur les carrelages muraux en faïence et les tapisseries des Gobelins à Dunkerque. L'un de ces carrelages mesure 3^m,88 sur 2^m,34, et représente le bombardement de Dunkerque, à la date du 11 août 1695. On sait que ce jour-là la garnison de Dunkerque, commandée par Jean Bart et de Saint-Clair, repoussa les soixante voiles anglo-hollandaises que commandait l'amiral Barclay.

Dans une pièce de vers applaudie par le congrès, M. Guthlin, secrétaire de la Société dunkerquoise, se pose et résout cette question : Pourquoi l'archéologie ? Mme Swetchine, dans l'une de ses lettres, avait indiqué la réponse. De nos jours, disait-elle, on parle souvent des progrès de l'humanité qui jouit, cela est

certain, d'un bien-être matériel plus grand ; mais il semble qu'on oublie les individualités qui la composent, et qui, elles, ne progressent qu'en se rendant capables d'attendre la fin qui leur a été marquée.

Les époques qui ont entendu le progrès en ce sens, qui ont préféré aux progrès de l'humanité qui appartient à la terre les progrès de l'homme qui appartient à l'éternité, ont sur la nôtre une supériorité morale dont nous retrouvons l'empreinte dans les écrits qu'elles nous ont laissés. Prenons pour exemple Corneille, qui est, suivant l'expression de M. Guizot, la pensée de son siècle incarné dans une forte individualité ; le Cid, Horace, Polyeucte, c'est l'intérêt, l'amour même sacrifié au devoir, à quelque chose de plus élevé, tandis que dans les œuvres de nos jours la générosité consiste tout au plus à sacrifier l'intérêt au sentiment. C'est la preuve d'une infériorité morale que nous ressentons sans l'avouer ; de là ce retour vers un passé où nous espérons trouver, où nous trouvons souvent ce beau devenu si rare autour de nous. De cette étude, qui partout est à l'ordre du jour, se dégage un grand enseignement : c'est qu'inférieurs, nous avons cependant entre les mains tout ce qu'il faut pour surpasser nos devanciers ; c'est qu'affranchis par la science, nous devons accepter librement, désormais, la loi du travail qui est en même temps celle du progrès. Ce travail libre changera de nature : au lieu d'abaisser celui qui s'y livre, il aura pour effet de l'élever et de l'instruire.

De là l'utilité de cours gratuits et populaires, la nécessité des bibliothèques rurales.

L'ouvrier moderne qui, grâce aux machines, peut avoir du temps et de l'argent de reste, emploie trop souvent ses rares loisirs à se nuire en dépensant cet argent. Le temps est passé où l'ouvrier attaché au sol, docile à la voix de ses chefs se contentait des croyances de ses pères : si on ne lui offre une instruction saine, c'est aux publications immorales qu'il s'adressera pour satisfaire ce besoin d'apprendre qu'il ne s'agit plus d'étouffer, mais de guider ; c'est dans le vice qu'il usera ce trop plein d'activité qui l'agite.

C'est ainsi qu'en Angleterre, au lendemain de cette révolution de 1688, si féconde depuis en résultats, le peuple anglais inhabile, à user des libertés récemment conquises, donnait à ses voisins un triste spectacle d'anarchie et de dépravation bien propre à les

détourner de suivre son exemple. Dans le mal se trouve le châ-timent, l'expiation et le remède : pour le peuple anglais le remède est venu après s'être longtemps fait attendre ; c'est là une épreuve dangereuse qu'il faut savoir éviter en France, et au premier rang des remèdes qui peuvent la conjurer, il faut placer l'instruction mise à la portée de tous. Si les bibliothèques destinées à l'offrir et à la répandre n'ont pas produit jusqu'ici l'effet qu'on était en droit d'en attendre, c'est, il faut le reconnaître avec M. Denaes de Dunkerque, parce qu'on n'a pas apporté assez de soins au choix des livres qui doivent les composer.

M. Denaes fait à plusieurs bibliothèques un reproche qu'on ne peut adresser à la nôtre : dans plusieurs, dit-il, on ne trouve point un seul exemplaire des saintes Écritures. Quels livres, ajoute-t-il, sont plus propres à rendre les hommes pieux, charitables, éloquents, éclairés et forts ? Il faut avant tout des livres sérieux et moraux : ces livres ne seront pas lus souvent, mais, comme le disait récemment M. de Melun, il ne faut pas compter les lecteurs, il faut les peser. Qu'il se trouve dans un village, dans une rue, un ouvrier capable d'apprécier, de comprendre un livre utile, et il fera rayonner autour de lui, dans sa famille, parmi ses amis, l'influence salutaire qu'il aura reçue. Tandis qu'un livre simplement amusant, s'il est prudemment choisi, et il convient d'en admettre, pourra bien distraire sans danger, mais que son influence restera limitée à la personne qui l'aura lue et au moment de la lecture. C'est le dimanche surtout, ajoute M. Denaes, que l'ouverture des bibliothèques publiques est utile aux ouvriers, parce qu'ils sont libres ce jour-là, et malheureusement c'est précisément ce jour-là qu'elles restent complètement fermées.

Comme votre Société propose toujours à ses travaux un résultat pratique, j'ai cru devoir lui soumettre un vœu qui, venant d'elle, serait accueilli avec faveur par l'administration. Ce serait de lui demander la subvention nécessaire pour laisser la bibliothèque ouverte quelques heures les dimanches et jours fériés.

Je dois vous parler aussi d'un vœu formulé par le congrès de Dunkerque dans l'intérêt de la conservation des pierres tombales dans le département du Nord. N'est-ce pas un scandale affreux, disait M. Vheale au congrès de Gand, et après lui MM. Bonvarlet et Cousin, à Dunkerque, de vendre les dalles tumulaires appartenant à la sépulture des personnages qui, par leur libéralités, ont enrichi

l'église de leur paroisse ou fait des fondations en faveur des pauvres ? Vous n'oublierez pas que naguère, à Cassel, la pierre tombale de Robert le Frison couvrait l'orifice d'un égout, et vous prendrez des mesures pour que la volonté et le souvenir de nos ancêtres soient désormais respectés. M. le Président, s'associant à cette pensée, demande qu'un vœu soit formulé, et le congrès adopte les trois propositions suivantes :

1° Recommander à MM. les Curés de ne faire aucun changement, sous prétexte de décoration dans leur église, qui soit de nature à altérer l'aspect du monument ;

2° Prier de nommer dans chaque diocèse une commission composée d'hommes compétents qui donnerait son avis sur tous les changements notables à faire aux monuments religieux et sur les objets archéologiques qui s'y trouvent ;

3° Demander aux ordinaires une circulaire portant défense de rien changer dans les églises, ou vendre de ce qui leur appartient, sans l'autorisation de l'évêque du diocèse.

Tels furent les vœux émis par le congrès ; j'ai dû vous les lire en entier, pensant que, peut-être, il vous paraîtrait utile de les reproduire en tout ou en partie, dans l'intérêt du département de la Moselle.

M. le président entretient la Société du projet conçu par M. le curé de Mesnil-la-Horgne, ayant pour but d'élever un monument à la mémoire de l'historien de la Lorraine et de notre propre pays, Dom Calmet, et il consulte l'assemblée sur le crédit qu'il y a lieu d'allouer pour cet objet. M. de Braux est d'avis que ce crédit ne doit pas être considérable, M. le curé de Mesnil-la-Horgne ayant déjà recueilli en détail les souscriptions de la plupart des membres présents à la séance.

La Société vote en conséquence un crédit de 25 francs.

M. le président rappelle qu'une proposition ayant été faite par M. de Bussy, au sujet de quelques détails de règlement, il importe de désigner une commission à l'effet de les examiner. Cette commission se composera du bureau

auquel s'adjoindront MM. de Bollemont, de Bussy, Guerey
et de Viville.

Envois faits à la Société.

Numismatique lorraine de M. Robert.

*Bulletin de la Société pour les monuments historiques
d'Alsace* (Rapporteur, M. Simon).



SEANCE DU 13 FÉVRIER 1862.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance.

M. le Secrétaire donne lecture d'une lettre du 9 janvier précédent par laquelle S. Exc. le Ministre de l'instruction publique donne avis à la Société qu'il a disposé en sa faveur d'une allocation de 300 fr., que nous devons considérer comme un nouveau témoignage de l'intérêt que le gouvernement prend à nos travaux. Dès la réception de cette lettre, M. le Président s'est mis en mesure de toucher le montant de cette somme.

Le Président annonce également qu'il a reçu une lettre du Président de la Société d'archéologie de Montbéliard, qui nous propose d'entrer en relation avec elle, et de faire, à charge de réciprocité, un envoi de ses publications. Cette proposition, qui n'a rien que de flatteur pour nous, est acceptée avec empressement.

M. le Président donne lecture d'une lettre de l'un de nos confrères, M. Paul de Saint-Olive, en date du 8 janvier dernier, de laquelle nous extrayons entre autres choses intéressantes le passage suivant :

« M. de Bouteiller a donné une description de Metz, empruntée à un auteur du dix-septième siècle, Joducus Sincerus : il dit que cet écrivain est très-peu connu, et que son véritable nom est resté dans l'oubli. Je serai très-heureux d'apporter un petit renseignement à mon collègue : le voyage du susdit dans la vieille France a été traduit par M. Thalès Bernard, et publié, en 1858, par la *France littéraire*, recueil hebdomadaire imprimé

» à Lyon. D'après le traducteur, Joducus, qui se nommait
 » en allemand J. Zinzerling, était né dans une ville de
 » Thuringe, en 1590, et mourut en 1618, deux ans
 » après avoir publié la description de la France, qu'il
 » parcourut de 1612 à 1616. Lyon, ainsi que Metz, a vu
 » le voyageur dans ses murs, et nous pouvons puiser dans
 » son œuvre quelques documents pour notre histoire
 » locale. »

Communications.

Le Président rend compte des travaux de la commission chargée d'examiner différents projets de diplôme à l'usage des membres de la Société, et de présenter un rapport d'ensemble à ce sujet. Ce rapport ne peut être présenté à la séance de ce jour, à raison de certaines difficultés d'exécution sur lesquelles la commission n'est pas encore fixée, ce qui l'engage à attendre encore avant de faire aucune proposition.

M. Darras propose de remplacer le diplôme, sur lequel les avis sont partagés, par une médaille représentant par exemple le Temps arrêté par l'Histoire et l'Archéologie.

Le Président entretient également l'assemblée de certains changements intérieurs que le bureau entend apporter dans le mode de publication de notre Bulletin et de nos Mémoires. Aucun parti n'étant encore pris à cet égard, le bureau se réunira de nouveau avec la commission des objets généraux pour en délibérer.

Le R. P. Bach donne l'analyse d'une charte envoyée par M. le curé de Falk, et relative à l'abbaye Sainte-Croix de Bouzonville, dont M. Boulangé s'est fait avec beaucoup de bonheur l'historien dans la *Revue d'Austrasie* (année 1855.) Ce diplôme est une bulle du pape de l'année 1622, qui était adressée à Henry de Lorraine, abbé commendataire de cet important monastère, et qui avait pour but de mettre fin à certaines difficultés qui s'étaient élevées au sujet du bois de Creutzvald.

A l'occasion de Bouzonville et de droits d'usage dans la forêt de ce nom, dont le cantonnement a donné lieu récemment à une instance judiciaire devant la Cour, le Président rappelle que dans les plaidoiries il a été fait mention de plusieurs villages qui ont été créés au seizième siècle, notamment Oswald. M. Dommanget indiquera la date précise de la fondation de ces villages dans le *Recueil des arrêts de la Cour de Metz*.

Le Président fait passer sous les yeux des membres présents à la séance le fac-simile d'une gravure provenant de Schélestadt et portant la date assez respectable de 1477. Toutefois, M. Clercx fait observer que cette époque, voisine de celle de l'invention de l'imprimerie, a vu l'apparition assez fréquente d'ouvrages illustrés dans le genre du spécimen qu'on présente.

M. Clercx rend compte de la démarche qu'il a faite de concert avec MM. Simon et de Bouteiller près de M. Mahu, héritier de M. Morlanne, à l'occasion de trois épitaphes relatives à l'histoire de notre pays, et d'un rinceau d'une fort belle exécution, dont on estime la valeur totale à 150 fr. De ces trois épitaphes l'une est inédite ; c'est la plus grande, et son importance peut être comparée à celle des *Louve* qui orne depuis longtemps la collection de la ville. Le texte des deux autres a été donné par D. Dieudonné. En l'absence de crédits spéciaux ouverts au budget municipal pour les objets de cette nature, il y a lieu d'en référer, en ce qui concerne leur acquisition, à la commission du musée. Si la ville ne doit pas en être propriétaire, ajoute M. le Président, du moins devrait-on les estamer à l'aide du procédé préconisé par M. de Caumont.

M. V. Simon donne ensuite lecture d'un mémoire très-approfondi au sujet de chênes enfouis dans la vallée de la Moselle, à Corny et dans les environs de Metz. Il considère ces arbres comme appartenant à une haute antiquité : leur couleur noire ou brune semble confirmer cette supposition.

A cette occasion il parle de l'étendue plus ou moins grande que les forêts occupèrent à diverses époques, et il cite différents faits intéressant l'histoire monumentale de notre pays. Il est décidé que ce travail prendra place dans le volume de nos *Mémoires*.

Répondant à l'appel du Président qui a pour but, en publiant ce mémoire, de provoquer, de la part de ses confrères, des observations et de nouveaux renseignements sur ce point, M. Dommanget cite deux faits qu'on peut vérifier. M. Jacquinot, propriétaire d'une ferme située dans une commune qui domine la vallée de la Nied, à Vaudreville, a trouvé dans sa propriété des chênes enfouis sous le sol; et, d'un autre côté, il y a cinquante ans que M. Manguet, en défrichant un bois sur le versant d'une colline dite Louisville, près de Betting, a trouvé des tuiles et des restes de statues, ce qui vient confirmer la supposition que lors de l'établissement des Romains dans ce pays, les forêts ont reculé devant leur industrie et leur activité, mais que quand la civilisation a disparu de nos contrées la nature a repris son empire.

M. de Bussy signale un double phénomène qui a occasionné, près d'Abbeville, l'abattage de tous les arbres d'une forêt et qui peut expliquer, dans une certaine mesure, ces déplacements de niveau : ce phénomène consiste dans la dépression de certains terrains qui a pour conséquence nécessaire l'exhaussement du sol en d'autres endroits.

C'est ainsi, ajoute M. le capitaine Folly, qu'on a trouvé, enfouis à une certaine profondeur, des armes aux environs de Calais, et que dans notre pays le Président a vu déterrer des troncs d'arbres à Sainte-Marie-aux-Chênes, à Maizery, chez M. Lapointe, et dans la forêt de Mittervald, sous une mare.

Cette dépression du terrain est surtout remarquable dans le nord, où le sol n'est autre que de la tourbe dans laquelle on rencontre, comme à Anvers, des morceaux de bois, des noisetiers tout entiers.

A Albestroff, comme en Suisse, on a trouvé, enfouis assez avant dans le sol, des vestiges d'habitation, des pieux sur le bord de l'eau. Suivant un membre, il ne serait pas inutile de constater dans quel terrain on a découvert ces débris de l'industrie humaine.

Au sortir de cette discussion, le Président n'en persiste pas moins à soutenir qu'un grand nombre de routes construites à grands frais par les Romains, ont été recouvertes de bois aussitôt que leur main puissante n'a plus été là pour défendre leur ouvrage.

M. de Tinseau annonce qu'il a l'intention d'apporter une figurine en ivoire représentant une femme vêtue d'une tunique et trouvée près de Lorry-devant-le-Pont.

A ce propos, M. Dommanget dit que, lors de la démolition de l'église des Grands-Carmes, et du côté du rempart, on a trouvé une statue mythologique représentant un Mercure, qui a été remise à M. Failly.

M. le curé Emel ne trouve rien de surprenant à ce rapprochement, attendu qu'on trouvait des figurines mythologiques dans les églises. L'autel de Havange, qui est tout païen et qui se trouvait dans l'intérieur même de l'édifice religieux, en est un exemple frappant.

M. le Président fait observer que l'intérêt qui s'attache aux objets de cette nature, a engagé le gouvernement à souscrire pour cinquante exemplaires d'un travail sur les figurines dû à un professeur de Moulins, et à lui accorder en outre une médaille d'or.

Ouvrages offerts à la Société.

De la Prothèse dentaire chez les Romains. (Rapporteur, M. de Bussy.)

Bulletin de l'Institut archéologique liégeois, t. V, 1^{re} livr. (Rapporteur, M. de Bollemont.)

Promenades archéologiques et pittoresques à travers la province de Liège, par M. d'Otreppe de Bouvette. (Rapporteur, M. Dommanget.)

Deux ouvrages en allemand venant de Bonn. (Rapporteur, M. Lambert).

Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine. (Rapporteur, M. de Tinseau).



SÉANCE DU 13 MARS 1862.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance.

M. le Secrétaire donne lecture d'une lettre par laquelle M. le maire de Metz annonce que la Ville vient d'accorder à la Société d'archéologie une allocation de 300 fr. Cette marque de sympathie, que veut bien nous donner l'administration municipale, sera pour nous un puissant stimulant pour fouiller avec plus d'ardeur que jamais le passé de notre patrie.

M. le Secrétaire donne également lecture d'une lettre dans laquelle M. le curé de Mesnil-la-Horgne adresse à la Société ses remerciements pour le crédit qui a été ouvert par elle, à l'effet de concourir à la réalisation du beau projet qui l'occupe en ce moment, c'est-à-dire l'érection de la statue de D. Calmet. Il ajoute que M. le Ministre de l'instruction publique a promis un secours au nom du gouvernement et que la commission qui doit s'occuper des détails d'exécution est en train de se former.

Le Président annonce que le Congrès annuel des délégués des Sociétés savantes s'ouvrira à Paris le 22 avril prochain, sous la direction de M. de Caumont qui le prie d'envoyer des délégués au nombre de six afin de représenter notre Société. Il est donné en même temps communication du programme des questions qui seront traitées à ces séances et particulièrement de celles concernant l'archéologie et les beaux-arts. Les personnes qui ont l'intention de se rendre à Paris à cette époque et qui désirent assister à ces réunions intéressantes, sont averties qu'elles peuvent dès à présent

s'adresser à M. le Président pour recevoir une délégation. M. Olivier Hallez-d'Arros, ayant manifesté cette intention, sera, en même temps que M. A. Prost qui représente déjà l'Académie de Metz, délégué de la Société d'archéologie et chargé en cette qualité, aux termes du programme, de faire au Congrès un rapport sur nos travaux pendant l'année qui vient de s'écouler.

M. Hallez-d'Arros est prié en même temps de retirer la médaille en bronze qui revient à la Société à cause de la souscription à laquelle elle a pris part pour couvrir les frais de celle en or qui sera offerte, le 22 avril, à M. de Caumont, fondateur des Congrès de province.

M. le Secrétaire donne ensuite communication des propositions que le bureau a formulées de concert avec la commission des objets généraux et qu'il croit devoir soumettre à la ratification des membres présents à la séance.

Désirant de plus en plus atteindre le but que la Société s'est proposé dès son début, c'est-à-dire la vulgarisation de l'archéologie et de l'histoire de notre pays, le bureau a avisé aux moyens qu'il pourrait employer pour distribuer gratuitement avec le Bulletin auquel a déjà droit chaque membre, les Mémoires de la Société qui contiennent des travaux de plus longue haleine. Il pense que ce résultat peut être obtenu, sans engager outre mesure nos finances, tant par la réduction dans le prix d'impression de ses travaux que par les allocations qui viennent de lui être accordées par le gouvernement et par la ville ; et il propose en conséquence de donner à l'avenir et sans augmentation du taux de la cotisation annuelle à chaque membre de la Société, un exemplaire de nos Mémoires qui paraîtraient concurremment avec le Bulletin, mais avec une pagination spéciale.

D'autre part le bureau pense qu'il est convenable d'adresser des lettres de remerciements aux auteurs et aux Sociétés qui veulent bien nous envoyer leurs ouvrages et

leurs publications. Il est aussi d'avis qu'il peut être utile aux membres de la Société qui voyagent de se munir d'une lettre de recommandation ou passeport scientifique signé du Président et du Secrétaire. Cette lettre leur donnerait accès dans les musées publics et collections particulières des villes qu'ils traverseraient.

Quant au diplôme, le bureau tout en appréciant comme œuvre artistique le dessin de M. Guéret, qui avait passé sous les yeux des membres présents à l'une des dernières séances, s'est arrêté, vu les difficultés d'exécution que M. Guéret lui-même a signalées, au projet d'un modèle extrêmement simple avec la devise suivante : *Inquirere, narrare, servare*. Son exécution n'entraînera qu'un droit de diplôme de 1 fr. qui ne sera exigible toutefois que des personnes qui feront la demande d'un de ces diplômes.

Enfin le bureau croit devoir rendre compte à la Société de deux mesures de détail qui consistent, l'une à porter pour 1861 et 1862 le traitement du copiste à la somme de 40 fr. afin de reconnaître ses bons services : et l'autre, de prévenir, dans le Bulletin de novembre, les membres de la Société que le trésorier est autorisé à exiger, au moyen d'une traite, le prix de la cotisation annuelle près des membres retardataires.

Les diverses propositions du bureau ont été mises aux voix et adoptées.

Le Président invite instamment ceux des membres qui auraient conservé chez eux quelques ouvrages appartenant à la Société, de les faire parvenir sans délai à l'agent, afin que les archives déjà mises en ordre pussent être cataloguées.

Le Président informe les membres présents à la séance qu'il a adressé à M. le Préfet une lettre tendant à appeler d'une manière toute spéciale son attention sur la nécessité d'une couverture au-dessus du bassin de Jouy dont la mise à découvert pourrait entraîner sa détérioration.

M. le Président entretient ensuite la Société d'un projet de *Répertoire archéologique* qui a été demandé par M. le ministre de l'instruction publique et qui a reçu un commencement d'exécution pour trois cantons du département. Ce travail, entrepris par une commission mixte de l'Académie impériale et de la Société, avait même été approuvé par son Excellence. M. le ministre a également demandé un *Dictionnaire archéologique*; et M. le Président exprime le désir que ces travaux fussent repris et continués sans retard.

M. de Bouteiller rappelle à ce propos qu'un questionnaire avait été envoyé, il y a quinze ans, par l'Académie aux maires et aux curés du département. M. le Président pense que la Société d'archéologie ferait bien de reprendre ce projet en simplifiant peut-être le formulaire qui était assez compliqué, et en se contentant d'en adresser un exemplaire à MM. les curés dont le concours serait réclamé.

M. le Président rappelle que parmi les membres du clergé MM. les curés de Rozérieulles et d'Ennery s'étaient particulièrement distingués dans la restauration intelligente de leurs églises, et que la Société se proposait de visiter cette année ces travaux qui annoncent une sorte de renaissance des beaux-arts dans notre pays, en tant qu'ils s'appliquent à la décoration intérieure de nos édifices religieux: elle aurait même pu proposer un nom ou deux pour l'obtention de l'une des distinctions que l'Institut des provinces accorde chaque année.

La mort vient malheureusement d'enlever à notre vénération M. l'abbé Goupt, homme fort instruit qui avait été chargé de l'éducation du prince Galitzin et qui fut successivement dans notre pays curé de Corny, curé de Pontoy, procureur au séminaire diocésain, aumônier des prisons, et enfin curé d'Ennery, résidence qu'il avait acceptée pour jouir de la retraite au milieu de laquelle il avait voulu finir ses jours. M. le Président lui donne des paroles de

regrets qui sont vivement partagés des personnes qui l'avaient connu.

Admission de nouveaux membres.

Le bureau a admis au nombre de ses membres titulaires :
MM. Charles Suby, propriétaire à Metz,
et Dulong de Rosnay, lieutenant d'infanterie.

Communications.

M. de Tinseau fait passer sous les yeux des membres présents à la séance une statuette en ivoire du seizième ou du dix-septième siècle dont il avait été question à la séance précédente, et qui par sa forme indique suffisamment son emploi comme manche de fourchette ou de couteau.

M. Orban présente une médaille papale en bronze fondu, trouvée à Landres, au type de Célestin. Il est reconnu que cette médaille date du siècle dernier et qu'elle appartient à une suite complète des papes qu'on a voulu obtenir tous de même module.

M. Clerx a la parole au sujet d'une inscription romaine dont le musée de la ville vient de s'enrichir et dont il sera parlé ultérieurement.

M. Dommanget donne lecture du rapport suivant :

Messieurs, je viens rendre compte à la Société d'un opuscule ayant pour titre : *Promenades archéologiques et pittoresques à travers la province de Liège.*

M. d'Otreppe de Bouvette n'est pas seulement un savant infatigable, qui se livre à de fréquentes pérégrinations et constate, chemin faisant, l'existence des monuments historiques qu'il rencontre, il est aussi l'ami dévoué de la jeunesse à laquelle il offre d'utiles conseils sur le meilleur emploi des loisirs dont elle dispose.

« Si j'étais jeune encore, dit-il au début de son livre, je ferais des courses à travers notre riche et belle province dans le but que voici : rechercher les origines ; se demander d'où sont sorties les premières races ; quelle a été l'alluvion des peuples et, par elle, expliquer la variété des mœurs, des coutumes et des langues ; retrouver par les *Commentaires de César*, par les documents historiques et par la tradition, l'emplacement de la bataille de Presles, de la forteresse des Aduatiques et du dernier combat d'Ambiorix ; fouiller le sol pour mettre à jour les fondations des anciennes *villas* romaines, les premières assises et les derniers vestiges du palais des Carlovingiens ; tracer le parcours des chaussées romaines ; indiquer les nombreux *tumuli* qui s'en rapprochent ou s'en éloignent..... »

Après avoir développé son programme dont il laisse l'exécution à ceux qui s'y seront préparés par de patientes études, l'honorable président de l'*Institut archéologique liégeois* commence une promenade à travers la province et jalonne sa route de manière à la rendre aussi instructive qu'agréable.

Il s'arrête à l'un des trois châteaux d'Ougrée, dans le Kinkempois, et prend note d'une ancienne chapelle renfermant un très-beau monument funèbre, la pierre sépulcrale en marbre noir, armoriée d'un comte et d'une comtesse de Berlo, qui sont représentés les mains jointes, en bas-relief admirablement sculpté. « C'est vraiment, dit-il, une œuvre dont la description sera donnée dans un ouvrage plus savant et plus sérieux que ces pages légères destinées aux salons d'amis et aux soirées de famille. »

Dans les fissures de roches, à Chokier et dans les grottes d'Engihoul, l'observateur découvre des brèches osseuses, des pétrifications, des fossiles et tous les phénomènes de la paléontologie. Au mont d'Yvoz, il pénètre dans les entrailles de la terre et parcourt une galerie de houille qui le conduit sous la Meuse. Remonté à la surface, il voit le feu grisou qui sort par d'imperceptibles crevasses et vient s'enflammer en gerbes ondoyantes.

M. de Bouvette fait une description de l'église d'Amay, fondée par sainte Ode dans le huitième siècle, et qui mériterait à cause de ses beautés architectoniques d'être classée au nombre des *monuments de l'Etat*. Il se repose devant le château de Landen, vieux manoir des comtes de Méan, sur la rive gauche de la Meuse, et devant celui de Seiller, illustre au moyen âge par des tournois dont l'histoire a conservé le souvenir.

Du château gothique d'Ahin, près de Huy, restauré par M. le prince de Looz, l'auteur des *Promenades archéologiques et pittoresques* nous conduit à travers des contrées d'un aspect tantôt riant, tantôt sévère, vers la vallée de Theux et aux ruines de Franchimont. Là, M. de Thier lui présente un marteau celtique, en pierre très dure, trouvé par un pêcheur dans le petit ruisseau qui arrose le pied de la vieille forteresse de Franchimont. A Lancemont, il nous fait assister à des fouilles dont les résultats se recommandent moins par la valeur des objets extraits et qui appartiennent à l'époque gallo-romaine, que par le caveau qui les renferme : « Ce caveau en maçonnerie et le deuxième mur extérieur qui l'entourait offrent, dit M. de Bouvette, une singularité digne d'être indiquée et dont l'explication est demandée à la science des antiquaires. Pourquoi deux enceintes murées dont les séparations se trouvaient remplies d'un sable d'une nature ind descriptive ressemblant à de la plombagine ? Pourquoi encore le caveau était-il recouvert d'une roche calcaire d'une certaine épaisseur et qu'un ingénieur a supposé, ce qui ne semble pas admissible, d'une formation postérieure à la sépulture ou au dépôt de l'urne cinéraire ? Pourquoi, auprès de ce vase qui renfermait des cendres, d'autres vases très-nombreux, rangés le long du mur intérieur, et au fond du caveau deux petites cuillers et un couteau en pierre ?.... »

Le savant voyageur n'oublie pas que le mont Phalize, qui domine la vallée d'Antheit, a été signalé par des études récentes comme le véritable emplacement, longtemps cherché, de la forteresse des *Aduatiques*, attaquée et prise par César 57 ans avant l'ère chrétienne. Il rassemble quelques documents propres à éclairer la question ; il la pose comme il avait fait aux premières pages de son opuscule ; il la discute, mais il ne la résout pas.

M. de Bouvette termine ses excursions par un hommage à l'*Exposition universelle de Metz* qu'il a visitée. « Trois forces, suivant lui, dominent notre époque ; elles inaugurent, elles consacrent en quelque sorte une ère nouvelle : l'une, c'est la *presse*, elle gouverne les esprits ; l'autre, c'est la *vapeur*, elle rapproche les distances, supprime l'espace, brise toutes les résistances ; la troisième enfin, c'est l'*industrie* agrandie, perfectionnée : elle s'approprie toute chose, dispose de la nature, change, modifie tout, unit et divise les corps, donne aux objets des formes nouvelles ou les revêt de couleurs brillantes, variées, fantastiques.... Après les grandes

exhibitions de Londres en 1854, et de Paris en 1855, Metz, comme Nantes, s'est lancée dans une voie pleine de difficultés et de périls, mais de laquelle elle sort, après de généreux efforts et de grands sacrifices, avec un succès complet. »

Messieurs, parlant au nom d'une Société dont la mission est plus scientifique que littéraire, je ne dirai rien du style de M. de Bouvette ; je suis moins que personne compétent pour en juger. Il me suffira de constater, d'après le témoignage d'une épreuve toute personnelle, que le livre des *Promenades archéologiques et pittoresques* justifie parfaitement son titre sous le double rapport de la forme et du fond : la lecture en est aussi attachante qu'instructive ; on ne peut trop la recommander aux hommes jeunes qui se sentent du goût et de l'aptitude pour les sciences, pour les occupations sérieuses, pour tout ce qui est propre à récréer l'esprit sans lui rien faire perdre de sa dignité.

Pénétré de la même pensée que celle qui est exprimée à la fin de ce rapport, M. le Président montre que nous sommes admirablement placés pour faire dans nos contrées des excursions tant archéologiques que géologiques.

M. de Bussy a la parole pour la lecture du rapport suivant :

L'opuscule de M. Paul Saint-Olive sur l'hygiène et la prothèse dentaires chez les Romains est intéressant et fait à l'aide de Pline, de Cicéron, de Martial, de Catulle, etc.

Dès la plus haute antiquité on considéra les dents blanches et bien rangées comme une des principales beautés de l'homme. On s'occupa de leur santé et de leur remplacement même. Le troisième Esculape enseigna la manière de se purger et l'art d'arracher les dents. *Qui purgationem alvi dentisque evulsionem invenerit.* (Cic. Nat. deor. III, 57.)

Les Romains craignaient les dents noires, *dentes picei buxeique*, dit Martial. Ils employaient différentes préparations pour en entretenir la blancheur. Pline préconise surtout la laine de suint enduite de miel, la crasse attachée à la queue des bêtes à laine, *sordes caudarum*, un mélange de cendre de rat et de miel, etc.

Les gens qui buvaient beaucoup suçaient des pastilles odorantes ;

enfin, Catulle parle d'un singulier dentifrice employé par les Celtibériens :

Et dens ibera defricatus urina. (Carm. 37.)

La bouche n'était pas seule soumise à ce liquide. Diodore de Sicile nous apprend que les Espagnols s'en lavaient aussi le corps.

De nos jours les Samoïèdes se frictionnent avec l'urine de leur femme et celles-ci avec celle de leur mari. MM. Percy et Laurent, au mot urine, dans le dictionnaire des sciences médicales, disent : « Nous connaissons beaucoup de Français qui soignent leur bouche » à l'espagnole et qui ne s'en vantent pas. »

Le soin des dents n'était pas généralisé dans tout l'empire romain, car dans le procès qu'Apulée eut à son retour d'Afrique, le fils de la veuve qu'il venait d'y épouser lui reproche le soin excessif qu'il prenait de ses dents.

Pline et Celse donnent différents remèdes pour guérir le mal de dents, *qui in maximis tormentis annumerari potest*.

On consolidait avec des fils en or les dents qui étaient ébranlées. Une des lois des douze tables promulguées 450 ans avant J.-C. parle déjà de ce procédé.

Celse, Horace, Martial, parlent des dents postiches.

*Dentibus atque Comis, nec te pudet, uteris emptis :
Quid facies oculo, lœlia ? non emitur.*

(Martial, XII, 23.)

Les Romains avaient des dentistes, Martial nous a conservé le nom de Casselius. (x. 56.)

Le cure-dents (*dentiscalpium*) était également connu ; il était fabriqué avec des canons de plume ou la côte pointue de la feuille du lentisque. Une pointe d'argent (*spina argentea*) était ce qu'il y avait de plus élégant.

Le cure-dents se mettait auprès du couvert de chaque convive ; on l'accompagnait d'une plume rouge de phénicoptère avec laquelle on se titillait la gorge pour se faire vomir et pouvoir ensuite recommencer le repas. Cette opération était parfaitement reçue dans la haute société romaine.

M. Paul Saint-Olive nous apprend encore que Cnœus Papirius Carbo et M. Curius Dentatus sont nés avec des dents, et il termine

son curieux travail en nous disant avec le cantique des cantiques
Dentes tui sicut greges tonsarum quæ ascenderunt de lavacro.

Revenant sur les chênes enfouis dont il avait été parlé à la dernière séance, M. de Bussy donne lecture de quelques passages qu'il emprunte à un ouvrage de M. Boucher de Perthes, tendant à démontrer que le phénomène curieux de l'enfouissement d'arbres dans le sol signalé dans notre pays par M. Victor Simon, a été constaté également en Picardie.

M. Lambert donne ensuite lecture d'un rapport dont il a bien voulu se charger sur un ouvrage allemand intitulé le *Bain de la villa romaine près d'Allenz*, par le professeur Weerth. Ce travail est conçu en ces termes :

Des fouilles entreprises dans la Province - Rhénane, sous la direction de M. Weerth et aux frais du gouvernement, ont révélé l'existence d'une antique villa romaine près du village d'Allenz, à une lieue environ de la petite ville de Mayen.

Malgré la destruction lente du temps, malgré les ravages plus considérables des paysans du voisinage, qui avaient fait de ces ruines une carrière d'exploitation, M. Weerth, avec cette sûreté de vue et cette érudition de bon aloi qui distinguent les membres de la *Société des Antiquaires*, a su reconstituer la physionomie première de cette résidence romaine. A l'aide de tronçons de murs et de débris informes, il a reconnu l'établissement de bains qui formait le côté S.-E. de la villa. Une description détaillée, accompagnée d'un plan, nous en montre la distribution intérieure et les divers aménagements. M. Weerth promet un Mémoire sur l'ensemble des constructions quand elles seront complètement dégagées.

Tout d'abord, l'auteur se plait à venger la mémoire du poète Ausone d'un reproche injuste qui lui a été adressé. On s'est demandé où étaient ces édifices innombrables et ces brillants palais que semble annoncer le chantre de la Moselle dans des vers tels que ceux-ci :

Quis potes innumeros cultusque habitusque retenens
 Pandere tectonicas per singula prædia formas ?.

(Vers 298.)

Ces demeures somptueuses, nul ne les avait vues, et on accusait le poète d'avoir enrichi complaisamment son sujet, comme autrefois Simonide rehaussait, par les noms fameux de Castor et Pollux, le maigre éloge d'un athlète.

Ausone n'en a pas trop dit sur notre belle Moselle. Il a été aussi exact narrateur que poète distingué. En peu d'années, les découvertes successives faites à Nennig, à Wiltigen, à Wasserliesch, et enfin récemment à Allenz, ont révélé les traces d'antiques villas et ont parfaitement justifié les amples descriptions d'Ausone.

La découverte de la villa d'Allenz met fin, selon M. Weerth, aux débats qu'avait suscités parmi les savants le sens du mot *alisontia* des vers suivants du même poème :

« Nec minor hoc tacitum qui per sola pinguis labens
Stringit frugiferas felix alisontia ripos. »

(Vers 370.)

Alisontia, c'est, à n'en plus douter, la petite rivière d'Elz qui traverse le canton de Mayen pour se jeter dans la Moselle. Notre villa a précisément vue sur la vallée de l'Elz.

L'auteur signale, de l'autre côté de l'Elz, une voie romaine qui n'est portée ni sur l'itinéraire d'Antonin, ni sur la table de Peutinger. Elle partait de Trèves, longeait la villa d'Allenz, et aboutissait, selon toute apparence, à Andernach.

Le bain, qui est jusqu'à présent la seule partie dégagée de la villa, se compose de cinq pièces principales. C'est d'abord l'*apodyterium*, avec son banc de pierre muré ; le baigneur y dépose ses vêtements avant de passer dans les salles de bain. Le *frigidarium*, ou bain froid, vient à la suite. On y remarque une cuve longue d'environ six pieds, large de quatre, placée à deux pieds au-dessous du sol. On y descend par deux degrés. Le caractère de la pièce se reconnaît à la niche, qui est l'ornement obligé du *frigidarium* dans tous les bains romains. Était-elle destinée à recevoir une statue, ou se contentait-on d'y placer des sièges de repos ? C'est ce qu'on ne saurait décider ; l'une et l'autre destination étaient communes dans ces sortes d'établissements. Du bain froid on passe dans la salle tempérée, le *tepidarium* ; c'est un lieu de transition et où l'on se repose pour éviter le brusque changement de température. Deux autres petites pièces constituent le bain chaud, ou peut-être, dit

M. Weerth, vu l'absence de débris de tuyaux souterrains, l'étuve sèche à deux degrés (*laconicum, sudatio*). Joignons à ces différentes parties de l'établissement le réservoir d'eau placé à une extrémité, et le foyer (*hypocaustis*) placé à l'autre, nous aurons tous les éléments d'un bain romain complet.

Aucune découverte d'importance n'a été signalée du reste dans le déblaiement de la villa d'Allenz. Une monnaie de Marc-Aurèle d'une mauvaise conservation, une petite coupe de bronze, quelques grossières poteries de terre, une grande quantité de clous rouillés de toutes dimensions, c'est tout ce que M. Weerth a pu tirer jusqu'à présent de ce palais d'été d'un riche Romain. La suite des travaux entrepris dans le même lieu nous apprendra si la science s'est enrichie de nouveaux objets d'antiquité.

M. de Tinseau informe la Société que les peintures de Sillegny sont entièrement restaurées, mais que le ton des couleurs tend déjà à s'altérer sur plusieurs points à cause du procédé de peinture à la détrempe auquel on a eu recours pour plus d'économie.

Ouvrages offerts à la Société.

Annales de la Société archéologique du grand-duché de Luxembourg, XVI^e volume. (Rapp. M. Hallez d'Arros).

Recherches sur la poésie hébraïque, par M. Gerson Lévy. (Rapp. M. Lambert).

SÉANCE DU 10 AVRIL 1862.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance.

M. le Président ouvre la séance en donnant lecture d'une lettre de M. le colonel Fournier, dans laquelle cet officier supérieur donne des explications sur les principes qui l'ont guidé dans la disposition apportée au mur de clôture de l'usine des Pucelles. M. le colonel Fournier a bien voulu s'entendre à ce sujet avec les membres du comité consultatif et il leur a donné l'espérance de voir prochainement se réaliser les modifications les plus heureuses.

Le Secrétaire donne communication d'une lettre du 19 mars 1862, par laquelle S. Ex. le Ministre de l'instruction publique informe la Société qu'il tient à sa disposition une médaille commémorative du concours ouvert entre les Sociétés savantes de l'Empire au mois de novembre dernier. M. Olivier Hallez d'Arros est prié de nous rapporter cette médaille au retour de son prochain voyage à Paris.

M. le Président donne lecture de la lettre suivante qui lui a été adressée par M. Lousteau, ingénieur au chemin de fer du Nord, et qui accompagne l'envoi d'une pierre romaine dont M. Clerx a déjà donné la description lors de la dernière séance :

Je n'ai pas oublié la promesse que je vous ai faite lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir à Metz, en août 1860.

Je revenais de Sarrelouis après de nombreux voyages nécessités par l'enlèvement et le transport à Paris des médailles et collections diverses que m'avait léguées mon oncle, M. Motte aîné, que j'avais eu le malheur de perdre le 2 janvier de la même année.

A cette époque, la ville de Trèves avait exprimé le désir d'obtenir de moi les antiquités que je ne voudrais pas conserver, mais j'avais

pris la résolution de ne me séparer d'aucun des objets qu'avait affectionnés mon oncle, et, en tout état de choses, si je devais faire une exception, de donner la préférence à la ville de Metz que je considère comme une seconde patrie, ayant fait mes études dans son collège de 1819 à 1828. Dans ces dispositions, je vous demandai s'il pouvait être agréable à la ville de recevoir dans les galeries de son musée une inscription provenant du Héraple, incrustée dans un mur de la maison qu'avait habitée mon oncle, et que je m'étais réservé le droit d'en retirer; cette extraction a été faite récemment par les soins de mon ami et compatriote M. Schlincker, maître de forges à Creutzwald et membre du conseil général de la Moselle.

L'envoi de cette pierre a dû vous être fait tout récemment, suivant un avis que j'ai reçu, et je crois devoir vous confirmer d'une manière plus officielle le don que j'en fais à la ville.

Permettez-moi, Monsieur, d'extraire des manuscrits de M. Motte et de vous remettre une notice relative à cette inscription.

Le Héraple (Hierapolis) était selon toutes les apparences un point très remarquable sous la domination romaine, très fort d'assiette et bien fortifié, situé sur une hauteur entre les villages de Rosbrück, Kochern, Morsbach et Remesing; des tuyaux de plomb y amenaient les eaux de la fontaine d'un village présentement détruit, nommé Guerling, qui en était distant d'un quart de lieue. L'on y a découvert les vestiges d'un temple, d'une tuilerie, et journellement encore on y trouve des ustensiles de tous genres, des monnaies romaines en tous métaux et jusqu'à Julien l'apostat inclusivement, des sépultures et des inscriptions; parmi celles-ci il en est une qui prouve que dès les premiers temps de l'occupation des Gaules les Romains avaient un établissement dans cette localité.

Ce bloc, en pierre calcaire de 0^m,65 de hauteur sur 0^m,48 environ de largeur, servait d'appui à un banc devant l'auberge d'un sieur Kremer, à Berbrück, lorsque M. Motte¹ en fit l'acquisition; les caractères en sont très beaux et très lisibles, excepté ceux de la dernière ligne qui sont très détériorés et presque indéchiffrables; c'est une dédicace à Tibère, qui paraît dater de l'an 26 de J.-C., ou 779 de l'ère romaine. (Voir *Eckel doctrina* n. v., tome

¹ M. Nicolas-Bernard Motte d'Alteville, né à Sarrelouis le 9 novembre 1777, est mort dans la même ville le 2 janvier 1860.

VI, page 191). La forteresse du Héracle pouvait avoir été construite à l'époque de la révolte de Florus et de Sacrovir.

TIB. CAE
DIVI · AVG. F.
DIVI · IVLI N
AVG · PONT F.
MAX · COSIII
IMP · VIII · TRB
POTEST · XXVII
REGOVICO VIO

Je désire sincèrement, Monsieur, que cet ancien débris de la domination romaine dans nos pays vous semble digne de prendre place au milieu de toutes vos richesses archéologiques.

Je solliciterais encore de vous l'autorisation de vous adresser quelquefois, autant que des loisirs un peu restreints me permettront de le faire, quelques notes sur l'histoire locale de nos contrées ; mais dès à présent je dois vous dire qu'elles seront extraites des manuscrits que m'a laissés mon oncle. Homme instruit, travailleur modeste et infatigable, M. Motte a recueilli pendant une longue et honorable carrière de nombreux documents historiques qui sont pour moi un précieux héritage.

Suivant M. Clerx, cette pierre, d'un grain très dur (formation du muschelkalck), doit à cette circonstance sa bonne conservation ; l'inscription en a été déjà donnée par M. Abel, dans ses *Voies romaines*, et doit se déchiffrer ainsi :

TIB · CAE
DIVI · AVG · I
DIVI · IVLI · N
AVG · PONIF
MAX · COS III
IMP · VIII · TRIB
POTEST · XXVII
EGOVIC

Hauteur 0,63 cent.

Largeur 0,39 cent.

Ce monument a donc été élevé la huitième année du règne de l'empereur Tibère, lorsqu'il était consul pour la troisième fois, et la vingt-septième année de sa puissance tribunitienne. M. le conservateur pense que la dernière ligne peut signifier LEGIO. VI ; mais il ne fait cette conjecture que sous toutes réserves, les caractères étant véritablement trop frustes pour être restitués avec quelque certitude.

Le Président donne à ce propos différents détails très intéressants sur le Hiéraple, qui a été souvent exploré et qui, suivant lui, mérite bien de l'être. Il est visible que cette position a été, lors de la domination romaine, munie d'une muraille d'enceinte. On a trouvé dans ce lieu des statuettes, des torques, un cheval sculpté, un petit bouc en bronze, un médaillon grec de Marc-Aurèle frappé à Périnthe, des pierres gravées de toute beauté, puis une vasque grecque en grès du pays. Il ajoute que dans les fentes d'un rocher d'où sort une fontaine, les habitants viennent loger des croix de bois et regardent comme sacré ce lieu destiné primitivement, suivant toute apparence, au culte gaulois.

Le Secrétaire lit la lettre suivante de notre confrère M. Lang :

La Société d'Archéologie et d'Histoire de la Moselle me permettra-t-elle de lui présenter un aperçu à peine esquissé des ordres de chevalerie de la Lorraine et du Barrois ? Quoique n'ayant pas un rapport précis avec l'archéologie locale, cette note ne peut-elle pas être considérée comme s'y rattachant indirectement ?

L'arrondissement de Briey a appartenu en partie aux comtes de Bar, et une fraction de l'arrondissement de Sarreguemines a dépendu du duché de Lorraine.

D'ailleurs le pays messin, placé entre la Lorraine et la frontière d'Allemagne, s'est uni étroitement à sa sœur depuis que la France les couvre du même drapeau.

Ces réflexions, Monsieur le président, m'ont engagé à extraire des notes générales que j'ai compilées sur les Ordres de chevalerie, les quelques pages ci-jointes relatives aux états de Lorraine et de Bar.

J'ajoute que j'ai hésité longtemps à communiquer des notes aussi imparfaites à mes confrères, et si je le fais aujourd'hui c'est que j'ai foi en leurs lumières pour dissiper les ténèbres dont la question est encore enveloppée.

A la suite de cette lettre il est également donné lecture du travail de M. Lang sur les ordres de chevalerie de Lorraine, travail qui prendra place dans le volume de nos Mémoires.

M. Victor Simon donne communication à la Société, au nom de M. Coste, juge au tribunal de Schélestadt, de la magnifique carte géographique de l'Alsace en 1787, c'est-à-dire à la veille de la révolution française. Cette carte est accompagnée d'une notice d'où nous extrayons le passage suivant pour donner une idée de la manière de procéder de M. Coste dans la confection de ce beau travail :

« Les divisions que l'on voit sur ma carte reposent sur une base certaine, incontestable, la banlieue de la ville ou du village, cet élément si ancien qui est un démembrement de la Marck (*marca*) germanique comprenant un district composé ordinairement de champs, de pâturages et de forêts cultivé par un certain nombre de familles. La banlieue (*bannus, banleuca, territorium*) se retrouve, dans les chartes et diplômes aussi bien que dans les titres des siècles derniers, ainsi désignée : *cum banno suo*, avec ban et finage. La banlieue est sortie des associations particulières d'incolats, c'est-à-dire de familles qui se sont détachées de la Marck avec leurs champs, laissant en commun les pâturages, eaux et forêts : *Wasser, Wunn, Wald und Weide*.

» Les banlieues des communes actuelles ne répondent pas la plupart du temps aux banlieues primitives ; bien des villages ont disparu, notamment au milieu du quatorzième siècle, à la suite de la grande peste qui a causé de si cruels ravages en Alsace, et à une époque plus rapprochée, lors de la guerre de Trente ans qui a fait un désert de la belle vallée du Rhin. Les banlieues actuelles comprennent, outre

le territoire originaire de la ville ou du village, celui d'un et même quelquefois de plusieurs villages détruits et dont le nom se retrouve presque toujours dans les désignations des cantons ruraux des livres terriers ou de nos livres de sections.

» Depuis 1779 d'immenses espaces restés indivis pour l'exercice des droits d'usage, ont été délimités et il est aisé de constater sur une multitude de points de l'Alsace notamment, dans les régions couvertes de forêts, des limites de territoire là où il n'en existait pas. La banlieue est donc la base, l'unité de toutes les circonscriptions territoriales quelque'étendues qu'elles puissent être... »

M. Victor Simon donne ensuite lecture du passage suivant d'une lettre par laquelle M. Coste lui annonce qu'il vient de trouver deux villes romaines absolument ignorées :

« La question de la station d'*Argentovaria* a fait du chemin depuis la publication de mon *Alsace romaine*. A l'époque où je m'occupais de ce travail, je suivais de très bonne foi les anciennes éditions de la table de Peutinger et de l'*Itinéraire*.

» Les nouvelles m'avaient dérouté : la table, édition de 1824, ne donne pas *Argentovaria*, mais un chiffre, XII lieues en allant d'Helvetus au sud, et ce chiffre répond à une station innommée, mais certainement tombant sur les ruines d'Ohnenheim. L'*Itinéraire*, édition de M. Léon Renier, place *Argentovaria* à XVI lieues au sud d'Helvetus, ce qui mène dans la banlieue de Grussenheim, au sud de la limite est du département du Bas-Rhin. Je viens de trouver sur la grande voie romaine même, à moitié chemin de cette limite du département à la jonction de l'embranchement de la voie de Mons Brisiacus, les traces d'une station importante et de nombreux débris de poterie : la place où sont ces ruines répond au chiffre XVI de l'*Itinéraire*, et la commission de topographie, à qui j'ai fait part de cette découverte, s'est empressée de m'annoncer que la station d'*Argentovaria* est désormais fixée à ce point d'une façon incontestable. »

Notre confrère M. l'abbé Curicque, curé de Flastroff, nous a adressé la lettre suivante accompagnée d'une très jolie vue de Sierck, épreuve nouvelle d'une planche ancienne :

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint un profil de Sierck que j'ai rapporté d'une visite à la calcographie du Louvre en janvier dernier. Peut-être cette pièce, qui n'est plus rare puisqu'elle se vend 1 fr. 50 audit établissement, pourra néanmoins intéresser nos honorables confrères de la Société d'Archéologie. Veuillez donc, avant de me la retourner, la faire passer sous leurs yeux dans la prochaine séance.

Veuillez aussi, si vous le jugez à propos, leur faire part de la découverte à Cologne de la *Vie de Marguerite de Bavière*, écrite par son confesseur, le P. Adolphe d'Essen. J'espère, grâce à cette découverte, être sous peu en mesure de publier l'*Histoire de Marguerite de Bavière* dont mon *Essai historique* a donné une esquisse à la Société (séance du 13 janvier 1859). Que je serais heureux si quelques-uns de nos zélés confrères avaient à m'offrir quelques épis glanés çà et là à la gloire de l'illustre Princesse !

Je n'ai qu'à remercier la Providence du concours qu'elle m'a fait trouver en Allemagne, sur les bords du Rhin notamment. Le nonce actuel de Paris, Mgr le prince Chigi, a eu lui-même l'obligeance de me signaler un *ex voto* offert par notre B. Duchesse à Notre-Dame d'Altendigen, célèbre pèlerinage de Bavière.

Vous le voyez, Monsieur le Secrétaire perpétuel, c'est pierre à pierre que s'élève mon édicule.

M. de Bouteiller donne lecture de la note suivante écrite par M. de Sailly en réponse à une indication donnée par M. Clerx :

Je remercie M. Clerx d'avoir mis sous les yeux de la Société (séance du 12 décembre 1861) le *Livre des Tournois* imprimé à Munich en 1581... ; mais je ne saurais voir, pas plus que lui sans doute, dans ces tailles qui ne caractérisent par aucun dispositif constant tel ou tel émail, et sont, pour tout dire en un mot, uniquement employées pour la *mise à l'effet* des blasons, le *système régulier* que je signalais dans la *Généalogie de Lynden*, 1626. Si vénérable que nous paraisse à ce titre restreint le précieux

volume de la Bibliothèque de Metz, nous lui trouverons encore des aînés, et le fragment de la *gravure des neuf preux*, que les investigations de nos érudits confrères renvoient ès-années 1421-1430, viendra nous présenter au besoin les alérions de l'illustre chef de la première croisade.

Qu'on me permette (les bienveillantes observations et l'exemple de tous m'y convient) de ne point quitter mon sujet sans l'avoir épuisé.

Denis Salvaing de Boissieu, conseiller d'Etat, premier président de la Chambre des comptes de Grenoble, de 1639 à 1674, était pourvu d'un office du Parlement de Dauphiné dès 1628. Il appartenait à une ancienne famille de bonne noblesse, médiocrement illustrée par la longue série de ses auteurs, et qu'un travail persévérant du même Boissieu s'est efforcé de grandir dans l'esprit des contemporains, à l'aide de supercheries véritables et de faux en écriture historique que Philibert Lebrun, M. de Terrebasse et quelques autres critiques modernes ont successivement dévoilés. Il y a plus encore : Nicolas Chorier nous apprend, aux pages 41-42 de sa *Dionysii Salvagnii Boessii... vita*, Grenoble 1680, que les matières de la *Science héroïque* elle-même sortaient de son officine. — Chorier, un ami : on n'est trahi que par les siens !

— *Ex immensa caligine latentem eduxit artem heraldicam... Nec ex eo gloriam aucupatur quam omnem ultro in Columberium transfudit*, etc. ; et c'était à vrai dire une singulière mission que le sieur de La Colombière avait acceptée moyennant finances, puisqu'il s'agissait, au grand bénéfice du glorieux auteur de l'*Usage des fiefs*, d'imposer plus adroitement aux lettrés du jour et des âges futurs, les fables que Denis Salvaing a débitées sur sa maison !

L'occasion était bonne, on le voit, pour La Colombière, qui s'est mis à bourrer l'*Artem heraldicam* de réclames et d'illustrations à son adresse, sans que notre Président, son complice au principal, se soit jamais avisé, et pour cause, d'y trouver à mordre. En résumé, Marc de Vulson s'est dit l'inventeur de ce système de points et de hachures simplement combinées, que les graveurs de toutes les nations qui se blasonnent plus ou moins ont fini par accueillir, et nous avons discuté ses titres assez complètement, croyons-nous, pour que cette prétention demeure à tout jamais écartée.

On lui attribue la *Science héroïque* et le *Théâtre d'honneur et de chevalerie*, — deux ouvrages qu'il faut restituer avec Nicolas

Chorier, un contemporain bien au courant des choses, au Président Denis Salvaing de Boissieu, qui les fabriquait *ad majorem Dionysii Salvagnii Boessii gloriam*; on lui donne enfin le *Recueil de plusieurs pièces et figures d'armoiries* cité pareillement dans notre petit Mémoire lu à la séance du 12 décembre 1861, et voici qu'il peut être convaincu d'avoir à peu près copié certain manuscrit que possédait la famille de Sautereau, bien connue au parlement de Grenoble !

Pour la taille des diamants, nous espérons, en souscrivant de cœur et de conviction aux paroles de notre Président, que Louis de Berquen est mis hors de cause ; et nous croyons pouvoir maintenir, rien qu'avec le splendide inventaire des bijoux de Louis de France, duc d'Anjou, roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, prince amateur s'il en fût, que c'est à partir du quatorzième siècle que se disposent régulièrement les facettes dans l'ordre le plus propre à faire valoir leur éclat. Le prix de ces pierres précieuses s'élève rapidement avec la perfection croissante de la taille, et, en 1416, le duc de Berry possède un diamant prisé la somme énorme de six mille écus.

Travaux.

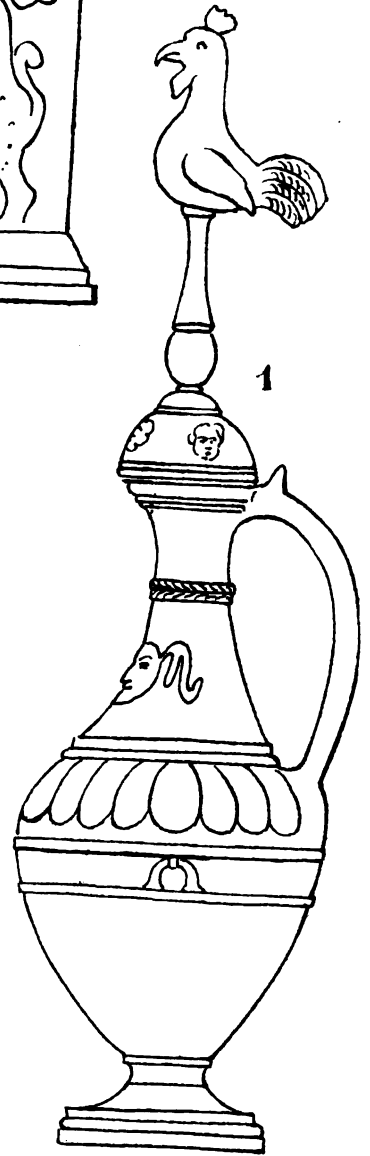
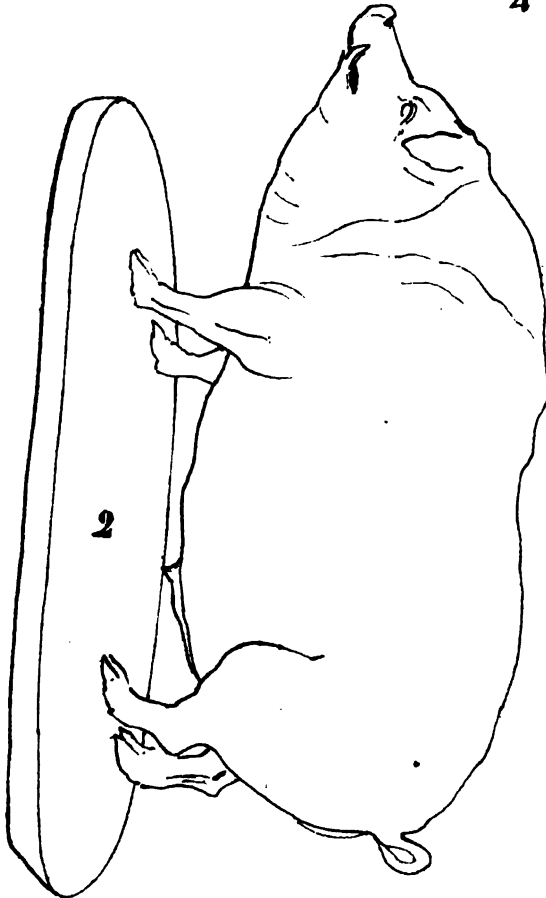
M. Abel a adressé au Secrétaire perpétuel la double note suivante, preuve de l'intérêt qu'il ne cesse de porter aux travaux de la Société, tout en étant retenu loin de nous :

Des antiquités étrusques de la Moselle.

Des fouilles archéologiques exécutées en Italie depuis un siècle ont mis à jour une grande quantité d'objets d'art que l'on considéra comme antiquités romaines, quoique par leur forme archaïque ces objets rappelaient plutôt le faire des Assyriens et des Egyptiens. On trouva surtout de ces antiques aux environs de Todi, Bolséna, Cervétri, Norcia, Chiusi et Tœrquiniès, localités qui ont pris la place de villes étrusques. Ces trouvailles restèrent entassées dans plusieurs des onze mille salles du Vatican, attendant un classement et la vue du public, jusqu'au jour où Grégoire XVI songea à les installer près du Belvédère. Bientôt Rome posséda un *musée étrusque* renfermant la plus curieuse collection de tombeaux,

urnes funéraires, statues, soit en pépérin, en albâtre, en marbre, en bronze, soit en terre cuite. Micali donna les dessins de ces monuments qui dénotent une civilisation très avancée, et Raoul Rochette traduisit de cet auteur son *Histoire de l'Italie avant les Romains*. Il devint de mode de s'occuper des Étrusques. A côté du musée du Vatican se créa la collection Campana, dont le gouvernement français vient de faire l'acquisition. Ces précieux produits de la céramique étrusque ne tarderont pas à être mis sous les yeux du public, et les études vont se reporter sur l'art, la langue, l'origine de ce peuple qui ne se laissa absorber que sous la dictature de Sylla. J'ai pensé que la *Société d'Archéologie de la Moselle* aimerait à être une des premières à entrer dans la voie de l'archéologie étrusque. En 1850 on a trouvé¹ à Rettel, près de Sierck, des débris de poterie dont quelques-uns figuraient un coq. M. Boulangé en a donné les dessins, attendant qu'un autre archéologue mosellan trouvât quelque chose à dire sur ce sujet. Semblable découverte fut faite en Auvergne près de Clermont. Or, précisément on a trouvé dans les tombeaux étrusques de grandes jarres destinées à renfermer de l'huile, et qui se terminent par un coq semblable à ceux de Rettel et Clermont (n° 1). Des bas-reliefs en terre cuite nous apprennent que les porcs étrusques avaient la forme cylindrique des *Hampshire* et *Soudtown* couronnés à l'exposition de Metz comme importation anglaise (n° 2). Ce lucumon assis sur son siège d'ivoire, tenant à la main son sceptre terminé par une fleur de lys, fait penser aux miniatures de nos manuscrits du neuvième siècle, et à la raideur de nos premières statues gothiques (n° 3). Ne trouvons-nous pas sur les chapiteaux de nos colonnes de style ogival, et en plus d'un endroit de la cathédrale de Metz, une représentation analogue à cet homme aux bandelettes qui serre contre sa poitrine deux léopards, symbole du bien et du mal contre lequel l'homme entre en lutte toute sa vie terrestre? J'abandonne ce point à la méditation des amateurs du symbolisme chrétien. Il est à noter cependant que les Étrusques, dans leur glyptique, ont beaucoup emprunté à la mythologie asiatique. Ceci admis, près de Deux-Ponts on a trouvé, au treizième siècle, un grand bas-relief de

¹ Mém. Acad. Metz, 1850.



Mythra tuant le taureau. M. Friry a fait une découverte analogue près de Remiremont, sur les bords de la Moselle. Ne sont-ce peut-être pas des vestiges de l'art étrusque? Des auteurs prétendent que les Étrusques appartenaient à la race celtique. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Gaulois ont eu avec eux de fréquentes relations, et ils ont même passé les Alpes pour les vaincre et fonder Milan avec l'excédant de la jeunesse gauloise. Il n'est donc pas étonnant que le sol gaulois ait conservé des débris de cet art contemporain de celui des Égyptiens et antérieur à celui des Grecs et des Romains, au dire de Winckelmann. C'est aux archéologues à rechercher, sans parti pris, les objets qui peuvent rentrer dans la classe de l'archéologie étrusque.

Des vestiges de l'ancienne liturgie dans la Moselle.

En compulsant les archives municipales de Plappeville, pour composer une biographie complète de Jean Beauchet, j'ai été surpris de constater qu'au dix-septième siècle, dans les villages de Plappeville et Lessy, le jour de Pâques on distribuait du vin aux communians. Je ne pouvais voir dans ce fait un moyen d'attirer le monde à la sainte table. A cette époque, où catholiques et protestants se surveillaient de très près, cette distribution de vin à la faveur de la religion n'eût pas manqué d'être relevée comme un scandale. En cherchant bien, je finis par trouver que ce n'était rien autre chose qu'un vestige de l'ancienne liturgie qui avait dû, au neuvième siècle, être dans tout son épanouissement, quand les gens de Plappeville, Lessy, Scy, Longeville, Chazelles, allaient à Pâques communier dans l'église carolingienne du mont Saint-Quentin. En effet, les fidèles communiaient alors sous les deux espèces, disant la phrase : *Quod ore sumpsi domine mente capiam* du livre d'heures donné par Charles-le-Chauve à la cathédrale de Metz ; cette phrase est devenue la prière *quod ore sumpsimus* que nous trouvons déjà dans Amalaire, diacre de l'église de Metz au neuvième siècle. C'était dans un énorme calice porté par le diacre que les fidèles communiaient à l'aide d'une *fistula*, d'un chalumeau en Occident, d'une petite cuiller en Orient. Alexandre de Halès nous apprend que des accidents de maladresse firent renoncer, à la fin du treizième siècle, à ce mode de communion. « Mais, dit Le Brun ¹,

¹ Explication historique de la messe.

» on a cru alors devoir présenter du vin aux fidèles pour empêcher
 » que la sainte hostie ne s'attachât aux dents et au palais. » Ce vin —
 d'après le rituel romain — se présentait derrière l'autel. C'est ainsi
 qu'à Plappeville et à Lessy on donnait du vin aux communiant
 le jour de Pâques. Cela se pratiquait aussi, en 1714, à Paris
 et à la cathédrale de Metz le jeudi saint, et dans les paroisses
 de Metz, à Pâques et à la Pentecôte. Les prêcheuses et le
 chapitre de la cathédrale de Metz avaient¹ conservé des énormes
 calices avec des chalumeaux d'argent; mais une partie de ces
 bijoux disparut en 1752 avec la couronne dorée du dixième
 siècle qui fut fondue.

Les femmes ne pouvaient, au quatrième siècle, communier que
 couvertes d'un voile; l'usage a conservé le voile pour les premières
 communions dans la Moselle. Un autre souvenir de l'ancienne
 liturgie, c'est la séparation des hommes d'avec les femmes dans
 les églises de la partie allemande du département, comme en
 Bavière et en Prusse. D'après les constitutions apostoliques attri-
 buées à saint Jacques, les hommes devaient se tenir dans le collatéral
 de droite, les femmes dans celui de gauche, et les diacres se promener
 au milieu pour faire faire silence. Dans le centre de la nef s'élevait
 un ambon ou tribune, le diacre y montait lire l'épître et l'évan-
 gile et devait se tourner du côté des hommes, c'est-à-dire à
 droite, ce qui fait qu'on a conservé l'habitude de mettre les chaires
 de la Moselle à la gauche, si ce n'est chez les jésuites de St-Clément.
 Enfin l'usage du prône au milieu de la messe est gallican et
 conforme à la plus ancienne liturgie qui, après l'évangile, faisait
 faire une annonce au peuple par le diacre, *præconium*, suivie
 d'une prière pour l'église, les biens de la terre, etc.

M. Ch. Robert communique le rapport suivant qui est un
 véritable mémoire numismatique sur des monnaies ita-
 liennes :

*Monete e medaglie degli Spinola di Tassarolo, Ronco, Roccaforte,
 Arquata e Vergagni che serbansi nella R. Università ed in*

¹ Bibl. Metz, manuscrit du P. Dieudonné.

altre collezioni di Genova, descritte ed illustrate dal bibliotecario Agostino Olivieri. Genova, coi tipi del R. I. dei Sordomuti'.

L'histoire et l'archéologie vivent de faits; or les faits ne se recueillent et ne se commentent bien que là où ils se sont produits. Si donc il nous est permis de négliger quelque peu les œuvres d'esprit qui paraissent chez nos voisins, il nous faut au contraire suivre un à un les jalons qu'ils posent dans les champs du passé.

Le mémoire numismatique dont je vais rendre compte n'embrasse, il est vrai, qu'une époque presque moderne et n'offre pas, par conséquent, autant d'intérêt que les travaux relatifs aux âges déshérités de textes écrits et pour lesquels on n'a guère d'autres monuments que les monnaies. Mais l'auteur a su tirer un parti excellent de son sujet et a nettement élucidé l'organisation économique du signe d'échange dans les fiefs impériaux de l'Italie, au seizième et au dix-septième siècle. Il a d'ailleurs touché incidemment au monnayage des Dombes et mérite, à ce titre, l'attention du lecteur français.

M. Agostino Olivieri se propose d'illustrer successivement toutes les maisons de la Ligurie qui ont joui des droits régaliens, et déjà, en 1859, il nous a fait connaître les médailles et les monnaies des Doria¹. Il est jeune encore, ardent et tout dévoué à la science; sa tâche, quelque lourde qu'elle soit, s'accomplira rapidement.

Les Spinola, dont il nous entretient aujourd'hui, se ramifient au même tronc que les Visconti. Leur nom se rencontre à chaque pas dans l'histoire de Gênes et de la Ligurie. Gui, après s'être distingué à la première croisade, est consul de Gênes de 1132 à 1205, et prend une part active à l'affranchissement de son pays. Son fils Obert, consul après lui, chasse les Sarrazins de la Corse et de la Sardaigne. Au treizième siècle, Nicolas Spinola remporte une

¹ Vol. in-8°, 285 pages, une carte et 22 planches. — Paris, Rollin et Feuardent, 12, rue Vivienne.

² Monete, medaglie e sigilli dei principi Doria che serbansi nella biblioteca della regia università ed in altre collezioni.

³ M. Olivieri ne consacre pas uniquement sa plume à la numismatique. On lui doit une histoire de la conjuration de Fiesque et un excellent catalogue raisonné des nombreux documents relatifs à l'histoire de Gênes, que l'on conserve à l'Université.

victoire sur les Vénitiens. Un autre Obert, en 1265, change la forme du gouvernement, oblige le podestat à abdiquer et met à sa place deux capitaines. Opizzino, en 1309, devient capitaine-général. A une époque moins reculée, en 1603, Ambroise, le plus célèbre condottiere du dix-huitième siècle, prend Ostende après trois années de siège, et son frère, Frédéric Spinola, amiral de Philippe IV, meurt au combat de l'Ecluse. Bref, cette famille marche glorieusement à côté des Doria dans les armées et les flottes de Gênes, et compte vingt consuls de 1102 à 1216, onze doges depuis 1531 jusqu'à la chute de la république, et, à diverses époques, des princes de l'Eglise, des littérateurs et des savants.

Les Spinola avaient été gibelins; ce ne fut cependant qu'au seizième siècle qu'ils reçurent de l'empereur le droit de frapper monnaie dans quelques-uns de leurs fiefs. Toutefois, en 1312, Henri VII, mécontent de Florence, avait chargé Opizzino Spinola de contrefaire les célèbres florins de cette ville. Opizzino rencontra, dans une branche de sa propre famille, dite *des Sages*, une sérieuse opposition à l'exécution d'un mandat que réprouvait le droit des gens. Il ne laissa pas cependant que de s'en acquitter. M. Olivieri s'étonne qu'Orsini¹ n'ait pas parlé de ce monnayage et qu'on n'en ait retrouvé aucun produit. Mais s'il s'agissait, comme il est permis de le supposer, non d'une imitation encore caractérisée par des signes spéciaux, mais d'une brutale contrefaçon, il est tout naturel que les pièces d'or sorties des fourneaux d'Opizzino se soient confondues dans la circulation avec celles de Florence.

Arrivons au monnayage propre des Spinola, qui se fit à Tassarolo, à Ronco, à Arquata et à Vergagni.

Tassarolo.—Tassarolo occupe une colline, à peu de distance de Novi; longtemps disputé par les Alexandrins à la république de Gênes, il fit définitivement partie de ce dernier état en 1224. Les Spinola étaient déjà seigneurs de Tassarolo en 1454. Le privilège d'y frapper monnaie fut accordé en 1560, par Ferdinand I^{er}, à Marc-Autoine, qui ne paraît pas en avoir usé; mais son fils Augustin et son neveu Philippe ont frappé un grand nombre de monnaies, dont les copies fidèles occupent sept planches de l'ouvrage. Ces

¹ *Monete della repubblica fiorentina.*

monnaies sont en or ou en argent : les unes sont autonomes et au nom seul du possesseur du fief ; les autres , en plus petit nombre, sont semi-impériales et semi-baronales et portent à l'avvers l'image et les titres de l'empereur, au revers le nom et les armes du comte. Leurs types sont très-variés ; nous y reviendrons plus loin.

Ronco et Roccaforte. — La série des monnaies des Spinola, comme marquis de Roccaforte, a été frappée à Ronco, fief de la famille , sur la Scrivia , à 28 kilomètres de Gênes. Ronco fut élevé en comté en faveur de Napoléon Spinola, en 1644, et ce dernier y battit monnaie en 1647. Son neveu Charles en fit autant. Les monnaies de cet atelier sont peu variées ; elles présentent constamment d'un côté la tête du marquis , de l'autre l'aigle biceps de l'empire , chargée en cœur de l'écu de famille.

Arquata. — Arquata est un gros bourg sur la route de Gênes à Alexandrie. Philippe Spinola fut fait marquis d'Arquata en 1641 et reçut le droit d'y frapper monnaie. Il en usa, et après lui Jules et Gérard. Les monnaies d'Arquata sont au type uniforme de Ronco.

Vergagni. — Le marquis Jean-Baptiste Spinola a fait à Vergagni, au commencement du dix-huitième siècle, une monnaie qui porte d'un côté sa tête, de l'autre l'écu de ses armes, surmonté d'une couronne de marquis.

Ces diverses séries sont décrites par l'auteur de la manière la plus méthodique ; aucun aperçu n'est omis et les détails abondent.

Disons tout de suite que la lecture de cet intéressant ouvrage fait ressortir un fait curieux, le caractère de contrefaçon d'autres monnaies que présente un grand nombre de pièces de Tassarolo. On pratiqua dans cet atelier, sur une grande échelle, l'art de modifier le type et de disposer les légendes de manière à donner à ses produits l'apparence des monnaies étrangères les plus accréditées, sans cependant s'exposer à être accusé formellement de contrefaçon ; citons, par exemple, un ducat dont l'avvers est calqué sur celui de Hollande et dont le revers porte la légende *moneta nova aurea ordinis Augustini Spinulæ comitis palatii sacri romani imperii*, disposée dans un cartouche rectangulaire,

de la manière suivante, qui lui donne le même aspect qu'à celle du prototype :

MONOAV
ORDINI
AVG. SPI
COM. PAL
S. RO. IMP

Ces imitations, à titre abaissé, des espèces les plus accréditées, étaient depuis longtemps fréquentes en Europe et se pratiquaient chez la plupart des petits princes italiens, feudataires de l'empire¹; on devait donc y être habitué; cependant elles attiraient quelquefois l'attention des cours étrangères. M. Olivieri rapporte à ce sujet, d'après un travail manuscrit du cardinal de la Marmora², dont il doit la connaissance au général Albert de la Marmora, un curieux procès fait le 1^{er} septembre 1668 aux nommés Domenico d'Alessandro et Giacomo Brandi, qui accomplissaient à Tassarolo, sur une grande échelle, cette spéculation monétaire. L'auteur ajoute que le comte Philippe fut compromis malgré lui par ces fraudes subalternes et semble le plaindre sincèrement de sa mésaventure. Nous demandons à M. Olivieri la permission de lui dire qu'il ne fait pas assez la part du point de vue auquel étaient placés les derniers possesseurs des droits monétaires au dix-septième siècle : la monnaie n'avait pas à leurs yeux le caractère d'équivalent; elle n'était pas, par conséquent, soumise aux lois invariables qui la régissaient déjà dans les grands états. Loin de là ! On la considérait comme une simple marchandise, et on se préoccupait uniquement d'en tirer le meilleur parti possible, dût-on voler son voisin en jetant sur ses propres marchés des pièces semblables aux siennes et dont le bas titre était dissimulé par l'éclat d'une frappe récente. Certes, les monnayeurs de Tassarolo n'étaient pas seuls coupables !

C'était en général pour les exporter dans les échelles du Levant que les petits princes italiens fabriquaient à cette époque des contre-

¹ Cf. Monnaies du cabinet de S. M. l'Empereur. Vienne, 1739.

² Memorie inedite delle zecche di Masserano, Crevacuore e S. Benigno.

façons monétaires ¹. Mais il résulte du procès dont nous venons de parler qu'on ne se faisait pas faute, quand on le pouvait, d'en faire circuler en Europe. Aucune monnaie ne fut contrefaite avec plus d'ardeur que le douzain d'argent que Anne-Marie-Louise de Montpensier émettait à Trévoux depuis 1658, comme souveraine des Dombes. C'était en effet une très-jolie monnaie gravée avec le plus grand soin, présentant d'un côté la tête de la grande Mademoiselle, de l'autre l'écu fleurdelisé, semblable à celui du Roi, sauf la présence d'un lambel peu visible ². Le droit qu'avaient les souverains des Dombes d'exposer en France des monnaies qui avaient presque le type royal, leur avait permis, dès le temps de Gaston, de donner à l'atelier de Trévoux une activité remarquable qui s'accrut encore sous Mademoiselle; les exportations qui furent tentées en Orient réussirent au-delà de toute espérance, et le douzain que nous venons de décrire y acquit une telle faveur qu'on le vit sortir du rôle de signe d'échange pour orner les bras des femmes et les vêtements des hommes. Les demandes qui arrivaient à l'hôtel de Trévoux étaient telles qu'on pouvait à peine y suffire. Le titre du métal ne manqua sans doute pas d'aller en décroissant à mesure que la demande augmentait, aussi le droit d'être exposées en France fut-il retiré à ces émissions qui continuèrent exclusivement pour l'exportation et sous le nom de *pièces de commerce* ³.

La monnaie de Trévoux avait donc si bien droit de bourgeoisie dans les échelles du Levant, que les autres fournisseurs du bon public d'Orient avaient intérêt à l'imiter et à s'abriter sous ses lis. C'est ce que ne manqua pas de faire Philippe de Tassarolo, ainsi que le prouve le n° 2 de la planche VIII. Ce comte copia au revers l'écu de Mademoiselle et prit même le soin, en 1665, quoiqu'il eut déjà 59 ans, de se faire représenter sous des traits juvéniles qui lui donnaient un faux air de femme. Mais laissons raconter ce piquant détail par M. Olivieri : « *Nel diritto vi è il*

¹ Chardin, dans son *Voyage en Perse*, donne à ce sujet les détails les plus curieux.

² Mantellier, *Notice sur la monnaie de Trévoux et de Dombes*. Paris, 1844; pl. X, fig. 3.

³ Mantellier, *Rev. num.*, 1887, p. 274 et suiv.

« mezzo busto del conte rivolto a destra. Il suo aspetto è assai giovanile, onde meglio imitare l'immagine di madamigella di Montpensier. » Un autre imitateur de la monnaie de Trévoux, Violante Lomellini, veuve d'André III Doria, mieux servie par son sexe, calqua purement et simplement l'heureuse image qui avait su conquérir la confiance des Lévantins .

La planche V est tout entière consacrée aux monnaies frappées par le comte Philippe pour le Levant ; ce sont des pièces fort curieuses présentant toujours au droit la tête du comte , et au revers, un écu rappelant plus ou moins celui des pièces de Trévoux. M. Olivieri constate qu'elles sont en Europe d'une extrême rareté. Elles se rencontrent quelquefois encore en Orient : nous avons acheté nous-même, au bazar d'Andrinople, chez un marchand de matières d'or et d'argent, un exemplaire du n° 5 de cette planche.

Nous avons à faire ici un rapprochement qui n'est pas sans intérêt. M. Mantellier, après avoir décrit le douzain frappé par Mademoiselle de Montpensier en 1664, en décrit des copies anonymes de 1667 et de 1668. Ces copies ne peuvent appartenir à Violante Lomellini, car cette princesse arrivait à une imitation presque complète du prototype en plaçant à l'avvers une tête de femme, autour de laquelle elle pouvait laisser son nom comme sur l'exemplaire de 1666* ; mais Philippe n'avait pas la même ressource, et, mécontent sans doute du succès obtenu en 1665 par la pièce portant sa tête rajeunie, il aura fait fabriquer à Tassarolo ces monnaies sans nom propre et à effigie féminine, qui portent les dates de 1667 et 1668. Les monnaies anonymes, décrites par M. Mantellier, sont donc celles dont il est question dans le procès

* M. Olivieri, dans sa monographie des Doria, nous a fait connaître un exemplaire de cette curieuse monnaie de Violante, frappée à Loano ; la légende DONna Violante LOMellini PrincipeSsa VEDova DOria, présente habilement un final analogue à celui de PRINC. SOVV. DE Dombes. Nous signalons à ce sujet à M. Olivieri une variété de la monnaie de Loano, qu'il ne paraît pas connaître et que M. Mantellier a fait graver sous le n° 4 de sa planche XI.

² Monnaies de Trévoux et de Dombes, pl. XI, fig. 4, 5 et 6.

³ Le public qui ne lisait guère à cette époque, surtout dans les échelles du Levant, ne se préoccupait pas autant de la légende que du type.

du 1^{er} septembre 1668, où il est dit qu'on avait exposé à Tassarolo des pièces où se voyait un buste de femme. Elles auraient donc pu prendre place après les pièces de Philippe Spinola, gravées dans la planche VIII de M. Olivieri.

Outre les monnaies émises par les Spinola dans leurs fiefs et en Orient, l'auteur décrit l'écu d'or, l'écu d'argent et les testons frappés à Rome en 1700, *sede vacante*, aux armes du cardinal Jean-Baptiste, camerlingue de la sainte Eglise, puis des médailles gravées en l'honneur de divers membres de la famille, et enfin des jetons empruntés à Van Loon¹, où se lisent les noms de Frédéric Spinola, de son frère Ambroise et d'un gouverneur de Namur qui appartenait à la même famille.

Disons un mot, avant de terminer ce compte rendu, des pièces justificatives mises par le savant bibliothécaire à l'appui de son texte. Nous signalerons particulièrement celles qui ont un intérêt numismatique. Le n° 8, du 30 mars 1560, est la charte de l'empereur Ferdinand I^{er}, érigeant en comté le fief de Tassarolo et y créant un hôtel des monnaies. Le n° 11 est un bail passé, en 1664, par le marquis Napoléon Spinola avec des marchands vénitiens, pour l'exploitation de l'atelier de Ronco. Le n° 15 est le titre par lequel Ferdinand III élève, le 2 septembre 1641, le fief d'Arquata en marquisat et confère au nouveau marquis, outre le droit de frapper monnaie d'or, d'argent et de bronze, suivant la loi de l'empire, celui de créer des docteurs dans toutes les facultés, de couronner des poètes, de donner chaque année un blason à deux personnes honorables, etc. Le n° 16 est une sentence du 9 novembre 1676, par laquelle Léopold attribue à Jean-Baptiste Spinola le fief de Vergagni que lui contestait un membre de sa famille. C'est ce Jean-Baptiste qui frappa, comme nous l'avons dit plus haut, la seule monnaie connue de Vergagni.

En résumé, M. Agostino Olivieri a fait un livre qu'apprécieront tous les hommes d'étude, et qui nous donne bon espoir sur le succès d'une *Revue de la Numismatique italienne* qu'il se propose de fonder à Gênes.

¹ Histoire métallique des dix-sept provinces des Pays-Bas.

M. de Bussy lit la note suivante sur les marges, margelles ou mardelles si communes en certains pays :

On appelle marges, margelles ou mardelles, de vastes excavations qui paraissent avoir été faites à main d'homme ; la tradition leur assigne une haute antiquité, elles portent aussi les noms de mares, trous de loups, etc. M. de la Villegille est l'un des premiers qui s'est occupé de savoir à quoi servaient ces fosses, et il a fait un travail sur celles que l'on trouve en grand nombre dans le Berry, surtout dans l'arrondissement d'Issoudun¹ ; mais aujourd'hui encore cette question lui paraît d'une obscurité parfaite, ainsi que me l'écrivait dernièrement M. l'abbé Cochet.

Les marges sont irrégulièrement placées dans les plaines, dans les taillis, sur le flanc des collines, vers la crête, quelquefois groupées en grand nombre dans un petit espace ; « toutes, sans exception, » offrent le caractère particulier de ne laisser apercevoir dans les » environs aucune trace du déblai auquel leur construction a dû » donner lieu, et cependant le volume de ce déblai se monte pour » quelques-unes d'elles à 11,000 mètres cubes. Leurs dimensions » sont très-variables ; il y en a de 150 mètres de large et de » 6 à 8 mètres de profondeur ; généralement elles sont moins » grandes..... on les trouve dans toutes sortes de terrains². »

M. l'abbé Cochet, auquel je m'étais adressé pour avoir des renseignements sur les marges de la Normandie, me fit l'honneur de me répondre, le 22 mars dernier : « Il y a passablement de marges » ou mardelles en Normandie, on les nomme ordinairement des » fosses ; ici la fosse de Gargantua, la fosse aux Prêcheux (prêcheurs, prédicateurs), les fosses Faisières ou Ferrières, le trou » à la Monnaie, le Clos-Blanc, etc., etc. Leurs dimensions varient » beaucoup : il y en a qui ont 30 mètres de profondeur et 25 de » diamètre, d'autres n'ont que 8 à 10 mètres de profondeur et un » diamètre à peu près égal ; enfin il y en a de plus petites encore... » je ne sache pas que l'on y ait fait des découvertes. »

¹ *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, tome XIV. — 1838.

² *Instruction du Comité historique des arts et monuments*, 1837-1849. (Arch. gallo-romaine, p. 17.)

M. l'abbé Cochet m'a adressé en même temps, sur la cité de Limes, un petit travail dont il fait hommage à la Société d'archéologie.

L'enceinte de Limes est située sur le territoire de Bracquemont, à 4 kilomètres de Dieppe ; elle occupe la pointe extrême d'un plateau qui se termine à la mer et au vallon de Puys. Cette enceinte, qui a dû être beaucoup plus vaste autrefois, contient encore 55 hectares. M. Férét, qui a publié en 1826 un mémoire sur la cité de Limes, y a découvert des cavités cachées dans le creux du *Vallum* intérieur et qu'il appelle *tuguria* ; il crut que c'était l'emplacement des habitations de la cité gauloise. On sait que les demeures de nos ancêtres étaient ordinairement circulaires et enfoncées légèrement dans le sol ; les bas-reliefs de la colonne Antonine nous en donnent l'image ; ces demeures étaient surmontées d'un toit conique descendant fort bas. Les murs étaient en bois, en terre glaise ou en pierres sèches. « Plusieurs peuples, dit Vitruve, ne construisent d'édifices qu'avec des branches d'arbres, des roseaux et de la boue. C'est ce qui a lieu en Gaule, en Espagne et dans les îles Britanniques. »

MM. Bordier et Charton, dans leur curieuse histoire de France¹, nous disent que les maisons des riches pouvaient avoir jusqu'à une quarantaine de mètres de largeur. Pour les familles du peuple, l'édifice était une maison ronde de six à douze mètres de tour.

On peut admettre ces dimensions pour une habitation, mais quand on nous signale des marges de 150 mètres de large, je ne crois pas qu'il soit possible qu'elles aient pu servir au même usage. M. l'abbé Cochet me dit qu'il y en a qui ont 30 mètres de profondeur et 25 mètres de diamètre. J'hésite à croire que ces fosses aient pu être couvertes d'un toit et je suis tout disposé à penser qu'elles ont été produites par l'exploitation d'une carrière. On ne trouve d'ailleurs aucune trace du déblai qui est souvent très-considérable.

Quelle est du reste l'étymologie des mots marge ou margelle.

¹ *Histoire de France d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque*, par MM. Henri Bordier et Edouard Charton, 2 vol. in-8°.

Un dictionnaire celtique, que j'ai consulté à la bibliothèque de Metz ¹, nous la donne ainsi :

« *Marg.* marne. (Basque). *Merck* en bohémien ; *margel*, en flamand ; *mergel*, en allemand, marne.

» *Marga* (gaélique) marne. Dans les capitulaires de Charles-le-Chauve on lit *margilla* pour *marga*. De là argile.

» *Marga*, marne. Plin, liv. 17, c. 16, nous a conservé ce mot gaulois ; il se retrouve dans le gallois et le breton, deux des plus abondants dialectes de cette langue. *Margilla* ou *marga*. »

Je pense que les grandes excavations sont le produit d'une exploitation de matériaux employés à la fabrication des poteries ou à des constructions ; les petites fosses seulement pourraient avoir servi de demeures. L'histoire de France dont j'ai parlé nous dit : « Dans quelques-unes de ces cavités qui subsistent encore, on remarque, à moitié de la hauteur, une sorte de rebord intérieur régnant tout autour du creux et ayant probablement servi à soutenir un plancher. » En fouillant au fond de quelques mardelles on a trouvé quelquefois en effet des arbres entiers ² et des bois portant des marques d'ajustage ; on y a également rencontré des débris de poteries, un fragment de meule à bras, une pierre de fronde, etc.

M. de la Villegile, secrétaire du comité impérial des travaux historiques, qui a eu l'extrême obligeance de répondre à quelques questions que je lui ai adressées sur les margelles, m'écrivit que M. Guillard, agent-voyer de l'arrondissement d'Issoudun, en a fait fouiller plusieurs et y a toujours trouvé des traces de foyers près desquels étaient des pierres et des ossements calcinés, des cendres, des charbons. Dans une mardelle, cet agent-voyer a reconnu l'emplacement de trois foyers distincts.

Mon petit travail est bien incomplet et laisse même sans doute beaucoup à désirer, mais je n'ai eu qu'un seul but, c'est d'attirer l'attention sur les marges, margelles ou mardelles qui ont été généralement trop peu fouillées et trop peu étudiées. La culture en a souvent exhausé le fond et il faudrait quelque travail pour arriver au sol primitif de ces excavations, c'est là seulement qu'on trou-

¹ *Mémoire sur la langue celtique*, par M. Bullet. Besançon, 1759.

² M. Victor Simon a lu à la Société d'Archéologie de la Moselle, qu'il préside, un mémoire sur ces arbres, à la séance du mois de février 1862.

verait peut-être la solution de la question relative à leur usage. Je terminerai en rappelant qu'on peut consulter utilement, outre les ouvrages déjà cités : la *Notice sur les voies romaines..... et les mardelles du département de la Haute-Marne*, par M. Pistollet de Saint-Fergeux, dans la douzième et dernière livraison du tome I^{er} des *Mémoires de la société historique et archéologique de Langres*, (septembre 1860), et un travail sur les *mares ou maies* des Vosges, publié en 1861, par M. Maud'heux, dans les *Annales de la société d'émulation des Vosges*.

Il ajoute la petite note suivante sur l'origine du tulle :

M. Ferguson fils, grand manufacturier, vient de publier à Paris, chez Lacroix, un volume in-32 plein de faits et de renseignements curieux : c'est l'histoire du tulle. Il nous apprend que le métier à fabriquer le tulle a été inventé en Angleterre vers la fin du seizième siècle, par le révérend William Lee, et que le nom de cette étoffe ne vient pas de la ville de Tulle, comme on le croit généralement, mais de notre Toul, en Lorraine, Toul, en latin Tullum, où on faisait vers cette époque de la mousseline à jour ayant une grande analogie avec le tulle moderne.

M le Président ajoute que des cavités semblables à celles que M. de Bussy vient de signaler en Normandie existent dans notre pays, particulièrement dans l'arrondissement de Briey qui, sous le rapport géologique, est de formation oolithique ; quand les eaux souterraines atteignent un certain niveau, elles corrodent le terrain supérieur et occasionnent une cavité qui se trouve mise à découvert lorsqu'il se produit un effondrement. C'est ainsi qu'à Mercy-le-Bas il a remarqué un cratère assez vaste qui rappelle par ses dimensions l'orifice d'un volcan ; on descend sur un terrain incliné jusqu'à la partie inférieure du cône renversé où l'on découvre, quand on y est arrivé, des rochers et un cours d'eau qui continue sous le sol. Les effondrements de cette nature peuvent se faire en quelques instants.

On peut attribuer à un fait de cette nature la formation

de certaines mares, que l'abbé Paramel appelle des bétaires : telles sont celles qu'on voit dans la propriété de M. Jacquinet à Vaudreville, ainsi qu'à Lorry dans la formation du lias. Les habitants appellent ces cavités des trous de loups, peut-être parce qu'on y a trouvé pris quelques-uns de ces animaux. A Gorze on peut visiter le trou de Robert-Féy qui offre cette particularité de renfermer des stalamites.

M. le capitaine Folly fait remarquer que dans tout le terrain jurassique ce phénomène se rencontre très fréquemment.

M. de Bouteiller rend compte de la visite qu'il a eu l'honneur de faire à Monseigneur l'évêque de Metz, de concert avec M. le Président. Sa Grandeur a paru apprendre avec plaisir le prochain rétablissement des deux épitaphes de ses prédécesseurs Adhémar de Monthil et Thierry de Boppart. La longueur inusitée du texte de celle de Meurisse ayant été jusqu'ici un obstacle à sa restauration, Monseigneur a pensé qu'il suffirait d'en donner un extrait contenant les parties les plus essentielles. Les représentants de la Société ont cru pouvoir parler à Monseigneur du regret qui a été généralement ressenti de voir l'orgue d'accompagnement placé dans un endroit où il masque la galerie absidale du chœur et rompt un magnifique effet de perspective. Sa Grandeur a reconnu ce que cette disposition a de fâcheux, mais ce n'est, a-t-elle dit, qu'un emplacement provisoire, et il faut espérer qu'avant peu de temps nous aurons la satisfaction de voir mettre à l'étude un projet d'arrangement définitif du chœur et de l'avant-chœur, dont le premier effet sera de faire disparaître la rotonde actuelle. On avait eu un moment la crainte de voir disparaître l'ancien orgue d'accompagnement, œuvre élégante du seizième siècle : le Prélat a daigné faire espérer que ce monument, d'un art dont les produits sont rares parmi nous, serait respecté et resterait au moins comme un intéressant souvenir.

M. le Président a enfin demandé à Sa Grandeur l'autorisation d'adresser un appel à MM. les curés du diocèse pour obtenir d'eux des renseignements qui aidassent à la rédaction du Répertoire archéologique, et Monseigneur a accordé cette autorisation dans les termes les plus bienveillants.

M. Hallez d'Arros dit que la question de savoir si l'on doit laisser libre la ligne de la nef centrale et du transepts, a été examinée par des savants fort autorisés en cette matière, lors du Congrès archéologique qui s'est tenu à Reims en 1861, sous la présidence de S. Em. le cardinal Gousset. On sait, en effet, que le maître-autel de la magnifique basilique de cette ville se trouve placé précisément à l'intersection de ces deux lignes, afin que les cérémonies qui se font au chœur fussent aperçues de toutes les parties de l'édifice. Il est évident que dans la cathédrale de Metz la ligne du transepts se trouve brisée à cause du caractère de construction fixe que l'on vient de donner à l'orgue d'accompagnement, en le plaçant sur un soubassement de maçonnerie. Il fait observer d'une part que la hauteur de cette construction empêche d'apercevoir des vitraux magnifiques que nous devrions mettre en évidence, s'ils ne l'étaient pas; et que, d'autre part, son volume empêche les bas-côtés d'être suffisamment éclairés par les vitraux du transepts et par ceux du chœur qui, vus du bas de l'édifice, offraient une belle perspective. M. d'Arros fait remarquer au surplus que l'ancien orgue suffisait pour les besoins du culte, et que si l'on voulait un instrument d'accompagnement; on n'avait qu'à se procurer un de ces harmoniums puissants tels que l'industrie moderne sait les faire : il aurait eu l'avantage de coûter beaucoup moins, occupant un volume moins considérable, on aurait pu le loger au chœur, et il aurait eu au moins le mérite de répondre à sa destination; c'est-à-dire d'accompagner les chants, car on ne peut se dissimuler que l'orgue qu'on vient d'édifier à grands frais ne pourra pas, à cause de sa situation trop rapprochée des

chanteurs, remplir cette fonction ; les sons qui en sortiront couvriront toutes les voix. Si enfin, ajoute-t-il, quand on s'occupera sérieusement de la disposition du chœur, on trouvait nécessaire un orgue d'accompagnement, rien de plus facile que d'en commander un, parce qu'on pourrait le loger dans l'intervalle compris entre deux piliers, c'est là qu'est sa véritable place. On n'a à cet égard qu'à consulter en France ou en Belgique la disposition de tous les orgues d'accompagnement, on les verra toujours au chœur et jamais dans le transepts. Il termine en demandant que de nouvelles démarches soient faites devant l'autorité compétente pour amener la disparition de cet orgue regrettable à tant de titres.

M. Paul Purnot, partageant les considérations qui viennent d'être développées par M. d'Arros, ajoute que quand on jouera de cet orgue, il deviendra impossible aux assistants de se tenir dans le voisinage de cet instrument, ce qui aura nécessairement pour effet de faire désertir la partie droite du transepts.

M. le capitaine Folly pense que tous nos efforts devraient tendre à faire preuve du goût le plus sévère dans la disposition intérieure de notre cathédrale, afin que le Gouvernement fût engagé à nous accorder de nouveaux fonds, non-seulement pour le dégagement du pied de l'édifice qui est en voie de s'exécuter, mais encore pour les autres embellissements qu'on réclame depuis longtemps.

M. le Président rappelle que l'Académie de Metz a eu à s'occuper en 1842 d'un projet de construction d'un orgue au bas de la cathédrale, qu'elle avait nommé une commission composée de MM. Emy et Soleirol, mais que malheureusement ce projet est resté sans suite.

Les différentes observations qui précèdent sont partagées par l'assemblée.

L'heure avancée ne permettant pas d'entendre la lecture d'un rapport de M. de Bollemont, cette communication est remise à la séance suivante.

Ouvrages offerts à la Société.

Compte rendu de la situation et des travaux de la Société d'émulation de Montbéliard, 1857-58-59, 4 vol. in-8°. (Rap. M. Purnot.)

Mémoire sur trois tiers de sou d'or semi-romains, par M. Namur. (Rap. M. de Bonteiller.)

Rapport sur les travaux de l'Institut archéologique liégeois pendant les dix dernières années, par M. d'Otreppe de Bouvette.

Annales de la Société d'émulation des Vosges, 1861. (Rap. M. Durand.)

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie. (Rap. M. de Bussy.)

Mémoires de la Société archéologique de Touraine, 1860: 4 fascicules.

Mémoires de la Société impériale d'Archéologie du midi de la France. Toulouse, 1861, in-4°.

La cité de Limes, près Dieppe, par M. l'abbé Cochet.

SEANCE DU 8 MAI 1862.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance.

M. le Président donne lecture d'une lettre par laquelle M. Chabert, notre confrère, offre à la Société deux médailles en argent qui, décernées en notre nom, auraient pour but d'encourager les travaux archéologiques et historiques. L'une est destinée à récompenser l'auteur de la restauration la plus intelligente d'un édifice religieux situé dans le département; et l'autre à récompenser l'auteur d'un mémoire répondant à une question relative à l'histoire locale, proposée par nous et mise au concours.

Le bureau, tout en étant sincèrement touché de la marque de sympathie que nous donne notre érudit confrère ainsi que de la confiance qu'il accorde à nos lumières, croit devoir faire observer au sujet de la seconde médaille que la Société d'archéologie, dont l'objet est essentiellement pratique, doit plutôt récompenser des travaux faits que d'en susciter de nouveaux et qu'elle empiéterait par là sur les attributions de son aînée, l'Académie impériale. M. le Président est prié de témoigner, en notre nom, à M. Chabert notre reconnaissance et de lui faire part en même temps de cette observation.

Le secrétaire donne lecture de deux lettres : l'une du 5 avril dernier, par laquelle M. le secrétaire perpétuel de l'Académie de Stanislas nous invite à assister à la séance publique qui se tiendra le 22 mai dans le grand salon de l'Hôtel-de-Ville de Nancy, et l'autre du 20 avril, par laquelle M. le Président de l'Académie impériale nous invite à assister à la

séance publique qui se tiendra le 11 mai courant dans le grand salon de l'Hôtel-de-Ville de Metz.

M. Vieillard, d'Étain, communique un fort bel émail byzantin sur fond d'or représentant saint Thadée, autrement dit saint Jude (*Judeus qui non est Iscariotas*), qui ornait avec l'image des autres apôtres, dans l'abbaye de Beaulieu en Argonne, les vantaux d'une armoire où l'on renfermait les vases sacrés.

Il est probable, dit-il, que ces médaillons avaient précédemment servi de décoration à une châsse. Ayant été vendus au moment de la Révolution, comme vieux cuivre, à un chaudronnier, tous ces émaux furent brisés et fondus, à l'exception de celui qui passe entre les mains des membres présents à la séance et qu'on a trouvé entre les mains de l'ouvrier qui s'exerçait à poinçonner au revers des lettres à coup de marteau. Il est remarquable que cette pièce ait pu résister à une si rude épreuve.

M. Bellevoye dépose sur le bureau une monnaie d'or de Néron trouvée à Thionville et d'une belle conservation.

M. de Bouteiller présente un médaillon d'or au type d'*Ælius Verus* et portant au revers cette légende : *Concordiæ Augustorum*. Ce bijou, tout à fait hors ligne, est entouré d'un cercle d'or à jour et muni d'un crochet qui permettait de le suspendre au cou et de s'en servir comme d'une amulette.

M. Guérey, qui a eu l'obligeance de s'occuper de la confection de notre diplôme en présente un exemplaire. Il réunit les suffrages des membres présents à cause de l'extrême simplicité du dessin qui ne manque cependant pas d'une certaine distinction. M. le Président prévient ceux des membres de la Société qui désirent obtenir un de ces titres, qu'ils n'ont qu'à en faire la demande pour se le faire délivrer, en ayant soin d'y joindre la somme d'un franc, suivant le prix fixé en séance. Il rappelle en outre aux sociétaires qui sont

sur le point de voyager qu'ils peuvent, dès à présent, obtenir sans frais une lettre de recommandation qui leur donnera plus facilement accès dans les musées et collections particulières des villes qu'ils traverseront.

M. Cailly fait hommage à la Société d'une petite brochure extraite d'un almanach que publie, en ce moment, M. Lorette, libraire à Metz. Il contient deux pièces : l'une, la *Prise de possession de la seigneurie de Marange, Narpange et autres lieux*, et l'autre un *Factum pour Jean et Charles de Saint-Jure, escuyers, sieurs de Marange, appelants, contre les habitants de Marange*. Il montre que M. Lorette a eu une excellente idée en adoptant ce mode de publication pour certaines pièces historiques qui n'ont pas un assez grand intérêt pour être publiées séparément, mais qui, détachées de l'almanach et réunies au bout d'un certain nombre d'années, ne laisseront pas de constituer à peu de frais un volume fort curieux.

M. le Président fait observer que c'est là la mise à exécution d'une idée qu'il avait déjà exprimée au sein de l'Académie, avec le désir de voir fonctionner une commission qui s'est occupée trop peu de temps de la publication d'un almanach.

M. Olivier Hallez d'Arros dépose sur le bureau deux médailles en bronze qu'il s'était chargé de nous rapporter de Paris. L'une représente d'un côté le buste de l'Empereur entouré de cet exergue : *Napoléon III Empereur*, et porte de l'autre cette légende : *Réunion des Sociétés savantes de l'Empire, 22 novembre 1864*. La seconde médaille représente d'un côté le buste du donataire avec cette légende en haut : *ARCISSE DE CAUMONT, NÉ A BAYEUX LE 28 AOUT 1801*, et en bas : *TE SAXA LOQUNTUR*; au revers on lit au milieu d'une couronne de lauriers : *AU FONDATEUR DIRECTEUR DE L'INSTITUT DES PROVINCES DE FRANCE . DES CONGRÈS SCIENTI-*

FIQUES . DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE . DE L'ASSOCIATION NORMANDE, ETC. 1861. avec l'exergue : § GRATITUDE, AFFECTION, DÉVOUEMENT. § SEMONS, MARCHONS TOUJOURS, RÉCOLTERA QUI POURRA.

M. Olivier Haliez d'Arros, qui a bien voulu nous représenter au Congrès des délégués des Sociétés savantes dont la réunion a eu lieu à Paris, sous la direction de M. de Caumont, le 22 mars dernier, a fait en cette qualité un rapport sur nos travaux de l'année dernière qu'il dépose sur le bureau et ajoute quelques détails sur la physionomie générale de ces séances qui ont été fort suivies et qui se sont prolongées jusqu'au 29.

Les séances se répartissaient entre quatre sections différentes destinées : la première au compte rendu des travaux des Sociétés de province ; la seconde à l'agriculture ; la troisième aux sciences physiques et naturelles ; la quatrième enfin à l'archéologie. En dehors de nos études favorites, il cite au nombre des travaux les plus importants le rapport de M. de Lesseps au sujet du percement de l'isthme de Suez et de l'influence morale de cette œuvre gigantesque sur les peuplades égyptiennes.

En ce qui touche l'archéologie, des discussions très-intéressantes se sont ouvertes sur l'opportunité des peintures murales et des tapisseries dans la décoration intérieure de nos églises, et, pour notre honneur, nous devons noter ici que notre confrère M. Auguste Prost est l'un de ceux qui ont pris la meilleure part à ce curieux entretien. D'un autre côté, M. Raymond Bordeaux a répondu avec cet esprit piquant et cette sûreté de goût qu'on lui connaît, à cette question du programme. « Les tapisseries des Gobelins sont-elles dans la bonne voie ? » Il a soutenu la négative en s'appuyant sur ce que ces tapisseries, au lieu d'avoir de grandes lignes architecturales qui puissent se relier à l'architecture d'un édifice, se perdent dans des détails infinis qui appartiennent à la peinture. M. Haliez cite encore le rapport de M. Ducha-

telier sur les tumulus du Finistère et sur les fouilles qu'il y a fait pratiquer sous ses yeux.

Enfin la réunion empruntait un intérêt tout particulier à la remise solennelle de la grande médaille d'or offerte à M. de Caumont, comme gage de la reconnaissance des membres de l'Institut des provinces. Elle lui a été remise, au milieu d'une triple salve d'applaudissements, par M. de Cussy, président de la commission chargée de l'exécution de ce projet et qui, en cette qualité, a obtenu un exemplaire de cette médaille en vermeil.

Admission de membre.

Le bureau a admis au nombre de ses membres honoraires M. Coste, juge à Schélestadt, à cause des travaux importants dont il est l'auteur.

Travaux.

Le R. P. Bach lit un extrait d'un mandement récent de Mgr Donnet, archevêque de Bordeaux, qu'on ne connaît probablement pas à Metz et qui est un nouvel hommage rendu à notre Cathédrale. Ce passage est ainsi conçu :

« En parlant de l'oubli dans lequel étaient tombées plusieurs de nos grandes basiliques, je mets en première ligne la cathédrale de Metz. Je la revoyais, il y a trois mois à peine, avec un indicible enthousiasme. Quel vaste et imposant vaisseau ! comme toute cette architecture est vraiment inspirée ! quelles combinaisons d'ombre et de lumière, de perspectives et de lointains ! »

« L'église Saint-Étienne de Metz offre surtout le plus somptueux appareil de vitraux peints que je connaisse : on dirait qu'elle a voulu être à jour des pieds à la tête. On se sent comme enchaîné dans ce magnifique sanctuaire, où il est difficile de ne pas s'écrier avec le prince des apôtres : *Il est bon d'être ici, faisons-y notre demeure.* »

« M. le chevalier Joseph Bard, qui se fait gloire d'avoir découvert ce beau monument, partage notre conviction ; il ne craint pas d'avancer qu'après avoir vu les plus grands et les plus riches temples du monde catholique, aucun n'a fait naître en lui une impression pareille. Il n'excepte ni Notre-Dame d'Amiens, ni le dôme de Milan, ni Saint-Étienne de Bourges, ni Saint-Marc de Venise. »

« La cathédrale de Metz, vue à l'intérieur, ajoute-t-il, est au-dessus des basiliques anciennes et modernes, elle prime sur toutes, nous ne connaissons rien qui lui soit comparable ¹. »

Le P. Bach fait remarquer qu'en effet la largeur de la nef de colonne à colonne, qui à Amiens est de 12 mètres et à Cologne de 13, mesure à Metz 14 mètres.

M. le Président dit que les témoignages d'admiration n'ont pas manqué à notre vieille basilique, que le chevalier de Bard appelait spirituellement la *Lanterne de Dieu*. On doit citer, au nombre de ses fervents admirateurs à l'étranger, le Ministre des travaux publics en Prusse, et dans une sphère plus modeste un savant professeur de Stockholm qui avait beaucoup voyagé et qui lui reconnaissait un rang élevé parmi les édifices du moyen âge.

M. Dommanget a la parole pour une communication.

« M. le président Jeantin, dit-il, continue la publication du *Manuel de la Meuse* pour l'arrondissement de Montmédy. La dix-neuvième livraison, sous l'article *le Rocher de Mad*, p. 1203, contient, à l'occasion d'une découverte récente, une notice archéologique qui n'est pas dépourvue d'intérêt et qu'il demande la permission de lire.

« En déblayant dans la pièce dite *Sous-les-Vignes*, pour évaser les abords du débarcadère (chemin de fer de Virton à Montmédy),

¹ Recueil des mandements de Mgr Donnet, tome I^{er}, page 90.

à l'entrée du souterrain, les terrassiers, tranchant le talus à vive arête, sur une hauteur de 10 à 15 mètres, par masses violemment détachées, ont surpris le secret de dépôts funèbres confiés à la terre depuis près de dix-huit cents ans. A la tranche, à un mètre du sol, ont apparu :

» D'abord les fragments énormes de la base circulaire d'un monument, dont toute la partie supérieure a dû être enlevée de temps immémorial. Quelques segments sculptés ont fait connaître que ce soubassement qui portait évidemment une rotonde, avait reposé sur un massif de 8 mètres 45 centimètres de diamètre, donnant en circonférence 26 mètres 53 centimètres de développement ; ensuite des fragments d'une pierre victimaire, avec ses rigoles pour l'écoulement du sang des animaux immolés.

» A côté des fragments de cette base ont apparu simultanément la tranche médiale et les matières noirâtres de deux bûchers d'incinération affaissés sur un terrain rougi et calciné par l'action du feu : cendre, charbons encore empreints de la graisse des cadavres, bois enfumés, débris de poterie friable, réceptacles encore huileux de la graisse des entrailles ; puis, tout près de là, des fragments de réchauds en cuivre, avec d'autres charbons, clous en fer et pointes en bronze de fortes dimensions ; madriers à demi-consumés de *bustum* — ossements énormes et nombreux, accumulés près de la rotonde ; cornes et autres débris de béliers ou taureaux sacrifiés au dieu des mânes, à Mercure, conducteur des âmes aux lieux infernaux, il est probable.

» A la chute de nouvelles terres, trois *cubes* massifs s'échappèrent à 10 mètres de distance l'un de l'autre et roulèrent aux pieds des ouvriers ébahis. Ce sont ces trois cubes creux, avec leurs couvercles, le tout, ainsi que les fragments monumentaux et ceux de la table sacrificatoire, en pierre blanche, de la grande oolithe, pierre étrangère aux carrières des environs : l'un de ces ossuaires mesure 0^m,76 en tous sens ; le second, 0^m,74 ; le troisième, 0^m,53 seulement.

» Ce sont ces cubes funéraires qui viennent nous dévoiler les secrets du tombeau des plus anciens temps. Le premier était vide ; aurait-il été violé quand fut brisé et renversé le monument ?..... Destruction qu'on peut reporter au passage d'Atilla, alors du *sund-fluth* des barbares dont les ravages sont constatés dans tout le Trévirois.

» Mais les deux autres *ossaria* sont intacts et ils contenaient des trésors d'archéologie : au milieu de chacun d'abord était une urne en verre bleuâtre, d'une translucidité remarquable, et quant à la forme tous deux sont presque des chefs-d'œuvre de verrier. Le pied, la coupe, la panse, les anses, le col, le couvercle de ces vases sont d'une pureté de dessin, d'une régularité de courbe et de ciselure vraiment remarquables. On voit que les arts de la Grèce avaient déjà, avec les vainqueurs, pénétré chez les peuples conquis : tout indiquerait même que par la nature de son sol liasique et friable, sableux et riche en nitre, notre *verniacensis* déjà n'avait plus rien à envier à l'Italie, ni pour la céramique, ni pour les cristaux.

» A côté de chaque *cib-ossuaire* renfermant les ossements et les cendres des corps, étaient deux autres vases pareillement en verre mais plus petits : l'un en forme de boîte à thé, contenait un résidu noirâtre et rougeâtre..... peut-être le résidu du cœur ou le sacrifice du sang, ou le vin du repas funèbre?..... L'autre était une laguncule parfaitement latée, encore remplie d'eau, celle indubitablement des lustrations mêlées aux larmes des pleureuses, *præ fixæ*. Ce troisième vase, à panse bombée, à long col s'élevant en zigzag, est d'une forme aussi singulière que rare, mais parfaitement convenable pour empêcher tout écoulement ou évaporation ; aussi l'eau était-elle encore aussi limpide et le vase aussi plein qu'il dût l'être il y a dix-huit cents ans.

» Voici maintenant ce qui rend cette découverte importante pour l'histoire ancienne de Montmédy : c'est la fixation d'une date, la plus reculée possible, avec la certitude de plusieurs habitations romaines auprès des Celtes du *Madiacum*.

» Au milieu des ossements et des cendres de chaque grande urne en verre, se trouvait l'*obole* destinée au passage des ombres, sous le caducée de Mercure, dans les lieux infernaux ; ici cette offrande était un *tétrobole* en argent, pesant 2 gr. 30 cent., c'est-à-dire quatre fois la valeur de la plus petite des monnaies ayant cours chez les Grecs comme chez les Romains.

» A l'*avers*, la face tournée à senestre..... de *Vespasien* ? pour l'une..... de *Domitien* ? pour l'autre... Au *revers*, un *quadrigé* et son conducteur, symbole du dernier voyage au terme de la vie ; point d'*exergue*, aucune inscription ; cette médaille est dentelée. Puis un *Vespasien* en or, puis diverses médailles de ce prince et

de son fils *Domitien*, grands et moyens bronzes des époques diverses de ses dignités comme consul, comme grand pontife, comme César, comme Auguste.....; ce qui fixe les funérailles à l'intervalle de l'an 69 à l'an 80 de l'ère chrétienne, aucune médaille d'autre prince n'étant adjointe à celles précitées.

» La seconde tombelle contenait en outre, en or fin, une chatnette de col ornée de turquoises, parure d'une matrone; plus une longue aiguille en argent, ornement de sa chevelure. »

» Si la vingtième livraison, qui paraîtra dans un mois, ajoute M. Dommanget, renferme quelque chose de plus sur le même sujet, j'en prendrai note et je communiquerai la suite de ces découvertes à la Société, au cas où elle les jugerait dignes d'attirer son attention. »

M. Victor Simon fait observer qu'à une certaine distance du village d'Ancy-sur-Moselle on a trouvé des sépultures renfermant des urnes dans un lieu appelé Champ ploré (plorati); de même c'est à une certaine distance de l'emplacement de Scarpone que M. de Saulcy a retrouvé l'ancien cimetière de cette ville romaine.

M. le capitaine Folly dit que si le *Rocher de Mad* est près de Montmédy, la destruction attribuée par M. Jeantin au *sundfluth* des barbares, lors du passage d'Atila, pourrait bien s'arrêter à une époque moins ancienne et s'expliquer par les travaux du siège mémorable que la place a subi sous le règne de Louis XIV. M. Dommanget répond que l'attention de l'auteur de la note archéologique sera appelée sur ce point et que le doute qui vient d'être soulevé sera probablement éclairci, à l'article *Montmédy*, dont la publication doit suivre de près, dans le *Manuel de la Meuse*, celle de l'article *Rocher de Mad*, auquel appartient la notice communiquée.

M. Victor Simon donne lecture de la notice suivante sur

les dieux lares, dont il exhibe plusieurs spécimens provenant de son cabinet et d'une belle conservation.



Parmi les découvertes qui ont été faites dans le sol de l'ancienne citadelle de Metz, je crois devoir citer particulièrement un petit buste de Mercure, en bronze, très bien conservé et qui paraît avoir été un dieu domestique, un dieu lare. (*Voyez le dessin ci-contre dont l'original se trouve déposé à la bibliothèque de la ville*). On sait que les emblèmes religieux qui représentaient des génies tutélaires étaient généralement petits. Il

y avait plusieurs sortes de dieux lares : ceux des villes, des carrefours, des chemins et ceux des maisons de chaque particulier.

Dans les maisons on plaçait ordinairement les dieux lares près de la porte du foyer, et dans les habitations les plus opulentes on les voyait dans un oratoire particulier.

Les lares étaient des divinités dont on implorait d'une manière toute particulière et journellement la protection et ils étaient considérés comme veillant sur les destinées des campagnes, des villes et des particuliers qui invoquaient leur secours.

Les divinités auxquelles on conférait ce titre étaient en général toutes celles qui étaient choisies pour patrons et tutélaires des lieux et des particuliers ; tous les dieux dont on croyait avoir éprouvé la protection en quelque genre que ce fût. On cite plus particulièrement Janus, Harpocrate, Apollon, Diane, Mercure. On a trouvé dans nos contrées un certain nombre d'images en bronze de ce dernier dieu.

Chaque jour on honorait les dieux tutélaires, on leur offrait du vin, de l'encens, des couronnes de laine ou de fleurs. La victime qu'on leur sacrifiait était ordinairement un porc.

Quelquefois on plaçait aussi au nombre des divinités protectrices l'image de l'empereur régnant.

Plusieurs petits bustes trouvés dans notre pays m'ont paru devoir être classés au nombre des dieux lares. Parmi ceux que je possède il en est que je crois devoir attribuer à Apollon ; un surtout dont la tête est radiée. Un autre, dont la tête est laurée, me paraît représenter l'effigie d'un empereur romain ; il a été trouvé à Tarquinpol près de Dieuze.

Enfin je crois devoir aussi classer parmi les dieux lares une statuette de Mercure qui a un chien à ses pieds, et une statuette panthéonique qui me paraît indiquer que sous une seule figure on représentait à la fois plusieurs dieux dans les laraires. Cette statuette entièrement dorée, que je possède dans mon cabinet, a les attributs d'Harpocrate, d'Apollon, de Minerve, d'Esculape, d'Hercule et de l'Amour ; un chien qu'elle a à ses pieds ne laisse aucun doute sur sa qualité de dieu domestique. La bélière que l'on remarque à cette statuette avait pour destination de la suspendre dans le laraire et peut-être même a-t-elle été portée ; car on sait que des personnes qui entreprenaient des voyages ne voulaient pas se séparer de leurs divinités protectrices. L'on conçoit très bien que plus on pouvait courir de dangers soit à la guerre soit en voyage, plus on sentait le besoin de la protection des dieux. Nous trouvons dans l'histoire de Jules-César un exemple de ce sentiment religieux ; en effet, lorsqu'il montait en voiture il ne manquait pas de réciter un formulaire dont l'influence merveilleuse devait le garantir de verser ¹. D'ailleurs l'usage de porter des amulettes n'a-t-il pas été général, même chez les sauvages ? et ne voyons-nous pas de nos jours différents peuples porter constamment sur eux des signes de la religion qu'ils professent ?

M. de Bouteiller communique une note sur un certain nombre d'anciens religieux des couvents bénédictins de Metz qui se sont distingués par leurs travaux historiques et particulièrement par leurs connaissances approfondies des antiquités de notre ville. Plusieurs de ces religieux ont laissé des noms bien connus de tous ceux qui s'occupent des mêmes matières, et leur mémoire est restée justement

¹ *Du Polythéisme romain*, par Benjamin Constant, tome II, p. 71.

honorée parmi nous. Mais on ignore généralement toute particularité sur leur vie, même l'époque et le lieu de la naissance de la plupart d'entre eux. Le hasard a mis entre les mains de M. de Bouteiller un livre intitulé : *Matricula religiosorum professorum, congregationis sanctorum Vitori et Hydulphi*. — *Nanciei MDCCLXXXII*. Ce livre a été tenu très exactement au courant de l'état de la congrégation par des notes manuscrites jusqu'à la fin du siècle. M. de Bouteiller y a recherché les noms des principaux religieux qui ont marqué dans l'histoire littéraire de Metz, et voici les indications qu'il peut ajouter à leurs noms :

» Dom Pierre Descrochets, né à Verdun fit profession à Saint-Èvre-lès-Toul, le 15 juin 1624; vint à Saint-Arnould de Metz où il passa la plus grande partie de sa vie et mourut dans ce monastère le 14 juin 1672. Il est l'auteur de recherches étendues sur l'histoire des couvents de bénédictins de la ville de Metz, recherches qui sont restées manuscrites. La bibliothèque de Metz possède (mss, vol. 63) l'histoire de l'abbaye royale de Saint-Arnould de Metz, par ce religieux. Cette histoire est conduite jusqu'en 1648 et se termine par une notice sur la congrégation de Saint-Vanne.

» Dom Jean-Pierre Baillet, né à Sedan, fit profession à Saint-Vanne de Verdun, le 29 novembre 1698, puis vint à Saint-Arnould, où il remplit les fonctions de sous-prieur et y mourut le 25 juin 1736. C'était un religieux d'une grande érudition qui a écrit l'histoire de divers monastères et dont notre bibliothèque possède, sous le n° 62, l'ouvrage intitulé : *Antiquitatum Arnulfinarum, libri tres, 1730*, livre précieux où se trouvent diverses pièces inédites d'un grand intérêt. (Catalogue de M. Clerx, p. 38.)

» Dom Sébastien Dieudonné, né à Briey, fit profession à Saint-Vanne, le 9 juin 1736, et passa la plus grande partie de son existence à Saint-Arnould. Plein d'une curiosité active et intelligente, il remplit de renseignements historiques et archéologiques plusieurs volumes manuscrits dont notre

bibliothèque en possède quatre sous les nos 153, 159, 160 et 215. Une autre partie de ces œuvres si précieuses pour les travailleurs de notre temps sont à la bibliothèque d'Épinal. Il mourut, le 7 mai 1783, au couvent de Montiérender.

» Dom Théodore Brocq, né à Châlons, fit profession à Saint-Vincent de Metz, le 4 juin 1704. Il passa ensuite à Saint-Arnould et y mourut le 9 avril 1761, dans sa cinquante-huitième année de vie monastique.

» Ce savant religieux a laissé un monument important de son amour pour le travail. C'est une histoire de Metz en deux volumes in-4^o, très-intéressante et très-bien faite, à laquelle les auteurs de l'histoire bénédictine de Metz ont beaucoup emprunté.

» Cet ouvrage, que Dom Brocq avait reproduit quatre fois pour en laisser un exemplaire à chacune des maisons de son ordre à Metz, existe dans notre bibliothèque à l'état de double exemplaire, sous les nos 128-129 et 130-131. On a de plus un abrégé manuscrit offert par l'auteur à Saint-Vincent, en 1760, sous le n^o 132, et enfin un mémoire de lui sur divers événements historiques du dix-septième siècle, inséré dans le Recueil 151. (Voir, sur les ouvrages de D. Brocq, la notice insérée par M. Clerx sur ce sujet à la page 104 de son catalogue des manuscrits de la ville.)

» Dom Jean François, né à Acremont en Ardennes, fit profession au monastère de Beaulieu, le 13 octobre 1740. Il vint à Saint-Clément et en devint prieur. Il fut l'un des auteurs de l'histoire bénédictine de Metz et publia le *Dictionnaire austrasien* en 1773. Il fut membre de la Société royale des lettres, sciences et arts, dès sa fondation en 1760, et prit une part active à ses travaux. Il vivait encore lors de la dispersion des religieux, en 1790, et quitta Metz à cette époque. On ignore la date et le lieu de sa mort.

» Dom Nicolas Casbois, né à Huiron, diocèse de Châlons, fit profession à Beaulieu le 7 avril 1745. Il devint prieur de ce monastère, puis prieur de Saint-Symphorien de Metz,

fut honoré des fonctions de supérieur général de la congrégation en 1786-87-88. Il professa à Metz un cours de mathématiques avec beaucoup d'éclat et fit partie de la Société royale dès 1760. Il resta dans cette ville lors de la suppression des couvents. Il y mourut le 3 février 1795.

» Dom François-Antoine Robert, né à Damvillers (Meuse), fit profession au monastère de Hautvilliers, le 11 juin 1743. Il fut envoyé à Saint-Arnould et en devint sous-prieur. Il fut le collaborateur de Dom Tabouillot et de Dom Jean François dans la recherche et la mise au jour des *Preuves* de l'histoire de Metz. Il mourut le 20 juillet 1790, au moment où la communauté allait être dissoute.

» Dom Nicolas Tabouillot, né à Marville (Meuse), fit profession à Hautvilliers le 29 décembre 1750. Il devint prieur du couvent de Saint-Symphorien de Metz et montra une remarquable aptitude pour les études historiques. On lui doit une grande part dans l'*Histoire de Metz*, et la partie non imprimée des *Preuves* est son œuvre exclusive. Il fut en outre l'auteur de différents mémoires conservés à la bibliothèque de la ville sous les nos 149, 150, 151. Il fit partie de la Société royale dès son origine, mais la douceur de son caractère n'était pas égale à la supériorité de son esprit. Dom Jean-François se plaint, dans une note, des difficultés qu'il rencontra avec *ce bouillant religieux*. Envoyé ensuite à Saint-Arnould, il fut un des deux religieux de ce couvent qui profitèrent de la liberté que leur offrit la révolution et quitta le monastère en 1790. Il se retira à la citadelle, chez Mme Ledoux, sa nièce, et y mourut le 4 prairial an VII.

» Dom Jean-Baptiste Maugerard, né à Auzéville (diocèse de Verdun), fit profession à Sainte-Marie de Mouzon, le 6 juin 1751. Il fut bibliothécaire de Saint-Arnould, secrétaire de l'évêché et membre de la Société royale en 1760. Notre bibliothèque conserve des notes de lui pleines d'érudition sur la *Chronique des Evêques de Metz* (nos 47-48). Il

est bien regrettable qu'on ait perdu ses recherches sur les monuments romains signalés dans le *Templum metensibus sacrum*. Il se fixa à Metz lors de la dispersion des religieux et y mourut le 13 juillet 1815, à l'âge de 82 ans, en son domicile, place d'Armes, 278. Il est enterré à gauche de la porte d'entrée de l'église de Scy.

» Dom Joseph Cajot, né à Verdun, fit profession à Hautvilliers, le 29 juin 1743, et vint à Saint-Arnould. Il fit paraître, en 1760, son livre intitulé : *Les Antiquités de Metz*, ouvrage rempli d'érudition et de sagacité. Il quitta Saint-Arnould pour Saint-Airy de Verdun, et y mourut le 7 juillet 1779.

» Dom Bernardin Pierron, né à Virton, fit profession à Saint-Vanne, le 3 décembre 1761. Il fut envoyé à Metz et devint professeur d'éloquence au collège de St-Symphorien. Il fit partie de la Société royale en 1778, et fit paraître, en 1779, son *Templum metensibus sacrum*, poème latin consacré à la gloire de notre cité, contenant, sous une forme très-élégante, une foule de renseignements biographiques et historiques du plus grand intérêt. Il vivait encore lors de la suppression des monastères et n'est point mort à Metz. »

M. Dommanget croit devoir avancer, parce qu'il le sait de science certaine, que D. Tabouillot est mort à Metz en remplissant jusqu'au dernier jour ses devoirs de prêtre, et n'était sorti de son couvent que par la force des circonstances. Il s'engage à compléter ces renseignements à la séance suivante.

M. de Bollemont a la parole pour la lecture d'un rapport déposé à la dernière séance : Il est ainsi conçu :

L'illustre cité de Liège, dont les princes-évêques ont occupé une grande place, au moyen âge et dans les premiers siècles de l'histoire moderne, compte plusieurs sociétés savantes : au nombre

de celles-ci, l'*Institut archéologique liégeois* a bien voulu nous adresser les dernières de ses intéressantes publications.

Située sur les bords de la Meuse, au confluent de l'Ourthe et de la Vesdre, la ville de Liège ne revendique pas, comme Metz, une origine antérieure à la domination romaine ou même suffisamment connue dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. Mais capitale d'une principauté indépendante, d'un pays riche, dont la population s'est toujours distinguée par son activité guerrière, industrielle et éclairée, elle présente de riches annales. Son histoire a été écrite, à partir du dixième siècle, par des prêtres ou des religieux qui se sont succédé sans interruption notable, et dont plusieurs, comme Gilles d'Orval, Jean Chappeauville, les PP. Fisen et Foullon, mériteraient d'être plus connus en France.

Chef-lieu du département de l'Ourthe pendant le premier empire, aujourd'hui celui de la province qui porte son nom depuis que la Belgique, avec l'appui des armes françaises, a reconquis son indépendance, la ville de Liège, qui compte 80,000 habitants et dont l'importante industrie est en progrès continu, ne se recommande pas moins par son amour pour les arts, les belles-lettres et les études archéologiques.

Les premiers statuts organiques de l'*Institut archéologique liégeois* sont du mois d'avril 1850; ce qui semble reporter à une douzaine d'années la fondation de cette société savante. Depuis cette époque elle a publié, par livraisons, un Bulletin formant aujourd'hui quatre tomes complets. C'est de la première livraison du tome V, récemment sortie des presses liégeoises, puisqu'elle est au millésime de 1862, que je dois vous rendre compte: et je regrette que cette mission n'ait pas été confiée de préférence au vénéré collègue qui nous a déjà, et tout récemment encore, entretenu de plusieurs études ou notices attrayantes offertes à notre Société par l'honorable et savant président de l'*Institut archéologique liégeois*. Vous avez déjà nommé M. d'Otreppe de Bouvette, conseiller honoraire à la cour de Liège, membre de l'Académie d'archéologie de Belgique et d'une quantité d'autres Sociétés belges et françaises. S'il nous a donné de nombreuses marques de bienveillance, nous pouvons dire que notre sympathie est acquise à son caractère aussi bien qu'à ses œuvres.

Les statuts constitutifs de l'*Institut archéologique liégeois*, en 13 articles, se trouvent en tête de la livraison que j'ai examinée et

qui contient 238 pages : ils révèlent l'active et puissante organisation de cette Société, qui compte seize *membres effectifs*, tous domiciliés dans la province. Ceux d'entre eux qui, « sans excuses valables, » n'assistent pas à quatre séances consécutives, sont censés démissionnaires ; aucune résolution ne peut être prise si cinq *membres effectifs* au moins ne sont présents. (Art. 4). » Trente membres honoraires, cinquante membres correspondants, et des membres associés en nombre illimité, composent le personnel de l'*Institut archéologique liégeois*. On rencontre, sur la liste, les noms de plusieurs Français bien connus par les services qu'ils rendent à la science archéologique, notamment celui de l'illustre M. de Caumont.

Par une heureuse fortune, au nombre des documents que je dois analyser, se trouve un rapport fait le 15 novembre dernier, par M. d'Otreppe de Bouvette, en sa qualité de président de l'*Institut archéologique* (pages 61 à 96) : c'est un exposé sommaire des actes et des travaux accomplis par cette Société, pendant la période des dix ans qui viennent de s'écouler. L'honorable président, répondant aux désirs qui lui avaient été exprimés, a voulu, ainsi qu'il le dit en commençant, « mesurer le chemin parcouru et montrer, au milieu d'entraves et de difficultés, ce qui reste encore à faire » pour atteindre quelques-uns des buts assignés aux efforts de la Société. »

Les cinq objets principalement indiqués comme buts par M. d'Otreppe de Bouvette, ont une si grande analogie avec ceux de notre institution, que je crois utile de les transcrire textuellement. En effet, des conseils aussi judicieux ne peuvent être trop répétés :

« 1° Étudier les vieux documents, compulser les archives, inter-roger les anciennes chroniques, les chartes, les légendes, et ensuite consigner dans des bulletins les fruits de vos patientes recherches, les résultats de vos découvertes ;

» 2° Solliciter des Sociétés savantes leurs annales en échange des vôtres, et par elles et les nombreux ouvrages dont il vous est fait hommage, commencer une *bibliothèque* dont l'intérêt, le mérite et la valeur augmentent chaque jour ;

» 3° Remuer le sol pour y découvrir les secrets du passé et même parfois, mais avec respect, les révélations de la tombe ; étudier les ruines, veiller à la conservation des anciens monuments et indiquer les lieux où des fouilles pourraient être pratiquées avec chance de succès ;

» 4° Creuser ces lieux et fouiller ces ruines afin d'en faire
 » sortir les curieux débris des Âges ; recueillir les objets d'art
 » anciens et des fragments détachés des vieux monuments que
 » recouvre la poussière des siècles, et, à l'aide de ces matériaux,
 » et aussi par des achats et des dons, établir les fondements, jeter
 » les bases d'un Musée archéologique ;

» 5° Enfin demander au *pouvoir* qui encourage vos travaux et
 » qui sait apprécier votre zèle désintéressé et vos talents, demander
 » un *local*, non obscur, incomplet et *provisoire* comme naguère,
 » mais éclairé, spacieux et *définitif*, pour y placer vos collections ;
 » créer et ouvrir un Musée, moins encore pour éveiller la curiosité
 » et porter aux recherches, que pour aider au développement des
 » arts et des sciences historiques. (Pages 61 et 62.) »

Ne dirait-on pas, Messieurs, que ce n° 5 a été écrit pour nous, tant il s'applique à notre situation actuelle ? Ne désirons-nous pas aussi la concession d'un local suffisant, l'établissement d'un Musée spécial pour recueillir et classer nos richesses archéologiques ? Que les efforts déjà faits pour atteindre ce but soient encore renouvelés jusqu'à ce que nous puissions obtenir un résultat si important pour l'avenir de notre Société !

Dans le § VII de son rapport (pages 90 à 94), M. d'Otreppe de Bouvette raconte, avec une agréable vivacité de style, toutes les tribulations des quatre déguerpissements successifs qu'a dû subir le Musée liégeois ; avec une énergique franchise, alliée toutefois à sa courtoisie habituelle, il se plaint de ceux qui ont amené ces fâcheux changements. Enfin, grâce à une persévérance infatigable et aux démarches réitérées de son président, l'*Institut archéologique liégeois* espère avoir trouvé un asile définitif dans l'aile sud du vieux palais, du côté de la rue Sainte-Ursule.

L'excellent rapport de l'honorable président fait parfaitement apprécier tous les services que l'Institut liégeois a déjà rendus à la science archéologique, et chacun des sept paragraphes dont il se compose mériterait d'être analysé avec détail, si je ne craignais de dépasser les bornes que m'imposent la multiplicité et la variété des autres sujets traités dans la livraison actuelle. Je ne puis que renvoyer à une lecture attentive de ce qui est encore dit, à propos des publications de l'Institut liégeois, de l'échange de ses Bulletins avec ceux d'autres Sociétés, de la bibliothèque à organiser, des problèmes historiques à résoudre, des fouilles déjà faites ou à faire,

des ruines à étudier, des monuments à conserver, des découvertes archéologiques qui ont été faites dans le pays ou qui présentent des chances de réussite. Tout est à noter dans les souvenirs du lecteur, qui trouvera agrément et profit, en même temps qu'il sera toujours charmé du ton chaleureux et patriotique qui règne dans tout le rapport.

Les autres travaux et documents qu'on peut encore consulter dans la livraison dont je rends compte sont au nombre de sept. Tous rentrent parfaitement dans la spécialité des études d'archéologie et d'histoire, mais tous ne peuvent commander également votre attention. Quatre, d'ailleurs fort remarquables par l'érudition de leurs auteurs et fort intéressants pour les habitants du pays de Liège, sont peu susceptibles d'analyse; je me bornerai donc à les mentionner très-sommairement.

1° La première de ces estimables productions est une notice sur *Modave*, ancienne seigneurie du pays de Liège, par M. J.-A. Henrotay, curé actuel de ce charmant village. Une source du Petit-Modave, dite le Gros-Bouillon, aurait été proclamée par une commission de chimistes (nommée par le gouvernement français sous Napoléon I^{er}) comme fournissant l'eau la plus saine et la plus légère de tout l'empire (p. 38). L'église et le château du Grand-Modave méritent surtout l'attention des architectes et des archéologues. La chapelle dite *de Marchin* renferme les mausolées fort remarquables de plusieurs membres de cette illustre famille. L'építaphe de Jean Ferdinand, comte de Marchin, mentionne qu'il a été maréchal de France... qu'il a commandé en Allemagne les armées du roi très chrétien... et qu'il est mort le 8 septembre 1706, vingt-quatre heures après avoir été blessé à la levée du siège de Turin (p. 40). Le château est bâti sur un rocher à pic très élevé; à l'intérieur il est décoré avec une magnificence admirable (p. 44). Il a appartenu « à Arnold de Ville, qui épousa Anne-Barbe de Courcelles, le 16 octobre 1708. De ce mariage est issue une fille » unique, Anne-Marie-Barbe de Ville, *née à Metz, le 25 mai 1713*, » et qui épousa le duc de Montmorency. Leur fils, Anne-Léon de » Montmorency, avait proposé et fait agréer à Louis XVI le château » de Modave comme lieu de refuge. Le comte d'Artois et d'autres » grands personnages y étaient déjà réunis et attendaient avec

» impatience l'arrivée du roi, lorsqu'on apprit son arrestation à
» Varennes (p. 48). »

La première machine hydraulique pour élever les eaux dans le château de Modave, reconstruit de 1650 à 1666, est due à Rennequin Sualem, habile mécanicien, fils d'un charpentier de Liège, qui appliqua ensuite son système pour la construction de la fameuse machine de Marly¹.

2^o M. Ferdinand Henaux, membre effectif de l'Institut archéologique liégeois, a donné une très intéressante notice sur l'ancienne garde bourgeoise de la cité de Liège qui portait le nom de *Compagnie des dix hommes* (p. 51). Cette garde fut ainsi nommée parce que chacun des trente-deux métiers de la bonne ville devait fournir dix compagnons pour en faire partie : elle aurait donc pu tout aussi bien s'appeler la *Compagnie des trois cent vingt hommes*. C'est à la suite d'un terrible soulèvement qui éclata à Liège, le 5 janvier 1433, que fut instituée cette garde permanente, qui était spécialement chargée de veiller à la sûreté de la personne des bourgmestres, et de défendre l'hôtel de ville contre toute agression (p. 52 et 53). Les documents authentiques cités par M. Henaux sont fort curieux : ils prouvent de la manière la plus certaine toutes ses assertions au sujet de cette milice bourgeoise, qui fut abolie, en 1684, par le prince-évêque de Liège, Maximilien de Bavière (p. 55).

3^o M. Stanislas Bormans, aussi membre effectif de l'Institut liégeois, docteur ès-lettres, membre correspondant de l'Académie d'archéologie de Belgique et de plusieurs autres Sociétés savantes, explique, dans une autre notice, comment il a découvert un fragment important d'une *chronique liégeoise inédite* du treizième siècle. Ce fragment sur parchemin servait de reliure à un petit

¹ M. J.-A. Henrotay, auteur de cette intéressante notice, donne de curieux détails (p. 47) pour démontrer que c'est bien à Rennequin Sualem et non pas à Arnold de Ville, fils de Winand de Ville, bourgmestre de Hoy, qu'il faut attribuer la création de la machine de Marly ; il dit à ce sujet « qu'on a cru généralement en France que cet Arnold de Ville en a été le véritable » inventeur, tandis qu'à Liège tout le monde sait que cet honneur revient à Soalem. » C'est bien aussi l'opinion des Liégeois qui a prévalu depuis longtemps en France.

volume in-4°, déjà intéressant par lui-même. Il paraît comprendre un espace de vingt années, de 1227 à 1247. L'opinion de M. Bormans est que Gilles d'Orval, un des anciens historiens du pays de Liège, a dû faire de nombreux emprunts à cette chronique (p. 177 à 186). Le texte latin de ce fragment a été restitué avec le plus grand soin et avec l'indication des lacunes ou des mots douteux ; reproduit *in extenso* (p. 186 à 190), il se trouve éclairci par une quantité de notes savantes qui doivent être fort appréciées par les amateurs des études historiques du pays de Liège (p. 191 à 197).

4° M. A. Déjardin, capitaine du génie à Anvers, membre correspondant de l'Institut archéologique liégeois, de l'Académie d'archéologie de Belgique, etc., dont les recherches sur les cartes de la principauté de Liège ont déjà été insérées dans le *Bulletin liégeois*, a donné, dans la livraison actuelle, un important supplément à ces premières recherches (p. 199 à 218). Cette monographie de cartes et de plans suppose les investigations les plus consciencieuses, et elle a été soignée de manière à satisfaire les amateurs les plus difficiles.

J'arrive à l'analyse d'un mémoire important qui se recommande surtout aux esprits occupés de recherches historiques à un point de vue plus général : je veux parler d'un travail considérable sur *Chèvremont*, fameuse forteresse du pays liégeois. Cette étude, aussi concise que savante, a été composée par M. J. Raikem, ancien président de la chambre des représentants de Belgique, ancien ministre de la justice, procureur général près la cour d'appel de Liège, et membre honoraire de l'Institut archéologique liégeois ; elle présente un résumé complet des origines carlovingiennes, à remonter à Pépin de Landen, maire du palais en Austrasie, et aïeul de Pépin d'Héristal¹, et elle contient presque autant de faits que

¹ On sait que Charles Martel, fils naturel de Pépin de Héristal, a été le père de Pépin-le-Bref, premier roi de la race carlovingienne. *Landen*, *Héristal* et *Jupille* sont trois localités comprises dans le pays de Liège et sont citées par les savants liégeois comme ayant été le berceau de cette race illustre. Mais à Liège, aussi bien qu'ailleurs, on ignore le lieu où est né Charlemagne, et M. d'Oireppe de Bouvette, dans le rapport que je viens de citer, pose ce problème historique (page 66) comme attendant toujours une solution.

de mots. Aussi pourra-t-elle être consultée avec le plus grand fruit par celui qui voudra, en peu de temps, se remémorer les ancêtres de Charlemagne, les divers partages de son empire, la fondation et les différentes transformations du royaume appelé *Lotharingie*.

La forteresse de Chèvremont a joué un rôle très important jusqu'au onzième siècle ; mais les événements retracés sont si multipliés, que leur étude exige la plus grande attention. Aussi, Messieurs, je ne vous donnerai qu'un résumé très succinct du savant travail de M. Raikem.

C'est à Ansegise, qui fut un des principaux officiers de Sigebert II, roi d'Austrasie, et qui avait épousé Begga ou Begge, fille de Pépin de Landen, qu'on attribue la construction de la forteresse de Chèvremont¹ : elle a servi plusieurs fois de refuge, à l'époque des incursions des Normands (page 4). De 911 à 986 elle est souvent désignée dans les démêlés continuels entre les princes et souverains de cette époque agitée. C'est d'abord Giselbert, duc de Lotharingie, qui, possesseur de Chèvremont, est en guerre avec Charles-le-Simple, roi de France, et Othon I^{er}, roi de Germanie ; ces deux princes font inutilement le siège de la forteresse. Giselbert meurt en 939, et Henri, son jeune fils, en 943 ; bientôt après, le comte Immo, qui avait embrassé le parti d'Othon I^{er}, s'empare de Chèvremont par surprise. Brunon, archevêque de Cologne, vient encore inutilement l'assiéger en 960. « Eracle, qui occupait à cette époque » le siège épiscopal de Liège, dit M. Raikem, était un prélat aussi » habile qu'instruit ; le danger du voisinage de Chèvremont ne » pouvait échapper à son attention. C'était l'une des principales » forteresses de la Lotharingie inférieure, d'autant plus importante » qu'elle était peu éloignée de la ville royale d'Aix-la-Chapelle. »

¹ *Capremont*. Charte du 11 juillet 897 (page 4).

Capremens. Charte de 902 (page 5).

Capramons. Liutprand. Lib. IV, cap. 53 (page 9). — Flodoard, *Annales*, an 922 (page 907).

Caprimons. Charte de 910 (page 5). — Continuateur de Reginon, an 939 (page 8). — Gerbert-Epist. 102 et 103 (page 24).

Montis Caprarum Castellum. Anselme. Cap. 25 (page 26).

Keuermont. Aubert-Lemire, t. I, p. 504 (page 11).

Kievermont. Widukindt. Lib. II, cap. 28 (page 10).

(page 13). M. Raikem pense que cet évêque ne fut pas étranger à la concession qu'Othon I^{er} fit de Chèvremont à l'église d'Aix-la-Chapelle par une charte, datée de Pavie, qui doit être de 969 (p. 14 et 15). Othon II succéda à son père, mort en 973. Notger (Notegarius), un des plus illustres évêques de Liège, qui avait remplacé Eracle mort en 971, s'appliqua, comme son prédécesseur, à délivrer les Liégeois des vexations que leur faisait éprouver le voisinage de Chèvremont (*Leodienses liberare studuit*, dit l'historien Anselme). Notger jouissait d'un grand crédit auprès de l'impératrice Théophanie, qui, après la mort d'Othon II, son époux en 983, était régente pendant la minorité de son fils Othon III. M. Raikem donne les raisons les plus solides pour établir que l'évêque Notger a dû obtenir de cette princesse la démolition de la forteresse de Chèvremont, très probablement dans les dernières années du dixième siècle (pages 25, 26, 27 et 35). Il a réfuté en même temps, d'une manière péremptoire, les versions de chroniqueurs qui ont dû, beaucoup plus tard, travestir cet événement historique en attribuant la prise et la chute de Chèvremont à la ruse audacieuse dont aurait usé l'évêque Notger. Mais le récit du stratagème employé est raconté par eux de deux manières. Pour égayer un peu l'aridité de ce récit, je vous donnerai les deux versions que j'emprunte au mémoire de M. Raikem.

I. « Chèvremont étant inaccessible, il n'y avait nul espoir de » s'en emparer, à moins de recourir à un moyen extraordinaire. » C'est ce qui a eu lieu. L'évêque se concerta avec les archidiacres » et avec d'autres personnes dans lesquelles il avait confiance. Il » les informe de son dessein, et il les invite à le suivre armés sous » leurs manteaux. C'était le jour du Jeudi-Saint. L'évêque manda » à ceux qui étaient dans le château de lui ouvrir, parce qu'il » voulait y célébrer l'office du jour. Ceux-ci, n'ayant aucun soupçon, » ouvrent les portes et reçoivent bénignement le pontife. Entrés » dans la forteresse, les hommes-d'armes jettent leurs manteaux » et ils en chassent tous ceux qui s'y trouvent. L'évêque, maître du » château, ce qu'il désirait depuis longtemps, détruit toutes les » fortifications; et de ce jour Chèvremont ne peut plus servir de » refuge à ses ennemis (page 30). »

II. « Il naît un fils au seigneur de Chèvremont, noble Franc, et » dont l'épouse était de la plus haute noblesse. Le père envoie » prier l'évêque de procéder au baptême de son enfant. Le prélat,

» condescendant à son désir, se rend à Chèvremont, précédé par
 » des hommes armés revêtus d'habits ecclésiastiques. Le seigneur
 » introduit l'évêque dans son château, avec ceux qui l'accompa-
 » gnaient. A un signal du prélat, les hommes-d'armes jettent l'habit
 » ecclésiastique, se couvrent de leurs casques, et ayant tout dis-
 » persé, ils renversent les édifices, détruisent les églises et les
 » fortifications (p. 32). »

M. Raikem discute avec soin les origines historiques de ces deux versions ; il en fait ressortir les invraisemblances, et il démontre facilement que ces ingénieux récits doivent être mis au nombre de ces légendes si souvent imaginées, dans les siècles du moyen âge, pour expliquer les faits les plus populaires.

Un autre travail dont j'aurais bien désiré vous rendre compte, en proportionnant à son importance mes efforts bien insuffisants, est l'histoire du château de *Colmont*, par M. C. de Borman, de l'Institut archéologique liégeois. Mais ce château a eu moins de célébrité que Chèvremont, et je craindrais de lasser votre attention par trop de développements. Je me bornerai donc à une simple indication du plan suivi par l'auteur de cette étude distinguée, qui, dans son genre, est un véritable modèle et m'a paru de nature à décourager ceux qui seraient tentés de traiter encore ce sujet (V. pages 97 à 166). La première partie du mémoire est consacrée à la description des ruines imposantes de la forteresse et du château de Colmont, situées à une lieue de Tongres, dans l'ancien comté de Looz. Des travaux gigantesques de terrassement, évidemment créés par la main de l'homme, attirent d'abord l'admiration des visiteurs. M. de Borman signale avec soin (pages 100 à 103) des particularités fort curieuses pour l'étude de la fortification au moyen âge. Dans la deuxième partie, l'auteur discute à fond toutes les raisons qui peuvent fixer l'étymologie de Colmont. Ce nom a été écrit de bien des manières, mais, en définitive, il parait évident à M. de Borman qu'il vient des mots « *kael* et *coel*, signifiant « *chauve* en Thiois, dont la traduction latine est constamment « *calvus mons*, d'où est né le mot *Colmont*, qui n'est autre que « *Mont chauve*. » Dans cette dissertation, M. de Borman donne la même étymologie à plusieurs autres localités du nom de *Chaumont*, soit en France, soit en Belgique. L'histoire du château de Colmont,

qui forme la troisième partie, se lie avec celle des comtes de Looz et des évêques de Liège. Ces derniers demeurèrent les maîtres de ce lieu fortifié, et en 1499 ils en firent démolir les murailles pour reconstruire les remparts de la ville de Tongres.

M. de Borman a consacré la quatrième partie de son travail à retracer, dans de courtes notices (pages 124 à 151), la biographie des châtelains et des seigneurs de Colmont; il en donne la suite, non interrompue, à partir de 1175 jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Le propriétaire actuel des ruines de Colmont est M. de Bellefroid, l'un des fils du dernier seigneur.

La reproduction littéraire de douze chartes ou actes, dont huit en latin, deux en flamand et deux en français, termine, comme preuves, cette consciencieuse, savante et complète étude de M. de Borman (pages 152 à 165).

Il me reste à vous entretenir d'une note écrite par M. Oscar Bocquet, de Liège, à la date du 13 décembre 1861, et insérée dans ce Bulletin de l'Institut archéologique liégeois (pages 167 à 176). Elle est moins étendue que les autres notices dont je vous ai rendu compte; mais comme elle est fort importante, en raison des questions qu'elle soulève, je ne crois pas sans utilité et sans intérêt de vous expliquer, avec certains détails, l'objet de ces questions.

Vous n'ignorez pas, Messieurs, que le gouvernement français a institué une commission qui s'occupe très activement de réunir tous les matériaux nécessaires pour la publication de la carte complète des Gaules. Un deuxième rapport sommaire sur les travaux de cette commission, inséré au *Moniteur universel* du 25 novembre 1861¹, a été adressé à S. M. l'Empereur par S. Exc. M. Rouland, ministre de l'instruction publique et des cultes. Ce rapport, très concis, expose le résultat des nouvelles recherches de la commission impériale, les points sur lesquels elle a dû se fixer avant d'arrêter définitivement son travail, et les résultats qu'elle a déjà obtenus. Au nombre des points résolus, il s'en trouve trois qui ont dû exciter au plus haut degré l'attention des archéologues belges, et en particulier des archéologues liégeois; car les événements mémorables

¹ Voir le *Moniteur universel* de ce jour, page 1662.

rapportés par Jules-César dans ses *Commentaires*, et relatifs à deux de ces points historiques, sont considérés par la commission impériale comme ayant eu pour théâtres deux localités du pays de Liège; et les faits qui se rattachent au troisième point se sont aussi passés en Belgique, à peu de distance des confins liégeois.

Pour dresser exactement cette partie de la carte des Gaules à l'époque de la conquête romaine, la commission française était dans l'obligation de déterminer : 1° le champ de bataille où César a vaincu les Nerviens, les Atrébates et les Véromanduens, sous le commandement de Boduognat ¹; 2° la position de l'*oppidum Aduatucorum*, assiégé et saccagé par le général romain ²; 3° enfin l'emplacement du camp retranché, appelé *Aduatuca*, saccagé par Ambiorix après le massacre de deux légions romaines et de leurs chefs Titurius Sabinus et Arunculeius Cotta ³. Deux membres de la commission française, MM. le général Creuly et Alexandre Bertrand, se sont rendus en Belgique pour explorer ces lieux à jamais célèbres; mais malheureusement il est difficile, sinon impossible, de reconnaître d'une manière certaine les emplacements qui font l'objet de la première et de la troisième question. La commission, « après avoir écouté avec intérêt l'exposé des investigations de ses » deux délégués et discuté les motifs dont s'étayait l'opinion par » eux adoptée, » a prononcé sur les trois points qu'elle avait à décider. Elle a désigné : 1° les rives de la Sambre, vers *Hautmont*, comme le champ de bataille des Belges coalisés contre César; 2° le mont *Phalize*, près de Huy, sur la Meuse, « éminence environnée de tous côtés par des escarpements et rattachée seulement » à la plaine par un isthme qui répond de tous points aux données » des *Commentaires* (livre 2, chap. 29) » comme l'emplacement » de l'*oppidum aduatucorum*; 3° quant à *Aduatuca*, bien qu'il » soit difficile de retrouver, dans la large plaine où s'élève *Tongres*, » la colline et la vallée dont parle César, en termes fort généraux » et fort vagues, on ne saurait se refuser à reconnaître que toutes » les vraisemblances militent en faveur de cette ville... La com-

¹ *Comment. de César. Livre II, chap. 16 à 28.*

² *Ibid. Ibid., chap. 29 à 34.*

³ *Ibid. Livre V, chap. 26 à 58.*

» mission s'est en conséquence arrêtée à cette solution qui se concilie le mieux avec le texte ¹. »

Si j'ai un peu développé ces explications en citant, autant que possible, les expressions du rapport de S. Exc. M. le ministre de l'instruction publique, c'est pour mieux vous faire comprendre ce que j'ai à dire sur la note de M. Oscar Bocquet. L'honorable archéologue s'étonne que « ce rapport tranche en quelques mots plusieurs questions d'une importance capitale pour la Belgique, dont un des plus beaux titres de gloire est, sans contredit, la lutte acharnée soutenue par ses héroïques enfants contre les armées envahissantes de César » (page 167). Certes le patriotisme de M. Oscar Bocquet est infiniment respectable, mais n'a-t-il pas été un peu loin dans le reproche qu'il adresse au rapport de *trancher* les trois questions que vous connaissez maintenant. En effet, vous avez pu remarquer que la première et la troisième sont loin d'être *tranchées* par le rapport; celui-ci, au contraire, exprime les doutes de la commission impériale, qui conclut sur la première question, en termes généraux, et qui ne décide la troisième qu'avec hésitation et d'après les vraisemblances. Quant à la deuxième question, celle relative à l'emplacement de l'*oppidum* où 57,000 Aduatuques périrent ou furent vendus comme captifs après les immenses travaux du siège connu par les *Commentaires*, M. Oscar Bocquet est lui-même entièrement de l'avis de la commission impériale. Je puis même dire qu'il se montre invinciblement convaincu sur ce deuxième point. Pour lui il est démontré jusqu'à la dernière évidence que le mont *Phalize* ², près de Huy, est bien la position de l'*oppidum* des Aduatuques. Son travail paraît d'ailleurs avoir été principalement entrepris pour arriver à cette démonstration, car il

¹ Voir le *Moniteur universel* du 25 novembre 1861, page 1662.

² M. O. Bocquet prétend que ce plateau se nomme le mont *Falhize* (et non *Phalize*, comme il est écrit dans le rapport de S. Exc. M. Rouland); mais il n'a donné aucun motif à l'appui de la rectification qu'il a jugée nécessaire dans sa note, où il écrit toujours *Falhize*. Je ferai remarquer que M. d'Otreppe de Bouvette adopte l'orthographe *Phalize* dans la trente-quatrième livraison des *Tablettes liégeoises* (janvier 1862, pages 79 à 86), et que dans l'extrait qu'il cite de la note de M. Meyers, lieutenant-colonel du génie belge, le nom du plateau est aussi *Phalize*.

a pour titre « *Note sur la position de l'oppidum aduatucorum.* » Après avoir lu attentivement cette note, on trouvera, en effet, que ce point d'étude archéologique est maintenant éclairé de lumières assez vives pour qu'il ne reste plus de place au doute.

M. Oscar Bocquet a dû aussi se proposer un autre but, celui de constater les titres antérieurs qu'ont incontestablement à cette importante découverte M. le colonel Auguste Von Gœler, aide-de-camp de S. A. le grand-duc Frédéric de Bade ; M. le lieutenant-colonel Meyers, du corps du génie belge ; M. le lieutenant-général belge Fleury-Duray ; M. Charles Grandgagnage, membre de la chambre des représentants belges, président de la Société liégeoise de littérature wallonne, membre effectif de l'Institut archéologique liégeois, etc. Tous les archéologues de Belgique s'accordent à reconnaître que la première et principale part du mérite de cette découverte revient à M. le colonel badois Von Gœler « dont le travail sur les guerres de César dans les Gaules (dit M. O. Bocquet, p. 172), travail d'une immense érudition et d'une importance notoire¹, a paru trois années avant le voyage d'exploration et les recherches historiques de la commission française instituée par l'empereur Napoléon III, pour les travaux relatifs à la carte des Gaules. »

A ce point de vue, qui consiste à faire rendre à chacun la justice qui lui est due, nous ne pouvons que féliciter M. Oscar Bocquet de la clarté qui distingue son travail. Quand on a lu sa note, on peut apprécier parfaitement quels sont les titres de chacun des archéologues badois et belges à la découverte du mont *Phalize* ou *Falhize*, comme emplacement incontestable de l'*oppidum aduatucorum*. Le plateau a été mesuré avec soin, et il est prouvé par les calculs que les 57,000 Aduatuques qui s'y sont retranchés ont pu y trouver un espace bien suffisant, « chaque habitant ayant en moyenne un espace libre de 30 mètres carrés (p. 175). » Cette considération, qui repose sur les calculs, suffirait à elle seule pour faire repousser l'opinion qui a placé le camp retranché des Aduatuques sur la montagne d'*Astædon* ou d'*Hastedon*, tout près de Namur. La description de César est d'ailleurs tellement précise,

¹ L'ouvrage du colonel Von Gœler, intitulé *Cæsar's gallischer Krieg*, a été édité en 1858.

quand on la vérifie sur le terrain, que l'évidence s'est faite pour ceux qui se sont transportés sur les lieux avec les *Commentaires* à la main. M. le lieutenant-colonel du génie Meyers a appris d'un ancien entrepreneur de travaux que celui-ci avait trouvé, sur le mont Phalize, en assez grande quantité, des fers à cheval de petite dimension. Toutefois, il ne paraît pas qu'on y ait encore dirigé des fouilles un peu approfondies.

La solution de ce problème archéologique n'a pas pour la Belgique, et en particulier pour le pays de Liège, moins d'importance que n'en a pour la France l'éclatante découverte faite, pendant l'été de l'an dernier, du plateau d'*Alise-Sainte-Reine*, arrondissement de Semur (Côte-d'Or), comme emplacement certain d'ALEZIA. Cette ville, immortalisée par les *Commentaires de César*, après avoir été le théâtre d'événements encore bien plus funestes que ceux du mont Phalize, pour l'indépendance des peuples gaulois¹, avait disparu si complètement qu'on n'en pouvait retrouver le moindre vestige. Les historiens les plus renommés, les archéologues les plus compétents, loin de parvenir à s'entendre, plaçaient *Alesia* sur des points bien différents et assez éloignés entre eux. Dès que les premiers indices eurent été recueillis en faveur d'Alise-Sainte-Reine, S. M. l'Empereur s'empressa de mettre à la disposition de MM. de Saulcy, Alexandre Bertrand, Alfred Jacobs et de M. le général du génie Creuly, des fonds considérables pour faire opérer des fouilles; et bientôt les commissaires impériaux eurent la satisfaction de découvrir les vestiges des anciens fossés et remparts construits par les Romains, de recueillir de nombreux débris d'armes de toute espèce, des grands clous de fer recourbés², des mors de brides, des balles de plomb à l'usage des frondeurs, etc...³ Ces preuves matérielles ont dissipé tous les doutes qui auraient pu encore s'élever sur l'identité du lieu où s'est passé l'un des drames les plus sanglants et les plus terribles de l'histoire des Gaules.

Si l'on entreprend sur le mont Phalize, comme à Alise-Sainte-

¹ Voir les *Commentaires de César*, liv. VII, ch. 68 à 90.

² *Hami ferrei quos stimulos nominabant* (*Comm. Lib. VII, cap. 73 in fine*).

³ Voir les n^{os} du journal le *Constitutionnel*, du 15 mai et du 5 juin 1861.

Reine, des fouilles considérables, on découvrira sans doute des objets analogues. Quand on voit, dans le rapport de M. le président d'Otreppe de Bouvette, toute l'importance que l'*Institut archéologique liégeois* a toujours attachée aux fouilles, quels sacrifices elle a déjà faits pour celles qu'elle a entreprises à Momalle, à Justenville, à Chèvremont, et dans d'autres localités, on peut être certain que les explorations souterraines du plateau des Aduatuques seront proportionnées à l'importance de la découverte. Vraisemblablement les premières livraisons du Bulletin de la Société liégeoise nous apprendront que de précieux débris auront revu le jour.

Je terminerai ce trop-long rapport sur cette livraison du tome V du bulletin de l'*Institut archéologique liégeois*, en faisant des vœux pour que les liens déjà établis entre cette Société et la nôtre se resserrent chaque année davantage : l'échange de nos Bulletins ne peut que contribuer beaucoup à ce désirable résultat, en entretenant les bonnes relations que la langue et des études communes rendent naturelles, malgré la différence des nationalités.

M. Paul Purnot ravive, par son charmant compte rendu, les souvenirs agréables qu'a laissés chez tous ceux qui l'ont faite, la promenade que la Société a dirigée, l'an dernier, du côté de Woippy, Fèves et Norroy.

Le 22 juillet fut le jour choisi pour une seconde promenade de notre Société en 1861. La sérénité de l'atmosphère, qui présageait une belle journée, fit que nous nous trouvâmes ce jour-là plus nombreux que d'ordinaire au lieu du rendez-vous; aussi les charmes d'une aimable et joyeuse compagnie, un beau soleil d'été et surtout l'intérêt des localités que nous devons visiter, nous promettaient une agréable promenade; cette attente ne devait pas être trompée. Notre but était de nous diriger d'abord sur Woippy, de jeter un coup-d'œil rapide sur son vieux château, puis de gagner, par Semécourt, Fèves dont la charmante église devait fixer notre attention; de Fèves nous devons nous rendre à Norroy-le-Veneur pour y visiter sa curieuse église fortifiée. On se proposait, pour compléter la promenade, de se rendre aux carrières de

Jaumont, que leurs vastes proportions et leur situation pittoresque au milieu des bois rendent dignes d'une visite.

La distance qui sépare Metz de Woippy est rapidement franchie ; en entrant dans le village nous ne pouvons nous empêcher de jeter un coup-d'œil sur ce don magnifique d'une âme pieuse, cette gracieuse église qu'on est étonné de rencontrer dans une aussi modeste commune. Non loin de l'église on peut voir une maison-forte, nommée dans la localité la haute maison ; un puissant contre-fort qui monte jusqu'aux deux tiers de l'édifice, des créneaux, des fenêtres ornées de trèfles, une porte garnie de trois écussons attirent les regards. Nous donnons un regret à cet édifice, que le temps ne nous permettait pas d'examiner en détail, et nous continuons notre route. A l'autre extrémité du village nous mettons pied à terre devant une épaisse muraille de peupliers qui nous laisse à peine entrevoir une construction élevée, noircie par le temps et les toits coniques de tourelles isolées. Nous franchissons d'anciens fossés et une porte étroite nous donne accès dans la cour du château. Les braves paysans qui y demeurent s'empressent de nous faire les honneurs de leur domicile. Notre curiosité est en peu d'instants satisfaite, car le château a fort peu d'importance et n'offre rien de bien remarquable. Il se compose d'un édifice presque carré, assez élevé, qui ne porte aucune trace d'un système quelconque de défense ; un mur d'enceinte, dont les murailles sont parallèles à celles du château, forme autour de lui une cour régulière et peu spacieuse ; aux quatre angles de ce mur s'élèvent des tourelles fort basses recouvertes de toits coniques en ardoises ; tout autour du mur d'enceinte règnent encore les anciens fossés. L'intérieur du château n'offre de curieux que la salle du rez-de-chaussée, qui est voûtée et soutenue par un pilier unique placé au centre ; elle est actuellement divisée par des cloisons. En sortant, nous remarquons à la porte du mur d'enceinte les traces du pont-levis qui s'y trouvait autrefois.

Rien ne pouvait nous retenir plus longtemps à Woippy ; ce village est aussi pauvre en monuments qu'en souvenirs archéologiques, et quand on parle de son histoire, on ne cite guère que certains procès de sorcellerie qui y firent grand bruit autrefois et se terminèrent par le bûcher, tristes et sanglants témoignages de la crédulité naïve de nos ancêtres. Nous nous empressons donc d'aller à des objets plus dignes de notre étude et nous nous dirigeons vers

Semécourt. Chemin faisant notre Président, toujours soigneux de signaler ce qui pourrait échapper à l'attention de ses compagnons de route, nous indique la direction de la grande voie romaine qui, par la rive gauche de la Moselle, conduisait de Metz à Trèves; le sol est loin d'en avoir enfoui les dernières traces; on peut même dire que des six grandes routes romaines qui desservaient notre pays, c'est la mieux conservée; à la hauteur de Semécourt, elle est placée à peu de distance de la ligne ferrée de Thionville et suit assez longtemps une direction parallèle à cette voie.

Arrivés à Semécourt, nous nous arrêtons devant l'église à la restauration de laquelle on travaillait à cette époque; je devrais dire, pour être plus exact, qu'elle venait d'être reconstruite. L'habile et consciencieux architecte chargé de cette complète restauration, se trouvait là par bonheur et, grâce à lui, nous pûmes nous rendre compte des travaux qui avaient été exécutés. L'ancienne église était de forme irrégulière, l'intérieur était obstrué par quatre gros piliers destinés à soutenir le clocher et se trouvait rétréci par plusieurs chapelles disposées sans symétrie. Rien n'eût indiqué que cette église eût jamais eu de style ni n'eût permis de lui assigner une ancienneté quelconque, si l'on n'eût remarqué contre les piliers du clocher quatre colonnettes dont les chapiteaux rappelaient le treizième siècle, et si les travaux de restauration n'eussent fait découvrir deux fenêtres géminées du quinzième siècle. Cette découverte fit adopter, pour la restauration, le style ogival au lieu du style roman qui avait été choisi d'abord. Les deux fenêtres géminées vinrent orner les transepts, et les colonnettes trouvèrent leur place dans le chœur du nouvel édifice.

Fèves est situé à peu de distance de Semécourt et au-dessus de ce village; placé presque au sommet d'une côte assez élevée, il domine la vallée de la Moselle. De la terrasse qui précède l'église, la vue s'étend jusqu'au-delà de Metz et embrasse un horizon fort étendu. Ce magnifique panorama ne pouvait lasser nos yeux et nous fit oublier un instant notre but principal, la visite de l'église devant laquelle nous nous trouvions.

On ne peut s'empêcher, en entrant dans ce petit édifice, d'être frappé par l'harmonie générale de son architecture régulière et correcte. L'église est petite et cependant dans sa petitesse elle a quelque chose de sévère et de digne qui ne permet pas au visiteur de demeurer indifférent à son aspect. Ce quelque chose, c'est

L'art inimitable de nos pères qui savait le produire et l'on ne peut s'empêcher de se demander si le secret de cet art n'est pas perdu pour notre génération qui sait à peine conserver les monuments que lui ont légués les siècles passés. Le style de l'église est du quinzième siècle, sans aucun mélange d'autre style. Les fenêtres sont parfaitement conservées, le chœur en comprend cinq ; les trois du fond ont encore de beaux vitraux malheureusement mutilés en partie. Les têtes de saints qu'on y remarque sont la plupart fort belles comme types et comme exécution. A la voûte du chœur on remarque cinq écussons, aucun n'est armorié ; l'un d'eux porte la date de 1523. Une autre date de 1529 se lit sur un contrefort extérieur. Une partie bien digne de fixer l'attention est le clocher : il s'élève sur quatre piliers formant un porche qui, actuellement, se trouve fermé ; il est percé de trois fenêtres ogivales et orné des plus délicates sculptures. Cette église est un de ces rares monuments échappés par miracle aux atteintes dévastatrices du temps, des démolisseurs et surtout des faiseurs de restaurations inintelligentes, plus dangereux pour nos édifices que le temps lui-même. Elle est en tout point digne d'intérêt et il serait à souhaiter que l'on s'occupât bientôt de certaines réparations tout à fait urgentes ; des devis ont été faits, une seule chose manque comme toujours : l'argent nécessaire.

Tout à côté de l'église se trouve une maison dont la porte, ornée de sculptures, rappelle le style de la renaissance ; au milieu de la façade opposée se trouve une petite tourelle dont les pans coupés sont ornés de têtes en ronde bosse.

En quittant l'église, nous voulûmes considérer encore le magnifique paysage qui se déroulait devant nous, et pour en mieux jouir nous gravîmes une petite éminence d'où notre vue pouvait se porter d'un côté jusqu'à Metz, et de l'autre jusqu'aux coteaux éloignés qui nous cachaient Thionville. La Moselle se déroulant comme un ruban d'argent dans cette large vallée, ces nombreux villages épars dans la plaine ou attachés aux flancs des collines, ces riches moissons, cette campagne inondée de soleil, tout était fait pour enchanter les yeux. Mais le temps nous pressait et tandis que notre omnibus, faisant un détour, allait chercher un chemin facile, nous prîmes un petit sentier creux bordé de haies vives qui, en moins d'une demi-heure, nous conduisit à Norroy.

Ici encore c'était l'église qui devait absorber toute notre atten-

tion et certes ce monument est bien digne de l'étude des archéologues. Il se compose de plusieurs parties distinctes qui remontent à des époques différentes. La partie la plus ancienne est une crypte qui peut remonter au onzième ou au douzième siècle; deux petites fenêtres l'éclairent; sa voûte est soutenue par quatre piliers à chapiteaux cubiques; elle ne renferme rien de remarquable. Le chœur, bâti immédiatement au-dessus de cette crypte, est une ancienne tour de défense; il est carré et porte à sa partie supérieure, sur ses trois façades, des pierres destinées à supporter des machicolis. Dans la façade qui regarde le midi, on voit placée dans une niche une vierge qui paraît être du quinzième siècle. A l'autre extrémité de l'église est le clocher; son mode de construction doit lui faire assigner une ancienneté plus grande qu'au reste de l'édifice. Lui aussi fut une puissante tour de défense; il est carré, ses murailles sont d'une épaisseur et d'une solidité remarquables. Son rez-de-chaussée et le premier étage étaient voûtés, et l'on voit encore aux angles les colonnes qui supportaient ces voûtes; au premier étage on peut remarquer les traces d'une cheminée. L'intérieur de l'édifice ne manque pas de beauté, il se compose d'une nef assez élevée et de deux allées latérales. Les armoiries des ducs de Lorraine se remarquent à l'une des clefs de voûte; on peut les voir aussi à l'angle d'un tableau représentant le Christ et qui est placé en face de la chaire. Dans le chœur se trouve un vitrail fort ancien et assez habilement restauré représentant saint Pierre, patron de l'église; on y voit aussi deux crédences de bois sculpté d'un assez joli travail et deux tableaux qui proviennent de l'église Saint-Simplice de Metz.

Ce serait oublier une des curiosités de l'église de Norroy que de ne pas parler de l'une des deux cloches que renferme son antique clocher. Cette cloche a appartenu à l'abbaye de Senones; elle fut achetée pendant la Révolution avec une seconde venant de la même abbaye et que l'église de Norroy ne conserva que peu de temps; elle est fort belle et porte une inscription assez ancienne que la position de la cloche ne nous permet de déchiffrer qu'à grand peine; elle est ainsi conçue :

Très haut et puissant seigneur François Vincent Marc, marquis de Beauvoir, seigneur de Craon, primat de Lorraine. J'ai été refondue par les soins du sieur Georges Brouet, administrateur général de la dite primatie en l'an 1788; j'ai été bénie par

don Claude Aubertot religieux profès de Mortmon, bachelier de Sorbonne, prieur de cette abbaye de l'III : j'ai eu pour marraine dame Marie Thérèse Bonjour, abesse de S' Hoil et pour parrain don André Beuscher, docteur en Sorbonne, prieur de Trois-Fontaines ; j'ai été nommée Marie-Thérèse. Je pèse 2180.

Les deux tours n'étaient pas les seules défenses de cette église ; des corbeaux placés circulairement à l'angle de la nef qui regarde le presbytère et qui, selon toute apparence, étaient destinés à supporter une tourelle d'observation, nous prouvent que rien n'avait été négligé pour faciliter la défense. Tout autour de l'édifice régnait autrefois une muraille d'enceinte défendue par plusieurs tours ; une seule est restée debout, les autres furent rasées avec les fortifications en vertu d'un arrêt du conseil d'État du 15 avril 1655. Tout ce luxe de défenses qui nous surprend aujourd'hui s'explique facilement quand on songe que la seigneurie de Norroy, propriété des ducs de Lorraine, placée aux frontières du Barrois et du pays Messin, était une riche proie offerte aux bourgeois de Metz, et que sa position, à une faible distance de cette cité, l'exposait à recevoir les premiers coups dans les luttes des ducs et des Messins. Désireux d'exercer au maniement des armes les habitants de Norroy et de les rendre ainsi plus aptes à résister à des attaques toujours imminentes et sans doute aussi pour les récompenser d'assauts vigoureusement repoussés, les ducs Henri et Charles IV leur octroyèrent le droit de chasse. Fier de cette prérogative, Norroy s'est empressé d'ajouter à son nom une qualification qu'il regardait comme un titre de noblesse et s'est appelé depuis ce temps Norroy-le-Veneur. Cette seigneurie ne passa jamais entre les mains des Messins par droit de conquête, mais à plusieurs reprises des bourgeois de cette ville l'obtinrent par engagement. En 1463, le duc René donnait à Norroy le privilège d'une existence presque indépendante, en accordant à son maire et à ses échevins le droit de connaître de toutes actions et causes réelles, personnelles, civiles, criminelles ou mixtes et en faisant jouir cette localité de plusieurs autres bénéfices. Ces privilèges furent confirmés par d'autres ducs.

Vers 1843 on s'occupa, grâce à l'initiative du curé, de dégager la base de la façade est de l'église, contre laquelle se trouvaient des remblais beaucoup plus élevés que le sol même de la nef. Ces travaux firent découvrir plus de vingt cercueils de pierre blanche,

dont quelques-uns étaient ornés de sculptures ; ils ne renfermaient point d'objets précieux ; aucun d'eux n'a été conservé.

Lorsque la visite de l'église, dont le curé nous avait fait les honneurs, fut terminée, nous nous hâtâmes de quitter ce digne ecclésiastique qui voulait nous retenir encore ; l'heure déjà avancée et certains indices qui ne sont jamais trompeurs pour des estomacs affamés, nous invitaient à laisser un instant les douceurs de la science pour songer au déjeuner. Une modeste auberge s'offre à nous ; nous y entrons, et quelques minutes après nous prenions un repas qui, quoique frugal, fut, je puis l'assurer, assaisonné par un vif appétit et par l'humeur joyeuse des convives. On discuta ensuite comment on emploierait le reste de la journée ; le but principal de notre excursion étant atteint, on chercha à occuper le plus agréablement possible les heures qui nous restaient à passer ensemble. On proposa de nouveau d'aller aux carrières de Jaumont ; mais malgré l'avis des géologues qui appuyaient chaudement la proposition, malgré aussi les charmes qu'offrait une promenade à travers bois, la perspective d'une heure de marche par une chaleur de juillet effraya la majorité de l'assemblée ; Jaumont fut sacrifié et il fut résolu qu'on allait regagner Metz par la vallée de Montvaux.

Nous montons alors en voiture et nous nous engageons dans les bois qui dominent Norroy ; bientôt nous rejoignons la route de Briey, et les vastes plateaux qui s'étendent jusqu'aux côtes éloignées du département de la Meuse se montrent à nous. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer le contraste qu'offrent, avec la charmante vallée que nous quitions, ces plaines élevées, uniformes, je dirai presque un peu arides. Nos regrets sont bientôt oubliés ; laissant la route que nous suivions depuis quelque temps et tournant brusquement à gauche, nous entrons par une pente insensible dans l'étroite et fraîche vallée de Montvaux. Les collines qui la forment sont couvertes de bois magnifiques ; elles s'élèvent à mesure que l'on avance, deviennent plus abruptes et laissent à peine entre elles place à la route et à une étroite prairie qu'arrose un ruisseau limpide, dont le murmure seul accuse la présence. Cette riante nature est bien faite pour charmer les plus indifférents. C'est sous ces douces impressions que nous regagnons Metz. Le plaisir que nous avions goûté dans cette agréable promenade nous donnait tout naturellement le désir d'en faire encore une avant que les beaux jours fussent passés, et c'est en nous promet-

tant de nous réunir bientôt pour une nouvelle excursion que nous nous sommes séparés. Les occupations plus sérieuses des Assises scientifiques devaient mettre obstacle à nos projets.

M. de Tinseau annonce que les peintures de l'église de Sillegny touchent à leur terme. Le chœur, qui est achevé, a été décoré de gracieux détails dûs au pinceau de M. Malardot. A une hauteur de 3 à 4 mètres du sol, il règne tout autour du chœur une galerie d'une délicatesse extrême et du meilleur effet qui se relie admirablement avec les colonnettes qui soutiennent la voûte. Les deux grands panneaux qui ornent le chœur, du côté des assistants, et représentant d'un côté l'arbre de Jessé et de l'autre saint Denis et saint Martin, sont complétés par une draperie d'un brun clair, avec frange et glands d'or, de laquelle ressortent des médaillons rouge et bleu rehaussés d'or. Les deux panneaux qui se trouvent plus rapprochés du maître-autel sont remplis par deux compositions modernes : le Christ en croix, entouré des saintes femmes, et le Christ au jardin des Olives, accompagné de ses disciples. Au-dessus se trouve la fenêtre du fond, près de laquelle on a rétabli saint Pierre et saint Paul, avec les traces de peinture qu'on y avait remarquées. Enfin, et ce qui donne au chœur un aspect aérien, ce sont les colonnes et les colonnettes peintes d'un bleu céleste et constellées de petites fleurs d'or. Cette description du chœur peut donner une idée des dépenses considérables qu'a dû entraîner la restauration de tout l'édifice, et on peut juger dès lors que les faibles ressources dont M. l'abbé Schnabel a pu disposer jusqu'à présent sont loin d'être suffisantes pour l'avoir couvert de tous ses frais.

M. le capitaine Folly est, sur sa demande, chargé de nous représenter au Congrès archéologique qui doit, cette année, s'ouvrir à Saumur le 1^{er} juin.

M. le Président clôt la séance en prévenant les membres

présents qu'on fera une course archéologique le samedi 17 mai suivant, à Vremy, Sainte-Barbe, Vry et Vigy.

Ouvrages offerts à la Société.

Mémoires de l'Académie impériale de Metz, 1861.

Pétition à l'opinion publique pour la réforme des élections de l'Institut, par M. Roger de Belloguet. (Rapporteur : M. Dommanget.)

Aperçu géologique de la Moselle, par M. Fridrici.

Promenades diverses, par M. d'Otreppe de Bouvette. (Rapporteur : M. Dommanget.)

Annales de la Société d'archéologie de Belgique. (Rapp. : M. Olivier Hallez d'Arros.)

Mélanges sur Lyon et les chevaliers-tireurs de Villefranche, par M. Paul Saint-Olive. (Rapporteur : M. Victor Simon.)

Musée du Mans. Origine des Cénomans.

Compte rendu de la Société d'Agriculture de la Loire et de Saint-Étienne.

Programme du Congrès scientifique de France à Saint-Étienne, en 1862.

SÉANCE DU 12 JUIN 1862.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance.

Le secrétaire donne lecture d'une lettre du 12 mai dernier, par laquelle MM. les membres du Comité du musée lorrain nous invitent à assister à la séance d'inauguration de la *Galerie des Cerfs* au Palais ducal, qui devait avoir lieu le 20 du même mois.

Le secrétaire donne également lecture d'une lettre de M. l'Inspecteur d'Académie, qui est ainsi conçue :

Monsieur le Président, j'ai l'honneur de vous transmettre, conformément aux instructions de M. le ministre de l'instruction publique, deux exemplaires d'une circulaire relative à la publication de la *Revue des Sociétés savantes* (partie scientifique).

Je vous prie, Monsieur le Président, de faire connaître aux membres de la Société d'Archéologie qui seraient dans l'intention d'envoyer des mémoires à la *Revue*, que s'ils veulent bien joindre à leur envoi un extrait succinct de leur travail, cet extrait, pourvu qu'il parvienne le lundi, pourra être inséré dans la feuille paraissant le vendredi et qui est immédiatement adressée à tous les destinataires. La *Revue* accueillera également avec intérêt les comptes rendus des séances des Sociétés savantes qu'on lui ferait parvenir.

Recevez, etc.

M. le ministre de l'instruction publique nous a en outre fait l'honneur de nous adresser, comme spécimen de cette *Revue*, le numéro du 16 mai 1862.

M. le Président témoigne son regret de n'avoir pu, accompagné du secrétaire-adjoint, joindre à son récent

passage à Metz, M. Gustave Rouland, secrétaire général du ministère de l'instruction publique, afin d'entretenir ce haut fonctionnaire des intérêts de la Société et de ceux de nos musées.

M. le Président annonce que M. Chabert, à qui il a fait part en notre nom d'une observation au sujet de la destination de l'une des deux médailles mises par lui à notre disposition, y a souscrit fort gracieusement, et accède en même temps à notre désir de voir ces deux médailles destinées toutes deux à récompenser les auteurs de restaurations d'édifices religieux appartenant au département. Le Comité consultatif aura en conséquence à délibérer incessamment sur le mérite des restaurations qui se sont effectuées depuis peu autour de nous et à proposer à la ratification des membres le nom des deux candidats qui lui paraîtront les plus dignes de cette distinction.

Admission de membres.

Le bureau a admis au nombre des membres titulaires :
MM. Léon Jaunez, chimiste à Sarreguemines,
et Albert Joly, sous-lieutenant élève à l'École d'application.

Communications.

M. le Président donne lecture de la note suivante, sur des arbres enfouis dans le sol, que M. de Prémoré, propriétaire à Differdange (grand-duché de Luxembourg), nous a transmise le 28 mai dernier :

Il y a quelques années, en faisant exécuter des travaux de terrassement dans la vallée de la Chiers, qui ici n'est encore qu'un faible ruisseau, j'ai mis à jour les restes d'un taillis dont les brins étaient implantés à environ deux mètres au-dessous du sol actuel. Les arbres et les cépées de ce bois avaient conservé leur position naturelle et les principales branches étaient encore attenantes à leur tronc. Ayant

fait déblayer avec soin ces végétaux jusqu'au sol où ils avaient pris racine, un singulier hasard m'a fait trouver une hache en pierre noire au pied d'un brin de bois à moitié coupé, par elle probablement; le sol était jonché de brindilles, de feuilles en décomposition; il y avait aussi des noisettes ayant parfaitement conservé leur forme. Il m'a été facile de reconnaître que l'envasement de cette forêt a dû se faire dans un court espace de temps, car s'il en avait été autrement j'aurais trouvé des racines implantées à différents niveaux, ce qui n'existe pas. D'un autre côté, l'envasement a dû se faire sans forte secousse, puisque les arbres et les buissons sont restés debout.

J'ai trouvé aussi dans notre vallée, à un mètre de profondeur, dans une tourbière, un sentier pavé conduisant à une source ferrugineuse; près de cette source j'ai recueilli des fragments de vase en terre non cuite. Il est à remarquer que l'eau de cette source est désagréable à boire, et qu'il se trouve près de là d'autres sources dont l'eau est excellente et pour lesquelles on n'avait pris le soin de faire aucun travail.

Postérieurement à ces découvertes, j'ai habité une campagne située sur les bords de la Semois, près du village de Herbeumont (Belgique); il m'est arrivé de creuser le sol au fond de la vallée et d'y trouver une forêt enfoncée à la même profondeur et dans la même position que celle de la vallée de la Chiens. Dans un endroit comme dans l'autre les végétaux étaient enterrés dans une argile provenant de la décomposition des terrains formant le sol de la contrée. La seule différence que j'ai remarquée est qu'en Ardennes le dessus du sol contenait des débris de roche, plus ou moins gros, fournis par les gisements environnants.

Des deux faits signalés ci-dessus, je crois pouvoir inférer que l'envasement a dû se faire sur une grande étendue et au même moment ou à la même époque, soit par l'affaissement du sol, soit par la formation de puissantes digues qui, arrêtant le cours des rivières, auront donné naissance à des lacs, et que plus tard, la digue ayant été rompue, les eaux en s'écoulant tumultueusement auront entraîné ces quartiers de rochers que nous voyons si loin de leur point de départ, et formé le sol d'alluvion plus moderne.

Le secrétaire lit ensuite un article qui a paru récemment dans la *Revue des Sociétés savantes des départements*,

recueil publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique et qui offre le compte rendu de nos travaux pendant l'année 1860. Cet article, qui est signé de M. Huillard Bréholles, dont le nom est bien connu dans les lettres, est pour nous un témoignage non équivoque du cas que l'on fait à Paris de nos efforts et doit nous encourager à en faire de nouveaux, afin de soutenir notre réputation et de mériter encore cette année les mêmes éloges de la part d'un juge aussi bienveillant et aussi compétent.

M. Guéret est prié de nous rendre compte de la visite qu'il a faite avec M. Victor Simon à Rozérieulles et à Vaux. Il annonce qu'à l'église de Rozérieulles on est occupé en ce moment à édifier un portail dans le style flamboyant adopté pour les chapelles, mais qu'il n'est peut-être pas celui de l'ensemble de l'édifice ; il est à craindre aussi que le nouveau portail ne produise pas tout l'effet qu'on était en droit d'en attendre, tant qu'on n'aura pas dissimulé la tour qui fait saillie sur la façade, soit en la réduisant, soit en modifiant la toiture qui la surmonte.

Ce qui frappe l'archéologue qui arrive à Vaux, dit M. Guéret, ce sont de vieilles maisons dans le style de la Renaissance avec des inscriptions de l'époque ; l'une, de 1582, est ainsi conçue : *Avec l'espérance le bonhomme laboure*. On voit aussi une maison, avec la date de 1525, ornée de trois écussons qu'on ne peut blasonner. L'église, quoique du seizième siècle, a la forme d'une croix grecque. Son clocher, plus ancien que le reste de l'édifice et analogue à celui de Lessy, a visiblement servi de tour de défense au moyen âge, car dans le donjon on voit encore une cheminée et des meurtrières dont l'une donne dans l'église afin de permettre aux assiégés de se défendre, celle-ci fût-elle prise par l'ennemi. Le clocher est encore muni de ses bretèches, vaste cage en bois dans laquelle sont ménagés des mâchicoulis. Enfin l'on ne doit pas

oublier que cette localité, défendue autrefois par une enceinte, conserve encore avec orgueil deux portes situées l'une en haut et l'autre en bas du village. M. Guéret se propose de visiter de nouveau cette localité et de nous donner sur elle une notice historique.

M. l'abbé Goulon ajoute qu'il y a quelques années on voyait une troisième porte, avec mâchicoulis, à l'ouest du village, du côté d'Ars-sur-Moselle; elle est aujourd'hui démolie.

M. Abel demande à compléter les renseignements donnés sur l'église de Rozérieulles par M. Guéret. Le portail de l'église est terminé tout récemment et non sans difficultés. M. Jacquemin, entrepreneur, a plaqué un portail gothique sur la porte carrée à deux battants qu'on avait substituée, en 1833, à la porte ogivale primitive. Cette manière de procéder a été fort appréciée des habitants du village qui ont exprimé hautement leur satisfaction de voir le nouveau portail consolider l'édifice sans ébranler la rose de la façade disjointe par les travaux de l'établissement de la porte carrée, en 1833, et consolidée par des liens en fer dans ces derniers temps. Quand il s'est agi de placer l'amortissement du fronton, la croix qui le termine ne se trouvait plus dans le centre de la rosace, parce que celle-ci a été percée sur l'axe du chœur et la nef sur un autre axe. On a alors exagéré les volutes qui contournent le pied de la croix et cette dernière a été déplacée de façon à se trouver presque au centre de la rosace.

M. Abel dit qu'il cite ce fait pour appeler l'attention des archéologues de la Moselle sur ce contraste entre l'axe du chœur de certaines églises et l'axe de leur nef. Les amateurs du symbolisme chrétien y ont découvert *à priori* l'intention de rappeler l'inclinaison de la tête du Fils de Dieu, quand il eut prononcé sur la croix les suprêmes paroles : *Consummatum est*.

M. Abel cite encore l'église de Lorry-Vigneulles, où se remarque l'inclinaison du chœur. Il serait curieux de noter toutes les églises de l'Est où le chœur est incliné pour savoir ce qu'il y a de fondé dans cette théorie symbolique. Voici, dit M. Abel, en quels termes assez timides elle est énoncée par M. Viollet-Leduc, dans son beau *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*¹ : « Dans la plupart des plans des » églises du moyen âge, du onzième au quatorzième siècle, » on observe que l'axe de la nef et celui du chœur forment » une ligne brisée au transept. On a voulu voir dans cette » inclinaison de l'axe du chœur (ordinairement vers le Nord) » une intention de rappeler l'inclinaison de la tête du Christ » mourant sur la croix. Mais *aucune preuve certaine ne vient » appuyer cette conjecture* qui n'a rien de contraire d'ailleurs » aux idées du moyen âge et que nous ne donnons ici que » comme une explication ingénieuse, serait complètement » satisfaisante. »

Après avoir payé un juste tribut d'éloges à M. Viollet-Leduc, dont les opinions et les œuvres ont du poids près des Sociétés d'archéologie, M. Abel constate que cet inspecteur général des édifices diocésains a reçu des renseignements incomplets sur les églises de notre département. Sous la rubrique *Moselle*, M. Viollet-Leduc a omis de mentionner, comme monuments dignes d'être étudiés, les églises Sainte-Ségoleine, Saint-Martin, Saint-Eucaire, Saint-Maximin à Metz ; et dans l'arrondissement les églises de Rozérieulle, Vaux, Lessy ; dans l'arrondissement de Briey, les églises de Jarny, de Briey, d'Affléville ; dans l'arrondissement de Sarreguemines, les églises de Hombourg-l'Évêque et d'Heckenrandsbach ; dans l'arrondissement de Thionville, les églises de Bouzonville, Sierck, Gandren, Bousse. Au sujet de cette dernière, M. Abel fait remarquer qu'un procès-verbal lui a,

¹ Voir Bibliothèque de Metz, tome II, p. 58. *Verbo Axx.*

par erreur, fait dire qu'elle était détruite, tandis qu'il avait parlé de l'église ogivale de Rosselange comme venant d'être démolie.

M. de Bouteiller signale comme offrant la même singularité que celle qui vient d'être indiquée par M. Abel, l'église de Plappeville, à la façade de laquelle on aperçoit deux roses qui ne sont pas l'une au-dessus de l'autre, l'une étant dans l'axe de la nef et l'autre dans l'axe de l'édifice, ainsi que l'église Saint-Nicolas de Port où cette particularité dans le plan est très marquée. M. l'abbé Goulon cite encore Saint-Eucaire; M. Maguin l'église de Cheminot, et M. de Sailly la cathédrale de Saint-Denis.

M. Hallez d'Arros fait remarquer que la déviation a lieu partout du même côté, ce qui indique une intention précise de la part de l'architecte et non un pur effet du hasard. Il ajoute qu'on peut en fixer la date approximative sans sortir de Reims, où l'église romane de Saint-Remy n'offre pas cette particularité, tandis qu'elle commença à poindre dans la cathédrale construite en 1212.

Le secrétaire communique une note de M. Émile Bégin, petit-neveu de Dom Tabouillot, et bien connu lui-même par ses travaux historiques, qui contient quelques renseignements sur ce savant bénédictin. Cette note a été obtenue par l'obligeante intervention de M. Dommanget, petit-neveu par alliance de Dom Tabouillot.

« Dom Tabouillot, fils d'un tanneur, maire de Marville (Meuse), est né dans cette ville le 24 janvier 1734. — Il fit des études classiques à l'abbaye de Hauteville, diocèse de Rheims; profès bénédictin le 29 décembre 1750; tonsuré le 29 septembre 1753; prêtre le 11 mars 1758. — Le 1^{er} mars 1790, il quitta sa maison religieuse et se réfugia chez M. Le Doux, à la citadelle; Mme Le Doux, née Guioth de Marville, était sa nièce. — Il n'a pas cessé de remplir ses

devoirs de chrétien et de prêtre. — Au mois d'octobre 1793, on lui accordait un certificat de civisme et on l'autorisait, par considération pour ses infirmités, à ne se présenter au comité de surveillance que tous les vingt jours. — Il est mort à Metz, chez M. Le Doux, à la citadelle, le 4 prairial an VII, à 7 heures du soir. — Dom Tabouillot avait contribué à fonder la *Société des Philathènes*, en 1758. — Il avait le titre d'*historiographe de France*. — Dès 1786, Dom Tabouillot avait eu une attaque d'apoplexie et il en était resté paralysé d'un bras. »

M. Dommanget indique quelques souvenirs de famille aujourd'hui en sa possession et provenant de D. Tabouillot, tels qu'un exemplaire de son ouvrage qu'il avait remis en quadruple copie à Mme Ledoux, sa nièce, pour chacun de ses enfants; un carton intitulé : *Preuves de l'histoire de Metz*, qui a dû renfermer les manuscrits de l'histoire dite des Bénédictins, et une Mythologie qui a appartenu à cet homme vénérable. Il s'était même donné la peine de composer une grammaire pour servir à l'éducation des enfants de sa nièce, auxquels il était fort attaché.

M. Auguste Prost dit que la bibliothèque d'Épinal conserve des manuscrits provenant de D. Jean François, collègue de D. Tabouillot; qu'il y a même vu un mémoire indiquant la distribution de leur travail, le premier colligeait les preuves et le second les rédigeait. On voit aussi qu'il survint entre eux une brouille en souvenir de laquelle D. Jean François qualifie son collègue de *bouillant jeune homme*.

M. Olivier Hallez d'Arros fait passer sous les yeux des membres présents une grande feuille sans nom d'imprimeur ni d'auteur, ni indication du lieu d'impression, contenant une généalogie de la maison de Lorraine, qui la ferait descendre par les mâles de Charlemagne, théorie qui fut émise au temps de la Ligue par les ducs de Guise pour appuyer

leurs prétentions à la couronne de France, et qui, reproduite au commencement du dix-septième siècle, a été réfutée victorieusement par Chantereau-Lefèvre dans son ouvrage intitulé : *Considérations historiques sur la Généalogie de la maison de Lorraine*. Paris, 1642. — On y lit à la page 2 :

« J'ay apporté de Lorraine en l'an MDCXXXVII un arbre généalogique, que les ducs de Lorraine ont fait imprimer, graver en taille douce, et enluminer sur des cartes et tableaux de quatre pieds de haut; dont les Lorrains et ceux qui ont zèle et passion à leur service, parent leurs chambres et cabinets; il n'y a pas même jusqu'aux marchands et artisans qui les aient dans leurs comptoirs et boutiques, où on lit que *la maison de Lorraine est dérivée de masle en masle de l'empereur Charlemagne.* »

« Le temps auquel il faut de nécessité que cette *généalogie* ait été imprimée, ou plutôt réimprimée (car j'en ay vu de plus anciennes imprimées du règne de Henry III), est fort remarquable. Il est vrai que le généalogiste, pour se tenir couvert au lecteur, n'y a point mis de date, y a célé son nom, celui de l'imprimeur et le lieu de l'impression; le tout à dessein de faciliter un désaveu en cas de besoin. Mais il n'y a pas beaucoup à travailler pour trouver qu'elle a été imprimée vers l'an MDCVIII ou MDCIX. D'autant que Henry, dernier duc de Lorraine et de Bar, y est compris, et qu'elle finit à sa fille aînée, la princesse Nicole, à présent duchesse de Lorraine, sans qu'il y soit fait mention de la princesse Claude, sa sœur; d'où j'infère que la réimpression de cette *généalogie* est arrivée depuis la naissance de Nicole, et avant celle de Claude, ce qui va au temps que j'ay désigné. Quant au désaveu, la maison de Lorraine a bien fait paroître qu'elle n'y songe t pas, puisqu'en France et en Lorraine elle fait parade tout hautement de cette *généalogie*, qui est encore à présent en quelque lieu éminent de leurs hôtels. »

M. Lambert a la parole pour la lecture du rapport suivant :

M. Gerson-Lévy a exposé, dans un travail substantiel, le résumé d'importantes *recherches* faites par un Allemand, M. Léopold Dukes, *sur la poésie hébraïque et la philosophie morale des juifs mauresques espagnols du dixième au douzième siècle.*

Le sujet est neuf; une grande partie de cette littérature gisait, ignorée, dans la poussière des bibliothèques publiques. Nous devons à l'Allemagne beaucoup de restitutions de même nature; on y est patient, laborieux; on y aime les recherches longues et minutieuses.

M. Dukes est un de ces infatigables savants qui créent de curieux et instructifs mémoires avec les débris d'archives dispersées dans toutes les capitales de l'Europe. C'est un mérite que de poursuivre si loin et au prix de tant de soins les éléments d'une science brisée.

Les lecteurs français ne pouvaient faire connaissance avec ce savant par un meilleur et plus heureux interprète que M. Gerson-Lévy. Grâce au charme d'un style élégant et toujours académique, M. Gerson-Lévy sait répandre de l'intérêt sur les matières les plus rebelles. Il sauve le fonds par la forme, et fait trouver goût à des questions d'érudition dont les origines se perdent dans la nuit du moyen âge.

Il est regrettable que l'hébreu ne soit pas devenu plus classique. La Bible, avec ses mâles et fortes beautés, ses images vives et hardies, son ample et originale poésie qui n'a rien de commun, comme le pensent quelques personnes, avec la vaine phraséologie des compliments arabes, la Bible, si sobre à la fois et si énergique dans son expression, n'est guère connue que par des traductions. Toute la fleur, tout l'éclat, pour ainsi dire, du texte, est perdu pour le plus grand nombre des lecteurs.

Quelle espèce d'admirateurs restera donc à un hébreu plus moderne, qui, malgré d'incontestables mérites, est bien loin de la langue primitive?

Le moyen âge, il faut l'avouer, a été étrangement fécond dans la littérature hébraïque, et il ne faut pas toujours lui en faire compliment. La liste de ses poètes serait longue; mais si l'on prenait la peine d'en éliminer les simples et vulgaires rumeurs, on soulagerait notablement le Parnasse hébreu. Cinq ou six poètes distingués seraient mis à part, à un rang honorable, qui ont la verve, le sentiment, la délicatesse du style, les fines nuances.

Pour cette littérature post-biblique, les poètes du Midi l'emportent sur ceux du Nord. M. Dukes ne s'est occupé que des premiers. Ils ont subi d'une manière évidente l'influence des Arabes. Mais la poésie des Arabes et des Juifs ne s'est guère répandue au-delà de la péninsule ibérique. Leurs travaux ont été mieux remarqués en philosophie. La scolastique leur doit la connaissance d'Aristote : les œuvres des philosophes arabes ont été traduites en hébreu, et c'est de là qu'elles ont passé en latin pour alimenter longtemps le monde savant. M. Munk, de l'Institut, a retrouvé, il y a peu d'années, le *Fons vitæ*, ouvrage perdu d'Avicbron, dans un livre hébreu d'Ibn-Gabirol, un de ces poètes-philosophes dont s'occupe M. Dukes.

Mais l'originalité de cette philosophie arabe et juive est très contestable, et son principal mérite est d'avoir préservé de l'oubli et d'avoir transmis à la scolastique les traditions philosophiques de la Grèce.

Si l'on s'avisait de se remettre à l'étude de la littérature des juifs mauresques-espagnols, il faudrait préférer, contrairement à l'opinion du moyen âge, leur poésie à leur philosophie. Celle-ci est surannée ; l'autre, par un privilège propre aux muses, est restée jeune. La poésie seule a le don de longue vie, parce qu'elle répond aux sentiments du cœur humain, aux besoins de l'imagination, et qu'elle s'adresse à des intelligences toujours prêtes à se ranimer aux accents d'un poète ému et inspiré.

Le rapport de M. de Tinseau est ainsi conçu :

Chargé de vous rendre compte des *Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine pour 1861*, je me trouve un peu embarrassé, après le travail consciencieux qu'a fait un de nos honorables collègues sur le volume précédent ; je tâcherai néanmoins de vous faire partager le plaisir que j'ai éprouvé à la lecture des intéressants travaux que publient nos collègues de la Meurthe.

Le volume s'ouvre par le décret qui reconnaît la Société d'Archéologie lorraine comme établissement d'utilité publique et approuve ses statuts et son règlement intérieur. Espérant que la même faveur nous sera bientôt octroyée, je passe à l'examen du premier mémoire.

I.

Dans ce mémoire, M. Louis Benoit nous donne quelques détails sur une pierre tombale de 1621, trouvée dans l'ancienne chapelle de Landsberg, de Fénéstrange, qui n'est autre que le monument funéraire de Mathias Kilburger; il n'est pas d'un grand intérêt artistique, mais il se trouve dans un état de conservation satisfaisante. Dans l'intérieur d'un archivolt on aperçoit, en demi-relief fortement accusé, un personnage sans aucun emblème guerrier et dans l'attitude de la prière; son costume, l'attitude roide de sa pose, complètent le type sévère du protestant du dix-septième siècle. L'inscription, gravée en beaux caractères lapidaires, nous apprend que Mathias Kilburger fut bailli des comtes sauvages du Rhin, de Salm et de Fénéstrange; qu'il mourut le 23 février 1621, à l'âge de 78 ans, après avoir exercé ses fonctions pendant 55 ans. Je vous fais grâce de la description détaillée de ce monument où l'art a peu de chose à voir.

M. Benoit nous donne ensuite quelques détails sur la vie et la descendance de Kilburger: successivement bailli à Diemering, à Fénéstrange, il déploya une ardeur juvénile dans la direction des affaires spirituelles et temporelles dont il fut investi; son fils Philippe et son petit-fils Jean Léonard lui succédèrent dans ses fonctions; un autre de ses descendants, Jobann-Philips Kilburger, fut bourgmestre en 1704. En finissant, l'auteur nous apprend que la bible de Mathias, conservée à Fénéstrange, contient ces quelques mots en caractères gothiques: *Sola Dei misericordia salus nostra 1570. Mathias Kilburger me emit*, et relate le fait suivant: la foudre étant tombée sur l'église de Fénéstrange y causa beaucoup de désastres et passa à une palme du saint livre sans l'atteindre.

II.

J'arrive à un second mémoire de M. Louis Benoit qui, dans le livre soumis à mon examen, en a publié trois; celui-ci est intitulé: *Notes sur la Lorraine allemande. Le Westrich*. Il m'est difficile de vous donner le résumé de ce savant travail qui a dû coûter bien des recherches à son auteur et montre jusqu'à quel point cet archéologue érudit pousse l'amour de la science.

Au temps de Charlemagne, le Westrich était avec la Lorraine, l'Alsace, le Brabant et la Hollande, une des divisions de l'Austrasie. Malgré les transformations qu'il eut à subir, le nom de *Westerreich*, *West-Reych*, *Westrasia*, *Vastum regnum* en basse latinité, *Westruck*, *Wastriche*, *Wausterieg*, *Westrich*, se maintint jusqu'au dix-huitième siècle et désignait un pays partagé entre plusieurs petits états dynastes, mais qui conservait un caractère assez tranché pour frapper l'esprit du peuple, qui jamais ne l'a confondu avec les autres pays environnants.

Depuis le seizième siècle tous les auteurs qui se sont occupés de la géographie de l'ancienne Austrasie ont parlé du Westrich et en ont donné une description plus ou moins exacte qui, si elle ne fixait pas toujours les mêmes limites, consacrait du moins l'existence de ce petit pays.

Le Westrich, qui était séparé de l'Alsace par les Vosges, comprenait, suivant M. Louis Spach, le pays de Bitche, le duché de Deux-Ponts, les comtés de Veldentz, de Spanheim, la Petite-Pierre, Linange, Saarbrück, Vassau, les principautés de Birkenfeld et de Simmern.

En résumé, le Westrich successivement royaume de l'ouest, envahi par le Palatinat, l'électorat de Trèves et le bailliage d'Allemagne, qui en avait fait la Lorraine allemande, arriva à tomber sous la puissance du grand Roi, et l'élément français y dominant lui fit perdre la dénomination de royaume de l'ouest sous lequel il avait été d'abord connu.

Dans la dernière partie de son travail, M. Benoît s'occupe des différentes cartes géographiques qui ont été publiées et ont donné les limites du Westrich; il cite en particulier, comme curieux spécimen de xylographie, la carte du Ptolémée, de Jean Schott en 1513, et nous en donne un *fac simile* avec une description. Cette carte était entourée des écussons de dix-sept souverains des petites principautés, et avait en tête, dans un médaillon au champ de gueules, un écusson à cotices d'azur entouré de la légende *DOMINII VASTI REGNI*; à côté, dans un médaillon au champ d'azur, se trouve un écusson de même dimension chargé de la bande de gueules aux trois alérions de Lorraine, ainsi que l'indique la légende *DVCATVS LOTARINGIE*.

Il est à remarquer que les armes du Westrich occupent la place d'honneur et sont à gauche du spectateur, tandis que l'écu de

Lorraine est à droite. M. Benoît suppose que le Westrich était, pour René II, l'ancienne Austrasie de Charlemagne, et qu'il confondait la Lorraine avec ce pays comme dépendance de l'empire carlovingien dont les héritiers de Gérard d'Alsace revendiquaient l'héritage. En nous donnant le blason du Westrich d'après un armorial de l'empire en 1657¹, l'auteur termine son mémoire en nous disant que c'est la similitude de ces armoiries avec celles que porte la carte de Jean Schott qui l'a conduit à rechercher quel était ce *Vastum regnum* si ignoré de nos jours.

Je vous demande pardon si ce résumé est un peu long, mais j'ai pensé que le Westrich ayant renfermé des localités de notre département, il serait intéressant pour vous d'avoir des détails sur ce pays si peu connu.

Notre érudit collègue, l'auteur de *Frantz de Sickingen*, en donne ainsi les bornes : « Le Westrich est la partie assez boisée et montagneuse qui s'étend à l'est de la Moselle, arrosée par la Simmern et la Nahe, au sud du Hundsruhck, qui est la partie méridionale de l'angle découpé par le Rhin et la Moselle, jusqu'à leur réunion entre Oberwesel et Celle. » Suivant une charte du quinzième siècle, on y trouvait Morhange; suivant un autre document, Forbach. Une remarque à faire, c'est qu'il y avait des localités du Westrich qui étaient dans une position singulière n'étant au spirituel *Nullius diocesis*, tel que Lixheim, dont le couvent avait été ruiné et dont la ville n'existait pas au commencement du seizième siècle. Une des meilleures descriptions du Westrich est celle de Sébastien Munster en 1552. M. Benoît la donne *in extenso* (page 29) et montre le *fac simile* d'une gravure sur bois qui ornait l'édition française de 1568; elle représente un pêcheur à la ligne au bord d'un étang, entouré de nasses.

Dans une autre partie de son travail, l'auteur veut nous prouver l'importance qu'avaient à la cour d'Allemagne et à celle de Lorraine les souverains de tous ces petits pays; c'est dans ce but qu'il nous

¹ Elles sont coticées d'argent et d'azur de six pièces; le timbre consiste en un casque d'argent en tiers point treillissé de barreau d'or, orné de même, couronné et surmonté d'un lion acculé d'argent à la queue fourchue, couronné d'or et de trois houpes de plumes de gueules d'or et d'argent. Les lambrequins sont aux couleurs de l'écu.

donne des pièces provenant du trésor des chartes de Lorraine ; l'une est la nomenclature des gentilshommes et vassaux du bailliage d'Allemagne en 1591 : nous y remarquons les sires de Créhange, de Bitche, les abbés de Bouzonville, Freistrof, Stulzerbron, et les moines des villes de Morhange, Hombourg, Saint-Avold, Puttelingen, Boulay ; l'autre est la même nomenclature en 1616. Dans la cité de Metz, la noblesse du Westrich jouissait d'une certaine prééminence ; à l'entrée de Georges de Bade dans sa ville épiscopale, en 1461, il était escorté « de ses hauts hommes, Mgr le comte de Bitche, de Sarrebruck, de Sarwerden, et MMgrs les comtes de Salm et de Fenestranges et plusieurs autres. »

Tous ces seigneurs, qui avaient des pouvoirs plus ou moins étendus, étaient vassaux de l'empire et d'autres états, tout en conservant certains privilèges plus étendus que ceux des comtes de la Lorraine proprement dits, ce qui leur permit d'introduire la réforme et de dépouiller, en 1555, les couvents et collégiales de tous leurs biens.

Quand Louis XIV, continuant l'œuvre de Richelieu, se fut emparé de la Lorraine, il soumit à son sceptre tous ces petits dynastes et fit, en 1682, de ce pays une province française dont le chef-lieu fut Sarrelouis.

III.

Un troisième mémoire dû à la plume de M. Beaupré, conseiller à la cour impériale de Nancy, est intitulé : *Notice sur quelques graveurs nancéiens du XVIII^e siècle.*

1^o HÆRPIN ou HARPIN, 1783-1796. — « Hærpin était fils d'un marchand demeurant à Nancy ; il a disparu dans les troubles de la révolution sans qu'on ait eu aucune nouvelle de lui » a dit M. Noël. M. Beaupré, qui n'a pas eu d'autres renseignements sur sa vie, se contente de nous dire que l'on ne connaît de lui aucune gravure antérieure à 1783 ni postérieure à 1796. On croit toutefois qu'il n'exerça la gravure à l'eau forte que comme passe-temps et délassement d'un travail obligé.

Toutes ses gravures, à l'exception d'une seule dont nous parlerons plus tard, étaient relatives à Nancy, sa ville natale à ce que l'on suppose ; son œuvre se réduit à treize pièces reproduites dans la plus petite dimension que comporte le dessin. Ne pouvant suivre

M. Beaupré dans la description détaillée qu'il nous donne, il nous suffira d'indiquer les titres ; pour la vue des monuments de Nancy, ce sont : *les Casernes d'infanterie en 1783, la Carrière de Nancy, la Place Royale, les Arcs de triomphe et Portes* ; les monuments sacrés de Nancy, *les Logements militaires, le Quartier royal en 1792, Vue et perspective de la principale place de Nancy, Carrière de Nancy et vue de Nancy* ; une gravure d'imagination, *Mardi-gras et son cortège* ; une de circonstance, *Dévouement de M. Desiles à la place Stainville de Nancy* : une autre, sous le titre d'*Almanach de Nancy*, offre dans de petits compartiments qu'entoure un calendrier, la *Vue des principaux monuments de cette ville* : enfin la dernière, qui est la plus importante pour notre pays, représente la *Vue des Château, Serres, Orangeries et Parterres de botanique de Lorry-devant-le-Pont, près Metz* ; elle fut gravée pour servir de frontispice au supplément du Dictionnaire des jardiniers que traduisit de l'anglais M. de Chazelles.

Pour expliquer l'existence de cette gravure faisant partie d'un ouvrage imprimé dans notre ville, M. Beaupré nous dit que la famille de Hœrpin en était probablement originaire ; que Claude Lamort, imprimeur à Metz, était fils d'un Lamort, typographe à Nancy ; que Hœrpin avait donc des relations avec Metz et qu'il se peut faire dès lors que des ouvrages imprimés dans cette ville soient redevables à sa pointe de quelques illustrations ; il serait utile que les iconophiles de notre ville pussent faire des recherches à ce sujet.

2° DOMINIQUE COLLIN, 1725-1781 — YVES COLLIN, 1753. — Né à Mirecourt en 1725, Dominique Collin voulut, suivant Mory d'Elvange, se faire un nom et s'instruire dans la peinture et la sculpture ; obligé d'embrasser la profession d'orfèvre, il vint à Metz pour se perfectionner dans cet art et entra chez la veuve d'un orfèvre. La gravure sur métaux, qu'il voit exécuter sous ses yeux, enflamme son génie et lui fait entreprendre celle d'un cachet pour un militaire qui lui en avait donné la description ; il l'exécute de manière à dépasser ce que l'on pouvait attendre d'un jeune homme. Enhardi par ce succès, il part pour Strasbourg où, sous les yeux d'un graveur célèbre de cette ville, il se perfectionne dans cet art ; mu par l'amour de la patrie, il revient à Nancy, où il est nommé graveur de Stanislas ; c'est dans cette ville qu'il exécuta les planches

qui ont fait passer son nom jusqu'à nous, et qu'il mourut en 1781. » Son fils, d'après ce qu'en sait M. Beaupré, né en 1753, mourut dans les premières années de notre siècle, excella également dans la gravure et aurait surpassé son père s'il eût vécu plus longtemps.

L'œuvre de Dominique Collin, au nombre de 123 pièces, peut se diviser en trois sections : dans la première partie, intitulée : HISTOIRE SAINTE OU SUJETS DE DÉVOTIONS, nous trouvons deux grandes gravures : l'image de *Notre-Dame de Bon-Secours* et un *Damné en enfer*, plus quatorze petites gravures pour un bréviaire à l'usage de Toul. Dans la seconde section, intitulée : HISTOIRE PROFANE, nous remarquons sept portraits de rois et personnages marquants, dix-huit vignettes d'armoiries pour la bibliothèque de différentes personnes, trois mausolées funéraires, huit vues des monuments de Nancy, dix-huit vignettes ou vues de monuments ou décorations. Dans la troisième section, c'est-à-dire les MÉLANGES, on rencontre cinquante-une vignettes différentes parmi lesquelles on remarque vingt-quatre gravures pour l'atlas du *Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine et les Trois-Évêchés*, par M. Buchoz, avocat au parlement de Metz.

L'œuvre de son fils, qui contient trente pièces, renferme un mélange de gravures de différents ordres, parmi lesquelles nous en trouvons une intitulée *Cour souveraine de Lorraine et Barrois* ; sur une draperie sont rangés les blasons de tous les membres de la Cour souveraine, au-dessus de chaque blason le nom du titulaire et la date de sa réception. En finissant, M. Beaupré, qui, dans cette longue nomenclature, a fait preuve d'un grand savoir dans la connaissance de l'art de la gravure, dit que ces œuvres des Collin ne sont sans doute pas les seules que doit mentionner un catalogue complet de leurs gravures ; il y en a dont il ignore l'existence, d'autres ne lui sont indiquées que par ouï dire, mais il a mieux aimé ne décrire que celles qu'il connaissait de visu, plutôt que de commettre des inexactitudes et des erreurs ; il appelle l'attention des iconophiles lorrains sur les travaux des Collin, et provoque ainsi d'obligeantes communications qu'il promet de publier dans une notice supplémentaire. Nous transmettons cette demande à ceux de nos collègues qui s'occupent de cette branche de l'art en leur conseillant de lire le mémoire de M. Beaupré, qui les intéressera, nous n'en doutons pas.

IV.

Je passe au troisième mémoire de M. Benoit : *la Chapelle castrale de Fénétrange*. Sous ce titre, l'auteur, après nous avoir donné quelques détails sur l'antique chapelle castrale et en avoir présenté une vue et un plan, fait assister le lecteur à l'histoire du château, à celle de ses anciens propriétaires, et retrace les incidents de la lutte des rhingraves avec l'illustrissime dame Diane de Dompmartin.

La chapelle castrale de Fénétrange est un spécimen assez rare de la dernière époque du gothique de transition, c'est dire que sa construction ne remonte qu'aux dernières années du seizième siècle ; elle est éclairée par trois fenêtres à larges embrasures, à doubles baies en plein-cintre, inscrites dans un ogive à réseau flamboyant. Un lourd pilier cylindrique divise en deux parties la chapelle ; il semble remonter à une époque antérieure et avoir fait partie de l'ancien burg des sires de Fénétrange. C'est sur ce pilier que repose un arc doubleau qui soutient une voûte d'arête, aux nervures prismatiques formées d'un bandeau plat, accompagné de deux doucines, qui vient se perdre dans six colonettes, dont les chapiteaux doriques sont à la hauteur des tablettes des fenêtres. J'ometts tous les autres détails d'architecture qui complètent la description de la chapelle. Aux deux clefs de voûte on trouve les armoiries des fondateurs : celles de droite sont les armes de Charles Philippe de Croy ¹ ; celles de gauche sont celles de Diane de Dompmartin ².

¹ L'écusson, arrondi par le bas et terminé en pointe, porte écartelé au 1 et 4 d'argent à trois fasces de gueules pour Croy : ce sont les armes des anciens rois de Hongrie ; au 2 et 3 d'argent à trois douloirs de gueules, deux en chef, un en pointe pour Renty ; et sur le tout les armes pleines de Lorraine, dont les Croy chargeaient leurs armoiries par suite du mariage de Philippe de Croy et d'Anne de Lorraine. Au-dessus du timbre consistant en un casque couronné et surmonté d'une tête de cygne de sable, accolé d'or et accosté d'un vol d'argent et de gueules, aux huchements de même, se trouve une couronne ducale. La devise est : Sans fin Croy.

² L'écusson en losange, comme appartenant à une femme, porte partie de Croy et de Dommartin. Nous venons de donner les armes des Croy ; Dommartin porte écartelé au 1 et 4 de sable, à la croix d'argent pour Dommartin ; et au 2 et au 3 d'or à la fasce eschiquetée d'argent et de gueules de trois traits, au lion issant de gueules pour Lamarck ; et sur le tout d'azur au croissant d'argent,

Sous le sol dépouillé de dalles, on remarque un caveau funéraire fermé de quelques planches, qui sert maintenant aux usages les plus vulgaires. La partie supérieure de la chapelle est transformée en grenier à fourrages et la partie inférieure en cave.

Ces quelques restes, menacés eux-mêmes d'une destruction prochaine, nous rappellent la lutte des deux partis qui, en 1615, étaient en présence dans la petite ville de Fénétrange : l'union protestante ou les rhingraves, et la ligue catholique ou Diane de Dompmartin. Diane, qui avait épousé son cousin le rhingrave Jean Philippe, dont elle eut une fille mariée au duc d'Arenberg, fut veuve en 1569, se remaria en 1570 avec Charles Philippe de Croy; on la désigna à partir de cette époque sous le nom de marquise de Havré. L'auteur nous donne le fac simile d'une gravure du temps qui représente Diane de Dompmartin en costume d'apparat, et qui nous apprend que c'est Diane qui a bâti la partie des chapelles qui renferme la chapelle castrale et qu'elle a signalé son passage dans la contrée par des actes de bienfaisance.

Nous rappelant une précédente étude où il a montré la première phase de la lutte des rhingraves et de la marquise d'Havré, M. Benoit nous met sous les yeux, comme se rapportant à cette époque, une lettre curieuse et inédite adressée à Diane par Frédéric de Dauhn, l'un des rhingraves. Cette lettre écrite en français, alors peu en usage dans le Westrich, est à la fois un document historique pour l'histoire de la rivalité des deux maisons, et un curieux monument philologique qui annonce un emploi simultané du français et de l'allemand. Par une transaction faite en 1584, les Havrés eurent la possession du château de Fénétrange avec la possibilité de bâtir une chapelle catholique; en échange ils abandonnèrent d'autres églises aux luthériens, ainsi que l'église collégiale de Fénétrange; ce qui donna lieu à des démêlés entre

surmonté d'une croisette accompagnée de deux étoiles de même qui sont les armes parlantes de dame de Dompmartin duchesse de Croy, marquise d'Havré; une couronne ducale figure à la place du timbre de Dompmartin qui consiste en un vol orné de huchements aux couleurs de l'écu. Quant à celui de Lamarek il consiste en une tête de taureau affrontée de gueules, armée et allumée d'or, surmontée d'une couronne cerclée de la fasce de Lamarek rehaussée de fleurons d'or aux huchements de gueules doublés d'or.

l'autorité ecclésiastique et la marquise qui fût même un instant excommuniée et obligée, dans la personne de ses successeurs, de reconstruire et à doter quatre nouvelles paroisses là où le culte protestant avait été rétabli.

Une des préoccupations de Diane fut de faire adopter à Fénétrange le calendrier grégorien, les rhingraves possesseurs de la ville y maintenant l'ancien calendrier en retard de dix jours sur le nouveau : la correspondance de Diane (1601) est relative à ce point. Ce ne fut qu'en 1682 que les sujets des rhingraves dans la ville adoptèrent le calendrier grégorien que les gens du château appartenant à la marquise d'Havré avaient depuis 1582.

En 1613 la lutte allait recommencer entre Diane et les rhingraves fils d'Otto de Kyrbourg et de Frédéric de Daunh. Avant de recourir à un parti extrême, Diane lance un manifeste conservé dans les archives de Fénétrange : c'est une pièce rarissime, formant une liasse de huit feuillets imprimés en allemand où l'on rencontre des mots français mêlés à d'autres d'un latin barbare. M. Benoit en donne une traduction, en y conservant certains mots qui, dans le texte primitif, se trouvaient en italique (page 128-139). Ce manifeste, destiné à justifier sa conduite, est un résumé de l'histoire des rivalités précédentes ; la marquise y fait un appel aux lois fondamentales de l'Empire, dont dépend la baronie de Fénétrange, et menace ses adversaires de recourir aux armes.

Les ducs de Lorraine, qui se trouvaient au milieu des parties belligérantes, observèrent une stricte neutralité. Charles III et Henry II se contentèrent d'envoyer des commissaires pour opérer une réconciliation, qui ne put se faire en 1617 et ne s'opéra qu'en 1618.

L'année de la mort de Diane est inconnue : suivant Dom Calmet elle vivait encore en 1621 ; suivant d'autres documents, en 1625 elle réglait, au château de Thicourt, le sort de ses héritiers, parmi lesquels se trouvait son gendre, le fils du rhingrave Frédéric, Philippe Othon, qui avait embrassé la religion catholique et avait été fait grand-écuyer de Lorraine et prince du Saint-Empire.

Après la mort de sa fondatrice, la chapelle castrale subit d'étranges vicissitudes, et d'après un inventaire que nous donne son historiographe, en 1649 on dut en retirer les reliques et les ornements principaux. Après la guerre de Trente ans on la fit desservir par différents religieux qui étaient payés sur un bon du sieur

d'Elvange, receveur de la seigneurie de Fénétrange. En 1682, comme on avait ouvert aux chanoines la collégiale, la chapelle cessa d'être paroisse, et, sur la demande des doyens, on lui donna différents ornements qui en provenaient.

Les archives de Fénétrange, que l'on trouva, en 1722, dans une vieille armoire de la tribune de la chapelle, furent inventoriées et forment une source précieuse de renseignements que possèdent les archives départementales.

La fin du mémoire ne contient plus qu'une sorte de réclamation des doyens de la collégiale pour obtenir les derniers ornements que possédait la chapelle, quelques tableaux, les cloches et même quatre cercueils en plomb enfermés dans le caveau; ces cercueils furent vendus en 1764, et les ossements, renfermés dans d'autres en bois de chêne, restèrent déposés pendant bien longtemps dans l'ossuaire de Fénétrange d'où ils ont disparu; on suppose que parmi eux se trouvaient les restes de Philippe de Croy, mari de Diane.

En 1765 le château fut rebâti en partie, et l'ancienne chapelle castrale ainsi que la façade du vieux Burg furent enfermés et presque oubliés au milieu des bâtiments nouveaux construits en style Louis XV.

Je vous demande pardon si j'ai un peu abusé de vos moments dans l'analyse de ce mémoire, mais outre qu'il est très considérable par son étendue, j'ai pensé que se rattachant à un pays tout voisin du nôtre, en faisant pour ainsi dire presque partie, une simple analyse pourrait vous communiquer un peu du plaisir que j'ai éprouvé à la lecture de l'attachant mémoire de M. Benoit.

V.

Les Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine sont terminés par la suite et la fin du *Dictionnaire géographique* de M. Lepage, dont vous a entretenu M. de Bollemont dans son rapport sur le second volume de ces Mémoires (15 avril 1861, page 82 du Bulletin); après un judicieux examen, je n'ai plus rien à dire si ce n'est qu'il est terminé par un index des noms anciens qui y sont mentionnés, et qui est destiné à faciliter les recherches; pour vous en donner une idée, il me suffira de me servir d'un des noms qu'y a mentionné notre collègue :

« Moslinsis pagus, pagus Mosilentis, ducatus Moslinsis in comitato

Metense, ducatus Morlingis, pagus Mettensis, Muslinsis, pagus et comtatus Metinsis et Moslinsis, *Metz (pays de)*. »

Une carte de la Meurthe au dixième siècle, qui accompagne le dictionnaire, renferme tous les noms mentionnés jusqu'à cette époque dans les diplômes ou sur les monuments numismatiques. Malgré toute la modestie de M. Lepage, qui ne lui fait considérer sa carte que comme un jalon et un essai destiné à amener des travaux du même genre, meilleurs et plus complets, je ne puis lui laisser cette idée et j'avoue que mes vœux seront remplis si la carte qui accompagnera un jour, il faut l'espérer, le *Dictionnaire de la Moselle*, ressemble à celle que contient le volume que j'analyse en ce moment. Je suppose en effet que M. Thilloy aura des imitateurs pour les arrondissements autres que celui de Sarreguemines dont il s'est seul chargé, et que notre Société obtiendra alors, comme nos voisins de la Meurthe, une médaille d'argent au prochain concours des Sociétés savantes.

VI.

Avec M. Digot, auteur d'un quatrième mémoire relatif à quelques méreaux du chapitre de Toul, je vais donner quelques détails sur ces curieux sujets d'étude. Chaque chanoine avait deux parts à toucher dans sa prébende : la première lui était donnée lors même qu'il montrait peu d'empressement à assister aux offices, la seconde récompensait l'assiduité à ces mêmes offices ; à son entrée à l'église il recevait sa *distribution*, ainsi les ecclésiastiques les plus exacts étaient les mieux rétribués. D'abord on se contenta de pointer les noms sur le tableau des chanoines, mais des réclamations s'étant produites, on dut faire la distribution en argent pendant l'office ; bientôt l'absence de monnaie assez petite pour payer la somme due à chaque chanoine fit créer une sorte de monnaie conventionnelle à laquelle on donna le nom de *marallus*, *merallus* ou *merellus*, en français *merel* ou *mereau*, du grec *méros* ou *merès*, qui signifie *part* ou *portion*.

Ces méreaux, presque toujours en plomb, portaient un mot indiquant l'office où on les distribuait : *matines*, *messe*, *vespres*, et étaient donnés par le pointeur à chaque office. Les chanoines étaient remboursés en monnaies courantes à des époques fixées d'avance par le trésorier du chapitre ; ce n'était pas toujours à ceux-ci que

se faisait le remboursement : il s'était introduit une coutume d'après laquelle, comme l'échange des méreaux se faisait à des époques assez éloignées, le chanoine qui avait à solder des achats ou des dépenses à acquitter donnait à son créancier des méreaux que celui-ci portait lui-même au trésorier pour en recevoir la valeur en espèces

Les auteurs ne s'accordent pas sur l'époque où on a commencé à en faire usage ; suivant M. Rouyer ils étaient employés dès le treizième siècle. M. Digot leur assigne une époque plus reculée et qui, d'après les échantillons qu'il décrit, ne peut être inférieure au treizième siècle. On en possède beaucoup aujourd'hui qui, tous, offrent les types les plus variés et les plus singuliers et conservent un certain air de parenté avec les monnaies que l'on frappait à l'époque de leur émission, ce qui permet de les classer et de leur assigner une date avec quelque certitude ou du moins avec vraisemblance.

Après ces détails sommaires, M. Digot arrive à la description de quelques méreaux provenant du chapitre de Toul et dont on n'a pas encore parlé ; huit méreaux sont présentés par lui dans une planche gravée destinée à compléter la description qu'il en donne.

Le premier, dont il attribue l'origine au douzième et même au onzième siècle, est une masse de plomb coulée grossièrement et offrant une sorte de convexité, entourée elle-même d'une bordure en saillie ; la pièce présente d'un côté une surface parfaitement lisse, et de l'autre une croix dont les branches s'élargissent un peu vers les extrémités que termine la bordure. Au centre de la croix on voit un point saillant, et entre les branches des stries ou raies qui figurent une seconde croix. Ce méreau ne porte aucune légende ; mais comme il a été trouvé à Toul, on peut supposer qu'il provient de cette ville. Le deuxième, qui appartient comme le premier à M. Gillet, est moins ancien et doit dater du commencement du treizième siècle ; son travail est moins grossier : d'un côté on voit la figure du Christ attaché à la croix, au-dessus le soleil et la lune, à droite et à gauche de la croix deux anges qui paraissent soutenir les bras du Christ et peut-être recevoir le sang coulant de ses plaies ; de l'autre côté, une croix terminée par des globules et inscrites dans un cercle de grénétis externes ; entre le cercle et le grénétis, les lettres *SAI GAI* pour *sancte Gerardi*.

Je ne puis vous donner la description de tous ces méreaux, mais

je vous engage à lire la curieuse étude de M. Digot qui, grâce aux savantes recherches de nos compatriotes et collègues MM. de Saulcy et Ch. Robert, est parvenu à établir la parenté qui existe entre les méreaux et les monnaies des évêques de Toul et des ducs de Lorraine, et leur assigne aussi une époque de mise en circulation.

Deux de ces méreaux appartiennent à notre collègue M. Dufresne qui, plus apte que personne en cette matière, peut, en écoutant la prière de M. Digot, qui appelle sur ce point l'attention des collectionneurs, peut, dis-je, nous donner quelques détails sur les méreaux en usage dans notre pays, et nous dire si le chapitre de Metz s'en servait et si on en a encore conservé quelques-uns.

M. Dommanget lit un premier rapport ainsi conçu :

Messieurs,

Je dois rendre compte à la Société d'une brochure publiée sous ce titre : *Pétition adressée à l'opinion publique pour la réforme des élections de l'Institut et les autres changements que réclame son organisation*. L'auteur est M. Roget, baron de Belloguet, à qui l'on doit l'*Ethnogenie gauloise*. Il nous tient de près par son origine et par les études historiques auxquelles il se livre. Son père, le lieutenant-général Roget de Belloguet, est né à Lorry-devant-le-Pont, le 20 octobre 1760, et mort à Rémelfing, dans l'arrondissement de Sarreguemines, où il s'était retiré après avoir commandé pendant plusieurs années la 3^e division militaire dont Metz formait alors le chef-lieu.

La Société passera-t-elle à l'ordre du jour sur la pétition de notre honorable concitoyen ?

Messieurs, telles ne seront pas les conclusions de mon rapport.

Le mode d'élections, soit à l'Académie française, soit aux autres classes de l'Institut, et la réforme de leur régime intérieur sur lesquels il y a beaucoup de choses à dire et qui ont été bien dites par le pétitionnaire, intéressent trop peu ou trop indirectement la *Société d'Archéologie et d'Histoire de la Moselle* pour que j'y attache une grande importance, que je traduise devant vous ses nombreux reproches, que j'indique le mal dont il se plaint, en même temps que le remède qu'il propose : ce n'est pas d'ici, de cette modeste enceinte que l'*opinion publique* recevra la force

d'impulsion qui lui serait nécessaire pour qu'elle « entraîna l'Institut lui-même » dans la voie des réformes et des innovations.

Mais il est un point qui nous touche de plus près, celui concernant les rapports à établir entre l'Institut et les Sociétés savantes des départements. Sans formuler aucune opinion sur une question très-difficile, qui mérite d'être envisagée sous différents aspects et à l'égard de laquelle je confesse mon incompétence personnelle, absolue, je dois au moins expliquer brièvement le plan de l'auteur de la pétition.

M. Roget de Belloguet souhaiterait que toutes les Sociétés savantes de l'Empire fussent affiliées à l'Institut. Il n'attend aucun heureux effet du *Comité des travaux historiques*, organisé par le ministère de l'instruction publique et qui, suivant l'expression de M. Bouillier, académicien fort distingué de Lyon, « fait double emploi avec l'Académie des inscriptions et en est comme un fâcheux démembrement. » *L'Institut des Provinces*, qu'on doit à M. de Caumont, a l'inconvénient, en unissant les Sociétés entre elles, de les séparer du grand Institut, d'élever « autel contre autel, Sichem contre Sion. »

« Ce que l'Institut peut demander, ce qu'il devrait faire, dit M. Roget, c'est de sortir (à l'égard des Sociétés provinciales) de son isolement et de leur tendre une main fraternelle qui écarte enfin les jalousies et les défiances..... ; c'est de leur montrer qu'il n'ignore pas leurs travaux, qu'il sait les apprécier et leur donner, quand ils le méritent, plus d'éclat qu'ils n'en peuvent jamais espérer des Revues ministérielles ou de l'*Annuaire de l'Institut des Provinces*. Il suffirait pour cela de deux choses : qu'il eût des places en réserve pour les savants qui n'habitent point Paris, et qu'il se fît rendre compte, tous les trois mois, par des commissions nommées *ad hoc* des meilleurs travaux qu'auraient produit les Sociétés des départements. Que de bonnes et même d'excellentes choses enfouies dans leurs recueils, à la fois trop nombreux et trop volumineux, pour qu'on veuille, au prix d'une énorme perte de temps, les y chercher au hasard ; véritables catacombes où des pierres précieuses attendent dans les ténèbres qu'un rayon de lumière les tire de cette injuste obscurité !... »

L'Institut, par une mesure récente, n'appartient plus au ministère de l'instruction publique, qui conserve cependant la direction des Sociétés savantes des provinces ; il en a été séparé pour donner un

plus grand lustre aux attributions de M. le ministre d'État. Cette dislocation est, aux yeux de M. Roget de Belloguet, une sorte d'anomalie. « Considérées, dit-il, soit au simple point de vue de l'instruction publique, soit par rapport aux grands intérêts de la science ou même de l'éclat du trône qui a voulu rapprocher de lui l'Institut, toutes les Sociétés savantes, grandes ou petites, ont le même principe d'existence, ne sont que l'expression de la même pensée, ne doivent former qu'un même faisceau. Laissez donc cette noble armée, éclaireurs, troupes légères, corps de bataille, sous un seul chef, quel que soit le ministre que vous choisissiez. »

L'honorable pétitionnaire voudrait même autre chose qu'un ministre proprement dit à la tête des belles-lettres et de la science : poursuivant sa métaphore, entrevoyant une assimilation possible entre les corps savants et la Légion d'honneur, il ambitionnerait pour l'Institut et pour ses nombreuses succursales ce qui existe pour l'ordre créé par le premier empire, le patronage et l'autorité d'un chancelier « qui, des hauteurs sereines de la science, présiderait à la confraternité de toutes nos Sociétés savantes, à la conciliation de leurs intérêts divers, une subvention que leur accorde l'État.... »

Je livre aux méditations de la *Société d'Archéologie et d'Histoire* ces vœux que le pétitionnaire met sous la protection de l'opinion publique, en attendant que l'Institut lui-même prenne l'initiative des réformes conseillées. Il espère que l'opinion, à laquelle rien ne résiste avec le temps, vaincra les préventions et les dédains de cette illustre compagnie. L'Institut ne peut rien faire, il est vrai, sans l'assentiment du pouvoir; mais tôt ou tard, pense l'auteur, il joindra sa voix à celle de la reine du monde pour obtenir du futur historien de César ce qu'elle aura jugé nécessaire au progrès des sciences, à l'indépendance et à la dignité des hommes de lettres, des artistes et des savants.

M. Dommanget conserve la parole pour lire ce qui suit :

Messieurs ,

Les *Promenades d'hiver* sont l'un des opuscules les plus intéressants que M. d'Otreppe de Bouvette ait publiés. On y remarque des descriptions nombreuses et variées que relève un style rapide, chaud et convenablement orné. L'auteur fécond des *Promenades*

archéologiques et littéraires de Liège vers Maëstricht nous conduit à *Cornillon* où se trouve une tour dont la construction paraît remonter au douzième siècle. Il y avait là un hôpital fondé pour y recueillir les lépreux ; il fut agrandi, un peu plus tard, par sainte Julienne, en 1103. M. d'Otreppe de Bouvette annonce, d'après je ne sais quel témoignage, que c'est à l'inspiration de cette sainte qu'est due l'institution de la fête si majestueuse, si touchante et toujours si populaire du saint Sacrement.

Il existait à *Robermont* un vieux monastère établi vers la même époque, suivant la tradition, par de pieuses filles de l'illustre famille des Desprez. Le cloître, l'église et tout ce qui en dépendait furent renversés, en 1792, pour faire place à un vaste cimetière. La vue de cet asile de la mort, au cœur de l'hiver, fait naître dans l'esprit du promeneur solitaire dont j'analyse le travail, des pensées tout à la fois tristes et consolantes, parce qu'elles s'inspirent de sentiments religieux que je n'essaierai pas de traduire ; mais il lui revient à la mémoire une circonstance qui a précédé ailleurs les funérailles de la reine des Belges. Cette circonstance dont il a été le témoin et qui l'a fortement ému, je crois devoir la rappeler. C'était sous les voûtes de l'église de *Læken* où le cercueil renfermant les restes mortels de *Louise d'Orléans*, tant aimée et tant regrettée dans sa nouvelle patrie, avait été déposé avant l'inhumation. « Là, un matin que je m'affligeais avec la foule prosternée, dit M. d'Otreppe, j'entends derrière moi de sourds gémissements et bientôt éclater des cris de douleur... Je me retourne, touché, ému. Que vois-je ? Le cercueil d'une jeune fille du village que des compagnes en pleurs déposaient au pied de celui de la reine. Oui, l'humble enfant du toit rustique, oui, la modeste fille de la cabane venait, dans sa dernière couche, se reposer à l'ombre du tombeau d'une reine. Ainsi les distances qui les avaient séparées vivantes disparaissaient au seuil de la mort..... Touché jusqu'aux larmes, j'assistai à l'inhumation de la jeune fille, et le lendemain je vis murer le caveau de la reine. »

Quittant l'empire des morts pour chercher la vie au château de *Fayenbois*, l'auteur y constate l'existence d'une ruine féodale, d'un château gothique, au milieu d'arbres séculaires. Puis il se rend à *Jupille* dont l'étymologie (*Jobii villa*) nous reporte à l'ère romaine. Bien des souvenirs historiques se réveillent dans ce lieu ; mais, hélas ! ils appartiennent à un passé qui n'a pas laissé de traces ;

rien qui rappelle la grande ombre d'Ambiorix, la présence du conquérant des Gaules, le passage de ses légions, les tours de Drusus, le palais de Charlemagne ; rien qui révèle la puissance de la féodalité..... « Les guerres et les malheurs des temps, dit l'auteur, les ont fait disparaître. Il ne reste plus trace, à Jupille et aux environs, du palais des Carlovingiens. C'est aux arts, c'est à l'histoire qu'il faut en redemander les souvenirs saisissants. »

L'auteur décrit l'église de *Saive*, non loin de Jupille, et deux châteaux voisins de *Saive-ancien* et de *Bellaire-moderne*.

L'épisode qui m'a le plus intéressé à la lecture des *Promenades d'hiver*, c'est le récit d'un vieillard dans la bouche duquel M. d'Otreppe met un résumé de l'histoire ancienne de diverses contrées de la terre ; il en fait l'objet d'un chapitre que je ne puis analyser ni citer par fragments détachés. Ce chapitre offre l'esquisse de l'esprit général des peuples, et des conseils de l'auteur sur les connaissances nécessaires pour voyager avec fruit.

Je ne terminerai pas cette courte notice sans emprunter à M. d'Otreppe quelques lignes dans lesquelles il explique le but de ses travaux et frappe d'un stigmate de honte les hommes qui se condamnent volontairement à rester étrangers au progrès des sciences :

« Je n'aspire qu'à une chose : éveiller la curiosité, faire aimer le pays, détourner des goûts frivoles, des choses factices et ramener sans cesse à la nature, au sentiment du bon et du beau, à l'amour de Dieu et à l'accomplissement de tous les devoirs de famille, de citoyen et de membre de la grande confraternité humaine..... C'est sans efforts que je laisse tomber au pas de course et sans réflexions ces idées mal agencées, sur les connaissances indispensables au rayonnement de la vie et au bonheur des intelligences. Hors de là, l'âme engourdie, privée d'initiative, sans aspiration, s'énervé, s'atrophie, s'éteint dans la matière et montre à peine le reflet de la végétation, sans le feu sacré qui doit l'animer pour les œuvres de Dieu, les merveilles de la nature et les produits de l'intelligence. Pour ceux-là donc qui ne voyent rien, écrivez sur leur tombe :

Enterrés à cent ans,
Morts au berceau.

N'ayant rien appris, ne sachant rien, ils n'ont pas vécu. »

Le Président rend un compte très sommaire du *Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace* (4^e vol. 1860—61. Première partie). Il appelle l'attention de la Société sur les notices historiques concernant plusieurs châteaux-forts de l'Alsace, et sur une autre concernant Conrad de Bussnang, évêque de Strasbourg, dans lequel on rencontre, entr'autres documents curieux, une charte relative à l'un des établissements religieux de la ville de Metz, Sainte-Marie-des-Champs, situé dans l'un des faubourgs de cette ville. Il parle enfin d'une découverte qui a été faite en Alsace, de vases funéraires renfermant des clous, et à ce propos il rappelle que dans le cimetière franc qu'on a découvert au Sablon, on a trouvé un crâne percé d'un clou.

Ouvrages offerts à la Société.

Nouvelle découverte d'une ville romaine, par M. Coste, juge à Schélestadt.

Annuaire de Liège pour 1862.

Analyse de divers engrais, par M. Girard.

SÉANCE DU 10 JUILLET 1862.

Présidence de M. Victor Simon.

Communications.

Le Secrétaire donne lecture d'une lettre dans laquelle M. Coste, juge à Schelestadt, a l'obligeance de nous annoncer la publication toute récente de dix-sept documents concernant l'histoire de Lorraine et tirés des archives de Darmstadt. Ils se trouvent dans le XIII^e volume du savant recueil archéologique de M. Moné, archiviste grand-ducal à Carlsruhe, qui a pour titre : *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*. Ces chartes sont en français, allemand et latin (pages 56 sq. et 410 sq. du volume indiqué).

L'une d'elles, datée de 1196, indique les limites du comté de Bitche, au douzième siècle, d'une manière infiniment plus précise que D. Calmet ne l'a fait en nous donnant une charte de délimitation du comté de Bitche, de l'année 1150. (*Histoire de Lorraine*, première édition, Preuves, p. cccxxv.)

Description des limites du comté de Bitsch.

1196.

In nomine sancte et individue trinitatis. Domnus Fridericus dei favente gratia de Bites, filius scilicet Mathæi ducis Lotaringie, tam futuris quam presentibus gratiam suam et dilectionem in perpetuum. Cum omnis rei obscuritas soleat apud posteros tolli e medio, si fuerint scripture illuminata testimonio, idcirco hec scribimus et in futurum transmittimus. Sciat igitur hec presencium noticia, cognoscat quoque generacio altera, filii qui nascentur et exsurgent;

comitatus et bannus, potestas adque indicium de Bites his videlicet incoatur terminis ac finitur. A loco Salzbruchen ¹ vocato usque ad rivulum nomine Elisbach ² et per descensum usque Pieterlingen ³, hinc per ascensum semite usque Wendesloch ⁴, et per aliud latius in descensum usque inferiorem Steinbach ⁵, hinc vero per ascensum rivuli nomine Steinbach usque ad fontem Steinbronnen ⁶ dictum, et sic directa linea usque Nunhoven ⁷; hinc per montes et valles in directitudine usque Smalendal ⁸ et sic usque ad stratam Gerberti ⁹, et ab hac strata per montes et valles in directo usque Liechespach ¹⁰, inde vero usque Breitenstein ¹¹, et sic usque ad circulos ¹² et ab his circulis per montes et valles in directitudine usque ad rivulum, qui Hechele ¹³ nominatur, et per descensum rivuli predicti usque ad ripam, que Sara ¹⁴ nuncupatur, hinc iterum per descensum usque ad rivum nomine Bliese ¹⁵, et per eius ascensum usque ad villam Gerlisheim ¹⁶ dictam, et sic ad rivum nomine Horselbach ¹⁷, et per

¹ Pont sur le Saltzbach, près du hameau de Saltzwog, entre Pirmasenz et Dahn.

² Fischbach, cours d'eau qui se jette dans la Sauer près du village de Fischbach.

³ Hameau actuel de Petersbæchel, S. O. de Fischbach.

⁴ Village détruit, qui était près du hameau de Gebug et la ruine du Blumstein.

⁵ Niedersteinbach (canton de Wissembourg), route de Wissembourg à Bitsch.

⁶ Source du ruisseau de Steinbach au nord d'Obersteinbach.

⁷ Neunhofen près Dambach (canton de Niederbronn).

⁸ et ⁹ Vallée étroite, route de Gerbert, les deux à rechercher à l'aide de livres terriers.

¹⁰ Liesbach, route de Niederbronn à Bitsch.

¹¹ et ¹² Le Breitenstein et le Spitzstein sur la carte de l'Alsace romaine de M. Coste. Circulos indique peut-être des anciennes enceintes en pierres sèches qu'il serait curieux de rechercher sur place près du Breitenstein, pour les comparer à celles qui sont près du mur païen de Sainte-Odile en Alsace.

¹³ L'Eichel, rivière qui traverse le canton de Saarunion et se jette dans la Sarre près de Herbitzheim. *Aquila* dans les Traditiones Wizunburgenses de Zeuss.

¹⁴ La Sarre. — ¹⁵ La Blies.

¹⁶ Gersheim sur la Blies.

¹⁷ Le Hetschelbach, affluent de la Blies, près de Gersheim.

eius ascensum usque Medelesheim ¹⁸, hind ad rivum nomine Bichenalbe ¹⁹, et per eius transitum usque Brenstelbach ²⁰, hic vero per medium forum in Horenbach ²¹, et sic usque ad fontem in Birmeselse ²², hinc per montes et valles, quoadusque perveniatur ad antefatum locum nomine Salsbruchen.

Ambitum horum terminorum dux et comes Gerhardus moriens Theodorico filio suo jure hereditario reliquit, dux vero Theodericus Theodorico suo comiti Flandrie transmisit, idem vero Theodericus comes Flandrie Simundo fratri suo duci Lotaringie eosdem terminos dedit, quibus ipse Matheum filium suum hereditavit; pater vero meus Matheus dux Lotaringie heredem horum terminorum me constituit adque reliquit. Et quia successiva vicissitudine ad nos usque legitime hec omnia divoluta esse dinoscuntur, notum sit universitati tam pusillis quam maioribus, quod infra ambitum horum terminorum nulli liceat bestias agitare, laqueos vel compedes ponere, nisi forsitan nostra permissus licencia aut nostrorum prepositorum id presumpserit.

Rei igitur veritatem posteris declarando, ne forte, ut assolet, diuturnitas oblivionem, oblivio errorem, error pariat contencionem, impressione nostri sigilli decrevimus munire. Scripta sunt hec anno ab humanato dei verbo millesimo centesimo nonagesimo sexto, indict. XIV. epacta XVIII concurrente I Celestino S. Romane ecclesie papante anno quinto, Henrico sexto Cesare imperante anno quinto.

(*) Sceau de l'ordre de Malthe en cire rouge attaché avec un ruban de soie.

† SIGILLV. DNI. FRIDERICI. DE. BITTIS. ²³

L'importance de cette pièce doit nous faire vivement désirer de voir prochainement la bibliothèque de la ville faire l'ac-

¹⁸ Medelsheim à l'est de Gersheim.

¹⁹ Le Bicken-Alb, ruisseau à l'est de Medelsheim.

²⁰ Depuis la traversée du Bicken-Alb, en allant à l'est ou à Brenschelbach.

²¹ Jusqu'au milieu de la place du marché dans Neuhornbach.

²² Source du Fels-Alb à Pirmasenz, et de là au pont sur le Saltzbach (n° 1).

²³ Le comte de Bitsch a, suivant D. Calmet, été inhumé à Sturzelbronn. (Voyez la *Not. de Lorr.*, t. II, p. 541, et l'intéressante notice de M. Boulangé sur les Sépultures des premiers ducs de la maison de Lorraine dans l'*Austrasie*, 1854 et 1855).

quisition d'un ouvrage qui renferme des documents d'un aussi haut intérêt sur des localités qui font aujourd'hui partie de notre département.

Le Secrétaire annonce l'important envoi du manuscrit de M. Thilloy, qui a pour titre : *Dictionnaire archéologique de l'arrondissement de Sarreguemines*. Cet ouvrage, qui a été retouché par l'auteur afin de satisfaire l'érudition la plus minutieuse, va être livré à l'impression et paraîtra dans les Mémoires de la Société de cette année.

Le R. P. Bach met sous les yeux des membres présents un certain nombre d'antiquités romaines qui consistent en très belles poteries dont la forme rappelle la fabrication des Grecs, des poids, des bracelets, des torques, des lampes, etc.

Ces échantillons proviennent, dit-il, d'une ville dont on a découvert les ruines près de Corseul (Côtes-du-Nord). A cause du nom de ce village, en latin *Corsolium*, des antiquaires ont supposé que ces ruines pourraient être celles de l'ancienne capitale des *Curiosolites*. Cette supposition, suivant lui, n'est pas admissible, et voici pourquoi. A l'endroit de cette découverte et sur une voie romaine qui allait de la capitale des *Redones* à celle des *Osismii*, il y avait, il est vrai, une mansion militaire nommée *Fanum Martis*; et en effet, la principale des ruines découvertes est, dit-on, un temple de Mars. Quant aux *Curiosolites*, appelés aussi *Curiosopites*, puis *Corisopites*, leur capitale a dû être sur les bords du Morbihan. C'était peut-être la cité d'Is, célèbre dans les traditions de la Cornouaille, qui fut engloutie par les eaux de la mer vers le sixième siècle. On montre encore le lieu de la catastrophe. Quoiqu'il en soit de ces traditions, la ville de Quimper, qui a remplacé la capitale primitive, est appelée dans tous les auteurs *Civitas corisopitensis* ou *corisopitum*, ce qui est décisif.

Le R. P. Bach présente également un torque et deux

bracelets trouvés dans un tombeau gallo-romain, près de Cons-la-Grandville (Ardennes). A environ 12 kilom. N.-E. de Charleville, sur une hauteur, près de Cons-la-Grandville, était un camp romain sur lequel nous n'avons aucun détail. Mais un peu plus bas que l'emplacement de ce camp on a découvert, depuis peu de temps, des sépultures romaines. Les squelettes, au nombre de 250, qu'on y a trouvés, sont tous bien orientés et généralement de grande taille. ¹

M. de Bouteiller annonce la trouvaille qu'on vient de faire, près de Saarbrück, d'un magnifique écu au soleil de Louis XI en or. Il porte au droit les armes de France surmontées d'un soleil, avec la légende : LUDOVICUS DEI GRATIA FRANCORUM REX. Au revers, on voit une croix fleurdelysée, avec la devise XRS VINCIT. XRS REGNAT. XRS IMPERAT.

M. de Bussy communique à la Société le texte d'une inscription restée inédite jusqu'à ce jour, et qui a été relevée sur la façade d'une maison située à Ennery, sur la place principale du village. Elle est ainsi conçue :

NICOLA·HVIVS·KAROLI·V·
CAESĀ·CONCILIARIUS·PUB
LICA·PLATEA·PUBlice·CŌ
DITATI·PERPETVO·MVERE
DONAVIT·CIVIB·ENNĒRE
.M·V·XXVI·

Ce qui signifie que : en 1526, Nicolas de Heu, conseiller de l'empereur Charles-Quint, a donné, à perpétuité, aux habitants d'Ennery, la grande place pour la commodité publique. Ce personnage est Nicolas IV de Heu, chevalier,

¹ Voyez, sur cette découverte, un article de M. Duvivier, t. IX des *Mém. de la Société des Antiquaires de France*.

seigneur de Vry, qui fut maître-échevin en 1528 et amant de Saint-Jean. On a retrouvé de nos jours des fragments du superbe mausolée ¹ qu'on lui avait érigé aux Célestins après sa mort, arrivée le 25 août 1547.

M. Victor Simon donne les détails suivants sur certains objets antiques qu'il a soin de montrer aux membres présents et qui ont été trouvés sur le territoire de Roden, près de Sarrelouis :

La vallée de la Sarre, qui dans les environs de Sarrelouis a déjà offert tant d'objets intéressants, vient encore d'étaler à nos yeux les restes de diverses sépultures antiques.

Si j'avais à énumérer les localités de ce pays où des découvertes ont eu lieu, je citerais le territoire de Pachten, localité éminemment romaine où il existe une église fort ancienne, remarquable surtout par un bas-relief chrétien ; le bas-relief sculpté sur un rocher près de Vaudrevange et représentant plusieurs personnages romains ; la sépulture antique, découverte à Vaudrevange et qui contenait des morceaux de chêne noircis par le temps, des *Armillaë* en bronze, recouvertes de feuilles d'or, des morceaux d'étoffe brune et des cheveux ; divers objets en bronze, trouvés près de la même localité et consistant dans les restes d'une enseigne, en quatorze *Armillaë*, un moule en bronze pour couler des haches dites celtiques, plusieurs haches, un ciseau à boête, de la même époque, et une épée de ce même métal dont la forme est très remarquable ; enfin, de grands tombeaux en pierre trouvés près de Roden, paraissant appartenir à l'époque mérovingienne. J'ai décrit ces antiquités dans des notices qui ont été insérées dans les Mémoires de l'Académie.

Maintenant, je viens vous entretenir de découvertes nouvelles qui ont eu lieu aussi sur le territoire de Roden. Des ouvriers découvrirent des sépultures antiques contenant des vases dont les premiers furent brisés ; bientôt l'on eut connaissance de cette découverte.

¹ Notice sur le couvent des Célestins de Metz, par M. de Bouteiller, dans les *Mém. de l'Acad. de Metz*, 1862.

On trouva de nouveaux vases en verre et en terre que l'on eut soin de recueillir ; les uns furent placés dans le riche cabinet de M. Eugène Boch à Metlach, et d'autres me parvinrent par les soins de M. de Jubécourt, directeur de la faïencerie de Vaudrevange.

Ces vases étaient enfouis à une faible profondeur dans le sol ; ils étaient accompagnés d'ossements brûlés, et une médaille moyen bronze de l'empereur Néron paraît indiquer l'époque de leur enfouissement. Les poteries que je possède sont accompagnées de deux petites fibules en bronze ; elles consistent en quatre petites cruches, deux tasses ou coupes sans anses, un vase ayant la forme d'un petit cruchon avec deux anses, deux autres petits vases dont un en forme d'urne, l'autre avec ouverture également circulaire et offrant un rétrécissement très sensible à la partie inférieure, une assiette dont la forme est une réminiscence de l'art grec et un couvercle ordinaire de pot avec un bouton pour le tenir. Tous ces objets sont les uns de couleur rougeâtre, les autres de couleur noirâtre ; aucun n'offre cette belle couleur rouge dont est recouverte la terre dite de *Samos*. Outre ces poteries, je possède aussi un petit fragment de vase très mince dont toute la surface est parsemée de petits grains arrondis et saillants de terre cuite, qui paraissent avoir été fixés à sa surface après sa fabrication. C'est la première fois que je vois ce mode d'ornementation.

Il paraît bien certain que le lieu où ces vases ont été trouvés en certain nombre était un cimetière gallo-romain. Espérons que si on faisait d'autres découvertes en ce lieu, des observations plus précises seraient faites sur la disposition qui aurait été donnée aux sépultures et notamment sur la place assignée aux vases qui accompagneraient les restes des individus dont les corps auraient été incinérés.

M. Victor Simon conserve la parole pour dire que dans la substruction d'une vieille maison qu'on démolissait récemment place Saint-Louis, à environ 2 mètres au-dessous du sol, un pan de muraille sur laquelle on découvrait des traces de rinceaux peints, mais dépourvus de caractère particulier. Il est même impossible d'en reconnaître la destination. C'est près de là, on se le rappelle, qu'on a trouvé, ces dernières années, des centaines de tombeaux en pierre.

M. le Président appelle aussi l'attention de la Société sur les anciens étalons de la ville de Metz qui se trouvent aujourd'hui dispersés chez des particuliers qui s'en étaient servi pour vérifier leurs mesures. Les membres présents partagent le vœu de M. le Président de voir opérer la réunion de ces différents étalons à la bibliothèque de la ville.

M. de Bouteiller informe la Société que, conformément à la mission qui lui en a été donnée et à l'autorisation spéciale que le bureau a reçue de Mgr l'Évêque, il a eu l'honneur d'adresser, à la date du 18 mai, la circulaire suivante à MM. les desservants du diocèse, pour obtenir d'eux des éléments auxiliaires pour la statistique monumentale du département. A la suite de cette lettre se trouvait un questionnaire très simple comprenant à peu près l'ensemble des renseignements que l'on peut obtenir, et conçue dans l'esprit des répertoires approuvés par M. le Ministre.

Monsieur le curé, j'ai l'honneur de venir m'adresser à vous, avec *l'autorisation et le bienveillant encouragement de S. G. Monseigneur l'Evêque*, pour obtenir de votre bonté quelques indications qui nous seront bien utiles pour un travail de statistique archéologique dont nous sommes chargés. J'ose vous demander, avec une respectueuse confiance, quelques indications sommaires qui serviront de contrôle à celles dont nous sommes déjà en possession.

Je vous serais donc bien reconnaissant, Monsieur le curé, s'il vous était possible, *d'ici aux premiers jours de juillet*, de me faire savoir en quelques lignes, et conformément au tableau ci-contre, quels sont les monuments anciens que peut renfermer votre paroisse, tels que *pierres druidiques, ruines ou routes romaines, châteaux ou maisons-fortes du moyen âge et de la renaissance*; de me donner surtout quelques indications sur vos *églises, chapelles, cimetières*, leurs dimensions, leur titre, leurs formes, la date de leur construction; sur les monastères, prieurés ou ermitages qui ont existé dans la paroisse; sur les pèlerinages qui y sont observés; enfin sur les découvertes archéologiques qui ont pu y être faites.

Je vous fais mes humbles excuses de mon indiscrétion, Monsieur le curé ; mais, enhardi par de nombreux témoignages d'exquise bienveillance que j'ai reçus de la part de beaucoup de membres du clergé de notre diocèse et surtout par l'autorisation spéciale de Monseigneur l'Evêque, j'ose espérer que vous serez assez bon pour daigner répondre à ma prière, et je me permets de vous en adresser à l'avance tous mes remerciements ainsi que l'hommage de mon profond respect.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Soixante-quinze curés ont déjà répondu par l'envoi des renseignements relatifs à soixante-dix-sept communes. Ce sont MM. les curés de Louvigny, Bliesbruck, Thédning, Freistroff, Moutiers, Ste-Marie-aux-Chênes, Souffigen, Rosse-lange, Vaux, Russange, Ottonville, Grosrederching, Cheminot, Eincheville, Basse-Rentgen, Sanry-les-Vigy, St-Privat-la-Montagne, Cattenom, Sorbey, Teterchen, Montigny, Erching, Guiderkirche, Morhange, Guesling, Hemering, Richemont, Landroff, Trieux, Rezonville, Pournoy-la-Grasse, Valmunster, Tromborn, Barst, Marienthal, Triteling, Les Étangs, Mercy-le-Haut, Jarny, Hannonville, Charly, Abbeville, Hémilly, Longuyon, Rurange, Guénange, Bousse, Baslieux, Malroy, Hatrize, Pierrepont, Marange, Gandrange, Ottange, Vionville, Bistroff, Landrefang, Hellimer, St-Marcel, Many, Boulay, Vigy, Viviers, Sentzig, St-Avoid, Guenkirchen, Mégange, Styring-Wendel, Elting, Destry, Lemberg, Achen, Vittoncourt, Filstroff, Morfontaine, Timonville, Kampfen, Bertrange. Quatre seulement de ces réponses sont sous forme de lettres. Celle de M. le curé de Vaux contient des indications très étendues et a été transmise à M. Guerey qui s'occupe en ce moment d'une monographie de cet intéressant village. Il est donné lecture d'un certain nombre de réponses de MM. les curés. La Société leur en témoigne toute sa reconnaissance.

Le Secrétaire lit un nouvel article extrait de la *Revue des Sociétés savantes des départements*, qui est signé de M. Paul

Lacroix et qui contient le compte rendu de nos Mémoires et de notre Bulletin pour l'année 1861.

Travaux.

M. Ferdinand des Robert lit le compte rendu d'une promenade archéologique dirigée sur Vremy, Sainte-Barbe, Vry et Vigy, qui a eu lieu le 19 mai dernier, pendant qu'on fait circuler deux croquis dus au crayon de M. Olivier Hallez-d'Arros, relatifs à cette promenade :

Ayant le bonheur de compter parmi nous notre cher président, nous quittons la ville à la porte des Allemands, vers laquelle chacun de nous aime une fois de plus à diriger ses regards. Nous regrettons, en passant, la construction de ce bureau d'octroi en forme de corps-de-garde du moyen âge que nous voyons s'élever sur notre droite. Que veut dire ce pastiche microscopique d'un fortin du treizième siècle au pied d'un monument aussi imposant que l'ancienne demeure du duc de Guise. C'est parodier, en le réduisant à la taille d'un nain, un style grandiose.

Ce n'est pas ainsi que l'on imite avec discernement nos anciens types d'architecture militaire. Que signifient ces tours crénelées et ces meurtrières pour un temple de la gabelle? N'est-ce point faire succéder la sonde du préposé au mousquet du soudard? Ces réflexions faites en commun, l'un des membres cite une phrase qu'on peut lire dans une relation récente de voyages. L'auteur, ordinairement bon appréciateur et homme de goût, se laisse malencontreusement aller à son humeur satyrique ; il dit en parlant de son compagnon : « Un jour, c'était, je crois, à Metz¹, où la vieille société est à compulser, il poussa l'indépendance jusqu'à sortir toute une matinée sans gants et sans pince-nez pour m'accompagner à la porte des Allemands, pâté d'étranges constructions qui font songer au Pyramène puis à l'église où l'on vous montre une chape byzantine admirable en étoffe brochée d'or, donnée par Charlemagne. » A mon avis, c'est mal comprendre les souvenirs historiques auxquels aiment à se complaire de bons citoyens, surtout lorsque ces souvenirs rappellent leur gloire et présentent des beautés incontestables. L'auteur dont nous

¹ Dick Moon en France, *Voyage d'un Anglais à Paris*, par Francis Wey. Hachette, 1862.

parlons n'avait point vu, il faut croire, la porte des Allemands depuis la restauration si intelligente qu'y a fait subir notre savant collègue, M. le colonel Fournier.

Tout en nous étendant sur ces considérations, nous arrivions sur la hauteur de Saint-Julien. Un brouillard épais nous cacha en partie cette belle perspective, ce panorama enchanteur qui, de cet endroit, se déroulait devant nos yeux.

C'est bien là le Metz du moyen âge. Ici la porte Sainte-Barbe, plus loin celle des Allemands, Sainte-Ségolène et les donjons qui l'entourent ; puis au milieu et dominant la plaine, la cathédrale, dont la silhouette immense se détache sur le fond de l'horizon.

Mais au lieu d'un beau soleil qui aurait fait resplendir comme un miroir cette large nappe d'eau que la Moselle forme à nos pieds, et les vitraux gigantesques de notre basilique, nous n'entrevoions ce magnifique paysage qu'à travers une brume d'automne, ce qui, du reste on se console de tout, variait l'aspect en lui donnant quelque chose de vague et de fantastique. Après avoir donné cours à toute notre admiration et exhalé nos sentiments patriotiques, nous remontons en voiture où les craintes exprimées tout à l'heure par notre cher président sur le peu de rapidité de notre course commencent à se vérifier. L'allure plus que funèbre de notre véhicule lui donne un faux air de corbillard, et la mine piteuse et le visage osseux de notre cocher, où sont rivés deux petits yeux perçants, ajoutent encore à l'illusion. Quelques membres à l'esprit caustique font remarquer que cette marche peu rapide convient à une Société archéologique essentiellement conservatrice et amante du passé. Nous crions à la calomnie et pour donner tort aux railleurs nous gourmandons notre conducteur et l'admonestons vertement sur son peu de rapidité. Il semble écouter nos avis ; mais nous sommes punis dans notre impatience, car tout d'un coup il s'arrête en déclarant avoir perdu un écrou. Alerte générale, et tout le monde de descendre ; mais nous en sommes quittes pour une fausse panique et l'accident survenu est bien vite réparé. Nous avions dépassé Grimmermont en regrettant de ne pouvoir nous arrêter quelques instants pour nous promener sous les frais ombrages de son parc et admirer une fois de plus les merveilles de l'art réunies, dans cette belle propriété, à celles de la nature. Un peu plus loin, tout contre la route, sans mettre pied à terre, à la remarque de M. Simon, nous remarquons un petit monument en pierre composé de trois colonnes surmontées d'un toit pyramidal terminé par une croix et présentant au-dessous de son couronnement quelques motifs ogivaux. Les gens des environs l'appellent la potence ; mais grande est leur erreur. Au lieu d'un instrument de mort, et rien même ne donne une faible idée de cette destination, c'est à la piété d'un de nos ancêtres que nous devons ce monument. Un manuscrit de la bibliothèque de Metz en attribue l'édification à Nicolle

Louve, en l'an 1449. Vers 1752, les saillies de la corniche étaient terminées aux trois angles par trois louves dont il est inutile de vous expliquer le symbolisme. Nous nous étonnions de la parfaite conservation de ce petit monument, lorsqu'un des membres présents nous rappelle une coutume singulière encore subsistante parmi les jeunes filles du pays. Chaque fois qu'elles passent par ici, disait-il, elles jettent une pierre sur la toiture, et si elle y reste, c'est un signe certain de mariage dans l'année. Si elle tombe, au contraire, leur espérance est déçue et c'est à recommencer. Il faut croire qu'à force de s'exercer, les jeunes filles doivent être d'une adresse rare dans cette contrée. Mais en y réfléchissant sérieusement et en écartant toute plaisanterie, cette coutume ne serait-elle point la réponse naturelle à la réflexion que nous faisons tout à l'heure sur la parfaite conservation de cette croix très-exposée cependant et que l'idée que l'on se fait de son ancienne destination aurait dû désigner aux vengeances des populations villageoises ? C'est ainsi qu'une folle superstition, et on l'a vu pour des monuments plus dignes de nos regards, a suffi bien souvent pour abriter de tout outrage ce que, sans ce motif puéril, les hommes n'auraient point respecté.

Un peu plus loin nous mettons pied à terre et nous nous engageons dans un sentier creux qui nous conduit par une pente assez roide dans un village bien connu, de nom au moins, par tout véritable Messin. Nous sommes à Vremy, la patrie de Chan-Heurlin. Tout imaginaire que peut être le sujet du poème de nos campagnes, on aime à se figurer que Vremy est le lieu véritable de l'action. N'en est-il pas ainsi de toute fiction ? le théâtre où se passent les péripéties d'un poème ou d'un roman célèbre n'en partage-t-il pas la renommée ? Salut donc, Vremy, patrie du héros chanté par notre Homère. Non, ce ne sont point des types invraisemblables qu'a décrits le gazetier Brondex : ce sont bien nos paysans tels qu'ils sont, c'est-à-dire travailleurs et économes, hospitaliers quoique méfiants. Voyez, sur notre droite, ce vieux couple bêchant laborieusement la terre et s'interrompant à peine pour nous regarder passer. Cette femme, que le travail plutôt que l'âge a voûtée, c'est la grand'Ginon. Ce vieillard encore robuste, c'est son *homme*. Cette jeune fille accorte et haute en couleur qui nous accueille d'un bonjour amical ne se doute guère qu'elle est pour nous l'image de *Fanchon*. Puis plus loin, voici *Marice*, l'ancien sergent, « *le roi des enjoleux*. » Dans notre naïveté de citadins, car les citadins ont la leur aussi, nous demandons au premier villageois que nous rencontrons de nous indiquer la demeure de Chan-Heurlin, que le poète place « *en haut de la grand'rue*. » Ah ! nous dit-il, messieurs, lorsqu'il y a trois ans j'arrivai de Lorry où je suis né pour m'établir à Vremy, je m'amusai à demander au propriétaire de cette maison dont vous me demandez l'emplacement si c'était bien chez lui qu'était né Chan-Heurlin.

Irrité de cette demande il me menaça d'un soufflet que je ne pus éviter qu'en prenant la fuite. Ainsi avertis, nous nous gardâmes de donner libre cours à notre curiosité, qu'on aurait bien pu payer de la même monnaie.

Transportez par la pensée le village de Vremy ; autres lieux, autres mœurs. Dans d'autres contrées, où les habitants pauvres ou paresseux trafiquent de tout, plus d'un indigène, dès notre arrivée, nous aurait ennuyés par son empressement à nous faire voir dans tous ses détails le théâtre du poème de Brondex, et de même qu'à Cologne tout le monde se nomme Jean-Marie Farina, de même à Vremy tout le monde se serait dit le descendant de Chan-Heurlin. Corrigés par notre pen de réussite dans nos investigations historiques et poétiques, nous nous consolons en allant visiter la propriété de Madame Ardant, veuve du regrettable général de ce nom, mort si malheureusement il y a quelques années. L'habitation, entourée de plusieurs dépendances, ne présente aucune idée d'un style bien défini. C'est une maison carrée flanquée de quatre tours de petite dimension, le tout relié par une corniche en bois découpé, ce qui donne à cette construction l'apparence d'un château transformé en chalet. Le jardin paraît agréable et bien planté, on y descend par les escaliers d'une terrasse et la vue s'y repose sur une colline boisée qui termine heureusement la perspective.

Mais ici l'œil investigateur de notre président devait nous ménager une surprise à la fois géologique et archéologique. Nous remarquons trois colonnettes de diverses grandeurs en granit des Vosges. La plus grande a 3 mètres 20 centimètres de longueur. Le fût compte 0,45 centimètres de diamètre et autant à sa base. Les deux autres sont longues de 1 mètre et ont chacune un diamètre différent tant à leur fût qu'à leur base. En quittant Vremy nous trouvons sur notre chemin un débris de meule romaine en pierre volcanique de Meurdig (près Coblenz). De retour sur la grande route nous remontons en voiture et nous revenons un moment sur nos pas pour bientôt prendre un chemin qui se présente sur notre gauche et nous conduit rapidement au plateau de Sainte-Barbe, un des points les plus élevés de notre département. Là, dès les temps les plus reculés, un pèlerinage fameux avait attiré un nombre immense de fidèles dévoués au culte de sainte Barbe, la patronne des voyageurs et des guerriers. Quoiqu'elle n'ait dans ce lieu qu'un modeste sanctuaire construit par Claude Basoche en 1233, cela n'empêcha point qu'elle devint la sainte de prédilection des Messins et fut regardée comme le palladium chrétien de la république messine. De grands personnages étaient venus implorer sa médiation auprès de Dieu.

Voici ce que nous raconte un de nos chroniqueurs, Praillon : « Le 3^e jour de septembre (1449) le sgr Jean de Calabre fils de René, roi de Sicile, duc de Bar et de Lorraine, vint en la cité de Mets en grand' compagnie de nobles chevaliers et escuyers et nos seigneurs

de Metz lui furent au devant pour luy faire le bienvenant. Si luy firent les seigneurs présent, pour et au nom de la cité, de quatre grais buefs, et de cent quartes d'avoine et de cinquante gros chaistrons. Et les chanoines de la grande esglise luy firent present d'ung juet d'argent doré au prix de quarante de livres de metsain. Et le cinquiesme jour dudit mois de septembre, ledit duc en alla à Ste-Barbe où il fit offrande d'un cierge de vingt livres de cire et d'une couronne d'or. » Le duc Nicolas, de retour de son voyage de Flandre, campa à Sainte-Barbe avec ses troupes, sur la fin du mois de novembre de l'an 1272; et y voulut entendre la messe (Dom Calmet). Telle était la renommée de Sainte-Barbe pendant la première période de son pèlerinage, mais son sanctuaire était devenu évidemment trop modeste et trop étroit pour le nombre des pieux pèlerins qui y accouraient de toutes parts. « Dès 1513, fut conclu et passé et aussi accomencé de faire une neuve église à S^{te} Bairbe-aux-Champs et fut marchaindé à la faire plus grande et plus magnifique et en aultre lieu que celle qui y était par devant. Et des incontinent l'on y accomençoit à ouvrir et furent pour celle saison partie des fondements faits et en fit prinse la forme sur l'église de Notre-Dame des Cairmes de Mets. » (Chroniques Huguenin.)

Mais ce que ne dit point la chronique, c'est que ce fut Claude Baudoche, seigneur de Sainte-Barbe et maître-échevin de la cité, qui fut le constructeur de cette église. Il voulut que la gloire de son pèlerinage égalât celle de Saint-Nicolas-du-Port, alors célèbre, et consacrer à la sainte illustre, objet de sa vénération, un temple digne d'elle. Le nom de l'architecte nous est inconnu, mais nous pouvons dire que son œuvre était belle, à en juger par ce qui en reste, et le peuple messin doit rendre de bien grandes actions de grâces au sieur Baudoche dont une inscription encore lisible sur un banc de l'église fait en peu de mots un éloge à la fois magnifique et mérité : « Valhouroux dans l'ost, loyaulte dans la paix. » L'église s'éleva rapidement; son style était celui du siècle, c'est-à-dire ce qu'on appelle vulgairement le style flamboyant. Le portail, qui ne se trouve plus dans l'axe de l'église, est assez monumental. Il est flanqué de deux tours. A droite est la grande tour où sont les cloches, et à gauche une plus petite, à peu près semblable à la tour de l'horloge de la cathédrale. Cette dernière, qui doit être postérieure à la construction de l'église, cache en partie une rosace dont on aperçoit encore la moitié au-dessus du portail.

Nous admirons en visitant l'église un chapiteau, reste du collatéral gauche, en dehors de l'église maintenant, plus le profil d'une fenêtre

¹ Cette inscription paraît être une devise, étant placée au-dessous de deux écussons accolés qu'on ne peut plus blasonner.

romane à cintre surbaissé et géminé contre une chapelle latérale, à un mètre au-dessus du sol. Notre habile dessinateur, M. O. Hallez-d'Arros, en prend le dessin ainsi que celui d'une fenêtre ogivale percée dans la grande tour.

Voilà tout ce qui reste de la splendeur d'un temple magnifique qu'il y a trois cents ans de tous les pays l'on venait admirer.

Vous parlerai-je du seul vitrail, bien mutilé, il est vrai, reste de ces beaux vitraux dont la beauté était devenue proverbiale et dont on peut encore en admirer quelques-uns à l'abside de notre basilique. Ce n'est point sans un sentiment profond de vénération que nous y voyons représenté Claude Baudoché à genoux et en costume de chevalier, tenant dans la main droite l'image plus ou moins exacte de son œuvre et l'offrant à une sainte qui nous a semblé naturellement être sainte Barbe, bien que des transpositions regrettables aient confondu ce dernier personnage avec un troisième qui paraît être aussi un chevalier. En bas du vitrail se lit à rebours le mot PIUS écrit en caractères romains. Dans le second plan se voit un hémicycle composé de trois colonnes grecques à découvert et sans aucun recouvrement¹. Vous dire maintenant l'idée que nous nous sommes faite de la construction primitive de l'église serait difficile. Tout a été ruiné par le temps et par les hommes. Il y a quelques années, faute d'argent, on a abattu toute la nef, après avoir supprimé les deux collatéraux et remplacé le temple magnifique par une église plus que modeste en forme de grange et percée de petites fenêtres en plein cintre. Le sol a été exaucé de trois pieds et il reste encore quelques arcs-boutants entre lesquels autrefois étaient construites des cellules de religieux. Ajoutons pour mémoire que les plus intrépides d'entre nous s'étant risqués, malgré un grand vent, à travers les escaliers chancelants de la grande tour, je crus remarquer par une embrasure du clocher, au-dessus de la corniche, une pierre sculptée en relief qui me parût être un écusson. Fier de ma découverte, je redescendis suivi de mes compagnons, et, à l'aide de la lunette de voyage de notre président, nous nous mîmes à rechercher ce que ce pouvait être. Dans ce voyage scientifique à travers l'espace, les meilleurs yeux furent mis à contribution et, il faut l'avouer, ce ne furent pas les plus jeunes qui l'emportèrent. M. Simon seul fut dans le vrai en blasonnant ainsi les armes qu'il était parvenu à déchiffrer. Au dextrochère tenant une épée en pal accosté en chef de deux cailloux.

Ce sont, on le voit, les armes du chapitre de la cathédrale qui racheta la terre et l'église de Sainte-Barbe après la mort de Baudoché. Car il

¹ Du temps de dom Dieudonné on voyait encore le tombeau de l'ondeur à la date de 1552. Il y était représenté couché et en costume de chevalier.

faut le dire à la honte éternelle de ses gendres, ceux-ci ne respectèrent point les derniers vœux de leur beau-père, puisqu'il en voulait faire une abbaye de bénédictins pour sa fille aînée. Action sacrilège qui se serait plutôt comprise dans notre siècle positif et mercantile que dans le leur et qui manqua de faire passer une des gloires de notre contrée entre les mains des réformés. Valladier, abbé de Saint-Arnould, cet homme éminent qu'Henri IV, si bon juge du mérite, avait voulu faire, avant de mourir, évêque de Toul, lui sauva cette honte en y plaçant des bénédictins (22 avril 1623). Mais le malheur devait poursuivre la fondation du maître-échevin. Les émoluments que le chapitre leur avait assurés, tout en réservant les droits de seigneurie et tout ce que Valladier fit pour eux, ne suffirent point. On fut obligé de recourir à l'ordre mendiant des Franciscains de l'observance, dans la pensée que ces religieux modestes se contenteront d'une existence précaire (1663). Les revenus de quelques champs qui attenaient à l'église ne couvrirent seulement pas les frais du culte. Monseigneur de la Feuillade (1681) fit un dernier effort pour sauver les jours d'un monument que la fatalité avait marqué de son doigt vengeur. Il réunit à ceux de Sainte-Barbe les cens et émoluments de différentes paroisses. Quelques bénédictins acceptèrent l'obligation, bien lourde, hélas ! de la desservir et y restèrent jusqu'aux approches de la révolution qui les força à se disperser.

Après avoir gémi sur le ravage des siècles et l'incurie des hommes, nous remontons en voiture. Tout en nous acheminant vers Vry, qu'il me soit permis de vous citer un passage de nos chroniques qui se rapporte à Sainte-Barbe et qui, j'en suis sûr, vous intéressera par les souvenirs remplis d'à-propos qu'il rappelle :

« En mille V et XXII, dit Vigneulles, par un lundi, huitieme jou de juin, Duc Anthoine de Lorraine et de Bar, ect. avec François, monseigneur, son jeune frere et en la compagnie de Barbe de Bourbon (l'histoire lui donne le nom de Renée) la duchesse et sœur au connétable de Bourbon, sa femme, avec lesquels plusieurs comtes, bailiffs, chevaliers est escuyers, pensionnaires et gentilzhommes et plusieurs aultres, tant de la gairde comme aultrement jusques au nombre de environ cinq ou six cents chevaux au jour de devant dit, sont arrivés au chastiaul d'Ancerville, auquel lieu s^r Nicolle de Raigecourt, citain de Metz et seigneur du dit Ancerville les attendait et avait fait preparer et leur venue et leur fit un biall recueil. Puis, au leudemain qui fut mairdy, neufvième jour du dit mois, du maitin, se sont tires à S^{te} Bairbe, la ou fut la messe dicte et le service divin accompli, apres laquelle et que a quoi loisir eurent fait offrande et dévotion, se se sont assis au disner en ung jardin aupres de l'eglise, mayz damoiseau Nicolas Baudoché, prothonotaire et frere au seigr Claude Baudoché leur avait preparees et faictes. Puis, apres le disner et graices rendues à Dieu, ils se sont mis au retour en la compaignie

de plusieurs des seigneurs de la cité et aultres qui y estoient alles pour leur plaisir et ont tant chevauché, en devisant joyeusement qu'ils sont arrives au poncel du rupt de Vailliere aupres de saint Julien. » Rappelons encore un autre souvenir. Claude de Guise, chef de la famille illustre de ce nom, après la bataille de Mardignan, où il avait été couvert de trente-deux blessures et avait été sauvé grâce au devouement de son écuyer, se rendit en pèlerinage à Saint-Nicolas-du-Port puis à Sainte-Barbe, armé de pied en cap, tel qu'il était au jour de la bataille (1523).

Mais nous voici arrivés à Vry. Apercevez-vous sur votre gauche ces ruines pittoresques s'élevant au-dessus d'un tertre couvert de gazon? Ce sont celles du château de Vry ou Petite-Metz¹, sentinelle avancée de la cité messine du côté de l'Allemagne. Nous entrons dans l'enceinte par une chaussée étroite à cheval sur un fossé large de 24 mètres. A notre droite nous apercevons une grosse tour percée d'embrasures pour l'artillerie, et à notre gauche la tour du châtelain. De là nous nous répandons un peu partout à la recherche de quelques indications et de quelques souvenirs. Les uns montent un escalier très raide et très étroit creusé primitivement dans l'épaisseur d'un mur et maintenant mis à découvert. Il les conduit à un misérable recoin qu'on reconnaît avoir été la prison, aux phrases de malédictions écrites sur le mur. Le reste des voyageurs, et ce sont les plus jeunes, escaladent une butte couverte de démolitions et où s'élève, s'appuyant sur la courtine sud-ouest, une tour maintenant effondrée vers sa base et dont les pans en ruines ne tiennent debout que par un effet remarquable d'équilibre. Nous franchissons le fossé et nous plaçant vis-à-vis de cette grande tour et d'une plus petite, sa voisine, un de nous, malgré la pluie qui commence à tomber, prend un léger croquis du château vu de ce point. Puis après nous nous réunissons pour nous diriger du côté de l'église, où nous remarquons un bas-relief encastré dans le mur extérieur du chœur. Il est, comme le château, du quinzième siècle et représente en son milieu un Christ sur

¹ La forteresse de Vry appartenait à l'évêché de Metz en 1217. Les Messins s'en emparèrent pendant leur guerre contre Jean d'Apremont et l'abolirent en 1277. En 1326, lors de la guerre intestine qui éclata en Metz, Vry servit de refuge à une partie des mécontents à la tête desquels était le maire-échevin. Le quart du château de Vry est donné en 1410 au duc de Lorraine Charles II, pour sa vie seulement. Il s'en démet en faveur de Jean Lohier, châtelain de Vry (1423). Les Français, en 1444, étant venu aider René d'Anjou contre les Messins, s'emparèrent du château de Vry. Quoique Vry appartint à Metz, les évêques en firent reprise plusieurs fois comme mouvant d'eux de toute ancienneté. En 1787, l'hôpital Saint-Nicolas était seigneur du village de Vry. Les armoiries de Vry étaient de vair aux trois pals de gueules.

le Calvaire; à droite est un moine agenouillé, à gauche un chevalier armé est également dans l'attitude de la prière. Dans les deux autres niches nous n'avons pu distinguer quels étaient les personnages représentés. Aux deux extrémités l'on remarque sainte Catherine et sainte Barbe que nous reconnaissons facilement à leurs attributs bien connus. Tous ces personnages sont d'un bon style et encadrés dans des motifs flamboyants d'un très beau caractère. Ce petit monument, dans un état très rare de conservation, est très curieux et mériterait d'être reproduit soit par la gravure, soit par la photographie. Je me contente d'émettre ce vœu, espérant qu'il sera entendu. L'intérieur de l'église est peu remarquable. Mais les fenêtres du chœur et celles du clocher attirent notre attention par leur forme particulière que nous n'avions pas encore rencontrée dans le cours de nos promenades. Elles affectent la forme d'un plein-cintre terminé par une lancette byzantine surmontée elle-même par une fleur de lys. Ne pouvant point, vu la longueur de mon rapport, entrer dans les détails historiques sur le château, le village et l'église de Vry, je renvoie mes confrères à l'article très bien fait que leur a consacré un de nos érudits confrères, M. Boulangé, dans l'*Austrasie* (novembre 1856). Après avoir jeté un dernier regard sur le théâtre de tant d'exploits, de victoires et de désastres, nous remontons en voiture. La pluie torrentielle qui tombe sans cesse nous fait, bien malgré nous, renoncer à la dernière partie de notre programme, le village d'Ennery. Cependant quelques estomacs criards s'en consolent, car il était une heure et nous étions à jeun. Vigy, le village le plus rapproché de nous est le lieu fixé pour notre repas. Au bout de vingt minutes nous y arrivons, et après une longue attente l'on nous sert un repas modeste quoique abondant auxquels nos appétits de touristes, je vous assure, font le plus grand honneur. Vers trois heures, nous reprenons le chemin de Metz, heureux des souvenirs de toutes sortes que nous avions évoqués pendant cette courte promenade. Souvenirs poétiques en visitant Vremy, souvenirs religieux en nous agenouillant dans l'église de Sainte-Barbe, enfin souvenirs glorieux en montant à l'assaut du château-fort de Petite-Metz!

M. Victor Simon donne lecture de deux notices : l'une sur un dé romain, et l'autre sur un bas-relief situé au-dessus du portail Est de la cathédrale, lesquelles prendront place dans le volume de nos *Mémoires*.

M. Dommanget donne ensuite lecture du compte rendu d'un ouvrage qui avait été confié à son examen :

La *Société libre d'émulation de Liège* nous a fait hommage de son *Annuaire* pour 1862. Ce volume renferme, comme les premiers dont il a été rendu compte, des pièces de vers assez nombreuses et quelques écrits en prose. Je ne dirai rien de la poésie dont les sujets, très-variés d'ailleurs, ne nous ramènent ni à l'histoire ni à l'archéologie. Mais j'ai remarqué deux notices : l'une de M. Henry Helbig, de Seraing, sur J.-B. de Glen, savant augustin du seizième siècle, et dont l'*Annuaire* de 1858 parlait déjà (v. notre *Bulletin* de l'année 1859, p. 94) ; l'autre, extraite d'une conférence de M. Weale, relative aux tombes plates de l'Angleterre en différentes parties de l'Europe.

I. L'œuvre capitale de J.-B. de Glen est son *Œconomie chrestienne* dont j'ai dit un mot, un seul mot en 1859. Mais il a publié d'autres ouvrages, notamment une traduction de *Messe des anciens chrestiens dicts de S. Thomas, en l'Eveché d'Angamal, es Indes Orientales : repurgée des erreurs et blasphèmes du Nestorisme, par don Alexis de Meneses de l'ordre des Eremites de S. Augustin, Archevesque de Goa, et Primat de tout l'Orient*. En tête de sa traduction du syriaque ou surien, de Glen, qui était Liégeois, a placé un traité assez étendu intitulé : *Remonstrance catholique aux peuples du Pays-Bas*. L'auteur y cherche principalement, dit M. Helbig, à défendre contre l'hérésie, les dogmes, les cérémonies et les usages de l'Eglise catholique. On y remarque une anecdote fort singulière concernant Calvin. Je la rapporte, quoiqu'on puisse, selon M. Helbig, douter beaucoup de sa réalité ; la voici, d'après le texte même et avec l'orthographe de J.-B. de Glen :

« Je prends Dieu à tesmoin, que ce que je vais dire est véritable, et les témoins sont encor vivants. Le seigneur Rase d'Ans, seigneur de Velroux et de Lechi, gentilhomme vertueux de race, et encore plus pour ses vertus et rares ornements, les quels Dieu a mis en luy, estant un jour en sa belle et plaisante maison près de nostre monastère de Liège, il convia un certain chanoine de Binches, aumônier pour lors à Madame d'Argenteau. Pour l'honorer et nous aussi, il convia nostre Père Prieur, M. Nicolas Stassart, docteur en théologie, et moy en sa compaignie. Or, comme en disnant on devise de beaucoup de choses, le discours de ce bon chanoine alla donner sur un sien voyage de Rome, qu'il avoit faict estant jeune. Il partit de France, accompagné d'un jeune homme musicien, natif de Reims lez Champaigne et, poussé d'une curiosité, passèrent par Genève, où estants, ils désirèrent voir maistre Jean Calvin, du quel il avoyent tant ouy parler en France et es Pays-bas. Calvin leur gratifia et monstra toute courtoisie, et entre autres: Que dit-on de

moy, demanda-t-il, au Pays-bas et en France ? — Monsieur, dirent ces jeunes hommes, on est bien estonné, et on déplore fort le faux bond que vous avez fait, en vous tirant de l'Eglise. Calvin se prit alors à gémir, soupirer, frémir et maudire l'heure que jamais il s'estoit mis à l'étude, confessant que le sçavoir avoit esté cause de ceste cheute : au reste, qu'il sçavoit bien qu'il estoit hors de chemin du salut. — Dea, Monsieur, dirent ces jeunes hommes, vous pouvez renoncer à vos erreurs, et retourner à l'Eglise. — Il n'est plus temps, répliqua Calvin, car je sçai bien que je suis excommunié de Dieu, et partant hors de toute espérance. — Mais Dieu a tousjours les bras ouverts pour recueillir les pauvres pécheurs, dirent encor ces jeunes hommes. — Il n'y a point de pénitence pour moy, dict Calvin, je sçai bien quelle pénitence a faict Berengarius. — Voilà en substance les propos qui passèrent entre eux, suyvant que lors il nous récita, et les confirma le dit chanoine sur l'âme qu'il avoit à rendre à Dieu. Aussi persévera ce misérable toute sa vie en ses erreurs, bourrellé incessamment de sa meschante conscience, ce que plusieurs manifestent. Il apparut aux derniers abbois de sa mort, comme recite Hierosme Bolsec en sa vie. »

J'ai littéralement extrait ce passage de la *Remontrance catholique* de J.-B. de Glen et je le donne à titre de renseignement historique, malgré le doute qui peut s'attacher au seul témoignage du chanoine de Binches, la caution de notre auteur. Il doit, pour être impartial, transcrire aussi les courtes observations dont M. Helbig accompagne sa curieuse citation.

« Malgré le ton solennel avec lequel ce récit nous est garanti, et sans soupçonner le moins du monde la bonne foi du narrateur, on éprouve un peu de peine à l'accepter comme véritable. Quelle que soit l'opinion que l'on ait de Calvin et de sa doctrine, pour peu que l'on connaisse l'histoire de sa vie, on aura dû reconnaître en lui un homme d'une rare énergie de caractère. L'auteur d'une doctrine nouvelle peut avoir souvent éprouvé des remords. Mais il se sera bien gardé de communiquer soit les uns, soit les autres, aux premiers venus parmi les jeunes étrangers curieux qui allaient lui faire visite. Le *certain chanoine de Binches*, tout aumônier qu'il était de Madame d'Argenteau, aura pu manquer de mémoire, ou bien il aura voulu en donner à garder à notre grave docteur en théologie (J.-B. de Glen). »

II. En décembre 1861, janvier et février 1862, il a été fait à Liège des conférences littéraires et scientifiques, à l'instar de ce que nous avons vu à Metz, dans le cours de l'exposition universelle. M. Ch.-Aug. Desoer en a publié la *chronique* dans l'*Annuaire* de la *Société libre d'émulation*. Je voudrais pouvoir parler de toutes, notamment de celles de M. Fuerison, sur la comédie satyrique moderne ; de

M. L. Hymans, sur lord Macaulay; de M. Wagener, sur Démosthènes, qui toutes m'ont paru intéressantes. Mais, après vous avoir entretenu de ce qui a rapport à l'histoire, je me crois obligé de m'en tenir à un sujet essentiellement archéologique. C'est M. James Weale qui me le fournit dans sa conférence sur les tombes plates.

Cet archéologue a relevé près de 4000 *fac simile* de tombes plates explorées en Angleterre, en Belgique et dans d'autres parties du continent. Un échantillon de sa prodigieuse collection ayant été exposé à Liège, voici ce que M. Desoer rapporte de son procédé et du résultat auquel il parvient :

« Le dessin des tombes plates que M. Weale a copiées dans les églises, dans les cloîtres, partout où il en a trouvé de remarquables, sont d'une exactitude mathématique, de grandeur naturelle toujours ; en un mot, c'est la pierre elle-même ; jusqu'aux moindres ciselures, aux traits les plus fins, tout est reproduit..... Quel est donc le secret de M. Waele ?..... Il étend son papier calque sur la pierre qu'il a préalablement nettoyée avec soin. Il lui fait prendre tous les plis et les souillements de la gravure. Puis en frottant avec de la cire à giberne, il noircit tout ce qui est relief et obtient ainsi, de même qu'un imprimeur, une épreuve à la brosse d'une perfection et d'une exactitude admirables. Les plus grands spécimens ne lui coûtent quelquefois pas un jour de travail. »

III. Je termine, Messieurs, cette simple note bibliographique par l'expression d'un regret sur la mort prématurée de Nicolas Peetermans, jeune littérateur que la *Société libre d'émulation de Liège* avait associé à ses travaux. En rendant compte de l'*Annuaire* pour 1856 et 1857, je signalai, comme méritant l'attention de notre Société, une *Notice sur Philippe de Maldeghen*, qui a fait une traduction de Pétrarque, à la fin du seizième siècle, et une *Étude sur le prince de Ligne*.

Ces deux écrits sont de Nicolas Peetermans. L'*Annuaire* de 1862 nous apprend qu'il venait de mourir, à l'âge de 32 ans, après avoir publié une deuxième édition de ce dernier ouvrage ayant pour titre : *Le prince de Ligne, ou un écrivain grand seigneur à la fin du XVIII^e siècle*. « Cette étude, a dit M. Eugène Goffart dans sa biographie de Nicolas Peetermans, peut à juste titre être regardée comme une des meilleures productions littéraires écloses en Belgique depuis 1830.... C'est une chaîne non interrompue d'anecdotes piquantes, de mots heureux, d'observations fines, de portraits

curieux de ce temps-là, qui se déroule devant nous, brillante et ciselée avec art. On trouve dans ce livre agréable toute la gaieté, la verve, l'originalité, la grâce du prince de Ligne. Enfin M. Leroy, professeur à l'université de Liège, a caractérisé le talent de Peetermans par ces mots que je cite en finissant : « Il se plaisait à revêtir d'un nouveau lustre les anciennes illustrations nationales et son ardeur ingénieuse lui faisait découvrir des trésors inaperçus jusqu'à lui. Il savait descendre dans les détails sans perdre de vue l'ensemble ; la précision s'accordait chez lui avec le bon goût, la sagesse avec la poésie. »

Ouvrages offerts à la Société.

Compte rendu de la Société d'émulation de Montbéliard.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie. (Rapporteur, M. Kohler.)

Compte rendu de l'inauguration de la salle des Cerfs à Nancy.

Bulletin de l'Institut archéologique liégeois, tome V, 2^{me} livraison.

Le Secrétaire-Adjoint,

A. DURAND.

SÉANCE DU 14 AOUT 1862.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance.

Le secrétaire donne lecture de la correspondance.

Il lit : 1^o une lettre de M. l'abbé Ledain, qui accompagne un important travail sur l'archéologie des pays arrosés par la Moselle, la Sarre et le Rhin ;

2^o Une lettre de M. l'abbé Curicque, qui adresse à la Société une notice sur divers usages liturgiques du diocèse ;

3^o Une lettre du président de la Société archéologique de la province de Constantine, demandant à entrer en relation d'échange avec notre Société.

Admission de nouveaux Membres.

Le Bureau a admis, comme membre de la Société, M. l'abbé Humbert, curé de Novéant.

Il a décidé qu'il y aurait échange de publications entre la Société de Constantine et la nôtre.

Communications et travaux.

M. Simon annonce qu'il a visité, avec deux autres de nos confrères, le bois que le respectable M. Morlanne possédait auprès d'Ars et dans lequel il a réuni divers souvenirs tant des hommes de son temps que des choses d'autrefois, tels que des colonnes portant les noms des plus utiles et des plus honorés de ses contemporains et particulièrement des noms messins ; des débris de la plupart des monuments

antiques qu'a vu disparaître notre ville. Il est vrai que ces débris n'ont pas généralement beaucoup de valeur artistique, mais leur authenticité les rendait précieuses au vénérable collectionneur, et leur réunion présente un mérite de souvenir auquel il est difficile de rester indifférent. Comme ces pierres sont disséminées dans un bois qui sera vendu par lots, M. Simon témoigne le désir qu'elles soient réunies dans un de ces lots et que ce lot devienne la propriété de quelque amateur respectueux de nos antiquités qui sache en apprécier l'intérêt. Il y a lieu d'espérer que ce vœu se réalisera.

M. Abel donne lecture d'un travail sur le passage de César dans la Gaule-Belgique et sur l'emplacement du pont jeté par lui sur le Rhin.

La Société vote l'impression de cet important travail dans le volume de ses *Mémoires*.

M. de Bouteiller annonce que l'on a trouvé, près de Lessy, un certain nombre de médailles grecques et gauloises, en bronze et en argent, qui ont été malheureusement vendues par un antiquaire de notre ville sans qu'il ait pu en prendre connaissance. Il fait remarquer que sur le territoire de la même commune, a déjà été faite, il y a quelques années, une semblable trouvaille. Il y a peu de temps aussi on y a trouvé un petit griffon en argent, ayant des yeux en rubis, qui a été attribué à une fabrication gauloise et qui a été vendu fort cher à Paris. M. Victor Simon ajoute que d'autres trouvailles encore du même genre ont été faites dans le même lieu à sa connaissance, telles qu'une faucille en bronze et d'autres objets rencontrés auprès de vieilles fondations, et qu'on lui a montré en outre quelques médailles grecques qu'on lui disait avoir la même provenance. Il semblerait donc qu'il y eut une localité gauloise et peut-être même un atelier monétaire sur le territoire de Lessy,

dans la direction de Scy, sans que cependant aucune substruction importante soit venue corroborer cette supposition.

M. Abel dit que d'intéressantes découvertes ont été faites à Thionville par suite de l'ouverture des tranchées destinées à la canalisation du gaz d'éclairage. C'est ainsi qu'on a trouvé une belle Faustine GB (au $\bar{N}$) Cérès debout, S. C.), des tuiles romaines et parmi elles une masse en plomb, etc. Ces trouvailles, si elles étaient suivies d'autres semblables, pourraient bien donner un démenti à l'assertion de M. Tessier qui n'attribue à Thionville qu'une origine karolingienne.

On a également trouvé à Daspick un Ptolémée en argent (au $\bar{N}$) un griffon et les lettres KRAX), et un beau Marc-Antoine aussi en argent, figure barbue (au $\bar{N}$. de César). Enfin plusieurs médailles d'or du haut empire ont été récemment découvertes dans les environs de Thionville.

M. Prost a la parole au sujet de l'oratoire des Templiers qui lui paraît plus que jamais menacé de disparaître, soit par l'effet d'une destruction brutale, soit par celui de l'abandon absolu auquel il est exposé. Le Ministre de la guerre, en effet, dont sa présence contrarie les plans pour la construction de l'arsenal d'artillerie de la citadelle, ne lui a fait grâce jusqu'ici qu'à cause de son titre de monument historique classé. Ce scrupule qui l'honore, mais qui peut ne pas durer toujours, l'a même amené à offrir la jouissance du monument, avec la seule réserve du terrain, au Ministre d'État, si ce dernier voulait prendre son entretien et sa conservation à la charge de son ministère. Le ministère d'État n'ayant pas mission pour posséder les monuments mais seulement pour surveiller leur entretien, a transmis à la ville de Metz et au département de la Moselle, l'offre de M. le Ministre de la guerre ainsi que les devis étudiés d'avance pour la restauration la plus essentielle du temple,

s'élevant à une somme de trois mille francs environ. Mais M. le préfet n'a pas jugé possible d'introduire ce nouvel élément de dépenses dans le budget départemental déjà si chargé. Le conseil municipal, de son côté, effrayé des dépenses à faire pour l'entretien d'un bâtiment élevé sur un terrain militaire, enfermé dans l'arsenal d'artillerie et dont l'accès pourra être rendu difficile, s'est refusé à accueillir l'ouverture de M. le Ministre. M. Victor Simon, consulté par M. le Préfet, avait fait une proposition tendant à établir dans le petit temple un musée commémoratif du siège de 1552, et à y inscrire, gravé sur des plaques de marbre, les noms des principaux défenseurs de la cité. Mais le conseil municipal, dominé par la situation financière de la ville et entraîné par une voix éloquente qui est souvent mieux inspirée, a répondu par une fin de non recevoir. M. le Ministre d'État a donc répondu au Ministre de la guerre qu'il lui laissait son petit édifice dont personne ne voulait, et voilà la situation actuelle. Or, n'y a-t-il pas lieu de craindre que M. le Ministre ne se considère comme dégagé de ses scrupules par l'indifférence que Metz, par l'organe de ses représentants légaux, a témoignée au sujet de la conservation de l'oratoire, et lorsqu'il a déclaré déjà qu'il ne peut, vu sa forme et son exiguité, en tirer aucun parti, lorsqu'on sait que cet oratoire déshonore la nouvelle construction de l'artillerie par l'échancrure qu'il y ouvre, qu'il occupe la place qui serait tenue par plus de 6000 fusils, que sa disparition est le vœu le plus ardent de l'honorable directeur des travaux de l'arsenal. On ne peut pas méconnaître que son existence est bien compromise si on laisse M. le Ministre à ses impressions sans les adoucir par aucun témoignage de l'intérêt inspiré par l'édifice. M. le Ministre d'État est tout prêt à accorder une subvention à ceux qui se chargeront de la conservation du petit temple, il le laisse facilement pressentir dans sa lettre adressée à M. le Préfet.

Il semble donc à M. Prost que la Société d'archéologie a

une mission à remplir au sujet de l'oratoire menacé dans son existence. Il croit qu'il serait convenable que deux lettres fussent écrites, l'une à M. le Ministre de la guerre pour lui demander que la Société fût autorisée à faire exécuter les travaux d'entretiens indispensables ; l'autre à M. le Ministre d'État pour lui demander une subvention qui nous mit à même de le faire.

M. Prost donne lecture de deux lettres qu'il a préparées dans ce sens comme une sorte d'avant-projet de ce qu'il y avait à faire. Il croit qu'il serait utile de confier le soin de surveiller la suite à donner à cette affaire à M. de Saulcy, sénateur et membre de l'Institut, qui s'est le premier scientifiquement occupé de l'oratoire.

MM. Victor Simon, de Bouteiller, Dommanget, par l'échange de différentes observations, mettent l'assemblée à même de connaître cette affaire dans tous ses détails. Le président donne lecture d'une lettre dans laquelle on lui propose de transférer l'oratoire au cimetière de l'Est.

La proposition de M. Prost est admise à l'unanimité. Le bureau est chargé de s'entendre avec lui pour la rédaction définitive des lettres et pour leur envoi qu'il sera utile de faire suivre sans retard des démarches les plus actives propres à en assurer le succès.

M. de Bouteiller rend compte du nombre et de l'importance des réponses qu'il a reçues de MM. les Curés auxquels il a adressé des demandes de renseignements. Les réponses reçues depuis la dernière séance sont au nombre de trente-huit. Elles sont relatives aux paroisses de *Corny, Kesling, Gandrange, Ay, Schwerdorff, Orny, Norroy-le-Sec, Lorry, Vigny, Escherange, Porcellette, Volmunster, Florange, Kirchnaumen, Antilly, Chailly, Goin, Sainte-Ruffine, Jœuf, Fèves, Waville, Cuvry, Pournoy-la-Chétive, Folkling, Chanville, Retonféy, Bettange, Boulange, Bassompierre, Bazoncourt, Beuveille, Grandfaily, Luppy, Bening, Puttelange,*

Sierck, Falk, Laumesfeld, Flastroff. Le nombre total des feuilles de renseignements envoyés s'élève donc à cent seize. Il ne faut pas se dissimuler que c'est là à peu près tout ce qu'on peut maintenant attendre. Les retardataires qui auront la bonté d'y penser encore seront sans doute peu nombreux. Le résultat de l'enquête, même resté dans ces limites, est déjà satisfaisant, et il y a lieu de témoigner de la reconnaissance au clergé du diocèse qui s'est montré pour nous obligeant comme toujours. Parmi les derniers envois il en est quelques-uns qui sont traités avec beaucoup de soin et qui renferment des indications précieuses. Le plus important par le caractère assez complet qu'il a reçu de son auteur est un travail sur Gorze dû à notre confrère, M. l'abbé Bergmann. Tout en se renfermant dans le cadre qui lui était tracé, M. Bergmann nous communique des détails et des documents inédits qui donnent à son œuvre une réelle valeur.

Il est donné lecture de cette notice qui est conçue en ces termes :

Époque romane. — Aqueduc romain. Le célèbre aqueduc de Gorze à Metz existe en partie aux Bouillons, dans tout le parcours d'une rue de Gorze et par Parfondval. On y voit une entrée sur la route actuelle non loin de Novéant. Il est attribué par saint Chrodegand à l'empereur Auguste... *quia inde octavianus usque ad civitatem aqueductum fieri instituit.....* par les annales de Metz, à Drusus, père de Germanicus, mort l'an 3991, douze ans avant l'ère chrétienne. Dion rapporte formellement qu'Auguste, Drusus et Germanicus sont venus à Metz. D'autres croient, mais cette opinion paraît peu fondée, que cet aqueduc a dû être construit ou sous Valentinien I^{er} et Valens (364), ou sous Gratien (376), ou sous Valentinien II et Théodore I^{er} (380), ou sous Arcadius et Honorius (395).

Cimetière gallo-romain. A 50 mètres de la ferme d'Auconville, près d'un sentier connu encore aujourd'hui sous le nom de sentier des Mortes-Gens, la charrue a découvert plusieurs sépultures construites en moëllons, plus étroites à l'endroit des pieds. Le défunt

regarde l'est. Quelques sépultures ont renfermé un casque, une épée..... On suppose ou qu'un camp romain a été établi sur cette hauteur, parce qu'on était à peu près à une journée de marche de Metz et qu'on y déposait les malades de l'armée; ou que les troupes romaines qui ont travaillé à la construction de l'aqueduc, ont défriché la forêt sur la hauteur pour y établir leurs tentes et leurs demeures. Des débris de tuiles, de briques et d'autres pierres de construction permettent cette supposition.

Église paroissiale. Son titre. Saint Étienne, diacre, premier martyr. *Son époque.* Elle a été construite en 1077, en l'honneur de saint Étienne, par Henry II, surnommé le bon abbé. Le tombeau de ce saint religieux, mort le 1^{er} mai 1093, a été découvert sous des décombres par Dominique Chavan, archiprêtre de Gorze, l'an 1596, cinq siècles après la ruine de la grande église du monastère; ses dépouilles mortelles ont été transportées dans l'église paroissiale de Gorze et placées dans la muraille du sanctuaire du côté de l'évangile. Les archives de la paroisse conservent les deux inscriptions suivantes, concernant la mort et la translation des cendres du bon abbé. La première inscription porte: « Anno ab incarnatione Dñi MXCIII indictione I obiit Domnus Henricus pie memorie Abbas et Sacerdos istius loci decessit ante. Kalen maii... » La deuxième inscription porte: « Anno ab ortu Christi 1596 nonis Maii feria 3^e clerus populusque Gorziensis memoris animi gratia ossa Domni Henrici abbatis Gorziensis post quingentos et tres annos ab ejus excessu, a sepulchro rudibus monasteri oppresso eruta, in hanc Ecclesiam transtulere quæ una est ex septem quas ipse suis sumptibus extruxerat. » C'est probablement dans le pillage de Gorze, l'an 1635, par les Français ou les Suédois en guerre contre la maison d'Autriche, ou dans l'incendie du 25 avril 1636 par les Espagnols et les Impériaux, que le clocher perdit la superbe flèche qui le terminait. Le dôme actuel et la toiture en tuiles ont été construits en 1824 et ont remplacé une ancienne toiture en ardoises ainsi que la toiture du clocher à quatre pans égaux deux à deux et différents de longueur et de largeur.

Sa forme. Elle a la forme d'une croix latine dont les branches s'étendent du nord au midi et dont la tête est figurée par le sanctuaire tourné vers l'est. Elle n'a qu'un transept terminé par un mur droit où l'on remarque des deux côtés une ouverture ronde au-dessus de deux fenêtres. L'abside du sanctuaire n'est pas

précédée d'un chœur; au-dessus des pilastres du transept s'élève un clocher ¹ couronné par un dôme un peu écrasé qui a été construit en 1824 et qui n'est nullement en rapport avec l'architecture de l'église. Deux chapelles collatérales, aux côtés de celle qui forme le sanctuaire, prennent ouverture sur le transept.

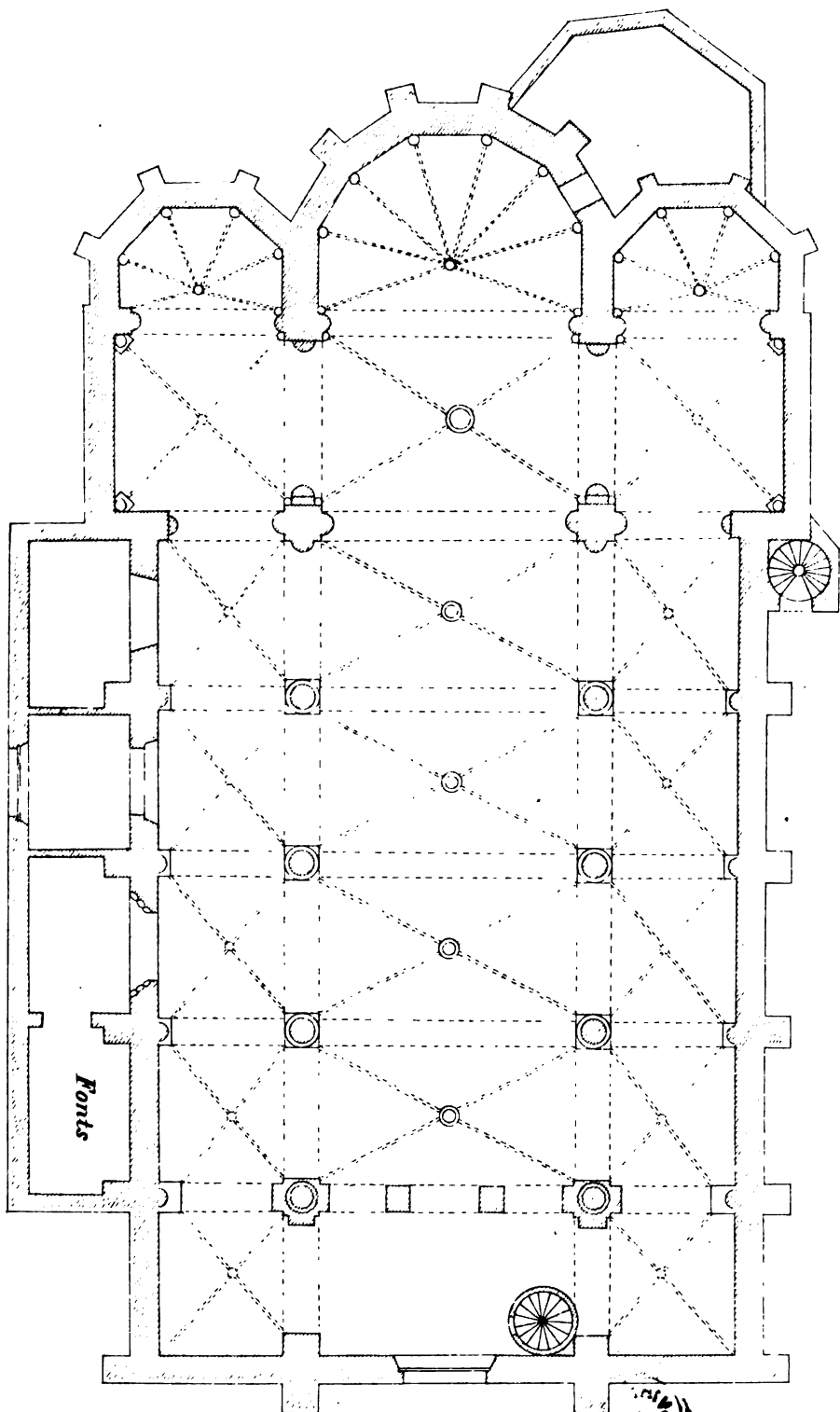
Son style. Elle est d'architecture romano-byzantine tertiaire ou de transition. Les colonnes des pilastres du transept et les colonnes de l'abside sont réunies en faisceaux; celles de la nef ne se groupent qu'à l'origine de l'arcade. Les chapiteaux sont en partie à feuillages, en partie à crosses alternant avec des feuillages. L'arcade à ogive se montre légèrement. Les fenêtres sont à plein-cintre. Dans l'abside, elles sont accompagnées de colonnettes à chapiteaux non feuillés. On remarque trois ouvertures rondes ² au-dessus de deux fenêtres, préludes des rosaces, dont deux aux extrémités du transept; la troisième, vis-à-vis du sanctuaire, se trouve cachée par la tribune et le jeu d'orgue. Les anciennes portes latérales, quoique condamnées aujourd'hui, existent; elles sont à plein-cintre avec deux archivolles: sur l'une de ces portes, à droite et à gauche du tympan, on voit la résurrection de Lazare et Jonas sortant de la baleine.

Ses dimensions. L'église de Gorze a 32^m80 de longueur, 16^m50 de largeur, 12^m77 de hauteur. Le transept a 19^m07 sur 5^m50. Le sanctuaire a 5^m03 de longueur sur 7^m de largeur. Les chapelles latérales ont 3^m38 de longueur, 4^m17 de largeur, 7^m70 de hauteur. La grande nef a 8^m28 de largeur. Les nefs latérales ont 3^m64 de largeur sur 7^m15 de hauteur. Le clocher a 33^m au-dessous de la croix qui est de 5 mètres.

Autels, vitraux, croix, cloches. Les autels actuels, remplaçant d'anciens autels de style grec, sont de construction moderne (1680) dans le style roman-tertiaire mélangé de style ogival primordial. Les cinq vitraux du sanctuaire, représentant saint Étienne, martyr, saint Clément, premier évêque de Metz, saint Chrodegand, mort le

¹ Au-dessus des fenêtres du clocher s'élevait un second étage où l'on voyait une grande et magnifique rosace dans chaque mur.

² Un examen plus exact a fait découvrir que ces ouvertures étaient de véritables rosaces dont les différentes parties ont été brisées.



Plan de l'Eglise de Gorze.

6 mars 766 et enterré à Gorze, sainte Anne et sainte Catherine, sortent des ateliers de M. Remy, de Nancy (1859).

On remarque dans une nef latérale un magnifique christ en bois de 2^m20, attribué à Richier ; le millésime 1764, au bas de la croix, n'indique qu'une restauration en peinture. La boiserie du sanctuaire, l'orgue, la tribune et probablement la grande porte vis-à-vis du maître-autel (de style grec) datent de 1747.

Les trois cloches actuelles ont été fondues en 1822. La plus grosse pèse 200 kilog., la moyenne 600 kilog., et la petite 300 kilog. ; cette dernière a été refondue en 1832.

Monastère. C'est entre Saint-Thiébaut et Gorze qu'est l'emplacement où se trouvait l'ancienne et célèbre abbaye de Bénédictins qui a donné origine à la ville de Gorze. Il n'en reste plus de vestiges, si ce n'est un bout de rue et un massif de maçonnerie en ruines qui apparemment faisait partie de la grande muraille qui enfermait le monastère. Elle fut fondée par saint Chrodegand, trente-septième évêque de Metz, le 20 mai 745, d'après le cartulaire de l'abbaye de Gorze. L'église fut consacrée à l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul, de saint Étienne, en présence du roi Pépin, de vingt-quatre évêques et d'un grand nombre de seigneurs ; selon les uns, par le pape Étienne III, vers l'an 754 ; selon Meurisse, en 761, par le pape saint Paul I^{er} après son retour du concile de Mayence. En 765, l'année qui précéda sa mort, saint Chrodegand, après un second voyage à Rome, fit présent à l'abbaye de Gorze du corps de saint Gorgon, qui en devint dès lors le patron principal. Ce saint évêque mourut le 6 mars 766.

« Les édifices de cette abbaye, selon un vieil écrit trouvé dans un grenier de Vandelainville, étaient forts et magnifiques. Elle était bâtie en forme d'un très beau château, flanquée de quantité de tours et autres pièces de défense et ceinte de fortes murailles tout autour. Ce qui rendit cette abbaye recommandable dans la suite des temps ce fut surtout la rigueur de la discipline monastique, l'application particulière des religieux à cultiver les sciences et la grande réputation des abbés de ce monastère dont la plupart furent des saints. Il y avait au dixième siècle une école célèbre pour l'Écriture sainte et la théologie. Cette sainte maison a élevé dans son sein plusieurs illustres personnages qui ont été tirés du cloître pour gouverner différentes églises comme Metz, Toul, Verdun, etc. Le

bienheureux Jean ¹, natif de Vendière, après avoir eu le soin du temporel de l'abbaye pendant treize ans, en fut abbé pendant vingt-sept autres.

» Sous la protection d'Adalbéron, évêque de Metz, il rétablit la réforme dans l'abbaye et répara les ruines faites par les invasions des Normands; il mourut le 20 février 973. Saint Guibert, fondateur de l'abbaye de Gemblour, à trois lieues de Namur, était moine de l'abbaye de Gorze, où il est mort le 23 mai 962. Henry II, à qui on donna le surnom de bon abbé, fit en 1069 restaurer une deuxième fois l'abbaye, et en 1077 construisit sept églises tant dans l'enclos du monastère que dans la ville et autres lieux circonvoisins. De ce nombre est l'église de Saint-Étienne qui, avant la démolition de l'abbaye, servait de paroisse et où depuis les chanoines furent établis. La plus magnifique de toutes fut celle qu'il bâtit dans l'enclos du monastère en l'honneur des douze apôtres ². Elle fut dédiée, l'an 1077, par Hériman, évêque de Metz. Le saint abbé y rassembla une quantité prodigieuse de saintes reliques et fit la translation du corps de saint Gorgon dans une magnifique châsse; il mourut l'an 1093, le premier jour de mai. »

Outre les ravages du temps, l'abbaye eut à subir les malheurs occasionnés par les différentes guerres qui dévastèrent la Lorraine.

En 1385, Valeran de Saint-Pol, comte de Ligny, en guerre avec les Messins au sujet de son frère, le bienheureux Pierre de Luxembourg, évêque de Metz, prit Gorze d'assaut et le livra au pillage.

Montgommery, à la tête de trois mille aventuriers faisant partie de l'armée de Charles VII, y causa de grands dégâts et brûla près de la moitié de la ville en 1441. En 1442, Joachim Rouvel prit la forteresse de Gorze par trahison. En 1542, Guillaume, comte de Furstemberg, zélé partisan des luthériens, bouleversa toute l'abbaye,

¹ En 951, il fut envoyé par Othon, empereur d'Allemagne, en ambassade auprès d'Abdérame, roi de Cordoue, pour faire cesser les incursions des Sarrasins; il demeura en Espagne pendant trois ans et se rendit recommandable par le grand caractère de noblesse et de fermeté qu'il montra.

² Les églises connues sont: la grande église de l'abbaye, une autre dans l'enclos du monastère, l'église de Saint-Étienne de Gorze, l'église de Waville près Gorze, le prieuré et l'église de Varangéville, le prieuré et l'église de Saint-Nicolas du Port qui a précédé la belle et grande église actuelle commencée en 1494 par Simon Moyset, curé dudit lieu.

empêcha le culte catholique et finit par installer à Gorze le fougueux Guillaume Favel, dont les prédications cependant firent peu d'effet. La même année, le duc Claude de Guise, invité par son frère le cardinal de Lorraine, vint avec l'agrément du roi assiéger Gorze, devenue la forteresse des protestants. C'était le jour de Pâques, 25 mars. Au moment où ces derniers, comme ils l'avaient résolu, se préparaient à égorger ceux des catholiques qui refuseraient de participer à la Cène nouvelle, l'armée du duc de Guise apparut subitement au nord de l'abbaye sur un terrain en plate-forme appelé encore aujourd'hui le Champ-des-Œufs, délivra les catholiques, chasse les ennemis et ruine l'influence protestante dans le pays de Gorze. En 1543, les Bourguignons et les Espagnols de la garnison de Thionville pillèrent la ville et l'abbaye. La même année, les Français reprennent l'abbaye, se livrent à tous les genres de cruauté et de profanation et dispersent les moines. Quelque temps après, les Lorrains brûlèrent et saccagèrent l'abbaye, la maison abbatiale et le château, mais épargnèrent la grande église pour cette fois ; ils enlevèrent les cloches de toutes les églises de même qu'un grand bassin de bronze qui servait à recueillir les eaux de la fontaine du cloître. Enfin en 1552, sous le roi Henry II qui voulut s'emparer de Metz, le connétable de Montmorency envoya douze compagnies commandées par le duc d'Aumale contre les Bourguignons réfugiés au château de Gorze. Après soixante coups de canon, le duc d'Aumale entra dans la place, tailla en pièces ceux qui la défendaient, rasa le château, renversa l'église et réduisit tous les bâtiments à un tel état que depuis ce temps ils n'ont jamais pu être rétablis. Ce qui restait des lieux réguliers fut démoli en 1609 par Charles de Lorraine, primat de Nancy, dit de Remoncourt, frère naturel de Charles II de Lorraine, son prédécesseur dans l'abbaye de Gorze, malgré la résistance des derniers moines et les oppositions de M. d'Arquien-Lagrange qui était alors lieutenant pour le roi à Metz.

Chapitre canonial. Charles de Guise, cardinal de Lorraine, voulant avec les revenus de l'abbaye fonder et conserver un chapitre à Gorze et établir à Pont-à-Mousson une université destinée à former des sujets propres à combattre les progrès du luthéranisme, obtint du pape Grégoire XIII une bulle de sécularisation datée du 5 décembre 1572, mais qui ne fut fulminée que le 22 mars 1580 par les officieux de Metz et de Verdun, sous le cardinal Charles II de

Lorraine, successeur du cardinal de Guise. Cette bulle établit, au lieu et place de la communauté régulière, un chapitre composé de six chanoines et de six clercs bénéficiers appelés demi-chanoines, un abbé et un recteur qui de droit faisaient partie du chapitre. Les annales bénédictines portent que les trois derniers religieux de l'abbaye, avec trois autres prêtres séculiers et les quatres bénéficiers clercs, commencèrent, la veille de la Pentecôte de l'an 1580, à célébrer l'office canonial dans l'église paroissiale de Gorze, qui resta collégiale jusqu'à la première révolution.

La cure a été unie au doyenné de la collégiale en 1589, par décret du cardinal Charles II de Lorraine, abbé de Gorze et évêque de Metz.

Par une bulle du pape Clément VIII, datée du 15 mars 1603, une nouvelle collégiale est érigée dans la ville de Nancy, et les revenus de l'abbaye de Gorze lui sont réunis et incorporés.

Par le traité de Vincennes, du 23 février 1661, fait entre le roi Louis XIV et le duc Charles II, l'abbaye fut cédée au roi en tout droit de souveraineté pour être définitivement incorporée à la couronne de France, et le primat de Nancy, au lieu de l'abbaye de Gorze, reçut la jouissance des revenus de l'abbaye de Lisle-en-Barrois.

On compte soixante-trois abbés de Gorze jusqu'à la sécularisation en 1580, et neuf depuis la sécularisation jusqu'à la révolution qui mit fin à cet état de choses. Le cardinal Pamphile Doria, nonce du pape Pie VI, a été le dernier abbé de Gorze, nommé par le roi Louis XVI, le 22 octobre 1781.

Maison abbatiale. Le prince Philippe Eberard de Lœvenstein, prince de Morsbach et de Lure, obtint de Sa Majesté Louis XIV l'abbaye de Gorze en l'année 1688 et la conserva jusqu'à sa mort arrivée le 19 janvier 1720. C'est lui qui construisit en 1696, sur une partie des anciens fondements, la maison abbatiale qui existe encore aujourd'hui sous le nom de château. Il avait l'intention de faire donation de la chapelle au chapitre, afin d'y transférer la collégiale; mais le chapitre, pour ne pas accepter cette offre, prétextait

¹ Le sieur Juvénal Guerre, chanoine de Metz, était alors curé de la paroisse de Gorze.

avec raison qu'il aurait l'air plutôt d'une aumônerie que d'un chapitre et qu'un double office à la chapelle et à la paroisse rencontrerait trop de difficultés.

L'architecture grecque de ce château est fort élégante. Il a servi depuis à différents usages qui lui ont causé beaucoup de dégradations. En 1812, on construisit, dans l'emplacement des jardins, des bâtiments destinés à un dépôt de mendicité; à la fin de l'année 1813, il fut transformé en hôpital pour les militaires revenant de la campagne de Leipsick; en 1816, il devint une caserne pour l'armée d'occupation jusqu'en 1818. On en fit depuis une succursale de l'hôpital Saint-Nicolas de Metz; il est maintenant propriété départementale et converti en dépôt de mendicité par décision ministérielle du 28 avril 1845. On conserve dans l'établissement une taque de fonte portant les armoiries du prince de Morsbach, qui a pu échapper aux désastres de la révolution.

La chapelle, remarquable par ses magnifiques sculptures qui ont été en partie détruites par le vandalisme révolutionnaire, est aujourd'hui convenablement restaurée. L'ordre ionique domine dans le style des ornements: elle a 13^m89 de longueur, 8^m89 de hauteur et 7^m75 de largeur. Le chœur a 5^m50 de longueur, 4^m88 de largeur et 7^m13 de hauteur.

Ermitage et pèlerinage de Saint-Thiébaut. A l'ouest de Gorze, sur une petite hauteur dominant l'ancienne abbaye, se trouve la chapelle de Saint-Thiébaut. On croit que c'est un curé de Hagéville qui la fit construire et y transporta les reliques du saint qu'on y voit encore aujourd'hui. On ignore l'époque de l'érection de la chapelle Saint-Thiébaut dont la dévotion donna lieu à un pèlerinage qui se continue tous les ans. On ignore également la cause véritable de ce pèlerinage qui amène au 1^{er} juillet, aux pieds du saint, une foule considérable de fidèles qui viennent visiter les reliques et les faire toucher à des malades et même à des linges et à de petits pains. Une tradition vague fait mention d'un grand miracle opéré par l'intercession du saint. Ce qui est plus certain, c'est que la piété des fidèles a voulu honorer les traces de saint Thiébaut qui probablement dans ses divers voyages du pays de Brie en Champagne au pays de Trèves, dans ses pèlerinages à Saint-Jacques de Compostelle en Espagne et aux tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul à Rome, a dû, en suivant l'ancienne voie romaine, visiter la fameuse abbaye de Gorze et s'arrêter sur cette hauteur.

Saint-Thiébault naquit à Provins en Brie, vers l'an 1017, et mourut dans la forêt de Salamgo, près de la ville de Vicence, dans la seigneurie, de Venise le 30 juin 1066. La chapelle de Saint-Thiébault était une dépendance de l'ancienne abbaye. Un chanoine nommé d'Auburtin en a été le restaurateur vers les années 1677 à 1723. Cette petite chapelle, depuis sa fondation, jusqu'en l'année 1729, se trouvait isolée; mais à partir de cette époque on remarque quelques constructions particulières dans ses environs. Le 27 mars 1738, l'évêque de Metz refusa, comme chose impossible, la levée de l'interdit qu'elle avait encouru à cause de sa vétusté. M. Charles Joseph de Veechys, chanoine de Gorze, était en 1790 usufruitier du clos et des bâtiments de Saint-Thiébault, moyennant une redevance annuelle de 75 livres au chapitre. On rapporte qu'un chanoine y disait une messe basse tous les dimanches à onze heures depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, et que beaucoup de fidèles, même une partie de ceux qui avaient été à la messe paroissiale, avaient l'habitude d'y assister.

MM. Cunche et Aubry, propriétaires de la chapelle en 1836, l'ont de nouveau fait restaurer et ont ajouté la grande nef et le clocher qui existent aujourd'hui. En faisant ces constructions, ils ont trouvé les ruines d'un ancien Sacellum romain.

M. Vautrain, propriétaire actuel, a décoré la chapelle de deux magnifiques reliquaires renfermant un morceau de la vraie croix et des reliques de saint Louis, roi de France, et de saint Vincent de Paul; d'un ancien vitrail représentant le baiser de Judas, et de plusieurs autres statues et tableaux.

La fête de saint Thiébault se célèbre tous les ans avec une grande solennité le premier jour de juillet. Le lendemain on chante un service funèbre pour les défunts de la famille dont les tombeaux se trouvent dans la chapelle, et tous les premiers lundis du mois on dit une messe basse à la même intention. Le lundi des Rogations la procession de la paroisse y fait une station pour assister à la messe dite la messe de la station.

La chapelle actuelle de Saint-Thiébault a 18^m12 de longueur, sur 6^m92 de hauteur. La nef a 11^m25 de longueur sur 11^m50 de largeur. Le chœur a 4^m50 de largeur sur 6^m87 de longueur; il formait l'ancienne chapelle. Le clocher, de forme carrée, est surmonté d'un dôme et d'une croix; il a 18^m84 de hauteur sur 2^m88 de largeur. La construction est de genre moderne et n'indique aucun style dominant.

Chapelle de Saint-Clément. Extrait du testament fait le 26 août 1603, par Mangin Chavais, curé de l'église parochiale de Hagéville et archiprêtre de Gorze au diocèse de Metz :

« Afin que à tous présents et à venirs, la souvenance des anti-
 » quités et dignes du lieu soit sainte et vénérable et qui a été ho-
 » norée de la sainte présence et résidence personnelle de ce très-
 » illustre et saint personnage M^r S^t Clément, premier évêque de
 » Metz, de ses miracles et édifications d'un saint oratoire qu'il y
 » a construit et consacré à l'honneur de Dieu et de S^t Pierre,
 » prince des Apôtres son Précepteur, menant pour un temps audit
 » lieu, avec ses saints compagnons, S^t Céleste et S^t Félix prêtre et
 » diacre, une vie sainte et austère, le premier, et avant qu'il y eut
 » à Gorze aucune habitation, n'étant que bois et forêts, ledit ora-
 » toire maintenant ruiné comme le reste du monastère qui y a si
 » longtemps fleury et partant moins fréquenté, vrai moyen pour
 » ensevelir le tout en une perpétuelle oubliance et ingratitude inex-
 » cusable, désirant que cette sainte mémoire renaisse et perpétue
 » à la postérité par permission d'heureuse mémoire feu Monsei-
 » gneur l'illustrissime cardinal de Lorraine, Évêque de Metz, abbé
 » de Gorze, j'ai fait construire la chapelle S^t Clément, premier
 » évêque de Metz, à la Croisette, auprès de Gorze, laquelle, afin
 » qu'elle dure longtemps, je veux et entends doter tant pour son
 » entretiennement que du service ci-après spécifié comme s'en-
 » suit. »

Le pieux fondateur transporta solennellement dans la chapelle qu'il fit construire l'an 1603 les reliques de saint Clément, de saint Gorgon et de plusieurs autres saints du lieu ; il célébra lui-même avec grande solennité la première messe après laquelle il bénit la cloche de la chapelle. Le motif de cette fondation fut la dévotion envers les lieux fréquentés par l'apôtre du pays messin, ainsi que l'atteste le testament du fondateur du 26 août 1603, où il institue à perpétuité un membre de sa famille propriétaire et administrateur de cette chapelle, avec défense de l'aliéner. Il ordonne que l'administrateur devra être choisi parmi les fils aînés, et de père en fils, dans son parentage par deux hommes honnêtes et solvables, à condition qu'il se conduira en homme de bien et bon catholique, qu'il l'entretienne et la répare et y fasse chanter annuellement une messe haute le lendemain de la Pentecôte, et une autre à la fête patronale de la chapelle, et quatre messes du saint Sacrement aux

Quatre-Temps. A cet effet, le pieux curé affecte le terrain et le bois autour de la chapelle et deux maisons dont l'une près de l'église de Gorze et une autre dans la rue de Belle-Eau, dont la jouissance a été perdue pendant la révolution.

Au-dessus de la chapelle de Saint-Clément et dans le bois se trouve une grande croix en pierre dite Croix-aux-Loups, à laquelle les fidèles vont faire des stations le jour du Vendredi-Saint. On vient aussi y prier pour obtenir la fin heureuse d'une longue agonie.

A côté de la chapelle se voit un autel en pierre, du style de la renaissance, portant pour millésime 1582, sur lequel les anciens prétendent qu'on célébrait autrefois la messe d'où les lépreux l'entendaient sur le mont Saint-Blin, qui est vis-à-vis, de la distance de toute la vallée, dans un éloignement d'environ un kilomètre.

En 1840, M. Verdenal, archiprêtre de Gorze, en faisant diverses recherches, trouva à Saint-Clément un vieil écrit donnant deux inscriptions, l'une concernant l'inhumation de Henri bon abbé, et l'autre concernant la translation de ses cendres dans l'église de Gorze; de plus une petite boîte renfermant plusieurs fioles de sang des martyrs et des reliques dont les authentiques sont ou perdus ou détachés. Les archives de la paroisse conservent le vieil écrit, et la petite boîte est déposée dans le massif de pierres qui fait la table de l'autel de la chapelle.

La chapelle de Saint-Clément a 17^m50 de longueur sur 5^m50 de largeur et 5^m40 de hauteur. La nef a 11^m50 de longueur. Le chœur, avec voûte gothique à deux arceaux croisés, a 6^m de long sur 5^m de large. L'autel est de style grec, ordre corinthien. La statue de saint Clément a été faite par le propriétaire actuel de la chapelle, nommé Dion, un des descendants de Mangin Chavais, fondateur de la chapelle; il l'entretient en parfait état et exécute les intentions du testateur avec une fidélité scrupuleuse qui lui fait honneur. On y dit la messe de la station le mercredi des Rogations.

Chapelle de Saint-Jacques. Au nord de Gorze, sur le chemin d'Ancy, près du chemin qui conduit à Moussard, est érigée une grande croix en pierre en l'honneur de saint Jacques; elle a été bénite solennellement le 18 mai 1840 et est destinée à perpétuer le souvenir d'une ancienne chapelle de saint Jacques. Le terrain sur lequel elle était située s'appelle Saint-Jacques en Boguelette.

Extrait du testament fait à Metz le 12 juin 1648, par messire Étienne Chavais, natif de Gorze, prêtre et chanoine de l'église

cathédrale de St-Étienne de Metz, neveu de messire Mangin Chavais, archiprêtre de Gorze, fondateur de la chapelle de Saint-Clément :

« Je, Messire Étienne Chavais, natif de Gorze, prêtre et chanoine » en l'église cathédrale de St Étienne de Metz.

« *Item* je donne à la chapelle de St Jacques proche Gorze, cinquante francs messins pour subvenir aux refections et ruines » d'icelle faites par les soldats et une chasuble blanche de camelot, » la toison et croix de camelot bleu, et une aube que feu mon père, » que Dieu absolve, a donnée et veux que ceux ou celui qui aura » la chapelle St Clément le aye en main. »

Hôpital du mont Saint-Blin. Sur le mont Saint-Blin, au pied duquel Gorze est adossé, se trouvait un hôpital de lépreux appelé la Ladrerie de Saint-Blin. On ignore l'époque de l'érection de cet hôpital. Au commencement du siècle, on voyait encore les bases de l'autel de la chapelle au-dessus des rochers du mont qui regardent l'église paroissiale. On distingue encore les restes du mur d'enceinte des jardins qui occupaient une étendue d'environ 150 mètres carrés. Du haut du mont, les lépreux pouvaient apercevoir le prêtre qui disait la messe à l'autel devant Saint-Clément ; les terrains des deux coteaux étaient alors plantés de vignes sans arbres. La tradition rapporte que le sentier, appelé encore aujourd'hui *la sente à l'âne*, situé entre le mont Saint-Blin et les sources de Parfondval, était journellement parcouru par un âne que ces malheureux étaient parvenus à dresser pour le service de la maison. Il venait à la source avec des vases sur son bât et s'arrêtait court devant le premier passant qu'il rencontrait aux abords de la fontaine. Celui-ci était obligé, sous peine d'une amende très forte, de puiser l'eau de la source et d'en charger la bête qui reprenait alors le chemin de la Ladrerie.

Non loin de la chapelle de la Ladrerie, sur le mont Saint-Blin, se trouve un rocher qui surplombe Gorze et qui, vu de profil, ressemble à une tête humaine ; il porte pour cette raison le nom de *Gros-nez*.

Hôpital au milieu de Gorze. Dans l'emplacement occupé par la maison de la famille Ladoucette, vis-à-vis la grand'rue, existait un autre hôpital dont celui du mont Saint-Blin n'était probablement qu'une dépendance. La communication ¹ entre ces deux hôpitaux,

¹ On peut voir au haut et au bas de la côte les deux entrées d'une galerie souterraine qui unissait les deux hôpitaux.

quoique difficile à cause de la côte, ne l'était pas vu la proximité. On ne connaît ni l'époque, ni le titre, ni les revenus de cet hôpital.

En 1809 on renversa seulement le clocher, la voûte de la chapelle, qui était gothique à une seule nef, ainsi qu'un corridor qui y conduisait et dans lequel on remarquait des sculptures représentant divers sujets des fables d'Ésope. On peut voir encore aujourd'hui le lavoir, la cuisine avec la cheminée, une partie de la sacristie, au-dessus de laquelle se trouvait le logement de l'aumônier, une grande salle destinée aux malades, et dans les murailles, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, sept pierres sur lesquelles on admirait des bustes de généraux ou d'empereurs romains entourés d'une magnifique couronne entrelacée de lauriers et de fleurs. La malice des révolutionnaires, dont l'ignorance prétendait y trouver une signification religieuse, a fait enlever ces sculptures. Il est possible que les moines de l'abbaye, qui ont dû construire cet hôpital, ont voulu perpétuer le souvenir des grandeurs romaines en conservant ces sculptures, restes probables des anciens monuments romains lors de la construction de l'aqueduc.

Chapelle de Sainte-Catherine. Extrait de l'acte de fondation de douze messes :

« Pardevant les notaires du roi au bailliage de Metz, soussignés furent présents Monsieur Louis Lançon, seigneur de S^{te}-Catherine-lès-Gorze, ancien maître-échevin et conseiller du roi au bailliage et siège présidial de la même ville¹, y demeurant rue des reli-

¹ Ce respectable magistrat se dévoua tout entier aux intérêts de sa ville natale. Suivant un certificat délivré le 12 mars 1704 par les maître-échevin, conseillers-échevins et magistrats de la ville et cité de Metz, il fut « eslu par le peuple pour remplir la commission d'eschevin de ville, et nommé par S. M. à quatre différentes fois, sçavoir en années 1689, 1695, 1698 et 1704 ; il fut un des députez en cour eslu par les Trois-Ordres pour les affaires de la ville, et aussi un des députez pour conclure le dernier traité fait entre la ville de Metz et les Ministres de S. A. Monsieur le duc de Lorraine, de tous lesquels Employes il s'est très-dignement acquité et avec distinction ». En récompense de ces services, les suffrages de ses concitoyens l'appelèrent, le 19 novembre 1717, à la dignité de maître-échevin ; nommé par lettres-patentes du 28 décembre de la même année, il entra en fonctions le 8 janvier suivant et y resta jusqu'au 12 août 1718, lorsque l'édit du Roi, du 25 juillet précédent, eut rétabli l'office alternatif de maître-échevin. Toutefois les

gieuses prêcheresses, paroisse St Martin d'une part. Monsieur Joseph Thorel, prêtre, docteur en théologie, doyen de l'église collégiale de Gorze et en cette qualité curé du même lieu, étant aujourd'hui à Metz, d'autre part.

» Lesquelles parties ont dit qu'en conséquence de la permission de Monseigneur l'Évêque le dit Sieur Lançon ayant fait ériger et bénir une chapelle en une tour qui joint la maison seigneuriale de St-Catherine-lès-Gorze, il y aurait fait célébrer différentes fois le sacrifice de la messe et désirant pour la plus grande gloire de Dieu y assurer annuellement à toujours, quelques messes basses et donner commencement à la fondation de la dite chapelle, Iceluy sieur

fonctions qu'il exerça le plus longtemps furent celles de Conseiller du Roi au bailliage et siège présidial de Metz, qu'il remplit depuis le 21 décembre 1686 jusqu'au 2 juillet 1748, il s'y montra de plus fort attaché puisque pour les conserver il refusa celles de *subdélégué de la Chambre de Justice de l'une des provinces les plus importantes du Royaume*, suivant les termes d'une lettre de M. de Frurqueux, en date du 5 mai 1746. Il décéda le 3 avril 1756, dans sa maison de la rue des Prêcheresses, qui appartient encore à l'un de ses descendants, et fut inhumé dans la chapelle de la sainte Vierge en l'église St-Martin. On conserve également dans sa famille deux vases sacrés qui ont servi

longtemps à la célébration des divins mystères dans la chapelle de Sainte-Catherine. L'un d'eux est un calice en argent de forme assez élégante quoique très simple, et porte à sa base les armoiries des Lançon qui sont : *de gueule au chevron d'argent accompagné en chef de deux lions issants d'or, armés allumés et lampacez de sable et en pointe d'un lion issant de même, timbré d'un lion de l'écu issant, tenant une lance de sable enrichie d'argent au fer d'or. le tout issant d'un tort supporté d'un armet*



mort d'argent, couvert d'un lambrequin aux métaux et couleurs dudit escu.

Lançon a par ces présentes sous l'agrément et autorité d'Illustrissime et Révérendissime seigneur, Monseigneur Henry-Charles du Cambout, duc de Coislin, pair de France, commandeur des ordres du roi, premier aumônier de sa Majesté, prince du S^t Empire Evêque de Metz à ce present fondé et fonde en ladite chapelle douze messes basses pour y être célébrées annuellement à tous-jours.

» Fait et passé à Metz au Palais épiscopal, l'an mil sept cent trente le quinzième décembre avant midi. »

Cette chapelle existe encore aujourd'hui dans une tour du château ; elle a été convenablement restaurée par la famille Vaultrin.

Souvenir historique. On voyait encore à Gorze, il y a quelques années, un monument de pierre en forme de chaire à prêcher, adossé à la façade de la maison de M. Jacquin, sur la place de l'hôtel-de-ville. Ce monument détruit était la chaire du haut de laquelle Guillaume Farel, l'un des plus acharnés ennemis du catholicisme, prêchait en 1542 la doctrine nouvelle du protestantisme, sous la protection de Guillaume de Furstemberg.

M. de Bouteiller communique la note suivante au sujet d'un gros boulet de fer qui a été offert au musée de la ville par M. Roubeau, horloger, rue Serpenoise.

La démolition de la maison formant l'angle de la rue de la Tête-d'Or et de la rue Serpenoise, a permis de dégager un boulet de fer d'assez gros calibre, qui était à demi-enfermé dans la maçonnerie de cette maison, sur la façade de la rue. Il est évident, à l'inspection de la place qu'il occupe, que ce n'est pas à l'impulsion directe produite par le canon qui l'a lancé qu'il a dû d'être inscrusté dans cette muraille, mais qu'il y a été placé à titre de souvenir, après être venu sans doute tomber dans son très prochain voisinage. Les curieux se sont naturellement demandé d'où pouvait provenir ce projectile ; je crois que la réponse à cette question est facile à trouver, et je ne la cherche pas ailleurs que dans un passage de Philippe de Vigneulles, relatif à la courte canonnade dont Frantz de Sickingen tint à honneur d'épouvanter la ville de Metz pendant le siège qu'il en fit en 1518.

Voici ce passage qui, pour moi, ne laisse pas l'ombre d'un doute :

« Les premiers tirants furent ceux qui estoient sur la montagne, et don premier copt.. vint le copt cheoir bien pres de ma maixon de quoy j'eus belle peur : neantmoins que du faict fusse bien adverti et en avoie adverti tous mes voisins et voisines. Parquoy apres ce que je leur eus dis que de brief on vouloit tirer en Mets, il y en eult plus de vingt tant femmes que josnes filles qui s'en vinrent fuiant en ma maixon ; et tout en parlant vint le copt et cheut en la maison qui fut dame Perette cueur de fer là ou present demeure le s^r Thiebault le Gournay fils au s^r François chevalier, *laquelle est scituée entre l'eglise collegiale de St Sauveur et la viez bucherie.*

» De quoy la josne dame de seans eut belle peur et mon scans cause, car il sambloit que ce fut le dyable qui vouloit en l'air de la pierre qui sifflait et à son venir fist lever plus de milles escailles de dessus les teys. Puis vint à ferir contre le mur d'ung guernier d'icelle maison et tout auprès d'une cheminée et le percoit de part en part. Puis s'en alloit a ferir contre l'autre mur mais la pierre reculoit arriere en un monceau de bled et fut la trouvé, et estoit celle pierre de la grosseur de la teste d'ung petit enfant. »

Vigneulles donne la circonférence de ce boulet dont le diamètre est d'environ six pouces. Dans l'intérieur du cercle est écrit ce qui suit :

« Ici est la figure de la grossière rotondité et mesure de la pierre de canon et un vray que le capitaine Francisque tiroit en Mets. Et estoit une grande hideur d'oyr le bruit que celle pierre menoit en l'air et pesoit justement trente livres et plus car elle estoit faicte de fer. »

Ces indications se rapportent parfaitement au boulet en question.

M. de Bouteiller ajoute qu'un autre des boulets lancés par Sickingen a laissé sa trace à Metz. C'est celui qui, selon

Vigneulles, était allé tomber dans le jardin de Mgr le suffragant des Carmes. Or, la maison n° 19 de la rue Marchant, qui est l'ancien hôtel abbatial des Grands-Carmes a, dans le mur de clôture de son jardin faisant face au fort Belle-Croix, une pierre de taille sur laquelle est représenté un boulet en demi-relief, avec la date 1518 en caractères du temps. Voilà donc deux traces authentiquement conservées après trois siècles et demi d'une canonnade de six à sept coups seulement. C'est un hasard singulier.

M. Aug. Prost regrette que ce boulet ne soit pas resté incrusté dans le mur de la nouvelle maison élevée à la place de celle de la façade de laquelle il se trouvait. C'était un souvenir historique qui à cette place conservait toute sa portée, tandis qu'il va perdre beaucoup de son intérêt, confondu dans les objets de toute sorte que contient un musée. Peut-être pourrait-on encore obtenir du propriétaire de cette maison qu'il l'y fit rétablir avec la date à laquelle il se rapporte.

Plusieurs membres s'associent à la pensée de M. Prost.

L'heure avancée ne permettant pas d'entendre la lecture du Mémoire de M. l'abbé Ledain, de celui de M. Curicque et d'un travail préparé par le R. P. Bach, il est décidé qu'il y aura une séance extraordinaire le jeudi 21 août prochain, à l'effet de prendre connaissance de ces communications qu'il serait regrettable de reculer jusqu'à l'issue des vacances.

Ouvrages offerts à la Société.

Annales de l'Académie d'Archéologie de Belgique, in-8°.

Dictionnaire topographique du département de l'Yonne, in-4°, par M. Max. Quentin. (Envoi de S. Ex. M. le ministre de l'instruction publique).

Variétés d'Archéologie liégeoise, par M. d'Otreppe de Bouvette. — Liège, in-8°.

*Bulletin de la Société pour la conservation des monuments
d'Alsace*, in-4°.

Les Ruines du canton de Bitche, par M. Thilloz. Brochure
in-8°. (Ouvrage couronné par l'Académie impériale de Metz.)

Le Secrétaire perpétuel,

E. DE BOUTEILLER.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 21 AOUT 1862.

Présidence de M. Victor Simon.

M. Darras présente à la Société un estampage parfaitement réussi, reproduisant l'inscription du banc seigneurial des Baudoches, à Ste-Barbe — *Valhourous dans l'ost-loi-aulte dans la paix* — sculptée sur bois, en caractères du seizième au dix-septième siècle et enfermant un double écusson maintenant illisible.

M. Darras présente également un dessin de l'ancien autel de saint Joseph, en pierre, de style ogival, dont la partie principale est encore conservée dans le village de Ste-Barbe, chez l'ancien entrepreneur de l'église actuelle.

M. le curé Goullon annonce qu'on a trouvé en creusant une cave à Ste-Ruffine, les restes d'une fondation romaine à quatre mètres environ de profondeur, reposant sur le sol sablonneux. Ces débris se composent d'un pilier, avec la naissance de deux arceaux en blocage, bien conservés, et de deux marches d'escalier à peu de distance. Un **HADRUS**, grand bronze, trouvé dans la maçonnerie, non moins que le caractère de la bâtisse, ne laisse pas de doute sur l'époque de cette substruction.

M. l'abbé Remy communique la note suivante en réponse à quelques-unes des observations liturgiques contenues dans une des dernières communications de M. Abel :

Dans plusieurs communes du vignoble, différents propriétaires sont redevables d'une certaine quantité de vin soit à l'église, soit à la commune, soit aux anciens seigneurs. Celui qui est livré à l'église est destiné au sacrifice de la messe ; personne ne doute de l'usage

que l'on doit en faire. Celui que reçoit la commune, ordinairement en trop petite quantité pour être partagé, est vendu au profit de la caisse communale; quant à la part des anciens seigneurs, il est évident qu'elle leur est due à titre onéreux, puisque malgré le décret qui abolit les droits seigneuriaux, on continue à la fournir. Dans plusieurs villages de notre pays, à Plappeville, on appelait cette redevance le vin de Pâque, parce que les censitaires attendaient ce jour pour faire leur livraison et que les maimbourgs dressaient leur rôle à l'aide de la liste des communicants. L'accomplissement du devoir pascal était non-seulement un acte religieux, mais encore un acte civil, une prise de possession, une constatation du domicile, nécessaire tout à la fois pour recevoir la communion pascale et pour avoir part à la distribution du vin.

Quoique, malgré des recherches soutenues, il soit impossible de remonter à l'origine de ce cens et de découvrir les conditions imposées pour y participer, néanmoins on peut supposer avec raison que l'auteur de cette fondation aura voulu priver de ses générosités ceux qui ne pratiquaient pas la religion catholique, et aura mis pour réserve la fréquentation des sacrements qui a toujours été la profession la plus sensible et la plus sincère du catholicisme, et dont l'omission, au rapport du père Maimbourg, apprit qu'il y avait à Metz un protestant.

Si ce vin eût été destiné à la communion sous les deux espèces ou à l'usage des fidèles immédiatement après la communion, il eût appartenu à l'église qui, à la restauration du culte, eût réclamé et maintenu ses droits, comme dans beaucoup d'autres localités; tandis qu'à Plappeville ce vin a été sans interruption livré à la commune et partagé entre les habitants le jour de Pâques. Il n'y a que quelques années que ce partage a cessé, parce que les censitaires se sont libérés en versant à la commune une somme qui vient de servir à l'achat du presbytère.

Il ne paraît donc pas logique de conclure que dans quelques villages situés aux portes de Metz, subsistait une coutume que le concile de Constance et après lui le concile de Trente avaient défendue pour remédier à plusieurs abus et prévenir le danger de la profanation du sang de J.-C. La mise à exécution de ces décrets avait été d'autant plus facile en France que, depuis plusieurs siècles avant le concile de Constance, la communion sous les deux espèces était tombée en désuétude.

Mais non-seulement ce vin de Pâques ne servait pas à la communion

sous les deux espèces , il n'était pas même consommé immédiatement après la communion, pour conserver quelques vestiges de l'ancienne liturgie. En lisant les procès-verbaux de distribution on voit que le curé et d'autres recevaient un pot de ce vin ; aux uns on donnait une pinte, à ceux-là seulement une chopine. Cette quantité accordée à ceux qui n'auraient pu la consommer après la communion sans donner un scandale, cette inégalité que rien ne justifierait, sont des motifs plus que suffisants pour ne point admettre que ce vin se donnait afin d'empêcher que la sainte hostie ne s'attachât pas aux dents et au palais. Mieux vaut s'en rapporter à la coutume qui vient seulement d'être interrompue et au témoignage des vieillards qui assurent que ce vin de Pâques ne se distribuait pas à l'église; que pour y avoir part il fallait avoir fait ses Pâques, et qu'il était consommé par les communicants dans l'intérieur de leur maison.

Néanmoins, si ce vin eût été distribué après la communion, cette coutume n'aurait rien d'étrange. Dans plusieurs localités et dans différentes circonstances on se sert encore de la coupe : dans l'abbaye d'Einsilen on présente encore du vin non consacré aux communicants; dans plusieurs paroisses du diocèse on en offre aussi aux enfants qui viennent de faire leur première communion. Le jour de leur ordination les diacres et les sous-diacres reçoivent aussi, après la communion , de ce vin qui n'a point été consacré, sans avoir recours au chalumeau des anciens.

Le liturgiste Bocquillot décrit ainsi comment on se servait du chalumeau eucharistique pour la communion sous l'espèce du vin. Le bout que l'on trempait dans le calice était large et convexe ou fait en bouton, et l'autre bout, qui se mettait dans la bouche , était plus petit et tout uni. Après que le prêtre avait pris le corps du Seigneur, il mettait le gros bout du chalumeau dans le calice , prenait le précieux sang par le petit bout et donnait ensuite au diacre le calice et le chalumeau. Le diacre prenait le calice de la main gauche et tenait le chalumeau directement au milieu avec les deux premiers doigts de la main ; il les tenait ainsi sur le côté droit de l'autel, jusqu'à ce que tout le monde eût communie. Après avoir tiré le chalumeau du calice, il le suçait par les deux bouts, le lavait avec du vin par dedans et par dehors, l'enfermait dans un sac et le plaçait dans une armoire avec le calice.

Si je ne craignais de fatiguer en parlant liturgie, je dirais qu'aucune règle ne détermine rigoureusement la place de la chaire à prêcher

qui n'est qu'une dégénération de l'ancienne chaire connue sous le non d'ambon et populairement jubé. Ce n'est pas seulement chez les Jésuites de Saint-Clément qu'elle est du côté de l'épître, c'est encore de ce côté qu'on la voit à Saint-Eucaire, à Sainte-Glossinde, à Plappeville, à Lorry, à Norroy-le-Veneur et dans beaucoup d'autres églises. Si l'on se reporte à l'ancien usage de chanter l'évangile en ayant la face tournée vers le nord, on jugera que pour les églises dirigées de l'ouest à l'est, la véritable place de la chaire est du côté de l'épître et que c'est là en effet qu'on l'a placée dans les églises où l'on a su conserver les anciennes traditions.

On ne peut s'empêcher d'admettre dans la forme architectonique des anciennes églises un symbolisme dont l'explication nous est fournie par les plus savants liturgistes, et s'il faut adopter avec sobriété le mysticisme, il ne faut pas aller jusqu'à le nier totalement. Le symbolisme est l'âme du temple matériel, et le nom d'église que nous lui donnons n'est lui-même qu'un symbole.

Il serait bien important de savoir qu'elle était la forme, quelles étaient les dispositions intérieures des églises bâties avant la paix rendue au christianisme par l'empereur Constantin. Aucun document positif sur le génie architectural de ces temples n'est arrivé jusqu'à nous, l'analogie toute seule peut nous apprendre quelque chose à cet égard. Les historiens nous disent que les églises qui s'élevèrent de toutes parts après la persécution n'étaient qu'une reproduction de celles qui avaient été ruinées. Sozomène s'exprime ainsi : « On répara les églises qui étaient assez grandes ; on en bâtit de nouvelles en quelques endroits, et l'Empereur en fit les frais. Or, en général, les anciennes églises avaient la forme d'un vaisseau, la grande porte en figurait la poupe, l'abside la proue et le corps du bâtiment portait le nom de nef, navire, vaisseau. Telle est la forme symbolique prescrite par les constitutions apostoliques ; on ne peut cependant voir en ceci une règle invariable : car l'empereur Constantin fit élever à Antioche une église de forme octogone ; sa pieuse mère fit pareillement ériger à Jérusalem la célèbre Anastasis en l'honneur de la résurrection de Notre-Seigneur. Cette église était complètement ronde et sa voûte était soutenue par douze colonnes. »

Un symbolisme spécialement chrétien vint se joindre ou succéda à celui qui avait inspiré la forme du vaisseau ; on voulut y retracer la croix et l'image du corps du fils de l'homme. Guillaume Durand, évêque de Mende, né au commencement du treizième siècle, ex-

plique ainsi la forme architecturale des églises: « L'abside est la tête, les branches du transept sont les bras, la nef est le corps et c'est le fils de l'homme qu'on a prétendu ainsi esthétiquement dessiner. » Durand donne parfaitement à entendre par ce symbolisme que la déviation de l'axe de droite à gauche exprime le penchement de la tête du Sauveur sur le point d'expirer : *Et inclinato capite, tradidit spiritum*. Il n'est pas invraisemblable, en effet, que puisque l'on a voulu représenter la croix et le Sauveur qui y est attaché, en affectant la forme que le transept donne à une église, on ait pareillement voulu, en faisant un peu dévier vers la droite le chœur et l'abside, y imprimer ce symbolisme. On ne peut guère expliquer autrement cette déviation qui se remarque dans plusieurs églises. Il est possible que des accidents de terrain, des soudures maladroites et d'autres causes aient contribué à quelques-unes de ces déviations, mais on ne peut révoquer en doute que les architectes du moyen âge, pleins de foi et mettant partout du symbolisme, n'aient ainsi disposé presque toutes les églises sans avoir ce but pieux. L'église de Saint-Nicolas-du-Port est à elle seule une preuve de l'explication de ce symbolisme. La déviation commence non pas à l'abside mais à partir du milieu de l'église, et les deux lignes de colonnes, formant deux lignes courbes parallèles, font involontairement penser à la pose du corps du Sauveur attaché à la croix.

Le Secrétaire donne lecture d'une notice de M. l'abbé Curicque sur le même sujet :

L'accueil hospitalier fait à la note de notre infatigable confrère, M. Abel, sur les *Vestiges de l'ancienne liturgie dans la Moselle* (Bulletin de la séance du 10 avril 1862), m'engage à communiquer à notre Société quelques détails complémentaires sur le même sujet.

1^o *De l'usage de présenter du vin aux fidèles immédiatement après la communion.* Cet usage, encore signalé au dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième à Metz et à Paris, semble de nos jours s'être perdu dans le diocèse. Nous le retrouvons néanmoins parmi nous, même aujourd'hui, dans quelques circonstances, comme l'ordination des ordres sacrés, la première communion des enfants, l'administration du saint viatique. Ainsi, chaque fois que les ordres du sous-diaconat, du diaconat et de

la prêtrise sont conférés à Metz (et probablement aussi partout ailleurs), l'un des assistants du prélat, conformément à la rubrique du pontifical romain, présente un calice avec du vin aux ordinants qui viennent de communier. — Dans certaines paroisses, lors de la solennité de la première communion, on met aussi en pratique la rubrique du missel romain qui dit (*Rubriques générales*, titre X) qu'à la suite du célébrant qui vient de distribuer la sainte Eucharistie, le ministre présente à boire du vin et de l'eau aux communicants. Cet usage est plus fréquent que chez nous dans les diocèses de Trèves et de Cologne. Je n'ai pas trouvé la rubrique du rituel romain d'après laquelle ce vin se présentait derrière l'autel. Il ne paraît pas d'ailleurs qu'il y ait là quelque chose de symbolique. « Ce rit assez ancien, dit à ce sujet l'abbé Lecourtier, récemment promu à l'évêché de Montpellier, dans son *Explication des Prières et Cérémonies de la Messe* (édit. 1854, p. 453), ce vin et cette eau étaient offerts pour faire avaler plus facilement la sainte hostie qui pouvait s'attacher au palais, et pour prévenir la défaillance occasionnée par le jeûne eucharistique qui est de précepte rigoureux et qui se prolongeait davantage dans les grandes solennités. » — Enfin, et pour les mêmes raisons sans doute, on donne généralement à boire du vin ou de l'eau aux malades qui viennent de communier en viatique. Cet usage, toujours en vigueur parmi nous, est conforme au rituel romain. Benoît XIV porte même l'indulgence jusqu'à permettre, en cas de nécessité, de placer la sainte hostie sur une cuillerée d'eau ou de vin pour faciliter la communion des moribonds. (Falise, *Cérémonial romain*.)

2° *De la séparation des sexes à l'église.* Non-seulement dans la partie allemande, mais dans bien des paroisses de la partie française du diocèse, les hommes à l'église ont conservé leurs places séparées de celles des femmes. Cet usage se retrouve dans d'autres diocèses de France et dans bien des campagnes de celui d'Arras par exemple ; on le rencontre encore au dehors, notamment en Allemagne, et dans plusieurs endroits en Angleterre. Les cultes dissidents même n'y ont pas toujours renoncé, témoin la synagogue et le temple de Metz, à ce qu'on m'assure. Il faut donc que ce point de discipline soit d'une haute antiquité et d'une haute bienséance pour s'être ainsi perpétué. Aussi n'est-il pas surprenant que le rituel romain le recommande encore de nos jours, au moins lorsqu'on se présente à la sainte table : « *Omnes, dit-il, utroque genū*

flexo sacramentum humiliter adorent, ac reverenter suscipiant : Viris, quantum fieri potest, a mulieribus separatis. »

Un passage de l'Exode nous montre déjà cet usage parmi les Hébreux. Au sortir de la mer Rouge, pendant que Moïse chante avec les hommes son sublime *Cantemus Domino*, nous voyons sa sœur Maria réunir de son côté les femmes, les former en chœur et célébrer avec elles les miséricordes du Seigneur (ch. XV, 20—21). D'après le vénérable Bède, cet usage fut cause que Marie et Joseph perdirent l'enfant Jésus à leur retour de Jérusalem à Nazareth. (Durandi, *Rationale*, lib. I, 46). Voici ce que saint Jean-Chrysostôme dit sur l'origine de cette séparation à l'église ; ses paroles témoignent en même temps de la décadence des mœurs de l'église orientale dès le quatrième siècle : « Il serait à souhaiter aujourd'hui, s'écrie le grand docteur dans son Homélie LXXIII sur saint Matthieu, à voir l'état actuel des choses, qu'il y eût au-dedans de cette église un mur qui vous séparât d'avec les femmes ; mais puisque vous ne le voulez pas souffrir, nos pères ont cru qu'il fallait au moins faire une séparation avec cette clôture de bois. J'ai néanmoins appris des personnes les plus avancées en âge que cette séparation n'avait pas toujours été en usage, parce qu'en Jésus-Christ, dit l'Apôtre, il n'y a ni homme ni femme (Galat. III, 22). Les hommes et les femmes du temps des Apôtres priaient indifféremment ensemble, parce que les chrétiens d'alors, soit hommes, soit femmes, étaient véritablement ce qu'on croyait qu'ils étaient ; mais aujourd'hui les chrétiennes ont pris les allures des femmes perdues de mœurs, et les hommes vivent plutôt en brutes qu'en hommes, *nunc vero contra mulieres meretricum sibi mores assumpserunt, viri autem ab equis furentibus nihil differunt.* »

Nous voyons, d'après le *Rational* de Durand, évêque de Mende, qu'au treizième siècle la séparation des sexes était toujours en vigueur dans les églises. Les hommes, dit-il, se tiennent du côté du midi (du côté de l'épître), et les femmes du côté du nord, afin de montrer que les fidèles les plus fermes dans la foi doivent résister aux plus grandes tentations de ce siècle, tandis que les plus faibles ne doivent être exposés qu'à de moindres assauts. Ainsi le sexe le plus fort doit se tenir dans l'endroit le plus découvert et le plus périlleux, selon ces mots de l'Apôtre : « *Que Dieu est juste et fidèle dans ses promesses, et qu'il ne souffrira pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces.* » — Au seizième siècle, saint Charles Borromée

insiste toujours sur cette séparation. Dans son livre sur la *Construction et l'Ameublement des Eglises*, livre qui devrait être entre les mains de quiconque s'occupe d'archéologie ou d'architecture religieuse, il consacre tout le XXIV^e chapitre à la séparation à élever dans les églises. Au chapitre suivant, il maintient le côté du nord pour la place des femmes, à moins, dit-il, qu'à raison du site ou d'une autre cause l'évêque en statue autrement. On le voit, rien de convenable comme cette séparation des sexes dans le lieu saint, et je suis heureux d'en trouver encore un vestige à la cathédrale de Metz dans ses *places réservées* aux hommes au moins pour le sermon.

4^e *Du voile des femmes à l'église.* Qui ne connaît ce précepte de saint Paul: *Omnis mulier orans... si non velatur, tondeatur*, que la femme, dans le lieu saint, soit ou la tête voilée, ou la tête rasée ? Le voile de nos premières communiantes remonte donc au temps même des Apôtres. Durand de Mende (*loco citato*) nous apprend qu'on n'avait pas été continuellement fidèle à ce commandement de l'Apôtre, mais il le maintient : « La femme aura donc la tête voilée à l'église. » C'est aussi en raison du même respect qu'il ne lui est pas permis de parler à l'église devant le prêtre. Mais autrefois les hommes et les femmes entretenaient leur chevelure, puis venaient à l'église et s'y tenaient nu-tête, pleins de vanité à cause de leurs cheveux, ce qui était déshonnête. » Aujourd'hui dans bien des contrées, en Belgique, par exemple, notamment à Anvers, on voit encore les femmes de la classe moyenne se rendre à l'église, voilées d'une longue écharpe de soie ramenée par devant elles, ou couvertes d'un léger manteau à capuchon dans le genre de celui des petites sœurs des pauvres.

5^e Mais j'ai hâte d'arriver à une question plus intéressante pour les archéologues, je veux parler de la *place assignée à la chaire dans nos églises*, question épineuse de droit aussi bien que de fait. M. Abel semble croire que dans le diocèse de Metz on a conservé l'habitude de mettre les chaires à gauche, si ce n'est chez les Jésuites de Saint-Clément. Sainte-Glossinde a bien aussi sa chaire à droite, et, pour ne parler que de la rive droite de la Moselle, le seul côté que je connaisse bien, les églises de Guénange, Bertrange, Illange, Basse-Yutz, Distroff, Kuntzig, Ham, Königsmacker, Elzange, toutes de l'ancien diocèse de Metz, ont également leur chaire du côté de l'épître. Et combien d'autres sont, chez nous, dans le

même cas ? A ne parler que des souvenirs de voyages, à Trèves l'antique église de Notre-Dame et l'église récemment restaurée de la Trinité, à Bruxelles Sainte-Gudule, à Paris Notre-Dame, Saint-Sulpice, Saint-Eustache, Saint-Etienne-du-Mont, Saint-Thomas-d'Aquin, la Madeleine, ont leur chaire à droite. On le voit, dans le diocèse comme hors du diocèse, la chaire se trouve placée indifféremment soit à droite, soit à gauche.

En examinant de près la question sous le rapport historique et liturgique, nous pourrions, sinon trancher la difficulté, du moins l'expliquer. Primitivement, dit Bergier (art. prédication), les évêques seuls annonçaient la parole de Dieu en public ; à l'exemple de Jésus-Christ et de saint Paul, ils regardaient cette fonction comme la plus importante de leur ministère. Les premiers exemples que nous connaissions des prêtres chargés de prêcher sont ceux d'Origène et de saint Jean Chrysostôme en Orient ; de saint Félix de Nole et de saint Augustin en Occident. Ce fait établi, on ne s'étonnera pas que la chaire primitive n'était autre que le siège ordinaire de l'évêque situé au fond de l'abside et désigné sous le nom de *cathedra*, ainsi que nous le voyons entre autres dans le *Cours d'Antiquité* de M. de Caumont. Cependant la place de la chaire n'était guère propice pour la prédication, l'autel et l'ambon se trouvaient entre l'évêque et l'assistance, et quelquefois la distance elle-même était grande de l'abside à la nef où se tenaient les fidèles, même lorsque la prédication avait lieu de l'autel. De là l'usage prévalut, ainsi que nous le racontent saint Augustin et saint Ambroise (Aug. liv. D. XXII, 8. — Ambr. ad Marcellin. sor.), d'annoncer la parole de Dieu de l'ambon ou tribune. L'ambon fut donc modifié et amené insensiblement à l'étendue sinon à la forme de nos chaires actuelles, surtout lorsque la diffusion de l'Evangile au loin appela les prêtres à partager avec les évêques le ministère de la parole divine. On établit alors d'autres places pour les chantes, les lecteurs et tous ceux qui siégeaient d'abord en avant de l'autel. Comme l'ambon servait aussi à la messe pour le chant de l'épître et de l'évangile, il arrivait parfois, comme saint Charles le prescrit pour les grandes églises, qu'on en élevait deux, l'un plus élevé que l'autre pour le chant de l'évangile et la prédication. Cette double destination mettait nécessairement la chaire du côté de l'Evangile. Au treizième siècle la place de la chaire n'avait pas encore la fixité de nos temps. Il semble même, d'après Durand, qu'il n'y avait pas

jusque-là de chaire à prêcher proprement dite. « Le prédicateur, raconte-t-il, doit se placer sur un lieu élevé, comme le diacre lorsqu'il lit l'Evangile, et cela pour les raisons indiquées au chapitre de l'Evangile : » *Jésus, voyant tout ce peuple, monta sur une montagne*, etc. ; et aussi suivant l'exemple d'Esdras qui fit élever un marche-pied pour parler devant le peuple. — Les chaires à prêcher dans l'acception ordinaire du mot, ne se rencontrent guère qu'au quinzième siècle, ainsi que les jubés : « Au moins, dit M. de Caumont, n'en ai-je jamais trouvé de plus anciennes. »

Mais à partir de la fin du moyen âge, alors qu'on avait établi la chaire dans la nef des églises et non plus à l'entrée du chœur, soit à l'ambon, soit même au jubé, à quel endroit jugea-t-on convenable de la placer dans les églises du diocèse de Metz et ailleurs ?

Il me semble qu'on dut tout d'abord suivre la règle primitive qui avait fait passer l'évêque du fond de l'abside à l'ambon pour prêcher, c'est-à-dire qu'on dut consulter avant tout la facilité de la prédication pour l'orateur comme pour l'auditeur. Si, par exemple, comme à Saint-Clément de Metz, le cloître, sorte d'annexe de l'église, se trouvait du côté de l'Evangile, il était préférable de mettre la chaire du côté opposé, afin de faire parvenir la parole du prédicateur jusqu'aux personnes retenues pour l'une ou l'autre raison hors de l'église, sous le cloître, comme aux jours de grande affluence. Si encore le soleil allait donner en plein à travers les verrières du transept, à la face du prêtre en chaire, lorsque celle-ci, comme dans les petites églises, doit être fixée au haut de la nef, évidemment encore la convenance du prédicateur exige que la chaire soit mise d'un côté plutôt que de l'autre. Quelquefois aussi l'entrée de la chaire donne sur l'intérieur d'un couvent, du côté de l'épître, comme dans l'ancienne église des Récollets à Sierck ; quelquefois encore, pour éviter au prédicateur l'ennui de traverser d'ordinaire une foule compacte, on veut rapprocher la chaire de la sacristie, comme à Sainte-Glossinde, pourquoi ne pas le faire, devrait-on se tenir au côté de l'épître ?

Voilà donc des raisons de convenances matérielles, des raisons plausibles, ce me semble, de choisir la droite ou la gauche pour l'emplacement de la chaire. — Je crois même que l'Eglise n'a rien tranché à ce sujet. Ainsi saint Charles, qui résume toute la tradition liturgique sur la construction et l'ameublement des édifices sacrés, qui dit si catégoriquement que la place invariable des fonts baptis-

maux est à gauche en entrant dans l'église, et que les femmes doivent également se tenir à gauche à moins de dispense de l'évêque pour l'un ou l'autre de ces deux cas; saint Charles n'est pas si explicite pour la place de la chaire, comme on le verra plus loin.

Cependant, lorsqu'aucune raison de convenance matérielle n'engage à choisir à ce sujet un côté plutôt que l'autre, n'y a-t-il pas des raisons de symbolisme à consulter pour préférer soit le côté du nord, soit celui du midi? J'ai hâte de laisser ici la parole à un savant liturgiste de notre temps à qui on peut accorder d'autant plus de confiance que Rome vient récemment de le nommer *consulteur de la Congrégation des rites*.

« De quel côté doit être établie la chaire à prêcher? demande Monseigneur de Conny? (*Cérémonial romain*, de la prédication). Doit-elle être à la droite de celui qui entre dans l'église, c'est-à-dire du côté de l'épître, de façon que le prédicateur en chaire regarde le nord? ou doit-elle être du côté de l'Évangile, de telle sorte que le prédicateur regardera le midi? *Pour les cérémonies pontificales, il est évident que la chaire doit être du côté de l'épître, car il faut que le prédicateur soit en regard de l'évêque, lequel siège du côté de l'évangile: aussi, selon Bauldry, doit-on la placer ainsi dans la cathédrale; mais ce même auteur veut que, dans les autres églises, on l'établisse de préférence du côté de l'Évangile. En cela il a suivi l'avis de Castaldus. Plusieurs auteurs qui ont écrit après ces deux rubricistes, n'ont pas cru mieux faire que de les suivre, en l'absence surtout de toute décision formelle. Aussi voyons-nous que depuis ce temps on a disposé la chaire dans beaucoup d'églises d'après cette indication. Nous croyons, quant à nous, qu'il faut, sans distinction, placer plutôt la chaire du côté de l'épître, ainsi qu'on le faisait autrefois généralement et qu'on le voit encore dans la plupart des anciennes églises.*

Castaldus et Bauldry ne donnent pas de raisons de leur sentiment, mais ils se sont appuyés sur l'autorité des actes de l'Eglise de Milan que Castaldus cite en marge. Saint Charles, en effet; après avoir exprimé, dans ses instructions pour la construction des églises, le désir qu'on établisse, comme dans l'antiquité, des ambons ou tribunes dont l'un servirait au chant de l'Évangile et à la prédication, ajoute qu'à leur défaut il faut construire une chaire. « Suggestus » ce sont des paroles, « ab eodem evangelii latere extruatur, unde et evangelii lectio et concio sacra haberi queat. »

Il y a une relation très évidente entre la fonction du diacre qui lit l'évangile et celle du prédicateur qui l'explique : voilà pourquoi saint Charles les rapproche. Or, pour le chant de l'évangile, selon lui, il faut que le diacre soit tourné vers le midi : « Ita ut diaconus inde (ex ambone) evangelium legens ad meridionalem ecclesiæ partem vertatur, ad quam viri conveniunt. » Mais si la tradition recueillie par le grand archevêque de Milan veut que l'évangile soit annoncée par un diacre ou par un prédicateur tourné du côté du midi, une tradition opposée a depuis longtemps prévalu à Rome. « Diaconus in ambonem ascendit ut annunciet evangelium, dit Innocent III (de sacro altaris mysterio, L. H. CXLII.) Faciem autem suam versus aquilonem apponit, ut ostendat prædicationem Christi contra eum specialiter dirigi, qui ait : Ponam sedem meam ad aquilonem et ero similis altissimo (Isaïe XIV.) Nam secundum prophetam ab aquilone pandetur omne malum super habitatores terræ. » Cette règle, qui prescrit au diacre de se tourner vers le nord en chantant l'évangile, a du reste été conservée si expressément dans l'église romaine et dans toutes les autres églises qui avaient emprunté à celle-là ses traditions, que le cérémonial de Paris, prévoyant le cas où il se trouverait deux ambons au bas du chœur, voulait que le diacre montât, pour chanter l'évangile, dans celui qui était au midi, c'est-à-dire du côté de l'épître, pour y avoir le visage tourné vers le nord. « Ubi duo sunt ambones, evangelium legitur in eo qui est ad partem meridionalem, facie diaconi ad septentrionem versâ. » Dès lors que les rites romain et ambrosien diffèrent sur l'attitude du ministre de l'évangile, ils ne peuvent pas être conformes dans la détermination de la place de la chaire. Ainsi Castaldus et Bauldry se fussent montrés des disciples plus intelligents de la pensée de saint Charles, en conformant comme lui l'aspect que regarde le prédicateur à celui que regarde le diacre et en assignant dès lors à la chaire le côté de l'épître, dans les églises romaines, qu'en copiant dans les écrits de ce grand archevêque la conséquence d'un principe opposé à celui qui prévaut dans notre rite.

Nous ne proposons, du reste, ces réflexions que comme développement d'un motif de convenance, puisque rien n'est prescrit sur ce point. Mentionnons seulement cet autre avantage des chaires placées du côté de l'épître : le prédicateur a l'autel à sa droite, et quand il veut le montrer par un geste dont l'occasion s'offre très

souvent, cela lui est beaucoup plus aisé que si, étant du côté de l'évangile, il avait l'autel à sa gauche.

Il me semble qu'après cette citation ample et claire de Monseigneur de Conny, la question, sans être tranchée complètement, est au moins laissée aussi favorable aux chaires de droite que de gauche. Dans le doute, la liberté, *in dubiis libertas*, c'est tout ce que je voulais aujourd'hui réclamer dans cette question, à Metz et hors de Metz.

A la suite de ces mémoires, et au sujet des matières qu'elles traitent, il s'élève entre M. Abel et M. Goullon une discussion très-intéressante et très-instructive pour les auditeurs. Il y est question des ambons, de la disposition des fidèles dans les églises, du rôle des diacres et des diaconesses, des anciennes basiliques, des autels primitifs, de Rome, de Pompéi, de la liturgie grecque et russe. Il se déploie de part et d'autre une grande érudition dans cette discussion, de la durée de laquelle personne ne songe à se plaindre.

Voici le résumé d'une partie de la communication verbale faite par M. Abel :

Les églises les plus anciennes du culte chrétien ont emprunté la forme des basiliques, monuments civils servant aux romains de tribunal, de bourse et de bazar.

La première basilique semble avoir été construite vers l'an 204 avant Jésus-Christ. Elles avaient la forme d'un carré long. Deux rangs parallèles de colonnes divisaient l'intérieur de l'édifice en trois parties. Chaque colonnade supportait une galerie latérale réservée aux femmes. Le fond de la basilique se terminait en voûte *apsis* (*αψις* en grec), d'où nous avons fait le mot *abside*. C'était là que se tenait le prêtre sur un siège élevé ; autour de lui les centumvirs et en avant les lecteurs. Plus bas étaient assis les notaires ou greffiers sténographes, les jurisconsultes et les *advocati*. Une balustrade ou

* *Vitræe*.

cancel séparait le tribunal du public; les plaideurs se tenaient au premier rang en un endroit appelé transeptum.

L'assistance écoutait de l'intérieur de la nef et du haut des deux galeries latérales ¹.

Dans l'allée du milieu de ces basiliques se tenaient des marchands offrant des objets qui ne pouvaient pas supporter le contact de l'air. Les basiliques tenaient ainsi du tribunal, du bazar et de bourse. Vitruve dit qu'en les élevant toujours à côté des *forums*, il y en avait dans la plupart des villes municipales de l'empire romain. Quand ils purent sortir des catacombes, les chrétiens choisirent ² la forme des basiliques comme plus propres à leurs assemblées religieuses, et ils élevèrent des temples au-dessus des endroits où reposaient leurs premiers martyrs. C'était parfois le cachot même, théâtre de leur torture, au-dessous du tribunal que se trouvait le tombeau ou confession. Cette *confession* fut remontée en l'abside et servit d'autel comme dans le passé. L'évêque s'installa derrière sur un siège (en grec, *cathedra*); à la place où se tenait le prêteur romain et autour de l'évêque s'assirent les vieillards (en grec, *presbyterioi*) formant son conseil. Cette abside centrale en prit le nom de *presbyterium*; l'abside terminant l'allée de gauche servait de trésor et s'appelait, en grec, *diaconicum*, en latin, *sacrarium*; dans l'abside de droite, en grec, *prothesis*, en latin, *oblatorium*, on y recevait les offrandes des fidèles. ³ L'évêque, du haut de son siège, faisait face au public ainsi que le prêtre officiant à l'autel, et ils se montraient aux fidèles comme J.-C. qui, d'après l'Écriture, se confond avec l'Orient, puisque l'Évangile nous est venu de l'Orient. Jésus doit venir juger le monde de l'Orient; saint Grégoire-le-Grand dit dans un *commentaire du prophète Ezéchiel* que la porte orientale du temple de Salomon est Jésus-Christ lui-même, le véritable Orient qui nous guide vers la vraie lumière. La plus ancienne liturgie connue dit ⁴: « Après le renvoi des catéchumènes et des pénitents que toute l'assemblée se lève en se tournant vers l'Orient et prie Dieu, dont il est écrit : qu'il se lève

¹ Pline, ep. 83. l. VI.

² QUATREMÈRE DE QUINCY. — *Dictionnaire historique d'architecture*.

³ Liturgies du pape Clément et de saint Jacques, — Amalric, — le Micrologue.

⁴ Liturgie de Clément pape.

au côté de l'Orient, au plus haut des cieux » (Psalm. LXVII). Ce qui fit que les églises furent construites de façon à avoir le chevet tourné vers l'Orient.

L'évêque portait seul la parole de Dieu, c'était de sa *cathedra* qu'il parlait, au-dessus de l'autel, position heureuse puisqu'elle permettait d'être entendu de tout l'édifice. Il représentait la voix de Dieu s'élevant du haut de l'autel et venant de l'Orient. L'emploi des *cathedra* explique quel usage de nos chaires dans l'intérieur des églises était inconnue des premiers chrétiens. Il ne fut introduit qu'au treizième siècle par les ordres mendiants, sous forme de balcons extérieurs pour parler aux pèlerins rassemblés en dehors du temple. La chapelle légendaire de Saint-Quirin à Luxembourg en présente un spécimen très ancien. L'abbaye de Lérins en a conservé une très curieuse. L'église des Carmes à Paris en possédait une du quatorzième siècle fort élégante.

Le sanctuaire des basiliques ainsi que le *sacrarium* et le *diacanicum* étaient fermés par des rideaux ; celui du sanctuaire s'ouvrait au commencement de la Messe et s'abaissait à la consécration. Les hommes occupaient le collatéral droit, les femmes la gauche. La grande nef était réservée aux diacres et sous-diacres qui s'y promenaient faisant la police de l'assemblée, tandis qu'un des lecteurs faisait la lecture des livres saints, les leçons à une tribune élevée¹ au centre du *naos* de la nef appelée *ambon* (du grec, *ambaino*, je monte) ; puis un second lecteur chantait les psaumes. Il cédait la place au diacre pour lire l'évangile au haut de l'ambon, et le sous-diacre restait sur les degrés pour lire les épltres. L'officiant ne fit plus face à l'assemblée, mais les membres des Chapitres continuèrent à rester derrière l'autel, avec le siège épiscopal à l'extrémité de l'abside, comme cela se voyait à Metz il n'y a pas un siècle. C'est alors qu'on construisit deux ambons et qu'on les plaça en avant du chœur, celui de gauche étant réservé pour l'évangile. La grande nef, à partir de cette époque, fut abandonnée au public et ne fut plus réservée au clergé. Ces deux ambons, qui masquaient l'autel, donnèrent l'idée des tribunes ou jubés au quinzième siècle. Les ambons disparurent, des chaires à prêcher furent placées dans les nefs du côté

¹ GATCOIAX DE TOUAS. — Liturgie de saint Germain.

² Liturgie de saint Clément au quatrième siècle.

où on lit l'évangile; les homélies, les sermons n'étant que l'explication de la parole de Dieu. La cathédrale de Metz de saint Étienne, a perdu ses ambons, son jubé, ses stalles mais elle a conservé le *siège de saint Clément* resté derrière le maître-autel. Les ambons les mieux conservés sont ceux de l'église Saint-Clément à Rome, qui ne date que du neuvième siècle, d'après M. l'abbé J. Corblet, qui ajoute: « Il est à regretter que la plupart des anciennes basiliques de Rome aient perdu leur physionomie primitive en subissant de nombreuses réparations. Sainte-Agnès (huitième siècle) et Saint-Laurent hors les murs (sixième siècle) sont celles dont le caractère dogmatique a moins payé le tribut à la mode. »

Il est à noter qu'à Sainte-Agnès l'ambon est carré dans l'axe de la grande nef en face de l'autel.

M. Abel, dans son travail sur les *voies romaines de la Moselle*, l'une des œuvres les plus marquantes de notre première année, avait indiqué comme positive, sous les glacis de Belle-Croix, l'existence de la voie romaine qui, de la porte Ste-Barbe, se dirigeait vers la vallée du ruisseau de St-Julien et de là vers Trèves. Il fait part à la Société de la mise au jour d'un fragment de cette voie par suite des travaux de mine exécutés par le génie en avant de la branche gauche de Belle-Croix. La tranchée est encore ouverte et il est facile de visiter ce fragment parfaitement reconnaissable.

M. Abel annonce également la découverte à Rozérieulles de plusieurs médailles romaines, parmi lesquelles trois grands bronze, deux de Trajan, un de Gordien III, un denier d'argent de Philippe IV, roi de France.

Le R. P. Bach donne lecture d'une notice détachée d'un travail d'ensemble qu'il prépare sur les origines celtiques des villes de notre pays. Cette notice est relative à Toul dont il fait dériver le nom du mot celtique *Tul*, qui signifie

• Manuel élémentaire d'archéologie nationale, 1881.

trous, étymologie justifiée par les vastes cavités qui s'étendent sous le sol de la rive gauche de la Moselle. Ce travail, complété par ceux que son auteur doit communiquer par la suite, sera publié dans les *Mémoires* de la Société.

M. Abel, tout en rendant justice aux aperçus ingénieux de linguistique rencontrés par le P. Bach, ne croit pas que ce soit dans la langue celtique de la Bretagne, ni du pays de Galles qu'il faille rechercher exclusivement les étymologies relatives aux populations primitives de notre pays. Il croit que les Belges ayant une origine teutonique, c'est bien plutôt dans cette langue qu'on peut trouver ces étymologies. Il appuie son argumentation de quelques exemples. Il ajoute, du reste, que c'est là toute une doctrine qui ne peut pas s'établir suffisamment dans une discussion de quelques minutes.

Le secrétaire donne lecture d'une partie importante d'un travail de M. l'abbé Ledain sur les *Antiquités des pays arrosés par le Rhin, la Moselle et la Sarre*. Ce travail, dans lequel se déploient toutes les qualités de son érudit et consciencieux auteur, excite un vif intérêt : à telles enseignes qu'il fait oublier l'heure à laquelle se terminent ordinairement les séances. Il paraîtra dans les *Mémoires*.

SÉANCE DU 13 NOVEMBRE 1862.

Présidence de M. Victor Simon.

Communications.

M. le Président expose qu'il a reçu la lettre suivante de M. le Préfet de la Moselle, en date du 22 août dernier :

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de vous communiquer les pièces relatives à un projet de démolition d'une ancienne tourelle paraissant remonter au treizième siècle et existant au village de Norroy-le-Veneur, où elle fait saillie sur le chemin d'intérêt commun n° 18, dont elle gêne la circulation en ne laissant à la voie charretière qu'une largeur de 3 mètres.

Je vous prie de vouloir bien me donner votre avis sur l'intérêt qui pourrait s'attacher à la conservation de cette tourelle au point de vue historique ou archéologique, et de me faire connaître si elle peut sans inconvénient être démolie pour le dégagement de la voie publique en cet endroit.

Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Préfet de la Moselle,

Baron JEANIN.

Aussitôt qu'il fut touché de cette lettre, **M. le Président** a convoqué le comité consultatif qui, dans sa séance du 28 août suivant, a pris la délibération suivante :

Présents : MM. Victor Simon, président, Prost, Abel, Dommanget, des Robert, de Braux, Folie, Guerey, Halles d'Arros, de Bottemo et de Bouteiller secrétaire.

Le comité reçoit de M. le Président communication d'une lettre de M. le Préfet relative à la destruction projetée d'une ancienne tourelle faisant saillie sur la voie publique à Norroy-le-Veneur, et du dossier relatif à cette affaire.

M. Abel présente un ensemble de documents historiques de nature à faire valoir l'intérêt que présente cette tourelle et les titres qu'elle a à être conservée.

Plusieurs membres échangent diverses observations dans le même esprit que celui qui a animé M. Abel.

Le comité, appréciant l'importance de la communication de M. Abel, reconnaît à l'unanimité qu'un intérêt historique réel s'attache à la tourelle de Norroy-le-Veneur ;

Considérant en outre que le principe dominant de l'institution d'une Société archéologique est la conservation des anciens monuments du pays, surtout lorsqu'ils sont, comme à Norroy-le-Veneur, entourés d'un intérêt respectueux par une partie si notable de la population ;

Considérant, au cas particulier dont il s'agit, que la tourelle de Norroy est un des très rares spécimens qui subsistent dans notre département de l'architecture militaire au moyen âge,

Décide à l'unanimité

Que le vœu de la conservation de cette tourelle sera exprimée à M. le Préfet ;

Et qu'il sera en même temps transmis à ce magistrat une ampliation du travail de M. Abel, de manière à éclairer complètement sa religion.

Et les membres présents ont signé à l'original.

Le Président entretient la Société d'une seconde affaire sur laquelle M. le Préfet a bien voulu demander l'avis du comité consultatif, affaire qui a donné lieu à une séance de ce comité : le 16 septembre 1862, dont voici le procès-verbal :

Présents : MM. V. Simon, Guerey, Follie, Durand, Hallez d'Arros, de Bouteiller.

Le Président communique au comité une lettre de M. le Préfet relative à la proposition faite par la commune de Jouy d'acheter

une partie du terrain appartenant à l'État, auprès des arches de Jouy, pour y établir une fontaine publique, ainsi que tout le dossier de cette affaire.

Après en avoir délibéré, le comité est d'avis à l'unanimité qu'il n'y a pas lieu d'accorder à la commune de Jouy l'autorisation qu'elle sollicite. En effet, le conseil général a, dans sa récente session, attiré l'attention la plus sérieuse de M. le Préfet sur les moyens à prendre pour assurer la conservation des arches de Jouy et lui a demandé pour la session prochaine un projet complet de dégagement. Il ne semble pas convenable, en attendant ce travail, de préjuger de son résultat et d'autoriser des constructions qui ne seront peut-être pas en harmonie avec les dispositions qui seront proposées. De plus, il semble que l'établissement d'une fontaine dans un voisinage si rapproché du monument ne pourra, en tout état de cause, qu'être très-préjudiciable à sa conservation. Le comité ne s'arrête pas à cette raison parce qu'il lui semble que la première a une importance décisive. Mais elle s'ajoute à elle pour rendre l'avis qu'il émet plus formel et plus unanime. Il saisit cette occasion pour remercier M. le Préfet d'avoir manifesté un si intelligent intérêt pour ce monument si respectable et pour l'avoir fait partager aux membres du conseil général.

Et les membres présents ont signé à l'original.

Il est donné lecture du travail suivant de M. Abel, qui fait le fond de la délibération relative à la question de Norroy-le-Veneur :

Norroy-le-Veneur est un village qui se trouve dans le premier canton de Metz, à 9 kilom. au nord-ouest de cette ville. Il se compose de deux sections : *Norroy*, *Plesnoy*, et des hameaux de *Senorroy*, *Aumont*, *Larue*, *Bellevue*, *Kulembourg*, *Villers*, *Wasnangue*, *Point-du-Jour*, *Tournebride* et *Marengo*.

Il est à noter que les plus anciens villages de la Moselle, sur le compte desquels on ait des renseignements, sont précisément ceux qui empruntent leur nom à des vergers, à des plantations d'arbres, tels que les aulnes, les noyers, les chênes, les hêtres, les cerisiers, les saules, les pruniers, les pommiers. Du temps de la basse latinité, un lieu planté de noyers s'appelait *Nogaretum*. On connaît,

dans le département de la Moselle, trois localités qui portent un nom dérivé de celui de *Nogaretum*. Une charte mérovingienne de l'an 634 nous parle de *Nogariæ*, resté le hameau de *Nærs* sur la Chier. Un acte ² du 20 février 691 mentionne *Nugaredum* devenu le bourg de *Norroy-le-Sec*. On ne peut pas remonter aussi haut dans le passé de *Norroy-le-Veneur*, quoique la tradition locale prétende que ce village a commencé par être, sous les Romains, une villa renommée pour la beauté de ses noyers, comme *Pournoy* pour ses prunes, *Pommerieux* pour ses pommes, *Cherisey* pour ses cerises, *Fey* pour ses hêtres, *Rozérioules* pour ses roses, *Vigneulles* pour ses raisins, *Fleury* pour ses fleurs, *Augny* pour ses chevaux, *Pouilly* pour ses poulets, etc.

Le plus ancien document ³ relatif à *Norroy-le-Veneur*, que nous ayons trouvé, date du 18 avril 1138. Il nous apprend que, dès le commencement du douzième siècle, cette localité renfermait un manoir qu'habitait un chevalier du nom de Dodon, qui prenait le titre de *Miles de Næretz*. Les habitants étaient régis par un fonctionnaire appelé *villicus*, en latin chef de villa. En 1138, il se nommait Walter.

Le chevalier de *Norroy* ne possédait pas à lui seul le territoire dont il prenait le nom. L'hôpital de Saint-Nicolas de Metz était propriétaire à *Norroy*, comme nous l'apprend une sentence du maître-échevin qui força les habitants de Norroy, en 1139, à payer l'octroi le *teloneum* aux portes de Metz, ceux-ci s'en prétendant exemptés comme étant vignerons de l'hôpital ⁴.

La réputation du vin de *Norroy* poussa les chanoines de Saint-Pierre, à Liège, à posséder aussi des vignes en ce lieu. En 1186, le pape Urbain III les confirme ⁵ dans la possession de *vineas in Noweroil*.

Un acte ⁶ du 1^{er} décembre 1218 nous apprend que *Widericus de*

¹ Collégiale Sainte-Agathe de Longuion. Arch. de Coblenz.

² Abbaye Saint-Arnould de Metz. Archives de l'empire à Paris.

³ Abbaye Saint-Pierremont. Arch. du départ. de la Moselle.

⁴ Cartulaire du chapitre Saint-Paul de Metz. Bibl. impér. de Paris. cartulaire donne même à cette sentence la date de 1039; ce serait le plus ancien document connu sur Norroy et sur l'hôpital Saint-Nicolas.

⁵ Collégiale de Saint-Jean et Saint-Pierre. Archives de Liège.

⁶ Abbaye de Justemont. Arch. dép. Moselle.

Nugaredo miles possédait les fiefs de *Villers* et de *Frémicourt*, et qu'il en était le seigneur-voué *advocatus* de l'abbaye de Justemont.

Les forêts avoisinant ce village étaient restées la propriété des comtes de Bar. Au mois de janvier 1220, l'un d'eux, Henri, donna à l'abbaye Saint-Vincent le bois appelé *Spinoit*; *nemus liberi alodii nri subtus villam Noweroit*. En même temps le comte de Bar donnait ce manoir en fief à Conrard de Riste, qui empruntait à Garcire de Jurue et lui hypothéquait tout ce qu'il possédait à *Noweroy*, par acte ² du 15 août 1224.

En juin 1231, la collégiale de Saint-Jean de Liège céda ³ au chapitre Saint-Vanne de Verdun la villa de *Norroit-le-Vinoy* contre d'autres biens situés sur la Meuse. Mais les chanoines verdunois furent à peine en possession de leur nouvelle acquisition, qu'ils l'échangèrent ⁴, le 29 juillet 1236, avec l'abbaye Saint-Vincent de Metz, contre des domaines du diocèse de Toul. Cet échange fut ratifié, en 1237, par l'évêque de Metz. L'abbaye de Saint-Vincent ne possédait que les vignes, elle ne tarda pas à obtenir la seigneurie sur cette partie de territoire. Le *seignor* Tyerri de *Næroyt* avait acquis de Conrard de Riste ces droits féodaux et les avait transmis à son fils Berthold de *Næroyt*. En avril et en novembre 1240, Conrard de Riste abandonna à l'abbaye de Saint-Vincent ses droits de *vouerie* sur *Næroyt*, et son exemple fut imité, en 1242, par Jean, fils de feu Thierry, sire de *Næroit*. Remarquons que ce droit seigneurial ne s'étendait que sur l'ancien domaine de la collégiale de Liège. Cela n'empêchait pas les sires de *Norroy* d'exister et de régner dans leur manoir. En 1280, un cadet de la maison de Floranges Colard ⁵ était en partie sire de *Norroy* en même temps qu'un descendant de Thierry de *Norroy*, en avril 1282, prenait aussi le nom de *Norroy*.

La famille de Briey possédait aussi du bien en cette localité et y exerçait des droits seigneuriaux. En 1231, Erard de Briey légua à l'abbaye Saint-Pierremont une partie des dîmes de *Nouroit-le-Vinour*. En 1244 son fils Wauthier renouvelait cette donation du quart des dîmes de *Noweroi le Vinoux devant Metz*.

Ainsi, tout compte fait, voilà bien des seigneurs de *Norroy*: les religieux de Saint-Vincent, ceux de Saint-Pierremont, et les familles

^{1 2 3 4 5} *Abbaye Saint-Vincent*. Arch. dép. Moselle.

Norroy, de Briey, de Florange, de Bar. Nous voyons, le 11 novembre 1270, un sire de Joudreville, Jakemins, posséder des terres au *parrochage de Noveroi le Vignour*. Un bourgeois messin, du nom de Collignon, était, en octobre 1271, propriétaire de vignes au *finage de Nourroiz au prochage con dit lou vingnous*. En 1285, ce Collignon, fils de Jean-de Lacour, achetait, sous pacte de rachat, ce que le damoiseau Henry de Bar avait à *Noweroy le Vinour*.

Ce sont ces diverses seigneuries qui expliquent l'existence de tant de hameaux qui forment aujourd'hui la commune de *Norroy-le-Veneur*. L'abbaye de Saint-Vincent, voyant ce démembrement féodal, songea, en 1286, à faire mettre par écrit ses droits sur ses sujets. On voit dans cet acte très intéressant que l'abbé convoquait trois fois par an à ses plaids les habitants de *Nouroy*, aux environs de Noël, de Pâques et de la Saint-Remy, pour percevoir les dîmes et les amendes. L'abbé y nommait un maire, des échevins et des forestiers. La *ville de Nouroy*, comme l'appelle la charte, était alors entourée de murailles et avait un marché près de la porte de la ville. C'était le maire et ses échevins qui jugeaient les litiges des habitants, sauf appel à Saint-Mihiel aux assises de Bar; les délinquants étaient aussi jugés par le tribunal échevinal et exécutés au champ Adagay. C'était le maire qui mettait en possession des biens; c'était lui qui procédait à la saisie en fichant une croix de paille sur le terrain, et qui présidait aux champs de bataille ou combats judiciaires.

Les autres co-seigneurs exerçaient des droits analogues à *Sou-norroy*, *Plennoy* et à *Villers*. Les religieux de Saint-Pierremont avaient créé un prieuré à *Febures* où ils jouaient aussi au seigneur près des manants du lieu.

Le 10 février 1304 était maire de *Noerroy* Stevens Vernier, l'ancêtre¹ maternel de celui qui écrit cette notice. Le bourgeois de Metz Collignon de Lacour, seigneur de Nourroy en partie, du chef du comte de Bar, se vit racheter cette seigneurie. Mais son fils Jean de Lacour, en 1329, prêta² de l'argent à Edouard de Bar, et il se fit donner en gage plusieurs villages du Barrois con-

¹ Voir *Souvenirs de Louis XVI*, par Ch. Abel. — *Revue d'Austrasie* 1860.

² *Observations séculaires sur Metz*, de P. Ferry. (Bibl. de Metz.)

finant à la Moselle, et de ce nombre était *Norroy-le-Veneur*. Le rachat fut opéré quelque temps après; mais, en 1350, Poince de Vy, autre bourgeois de Metz, obtenait la cession de *Norroy* au prix de 2000 florins d'or.

Les Messins voyaient avec plaisir *Norroy-le-Veneur* entre les mains de leurs concitoyens, parce que ses fortifications étaient pour eux une menace constante. En 1363, Pierre de Bar, sire de Pierrefort, fit¹ offrir le rachat à Poince de Vy, mais les Messins refusèrent, prétendant que ce cadet de la famille était sans droit. Le sire de Pierrefort appela dans la Moselle les *compagnies blanches*, leur cédant ses droits sur *Norroy*. Les Messins, effrayés à la vue de ces écorcheurs, achetèrent leur départ au prix de 18 mille livres.

Pierre de Bar n'en continua pas moins à harceler la ville de Metz. Un traité² du 2 juillet 1365 mit fin provisoirement aux hostilités, et par une autre convention³ du 8 août 1370, le sire de Pierrefort renonça définitivement à son prétendu droit de retrait lignager sur *Norroy-le-Veneur*.

Quoique vassaux d'un seigneur messin, les gens de *Norroy* n'en restaient pas moins sujets barrois. Aussi les *atours* ou ordonnances de la cité de Metz ne leur étaient pas applicables. Durant le quatorzième siècle, la municipalité messine s'était préoccupée de la dépréciation des vins de la Moselle, très célèbres au moyen âge, puisqu'ils sont vantés dans le fabliau *la Bataille des Vins*. Ordre⁴ avait été donné d'arracher dans tous les vignobles messins les mauvais cépages, ce qu'aujourd'hui nous appelons les raisins de *grosse race* pour les distinguer du pinot et de ses dérivés. Le coteau de *Norroy* était fameux dès le treizième siècle, puisqu'on le nomme le *vinois*, le *vinous*, le *vinour*, c'est-à-dire le *vineux*, fertile en vignes, d'où la corruption du langage (l'ignorance aidant) a formé la désignation officielle de *Norroy-le-Veneur*. Il paraît que le gamet avait envahi ces vignes et les Messins avaient dû interdire l'entrée de Metz au vin de *Norroy*. Le 24 janvier 1380, les mauvais cépages furent arrachés, et on ne conserva que les *fromentaux*

¹ *Abbaye Saint-Vincent de Metz*. (Arch. dép. Moselle.)

² *Traité de paix*. Arch. municip. de Metz.

⁴ *Recueil des atours de la cité*, Bibl. Metz.

qui n'ont cessé de faire la réputation du vin de ce coteau. Aussi, dès 1286, était-il recommandé au maire et aux échevins de Norroy faisant la collecte du vin de dîme, de prendre *boin vin de Fromentolz*. Le vin aidant, sans doute, les habitants de Norroy frayaient trop avec les Messins au gré des comtes de Bar, et en 1413, Edouard III donnait à rachat la forteresse de *Norroy-le-Veneur* à Philippe de Norroy-le-Sec, seigneur barisien. Il y eut réaction, car, en 1426, René d'Anjou retirait *Norroy-le-Veneur* des mains de Philippe pour l'engager au chevalier Noiron, trésorier de la cathédrale de Metz.

En 1434, Isabelle de Lorraine engageait la moitié de la seigneurie de *Norroy-le-Veneur* à Simon de Sarrebruck, chanoine de la cathédrale, et à Hennequin de Tournay. C'est à cette époque que l'on voit le Chapitre de la cathédrale se déclarer propriétaire à *Norroy*, tandis que l'abbaye Saint-Vincent luttait pour y conserver ses droits seigneuriaux. Le gouvernement lorrain vendit à Nicole Louve, bourgeois de Metz, la seigneurie de Norroy que lui rachetaient pour 1800 francs, le 20 mars, Nicole le Gronais, abbé de Saint-Vincent, et son frère Jean le Gronais dit Crespy.

Mais restait la partie engagée à la famille de Sarrebruck. Le 3 février 1444, le duc René racheta à Jean, comte de Nassau-Sarrebruck, la moitié de la seigneurie de *Nauroy*, et le 12 août 1447, Jean, fils du duc de Lorraine, vendait cette moitié de seigneurie de *Nauroy* à Nicole le Gronais, abbé de Saint-Vincent. Mais le 29 janvier 1461 les religieux eurent à subir le retrait de cette moitié de seigneurie, et le 24 mars suivant, le retrait pour l'autre partie.

Norroy-le-Veneur fut alors incorporé à la prévôté de Briey, mais les habitants réclamèrent la conservation de leurs prérogatives communales garanties par la charte de 1286. En 1463, René leur restitua leurs deux tabellions, leur sergent, et il reconnut que le corps échevinal de Norroy avait le droit de statuer sur toutes les questions civiles et criminelles, sauf les cas réservés. Ce qui n'empêcha pas qu'en 1469 la seigneurie de Norroy ne fût donnée à un gentilhomme lorrain, Philippe de Lénoncourt. C'est que les relations entre la cour de Lorraine et la cité de Metz étaient très-tendues. En 1475, le duc de Lorraine vint, pour bloquer Metz, camper à *Semécourt* et à *Norroy*. Pendant dix ans, Messins et Lorrains se livrèrent à une guerre de pillages. La forteresse de Norroy devint le centre des opérations du duc de Lorraine. L'enceinte sembla

d'une défense insuffisante, l'église fut enveloppée elle-même d'une enceinte armée de tours et de meurtrières. La maison de Dieu vit construire des échauguettes aux angles et des moucharabys au-dessus des portes, puis le clocher fut converti en donjon avec guetteur et fenêtres converties en meurtrières. Les tours qui environnaient l'église et en faisaient une forteresse imposante étaient munies d'une plate-forme ou *hourds*. Une seule de ces tours a survécu avec sa plate-forme, c'est ce curieux spécimen de l'art militaire ancien qu'il est question de démolir aujourd'hui, dans je ne sais quel intérêt public ou privé ¹.

Ces défenses n'empêchèrent pas les Messins, en 1490, de s'introduire dans la place forte. Ils rendirent la liberté à de nombreux prisonniers entassés par les Lorrains dans les cryptes de l'église, et ils brûlèrent le village à titre de représailles.

On comprend que cette existence guerrière n'était pas faite pour consolider l'église de Norroy. Elle avait été construite ² en novembre 1288, aux frais de l'abbé de Saint-Vincent, d'après le style de l'époque faisant transition entre le roman qui était délaissé et le gothique qui n'avait pas encore atteint toute sa hardiesse. Cette église fut élevée au-dessus d'une chapelle bâtie, au onzième ou au douzième siècle, par la collégiale de Saint-Pierre de Liège en l'honneur du prince des apôtres. Cette chapelle primitive est devenue ainsi la crypte de l'église. Elle est remarquable par ses voûtes à nervures boudinées retombant sur quatre gros piliers à chapiteaux cubiques. Deux petites fenêtres y laissent pénétrer un jour avare. L'église de 1288 fut consacrée à Dieu sous le vocable de saint Pierre. Elle reçut d'assez grandes dimensions; elle formait une nef et deux allées latérales composées de trois calottes de voûte chacune et terminée par trois absides en culs de four. A l'entrée de la nef fut élevé un clocher carré, véritable donjon aux murailles d'une épaisseur remarquable, ayant plusieurs étages voûtés avec colonnes aux angles. C'était sous ce clocher qu'était l'entrée de l'église. On y descendait à l'aide de plusieurs marches. L'édifice était supporté par des colonnes rondes accouplées, et

¹ M. Guerey en a pris une vue aussi élégante que fidèle ainsi que du chevet de l'église.

² *Abbaye de Saint-Vincent*. Arch. dép. Meuse.

était éclairé par de petites fenêtres ogivales sans aucun ornement. Les clefs de voûte étaient formées par des rosaces.

Au quatorzième siècle, les religieux de Saint-Vincent firent restaurer les voûtes de l'église de Norroy, aidés de quelques seigneurs des environs dont ils firent peindre les blasons sur les clefs de voûte de la nef. Le principal bienfaiteur fut un seigneur de Norroy dont on voit encore aujourd'hui le portrait sur un beau vitrail dans lequel il est représenté à genoux aux pieds de saint Pierre, couvert de son armure de guerre, les cheveux longs, tout bardé de fer, comme un preux chevalier du moyen âge.

En 1574, le chœur de l'église menaçait ruine, parce que son orientation avait fait placer l'édifice dans le sens de la pente de la colline. L'abbaye de Saint-Vincent fut condamnée par l'official de Metz à rebâtir le chœur de Norroy, par sentence du 1^{er} avril 1574. Les religieux de Saint-Vincent n'ayant pas obtempéré à cette condamnation, le duc de Lorraine, le 1^{er} décembre 1575, fit saisir les dîmes de Norroy; il les appliqua aux frais de reconstruction du chœur et ajouta une certaine somme pour les collatéraux. C'est ce qui explique que sur une clef de voûte se remarque le blason de Lorraine ainsi que sur un tableau qui servit de retable au maître-autel. Les absides en cul de four disparurent pour faire place à un chœur carré qui fut construit avec des contreforts, des mâchicoulis, comme une véritable tour de défense. Les deux allées latérales se terminèrent de même, et on voit encore les corbeaux des échauguettes et des moucharabys. Les religieux de Saint-Vincent montrant de plus en plus de l'obstination, le duc de Lorraine, le 13 février 1578, décida que non-seulement les dîmes leur seraient enlevées, mais que les amendes perçues aux plaids annaux seraient désormais gardées par le maire et appliquées à l'entretien de l'église de *Norroy*. Puis il rappela aux habitants leurs anciennes obligations. Le 5 mai 1581, il leur faisait signer un acte dans lequel ils reconnaissaient qu'ils étaient tenus de garder les bois de leur ban, ainsi que cela était convenu le 5 avril 1551. Cette obligation, qui était une dérivation de la création des forestiers du treizième siècle, fut de nouveau reconnu par actes de 1609 et de 1611. Mais les habitants de Norroy se firent alors accorder par les ducs de Lorraine le droit de chasser dans ces bois, ce qui a entraîné de Vville et d'autres écrivains à croire que c'est ce droit qui avait fait naître le nom de *Norroy-le-Veneur*, erreur manifeste en présence des titres inédits que nous avons cités.

Au dix-septième siècle, l'église de Norroy était réparée par les soins du curé, comme nous l'apprend la déclaration du curé N. Guerquin qui affirme, le 15 octobre 1620, qu'il percevait la moitié des dîmes dont il employait quarante hottes de vin et deux quarts de grain pour lui, deux hottes de vin pour les communiants de Pâques, et le reste à l'entretien de la nef de l'église. En 1642, la portion congrue fut portée à quatorze quarts de froment et sept d'avoine. Dans la perception des dîmes à Norroy, il y avait un fait singulier, c'est que le chanvre *femelle* avait été exempté par une princesse de Lorraine. Devenu maître de la Lorraine, le gouvernement français envoya l'ordre de démolir toutes les forteresses. Le 15 avril 1655, l'enceinte fortifiée de Norroy-le-Veneur sautait ainsi que celle de Briey. Mais cet endroit n'en vit pas diminuer sa population, puisqu'en 1690 l'évêque de Metz était forcé de nommer un vicaire à Norroy, qui fut, en 1755, transféré à Fèves. C'est à cette époque que l'on jeta hors de l'église le maître-autel de pierre, en style gothique, avec sept niches ogivales renfermant sept belles statuettes sous des pinacles remarquables. On ne conserva que deux crédences en bois d'un assez joli travail, et on décora l'église à la romaine. En 1691, Jean de Larue, prévôt de Norroy, fit présent à l'église d'une si belle cloche que, le 31 décembre, pour la hisser dans le clocher, il fallut ouvrir la toiture de l'église. C'est ce Jean de Larue qui a laissé son nom à un hameau. Juste un siècle plus tard on brisait les deux voûtes intérieures du clocher pour recevoir une cloche plus monstrueuse encore que le curé de Norroy, passant place Saint-Thiébauld devant la Fonderie, avait obtenue de l'administration ainsi que deux tableaux de l'église Saint-Simplice. Elle pesait 2,180 et provenait de l'abbaye de Senones, pour laquelle elle avait été fondue en 1733. Elle portait les armoiries du primat de Lorraine, le marquis de Beauvoir, sire de Craon, de l'abbesse de Sainte-Odile Marie Bonjour et du prieur de Troisfontaines, don Bouscher. Cette cloche jouit d'un très beau son. C'est, avec l'église, le clocher et la tour d'entrée, une des curiosités de Norroy.

¹ *Promenade archéologique à Norroy et Fèves*, par P. Parnot. (Bulletin de la Société de la Moselle, 1862.)

M. le Président ajoute que M. Guérey fait hommage à la Société de deux charmants dessins à la mine de plomb, dont il est l'auteur, et qui représentent, l'un la tourelle en question, l'autre le chevet de l'église de Norroy-le-Veneur. Des remerciements seront adressés à M. Guérey au nom de la Société.

Le secrétaire donne ensuite communication :

1° D'une lettre du 30 août 1862, par laquelle S. Exc. le ministre d'État accuse réception de la pétition qui lui avait été présentée à l'effet d'obtenir le concours de son département pour des réparations à faire à l'ancien Oratoire des Templiers de Metz, et annonce qu'il en soumettra l'objet à l'examen de la commission des monuments historiques dès qu'elle reprendra le cours de ses séances ;

2° D'une lettre du 17 septembre 1862, par laquelle M. le colonel Fournier témoigne, dans les termes les plus flatteurs pour notre Président et pour ses confrères, les regrets qu'il éprouve de quitter la Société par suite d'un changement de résidence.

Le secrétaire annonce en outre qu'il a encore reçu cinq réponses de MM. les curés d'Apach, de Baronville, d'Haucourt, de Jussy et de Marange qui devront s'ajouter à celles que nous possédons déjà et qui serviront, comme on le sait, à la confection de notre Répertoire archéologique.

M. le Président expose que le comité consultatif appelé à désigner le nom de deux candidats pour l'obtention des médailles dont deux ont été mises à notre disposition par M. Chabert, s'est réuni dans le courant du mois de juillet et a choisi pour rapporteur, dans l'étude de cette question, M. de Bouteiller.

Ce dernier reçoit la parole de M. le Président et dit qu'après avoir examiné d'une manière attentive les titres qu'un certain nombre d'archéologues ont su se créer à notre estime particulière pour les travaux plus ou moins importants qu'ils ont fait exécuter dans le département, le comité a fixé ses choix sur quatre candidats. Il a pensé qu'il était préférable

de ne pas se renfermer dans des restaurations d'édifices religieux comme M. Chabert en avait témoigné le désir, mais qu'il convenait de prendre aussi en considération des restaurations d'édifices civils ou militaires. Le comité a aussi pensé devoir exclure toute distinction dans le module des médailles, les titres des candidats qu'il avait en vue lui semblant également sérieux pour des motifs divers,

Ces principes étant posés et admis par les membres présents, le rapporteur annonce que les quatre candidats désignés par le comité consultatif sont (par ordre alphabétique) :

M. le colonel Fournier, directeur des fortifications ;

M. l'abbé Périn, curé d'Ancy-sur-Moselle ;

M. l'abbé Poinignon, curé de Rozérieulles ;

et M. l'abbé Schnabell, curé de Sillegny ;

à cause des travaux importants dont ils sont les auteurs, et dont la Société dans le cours de ses études a déjà pu à plusieurs reprises apprécier le mérite, ce qui nous dispensera d'insister longuement à ce sujet.

M. le colonel Fournier a fait naître parmi nous l'architecture militaire telle qu'on l'entendait au moyen âge, et qui avait été longtemps abandonnée par les officiers du génie, à raison de la révolution complète qui s'était opérée depuis cette époque dans la défense des places. Il a fait de la manière la plus heureuse l'application de ces nouveaux principes d'un art moins exclusif dans la restauration de la porte des Allemands qui a été exécutée d'après les indications des plans d'Israël Sylvestre et qui est un véritable chef-d'œuvre. Dans la restauration de la tour du Moyen-Pont, M. le colonel Fournier avait à triompher de difficultés qu'il a heureusement surmontées. Il a fait preuve vis à vis de la Société d'une déférence qui, venant d'un officier de son grade et de son mérite, est faite pour la toucher beaucoup.

On peut presque dire de M. l'abbé Périn qu'il s'est montré, il y a vingt ou trente ans, l'unique curé ayant le sens et

L'amour de l'archéologie à une époque où on la proscrivait systématiquement, témoin l'église de Novéant, celle de Sainte-Barbe et tant d'autres. Il est permis de dire qu'il a consacré à la science qui nous occupe tous ses loisirs et une partie de son patrimoine, car, indépendamment de l'église d'Ancy, qui a été embellie et est entretenue par lui dans les conditions les plus excellentes, il a su se créer des titres à l'estime du monde savant en réunissant une magnifique collection de monnaies romaines, papales, messines et lorraines qui, un jour conservée au séminaire selon ses pieuses et libérales intentions, contribuera après lui à exciter chez les membres du clergé le goût et l'intelligence des choses du passé.

M. l'abbé Poinsignon a également suivi la même voie en sachant s'imposer bien des sacrifices pour produire l'œuvre exquise que nous connaissons, et à laquelle il n'est arrivé qu'en traversant bien des épreuves. Il ne faut pas oublier non plus qu'il s'est mis dès le début de son entreprise sous le patronage de la Société en venant lui demander des conseils qu'il s'est fait une loi de suivre. Nous nous devons à nous-mêmes d'encourager des tendances de cette nature, en même temps que tous nos éloges sont dus à la libéralité dont M. le curé de Rozérieulles a fait preuve et au goût excellent qu'il a déployé dans la direction des travaux.

Quant à M. le curé de Sillegny nous savons tous, pour avoir pu les admirer nous-mêmes, que nous lui sommes redevables de la mise au jour, hors de l'épais badigeon qui les recouvrait, des intéressantes peintures à fresque du seizième siècle qui recouvrent les murs de son église ; nous lui devons par là une idée exacte de l'art de la décoration intérieure dans nos églises à cette époque, art perdu pendant des siècles et qui, heureusement remis en vigueur par un artiste de notre ville, fait resplendir avec une fidélité merveilleuse, sur les murs de l'église de Sillegny, son magique éclat d'autrefois. Sachant en outre que M. Schnabel, pour compléter l'embellissement de son église par des vitraux de

couleur dans le chœur et par d'autres travaux de ce genre, n'a pas craint d'engager une partie de son patrimoine et a même donné une preuve plus frappante encore de son abnégation et de son zèle pour la maison de Dieu, nous devons nous estimer heureux d'avoir à lui offrir un témoignage de notre vive sympathie.

L'obtention de chacune de ces médailles aux quatre candidats désignés est successivement et séparément mise aux voix et votée à l'unanimité. Il est décidé en outre que ces médailles seront, s'il est possible, remises aux titulaires à la séance de décembre et que le bureau fera une démarche près de M. le préfet en sa qualité de président d'honneur et près des autres membres d'honneur de la Société, afin d'augmenter par leur présence l'éclat de cette séance solennelle.

M. le Président consulte la Société qui répond affirmativement sur l'opportunité d'adresser à S. Ex. le ministre d'État deux demandes: l'une tendant à obtenir un exemplaire de la *Carte des Gaules*, qui vient d'être publiée sous les auspices de S. M. l'Empereur; et l'autre à l'effet de solliciter une part dans les *doubles* du musée Campana qui doivent être incessamment répartis entre les musées de province.

Admission de nouveaux Membres.

Le bureau a admis comme membre de la Société le R. P. Rousselin, professeur au collège Saint-Clément.

Travaux.

M. le secrétaire donne lecture d'un travail de M. le comte Van der Straten relatif à un procès soutenu par Jean de

Toullon devant la *Cour de Vic* et qui, par une rare exception, a été porté en appel devant l'Empereur. Après avoir en partie entendu la lecture, il est décidé qu'avant de le reproduire dans une de nos publications, la Société attendra le complément qu'il annonce, de manière à ne pas scinder l'intérêt. M. Aug. Prost est prié de vouloir bien en présenter l'analyse à une séance prochaine.

Il est donné lecture d'un rapport, aussi bien écrit qu'intéressant, sur la *Société d'émulation de Montbéliard*, que M. Paul Purnot nous a fait parvenir avant son départ, mais que nous avons le regret de ne pouvoir reproduire, les études auxquelles se livre cette Société étant étrangères à celles qui nous occupent.

M. Abel a la parole pour la lecture d'un travail fort intéressant sur le *Moyen-Pont* qui a de plus le mérite de l'à-propos.

En voici les termes :

Metz renferme un grand nombre de ponts jetés, soit sur la Moselle, soit sur la Seille, depuis des siècles, sans qu'on ait encore songé à en écrire l'histoire. Il en est un surtout qui a été délaissé par nos écrivains, mais qui proteste contre cet oubli en faisant peau neuve sous la main intelligente de nos ingénieurs modernes ; c'est du *Moyen-Pont* que je veux parler.

A-t-il remplacé un pont romain dans le genre de celui de Trèves ? Nous l'ignorons. Seulement il est permis de le supposer, puisqu'en ce lieu jusqu'au siècle dernier « se voyait une construction romaine, espèce de château-fort rappelant la *porta nigra* de Trèves, la *porte d'Arroux* d'Autun. A ses pieds coulait la Moselle qui, ne se divisant pas en plusieurs bras comme aujourd'hui, se dirigeait probablement suivant une ligne droite depuis Jouy jusqu'à l'embouchure de la Seille. Cette belle rivière faisait clôture à la ville du côté de l'Occident.

Toute la partie de terrain située au-delà de la rive gauche de la Moselle, à l'opposite de Metz, était livrée à la culture de la vigne et du chanvre et formait une agrégation de cabanes, de jardins et de vergers, appelée *bourg d'Outre-Moselle*.

¹ *Antiquité expliquée par les figures de Montauban.*

A une époque restée inconnue¹ la Moselle a quitté son ancien lit pour s'éloigner des murs de Metz et traverser le bourg d'Outre-Moselle que la rivière divisa en deux parties : l'une en deçà, du côté de Metz, garda le nom de *bourg d'Outre-Moselle* ; l'autre au-delà s'appela *Devant-lès-Ponts*, parce qu'on y construisit sur le nouveau bras le *pont à Mezelle*, comme l'appelle un titre de 1227, et le *pont Thieffroid* mentionné et reconstruit en 1222.

En 1194, des chevaliers de Saint-Jean de Rhodes furent autorisés à créer une commanderie de leur ordre dans la porte romaine des bords de la Moselle. Cet établissement prit plus tard le nom d'*Os-pitaux en Chambre* et il a laissé le nom de ses religieux à l'abreuvoir Saint-Jean.

A l'ombre de la petite citadelle romaine, l'abbaye Saint-Martin d'Outre-Moselle avait fait bâtir une maison de refuge avec de vastes dépendances le long de la rive droite de la Moselle, non loin de l'abbaye Saint-Pierre, en 1187, au milieu de sa propriété, elle avait fait ériger une église dédiée à saint Hilaire.

La Moselle, en portant son cours au-delà du bourg d'Outre-Moselle, ne laissait plus arriver le long des murs de Metz qu'un faible filet d'eau ; aussi en vint-on à passer la Moselle au gué en temps ordinaire. Et quand, en 1221, un riche bourgeois de Metz, P. Tigniane (c'est-à-dire P. Charpentier) installa, en 1221, des Dominicains sur son domaine entre l'hôtel de Saint-Martin et l'hôpital en Chambre, ce gué de la Moselle (en latin *wadum*), appelé *la Wade* en 1227, ne fut plus connu que sous le nom de *la Wade devant les prescheurs* en 1241, ou le *waide des prescheurs* en 1542².

Ce gué n'était praticable que pour les voitures et les chevaux, les piétons passaient sans doute sur un ponceau en bois assis sur les piles du pont romain, sans doute par les chevaliers de Saint-Jean, puisqu'on ne l'appelait pas autrement que le *pont de l'hospitaux en Chambre*.

¹ J'ai découvert dans les archives de l'Abbaye Saint-Symphorien un acte du 20 avril 1160, qui parle du *pré Saint-Symphorien* comme contigu au couvent, ce qui laisserait supposer que le vieux bras de la Moselle avait été complètement abandonné par les eaux de la rivière au douzième siècle.

² *Buns de Tréfonds*. — Arch. municip. Metz. C'est ce gué ou *Wade* qui a laissé son nom défiguré à la *rue de la Garde*.

Son état de vétusté fit songer à le rebâtir aux frais des habitants. L'évêque de Metz, Conrad de Scharpeneck, prit une décision qui fait époque dans nos annales. Ce chancelier de l'empire d'Allemagne créa un impôt particulier à Metz. Le 8 mars 1222, ce prélat ordonna ¹ que lorsque mourrait dans l'archiprêtrise de Metz un clerc ou un laïc, grand ou petit, homme ou femme, le prêtre de chaque paroisse, avec deux prud'hommes, irait prélever le meilleur vêtement laissé par le défunt, et que le produit de cet impôt serait appliqué *às novel pont à faire perney Mezelle en droit l'ospitalz en Chambre.*

Un atour inédit ² du 8 septembre 1267, nous apprend que c'était au nom de la ville que se percevaient le droit des habits des morts et le péage sur les ponts. La cité vendit ces revenus à la léproserie de Saint-Ladre hors de Metz, à la condition de réparer les ponts. Semblable marché fut passé avec l'hôpital St-Nicolas situé dans le nouveau faubourg. Il paraît que l'administration municipale fut peu satisfaite de la façon dont Saint-Ladre exécuta la convention, puisque nous voyons, le dimanche avant la Saint-Jean 1282, publier un atour qui défend à la maison de Saint-Ladre de réclamer dorénavant les habits des morts et le péage des ponts. C'est que la cité, le 16 juin, avait donné au *grant ospital Saint-Nicolas de Mes on nuef bourc* les passages des ponts les *warnements com prans des mors*, à la condition de reconstruire les ponts en pierre à partir de six années, c'est-à-dire en 1289.

Ces deux atours nous apprennent que le *pont de l'hospital en Chambre* de 1222, et le *pont à Moselle* de 1227, avaient reçu le nom de *ponts des morts* à cause de l'impôt qui avait fait les frais de leur reconstruction ³; l'un s'appelait le *premier pont des morts*, l'autre le *pont des morts*. Ce n'est qu'en 1336 qu'ils furent reconstruits en pierre.

En 1347, un boucher de Metz, nommé Huguignon, avait fomenté une conspiration contre la noblesse messine. Il fut empoigné avec

¹ Cartulaire de l'hôpital Saint-Nicolas. — Bibl. Metz.

² Léproserie de Saint-Ladre. — Arch. hôpital Saint-Nicolas.

³ Nous trouvons une charte du Chapitre de la cathédrale mentionnant Godefroid le maire, qui demeure en Anglemur en 1226 et qui laboure 39 jours de terre en *lou pont des morts*.

son frère et « tout en l'heure—dit le chroniqueur—furent menés au » *premier pont des morts* et illec à la poterne de costé l'hôpital de » saint Jehan de Rodés en Chambre furent noyés et enterrés. » Ordinairement c'était au *grand pont des morts* qu'avait lieu ce genre particulier d'exécution capitale qui s'opérait à l'aide d'un sac.

Une charte de la même année 1347 nous apprend que sur les *deux ponts des morts* de Metz il y avait des petites tours à chaque extrémité, ce qui suppose qu'on y mit des herses ou *bairres* descendant jusque dans l'eau, mais ce qui n'est établi que pour le *premier pont des morts*. En 1476, on élargit le *moyen pont daier saint Jehan* et on y construisit des *allées* (galeries crénelées) de chaque côté pour y recevoir des munitions de siège et placer des soldats chargés de la défense et de la manœuvre des herses. En 1484, le *Moyen-Pont* vit sa première arche, du côté de la ville, ensablée par les inondations. La ville fit fermer l'intérieur de cette arche par une double muraille et casemater ce réduit afin de défendre les *bairres*. De l'autre côté, depuis 1320, existait un gros boulevard casematé aussi avec force meurtrières, élevé sur les dépendances d'un ancien béguinage datant de l'an 1020 et qu'on appelait le couvent des *pucelles en la vigne*.

L'hôpital Saint-Nicolas négligeant de réparer les ponts, par acte du 15 juin 1581, la ville de Metz reprit ce soin qu'elle garda jusqu'à la Révolution, sous la direction de l'administration militaire.

En 1657 on répara le *Moyen-Pont*, comme l'indique un millésime. Les piles du côté du gros boulevard furent rhabillées. C'est sans doute alors qu'on fit disparaître l'appentis du côté de la ville. Celui qui régnait du côté de la campagne ne disparut qu'en 1743, quand la ville eut fait, en 1738, démolir les *tournelles* dont l'on peut juger du disgracieux effet dans les différents plans ² de Metz publiés en 1575, 1604, 1631, 1655, 1691.

On put seulement apprécier la belle perspective dont on jouit du haut du *Moyen-Pont*, comme l'avait fait en 1473 l'empereur Maximilien quand il y passa en chariot pour se rendre au *waid d'Olexey* (le gué d'Oigy). Mais les grilles furent conservées « et, comme dit Baltus, le pont étant découvert en totalité pour mettre

¹ Chronique du doyen de Saint-Thiébauld.

² *Atlas des plans de Metz*. — Bibl. municip. de Metz.

» les vis des grilles hautes de la Moselle à l'abri de la pluie et du soleil, on a fait des poupées ou cônes en bois de sapin qui les couvrent. » Depuis, ces cônes ont été remplacés par des chapes en fonte peinte en rouge, qui de loin laissaient croire que le délabrement et la moisissure du *Moyen-Pont* avaient fait pousser de monstrueux champignons, et cette innovation fut considérée par les contemporains comme un grand progrès. Aujourd'hui de beaux et bienfaisants candélabres à gaz recèlent dans leur socle tout le mécanisme qui fait manœuvrer les grilles. Le pont étale aujourd'hui ses antiques arceaux régularisés et élargis avec bien de la peine. Il a pris un air moyen âge à faire envie à nos aïeux, tellement il est enguirlandé de mâchicoulis. Ces meurtrières pacifiques ne sont plus là que pour l'œil qui a lieu d'être satisfait

Quand, appuyé sur la margelle du *Moyen-Pont*, je pense au pont de bois de 1222 et que j'admire le ravissant bassin de la Moselle avec les ruines de Châtel-Saint-Blaise pour horizon, je me dis que l'archéologie est une bien belle chose puisqu'elle fait emprunter au passé ses bons modèles tout en relevant les progrès accomplis par le temps présent.

M. Kohler donne lecture du rapport suivant sur le bulletin portant le numéro 1 de 1862 qui nous a été envoyé par la Société des antiquaires de Picardie.

Le numéro premier du Bulletin qu'a publié cette année la Société des Antiquaires de Picardie, comprend un énoncé sommaire des travaux de quatre séances de chacun des comités de cette compagnie, c'est-à-dire du comité central et du comité de Beauvais.

Les discours prononcés à l'occasion de l'installation du président annuel, et la suite, par M. de Boyer de Sainte-Suzanne, de la biographie de Le Maître de Bellejamme, deuxième intendant de la généralité d'Amiens, sont, des travaux énoncés, les seuls qui aient été donnés in extenso.

Vient, à la suite de ce compte rendu, la liste des personnes qui, dans ce premier trimestre de l'année, ont été admises, dans la Société, comme membres titulaires non résidents. — Dans ce nombre figurent les noms de MM. de Sailly et Chabert, deux des membres de votre Société.

Enfin cette liste est suivie de l'énumération des titres des ouvrages qui, pendant ce premier trimestre, ont été reçus par la Société.

Dans son discours d'installation, M. Bouthors, le président élu, donne l'historique de la Compagnie dont il reporte la fondation au 28 février 1836 ; il signale les difficultés que cette Société a rencontrées ; il fait ressortir le bien qu'elle a produit et les espérances qu'elle promet ; il recommande enfin l'unité et la concentration des efforts individuels.

La suite de la biographie de Le Maistre de Bellejamme reprend à l'année 1636.

Sans entrer dans les détails du récit historique que chacun aura la faculté de consulter, il suffit de constater ici que cet intendant de province, instrument d'une volonté supérieure, s'est efforcé à réaliser la pensée du maître ; c'est-à-dire qu'il a fidèlement et intelligemment exécuté le programme de Richelieu, que l'auteur résume par ces trois mots : « Une foi, une loi, un roi. »

Il est utile de noter aussi que dans son travail M. de Sainte-Suzanne a intercalé un résumé, fort bien fait, sur l'organisation municipale de l'époque.

En inaugurant cette nouvelle série d'études historiques, l'habile écrivain a tracé une route pleine d'intérêt et féconde en enseignements ; car cette manière ingénieuse de rappeler tout à la fois et les événements politiques et la part qu'en a prise chaque intendant, a cela d'excellent qu'elle produit dans les idées une heureuse association qui est propre au soulagement de la mémoire et à la connaissance approfondie des choses et de l'esprit du temps.

On ne saurait donc trop recommander la lecture du travail de M. de Sainte-Suzanne et désirer que son exemple fût suivi.

Le rapport de M. Dommanget sur différentes brochures venant de Liège, dont l'examen lui avait été confié, est ainsi conçu :

I. — Il a été fait, au sein de l'*Institut archéologique liégeois*, plusieurs rapports qui nous ont été communiqués et dont je me suis chargé de rendre compte. Le premier, sur l'établissement d'un *musée d'antiquité* à Liège, est d'un intérêt local qui toutefois ne laisse pas d'exciter notre curiosité et de mériter nos sympathies.

Il importe de savoir que ce musée, formé en grande partie par des dons volontaires, entretenu par des travaux persévérants et bien dirigés, renferme des richesses archéologiques et artistiques qui ne se rencontrent pas dans toutes les villes d'une population égale et même supérieure à celle de l'antique cité de Liège; qu'indépendamment de nombreux débris du moyen âge trouvés dans le pays, on y voit une collection d'armes anciennes et des objets divers tirés de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome, classés et rapprochés, dit l'honorable président de l'*Institut archéologique liégeois*, comme noyau d'un musée ethnographique.

Les ressources dont la Société dispose sont, d'un côté, les subventions de l'État, de la province et de la ville; de l'autre, le produit de ce que l'*Institut* appelle ses *Annales*, la cotisation de ses membres, la vente de ses bulletins, et quelquefois des souscriptions.

L'État ne fournit qu'une somme qui varie, chaque année, de 200 à 400 fr.; la province accorde 400 fr. et la ville porte 200 fr. à son budget. La cotisation annuelle est de 10 fr.

Le montant des subsides ordinaires est divisé en deux parts qui sont affectées, l'une aux frais d'impression, l'autre à la dépense des fouilles archéologiques pour lesquelles on ouvre aussi des souscriptions.

II. — Dans le cours de notre séance du 8 mai dernier, l'honorable M. de Bollemont a rendu compte d'un mémoire sur *Chèvremont*, forteresse renommée du pays de Liège. (V. notre *Bulletin* de 1862, p. 90 et suiv.)

L'un des rapports que j'ai dû lire indique l'état des fouilles commencées en ce lieu et ce qui reste à faire. En terminant cette partie de son travail, M. le président de l'*Institut liégeois* rend compte d'une vieille légende dite de la *Chèvre d'or*.

« Sous la chapelle consacrée à la Madone de *Chèvremont*, dit-il, » est un puits, et dans ce puits est un trésor. Heureux celui qui » saura l'arracher aux entrailles de la terre et tromper la vigilance » de la chèvre qui veille!... »

» Il y aura lieu de rechercher l'emplacement du puits que la » tradition prétend avoir été comblé par les corps et les armures » qu'on y aurait jetés lors de la prise et de la destruction du » château par l'évêque Notger, en 972. »

III. — Un rapport fait au congrès des délégués des *Sociétés savantes* qui fut ouvert à Paris, le 22 avril 1862, nous donne l'énu-

mération des institutions vouées au progrès, au culte des sciences, des lettres et des arts dans la seule ville de Liège; on y compte : 1^o la *Société libre d'émulation*, dont nous avons apprécié plus d'une fois les intéressantes publications; 2^o la *Société royale des sciences naturelles*, qui a pour secrétaire général M. Lacordaire, savant professeur de l'université de Liège; 3^o l'*Institut archéologique liégeois*, fondé depuis douze ans et qui possède dans le vieux palais des princes-évêques de Liège, le musée déjà remarquable dont je parlais tout à l'heure; 4^o une *Société de littérature wallonne*, qui s'occupe de l'étude des dialectes; 5^o le *Cercle artistique et littéraire* en dehors duquel sont encore les *Comices agricoles*, les *Sociétés d'harmonie et de chant*, etc.

IV. — La petite brochure confiée à mon examen se termine par un *Essai archéologique moral*, qui se compose de réflexions sur le passé. A ce sujet, M. d'Otreppe de Bouvette explique la philosophie du travail et enseigne à chacun les moyens d'acquérir, par le bon emploi du temps, un *passé* qui sera honorable un jour et peut-être glorieux.

Après avoir donné d'utiles conseils, suivant une habitude que j'eus souvent occasion de louer, le sage moraliste, qui est aussi un savant archéologue, résume en peu de mots ce que les études historiques ont mis en lumière dans son pays. S'attachant à l'époque de l'invasion romaine et à la grande lutte dont on cherche encore les témoins dans les entrailles de la terre plus sûrement qu'à la surface du sol, voici ce que lui inspirent l'agression des conquérants et la résistance héroïque des vaincus :

« Interrogeons nos monuments, ouvrons nos annales, consultons notre mémoire et voyons ce qui nous reste de notre *passé* glorieux.

» Laissons Presles (*Prælium*), vers la Sambre, s'enorgueillir, si elle le veut, d'avoir vu tomber nos courageux ancêtres, les Gaulois, sous le fer de César et des légions romaines; qu'Astédon (*Astæ donum*), près de Namur, se réjouisse aussi, si tel est son plaisir, d'avoir été le théâtre d'une sanglante défaite de nos aïeux; quant à nous, mieux avisés que nos voisins, nous ne réclamons pas le bénéfice de ces tristes funérailles. C'est la résistance qui nous plait, c'est le courage désespéré que nous voulons.

» Ainsi nous montrons Ambiorix et les braves Éburons sur les monts d'Embourg, aux bords de l'Ourthe pittoresque, balancer la fortune de César et ne céder qu'après avoir obtenu, même par

» la défaite, le triomphe du courage et la palme d'une gloire qui
 » devrait resplendir par un monument à élever à un si fier courage
 » et à tant d'héroïques grandeurs. »

Il y aurait beaucoup à citer dans les opuscules de M. d'Otreppe de Bouvette ; mais il faut savoir s'arrêter, alors même qu'il s'agit des œuvres d'un membre correspondant de la Société, et quelque soit le mérite personnel de l'auteur. Il est animé d'un grand désir d'arracher la jeunesse à l'oisiveté, de faire naître chez elle l'amour du travail ; il s'efforce de prouver, à chaque occasion et sous toutes les formes du langage, l'utilité des occupations sérieuses. Ses conseils sont d'autant meilleurs que, donnés principalement en vue des études scientifiques propres à délasser l'esprit, ils s'appliquent aussi, et par la force des choses, au travail professionnel qui, pour le plus grand nombre, est une nécessité de l'existence. C'est qu'en effet, le travail en général, quand on y a façonné et discipliné tout son être, corps et âme, est bien moins une peine véritable qu'une source de satisfactions intérieures qui répandent sur la vie le peu de calme et de sérénité dont nous puissions jouir. Il est de foi sans doute, d'après les saintes écritures, que le travail est une punition infligée à la désobéissance du premier homme ; mais un écrivain connu par la pureté de ses principes religieux¹ a dit, avec un rare bonheur d'expression, dans un ouvrage récent : « Le travail est une » punition, mais que Dieu avait infligée d'un cœur de père et » qui demeurerait pleine de ménagements, de consolations et » d'honneur. »

M. Durand donne ensuite communication du rapport suivant sur le bulletin de la Société d'émulation des Vosges :

La Société d'émulation des Vosges vous a fait hommage du volume de ses Annales pour 1861 et je l'en remercie en votre nom ; c'est avec un véritable plaisir que j'ai parcouru les différentes notices qui se rattachent à l'archéologie d'un pays dont sa destinée a été liée si intimement à la nôtre, et dont le sol doit par conséquent recéler encore des monuments curieux pour notre histoire locale. C'est cette communauté de destinées pendant une

¹ M. Louis Veillot.

certaine période du moyen âge qui explique comment on a découvert récemment à Contrexéville un trésor, un véritable trésor, renfermant des monnaies du duché de Lorraine, de l'évêché de Metz, de l'évêché de Toul et d'Épinal au douzième siècle. L'intérêt qui devait s'attacher naturellement à une découverte de cette importance, a engagé M. de Saulcy, qui prenait alors les eaux dans cette localité, à faire de nouvelles recherches à la place même où M. Laurent, directeur du musée d'Épinal, en avait déjà fait d'aussi fructueuses, puisqu'il en avait recueilli trente-sept, et à faire tamiser ce productif terreau qui lui en fournit encore vingt-neuf offrant les mêmes types. Cette trouvaille ne pouvait tomber en de meilleures mains qu'en celles d'un membre de l'Institut, dont le nom est resté attaché à la numismatique de nos contrées. M. de Saulcy, après l'avoir examiné attentivement, communiqua sa précieuse découverte à notre confrère M. Robert, bien connu par ses travaux numismatiques, et ces deux habiles numismates eurent le soin d'y consigner leurs observations dans la *Revue numismatique* publiée à Paris par MM. J. de Wille et Ad. de Longpérier. A l'aide de ces documents, il me sera facile de vous donner la composition de ce trésor.

Duché de Lorraine. — Un rarissime Matthieu I^{er} de Lorraine (1139—1176) MA-HUS. Buste du duc, le casque à nasal en tête et vêtu d'une cotte de mailles; il porte l'épée nue à l'épaule et se couvre de son écu.

Æ. Entre deux grènetis, C--V--R. La légende commence par une étoile. Dans le champ, une croix cantonnée, au premier et quatrième d'un globule, au deuxième d'une étoile, et au troisième d'un croissant. Devons-nous lire Neufschâteau (Novum Castrum), ou Mirecourt (Mercurtis)? Nous ne savons, mais ce qu'il y a de certain, c'est que Mirecourt appartenait à cette époque à Matthieu, comte de Toul, seigneur dudit lieu et fils de Matthieu I^{er}. Nous devrions alors non pas attribuer cette monnaie à Matthieu I^{er} mais bien à son fils.

Évêché de Metz. — Thierry IV de Lorraine, fils du précédent, élu évêque de Metz en 1173 et mort en 1212.

TEODE-RICO. Buste tenant le livre des Évangiles et une palme à l'épaule (saint Etienne).

Æ. Entre deux grènetis EL--V-CI, que M. Laurent complète ainsi EL-VICI, élu de Vic, ce qui n'est pas admissible parce que cette forme Vici à la suite d'un titre religieux, serait tout à fait insolite; et comme les deux dernières lettres sont assez mal formées, M. Robert lit: EL-V-MET.

Il y a lieu de remarquer que c'est le premier type connu de ce prélat ; elle ressemble pour le faire à celle de Bertram, et doit pour ce motif avoir été frappée entre 1173 et 1179. Cette monnaie, qui vient combler la lacune existant jusqu'à présent entre Théoderic III et Frédéric de Pluaise, vient montrer que le titre d'élu conféré par l'empereur Frédéric Barberousse, en les investissant du temporel de leur évêché, suffisait pour leur donner le droit de battre monnaie en leur propre nom avant même l'époque où leur élection devait être confirmée par le pape.

Evêché de Toul. — Deux grands deniers de Pierre-de Brixey, élu évêque de Toul en 1166, mort à Jérusalem en 1192.

a. PETRUS. Buste à droite tenant le livre des Evangiles.

À. Entre deux grènetis TULLI. La légende commence par un anneau contenant une étoile. Dans le champ une croix cantonnée, au premier et au quatrième d'une étoile, au deuxième et au troisième d'un anneau contenant une étoile.

b. PET - R. Effigie de saint Pierre tenant les clefs, patron de l'évêque.

Entre deux grènetis NOVICASTRI. La légende commence par un anneau contenant une étoile. Dans le champ une croix cantonnée au premier d'une étoile, aux deuxième et troisième d'un point, au quatrième d'un croissant. Qu'est-ce que Neufchâteau ? Ce ne peut être la ville lorraine de ce nom, car aucun des ducs qui ont possédé cette ville et aucune de ses églises n'a eu saint Pierre pour patron ; elle n'a jamais non plus appartenu aux évêques de Toul. Or, ce denier s'est rencontré à Charmes comme à Contrexéville, mêlé aux monnaies de Pierre de Brixey, ce qui tend à prouver qu'elles sont au même évêque. M. Robert pense que ces mots désignaient quelque'un des châteaux-forts de l'évêque, par exemple celui de Liverdun qui venait d'être reconstruit. L'emploi de ce mot banal avait en outre pour résultat de contrefaire la monnaie que les ducs de Lorraine frappaient sans doute dès cette époque dans leur ville de Neufchâteau. N'a-t-on pas vu, ajoute-t-il, les ducs de Lorraine eux-mêmes émettre des gros déguisés par la légende royale TURONUS CIVIS ?

Epinal. — Puis enfin deux autres monnaies d'Epinal dont le mauvais état peut leur faire attribuer une date antérieure aux autres monnaies que nous venons de décrire. Ils se rapporteraient, suivant M. de Saulcy, à la période écoulée entre l'aliénation de la

vouerie d'Epinal et son rachat par l'évêque de Metz, Thierry IV de Lorraine, ce qui explique l'absence du nom de ce personnage.

Entre deux grènetis ∞ PINAL. Légende commençant par une étoile. Dans le champ une main étendue tenant une fleur entre le pouce et l'index.

Æ. Même légende Dans le champ une croix cantonnée d'un point au premier et au quatrième canton.

M. Laurent voit dans cette main tenant une fleur, le symbole de l'abandon de sa vouerie d'Epinal que Matthieu I^{er} fit en faveur de son fils Théodoric IV, lorsque celui-ci monta sur le siège épiscopal de Metz.

Remiremont. — Enfin des deniers appartenant aux abbesses de Remiremont, plus grands que ceux trouvés à Charmes et en diffé- rant par le type de revers.

Le mot ROMARICI entourant au droit la tête de saint Pierre.

Æ. Le même mot autour d'une croix cantonnée de deux besans, d'une croisette et d'un croissant.

La Société d'émulation des Vosges est encore redevable à M. Laurent de fouilles qui ont été faites par lui dans la ville de Gran, et qui ont amené la découverte d'un vaste hypocauste de proportions considérables, 30 mètres de longueur sur 7 de largeur. Il est parvenu aussi à rétablir et à déchiffrer une inscription romaine qui malheureusement ne peut servir à indiquer le nom romain de Grand qui, on se le rappelle, a été il y a quelques années l'objet des méditations des archéologues de notre pays. Quoiqu'il en soit, cette inscription est ainsi conçue : MERCURIO ET ROSMERTÆ... CITUSMUS AELVEST V. S. L. M. Rapprochée de celle qui a été découverte à Soulosse et qui est également au nom de Citusmus, fils de Samutalus, cette inscription ainsi que le débris d'une statue de Mercure trouvée tout à côté, indique combien le culte de Rosmerta et celui de Mercure étaient répandus dans la première Belgique.

Une monnaie d'Auguste et une autre de Nerva, mises également au jour dans ce même lieu, n'ont fait que confirmer l'opinion généralement admise que la destruction de Gran a eu lieu vers 360, parce que les monnaies de Crispus, de Constantin II et de Constante II, sont très communes dans cette localité, tandis que celles de Julien y sont rares et qu'on n'en trouve aucune des empereurs qui lui ont succédé à Trèves.

Vous apprendrez sans doute avec plaisir, Messieurs, l'annonce de

fouilles qui, si elles n'ont pas donné des résultats assez décisifs pour éclairer complètement un point d'archéologie resté jusqu'à présent obscur, pourront cependant préparer cette solution qui ne manque pas d'intérêt. Il s'agit de savoir si certains *tumuli* de l'arrondissement de Neufchâteau, par exemple, doivent être attribués aux peuplades gauloises qui habitaient ces localités, tels que les Leucks et les Séquanes, ou si elles doivent l'être aux Germains qui firent de terribles incursions dans notre pays vers l'an 234. Or, après de minutieuses investigations, on a trouvé certains tumuli formés de terre mêlée aux cendres et au charbon, provenant du bûcher sur lequel le corps avait été posé, et renfermant quelques débris de vases en poterie grossière, brisés sans doute par l'action du feu. Dans d'autres, à Contrexéville par exemple, on a trouvé des graines de collier en jayet, des torques, des bracelets, des fragments de fibules en bronze, des coulants en jayet et des plaques de cuivre qui avaient doublé un coffret de bois. Dans l'un d'eux enfin, le corps se trouve placé sur une sorte de pavé de pierres plates et recouvert d'un lit de pierres disposées dans un certain ordre ; et la terre qui recouvre le tout renfermait aussi des bracelets en bronze, en fer, en jayet, des torques en bronze, des grains de collier ainsi que des débris de vases. Quel que soit l'art avec lequel ces objets ont été fondus et qui rappelle, dit le rapporteur, l'art grec ou étrusque, il est difficile de les attribuer avec certitude aux Gaulois ou aux Francs, et plus difficile encore de dire si les *tumuli* ont été construits par les Francs dans leurs incursions en Gaule, ou s'ils auraient été élevés par eux alors qu'ils se sont trouvés transplantés en masse dans notre pays par un empereur tel que Constance Chlore.

Un autre point d'archéologie, que M. Maud'heux me semble avoir réussi à résoudre avec plus de certitude, consiste à avoir assigné l'origine et la destination des *mares*, *maies* ou *mortes* qui se trouvent disséminées dans le département des Vosges. Leur disposition symétrique, leur nombre qui d'habitude est de trois sur le même point, attestent suffisamment le travail de l'homme et ne permettait pas de renvoyer la solution de cette question à la géologie. Un archéologue de la Haute-Marne, frappé du voisinage de ces mares et des voies romaines, fait qui a été observé par M. Abel près de la voie romaine qui passait près de Caranusca (Yutz), a fait penser qu'elles avaient été creusées par les Romains pour abreuver les chevaux de passage sur leurs routes : mais on a depuis fait remarquer que la

présence de citernes murées qu'on a rencontrées sur le bord même de la voie, répondait à cet usage, que d'ailleurs on rencontre beaucoup de ces mares non murées un peu à l'écart des chemins. D'autre part, doit-on penser, comme dans le Berry, que ces mares ont servi d'emplacement à des habitations ; l'auteur du mémoire répond que le nombre des objets qui s'y sont rencontrés est trop faible pour asseoir cette hypothèse, et que la présence de grands arbres non équarris ni même sciés ne permet pas de supposer qu'ils ont servi à une construction aussi grossière qu'elle soit ; d'ailleurs la dimension considérable de ces mares, 30 mètres, l'absence de bourrelet sur le bord du trou pour écarter les eaux, l'absence de conduit souterrain pour se débarrasser de celles qui auraient pénétré, doit faire rejeter cette hypothèse. M. Maud'heux, après une enquête minutieuse qu'il a confiée aux instituteurs tout en s'en réservant la direction, s'arrête à cette opinion : que ces mares ne sont rien autre chose et n'ont jamais rien été que des réservoirs d'eau que des populations antiques ont pratiqué près de leurs habitations afin de pourvoir à leurs besoins journaliers ; que ces populations sont des Gaulois, à cause de quelques débris de vases grossiers qu'on y a rencontrés, de même qu'on peut trouver aujourd'hui des débris de nos ustensiles dans nos puits ou nos fontaines et que leur régularité est en harmonie avec la régularité de leurs habitations elles-mêmes ; qu'enfin le volume de l'eau qui s'y est contenue concorde avec leur nécessité ; qu'au surplus il est permis de supposer qu'en cas d'invasion et vu leur multiplicité dans le voisinage des forêts, ces mares leur servaient de système de défense. Cette explication lui fournit même le moyen de nous dire pourquoi les mares autrefois voisines des habitations gauloises, ainsi que les voies romaines, sont aujourd'hui éloignées des villages actuels. C'est que, dit-il, les Francs, au cinquième siècle, en faisant invasion dans notre pays, durent, après avoir pillé les habitations gauloises, s'en construire d'autres dont l'assiette leur était indiquée par d'autres usages.

J'ai parlé longuement de fouilles, mais je serais incomplet si je ne disais que ces fouilles ont été subventionnées par le département qui continue à accorder de larges crédits au récent musée d'Épinal dont les richesses commencent à être connues, mais qui veut en outre s'associer d'une manière plus active aux progrès de la science qui vous est chère. Que de fois, hélas ! l'archéologie n'a-t-elle pas été taxée d'audace dans ses appréciations ! Que de fois n'a-t-on pas dé-

ploré, avec une sollicitude qu'elle repousse, le peu de certitude qu'on peut accorder à ses conclusions, et cependant elle offre, vous le savez mieux que moi, Messieurs, des monuments d'une authenticité incontestable qui se rapportent souvent à des âges qui n'en ont pas laissé d'autres. C'est la conviction qui a animé les membres des conseils locaux du département des Vosges, malgré les invectives et les dédains de certains écrivains du dehors qui, dans d'autres moments, se disent fermement décidés à revendiquer les droits de l'histoire. Nous aussi, nous les revendiquons, et l'avenir décidera qui d'eux ou de nous leur aura rendu le plus de services.

A la suite de ce rapport, M. de Bouteiller a la parole pour nous donner une idée de ce musée d'Épinal qu'il a visité récemment et qui est l'œuvre de son érudit et dévoué conservateur, M. Laurent. On admire surtout, en fait de numismatique, une magnifique suite romaine, un très bel ensemble d'auréus mérovingiens et puis la plus belle collection de monnaies du pays, telles que : des ducs bénéficiaires de Lorraine, des ducs héréditaires, et des évêques de Metz, des monnaies municipales d'Épinal, de Metz, etc. En se bornant à ces séries M. Laurent est parvenu à les obtenir remarquablement complètes, grâce à des échanges intelligents et à son activité qui était si bien connue dans le pays qu'il était rare que la moindre trouvaille lui échappât. Le musée lapidaire est placé de manière à être parfaitement apprécié par les visiteurs. Le musée archéologique proprement dit est, quoique peu nombreux, admirablement disposé ; tous les objets ressortent sur un fond cramoisi dans d'élégantes vitrines. Il faut ajouter qu'un tel résultat a été obtenu grâce à la libéralité du conseil général qui a accordé au directeur de tous ces musées, qui n'en font qu'un, la disposition d'une vaste maison et une allocation annuelle de 2,000 fr. dont il n'a cessé d'user avec une merveilleuse intelligence.

Plusieurs membres se demandent s'il ne serait pas possible d'entrer dans la même voie dans notre département.

En présence de diverses propositions qui sont formulées

dans ce sens, mais qui auraient peut-être besoin d'être mûries par la réflexion avant d'être soumises à une discussion, M. le Président décide qu'il y aura, dans un temps rapproché, une séance extraordinaire dans laquelle on examinera spécialement les intérêts généraux de la Société.

Ouvrages offerts à la Société.

Recherches sur les maladies épidémiques et contagieuses du pays messin, par MM. les docteurs Maréchal et Didion, VI^e fascicule, br. in-8°.

Mémoire de la Société historique et archéologique de Langres, br. in-4°. (Rapporteur M. de Bussy.)

La Hesbaye. *Promenades en zig-zag*, par M. d'Otreppe de Bouvette, br. in-4°. (Rapporteur M. Dommanget.)

Catalogue du cabinet de M. Dumaine, de Toulouse, br. in-8°.

Mémoire sur l'apostolat de saint Mansuy, par M. l'abbé Guillaume, de Nancy.

Mémoires de l'Académie de Stanislas pour 1861, vol. in-8°.

Rapport sur les travaux de l'Institut archéologique liégeois, par M. Ulysse Capitaine, br. in-8°.

Notice sur le couvent des Célestins de Metz, par M. de Bouteillèr, br. in-8°.

Le Secrétaire-Adjoint,

A. DURAND.

SÉANCE DU 11 DÉCEMBRE 1862.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance.

Le Président communique une lettre de M. le baron de Ladoucette, sénateur, qui annonce qu'il a bien voulu appuyer auprès de S. Exc. M. le ministre d'État la demande faite par la Société en vue d'obtenir pour le musée de Metz quelques-uns des doubles du musée Campana, et qui nous permet d'espérer que cette démarche, avec son bienveillant appui, sera couronnée de succès.

La Société ne peut qu'être très reconnaissante de la bonne grâce toute spontanée que M. le sénateur a bien voulu déployer en sa faveur, et M. le Président est prié de le lui témoigner de sa part.

M. le comte van der Straten a écrit à M. le Président pour lui transmettre un travail de M. Garrigou, de Toulouse, sur *l'homme antédiluvien*. M. le vice-président recommande cette question à l'attention, à l'examen, à la controverse des membres de la Société.

Il annonce l'envoi de la seconde partie de son travail sur Jean de Toullon, et, en demandant si la question xylographique est encore pendante parmi nous, envoie un mémoire de M. de Rieffemberg sur la précieuse gravure de 1418 qui est conservée à Bruxelles.

M. le ministre d'État a répondu à la demande qui lui a été faite de la carte des Gaules et permet d'espérer que la Société en obtiendra un exemplaire lorsqu'elle sera arrivée au point d'en faire un tirage définitif.

Le Président a été touché d'une demande consistant à

obtenir que la Société prit part à une souscription destinée à élever une statue à Parmentier, le bienfaisant importateur de la pomme de terre en Europe.

La Société regrette que la nature de ses préoccupations soit trop étrangère aux choses de l'agriculture pour qu'elle puisse répondre favorablement à cette demande.

Travaux.

M. Guerey donne lecture d'une notice ainsi conçue sur le village de Vaux :

La commune de Vaux, à 7 kilomètres de Metz, est située en partie sur le penchant d'une colline et en partie dans un étroit vallon qui s'ouvre sur la rive gauche de la Moselle.

Si on en juge par les nombreuses constructions qui subsistent encore aujourd'hui et qui datent des quatorzième, quinzième et seizième siècles, cette localité devait avoir une certaine importance et cependant elle se trouve rarement mentionnée dans les ouvrages des auteurs qui ont écrit sur le pays messin ; dom Calmet, le célèbre historien de nos contrées, ne cite pas même son nom.

L'origine de ce village doit remonter à un temps assez éloigné de nous, car en 716 il est déjà question de l'église de Vaux. Par une charte du 9 septembre 869, Charles-le-Chauve confirme la donation de cette église faite par Hugues, fils de Drogon, et le duc Arnould, à l'abbaye de Saint-Arnould ; au mois de juin 1029, à la prière de Constantin, abbé de Saint-Symphorien, Théodoric, évêque de Metz, *donne et confirme* audit monastère la moitié du village de Vaux (l'autre moitié appartenait déjà à Saint-Symphorien). Par un acte du 20 décembre 1485, qui se trouve dans les archives de la préfecture, dom Jehan Heuzelin, abbé de Saint-Symphorien, vend à Regnault-le-Gournais le jeune, amant, échevin et citain de Metz, la seigneurie du ban de Vezin à Vaux.

Comme tous les villages du val de Metz qui étaient constamment en guerre avec leurs voisins et qui avaient fréquemment à repousser les attaques de bandes de partisans, de routiers et d'écorcheurs, Vaux avait dû être fortifié de manière à être mis à l'abri d'un coup de main et même d'une attaque sérieuse. Ses fortifications consistaient d'abord en une enceinte continue percée de cinq portes

désignées par les noms de La Noue, du Champé, de la Thé, du Pâquis et de Metz. Celles de La Noue et du Champé sont les seules qui soient encore debout. Rien n'indique qu'elles aient été munies d'un pont-levis, l'approche n'en était défendue que par des meurtrières à l'usage de la mousqueterie. Non loin de l'entrée du village, du côté de l'est, nous avons remarqué des vestiges d'une maison-forte qui était flanquée de deux échauguettes destinées probablement à augmenter les moyens de résistance que pouvaient offrir les portes de Metz et du Champé.

Outre ces ouvrages et le donjon dont nous parlerons plus tard, il existait à proximité de l'église et sur l'emplacement de la maison habitée aujourd'hui par M. de Faultrier, un château-fort. Les voûtes des caves, des souterrains et des différents passages sont encore intactes ; ça et là on rencontre des portions de murs qui ont été démolis pour faire place aux constructions actuelles. On voit au-dessus de la porte s'ouvrant sur le cimetière les poulies qui servaient à manœuvrer un pont-levis destiné à établir une communication entre le château et la garnison du clocher. Ce pont-levis avait une double utilité : non-seulement il permettait de combattre et de forcer l'ennemi dans l'enceinte du cimetière, mais il procurait encore la facilité de protéger le château lui-même ; en cas d'insuccès, la double porte qui existe encore aujourd'hui se fermait derrière le pont-levis et la garnison pouvait se porter sur un autre point et tenter une autre chance. En se rendant compte du système des fortifications qui se prolongeaient jusqu'à l'extrémité de la rue, on peut se convaincre que tout avait été calculé pour venir en aide aux défenseurs du donjon et pour foudroyer l'ennemi qui serait parvenu à pénétrer dans l'enceinte.

L'église de Vaux offre à l'archéologue un intéressant sujet d'étude. Dans l'impossibilité d'indiquer la date certaine de sa construction, nous dirons que la partie la plus ancienne, la nef et deux transepts, doit être du commencement du quinzième siècle. Quant au chœur et aux deux autres transepts, ils ont été certainement construits plus tard, vers le milieu du seizième siècle. Le style de la quatrième époque de l'architecture ogivale y est parfaitement caractérisé ; les piliers n'ont plus de chapiteaux, les arceaux formés de moulures prismatiques se ramifient et s'entrecroisent à l'intrados des voûtes ; aux points d'intersection, sont appliqués ou des écussons non blasonnés ou des pendentifs volumineux. Les fenêtres

géménées et bigéménées ont plus de largeur et moins de hauteur que dans les siècles précédents ; le réseau qui en remplit le tympan est formé de lignes ondulées qui présentent des dessins nombreux et variés mais assez lourds.

L'édifice paraît être élevé sur le plan de la croix grecque par suite de la largeur des transepts qui n'est plus en rapport avec la longueur de la nef.

L'abside ayant la forme pentagonale est éclairée par cinq fenêtres dont trois sont garnies de verrières ; sur la verrière du milieu, donnée en 1844 par M. le vicomte Charles du Coëtlosquet, notre compatriote, M. Maréchal, a peint le baptême de Clovis par saint Remy, patron de la paroisse ; les deux autres, d'une valeur artistique plus que médiocre, représentent l'Ascension et l'Assomption.

On remarque dans la baie du transept de gauche, le plus rapproché du chœur, un vitrail assez curieux du seizième siècle. Quoique très incomplet, on peut supposer que l'artiste a voulu y figurer les trois principaux mystères de notre religion : la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption. Derrière le calvaire et dans le lointain, on aperçoit la ville de Jérusalem ; au pied de ce calvaire et à côté de la sainte Vierge se trouvent les portraits de Jean Ragot, de deux de ses frères et du fils de l'un de ces deux frères. Au bas de ce vitrail se trouve cette légende : *Jean Ragot l'aîné a donné ces verrières en l'an 1595*. La fenêtre du transept voisin était également ornée d'un vitrail posé aux frais d'un curé d'Ancy ; les rares débris qui existaient encore il y a quelques années ont complètement disparu.

Au mois de septembre 1845, M. le curé Thiriet, à l'extrême obligeance duquel je dois de précieux renseignements, ayant eu à faire exécuter certains travaux pour placer une nouvelle table de communion en bronze doré, on découvrit sur le pilier de droite de l'arc doubleau du chœur, une peinture à fresque représentant trois personnages appartenant à la famille Ragot, agenouillés devant un christ ; cette peinture est presque la reproduction du vitrail dont nous venons de parler. Dans la partie supérieure du tableau on a tracé ces lignes : « Ici devant sous la tombe devant le pupitre gît Jean Ragot en son vivant demeurant à Metz, paroisse de Saint-Maximin, maire et echevin de céant qui mourut le 2 mai 1595. Priez Dieu pour son ame. » Ce même Jean Ragot, avait en 1595, année de sa mort, fait garnir de vitres peintes la plupart des baies

de l'édifice ; les parcelles qui sont placées dans les fenêtres des transepts en faisaient certainement partie, car elles accusent le style de la deuxième partie du seizième siècle. A cette époque on préférerait aux autres verrières celles qui étaient peintes avec des couleurs pâles ou en grisaille, parce qu'on voulait que la lumière arrivât en plein par les fenêtres des édifices religieux.

Nous ne parlerons ni du maître-autel ni des autels des transepts qui sont très modernes.

Jusqu'en 1819 on pénétrait dans l'église par une porte ouverte dans le transept de droite, ce qui forçait les habitants à transformer le cimetière en passage public. Un généreux citoyen, M. Stoffel, voulant faire cesser ce que cet état de chose avait d'inconvenant, fit édifier à ses frais, à l'occasion du mariage d'un parent, le portail actuel. Cette construction a nécessité une dépense et des travaux considérables, car le clocher n'ayant point de rez-de-chaussée, on a dû pratiquer une haute et large ouverture au travers d'un massif de maçonnerie et de terre qui n'avait pas moins de 8 mètres d'épaisseur.

Sous le maître-autel se trouve un caveau très étroit qu'on a décoré du nom de crypte et dans lequel on descend par une trappe pratiquée à droite de l'abside dans l'épaisseur du mur. Ce caveau, n'ayant pas les dimensions nécessaires pour y célébrer l'office divin, ne pouvait tout au plus servir qu'à cacher des objets précieux en cas d'invasion.

Il nous reste maintenant à parler du clocher qui n'est pas la partie la moins intéressante de l'édifice. Il n'est pas besoin d'un long examen pour reconnaître un donjon qu'on a utilisé en y adossant une église tout en lui conservant sa destination première.

On sait que les donjons datent du onzième siècle et qu'en temps de paix ils renfermaient les trésors, les armes et les archives de la famille du seigneur.

La distribution intérieure du clocher de Vaux démontre encore aujourd'hui qu'il était destiné à être habité et à protéger les retranchements qu'il dominait. Il est bâti en moellons sur un plan rectangulaire, ses angles et l'encadrement des baies sont en pierres de taille. Comme nous l'avons dit plus haut, il est sans rez-de-chaussée, il se compose de trois étages dont deux avec cheminées sont voûtés ; suivant l'usage, la partie supérieure comprend l'étage de la défense avec son chemin de ronde muni d'un hourd supporté

par des corbeaux en bois. La porte pour pénétrer dans ce réduit était relevée à 6 mètres au-dessus du sol et s'ouvrait sur le flanc auquel l'église a été adossée, ce qui prouve clairement que le clocher était primitivement un ouvrage isolé, c'est-à-dire un donjon. On voit incrusté dans le mur du côté du midi, près du cadran de l'horloge, un boulet en pierre qui a peut-être été lancé lors de l'attaque que nous allons mentionner :

« Le 12 septembre 1444, douze cents écorcheurs arrivèrent à
 » Vaux et firent tous leurs efforts pour enlever l'église et la tour
 » qui n'était occupée que par dix-huit hommes ; rencontrant une
 » résistance désespérée, les écorcheurs sommèrent ces braves de
 » se rendre, mais ceux-ci répondaient qu'ils étaient tous prêts à
 » mourir plutôt que de trahir la foi qu'ils devaient à la cité. Les
 » assaillants alors leur offrirent de les laisser rentrer à Metz avec
 » armes et bagages s'ils voulaient rendre la place ; cette capitulation fut acceptée et l'église remise entre leurs mains.

» Le même jour, une bande de mille hommes s'empara de Jussy et mit à sac ce malheureux village.

» Le 1^{er} octobre 1444, des habitants de Bar, voulant se livrer au pillage à la suite des écorcheurs, étaient venus à Vaux et à Jussy s'emparer des vins, mais les habitants de ces villages tombèrent sur eux, en tuèrent douze et s'emparèrent des autres qu'ils amenèrent à Metz ; plus de soixante futailles furent défoncées ce jour. »

Nous avons trouvé dans les archives de la préfecture un document de 1667, qui fait connaître que Vaux était une annexe de Jussy et qu'à cette époque son église avait une certaine importance. Les habitants de Vaux, mis en demeure de participer aux dépenses de la maison curiale de Jussy, « objectent que l'église de Vaux ne
 » peut être une succursale, qu'elle était plus grande que celle de
 » Jussy ayant cinq autels, un tabernacle très beau où le Saint Sacrement reposait, des ornements très riches, un charnier et
 » un grand cimetière, des fonts baptismaux pour mettre les saintes huiles ; qu'elle était fondée sous l'invocation de saint Remy et
 » l'église de Jussy sous l'invocation de saint Hilaire ; qu'on ne
 » faisait point à Vaux la fête du patron de l'église de Jussy ; que les
 » habitants ne contribuaient point au luminaire ni aux autres charges et n'étaient point obligés d'assister au service divin aucun
 » jour de l'année, que les églises de Vaux et de Jussy étaient dans

» le pouillé de l'évêché; que les annexes n'y étaient pas comprises,
 » et partant que l'église de Vaux avait toutes les marques d'une
 » église matrice, mais que quand le village de Vaux aurait été an-
 » nexé qu'il serait nécessaire d'y mettre un curé ayant trois cent
 » communians, une belle église, un presbytère et des revenus
 » suffisants pour l'entretenir. »

Les habitants de Jussy cherchèrent vainement à combattre les moyens de défense présentés par ceux de Vaux. Une décision du 19 juin 1668 ordonne au curé de Jussy de mettre un vicaire dans le village de Vaux pour y demeurer et faire le service divin.

Au quatorzième siècle, on lisait fréquemment au-dessus des portes des devises et des sentences philosophiques ou religieuses. Cet usage paraît s'être perpétué à Vaux, car nous en avons lu plusieurs sur des façades de maison portant des dates de la fin du seizième siècle.

Sur l'une de ces façades on a gravé ces mots :

Avec <- esperāce <- le
 Bon hoē <- labvr <- 1582

A la suite est un monogramme où on croit voir les lettres B. O. A.

Au-dessus de la porte de la maison voisine un protestant philosophe sans doute a fait tracer cette sentence :

Vous coustume et
 antiquités faites place
 à la vérité. 1582.

Au-dessus de l'entrée de la maison de M. de Faultrier on lit cette inscription :

Maison libre je suis
 a nul appartiens
 si non à celui qui m'entretient.

Ce qui semble indiquer que cette habitation était exempte d'impôts.

Vers le centre du village on voit près de la porte d'une cour, à la hauteur d'environ 2 mètres, une pierre assez volumineuse, de forme cubique, percée de petites ouvertures circulaires dont beaucoup de personnes ignoraient la destination. Nous avons cru voir dans cette pierre un guichet destiné à reconnaître les personnes venant du dehors.

Presqu'à la sortie du village, à l'angle d'un mur de jardin, on a gravé ce vers latin :

Ardua vallis erat, nunc fortia mœnia coedit. I. M. anno 1700.

Ce vers, dont le sens paraît manquer de clarté ne signifierait-t-il pas que le vallon dans lequel est située la commune de Vaux était autrefois presque inhabité et qu'aujourd'hui on y voit s'élever les murs d'une place de guerre.

A proximité de l'église existe une maison portant le millésime de 1575, dont la construction intérieure annonce qu'elle a pu faire partie du système de défense du donjon et du château-fort. En effet, le passage par lequel on pénètre dans l'habitation est solidement voûté ; un escalier tournant construit avec de larges pierres conduit au premier étage où se trouve une cheminée assez curieuse. Le manteau, dans sa partie supérieure, est terminé par des créneaux et au-dessous on a sculpté un bas-relief presque ronde-bosse représentant, je crois, une scène bien connue de la vie de saint Hubert. Malheureusement un badigeon d'une grande épaisseur recouvre cette sculpture.

J'aurais désiré présenter à la Société une notice plus complète sur la commune de Vaux, mais le service dont je suis chargé ne me permettant pas de m'absenter de ma résidence comme je le voudrais, je n'ai pu séjourner assez longtemps sur les lieux pour y recueillir les matériaux dont j'aurais eu besoin pour lui donner plus d'étendue.

Cependant je puis ajouter à mon travail des renseignements détaillés que je tiens d'un homme parfaitement compétent en matière de sciences militaires et qui permettront de se faire une idée fort exacte du rôle que jouaient dans la défense commune les diverses parties de la fortification.

Voici la teneur de ces renseignements :

L'ensemble de l'église, du cimetière et des maisons voisines constituait le réduit de l'enceinte extérieure du village.

C'est dans ce réduit assez vaste, comme on le voit, qu'en cas de surprise ou de l'éloignement de la garnison, se réfugiaient les habitants de Vaux. Ainsi retranchés, ils pouvaient s'y défendre avec plus de succès en attendant des secours de l'extérieur.

L'enceinte du réduit était formée par un mur très-épais, ainsi qu'on l'a remarqué lorsqu'on a construit le nouveau portail

et dégagé les abords de la maison curiale. Dans d'autres parties cette enceinte était complétée par des maisons qu'on avait rendues défensives du côté de la rue, et offensives du côté du cimetière en les mettant en communication directe avec l'église et le donjon, ce qui est constaté par l'aspect qu'offre encore en ce moment l'ancien château seigneurial appartenant aujourd'hui à M. de Faultrier. On voit en effet dans cette habitation du côté du cimetière, une fermeture ordinaire dans le mur de clôture et en outre une fermeture redoublée dans le mur de la maison ; c'est là que se trouve un pont-levis dont il reste les poulins qui servaient à le manœuvrer. Quant au clocher et à l'église, dernières ressources pour les défenseurs, voici l'organisation adoptée.

La porte donnant entrée dans la nef débouchait, comme nous l'avons dit, non point sur les rues du village, mais sur le cimetière ; non pas en un point quelconque du cimetière, mais vers l'endroit où l'enceinte de ce cimetière était la plus forte, c'est-à-dire en face du château ; la porte de l'église était d'ailleurs de petites dimensions, afin d'être fermée plus facilement, et le clocher ou donjon, au lieu d'être d'un accès facile, comme cela se serait présenté s'il avait eu un escalier, n'était évidemment en communication avec l'église que par une porte conduisant actuellement à la tribune construite il y a deux ans. On pouvait monter à l'étage du clocher au moyen d'une échelle qui donnait accès depuis le sol de l'église jusqu'au seuil de cette porte ; quand on voulait se défendre dans le clocher même après la prise de l'église, on retirait l'échelle ; cette organisation est la même que celle des *blockaus* d'Afrique, de même que la partie supérieure du clocher, disposée en machicoulis, remplit l'office du premier étage de ces *blockaus*.

Jusqu'en 1793, on avait conservé, dans le clocher de Vaux, quatre fusils de rempart destinés à la défense du donjon ; ces fusils ont été alors coupés et sont devenus les boîtes dont se servent les jeunes gens pour les jours de réjouissance.

Il reste à dire comment le système du réduit était organisé contre le dehors. A la porte d'entrée du cimetière qui se trouve à la partie basse de celui-ci, on retrouve les créneaux latéraux dont l'objet est d'empêcher de forcer cette porte. Les murs du cimetière, là où ils étaient isolés, étaient épais, ainsi que nous l'avons déjà dit ; ils étaient assez élevés au-dessus de la rue qui passait à leur pied, parce que le sol du cimetière était plus élevé que le niveau

de cette rue. Ils devaient être en outre pourvus d'une organisation active pour la défense dont les traces ont disparu, mais qu'il est facile de refaire par la pensée, et qui consistait probablement en créneaux ; le sommet de ces murs a été modifié assez récemment. Les maisons étaient construites en général très solidement ; leur étage inférieur, surtout du côté du cimetière, était en caves voûtées ; les cours situées du côté de la rue, lorsqu'il en existait, étaient clôturées par un mur élevé ; c'est ainsi que les choses existaient dans une maison de vigneron voisine du château et qui faisait partie de l'enceinte du réduit.

La maison de M. de Faultrier était plus solide que toutes les autres, parce qu'elle était le château ; tout son rez-de-chaussée était voûté ; son mur, du côté de la rue, était fort épais et renforcé en outre par des contreforts, dont quelques-uns ont disparu ou ont été amoindris, mais dont une partie subsiste encore. La voûte jetée sur la rue permettait évidemment de barrer la rue du village, que l'ennemi soit venu d'en haut ou d'en bas, et la position de cette voûte qui est débordée de chaque côté par une portion de la maison, rendait facile le flanquement de la barricade, dans l'une ou l'autre supposition.

Les grandes voûtes formant le rez-de-chaussée de cette maison la rendaient non-seulement plus solide contre des attaques directes, mais procuraient des casemates contre les feux courbes ou plongeants ; il est facile de reconnaître l'existence de ces voûtes, quoique une partie ait disparu, précisément parce que le mur de fond des pièces du rez-de-chaussée ayant vue sur la rue, vient couper ces voûtes à des points situés entre la naissance et la clé, le reste ayant été supprimé par la transformation des voûtes en une construction ordinaire.

M. de Bouteiller annonce que M. Bœsvildwald, inspecteur général des monuments historiques, est venu à Metz avec mission donnée par M. le ministre d'État d'examiner l'oratoire des Templiers et de voir si sa conservation doit être décidée, en présence des désirs de démolition exprimés par le service de l'artillerie. M. l'inspecteur a déclaré que ce monument étant l'un des deux seuls en France qui aient conservé la forme arrondie affectionnée par les Templiers,

son maintien à cette place devait être obtenu à tout prix, et que M. le ministre de la guerre en serait informé par son collègue du ministère d'État.

M. Abel donne lecture de la notice suivante sur le *couvent des Madeleines*, aujourd'hui la Gendarmerie :

On a déjà écrit l'histoire de bien des communautés religieuses de Metz, mais celle du couvent des Madeleines n'a encore tenté personne. Cette abstention peut s'expliquer par la pénurie de documents. Mais les bâtiments qui abritaient cette congrégation sont encore debout et leur délabrement les condamne à une démolition prochaine qui enlèvera en peu de temps tout ce qui reste de ce monastère. J'ai pensé que la *Société d'histoire et d'archéologie de la Moselle* entendrait avec d'autant plus d'intérêt une notice sur les *Madeleines* de Metz, qu'elle y trouvera quelques renseignements inédits sur les mœurs des Messins au moyen âge.

M. Troplong a composé un livre remarquable dans lequel cet éminent jurisconsulte examine quelle fut l'*influence du christianisme sur la condition de la femme dans l'Empire romain*. Cette belle étude réclame une suite qui rechercherait la position que le moyen âge avait faite à la femme. Les chants de geste et les homélies du temps nous en donnent une triste idée ; et pour les filles du peuple, servies à la campagne, servantes dans les villes, la vie se résumait dans ces deux mots : misère et débauche. Si l'on en croit un document cité, mais non venu jusqu'à nous ¹, la ville de Metz aurait l'honneur d'avoir créé dans son sein le premier établissement chrétien chargé de réprimer la prostitution en moralisant les filles perdues. Des personnes pieuses les auraient enrégimentées dans une confrérie placée sous le vocable de la pécheresse convertie, sainte Marie-Madeleine, dès l'année 1005, et elles en prirent le nom de *pauvres sœurs repenties de sainte Marie-Madeleine*.

Ce qu'il y a de plus certain, c'est que déjà en 1215 elles étaient organisées en communautés religieuses sur les bords du Rhin ; et qu'en 1229 un légat du pape provoquait les fidèles de venir au

¹ Titre constitutif de cens en faveur des Pénitentes de 1005, cité dans un mémoire du dix-septième siècle. (*Cartulaire des Madeleines*. Arch. dép. de la Moselle.)

secours des *pauperes sorores penitentes scē Maria Magdalena in Alemagna*, qui n'avaient pas de quoi se nourrir.

En 1248, vu leur pauvreté, Innocent IV autorisa les *sorores pœnitentes* d'Allemagne à ne point payer de dîmes aux curés de leurs paroisses.

Nous savons ¹ que les *Repenties* existaient déjà à Metz en 1247. C'est le pape Grégoire IX qui, en 1230, leur donna leur règle ². Elles s'installèrent dans les dépendances de l'hôpital Saint-Nicolas, près de son cimetière, contre les murs de la ville, en un endroit qui a pris le nom de *rue du Cerisier*, pour l'échanger contre celui de *rue des Répanties*. Elles y firent élever une petite église à sainte Marie-Madeleine, leur patronne, et elles y joignirent un bâtiment non cloîtré régnaant le long de la *rue Saint-Thiebault* actuelle, et elles se soumirent à des jeûnes et à des austérités sous la surveillance d'une prieure. Pendant les repas on disait le *De Profundis* et on lisait le nécrologue du couvent, puis la nuit on s'administrait des coups de discipline.

L'an 1284, un doyen du Chapitre de Saint-Thiebaut, situé alors hors des murs de la ville, fit un legs considérable en faveur des *Repenties de Mes* qui commencèrent à prospérer, comme nous l'apprennent plusieurs contrats d'acquisition du quatorzième siècle. Et un atour du mois d'août 1304 défendit aux *Repenties*, comme aux autres religieuses, de ne disposer de leurs biens par testament qu'en faveur de leurs parents.

Un acte du mois de mars 1310 nous montre le sceau de cette communauté; il représentait sainte Madeleine aux genoux du Sauveur qui détache d'un palmier une branche, promettant ainsi à la pécheresse la palme du martyre. Ce sceau a pour légende : s. conventus. BEAT. MARI. MAGD. METENS. Comme contre-sceau est gravé un agneau pascal.

Ces pauvres religieuses vivaient modestement allant de par la ville, deux à deux, implorer la charité du passant et retirant du sentier du vice les femmes folles de leur corps.

Tout à coup Metz est assiégé en 1444; elles quittent leur couvent qui, placé contre les remparts, était sous le coup de l'ennemi, et

¹ *Ban de Tréfonds*. Arch. municip. Metz.

² Arrêt du conseil du 14 novembre 1676.

elles s'enfuient dans la petite ville d'Huy, dans un couvent de leur ordre, ne laissant à Metz qu'une sœur converse.

Les chanoines de Saint-Thiébauld, dont les bâtiments avaient été complètement ruinés hors des murs, se prévalurent près du Saint-Siège du départ des *Repenties* et ils obtinrent une bulle de Nicolas V, les mettant en possession du couvent de ces dernières. Elles protestèrent près de l'évêque de Metz, Conrad, qui ordonna aux *sorores pœnitentes beatæ Mariæ Magdalænæ Metensis* d'aller s'établir dans l'ancien cimetière de Saint-Nicolas, près de la chapelle Sainte-Elisabeth qui deviendrait l'église de leur nouveau monastère. Elles la firent jeter bas, et en 1499 elles faisaient leurs offices de nuit et de jour dans une nouvelle église à une seule nef et éclairée par cinq longues fenêtres ogivales. Le chœur orienté était à cinq pans avec des colonnes aux angles et une clef de voûte portant un monogramme où domine la lettre G.

Cette église s'ouvrait sur la *rue des Célestins* qui devait son nom à des religieux très-peu charmés de ce voisinage, à en juger par cet extrait de leur chronique : « Pourtant que les religieuses » des Repenties furent mises si près de nous, pour osteir toute » occasion et malvaie suspicion frêre Jaicque d'Amance priour » pour lors on mois d'aoust 1452 fist estouper l'huis per on solloit » aller enladite *vies cimetier* le jor des pardons. Et en 1454 frere » Symon Torcy priour fit condempner la voie dou Champ à Saille » pourtant que en celle voie (comme il me fut raportey et depuis » ait estey confessey), on y faisait des malvais marchiez à l'occasion » en partie des religieuses qui passaient par celle voie estreite, » c'est assavoir les *Repenties* que racontraient leurs consors..... » *intelligenti pauca sufficiunt.* »

La rue qu'elles abandonnaient prit le nom de *rue de Saint-Thiébauld* qu'elle a conservé jusqu'à ce jour, et l'extrémité de la voie publique où elles avaient leur demeure reçut le nom de *Cul-de-Sac des Repenties*, parce qu'il finissait aux remparts, ou mieux *Ruelle près des murs de la ville*.

Nous n'avons pas seulement la chronique des Célestins pour nous apprendre que dans leur nouveau couvent les *Repenties* de Metz menaient une vie peu exemplaire.

¹ *Chronique des Célestins. Bibl. Metz. ms. 85.*

Une supplique datée du 22 janvier 1449 porte que considérant la vie mondaine et irrégulière tenue dans le couvent des *suers de la pénitence Marie Magdellaine du couvent de Mes*, l'évêque de Metz est prié de faire venir quatre religieuses du couvent de Huy.

C'est que ce couvent n'avait d'abord reçu que des filles de bonne volonté, sincèrement honteuses de leur vie déréglée, et d'après les statuts il fallait, pour être admise à prendre le voile, ne plus être vierge. Égales devant l'ignominie, ces malheureuses étaient égales devant le repentir et n'avaient ainsi aucun reproche à s'adresser sur leur vie passée, quelles avaient un mutuel intérêt à faire oublier.

Mais le couvent de Metz ne tarda pas à recevoir les filles donnant des sujets de plainte à leurs parents. Il y eut alors des catégories de religieuses, les unes restées pures, les autres ne l'étant point. Aussi en 1562, quand le protestantisme fut hautement prêché à Metz, six religieuses sortirent la nuit pour se faire protestantes.

L'une d'elles se maria même, et en 1563 la prieure elle-même, Alison de Gorze, s'oublia au point d'abjurer à son tour.

Et quand, en 1634, Meurisse était suffragant de l'évêque de Metz, il déplorait encore le scandale des Repenties de Metz et il écrivait :

« Elles se reforment tous les jours et il y a lieu d'espérer que leur maison sera dans peu de temps un séminaire de grande piété. »

Le 18 novembre 1615, une chanoinesse de Longpré avait obtenu du pape Paul V une bulle qui l'autorisait à reformer le couvent des Repenties de Metz. Elle se nommait Louise de Garges et sortait de Fontevrault. Cette religieuse personne fit cloître le couvent et lui fit assurer des revenus par des personnes dévotes et par la dot des novices. Elle changea complètement l'esprit de l'institut. Ces nonnes adoptèrent le nom des *Filles de la pénitence* jusqu'au 26 mars 1668, quelles quittèrent pour celui de *Chanoinesses de Sainte-Marie de la Madeleine*. Elles instruisaient les jeunes filles de la noblesse et menaient la vie ordinaire de saint Augustin, surveillées par une prieure élue tous les trois ans jusqu'en 1665, puis à vie à partir de cette époque.

¹ *Histoire des progrès et de la décadence de l'hérésie à Metz*, par Meurisse, page 226.

² *Histoire des Evêques de Metz*.

La prieure, Mme Ribon, la dernière prieure triennale, possédait un beau talent de peinture. Elle composa pour le maître-autel un grand tableau représentant *Jésus-Christ sur la croix entre les deux larrons* ; et pour le réfectoire une *Descente de Croix*. C'est sous la direction de cette femme artiste que le curé de Vigneulles, Fourier, construisit, de 1665 à 1667, la belle colonnade du cloître dont on ne voit plus aujourd'hui que deux côtés remarquables par leur fidèle imitation des cloîtres du douzième siècle.

Voici la liste des prieures qui ont régi le couvent des Madeleines.

1300. Marguerite Arnoust.	1587. Barbe Leclerc de Liehon qui se démit volontairement en faveur de :
1307. Lorette de Mesleuve.	
1439. Annel d'Abaucourt.	1613. Louise de Garges.
1474. Elisabeth de Lesse.	1642. Catherine Calitrope.
1501. Anne de Doncourt.	1645. Philippe Houzel.
1507. Jennette d'Espinal.	1654. Marguerite George.
1512. Annesson d'Abaucourt.	1665. Marthe Ribon.
1517. Catherine Traleaut.	1668. Augustine Martigny.
1539. Alizon de Gorze.	1682. Jaqueline de Bussy-Lameth.
1565. Catherine de Lanoy.	1685. Marie-Madeleine de Bussy.
1570. Jeanne de Luttlange.	
1584. Catherine Perin des Etangs.	

En 1709 il y eut de grand désordres dans l'intérieur du couvent de la Madeleine.

Le 18 février, M. de Coislin, évêque, dut intervenir, et comme la prieure, Mme de Bussy, s'occupait un peu trop de marier ses jeunes pensionnaires, M. de Coislin fit un règlement, le 18 octobre, par lequel il renvoya toutes les pensionnaires âgées de plus de seize ans. Le remède ne parut pas assez violent, puisqu'en 1744 parut une lettre de cachet ordonnant la fermeture par extinction du couvent de la Madeleine. La prieure, qui était toujours Mme de Bussy, alla trouver Louis XV, malade à la Haute-Pierre, et elle obtint la levée de la défense de recevoir des novices. Mais après sa mort, qui arriva le 10 février 1744, le couvent resta sept années sans prieure.

Le 20 mars 1751, le roi nomma la chanoinesse Françoise de Pons, ce que confirma le pape Benoît XIV le 4 mai suivant. Ce fut la dernière prieure de la Madeleine, c'est de son temps qu'arriva l'intrigue épistolaire d'un séminariste avec Mlle de Réchicourt, intrigue découverte qui fut cause du changement de vocation du

séminariste et qui valut à la France le célèbre tribun, Merlin de Thionville¹.

C'est sous cette dernière prieure, Françoise de Pons, que don Diéudonné visita le couvent et y remarqua les tableaux de M^{me} Ribon, ainsi qu'une statue de sainte Madeleine, remarquable par ses vêtements gothiques, dit-il ; ce n'est pas ordinairement par là que nos artistes font briller sainte Madeleine.

La Révolution vint et elle fit partir les religieuses, les cloches servirent à faire des gros sous, les vases sacrés allèrent à la Monnaie, et les tableaux et les statues on ne sait où.

En 1805, la Gendarmerie reçut le couvent pour en faire une caserne, l'église pour en faire une écurie et le cimetière pour en faire un jardin.

M. Paul Purnot a dessiné le chevet de l'Église des *Madeleines* et l'intérieur du cloître. Ces deux dessins aussi exacts qu'élégants passent sous les yeux de la Société.

M. Abel complète par les observations suivantes la question déjà traitée par lui du *vin donné aux communiantes à Pâques*, et aborde les communications faites sur la même matière par MM. les curés Remy et Curicque :

L'an dernier, étant à Nice, je m'occupais de liturgie, et pour donner signe d'existence à notre Société je lui envoyais une note sur les vestiges de l'ancienne liturgie catholique que j'ai cru rencontrer dans la Moselle, désirant appeler sur ce terrain neuf les personnes qui s'occupent, parmi nous, de ces matières spéciales. Je n'ai pas été déçu dans mes prévisions et notre Société a reçu deux communications importantes de M. l'abbé Remy, curé à Lorry-Vigneulles, et de M. l'abbé Curicque, curé à Flastroff, sur les quelques indices de l'antique liturgie que je n'avais fait qu'envisager au point de vue de l'histoire de notre contrée. Ces messieurs ne partagent pas complètement ma manière de voir, qu'ils honorent même d'une critique. J'en suis très reconnaissant, car pour un érudit, il n'est rien de plus triste que de travailler dans le vide,

¹ *Mémoires de Merlin de Thionville*, éd. par J. REYNAUD.

c'est un supplice que le *lotharingophile* Noël dénommait justement l'ostracisme du silence.

M. l'abbé Remy, dont la paroisse confine à celle de Plappeville, a voulu vérifier mes observations sur ce que j'ai dit à propos du vin distribué aux communiantes de Plappeville. Il a vu dans les archives de la commune cette insertion qui a servi de point de départ à mes inductions historiques :

24 avril 1630, distribution du vin de Pâques que doit le sergent des Treize à chaque ménage communiant le jour de Pâques.

Les héritiers Jean Bauchetz cy devant échevin de ladite justice, feu François Bauchetz et Georgin Bauchet doivent à tous ménages comuniez qui seront manans et habitans de *Plappeville* y compris aussi le sieur curé, le m^e d'escolle, la sage-femme.

M. l'abbé Remy pense que ce *vin de Pâques* était une redevance imposée par un ancien seigneur de Plappeville au profit des communiantes pour déterminer chaque année le nombre des habitants résidant dans la paroisse ; quoique, malgré des recherches soutenues, il lui ait été impossible de remonter à l'origine de ce cens et de découvrir les conditions imposées pour y participer. M. le curé de Lorry termine en disant que mieux vaut s'en rapporter au témoignage des vieillards qui assurent que ce *vin de Pâques* ne se distribuait pas à l'église.

En un mot, M. l'abbé Remy ne voit, dans la coutume du vin distribué aux communiantes de Pâques à Plappeville, qu'une institution laïque et non pas, comme nous l'avions dit, une institution religieuse.

Il nous suffira de répondre que nous avons été plus heureux dans nos recherches que notre honorable contradicteur sur l'origine du vin de Pâques, et nous avons trouvé que le 27 septembre 1544 une veuve Jennin Bourcquay, habitant Plappeville, sur le point de convoler en secondes noces avec Pierron dit le Bourguignon, fit à l'église de Plappeville donation d'une rente de vin de façon que chaque ménage eut une pinte de vin le jour de Pâques, à la condition de participer aux prières des manans. Les héritiers contestèrent la validité de cette fondation pieuse. Il fallut que, le 9 juillet 1597, trois avocats de Metz, Sartorius, Joly et Maguin, déclarassent la donation valable : seulement à la condition d'attribuer le vin non point à chaque habitant priant à Pâques pour la défunte, mais seulement

à chaque manant qui communierait; et la pinte avait été réduite à un pot de vin. Les protestants qui habitaient Plappeville réclamaient : mais il fut établi par acte du 19 juillet 1597 que les réformés n'avaient pas droit au vin de Pâques, et que l'argent de leur part du vin serait employé à l'entretien de l'église.

Ainsi le *vin de Pâques* à Plappeville est une fondation pieuse, et il avait une corrélation intime avec la communion, avec la prière et le devoir eucharistique accomplis le saint jour de Pâques. Il paraît que les habitants, après la communion, se contentèrent de boire le vin sans prier pour la fondatrice, croyant que c'était leur ancien seigneur qui régalaît. Cela prouve l'ingratitude humaine et encourage peu à imiter la brave femme de Plappeville.

Nous avons vu qu'après sa mort sa donation avait été critiquée par le motif que les héritiers disaient avec assez de raison qu'avant de délivrer une pinte de vin à chaque habitant il fallait démontrer qu'il avait prié pour la fondatrice, chose impossible. C'est alors que les juriscultes tournèrent la difficulté en déclarant que le vin ne serait distribué qu'aux communicants, comme cela avait lieu dans certains villages et à Metz où cela s'est pratiqué jusqu'au milieu du dix-huitième siècle¹.

C'était tellement dans les usages du pays messin, que nous voyons dans un village voisin de Plappeville, à *Norroy-le-Veneur*, le curé affirmer, le 15 octobre 1621, qu'il reçoit la moitié des dîmes de la paroisse dont il prélève quarante hottes de vin et deux quarts de grain pour lui et encore deux hottes de vin pour les communicants à Pâques.

M. l'abbé Curicque a pris du reste la peine de démontrer que l'on retrouve encore de nos jours, dans la liturgie moderne, des vestiges de l'ancienne communion sous les deux espèces, transformée en l'usage d'offrir du vin aux fidèles après la communion, lors de la première communion, de l'ordination et de l'administration du saint viatique.

La déclaration du curé de *Norroy-le-Veneur* prouve en outre que c'était sur la dîme que l'on prélevait d'ordinaire le vin des communicants à Pâques. A Plappeville ceci n'avait point lieu, par la raison fort simple que c'était à l'église paroissiale du *Mont-Saint-*

¹ *Histoire des Cérémonies de la Messe*, par le P. Lebrun, 3 vol.

Quentin, et par la suite à celle de *Scy*, que les habitants de *Ploupeville* étaient tenus d'aller accomplir leur devoir pascal. Voilà pourquoi il fallut une fondation spéciale pour doter les communiants de *Ploupeville* du vin de Pâques.

De l'orientation des églises dans la Moselle.

J'ai appelé l'attention des archéologues mosellans sur l'habitude que nous avons dans notre pays de placer les chaires à prêcher, dans l'intérieur de nos églises du côté de l'évangile. J'ai fait remarquer en passant que chez les Jésuites à Metz la chaire était au contraire placée du côté de l'épître dans l'église de Saint-Clément. Je n'ai cité ce dernier fait que parce qu'il est le plus récent et que j'ai pensé que, s'il y avait eu dans le choix de l'emplacement de la chaire une intention symbolique, il nous serait plus facile de le savoir que pour d'autres églises. La place de la chaire me semble avoir été primitivement en corrélation avec l'orientation de l'édifice dans lequel elle a été élevée. Tout le monde sait que toutes les églises élevées avant le onzième siècle avaient leur abside dirigé autant que possible vers l'Orient, de façon que l'allée latérale du côté droit en entrant était au midi et l'allée du côté gauche était au nord. C'est ainsi qu'Amalaire ¹, écrivain messin très célèbre, a pu dire, en 825: *In conventu ecclesiasticò seorsum masculi et seorsum feminæ stant, quod accepimus a veteri consuetudine. Masculi stant in Australi parte et feminæ in Boreali* : que les hommes se tiennent au midi et les femmes au nord.

Amalaire nous apprend qu'à l'imitation de Salomon dans le temple de Jérusalem une estrade était établie *in medio basilicæ in medio atrii sacerdotum*, au milieu de la basilique au centre du chœur. Le diacre montait sur cette estrade, *gradum quem vocat tribunal Cyprianus*, appelée tribunal par Cyprien, et ambon, le plus généralement, du grec *αμβων* monter.

Le *Micrologue*, ouvrage liturgique de l'an 1090, nous apprend qu'en France les diacres se tournaient pour lire vers le septentrion, usage qu'il déclare contraire au rituel romain et malhonnête, parce qu'ils ont ainsi les femmes sous leurs yeux, tandis qu'ils tournent

¹ *De ecclesiasticis officiis*, l. III, cap. 2. — Bibl. imp. Paris, manuscrit.

le dos aux hommes qui doivent être les premiers instruits, saint Paul ayant dit : « Les hommes seront l'objet principal des prédications parce qu'ils peuvent être interrogés par leurs femmes. » A Rome, au contraire de la France, les hommes se tenaient dans le collatéral droit et les femmes dans le collatéral gauche, et il n'y avait aucun inconvénient à ce que le diacre se tournât vers le nord, son regard ne portant alors que sur des hommes. Aussi Remy d'Auxerre, au concile de Reims en 882, réclamait-il qu'on revint en France à cet usage pour que le diacre en lisant, tourné vers le septentrion, pût montrer que la parole de Dieu est surtout dirigée contre celui qui lutte avec l'Esprit-Saint et dont Jérémie a dit : Je suis le mal et j'arrive de l'aquilon.

Quand les ambons eurent quitté l'intérieur des nefs pour venir, sous le nom de chaires, s'accoller à une colonne, conformément à l'usage symbolique, celui qui annonce la parole de Dieu fut tenu de se tourner vers le nord, c'est-à-dire vers le collatéral de droite, comme cela se remarque à la cathédrale de Metz. Mais cette place n'a d'intérêt qu'à la condition que le chœur soit à l'orient. Or, toutes les églises signalées par M. l'abbé Curicque sont de fabrique moderne et le maçon qui les a perpétrées ne se doutait pas plus du symbolisme que du style. Elles datent toutes de la fin du dix-huitième siècle qui nous a valu à Metz les églises non orientées de l'Assomption, de Saint-Simon et de Sainte-Glossinde. Quant à cette dernière, il serait bien temps de lui rendre ses fresques de Girardet, peintre lorrain très estimé. A Stuckange, par exemple, on a retourné l'église laissant la chaire en place. A Cattenom elle est à droite dans la nouvelle église; elle était à gauche dans l'ancienne.

Pour finir sur notre sujet, il serait fort utile que l'on connût l'orientation des églises de la Moselle et que des prêtres studieux, comme M. l'abbé Curicque, voulussent bien renseigner sur ce point la *Société d'archéologie de la Moselle*.

M. Prost ayant, selon le désir qui lui en a été exprimé à la dernière séance, pris connaissance de l'ensemble du travail de M. Van der Straten sur le *Procès de Jean de Toullon devant la cour de Vy*, en donne l'analyse en ces termes :

Pendant le cours du XV^e siècle, *Port-sur-Seille* fut l'occasion

d'un procès qui dura trente années. Ce domaine, fief mouvant de l'évêché de Metz, était alors occupé, pour la plus grande partie, par la famille des Norroy. Le procès porté devant la cour féodale de l'évêché, à Vic, fut jugé définitivement en 1491 ; il avait commencé vers 1462. Voici, d'après le travail de M. Van der Straten, l'exposé des faits qui y avaient donné lieu :

Philippe de Norroy, mort vers 1452, avait laissé des enfants de plusieurs lits. On nous fait connaître *George* l'aîné, *Renaud* le plus jeune, encore mineur à la mort de son père, et deux filles, *Isabelle* et *Alix*. Renaud de Norroy, qui prétendait avoir droit à un quart dans Port-sur-Seille, avait, en 1455 (nouv. style), cédé ce droit à *Jean de Toulon*, voué de Nomeny, et il avait reçu de ce dernier, en échange, le domaine de *Morey*.

A partir de cette époque, Jean de Toulon essaye vainement et par tous les moyens d'entrer en possession de la part de Port-sur-Seille qu'il a acquise. Il obtient, non sans peine, reconnaissance et confirmation de son droit par l'évêque de Metz, seigneur féodal de la terre, et par la cité de Metz, laquelle tenait aussi, depuis 1432, une partie de Port-sur-Seille comme gage d'un prêt d'argent ; mais il trouve en même temps une résistance invincible dans les refus de la veuve et des enfants de Philippe de Norroy, et Renaud, celui d'entre eux qui lui avait cédé la part de domaine qu'il revendiquait, ne put jamais, nous ne savons pourquoi, l'en saisir.

Le procès, sur ces difficultés, s'engage devant la Cour de Vic vers 1462, à ce qu'il semble. Les Norroy prétendaient que l'échange sur lequel Jean de Toulon fondait ses réclamations était nul, comme ayant été indûment consenti par un mineur et passé par devant des notaires étrangers inhabiles à instrumenter dans l'évêché. Ils ajoutaient que, d'ailleurs, Renaud de Norroy n'avait jamais réellement possédé Morey, contre échange de son quart de Port-sur-Seille, quoiqu'il eût donné à Jean de Toulon des lettres de prise de possession de ce domaine.

Pendant les débats, *Renaud de Norroy* était mort ; les défenseurs au procès étaient son frère aîné *George de Norroy* et ses deux sœurs *Isabelle* et *Alix*, représentées par *Ferry de Jaulny* et *Louis de Sivery*, leurs époux.

Devant la cour des vassaux de l'évêché de Metz, l'affaire avait été remise, suivant le mode de procédure en usage, à un des nobles du siège chargé d'en faire l'information et le rapport en qualité

d'*échevin de la cause*. Ce rapporteur était *Hanns de Guermange*. A la journée assignée pour recevoir ses conclusions (1^{er} septembre 1463), il ne paraît pas ; et ainsi commence l'interminable suite de délais et d'ajournements qui fait traîner l'affaire en longueur jusqu'en 1491.

Malgré le soin que l'auteur a mis à recueillir et à analyser ce qu'il a pu se procurer des pièces de cette longue affaire, il n'a pu retrouver qu'une partie de ce qu'il faudrait pour nous en faire connaître complètement les phases compliquées. Des fragments d'assignations et de plaidoeries, des mémoires, des protestations fournissent quelques jalons qui permettent néanmoins d'en suivre le fil et d'en saisir l'esprit. Voici ce qui résulte de ces indications :

Pendant les quinze ou seize années qui suivent la première instance, c'est-à-dire de 1462 à 1478, le procès reste en suspens, on ne sait trop pourquoi. Jean de Toulon, le demandeur, était alors un personnage puissant et redouté. Il semble que, ne voulant pas lui donner raison, on craignait cependant de prononcer contre lui. Mais à la fin de cette première période, un grand changement s'opère dans la situation des parties. Jean de Toulon, qui s'était mêlé activement à la querelle du duc de Bourgogne et du comte de Vaudémont pour le duché de Lorraine, avait incliné, avec quelques autres gentils hommes du pays, vers le parti du premier. Le second resté vainqueur lui demandait compte de ses actes ou le condamnait sans jugement au bannissement et à la confiscation. On était en 1477. En vain Jean de Toulon était venu, moyennant un sauf-conduit, à Nancy réclamer le jugement de ses pairs. Il n'avait obtenu aucune réponse à ses requêtes, et obligé à la fin d'aviser à sa sûreté, il s'était réfugié dans les murs de Metz d'où il n'osait plus sortir.

C'est à ce moment que ses adversaires reprennent la poursuite du procès. En 1478, Jean de Toulon est assigné à Vic. Les protestations, les mémoires par lesquels il se défend et dont on nous donne des analyses, et de curieux extraits montrent l'énergie de ce caractère que rien ne peut briser. Est-ce à cette défense désespérée que sont dûs les nouveaux ajournements qui viennent encore arrêter la conclusion de l'affaire ? Nous l'ignorons. Toujours est-il que cinq ou six années se passent ainsi au bout desquelles un nouvel et étrange incident se produit. *Hanns de Guermange*, le rapporteur de la cause, lequel en était saisi depuis 1463 et devait,

suivant l'usage, après en avoir informé, prononcer sur elle, Hanns de Guermange, vers 1483, tomba malade et hors d'entendement, nous dit-on. Jean de Toulon s'empare aussitôt des moyens de défense nouveaux que lui offre cette circonstance inattendue. Il demande la nomination d'un autre échevin et la reprise complète de l'instruction et de tous les débats. Il se plaignait en même temps de ce que le registre de la Cour contenant les premiers documents avait passé dans des mains infidèles, et de ce que les titres qu'il avait produits étaient dispersés et perdus. Cependant on rejette ses demandes.

Dans cette nouvelle phase, l'affaire se traîne encore pendant cinq ou six ans. On avait refusé à la cause un nouvel échevin, on s'était contenté de nommer un délégué chargé de recueillir et de présenter les conclusions du premier. Le rapport est fourni au mois de février 1489 (nouv. style) par Henri de Helmestad, député par le bailli de l'évêché pour remplacer Hanns de Guermange empêché ; et après de nouvelles protestations de Jean de Toulon un jugement définitif, vient à la date du 27 janvier 1491 (nouv. style), le débouter absolument de ses prétentions. Il prend aussitôt le parti d'en appeler à l'Empereur. Mais un semblable recours était contraire aux privilèges de la cour féodale de Vic, laquelle jugeait en dernier ressort ; et la saisie d'une petite rente, que Jean de Toulon possédait encore sur les salines de l'évêché, l'oblige bientôt à se désister de son appel (4 juillet 1493). L'affaire était terminée ; on était en 1493 ; elle avait duré 30 ans.

L'exposé de ce procès, tel que nous le présente M. Van der Straten, abonde en détails intéressants. Ce qu'il dit en passant de Renaud de Norroy, de qui venait tout le débat, est fait pour exciter, au plus haut point, la curiosité. Les traits de mœurs piquants abondent dans le tableau de cette existence désordonnée. Resté mineur à la mort de son père, et prodigue, à ce qu'il semble, dès les premières années de sa jeunesse, Renaud de Norroy nous apparaît un peu plus tard besoigneux, presque misérable, en quête d'argent pour suffire aux exigences d'une vie aventureuse. C'est alors qu'il rencontre Jean de Toulon. La valeur morale de celui-ci serait peut-être plus difficile à démontrer que la trempe vigoureuse de son caractère.

M. Van der Straten semble apprécier avec justesse la nature des combinaisons à l'aide desquelles Jean de Toulon, homme avide et

ambitieux, avait tenté de mettre un pied dans l'importante place de Port-sur-Seille, en abusant de la position de Renaud de Norroy. Celui-ci, réduit aux expédients et à peu près abandonné des siens, à ce qu'on dit quelque part, cherchait de l'argent et voulait quitter le pays. Jean de Toulon lui en offre. Il eût été tout simple qu'il prit, en retour, sous forme d'engagement, le patrimoine de son débiteur, c'est-à-dire la part de Port-sur-Seille à laquelle Renaud prétendait. Mais dans ces termes les droits acquis par lui auraient été d'une condition précaire qui ne devait pas lui convenir. En effet, un engagement pouvait être racheté soit par le cédant soit par les ayants droit, et les parents de Renaud n'auraient pas manqué de le faire pour éloigner un co-partageant aussi dangereux que Jean de Toulon. On peut donc regarder comme l'adroite combinaison d'un esprit rusé l'offre que celui-ci avait faite d'abord de son propre domaine de Morey contre le quart de Port-sur-Seille que Renaud allait leur livrer. Un échange ratifié était un acte définitif. Cette première opération accomplie, il avait aussitôt proposé à Renaud de lui racheter Morey pour la somme dont celui-ci avait besoin, et c'est ce qui avait eu lieu vraisemblablement dans un assez court délai, car les Norroy prétendaient au procès que Renaud n'avait jamais réellement tenu Morey ; il avait pu en effet ne l'avoir qu'un instant. Pour parer à toute difficulté, Jean de Toulon avait eu la précaution de s'en faire délivrer un acte de prise de possession formelle ; mais cet acte pouvait bien ne représenter au fond qu'une occupation de quelques jours. Après avoir donné les mains à tout ce que Jean de Toulon avait exigé de lui, Renaud de Norroy, avec son argent, était parti pour l'Italie. Il avait été quelque temps à Rome au service d'un cardinal, et prêt d'entrer lui-même dans l'Eglise, dont les riches et commodes bénéfices pouvaient le tenter. Plus tard il avait changé de dessein et, revenu dans nos provinces, il était allé servir le marquis de Bade à *plusieurs chevaux*, comme on disait alors, et avec une suite nombreuse de serviteurs richement armés. En 1463 on le trouve marié à Julienne de Ferrière, veuve d'un seigneur messin ; un peu plus tard, veuf lui-même, il épousait une seconde femme, Jeanne d'Augy, avec laquelle il ne dut pas vivre longtemps, car avant 1470 il était mort.

Dans ses négociations avec Renaud de Norroy, Jean de Toulon avait eu vraisemblablement l'habileté de se mettre en règle quant aux formes ; mais les circonstances du marché n'étaient peut-être

pas aussi régulières au point de vue de la morale. De là les résistances qu'il avait rencontrées, de là aussi, probablement, les longs délais apportés au jugement de son procès. Il pouvait avoir raison en droit strict et tort en équité. Outre cela il semble qu'on avait peur de lui et qu'il fallut la ruine de sa puissance, en 1477, pour qu'on osât reprendre la suite de cette vieille querelle. Encore ne peut-on pas en finir alors, et c'est cette dernière circonstance qui donne lieu de croire que le droit n'était peut-être pas de toute évidence contre lui. Jean de Toulon finit cependant par succomber, mais ce n'est pas, à ce qu'il semble, sans avoir eu justement à se plaindre de graves abus commis à son préjudice.

Le développement de ces faits peut laisser quelques doutes sur le mérite des institutions et des usages auxquels ils appartiennent, et M. Van der Straten donne beaucoup à penser sur ce point, quand il dit, vers la fin de son curieux mémoire : « Les gentils-
 » hommes de l'évêché, chargés de procéder à Vy comme faisait
 » ailleurs l'ancienne chevalerie, offraient plus de garantie sous le
 » rapport de leur probité et de leur conscience que sous celui de
 » leur judiciaire et de leur érudition. Il ne serait pas étonnant
 » que.... dans un grand embarras.... ils eussent préféré une sorte
 » de *statu quo* à un arrêt qui aurait donné gain de cause à la violence
 » et à la ruse. Jean de Toulon était connu par ses envahissements
 » féodaux.... aucun des juges de Vy n'était à l'abri de ses coups....
 » La cour de Vy semblerait avoir opposé une résistance passive
 » à ses exigences et ménagé ses susceptibilités en temporisant une
 » condamnation. Quoiqu'il en soit, la persistance de Jean de
 » Toulon.... ses protestations.... son appel à l'Emperur, indiquent
 » de sa part une conviction profonde de son droit. »

Le travail de M. Van der Straten est plein d'intérêt ; notre confrère a bien mérité de la Société d'archéologie en exécutant et en lui adressant cette importante étude.

Il est convenu que ce résumé sera inséré dans le *Bulletin* et que le travail de M. Van der Straten sera imprimé *in extenso* dans le prochain volume de nos *Mémoires*.

M. Dommanget donne lecture du rapport suivant sur les *Promenades dans la Hesbaye*, de M. d'Otreppe de Bouvette,

et sur les travaux de la *Société libre d'Émulation de Liège* :

Le nouvel opuscule de M. d'Otreppe de Bouvette ne renferme, comme son titre l'annonce, que des *promenades dans la Hesbaye*, petite contrée de la Belgique, sur la rive gauche de la Meuse, par conséquent, des descriptions de sites et de châteaux. Ces vieilles demeures, dont quelques-unes portent encore le cachet de l'âge malgré les malencontreux efforts que les tenanciers actuels ont faits pour les rajeunir, sont indiquées seulement par l'auteur des *Promenades*, qui laisse à d'autres le soin de les bien explorer un jour, dans l'intérêt de la science, pour en tirer des conséquences profitables à l'archéologie et à l'histoire. « Quant à moi, dit-il, vieillard *frotté* à la science sans la posséder, je n'étudie plus, j'annote peu, je cours beaucoup. »

Tout en courant, le vert vieillard recueille des faits et jalonne la route que ses successeurs auront à parcourir. Sans le suivre dans ses aperçus et dans ses ébauches, qui n'ont pour nous qu'un faible intérêt, je constate cependant avec lui que le château d'Aigremont, qui domine une étroite vallée sur le ruisseau des Awirs, fut l'antique manoir des *Quatre fils Aymon*, puis du *Sanglier des Ardennes*; et je m'arrête non pas à l'épisode traditionnel du châtelain de *Fallais* dont l'histoire, au retour des croisades vers 1255, ressemble à celle de beaucoup d'autres chevaliers revenant aussi de la Palestine, mais au château de *Glons*, qui laissait encore voir ses ruines il y a quelques années : c'est de ce lieu que partirent les frères d'Alpaïde, concubiné de Pépin d'Heristal et mère de Charles Martel, pour venger sur saint Lambert, évêque de Liège et par son meurtre, l'injure qu'Alpaïde se plaignait d'avoir reçue. L'histoire rapporte, en effet, que Lambert, zélé défenseur des vérités chrétiennes, ne pouvant souffrir le désordre dans lequel vivait Pépin, avait osé qualifier d'adultère public sa conjonction avec Alpaïde. Ce trait du moins se rattache à l'histoire de notre pays autant qu'à celle de la Belgique. Je fais remarquer toutefois que Mezeray, dans son *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, ne parle que d'un seul frère d'Alpaïde, nommé Dodon; et encore ne dégage-t-il pas la mort du saint et courageux évêque de tous les nuages dont il la croyait enveloppée. Voici le peu de mots qu'il en dit, à la page 74 du tome III : « Il arriva quelque temps après » (les reproches sévères de Lambert à Pépin) qu'il fut assassiné

» par un seigneur nommé Dodon. Deux auteurs des siècles suivants
 » ont écrit que ce meurtrier était frère d'Alpaïde, et qu'il le tua
 » pour venger l'injure de sa sœur. D'autres, plus proches de ce
 » temps-là, n'en parlent point du tout ; et il y a quelque preuve
 » qu'alors Alpaïde s'était retirée dans un monastère. A quelque
 » temps de là, le meurtrier étant rongé de vers et souffrant d'hor-
 » ribles douleurs, se précipita dans la Meuse. Ce mal des vers
 » était alors assez commun et en quelque sorte épidémique, ainsi
 » que l'ont été le mal des Ardens et le feu de Saint-Antoine »

La *Société libre d'émulation de Liège* nous a transmis un rap-
 port fait par M. Ulysse Capitaine sur ses travaux durant l'année
 1861—1862. Ce que j'y trouve à noter et ce dont il m'est permis
 de prendre acte, c'est un témoignage en faveur des relations qui
 se sont établies à Liège avec la *Société archéologique de la Moselle*,
 et quelques pensées heureusement exprimées sur l'utilité des so-
 ciétés savantes :

« De l'association des intelligences, a dit le rapporteur dont j'ai
 » dû lire le travail, résulte un enseignement réciproque et per-
 » manent dont l'influence se fait sentir au-dehors..... Je viens de
 » prononcer le mot *enseignement*. Tout l'enseignement, en effet,
 » n'est pas dans les écoles, pas même dans ces puissants foyers de
 » lumière qu'on appelle les universités. La vie réelle est une vaste
 » école, le monde est un magnifique musée où nous avons toujours
 » à découvrir de nouveaux trésors. Les compagnies savantes, lit-
 » téraires, artistiques, sont les points de réunion où viennent se
 » grouper les résultats de ces découvertes destinées à se vulga-
 » riser, à se répandre ensuite dans la société tout entière..... »

J'excéderais les limites qui me sont naturellement indiquées par
 l'importance du travail dont je rends compte, si j'en poursuivais
 plus loin l'analyse ou si je me permettais de nouvelles citations.

M. Lambert annonce qu'une médaille hébraïque en argent
 doré a été trouvée à Bousse, près de Richemont, dans une
 sépulture. Elle porte au droit un palmier avec l'inscription
Jérusalem-la-Sainte, au revers une coupe avec l'inscription
cycle sacré. Les deux inscriptions sont en caractères hébreux
 modernes, c'est-à-dire assyriens, tandis que les caractères
 de l'ancien hébreu sont samaritains.

M. Lambert veut bien promettre une note détaillée sur cette matière pour la séance suivante.

M. Abel, au sujet de Bousse, rappelle qu'il y aurait eu autrefois, dit-on, en ce lieu un prieuré de Templiers.

Un membre ayant demandé si cette médaille ne pourrait pas provenir de l'un de ces religieux, à cause de leurs anciens rapports avec l'Orient, M. Lambert répond qu'elle est évidemment, d'après son faire, bien postérieure à la destruction de leur ordre, puisqu'en 1314 ils avaient disparu de la Lorraine et de la France. La médaille porte les caractères de l'art du seizième au dix-septième siècle.

M. Abel ajoute qu'il a vu à Coblenz de riches archives de l'ordre des Templiers pour les maisons de Lorraine; qu'ainsi il a dépouillé des chartes sur Montoy, Flanville et Saint-Agnan, Momerstroff, Morfontaine et d'autres, mais qu'il n'a rien vu au sujet de Bousse qui pût confirmer l'opinion généralement répandue. Il sait que l'abbaye de Saint-Hubert en Ardennes possédait un prieuré à Bousse, mais quant aux Templiers il n'en a pas trouvé de preuves.

Ouvrages offerts à la Société.

Publications de la Société littéraire de Lyon, 1860—1861, 2 vol. in-8° (rapporteur M. F. des Robert).

Exposé des travaux de l'administration, envoi du maire de Metz, in-4°.

Bulletin de la Société pour la conservation des monnaies d'Alsace, br. in-4°.

Le Bollenberg, par M. Max de Ring, br. in-8°.

Une Réminiscence du de Viris, par M. St-Olive, br. in-8°.

Mémoires de la Société d'éducation de Lyon, br. in-8°.

Statue équestre antique, par M. Martin-Daussigny, Lyon, br. in-4°.

L'Inscription de Sabinius Aquila, id.

Eloge de Bonnefonds, de P. Revoil, 2 br. id.

Notice sur les Antiquités de Lyon, id.

Tableau votif du Choléra, id.

De l'Alliance des Beaux-Arts et de l'Archéologie, in-8°, id.

Notice sur le perfectionnement de la Peinture à l'huile, id.

Description d'une Voie romaine, id.

Sur l'emplacement du Temple d'Auguste, id.

La plus ancienne gravure sur bois en 1418, par M. le baron de Reiffenberg, br. in-4°.

Le Secrétaire perpétuel,

E. DE BOUTEILLER.



SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

DE LA MOSELLE



PESSONNEL DE LA SOCIÉTÉ AU 1^{er} JANVIER 1863

Bureau.

<i>Président d'honneur,</i>	M. le baron Jeanin, préfet du département.
<i>Président,</i>	M. Victor Simon, conseiller à la cour impériale, membre de l'Académie.
<i>Vices-présidents,</i>	{ M. le comte Van der Straten Ponthoz.
	{ M. Dommanget, anc. bât. de l'ordre des avocats.
<i>Secrétaire,</i>	M. E. de Bouteiller, ancien capitaine d'artillerie. ✓
<i>Secrétaire-adjoint,</i>	M. A. Durand, avocat, rue de l'Évêché.
<i>Secrétaire-archiviste,</i>	M. Ch. Abel, docteur en droit.
<i>Trésorier,</i>	M. Ch. Berga, notaire.

Membres d'honneur.

MM.

Bourbaki, général commandant la 5^e division militaire.
Woirhaye, conseiller à la cour de cassation, à Paris.
Jeanin (baron), préfet du département de la Moselle, hôtel de la Préfecture.
Mgr Dupont des Loges, évêque de Metz, palais épiscopal.
Maréchal (F), maire de la ville, quai Saint-Pierre.

Membres honoraires correspondants.

- Beaupré, conseiller à la cour impériale, à Nancy (Meurthe).
 Bouillet, inspecteur des monuments historiques, à Clermont-Ferrand.
 Caumont (de), directeur de l'Institut des provinces et de la Société française d'archéologie, à Caen (Calvados).
 Cochet (l'abbé), inspecteur des monuments historiques, à Dieppe (Seine-Infér.)
 Girardin, membre correspondant de l'Institut impérial de France, à Rouen (Seine-Inférieure).
 Holzer, grand-prévôt de la cathédrale, à Trèves (Prusse rhénane).
 Klein, professeur au gymnase et membre de la Société des antiquaires, à Mayence.
 Ingling, président de la Société d'archéologie, à Luxembourg.
 Lafontaine (de), ancien gouverneur, à Luxembourg.
 Lepage, président de la Société d'archéologie de Lorraine, à Nancy (Meurthe).
 Longpérier, membre de l'Institut de France et conservateur des musées du Louvre, rue de Londres, 80, à Paris.
 Namur, professeur au gymnase et secrétaire de la Société archéologique du grand-duché, à Luxembourg.
 Reichensperger (de), conseiller à la cour royale, à Cologne (Prusse).
 Ring (de), secrétaire de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, à Strasbourg (Bas-Rhin).
 Roisin (de), membre de plusieurs Sociétés savantes, à Trèves (Prusse).
 Saint-Olive, homme de lettres, quai Sainte-Claire, 11, à Lyon (Rhône).
 Saulcy (de), membre de l'Institut imp. de France, sénateur, rue du Cirque, 15, à Paris.
 Wurth-Paquet, président de la cour supérieure, à Luxembourg.
 Diegerick, professeur à Anvers (Belgique).
 Coste, juge au tribunal de première instance, à Schelestadt.
 Martin Daussigny, conservateur du musée d'antiquités de la ville, à Lyon.
 Le comte de Kerckhove, président de l'Académie d'archéologie, à Anvers.
 D'Otreppe de Bouvette, à Liège.
 Ulysse Capitaine, à Liège (Belgique).

Membres titulaires.

- Abel, docteur en droit, rue Sous-Saint-Arnould.
 Aerts, propriétaire, rue Mazelle.
 Alcan, libraire-éditeur, rue de la Cathédrale.
 Altemayer, propriétaire à Saint-Avold (Moselle).
 André (l'abbé), curé à la paroisse Saint-Vincent, rue des Pères-St-Georges.
 Auburtin (l'abbé), curé à Bousse, près Thionville (Moselle).

Bach (R. P.), jésuite à Saint-Clément.
 Baudot, ingénieur civil, rue Chèvremont, 20.
 Beauvallet (l'abbé), vicaire général, à l'Évêché.
 Bellevoys, artiste graveur, rue du Four-du-Cloître.
 Berga (Ch.), notaire, rue Nexirue.
 Berga (J.), avocat, rue Nexirue.
 Bergmann (l'abbé), aumônier du dépôt à Gorze (Moselle).
 Bernard (l'abbé), aumônier de l'Œuvre des militaires, rue Marchant.
 Bernard, notaire, rue Jurue.
 Blondin (F.), dir. de la succursale de la banque de France, r. des Parmentiers.
 Bollemont (de), juge, rue de la Paix.
 Bouchy (l'abbé), au château de Hombourg, près Saint-Avold (Moselle).
 Bosch (l'abbé), curé à Xivry, canton d'Andun-le-Roman (Moselle).
 Boulangé (G.), ingénieur des ponts et chaussées, rue Jurue.
 Boulanger (E.), avocat, rue des Clercs.
 Bouton, notaire, place Saint-Louis.
 Bouteiller (E. de), ancien capitaine d'artillerie, rue Marchant.
 Box, principal du collège, à Sarreguemines (Moselle).
 Braun, maître de poste, rue du Pont-Saint-Marcel.
 Braux (de), propriétaire, rue de l'Évêché, 22.

 Cailly, avocat, docteur en droit, rue Nexirue.
 Chabert (F.-M.), membre de l'Académie impériale de Metz, rue Mazelle.
 Chartener (Hyp.) propriétaire, rue des Capucins.
 Chassinat, capitaine du génie.
 Chastellux (de), sous-préfet à Saveney (Loire-Inférieure).
 Chaussier (l'abbé), directeur du petit séminaire de Montigny.
 Chenellement (l'abbé), curé à Nouilly (Moselle).
 Chérissey (marquis de), propriétaire, rue de l'Esplanade.
 Cherrier (l'abbé), vicaire de Saint-Eucaire, à Metz.
 Chuine (l'abbé), curé à Louvigny (Moselle).
 Clercx, bibliothécaire de la ville de Metz.
 Clouet (l'abbé), bibliothécaire à Verdun (Meuse).
 Cochard (Léon), rue de Rivoli, 30, à Paris.
 Coëtlosquet (comte du), ancien capitaine de cavalerie, rue du Grand-Cerf.
 Coëtlosquet (vicomte du), propriétaire à Mercy-le-Haut.
 Coëtlosquet (baron du), propriétaire à Mercy-le-Haut.
 Corny (Ol. de), propriétaire, rue de l'Esplanade.
 Couët (de), propriétaire à Haye (Moselle).
 Couderc de Saint-Chamant, receveur général du département de la Moselle,
 rue du Haut-Poirier.
 Cressac (baron Ed. de), propriétaire rue d'Alsfeld.
 Curicque, notaire à Villers-la-Montagne.
 Curicque (l'abbé), curé à Flastroff.

Darras, ancien négociant, rue du Plat-d'Étain.
 Denis, avoué à Sarreguemines (Moselle).
 Desgodins, conseiller à la cour, place de la Comédie.
 Desgoutin, président du tribunal, à Verdun.
 Dommanget, ancien bâtonnier des avocats, rue aux Ours.
 Doucet, colonel en retraite, rue des Prisons-Militaires, 7.
 Dufresne, conseiller de préfecture, rue des Prisons-Militaires.
 Dulong de Rosnay, lieutenant au 8^e de ligne.
 Durand (Anatole), avocat, rue de l'Évêché.
 Durand de Villers, colonel du génie, à Besançon (Doubs).

Émel (l'abbé), curé à Rouhling, près Sarreguemines (Moselle).

Faultrier (Ch. de), capitaine d'artillerie, à Toul.
 Favre de Thierrens, employé à la banque de France, à Reims.
 Follie, capitaine du génie, rue des Clercs, 15.
 Fournier, colonel du génie, à Cherbourg.
 Friry, avocat, à Remiremont.

Gaillard de Collonches, intendant général, rue de la Victoire, 27, à Paris
 Gand (A.), juge suppléant à Thionville.
 Gargan (baron Th. de), maître de forges, rue Nexirue.
 Gargan (Ch. de), maître de forges, rue Nexirue.
 Gault, conseiller municipal, rue Marchant.
 Georges, peintre décorateur, rue Nexirue.
 Gérardin, substitut, rue aux Ours.
 Germain (l'abbé), secrétaire particulier de l'évêché.
 Gilbrin (O.), notaire, place Saint-Louis.
 Gilbrin (l'abbé), chanoine place Saint-Louis.
 Godefroid (R. P.), jésuite à Saint-Clément.
 Goulon (l'abbé), curé à Saint-Ruffine (Moselle).
 Gougeon (G.), adjoint au maire, rue Saint-Vincent.
 Gougeon (J.), conseiller à la cour, rue des Clercs.
 Gouyer, architecte-voyer de la ville, rue Fournirue.
 Guérard (l'abbé), curé à Longuyon (Moselle).
 Guérey, directeur de la poste aux lettres, rue de la Cathédrale.
 Guerquin, avocat, rue du Haut-Poirier.

Hallez d'Arros, ancien secrétaire général de préfecture, rue des Parmentiers.
 Hallez d'Arros (Olivier), étudiant, à Metz.
 Hannoncelles (d'), conseiller à la cour, place Saint-Martin.
 Haro, docteur en médecine, place Saint-Étienne.
 Haro (Auguste), aide-major.
 Henriet, juge au tribunal, rue Nexirue.
 Hauzen (d'), propriétaire au château de Hombourg, près St-Avoid (Moselle).

Humbert (l'abbé), curé à Novéant (Moselle).
 Humbert (G.), professeur agrégé à la Faculté de droit, à Toulouse.
 Hussenot, artiste peintre, rue aux Ours.
 Hussenot (J.), artiste peintre, professeur à l'école Saint-Cyr, à Versailles.

Ismeur, maître jardinier, au Sablon, près Metz.

Jeandel, capitaine d'artillerie, rue de l'Évêché.
 Jaunex, ancien maire de Metz, rue du Haut-Poirier.
 Jacquemin, architecte, rue Fournirue.
 Jolly (Paul), lieutenant du génie, à l'école d'application.
 Jolly (Albert), lieutenant du génie à l'école d'application.
 Jaunex (Léon), ingénieur à Sarreguemines.

Kohler, ancien greffier, rue du Grand-Cerf.

Labastide, ancien inspecteur d'Académie, rue Saint-Clément.
 Lacourt (M. de), ancien maître des requêtes au conseil d'état, r. de l'Évêché.
 Lambert (Éliezer), rabbin, rue de l'Arsenal.
 Lambertye (marquis de), au château de Cons-la-Granville (Moselle).
 Lang (Adolphe), ingénieur aux forges de Hayange (Moselle).
 Lapiere (l'abbé), curé à Oseraillies (Moselle).
 Larchey (L.), de la bibliothèque Mazarine, quai Conti, 33, à Paris.
 Luras (R. P.), jésuite à Saint-Clément.
 Le Clerc de Bussy, sergent-major au 48^e de ligne, à Metz.
 Leclerc, premier avocat général, rue des Prisons-Militaires.
 Ledain (l'abbé), rue Marchant.
 Lejaille, agent voyer en chef de la préfecture.
 Lesecq de Crépy, maire de la ville de Boulay (Moselle).
 Lorette, libraire éditeur, rue du Petit-Paris.
 Loustau, ingénieur civil, rue Saint-Quentin, 23, à Paris.

Maguin (Henry), avocat docteur en droit, rue Saint-Marcel, 40.
 Malherbe (Ad.), bibliothécaire de la ville, rue des Clercs.
 Mardigny (de), ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Bar-le-Duc (Meuse).
 Marchal, juge au tribunal de première instance, rue des Prisons-Militaires.
 Marguerie (le comte Ev. de), rue de l'Évêché.
 Marin (Ch. de), place Saint-Martin.
 Martin (l'abbé), curé de Sainte-Ségolène, rue des Capucins.
 Masson (l'abbé), vicaire général, au grand séminaire, à Metz.
 Matbieu, ancien membre du conseil général, à Preutin (Moselle).
 Maurouard, directeur de la poudrerie impériale à Metz, rue de l'Esplanade.
 Mennessier (Gabr.), colonel à la gendarmerie impériale, avenue Serpenoise.
 Mézières, recteur émérite, rue du Pont-Moreau.
 Michel (Em.), artiste peintre, rue des Prisons-Militaires.

Migette, artiste peintre, rue de la Garde.
 Moncelle (l'abbé), curé à Tiercelet, par Longuyon.
 Muller (l'abbé), curé à Ars (Moselle).

Nessel (de), propriétaire à Haguenau (Bas-Rhin).
 Noël (l'abbé), professeur au grand séminaire, à Metz.

Olry de Labrye, ingénieur des ponts et chaussées, rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 53, à Paris.
 Orban, substitut du procureur impérial, à Rocroy (Ardennes).

Paquet d'Hauteroche, anc. officier supérieur de la marine imp. rue des Clercs.
 Perrin (l'abbé), curé à Ancy (Moselle).
 Pestche, ingénieur des ponts et chaussées, rue Saint-Vincent.
 Pêtre (Ch.), artiste statuaire, rue de l'Évêché.
 Pétry (l'abbé), curé à Schwerdoff (Moselle).
 Pierron, avocat docteur en droit juge suppléant, rue Chaplerue.
 Piquetti, architecte, rempart Serpenoise.
 Poncelet, ancien notaire, rue des Prisons-Militaires.
 Poncelet (l'abbé), aumônier de Sainte-Constance.
 Pougnat, membre du conseil général, à Landroff (Moselle).
 Prost (Auguste), membre de l'académie de Metz, rue du Palais.
 Purnot, avocat, rue du Palais.
 Puymaigre (comte de), propriétaire, place Saint-Martin.
 Puyperoux, conseiller municipal, rue des Clercs.

Racine, architecte, place de Chambre.
 Régnier, docteur, à Vaudreching, près Bouzonville.
 Remy (l'abbé), curé à Lorry-lès-Metz.
 Robert (Ferd. des), rue de l'Évêché, 22.
 Robert (Ad. des), propriétaire, rue de l'Évêché, 22.
 Robert, intendant militaire de la 8^e division, directeur d'administration au ministère de la guerre, rempart Saint-Thiébauld.
 Rousseau-Pallex, imprimeur-éditeur, rue des Clercs.

Sailly (de), chef d'escadron d'artillerie.
 Salmon, conseiller à la cour impériale de Metz, rue Serpenoise.
 Sauer, archiviste à la préfecture.
 Schnabel (l'abbé), curé à Sillegny (Moselle).
 Schneider (l'abbé), curé à Jœuf (Moselle).
 Simon (A.), rue du Haut-Poirier.
 Simon (V.), conseiller à la cour impériale de Metz, rue du Haut-Poirier.
 Simon (Em.), banquier, rue du Heaume.
 Stoffels (Alexis), substitut à Briey.
 Stoffels (Ch.), avocat, rue du Pont-Saint-Marcel.

Straten Ponthoz (le comte de), membre de l'académie, rue Châtaillon, 4.
 Stumpf (R. P.), recteur du collège à Saint-Clément.
 Sturel (Em.), architecte-entrepreneur, rempart Saint-Thiébault.
 Sturel (Syl.), id. rue aux Ours.
 Suby (Ch.), propriétaire, place Saint-Martin.

Terminaux, membre du conseil général, à Verny (Moselle).
 Thiel, ancien inspecteur de l'académie, rue de l'Évêché.
 Thilloz, procureur impérial, à Sarreguemines.
 Thirion, avocat, rue aux Ours.
 Tinseau (V. de), propriétaire, rue Jurue.
 Thomas (l'abbé), secrétaire général à l'évêché.
 Thouvenin (l'abbé), curé à Rémillly (Moselle).
 Toutain, directeur de la succursale de la banque de France, à St-Lô (Manche).
 Tricornot (le baron de), propriétaire au château de Colombey (Moselle).

Vaillant, homme de lettres, rue Chèvremont.
 Vandale (de), propriétaire, rue d'Alliance, à Nancy (Moselle).
 Vandernoot, architecte-ingénieur de la ville.
 Vaulgrenan (de), officier d'ordonnance du duc de Magenta, à Nancy.
 Vellecourt (de) ancien officier d'artillerie, à Blettange (Moselle).
 Véver, bijoutier, rue Fabert.
 Vianson, propriétaire, à Plappeville (Moselle).
 Vion (l'abbé), curé à Failly (Moselle).
 Viville (F. de), propriétaire, rue Mazelle.

Wéber (l'abbé), chanoine de Saint-Denis, à Paris.
 Weyand, agent voyer, à Thionville.



TABLE

des Matières contenues dans le Bulletin de la Société d'archéologie
de la Moselle.

ANNÉE 1863.

Ancienne liturgie.	M. Ch. Abel.	194
Ancy-sur-Moselle.	M. l'abbé Perrin.	211
Antiquités étrusques dans la Moselle.	M. Abel.	31
Antiquités romaines de Corseul.	le R. P. Bach.	140
Antiquités romaines de la Moselle et du Rhin.	M. l'abbé Ledain.	198
Aqueduc de Jouy.	M. V. Simon.	33—200
Bains romains d'Allenx.	M. Lambert.	40
Bénédictins célèbres de Metz.	M. de Bouteiller.	80
Bitche (limites de l'ancien comté de).	M. Coste.	137
Boulet de Sickingen.	M. de Bouteiller.	178
Bousse. Médaille hébraïque.	M. Lambert.	256
— Prieuré des Templiers.	M. Abel.	237
Calmet (souscription au monument de dom).		23
Cathédrale de Metz.	Mgr Donet.	75
César dans la Gaule-Belgique.	M. Ch. Abel.	166
Chênes enfouis.	M. Dommanget.	28
—	M. de Prémoré.	109
—	M. Follie.	28
Citadelle de Metz. Bombarde.	M. de Bouteiller.	2
Compte rendu du trésorier.	M. Berga.	4
Creutzwald. Charte d'Henri de Lorraine.		26
Daspich. Monnaies romaines.		161
Dieux lares.	M. V. Simon.	79
Dunkerque. Congrès archéologique.	M. Maguin.	17
Eglises antiques de la Moselle.	M. Ch. Abel.	113
Email byzantin.	M. Vieillard.	71
Ennery. Inscription.	M. de Bouteiller.	141
Généalogie de la Maison de Lorraine.	M. Ol. Halles-d'Arros.	115
Gorze. (Eglise de).	M. l'abbé Bergmann.	163

Grands-Carmes. Statue de Mercure	29
Haebures des blasons <i>M. de Sailly.</i>	49
Inscription du Hiéraple <i>M. Clerx.</i>	43
Inscriptions de la Chapelle des Evêques	2
Jean de Toulon le comte <i>Van der Straten</i> et <i>M. Prost.</i>	249
Jodocus Sincerus <i>M. Saint-Olive.</i>	25
Landres. Médaille papale	53
Lessey. Monnaies gauloises <i>MM. de Bouteiller</i> et <i>V. Simon.</i>	160
Liturgie ancienne dans la Moselle <i>M. Abel.</i>	53
— <i>M. l'abbé Remy.</i>	182
— <i>M. l'abbé Curique.</i>	186
Longeville-lès-Saint-Avold. Sou d'or mérovingien	2
Lorry-devant-le-Pont. Figurine d'ivoire <i>M. de Tinseau.</i>	29
Lorry-Vigneulles (église de) <i>M. Ch. Abel.</i>	113
Madeleine de Metz <i>M. Ch. Abel.</i>	240
Marange <i>M. Lorette.</i>	72
Margelles en Picardie <i>M. de Bussy.</i>	62
— dans la Moselle <i>M. V. Simon.</i>	62
Mémoires de l'Institut de Liège <i>M. de Bollemont.</i>	84
— <i>M. Dommanget.</i>	219
— des Antiquaires du Rhin <i>M. Lambert.</i>	5
— Société d'archéologie lorraine <i>M. de Tinseau.</i>	118
— de la Société de Montbéliard <i>M. P. Purnot.</i>	214
— — de Picardie <i>M. Kohler.</i>	218
— — des Vosges <i>M. Durand.</i>	222
Meuse (Manuel de la), par M. Jeantin <i>M. Dommanget.</i>	75
Monnaies italiennes <i>M. Ch. Robert.</i>	54
Moyen-Pont à Metz <i>M. Ch. Abel.</i>	214
Musée d'antiquités de M. Morlanne	4
Musée d'Épinal <i>M. de Bouteiller.</i>	328
Norroy-le-Veneur. Lettre de M. le baron Jeanin	199
— Notice de <i>M. Ch. Abel.</i> , ...	201
— Dessin de <i>M. Guerey</i>	210
Oratoire des Templiers de Metz <i>M. V. Simon.</i>	15
— <i>M. A. Prost.</i>	161
Ordres de Chevalerie en Lorraine <i>M. Lang.</i>	46
Orgues anciennes de la Cathédrale <i>M. de Bouteiller.</i>	66
Orientation des églises de la Moselle <i>M. Abel.</i>	248
Origines celtiques de la Moselle <i>Le R. P. Bach.</i>	197
Flappeville (église de) <i>M. de Bouteiller.</i>	114
Promenades archéologiques à Liège <i>M. Dommanget.</i>	55—133
— à Fèves et Norroy-le-Veneur. <i>M. de Bollemont</i>	99
— à Vaux et Rozérieulles <i>M. Guérey.</i>	11
— à Vremy, Ste-Barbe, Vry. <i>M. F. des Robert.</i>	146

Promenades dans la Hesbaye.	M. Dommanget.	254
Prothèse dentaire dans l'antiquité.	M. de Bussy.	58
Port-sur-Seille (procès de).	M. le C^{te} Van der Straten.	21
Porte des Allemands.	M. le colonel Fournier.	211
Répertoire archéologique de la Moselle.		342
Roden. Antiquités.	M. V. Simon.	142
Rozérieulles (Eglise de).	M. l'abbé Poinsignon et M. Ch. Abel.	112
— Monnaies.	M. Ch. Abel.	197
Saint-Louis. (Antiquités de la place).	M. V. Simon.	143
Sainte-Barbe. Inscription.	M. Darras.	182
Sierck (gravure de).	M. l'abbé Curicque.	49
Sillegny (église de).	M. l'abbé Schnabel.	212
Subvention municipale.	M. F. Maréchal.	51
Tabouillot (dem).	M. Dommanget.	114
—	M. Aug. Prost.	115
Thionville. Monnaie d'or de Néron.		71
— Monnaie de Faustine.		161
Tour aux Eats de Metz.	M. Lambert.	15
Vaux.	M. Guéroy.	250
Vierge miraculeuse des Célestins.	M. de Bouteiller.	4
Vin de Pâques.	M. Ch. Abel.	245
Voie romaine à Belle-Croix.	M. Ch. Abel.	197



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE
DE LA MOSELLE

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE
DE LA MOSELLE



SIXIÈME ANNÉE



METZ
TYPOGRAPHIE ROUSSEAU-PALLEZ, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE
RUE DES CLERCS, 14

1866

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE
de la Moselle.

SÉANCE DU 8 JANVIER 1863.

Présidence de M. Victor Simon.

Admission de nouveaux Membres.

La Société, sur la présentation de M. l'abbé Curicque, admet au nombre de ses membres M. l'abbé Krempf, curé de Kirschnaumen.

Correspondance.

M. le comte Van der Straten annonce l'envoi de la seconde partie de son travail sur Jean de Toullon que M. Prost s'est chargé de transmettre à la Société et qui doit être inséré dans nos Mémoires.

M. Chabert adresse à M. le Président une lettre de remerciements pour la visite que M. V. Simon et d'autres membres ont faite à l'église de Queuleu-Plantières, dont la construction est due à l'initiative et aux généreux efforts de notre collègue. Des éloges sont donnés à ce monument dont les moindres accessoires contribuent à l'harmonie de l'ensemble.

M. A. Lang, à la suite d'une visite au tombeau qu'il croit contenir les restes de Pierre-l'Ermite, dans le cimetière de Huy (Belgique), envoie à ce sujet à M. le Président une lettre ainsi conçue :

Il est certaines impressions du passé qui nous frappent dans nos voyages et pour lesquelles nous éprouvons le désir de les communiquer à d'autres, ne serait-ce que pour les mieux graver dans nos propres souvenirs. Mais cette communication ne devient-elle pas un devoir vis à vis de nos confrères, quand nous appartenons à une Société d'archéologie et d'histoire ?

Il y a quelques jours, au milieu d'un parterre de jardin anglais, près de la ville de Huy, j'ai aperçu une statue de moine surmontant un socle rectangulaire sur lequel était écrit : *Dieu le veut*. J'étais en présence du tombeau de Pierre-l'Ermite.

Cet homme, dont la vie-mémorable est décrite par tous les historiens, mais dont la mort est laissée dans l'ombre par la plupart (Moréri, Michaud, etc.), repose sous des dalles de granit, dans le jardin de M. Naudin, négociant à Huy, sur la rive droite de la Meuse. Un sentiment de juste vénération pour la mémoire de l'austère cénobite lui a fait ériger ce monument simple et de bon goût, mais ne rappelant en rien l'idée de la mort et du passé.

A quelques pas d'un château, au bord d'une verte pelouse, une grille enclose une surface dallée, d'un côté rectangulaire, de l'autre semi-circulaire. Au milieu de la première partie s'élève, sur un piédestal de trois mètres de hauteur, la statue de Pierre-l'Ermite, agitant la croix d'une main, et de l'autre excitant son auditoire, auquel sa bouche semble jeter le cri de guerre : *Dieu le veut*. Un double escalier, dans la partie semi-circulaire de l'enclos, conduit à une crypte, en forme de croix latine, où se trouve un tombeau en pierre, sur les quatre faces duquel sont sculptés des bas-reliefs, et au-dessus duquel est la statue du héros couché avec la croix sur la poitrine. Sous ce monument funèbre, on a enterré les ossements des religieux de Neumoutiers¹, et on suppose renfermés avec eux les restes du

¹ Le château de M. Naudin est construit sur l'emplacement du couvent. Une aile seule offre aujourd'hui des traces de son ancienne destination,

vénérable Pierre, qui a fondé le couvent et y a vu le terme de son aventureuse existence.

Telle est la moderne légende dont j'ai dû me contenter, faute de temps pour en approfondir le mystère.

Tout cet ensemble coquet, au bord d'une allée de jardin, ces belles pierres grises artistement taillées, le caractère neuf du monument, la propreté parfaite du dallage et de la grille, propreté qui est le cachet distinctif des habitants de ces contrées, tout cela, je le répète, n'inspire au premier instant ni tristesse, ni mélancolie.

Mais le nom seul, gravé sur la pierre, la pensée que les ossements de Pierre-l'Ermite reposent sous ces dalles, entraînent bientôt l'esprit à un retour philosophique vers le passé.

L'impulsion irrésistible que cet homme a su donner aux masses populaires, en leur montrant un but religieux et héroïque; l'effet immense que son éloquence a produit sur les passions, en inculquant à tous l'ardeur pieuse et guerrière dont il était lui-même animé, doivent être un point de méditations et d'enseignement pour une époque où les pouvoirs constitués ont eu tant à compter avec ces mêmes masses populaires, dont l'enthousiasme mal dirigé a produit les excès politiques les plus épouvantables, et en d'autres instants surexcité par le patriotisme, a su aussi produire les héroïsmes guerriers de 1793 en France, de 1808 en Espagne, de 1812 en Russie, de 1813 en Prusse, etc., etc.

Mais je crois qu'il est temps d'arrêter le cours de mes impressions pour ne pas dépasser les limites de la correspondance.

Je m'excuse, Monsieur le président, d'avoir développé un sujet étranger au cercle de nos habitudes locales; cependant notre pays a écouté en ce temps-là la voix du grand orateur des Croisades, et le moindre privilège que l'on puisse réclamer pour cet homme illustre, c'est d'être le concitoyen de toutes les provinces de la chrétienté.

Recevez, Monsieur le président, etc.

P. S. Le vieux cimetière de Huy contient la tombe du général Duhesme, blessé à Waterloo, mort de ses blessures le 20 juin 1815 à Genappe. Le nouveau cimetière contient plusieurs tombes de la famille de Ficquelmont, illustre en Lorraine, et à laquelle appartenait le célèbre général autrichien de ce nom, né à Dieuze, mort à Vienne en 1837.

M. l'abbé Curicque envoie à la Société la lettre suivante :

J'ai l'honneur de vous annoncer un nouvel aspirant à notre Société, M. l'abbé Krempf, curé de Kirchnaumen, que je vous prie de vouloir faire agréer par notre Bureau.

Vous êtes aussi prié de me renseigner sur la possibilité de trouver place dans nos publications à une bulle inédite, je crois, d'Eugène IV, en date de Florence, des calendes d'octobre 1442, par laquelle ce pape érige le monastère de Marienbourg, près Sierck, en collégiale de neuf chanoines séculiers. Cette bulle vous serait envoyée en latin, conformément à l'original, mais précédée d'une notice historique sur le monastère de Marienflos et d'un résumé de la teneur de cet écrit dont copie collationnée m'a été envoyée par l'archiviste de Coblenz.

Si ma nouvelle église m'en laisse le loisir, je pense offrir vers l'été à notre Société une notion historique sur *Jacques de Sierck*, archevêque de Trèves, de 1439 à 1456.

Distribution des médailles.

Les membres de la Société ont lieu de regretter l'absence de M. le Préfet et de Mgr l'Évêque de Metz. Sa Grandeur a daigné s'excuser par une lettre adressée à M. le Président. Ce dernier, prenant la parole, s'exprime en ces termes :

Lorsque le christianisme vint éclairer le monde il imprima à l'art une expression non moins grande que celle des temps qui l'avait précédé ; mais la beauté chrétienne ne pouvait être la beauté païenne ; les types religieux de l'antiquité ne devaient avoir rien de commun avec ceux du culte catholique.

On vit d'abord construire des basiliques que l'on décora de peintures, de mosaïques, de marbres et de tout ce que l'on offrait de plus riche. Puis les artistes s'ingénierent à produire des monuments dont le style particulier varia avec les siècles ; c'est ainsi qu'ils passèrent au style byzantin, puis au style ogival, lesquels subirent diverses modifications, et c'est sous l'empire de ce dernier style que l'on vit ériger ces magnifiques cathédrales qui nous étonnent par leur élévation, par leurs ornements et par les nombreuses statues qui les décorent.

L'influence de ces grandes œuvres se fit longtemps sentir parmi les générations qui suivirent; aussi vit-on ériger même dans nos campagnes des églises d'une très grande pureté de style. Mais dans les siècles derniers les bonnes traditions se perdirent, le style ogival s'abâtardit, puis on l'abandonna et on construisit dans nos villes et dans nos campagnes des églises qui, la plupart, étaient sans art et sans goût, ou au moins étaient trop peu en rapport avec les pensées religieuses qu'elles devaient inspirer. On mit alors bien peu en pratique ce principe que toute l'architecture et l'ornementation d'une église depuis le pavage jusqu'aux fenêtres, depuis les objets indispensables jusqu'aux meubles, en apparence les plus indifférents, doit présenter un cachet à part ¹.

Mais heureusement depuis quelques années nous avons vu se révéler une grande révolution artistique dont les promoteurs dans notre pays furent MM. Gautier et Deny: pour se convaincre de cette assertion il suffit d'examiner les monuments qui ont été construits par ces hommes de si regrettable mémoire.

Bientôt, messieurs, cette influence agit sur l'esprit des membres du clergé, qui s'inspirant aussi dans les congrès archéologiques par les divers ouvrages publiés notamment par M. de Caumont et par les judicieuses observations auxquelles ils se livrèrent eux-mêmes, recherchèrent ce qu'il convenait de faire pour rendre aux églises confiées à leurs soins toute la dignité désirable.

Les ecclésiastiques qui, dans notre département, se sont le plus distingués par la restauration et l'ornementation des églises confiées à leurs soins et que la Société a jugés dignes d'obtenir une médaille d'argent, sont M. l'abbé Périn,¹ curé d'Ancy-sur-Moselle, qui, un des premiers, rendit à son église son style primitif et par là même rendit au culte toute sa dignité;

M. l'abbé Schnabel, curé de Sillegny, qui, après avoir passé des années à enlever le badigeon qui cachait les peintures dont les murs de son église étaient couverts, fit restaurer ces peintures sous sa direction intelligente;

M. l'abbé Poinsignon, curé de Rozérieulles, qui, après s'être inspiré des conseils de notre Société archéologique, donna à son église si intéressante un cachet du style le plus correct.

¹ *Traité de la réparation des églises*, par Raymond Bordeaux, p. 24.

La Société, qui fait un appel à tous les talents, a pensé qu'elle devait aussi récompenser un autre genre de mérite. M. le colonel Fournier, lorsqu'il était chef du génie à Metz, conçut le projet de restaurer la porte des Allemands et de rendre à ce vieux château-fort, témoin du siège de Metz par Charles-Quint, son caractère primitif et monumental. Il restaura aussi, avec le même goût et les mêmes connaissances, la tour dite des Pucelles, située près du Moyen-Pont à Metz. Une médaille d'argent devait donc être aussi décernée à M. le colonel Fournier, que ses nouvelles fonctions ont, à notre grand regret, séparé de nous.

Nous n'en dirons pas davantage dans la crainte d'empiéter sur le rapport de M. le Secrétaire perpétuel de notre Société.

Messieurs, la Société, en décernant des récompenses à des ecclésiastiques, a voulu aussi encourager le clergé à reconquérir la position artistique à laquelle il peut prétendre, en se pénétrant du sentiment du beau et en faisant l'application de ses connaissances pour le culte qui plus il a de dignité plus il inspire de sentiments religieux. Nous terminons en exprimant le vœu que les récompenses qui vont être décernées encouragent toutes les personnes qui cultivent les arts et que bientôt la Société soit appelée à récompenser dignement d'autres talents et d'autres travaux.

M. le Secrétaire perpétuel relit, en revenant sur ses conclusions, un rapport lu par lui à la dernière séance où il rappelait les différents titres des lauréats aux récompenses qui leur sont accordées.¹

M. l'abbé Perrin ainsi que M. l'abbé Poinsignon reçoivent des mains de M. le Président la médaille qui leur est décernée. M. Schnabel s'est excusé sur son absence. Au nom de M. Fournier, M. Th. Poncelet reçoit des mains de M. Dommanget, vice-président, la médaille décernée à son gendre.

¹ Le Secrétaire perpétuel rectifie ici une erreur qu'il a commise dans ce rapport au sujet des intentions manifestées par M. Chabert pour la distribution des médailles données par lui. Ce n'est pas exclusivement aux membres du clergé que le donateur destinait ces médailles. Le concours, dans sa pensée, et ainsi que l'a également décidé la commission, devait avoir un caractère général.

Communications.

Lecture est faite d'un Noël messin du dix-huitième siècle offert par M. Terminaux. Ce Noël offre de l'intérêt au point de vue topographique et au point de vue des mœurs du temps. Il recevrait la publicité du *Bulletin* s'il n'était pas extrait d'un ouvrage imprimé à Metz et dédié à Mgr de Coislin.

M. Darras fait passer sous les yeux des membres un fac-simile d'inscription découverte par lui sur une plaque en étain provenant, à ce qu'il croit, d'un tombeau du dix-septième siècle.

ARNOLDUS. COMES. IN. MANDERSCHEIT. ET.
 BLANCKENHEIM. LIB. BARO. IN. IUNCHRODT.
 DAUN. ET. ERP. ETC. ETC.
 ET. ÆTATIS....

La parole est donnée à M. l'abbé Goulon qui fait part de la découverte qu'il a faite sur un mamelon de la vallée de Mance, d'une tour en ruines, de pans de murs, d'une citerne et d'un amas considérable de scories de fer. N'y aurait-il pas lieu de croire, ou bien à l'existence d'une forge permanente, comme le supposent quelques habitants d'Ars, ou du moins à l'installation passagère de forgerons ambulants tels qu'on en rencontre en Catalogne?

M. le Président fait observer qu'on a retrouvé des traces de cette industrie dans plusieurs localités de notre département. M. Jacquot, ingénieur des mines, y a constaté des amas considérables de scories de fer, entre autres à Gorcy. M. le vicomte de Fréhaut a découvert également aux environs d'Arry des traces de mines exploitées. A Sorbey, certains lieux portent des noms qui rappelleraient des destinations du genre dont nous parlons, tels que le champ de la *Grillerie* et le pré de la *Minc*. M. V. Simon y a vu une gueuse de fonte qui fut exhumée du sol.

M. Abel ajoute que M. Jacquot a dit que les débris de

forges de la Crusne semblent remonter aux temps antiques, parce que les scories que l'on y rencontre conservent encore une telle richesse de fer que l'on ne peut croire qu'au moyen âge notre industrie opérait sur des gisements pareils.

Quant aux ruines découvertes sur le plateau de la vallée de Mance, sont-ce bien les débris-d'anciennes forges? Il est permis d'en douter. Était-ce un prieuré? M. Abel croit l'hypothèse plausible, car il constate qu'au quatorzième siècle existait, près d'Ars, un prieuré dépendant de l'abbaye de la Chalade dont on ne trouve plus de traces aujourd'hui et qui ne peut pas se confondre avec le prieuré de Mance dépendant de l'abbaye de Sainte-Croix. Quoiqu'il en soit, il serait à désirer que de nouveaux faits vinssent s'ajouter à la découverte de M. l'abbé Goulon, qui est très importante au point de vue de l'histoire, encore à faire, de la métallurgie de notre pays.

M. le Président exprime le vœu qu'une enquête soit faite sur ces localités.

M. le Président signale à l'attention des membres l'existence d'une colonne antique en marbre vert, dans le jardin attenant à la maison de M. Mittel, rue des Allemands. M. de Bouteiller fait observer à ce sujet qu'il a remarqué devant le château d'Hauconcourt une colonne de granit de 70 centimètres de diamètre qui fut découverte au Sablon et qui, par une transformation malheureuse, sert maintenant, toute mutilée, de rouleau propre à la culture.

M. V. Simon, à propos des médailles pieuses mises sous les yeux de la Société par M. Lambert, lit la note qui suit :

M. Lambert, dans la dernière séance de la Société, a parlé d'une médaille avec inscriptions hébraïques représentant d'un côté un vase et de l'autre un palmier. Cette citation me rappela que je possède dans mon cabinet un cliché en étain avec inscriptions hébraïques représentant d'un côté un vase formé de deux cônes opposés et surmonté d'une flamme; de l'autre côté on voit un rameau ou un épi. Je possède aussi une médaille en argent en-

tourée d'un cercle avec bélière. Cette médaille, sur laquelle on lit aussi deux inscriptions hébraïques, représente également d'un côté un vase différent du premier et avec deux anses, et de l'autre un rameau ou épi. Une flamme sort du vase.

Jaubert, dans son *Traité de la science des médailles*, tome II, page 304, nous enseigne que ces médailles furent frappées dans des temps modernes, pour abuser de la crédulité de certaines personnes à qui l'on faisait croire que ces pièces étaient des monnaies hébraïques, des sicles que Juda reçut des juifs lorsqu'il vendit Jésus-Christ. Suivant lui la légende de ces médailles est uniforme pour toutes ces prétendues monnaies grandes ou petites. D'un côté on lit *Schequel Israel* (le sicle d'Israël), de l'autre *Jerouschalaim haquedoscha* (Jérusalem la sainte). Le type n'est pas toujours le même; néanmoins c'est d'un côté une branche d'arbre éployé que l'on appelle verge d'Aron, de l'autre un vase à brûler des parfums dont on voit sortir la fumée.

A l'occasion de ces prétendus sicles, qu'il me soit permis de citer d'autres médailles. Agrippa, dans sa *Philosophie occulte*, livre III, chapitre XI, qui a pour titre: *des noms de Dieu et de leur puissance et vertu*, donne le dessin d'une médaille magique offrant sur son droit et sur son revers des inscriptions hébraïques. Au livre II chapitre XIII, cet auteur donne aussi le dessin d'une médaille triangulaire avec des caractères hébraïques.

Enfin, Depping, dans son ouvrage intitulé *les Juifs dans le moyen âge* (deuxième époque, chapitre II, page 121), nous apprend qu'à Orléans on a trouvé dans des tombeaux de juifs une médaille d'argent portant des signes cabalistiques et des noms d'anges. C'était probablement, dit-il, l'amulette à laquelle s'attachaient les espérances du juif enseveli dans ce lieu. On en a trouvé de semblables dans d'autres contrées de l'Europe. J'ai pensé, messieurs, qu'il n'était pas hors de propos de citer ces médailles. Je termine cette notice en mettant sous vos yeux une véritable monnaie juive attribuée à Simon, roi des juifs; on y lit des inscriptions hébraïques et d'un côté on voit un vase avec anses duquel il sort une flamme et de l'autre un pampre de vigne.

M. de Bouteiller donne lecture d'une lettre de notre confrère M. Lambert sur le même sujet :

Avant de rédiger la note que vous m'avez fait l'honneur de me

demander, j'ai tenu à recueillir des indications précises sur la découverte d'une médaille hébraïque faite à Bousse. J'y ai joint, selon votre désir, quelques aperçus sur les deux sortes d'écritures employées dans la langue hébraïque.

Cette médaille a été trouvée dans une des deux sépultures que les travaux de restauration de l'église de Bousse ont mises à jour, et qu'un mur de pierres semble avoir séparées d'une ancienne construction. Cette médaille, en argent doré, est une imitation des anciens sicles hébreux (tétradrachmes). Sur la face figure un palmier avec la légende hébraïque : *Jérusalem la sainte* ; au revers est un vase en forme de coupe et sans anses, avec ces mots : *sicle d'Israël*. La présence de cette pièce dans une des sépultures de Bousse trouverait peut-être son explication dans une tradition locale, d'après laquelle s'élevait autrefois sur le même emplacement une maison des Templiers.

Une médaille qui existe à la bibliothèque présente les mêmes types et les mêmes légendes. Elle me paraît identique à celle de Bousse. Il serait curieux de connaître la provenance exacte de la médaille déposée à la bibliothèque ; on y trouverait peut-être quelques indications sur la valeur de la trouvaille faite à Bousse, quant à son origine.

Pour reconnaître que ces deux médailles ne sont point des monnaies hébraïques authentiques, il suffit de constater que les légendes sont gravées en caractères dits *carrés*. Les véritables médailles portent toutes des caractères dits *samaritains*¹.

Ceci demande une explication.

On connaît deux sortes d'écritures hébraïques : l'une dite *carrée* ou *assyrienne* ; c'est la seule en usage aujourd'hui, la seule que l'on retrouve dans tous les livres, dans tous les manuscrits hébreux ; l'autre dite *samaritaine* ; elle n'est employée que par les

¹ J'ai reconnu dans la collection de M. l'abbé Ledain, à Louvigny, une petite monnaie hébraïque en bronze, que je crois authentique. Je ne l'ai eue que quelques instants entre les mains et n'ai pu déchiffrer sur-le-champ la légende samaritaine. Mais cette médaille me paraît très digne d'attention. Si mes souvenirs ne me trompent pas, elle porte un type que M. de Saulcy (*Numismatique judaïque*) désigne sous le nom de *temple tétrastyle*. Or, ce type n'existe que sur des médailles d'argent. L'exemplaire de M. l'abbé Ledain serait donc unique et inédit.

Samaritains de Naplousè; c'est celle que portent les monnaies hébraïques; c'est aussi celle qui se rapproche le plus des lettres phéniciennes.

Cette dernière écriture passe généralement pour très ancienne. Mais rien n'est plus incertain que l'origine des caractères carrés, dits assyriens. Ils datent certainement d'avant l'ère chrétienne. Le *yôta*, que l'Évangile représente comme la plus petite lettre, est le *yod* de l'écriture carrée, qui n'est presque qu'un point, ou plutôt qui affecte la forme d'une virgule (,). Il est également reconnu qu'à l'époque des Machabées, celle où ont été frappées les monnaies hébraïques en caractères samaritains, on se servait, pour les usages religieux, des caractères carrés. Aussi est-il plusieurs auteurs qui admettent l'antiquité des deux écritures, coëxistantes, l'une à titre d'écriture hiératique, l'autre comme écriture démotique, à peu près comme chez les Égyptiens.

D'autres croient que l'écriture assyrienne ou carrée a été importée en Judée par Esdras, au retour de la captivité de Babylone. On prétend fortifier cette assertion par le fait qu'il a été découvert à Palmyre des inscriptions dont les caractères se rapprochent de notre hébreu carré avec une forme plus cursive. Il est vrai que ces inscriptions sont postérieures à l'ère chrétienne, et qu'on n'a trouvé dans tout l'Orient aucune autre écriture qui eût quelque rapport avec l'hébreu; de sorte qu'on peut dire sans invraisemblance que les inscriptions de Palmyre, en Syrie, ont emprunté les lettres de la Judée.

Je ne voudrais point prendre parti dans une discussion qui divise de très-bons esprits. Mais je ne puis m'empêcher de noter quelques remarques qui jetteront peut-être quelque jour, ou du moins qui ouvriront quelques vues nouvelles sur la question.

La dénomination de caractères *assyriens*, donnée par les plus anciens auteurs juifs à notre écriture carrée, a quelque sens. Or, les caractères de la *langue assyrienne*, ceux de l'écriture des Assyriens eux-mêmes, sont ceux que l'on désigne sous le nom de *cunéiformes*. Voici comme s'exprime M. Léon Vaïsse, dans l'*Encyclopédie moderne* de M. Firmin Didot, art. cunéiformes : « On a » donné le nom de *cunéiformes* (en forme de coin) ou de *cludi-* » *formes* (en forme de clou), à des caractères d'écriture dont » l'usage, comme l'attestent les monuments, fut répandu autrefois » dans une grande partie de l'Asie, mais sur l'origine et la valeur

» desquels toutes les traditions de l'Orient sont également muettes.
 » La figure d'un coin ou d'un clou, et plus exactement celle d'un
 » fer de flèche, forme, avec celle d'un angle, d'un chevron ou
 » peut-être d'un arc, l'élément générateur de cette écriture. Diver-
 » sement groupés et combinés, ces deux signes forment un sys-
 » tème de caractères essentiellement phonographiques, et dans
 » lequel on chercherait en vain à retrouver, comme dans les sys-
 » tèmes des Egyptiens et des Chinois, les traces d'une de ces
 » écritures figuratives, premier résultat des efforts de l'intelligence
 » humaine pour donner à l'expression de la pensée une forme
 » visible et permanente. »

Les inscriptions cunéiformes remontent à la plus haute antiquité. Or, ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'hébreu carré de même peut retrouver ses éléments dans un clou ou crochet et une tête de clou : ce sont les lettres *vav* et *yod*. Remarquons que le mot *vav* en hébreu signifie clou ou crochet. Observons encore que ces deux lettres, quoique consonnes, comme toutes les lettres hébraïques, sont les seules qui fassent quelquefois l'office de voyelles. En effet, ceux qui ont un peu l'habitude de l'hébreu recomposeront aisément toutes les lettres avec ces deux seuls éléments ו et י. On pourra mieux le constater encore dans l'écriture employée pour les parchemins du Pentateuque, où l'on s'attache davantage aux formes antiques. Ainsi le *Cheth*, qui s'écrit ainsi dans les livres ח, au lieu du trait supérieur horizontal, présente dans les manuscrits cette forme du chevron des caractères cunéiformes 𐤃.

En manière de conclusion, je ne veux constater qu'un fait : il n'y a pas identité entre les caractères cunéiformes et hébreux, mais les procédés de formation sont les mêmes, les éléments générateurs sont semblables. Comme les deux langues, toutes deux sémitiques, des Assyriens et des Hébreux, parties d'une origine commune, ont eu un développement parallèle sans se confondre; ainsi les deux écritures, quoique très différentes dans leur forme actuelle, peuvent remonter l'une et l'autre à une haute antiquité et être parties du même point.

Un signe d'antiquité pour ces deux écritures, c'est l'emploi presque exclusif des lignes droites. Des traits horizontaux ou verticaux, peu d'obliques et pas de courbes, si ce n'est en hébreu carré pour trois lettres qui, sans une légère inflexion, seraient



DIFFÉRENTES ÉPOQUES.

eurs | ʒ ʒ ʒ

≡ ʒ ≡ ʒ ≡ ʒ ≡ ʒ

ʒ ʒ

מ נ פ ש ת

I II P Σ

J O P R S

ʒ ʒ ʒ ʒ ʒ

*hébraïques ne correspondent ni entre elles,
et allemandes ou gothiques.*

CARACTÈRES D'ÉCRITURE

Eléments

Cunéiformes d'après
M. Léon Vaïsse



Eléments généraux

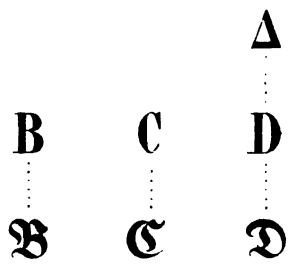
Hébreu carré



Grec

Latin et français

Allemand



Je dois faire observer que les lettres cunéiformes ne sont pas les mêmes que les lettres grecques.

complètement identiques à trois autres caractères du même alphabet : voilà des indices qui ont leur valeur.

Il est facile de remarquer que toutes les écritures primitives, du moins les écritures phonétiques, ont procédé de la même façon. On a commencé par de simples lignes droites juxtaposées ou superposées, mais sans contact, comme dans les inscriptions cunéiformes. Par le progrès des temps, les traits se sont rapprochés, se sont fondus, ont formé des caractères homogènes et simples, comme dans l'hébreu carré. Plus tard, les formes se sont arrondies, contournées, enchevêtrées : le Σ grec est devenu S ; le Γ s'est changé en G ; le Δ en D ; l'écriture cursive a complètement dénaturé les signes primitifs des alphabets : l'allemand ou gothique a surchargé d'ornements les lettres latines. On peut ainsi suivre, à travers les âges, la filiation de ces écritures antiques que les monuments présentent dans leur forme élémentaire.

Plus les signes d'écriture sont simples, plus est-on donc en droit de conclure à leur ancienneté. Sans rien préjuger sur l'origine de l'hébreu carré, je tiens à y faire reconnaître ces indices d'un âge reculé, et la justification, par les formes matérielles comme par la dénomination de ce genre de caractères d'une certaine parenté entre les écritures hébraïque et assyrienne, parenté déjà constatée entre les idiomes eux-mêmes.

C'en est peut-être trop à propos d'une innocente médaille. Vous voudrez bien, je vous prie, Monsieur, excuser la longueur de cette notice et n'en prendre que ce que vous croirez utile pour l'éclaircissement des détails relatifs à la médaille de Bousso.

M. Lambert annonce la lecture d'un travail de M. Schmidt, officier prussien, sur les voies romaines en dehors des limites de notre département.

M. F. des Robert, chargé, dans la dernière séance, d'un rapport sur la Société littéraire de Lyon ; s'en acquitte en ces termes :

La Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle est fière d'être en rapport d'échanges avec la Société littéraire de Lyon. C'est pour cela, Messieurs, que vous m'avez chargé d'un rapport sur ses publications et ses mémoires.

Le premier volume confié à mon examen commence par une notice historique sur la Société par M. Bélin, secrétaire-adjoint. Il nous initie à la formation, en 1807, chez le père de ce Ballanche qui devait plus tard devenir un académicien célèbre, puis nous explique les causes des différentes transformations de la Société qui, grâce au zèle de ses membres, survécut aux secousses politiques qui l'ébranlèrent à de fréquents intervalles.

Je n'entrerai pas dans le détail des règlements successifs que l'on nous met sous les yeux. J'y remarque quelques articles que l'on tint à maintenir, tels que la distribution de jetons de présence, l'obligation d'une lecture imposée à tout récipiendaire sous forme de tribut, et enfin l'exclusion des membres qui auraient manqué aux séances de l'année : autant de conditions propres à stimuler le zèle des sociétaires. Puis vient la liste de tous les membres depuis la fondation jusqu'à nos jours. On y lit des noms bien connus, tels que ceux de Ballanche, Bonnerie, Boissieu, de Chantelauze, Ozanam, de la Prade et de tant d'autres. En regard de ces noms sont inscrits les différents travaux qu'ils rappellent, et la liste en est longue.

A la suite de cette nomenclature, j'ai lu avec intérêt un éloge de Monsieur Servan de Sugny, magistrat et poète distingué, auteur de la *Muse ottomane* et d'autres ouvrages remarquables, mort en 1860.

Hâtons-nous d'arriver au compte rendu des travaux de l'année 1857-58, par le secrétaire de la Société. Nous n'esquisserons que légèrement ce rapport intéressant, il est vrai, mais où le genre d'études auxquelles nous nous livrons trouverait peu d'analogie. Ce n'est, du reste, qu'un dénombrement rapide des œuvres produites par les littérateurs lyonnais. Aussi ne vous parlerai-je d'abord, comme étant d'un intérêt particulier à notre ville, que de la découverte faite à Lyon, par M. Péricaud, dans les papiers de Brossette, ami et annotateur bien connu de Boileau, d'une épître datée de 1703 et adressée au grand satirique par une des gloires de notre Parlement, le conseiller Besset de la Chapelle-Milon, neveu, par sa mère, de Despréaux. Je regrette de ne pouvoir vous lire jusqu'au bout cette œuvre remarquable d'un homme qui fut presque notre concitoyen, mais la vigueur un peu brutale qu'il emploie à frapper les journalistes de Trévoux qui avaient critiqué son oncle me fait un devoir d'en passer une partie sous silence. L'élève, dont le talent égale presque celui du maître, en exagère les qualités, et voulant

montrer trop de véhémence, rappelle malheureusement l'animosité des passions religieuses et littéraires de son temps.

Son épître commence par ces vers qui suffiront pour vous faire juger de sa manière :

Oui, ranime, il est temps, ta satirique audace,
Reprends ton Juvénal et relis ton Horace,
Toi, qui t'armant toujours contre les froids auteurs,
Aux Pradon, aux Perrault fis sentir tes fureurs,
Et qui sur les Cotin, pour divertir la ville,
A grands flots répandais tes bons mots et ta bile.
Tu souffres aujourd'hui qu'au milieu de Trévoux
Un censeur à ta gloire ose porter des coups,
Et que, de tes écrits épluchant chaque page,
Il attaque, Boileau, ton plus parfait ouvrage.

Qu'il me soit permis de transcrire ici quelques mots biographiques consacrés à l'irascible conseiller par M. Michel dans sa *Biographie du Parlement de Metz* :

« Besset (Henri) 2^e du nom, écuyer, seigneur de la Chapelle-Milon, né le 10 août 1669, était fils d'Henri Besset, contrôleur général des bâtiments du roi. Sa mère, Charlotte Dongois, était la nièce maternelle de Boileau Despréaux et la sœur du célèbre Dangois, greffier en chef du Parlement de Paris. Henri Besset de la Chapelle-Milon, après avoir été avocat au Parlement de Paris et premier commis de M. Philipeaux, et fils de M. de Pontchartrain, contrôleur-général des finances, fut reçu conseiller des requêtes du Parlement de Metz, le 1^{er} septembre 1698. Il obtint, après de longs services, le titre de conseiller honoraire, devint ensuite secrétaire du conseil de la marine. Il mourut, universellement regretté, le 19 avril 1748.

Armes : D'azur à un chevron d'argent, accompagné de trois étoiles, à un chef d'argent abaissé. »

Voici encore une découverte importante faite par M. de Valloûx au palais des beaux-arts de Lyon.

C'est celle du *Bestiaire*, poème didactique, composé au treizième siècle par Guillaume, clerc de Normandie :

« Le *Bestiaire* ne touche à la poésie que par l'idée générale et la mesure rythmique ; on y chercherait en vain de l'inspiration et du sentiment, et son œuvre justifie pleinement le jugement porté

sur cette époque par un archéologue distingué, M. de Puymaigre. Au moyen âge, la poésie était partout, excepté chez les poètes, du moins en France. Guillaume, dans son préambule, nous apprend qu'il a commencé son *Bestiaire* sous le règne de Jean-sans-Terre, et dans la malheureuse année 1208, où le pape Innocent fulmina contre l'Angleterre une sentence d'interdiction, châtement terrible pour les populations simples qui ne connaissaient d'autres délassements à leurs rudes labeurs que les cérémonies de l'Église, et d'autre consolation à leurs maux que l'espoir d'un monde meilleur. Et ce supplice moral était d'autant moins mérité par les peuples ravalés et avilis, qu'ils étaient bien moins complices que victimes dans ces querelles féodales entre seigneurs et prélats. Guillaume, témoin de ces rigueurs du pouvoir spirituel, a le courage d'écrire que l'interdit ne lui plaît pas et il ajoute : « La tricherie règne à Rome comme à Londres. » Il se contente, du reste, de cette courte appréciation de faits scandaleux, et il préfère, dit-il, entreprendre un livre sur la nature et les mœurs des bêtes, et de cette étude il tire une leçon allégorique propre à rappeler ses lecteurs à la pratique des vertus civiles et religieuses. Guillaume termine son ouvrage par des traits généraux de satire. — « Il n'y a pas un homme, dit-il, même parmi les vilains, qui ne soit faux et voleur, si plein de vices et de corruptions que sa durée est une merveille. » Gardons-nous de prendre à la lettre ces qualifications exagérées et grossières, fait observer M. de Valloux en terminant ; mais il est bon de les relever, de les rassembler et de les mettre en balance avec les louanges tant prodiguées de notre temps aux croyances et aux mœurs de ces époques, où les passions étaient les mêmes, sinon pires qu'aujourd'hui. »

Je regrette de ne pouvoir ajouter à ce curieux échantillon de la poésie du moyen âge quelques spécimens des vers parfois heureux des poètes lyonnais modernes. La pléiade en est nombreuse et M. Saint-Olive en est un des plus féconds et plus spirituels.

Les inspirations poétiques des auteurs lyonnais sont suivies d'une dissertation de M. Martin-Daussigny sur une caricature de la crucifixion du Christ, découverte à Rome et publiée par la *Revue du Lyonnais* (oct. 1857), avec une notice de l'abbé Le Roux.

« Ce n'est pas, du reste, sur la description et sur l'interprétation de la légende que M. Martin-Daussigny a voulu insister ; mais sur quelques points secondaires dont il n'avait pas été tenu compte

précédemment. Ainsi l'existence secrète du crucifix chez les chrétiens du troisième siècle, serait, selon lui, établie par la caricature dont le P. Garaccia a relevé le fac-simile. Ainsi la tunique à longues manches, d'origine orientale, rappellerait l'origine orientale de la religion du Christ; enfin, en donnant à la figure étendue sur la croix un costume rappelant celui des valets de comédie, et qu'il a eu soin d'écourter afin d'augmenter le ridicule, en laissant sur le bas du dos du crucifix qui est vu par derrière, l'auteur de la caricature accusait l'intention d'ajouter un outrage de plus envers la victime dont la monstrueuse figure à tête d'onagre était censée parodier les traits. »

Telle est l'analyse faite par M. Bélin de la curieuse dissertation de M. Martin-Daussigny; malheureusement je n'ai pas eu sous les yeux le travail du savant antiquaire. Le point historique auquel il touche est des plus importants et aurait mérité de notre part un examen attentif.

Quittons les hautes régions scientifiques et saluons en passant un écrivain humoriste qui est presque un de nos compatriotes, M. de Jacob de la Cottière, membre correspondant de la Société de Lyon.

L'auteur de *Munsters et Montagnes* lit un travail intitulé: *L'usine de Styring-Wendel*. Il transporte les Lyonnais au centre de notre département, et leur décrit l'établissement éminemment philanthropique de M. de Wendel.

Dans les travaux de l'année académique 1858-59, je n'ai pu rien découvrir ayant un rapport immédiat avec la spécialité de notre compagnie, si ce n'est le titre d'une analyse des procédés de M. Vergnaud-Romagnési, d'Orléans, pour reproduire avec économie et fidélité l'empreinte, la forme et le volume des médailles, monnaies et jetons. Il est à regretter que le rapporteur ne nous en donne que le titre, leur application promettant de nous être d'un grand secours dans nos investigations.

Nous arrivons maintenant au rapport académique de 1859-60, prononcé cette fois par le président, M. le marquis de Bausset-Rochefort. J'y lis les titres de différents travaux récompensés par le ministère, tels que deux monographies de M. Rossignol, l'une sur l'oppidum des Celtes, l'autre sur le bailliage de Dijon; *Clément V et Philippe le Bel* de M. Rabanis, enfin de M. Martin-Daussigny différentes recherches concernant le Lyonnais.

En examinant les *Mémoires* de la Société littéraire de Lyon, j'y trouve une description tout à fait nouvelle des peintures du Campo-Santo, à Pise, par M. Martin-Daussigny; puis des souvenirs de Bélisaire à Rome par M. Saint-Olive qui a reconstitué sur les lieux mêmes les incidents du siège mémorable qu'il décrit, des *Essais sur les vases murrhins*, du même auteur, une *Étude historique sur la première prédication de l'Évangile en France*, par M. de Bausset; enfin une biographie d'Ange Politien; contemporain et ami de Pic de la Mirandole, d'après Héeren, par M. Chastel.

Pour ne pas fatiguer votre attention je ne vous parlerai que de deux de ces études, à mon regret, je l'avoue, toutes m'ayant paru fort intéressantes.

Je ne vous dirai point avec M. Saint-Olive ce qu'il entend par vases murrhins. S'il m'en souvient, une voix plus autorisée que la mienne vous a déjà parlé de la monographie savante de notre correspondant. Je remarquerai seulement qu'elle est un modèle frappant du résultat auquel peut conduire, au point de vue scientifique, une déduction habilement amenée des auteurs anciens. M. Saint-Olive consulte avec une patience rare les principaux auteurs de la décadence, et discutant chacun de leurs termes et les comparant l'un à l'autre, il arrive, tout en faisant croître de plus en plus notre intérêt et sans nous faire remarquer le labeur pénible de ses recherches, à une description aussi complète que possible de ces vases dont il ne reste aucun échantillon et dont il n'a retrouvé qu'un débris informe. Disons encore quelques mots d'une étude de haute importance sur la *Première prédication de l'Évangile en France*, par M. le marquis de Bausset-Rochefort.

Rejetant la légende et le témoignage des miracles, l'auteur, malgré sa foi éclairée, ne recherche la vérité qu'à l'aide des monuments et de la tradition.

Les monuments historiques inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine et sur les autres apôtres de la Provence, publiés par M. l'abbé Faillon, en même temps que la vie de sainte Madeleine et de sainte Marthe, par Raban-Maur, manuscrit du neuvième ou huitième siècle découvert à la bibliothèque d'Oxford par le même auteur, viennent démentir d'une manière éclatante les assertions erronnées de Launois. Par le fait même de ces témoignages irrécusables de l'apostolat en Provence de Marie-Madeleine, Marthe, Maximin et Trophime, les prétendues discordances de Grégoire de

Tours et de Septime-Sévère tombent à faux ; certains passages de ces historiens ordinairement obscurs et quelque peu altérés viennent au contraire corroborer l'opinion de l'auteur. Du reste, ne rencontre-t-on pas partout les profondes racines du christianisme sur le sol méridional à partir du onzième siècle, et pour répondre à une dernière objection, il suffit de lire les textes évangéliques cités par M. de Bausset pour conclure avec lui à la distinction évidente de Madeleine la précheresse avec Marie-Madeleine, sœur de Marthe ? Je tenais à vous faire remarquer la profonde érudition du petit-neveu de Bossuet, frappé que j'étais de l'extrême concordance du monument élevé par ses mains à la gloire de l'Eglise de Provence avec celui élevé, il y a quelques années, à la gloire de la nôtre par M. l'abbé Chaussier ¹.

Maintenant que ma tâche est finie, Messieurs, permettez-moi de remarquer avec bonheur cette noble émulation pour la science et les lettres qui anime la province et qui fait de chaque ville une satellite gravitant autour d'une planète commune, Paris, le centre intellectuel de la France. Livrez-vous donc avec ardeur à l'étude de notre histoire et de nos monuments. Si modestes que puissent paraître nos travaux, chacun a son importance, et de même que chaque pierre taillée par un ouvrier isolé n'en contribue pas moins à l'édification d'un palais, de même de la synthèse de toutes nos recherches sortira peut-être un jour quelque monument gigantesque propre à rendre faciles les études de nos descendants, tout en faisant la gloire de notre siècle.

A l'occasion d'anneaux antiques et de rouelles découvertes près de Boviollles, vallée de l'Ornain, M. Victor Simon, qui est possesseur de ces objets antiques, cite une notice publiée par M. le comte Hyppolite de Widranges, ayant pour titre : *Des anneaux et des rouelles antiques, monnaies des Gaulois*. Ce travail très intéressant fait connaître des localités où l'on a trouvé des anneaux en fer, en plomb et en bronze et des rouelles en or, en argent, en bronze et

¹ *De l'origine apostolique de l'Eglise de Metz* ; Paris, V. Dideron, 1847.

en plomb, et il en donne la description. Plusieurs de ces anneaux et de ces rouelles avaient de grandes dimensions; la plus grande avait un diamètre de 68 millimètres, elle pesait 54 grammes. Des rouelles représentées sur des monnaies gauloises et un passage des *Commentaires de César*, qui fait connaître que les Bretons employèrent des anneaux de fer comme monnaies, autorisent à penser que les anneaux et les rouelles décrites dans la notice précitée durent aussi être employées comme monnaies. M. Victor Simon termine en citant deux notices publiées sur les rouelles, l'une par notre confrère M. Dufresne, l'autre par lui-même.

M. de Bouteiller reprend la lecture du *Voyage de M. l'abbé Ledain, sur les bords du Rhin, de la Sarre et de la Moselle*.
La séance est levée à cinq heures.

Dons offerts à la Société.

Représentation d'Hercule terrassant les géants, par M. Bretagne. (Rapporteur : M. de Bussy.)

Tablettes liégeoises, par M. d'Otreppe de Bouvette. (Rapporteur : M. Dommanget.)

Pour le Secrétaire adjoint, absent,

F. DES ROBERT.



SÉANCE DU 12 FÉVRIER 1863.

Présidence de M. Victor Simon.

Admission de nouveaux membres.

Le bureau a admis comme membres de la Société :

MM. de Musiel, au château de Thorn (cercle de Sarrebourg).
Demoget, architecte de la ville.
Henri de Rugy, sous-lieut. au 6^e hussards, à Moulins.
Gaston de Faultrier, avocat à Metz.

En l'absence de M. Anatole Durand, secrétaire-adjoint,
M. Fernand des Robert est chargé provisoirement de le
remplacer.

M. Berga, trésorier, rend compte des recettes et des
dépenses pendant l'exercice 1862. Ce compte s'établit ainsi :

RECETTES.

D'après le compte rendu le 9 janvier 1862, l'avoir	
était de	518 f.05
Reçu cotisations de 1861.	96 »
id. de 1862.	1008 »
Reçu subvention de l'État	300 »
id. de la ville	300 »
Reçu de la vente de 11 diplômes à 1 fr.	44 »
id. de 15 mémoires à 2 fr. 50.	37 50
Total de l'avoir. . .	2270 55

DÉPENSES.

Payé à M. Bellevoye, graveur.	4	»
à M. V. Hervez, brocheur.	7	»
Souscription à la médaille de M. de Caumont.	10	»
Payé pour timbre du mandat de la subvention de la ville	»	35
Payé à M. l'abbé La Bouille, souscription pour le monument de dom Calmet.	25	»
Payé à M. Étienne, lithographe	48	»
id.	20	»
Note de M. Mathieu, pour envoi de circulaires.	25	30
Payé à M. Bellevoye, graveur	27	75
à M. Rousseau, imprimeur.	1595	»
à M. Petitmangin, sculpteur	75	»
à M. Étienne, lithographe.	15	»
Prix de 8 médailles avec boîtes.	80	»
Affranchissements et autres dépenses.	84	35
Appointements de l'agent.	100	»
id. du copiste	40	»
Total des dépenses . . .	2153	75
Excédant en caisse au 12 janvier 1863 . . .	116	80

Correspondance.

M. le comte d'Héricourt annonce à M. le Président qu'il va publier un *Annuaire des Sociétés savantes*, françaises et étrangères, et demande à cette occasion divers renseignements concernant notre Société.

La Société décide qu'on satisfera aux désirs de M. d'Héricourt.

M. Anatole Durand, qui malgré son absence momentanée de Metz ne laisse pas que de s'occuper de notre Société, signale à notre attention l'*Histoire des Carolingiens*, par MM. Warnkœnig et Gerard, Bruxelles, 1862, 2 vol. in-8°,

mémoire couronné à la suite d'un concours spécial. Cet ouvrage, qui a le mérite d'offrir l'exposé et la discussion des systèmes fort différents qui se sont produits tant en France qu'à l'étranger sur les points les plus saillants de notre histoire à cette époque, acquiert pour nous un degré d'intérêt plus marqué à cause des rapports qui existent entre la glorieuse famille de saint Arnould et le pays que nous habitons.

L'une des questions qui ont été traitées avec autant de critique que d'érudition est celle de l'ascendance de ce duc austrasien auquel les généalogistes, non contents de l'indiquer comme la tige des rois de la seconde race, ont voulu lui imposer une filiation qui le ferait descendre d'Ansbert et de Blithilde, fille d'un roi mérovingien, et rattacher ainsi la seconde race à la première, de même qu'à une époque plus rapprochée de nous on a voulu faire passer les ducs de Guise comme descendant, par les mâles, de Charlemagne. Le but évident des auteurs qui fabriquent ces généalogies avant ou après l'élévation sur le trône des princes qu'ils affectionnent, est de légitimer une famille dans l'opinion des peuples. Or, MM. Warnkœnig et Gerard ont prouvé, jusqu'à l'évidence, que le passage du manuscrit de l'abbaye de Saint-Martin, écrit au huitième siècle, augmenté au siècle suivant, sur lequel les partisans de ce système s'appuient, ne concorde pas avec les renseignements qui sont fournis par Grégoire de Tours, l'un des contemporains des faits que nous rappelons. Toutefois il n'y aurait peut-être pas lieu d'insister sur ce point après la savante dissertation des Bénédictins, auteurs de l'histoire de Metz, si d'une part ce système erroné ne courait risque d'être reproduit dans des ouvrages qui se publient dans notre pays, et si d'autre part MM. Warnkœnig et Gerard n'avaient indiqué la cause de cette erreur, ce qui est toujours curieux, en montrant que le surnom de Bogisus ou Bodegisus, qui est appliqué à Saint-Arnould, n'est autre que celui d'un grand

d'Austrasie dont la famille, descendant d'un duc de la Lotharingie et d'une fille du roi de France, disent les chroniques, s'éteignit à cette époque. Qu'il y ait anachronisme dans la substitution du mot Lotharingie au mot Austrasie, il importe peu; mais, ce qui est très probable, c'est qu'en confondant ces deux personnages, entre lesquels il existait des rapports d'amitié mais non de parenté, on aura voulu souder en quelque sorte une famille qui s'élevait à une famille tombée, et prolonger au profit de la première une illustration qui avait fait son terme.

M. le Président rappelle que le congrès des délégués des Sociétés savantes se tiendra à Paris le 18 mars, sous la présidence de M. de Caumont.

La Société délègue MM. A. Prost, A. Durand et F. des Robert, si, comme cela paraît probable, ces messieurs sont alors à Paris, pour la représenter à cette réunion.

Communications.

En compulsant les observations séculaires de P. Ferry, M. Aug. Prost a rencontré un document qu'il a chargé M. Abel de communiquer à la *Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle*, pensant qu'il mettra sur la voie de l'auteur de l'élégant portail gothique qui décore l'entrée de l'hôpital Saint-Nicolas.

Ce document est ainsi conçu :

L'an mil iiij^e iiii et xiii la vegille de feste S^t Luc on mois d'octobre les maistres et frères de l'ospital S^t Nicollay on neuf bourg, c'est assavoir S. Francois le Gournayx, S. Jean Papperel, S. Nicolle Remiat et S. Regnalt le Gournays le jeune, tous quatre amans et

¹ Cartulaire de l'hôpital Saint-Nicolas, fol. 87 — Observations séculaires. Quinzième siècle. Atour 14.

eschavins pour et ad cause et comme maistres dudit hospital d'une part

Et M^{re} *Clausse de Ranconval* le masson d'autre part;

Ourent appointment et merchies emsamble tel que lesdits maistres pour ledit Hospital ont retenus et receu ledit M^{re} Clausse pour estre semtens demorant, mangeant et buuant, couchant et leuant ondit hospital pour avoir et pourter ledit M^{re} Clausse aultres offices et commission ondit hospital et ce tout ceu en quoy lesdits M^{re} qui que le soient, le volront employer pour ledit Hospitaui en toutes choses licites et honestes selon son estat sans estre convers; Parmey la somme de xij lb de Metsins qui seront paiees chacun an par le cellerier et recepveur dudit hospital qui que le soit.

M. Abel fait remarquer en ces termes l'importance de la découverte de M. Prost :

« Les principaux monuments créés au quinzième siècle dans Metz, sont dus à des architectes originaires du village de Ranconval (Ranguevaux) près de Morlange ¹. Bégin, dans sa *Biographie de la Moselle*, IV, 29, ne s'occupe que d'Henry de Renconvaulx qu'il indique à tort comme l'auteur de la flèche de la cathédrale, le confondant avec Hannès, son fils. M. Chabert ² a donné une notice sur ces deux de Ranconval, mais il a omis de nous parler de deux autres membres de la même famille qui sont indiqués dans un marché ³ conclu le 28 avril 1455, entre Mathisse et Clausse de Ranconval, tous deux massons, et les frères de l'Observance, pour construire leur église par devers les murs de Metz, à raison de 15 gros messins la toise, tant plein que vuide. Le curé de Saint-Georges fournit 360 tumerées de pierre.

¹ Le cartulaire de Saint-Pierremont mentionne un Huclins de Ranconval en 1252.

² *Revue d'Austrasie*, 1883.

³ *Observat. sécul.* de P. Ferry, XV, 678.

Dans un essai ¹ sur l'église Saint-Eucaire, M. Abel a déjà fait connaître un document resté ignoré qui nous apprend ² que le 30 avril 1474 :

Ly sire Philippe d'Ex chlr, li sire Pierre le Gronaix l'eschevin, Burthemin Bourceau, et Jean Collignon escheuins de St Euckaire ont marchandé comme eschevins à *Clausse de Ranconval* le masson q. maint près des *freres Baudes* de faire les deux portails en ladite église et autres ouvrages, l'un tout neuf à la partie vers le *Tillet* l'autre vers la *rue Mabilie* et fournir toutes les estoifes et devait avoir pour tout xlv lb dont il avait desjà receu xv et les autres xxx devait-il recepvoir adès affait qu'il l'aurait d'icceluy fait.

D'après le document indiqué par M. Prost, il est permis de supposer que le talent montré par Clause de Ranconval dans la construction des portails de l'église Saint-Eucaire, avait engagé les administrateurs de l'hôpital Saint-Nicolas à offrir un gîte à cet architecte, à la condition de faire tout ce qui concernait son état. Or, comme il y entra en 1493 et que le portail porte la date de 1514 et présente une analogie avec le portail de Saint-Eucaire vers le *Tillet*, on peut dire que Clause de Ranconval est l'auteur du portail de Saint-Nicolas, fait complètement ignoré jusqu'à ce jour. Ce malheureux artiste, mort à l'hôpital, fut le dernier de sa race.»

M. Abel lit la notice suivante sur un architecte messin du treizième siècle :

Puisque l'on est en train de retrouver les noms des anciens architectes qui ont doté Metz de ses monuments gothiques, je crois devoir communiquer à la Société une petite découverte qui mettra peut-être sur la voie d'une plus grande. Un procès soutenu par la cité de Metz, et dont les documens sont entièrement inédits, fait connaître qu'en 1294 vivait à Metz un artiste de Troyes appelé

¹ *Courrier de la Moselle*, 1880.

² Manuscrit de Lahière, p. 842.

Jehannet le maçon, et qu'il était surtout protégé par un des plus riches bourgeois de la cité, nommé Mathieu Looys. Il l'avait sans doute appelé à Metz pour bâtir son *hostieux* qui était, en 1294, une des belles constructions de la cité. Malheureusement nous ignorons où se trouvait cet hôtel des Looys. Nous savons seulement qu'en 1241 Thierry Looys, maître-échevin, était du paraige d'Outre-Seille et que différents membres de cette famille vécurent jusqu'au quinzième siècle, faisant partie du paraige de Jurue.

Il ne s'agit donc que de retrouver cet hôtel des Looys et on aurait ainsi un spécimen authentique du style architectural usité en 1294.

Peut-être serait-on amené par analogie à reconnaître la main de *Jehannet li maçons de Troyes* dans quelques parties de notre cathédrale. Le chœur de l'ancienne église de Notre-Dame de la Ronde, d'après M. du Coëtlosquet, appartient au treizième siècle : et plusieurs archéologues attribuent à la même époque la partie de la cathédrale comprise entre le transept et les deux tours.

C'est sous l'épiscopat de Jacques de Lorraine, de 1239 à 1261, que se manifeste à Metz une impulsion remarquable dans l'art de bâtir. L'évêque élevait des forteresses, fondait des collégiales, les bourgeois dotaient des couvents et les moines bâtissaient des églises. Lorsque *Jehannet le maçon de Troyes* était à Metz, c'était le valeureux Bouchard d'Avesnes qui occupait le siège épiscopal.

M. Clerx fait observer qu'on attribue à *Jehannet le maçon* l'église de la Madeleine, à Troyes, et que les vitraux de la cathédrale de cette ville présentent une analogie frappante avec ceux de la cathédrale de Metz.

M. Clerx promet, du reste, à la prière de M. V. Simon, une note détaillée à ce sujet.

M. de Bouteiller émet le vœu que la Société prenne l'initiative d'une copie scrupuleuse des *Observations séculaire de Paul Ferry*, manuscrit unique, appartenant à la bibliothèque municipale. Il fait valoir l'intérêt immense que présente cet ouvrage précieux, la finesse de l'écriture qui ne le rend accessible aux travailleurs qu'après un assez pénible apprentissage et surtout la perte irréparable pour la science qui résulterait de sa destruction accidentelle.

M. Abel ajoute qu'il lui semble que cette copie devrait s'effectuer par feuilles séparées; Paul Ferry ayant composé pour lui seul son manuscrit, écrivait dans des cahiers, siècle par siècle. C'est pourquoi les extraits sont recueillis, pour ainsi dire, au courant de la plume. Si Ferry, cependant, ne songea à mettre aucune suite dans ses dates, il composa, à la fin de son travail, une table des matières, plus une autre table qui commente la première, ce qui est un sujet de confusion pour ceux qui n'en ont pas la clef.

Il serait très utile de prier quelques membres de la Société de classer la copie de cette œuvre gigantesque où se trouve en substance toute l'histoire de Metz.

M. le Président résume la question et propose de faire copier P. Ferry suivant un ordre méthodique.

La Société donne son approbation et charge M. de Bouteiller de prendre des renseignements sur le prix approximatif auquel reviendra la copie dont il est question. Dans le cas où il serait possible, avec l'aide de la ville, de donner une suite à cette idée, sa réalisation aurait lieu sous la direction et la surveillance d'une commission composée de MM. Prost, Clercx, Abel et de Bouteiller.

M. V. Simon appelle l'attention des membres présents sur les terrains en construction, appartenant à M. Geisler, au coin de la rue Sainte-Glossinde. On dit que les fouilles qui y sont faites ont déjà donné quelques résultats.

Entre Longeville et Moulips, dans un endroit de la Moselle où d'anciens chênes se trouvaient enfouis, il a été découvert une épée en bronze, de 87 centimètres de longueur, dont la lame en forme de *langue de carpe* est couverte d'une patine magnifique. M. Simon exprime le désir de la voir figurer dans les collections de la ville. M. le Secrétaire, ayant été la visiter avec M. Robert, croit devoir annoncer que le possesseur lui a fait espérer qu'il en ferait don à la ville dans un temps plus ou moins éloigné.

M. de Bouteiller donne lecture d'une notice historique et archéologique sur la commune d'Ennery. Il donne quelques indications sur l'histoire militaire du château d'Ennery, demeure féodale possédée successivement par les *Heu* depuis Thiébault de Heu (1315) jusqu'à Elisabeth de Heu, baronne d'Eltz (1560), puis par différents seigneurs parmi lesquels se remarquent le marquis d'Audiffret, chargé d'affaires de France en Lorraine; le célèbre numismate Michelet d'Ennery, et le conseiller Potier d'Ennery, dont les héritiers en étaient encore maîtres au commencement de ce siècle. Il étudie en détail plusieurs monuments qui donnent un réel intérêt à ce village, tels que : l'église, du quinzième siècle, dont le chœur et le transept présentent des beautés remarquables, et particulièrement des vitraux admirablement conservés dont la plus grande partie peut être attribuée à notre grand verrier de la cathédrale, Valentin Bousch; une jolie chapelle connue sous le nom de la *Belle Croix* et qui porte, avec l'écusson des Heu, la date 1462; le château dont les dispositions défensives sont encore parfaitement intelligibles; et enfin l'enceinte crénelée et flanquée de tours qui entourait le village et dont il reste quelques parties intactes. La Société décide que cette notice paraîtra dans ses *Mémoires*.

M. de Bouteiller annonce que M. de Couët de Lorry, dont un des ancêtres a possédé Ennery, a réuni de son côté plusieurs pièces d'un grand intérêt sur l'histoire de cette commune et les a fait précéder d'une notice dans laquelle se trouvent de précieux renseignements.

M. de Couët veut bien faire hommage à la Société de ce recueil, qui prendra une place importante dans nos archives. M. le Président lui exprime tous les remerciements de la Société pour cet acte de bienveillante libéralité.

Ouvrages offerts à la Société.

Mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine, 7 vol. in-8°. (Rapport. M. l'abbé Ledain.)

Mémoires de la Société d'archéologie lorraine, 1862, vol in-8°.

Le Secrétaire-Adjoint par intérim,

F. DES ROBERT.

SÉANCE DU 13 MARS 1863.

Présidence de M. Dommanget.

En l'absence de M. Victor Simon, retenu au palais par ses devoirs de magistrat, M. Dommanget, vice-président, occupe le fauteuil de la présidence.

Correspondance.

Il est donné lecture d'une lettre de S. Exc. M. le ministre de l'instruction publique qui invite la Société à se faire représenter à la distribution solennelle des prix accordés aux Sociétés savantes et aux séances des trois sections du Comité des travaux historiques qui auront lieu du 8 au 11 avril prochain, sous la présidence de Son Excellence.

Nous avons lieu d'espérer que quelques-uns de nos confrères pourront avoir l'honneur d'assister à ces solennités.

Il est donné lecture d'une lettre de M. le comte Van der Straten relative à la publication de son travail sur Jean de Toullon, et à un nouveau travail qu'il a entrepris sur la famille de Norroy et sur les localités qui portent ce nom dans notre pays.

Communications et travaux.

M. de Bouteiller donne l'espérance que notre honorable confrère M. Ch. Robert, qui a quitté notre ville pour se fixer à Paris avec le titre de membre correspondant de l'Institut et de directeur de l'administration au ministère de la guerre, ne dédaignera pas, malgré ses hautes fonctions, de collaborer encore à nos publications. Il donne lecture du passage suivant emprunté à une lettre qu'il a reçue de lui et

qui témoigne de la persistance de ses préoccupations scientifiques :

« Il me semble (voir l'article de M. Abel) que Rémilly »
 » est toujours écrit dans les vieux titres, RVMELIACVM ou
 » ROMELIACVM ; or, tous les deniers que l'on donne à cet
 » ancien domaine de l'abbaye de Saint-Arnould, portent
 » (sauf un exemplaire douteux) RVMELINGIS, RVMILINGIS,
 » RVOMILINGIS, ce qui leur donnerait pour berceau un
 » Rémelange quelconque.

» Ayez l'obligeance de vérifier le fait.

» Ces pièces, d'après les dernières trouvailles, appartiennent à la période comprise entre 1110 et 1136. Elles »
 » sont anonymes et présentent souvent le nom de Metz
 » joint à celui du lieu ; elles pourraient être du chapitre
 » de la cathédrale aussi bien que d'un évêque, mais le
 » chapitre, si j'ai bonne mémoire, n'a monnayé qu'à Sarrebourg. »

M. de Bouteiller dit que la question a été discutée entre M. Abel et lui et qu'il a transmis à M. Robert le résultat de cette discussion. M. Abel est invité par le président à en résumer les éléments. Il dit qu'il est certain que Rémilly n'a jamais porté que les noms de *Rumiliaco* en l'année 841, *Rumiliacum in pago metensi* en 855, *Romilliaco* en 1049 et en 1192 (cartulaires de l'abbaye Saint-Arnould. Cabinet de de M. Chartener. Bibliothèque de Metz); *Rumilly* en 1590 (ch. royale, fief Créhange.) — Ce qui donne de la vraisemblance à l'établissement d'un atelier monétaire à Rémilly, c'est que cette localité a été jusqu'à sa donation, en 841, une dépendance impériale *fiscum nostrum*, comme la dénomme l'empereur Lothaire. Un capitulaire de 805 défendit de frapper monnaie ailleurs que dans les palais impériaux. On connaît près de Metz d'autres localités dont le nom cadre mieux que Rémilly avec la dénomination observée par M. Robert, ce sont *Remelange* près de l'ancien *palatium*

royal de Florange, *Rimeling* canton de Volmunster, portant en 954 le nom de *Rimlinga*, et appelé *Rymelingen* dès 865. (Cartulaire, abbaye d'Hombach, Bavière.)

Au sujet des indications fournies par les monnaies carolingiennes, M. Abel parle de *Champion* que M. Robert a cru reconnaître avec M. de Saulcy dans le lieu désigné par MALLO CAMPIONE (triens d'or au r), + ADELENO MVNTAS). Il ne croit pas, pour sa part, qu'il ait pu y avoir un atelier monétaire dans un château isolé, qui n'a jamais été un centre de population et qui, ruiné par les Messins au quatorzième siècle, montre une tour ronde encore debout et une douve circulaire parfaitement visible; ce lieu, embelli par une plantation d'arbres verts, offre un point de vue très pittoresque, mais peu connu, à cause du peu d'intérêt archéologique présenté par l'ensemble du pays où il se trouve.

Le secrétaire donne lecture de la lettre suivante qui lui a été adressée par notre confrère M. le docteur Regnier, de Vaudreching :

Je m'associe toujours de tout cœur à une association d'hommes dont le but est l'étude du passé et qui apportent chacun leur petit contingent de découvertes. Le temps me manque pour vous entretenir d'une idée que je ne veux que vous indiquer ici, et que vous pourrez, je l'espère, développer dans une de vos réunions, je veux parler d'une carte de la Moselle du temps des Gaules faites par la Société elle-même. Autant la bonne volonté individuelle existe chez chacun des membres, autant ils reculent devant une difficulté d'exécution. Chacun sait, connaît dans son pays, son canton, les lieux où gisent des restes de constructions romaines, par où passent les anciennes voies principales et leur diverticulum, les tumuli, etc. Mais lorsqu'il s'agit d'arriver à un travail d'ensemble, on recule parce que l'on s'effraye de *dresser, dessiner, rassembler une carte*, où la *trouver*, où l'*acheter* même. Si elle existait et que l'on pût y dessiner et indiquer tout ce que chaque localité offre de digne à être consigné, ne voyez-vous pas qu'il ne resterait plus qu'à assembler toutes ces cartes isolées et ainsi reconstituer un travail d'ensemble qui serait une bien belle œuvre. Je voudrais donc voir la

Société d'archéologie prendre l'initiative d'un pareil travail, de constituer comme point central des efforts isolés et faciliter à chacun son travail. Pour cela il faudrait *faire imprimer des cartes* par canton ou dessiner sur une échelle suffisante chaque partie du département, puis prier chaque membre de la Société d'y marquer ce que ses recherches auront découvert d'antiquités, et d'envoyer un mémoire à l'appui de son travail. Il existe bien dans chaque commune un plan d'ensemble du territoire; il ne s'agit que de copier la dernière feuille du plan cadastral. Certes, s'il existait un moyen facile de calque ou de production de ce dessin, on aurait sans grande peine tout ce qu'il faudrait. Réunissez maintenant en un atlas toutes ces cartes avec les indications archéologiques, joignez à cela un mémoire ou description de tout ce qui existe ou a été trouvé, dites-le moi, ne serait-ce pas un beau travail, une œuvre impossible pour un homme isolé, mais belle si elle est exécutée par une société, une association d'hommes qui réunissent leurs forces, leur intelligence, et qui peuvent faire la dépense nécessaire? Je me ferai un plaisir, pour ma part, de contribuer à ce travail, et je ne doute pas que bien d'autres s'y prêteront aussi; mais que l'on me donne les cartes ou copies manuscrites nécessaires.

Comprenez-vous combien alors les excursions archéologiques, dont nos annales nous entretiennent, auront de l'intérêt et du plaisir, et combien ceux qui arriveront après nous trouveront de facilités pour des études ultérieures, des découvertes prévues ou indiquées d'avance?

La Société ne peut que s'associer à la pensée de M. le docteur Regnier dont certainement la réalisation serait féconde, mais cette pensée ne pourrait recevoir de suite sans causer des dépenses qui nous sont interdites par la situation plus que médiocre de nos finances. Il faut donc la réunir, provisoirement, à beaucoup d'autres choses excellentes qu'on ne peut faire sans argent.

M. le commandant Henning, directeur des travaux de l'arsenal d'artillerie et de la citadelle, a écrit à M. le président la lettre suivante au sujet de l'oratoire des Templiers :

Avec le consentement de M. le colonel directeur, j'ai l'honneur

de vous adresser un *extrait* de l'ordre du ministre de la guerre au sujet de l'oratoire :

Paris, 21 février 1863.

Colonel, je vous prévien que conformément à la demande de S. Exc. le ministre d'État et à l'avis ci-joint du comité de l'artillerie, j'ai décidé, à la date de ce jour, que l'oratoire des Templiers sera définitivement maintenu sur son emplacement actuel, à l'arsenal de la citadelle de Metz, nonobstant ses inconvénients et son inutilité pour le service de l'artillerie. Ce bâtiment sera, en conséquence, abandonné comme magasin et continuera à pouvoir être librement visité par les personnes qui vous en feront la demande.

S. Exc. le ministre d'État et la commission des monuments historiques attachant en outre un très grand intérêt à la conservation de l'oratoire comme étant l'un des deux seuls édifices de ce genre existant actuellement en France, je vous envoie, revêtu de mon approbation, le devis que vous m'avez adressé le 27 août 1862, pour la réparation pure et simple, ainsi qu'une autorisation montant à 758 fr. 50 c. pour faire exécuter les travaux par voie d'économie.

Ces travaux consisteront à enlever la couverture en ardoises et à réparer l'ancien dallage formant couverture ; à placer des gouttières en zinc et des tuyaux de descente autour de l'oratoire ; à remplacer par deux grillages en fer les châssis grillagés actuels et qui sont hors de service ; enfin à faire une rigole pavée au pourtour de l'édifice. Si la Société d'archéologie se trouvait en mesure de solder d'autres restaurations de l'oratoire, M. le colonel directeur ne s'y opposerait pas, mais vous auriez l'obligeance de lui en demander l'autorisation en indiquant la nature des restaurations que la Société se propose d'exécuter à ses frais.

Je ne pense pas pouvoir commencer nos travaux de l'oratoire avant le mois de mai, lorsque le pignon du bâtiment sera au-dessus du sol de la place. Vous auriez ainsi le temps de faire une collecte pour la restauration complète de l'oratoire, et je me mettrai bien volontiers à votre disposition si je puis vous être utile à quelque chose dans l'exécution de ces travaux complémentaires..

M. de Bouteiller croit que le moment est venu de renouveler d'une manière plus parfaite la demande qui a été adressée à S. Exc. M. le ministre d'État dans le but d'obtenir une subvention pour la restauration de l'édifice. Ce qui est indispensable pour arriver à ce résultat, c'est de présenter,

à l'appui de la demande, un projet de restauration et un devis exact des dépenses à faire. La commission a bien, l'an passé, indiqué les travaux nécessaires, mais elle ne l'a pas fait sous la forme d'un projet d'architecture, et c'est ce qu'il faut faire maintenant. Il propose que M. Demoget, architecte de la ville, soit adjoint à la commission composée jusqu'ici de MM. Simon, Guerey, Georges et de Bouteiller, et qu'il veuille bien se charger de donner une forme artistique au projet de la commission, lequel serait renvoyé au ministère avec de nouvelles instances. Il rappelle que les travaux demandés consistent, indépendamment de la restauration de la couverture dont se charge l'artillerie, en la réouverture des fenêtres, la restauration des bases et des colonnes, le dégagement de deux travées obstruées et le rétablissement du dallage.

M. le Président appuie cette proposition et la soumet à la Société qui l'a adoptée.

M. Ad. des Robert fait remarquer que le sol, en un certain point de l'oratoire, paraît *sonner creux*. Il demande qu'un sondage soit exécuté sur ce point.

M. le Président donne lecture d'un programme relatif au congrès scientifique qui doit se réunir à Chambéry au mois d'août prochain et auquel nos confrères sont invités à prendre part.

M. de Bouteiller, qui a récemment visité cet admirable pays, dit combien ce congrès doit présenter d'intérêt à tous les points de vue, et s'appuie de l'opinion de M. Aug. Prost pour affirmer qu'il a été remarquablement préparé, grâce surtout aux soins de M. le marquis de Cosba de Beauregard, président de l'académie de Chambéry.

Au sujet du volume du congrès archéologique de Reims qui vient de nous parvenir, M. Abel demande des explications sur un article qu'il voit figurer dans le budget des dépenses sous ce titre :

« Moulages à Metz et Reims. 100 fr. »

Personne parmi nous n'a été avisé de cette décision et il importe de s'en informer sans retard, de manière à ce que cette somme n'en vienne pas à être périmée en restant sans emploi comme il est arrivé de toutes celles qui ont été votées en faveur de notre ville au congrès de 1847.

M. Abel communique la notice suivante sur les derniers descendants de l'illustre sculpteur lorrain *Ligier Richier* :

Plusieurs localités du département de la Meuse montrent avec un légitime orgueil de superbes morceaux de sculptures dus au ciseau d'un artiste éminent. Quel est son nom ? On le sait à peine. Où est-il né ? On ne le sait pas nettement. Où et quand est-il mort ? On ne le sait pas du tout. Ce sculpteur se nomme Ligier Richier ; d'autres lui donnent pour prénom Michier ou Hugues. Cette incertitude tient à ce que les historiens ne s'occupaient jadis que d'esquisser la biographie des princes et de leurs courtisans. Aujourd'hui on a compris que les grands hommes d'un pays ne sont pas seulement à la cour ou à l'armée. Aussi ce sera une des gloires de notre époque d'avoir réuni en faisceau quantité de renseignements épars qui ont permis de composer la biographie des artistes, des littérateurs et des industriels célèbres. Ainsi on s'est ingénié de cette façon à reconstituer la vie artistique de Ligier Richier. Un auteur lorrain, Chevrier, affirme que cet inagier est né dans la petite ville de Saint-Mihiel, le 4 avril 1506. Dom Calmet le fait naître, au contraire, à Dagonville, village situé sur l'Aire, à trois heures de marche de Commercy.

En 1523 on trouve Richier sculptant un retable dans le chœur de l'église d'Hattonchâtel. Il n'aurait eu que dix-huit ans quand il composa ces scènes émouvantes du *Portement de la Croix*, du *Calvaire* et de l'*Ensevelissement de Jésus*.

En 1532, Richier, tailleur d'images, travaillait à Saint-Mihiel, quand vint en Lorraine M. de Chatouru, voyageant pour chercher des sculpteurs et un architecte qui voulussent entreprendre la reconstruction de l'église Saint-Nicolas de Troyes, récemment incendiée. Richier alla, en 1533, à Nancy, faire en terre cuite des bas-reliefs représentant le duc de Lorraine et la duchesse. Les registres de la maltôte de Saint-Mihiel nous apprennent qu'en 1536 Richier était propriétaire en cette ville d'une maison située dans la

rué *Haute des Fossés* où l'on peut encore visiter un plafond assez curieux.

Richier devint un bourgeois influent de la localité, puisqu'en 1543 il était nommé par ses concitoyens un des quatre syndics de Saint-Mihiel. En 1547 il sculptait le tombeau de Philippe de Gueldres, qu'on admire encore dans la chapelle ronde de Nancy. En 1554 il était à Bar occupé de la décoration de la collégiale de Saint-Maxe, et Montaigne se rendant aux eaux de Plombières causa avec cet artiste qui devait laisser comme trace de son séjour à Bar le fameux squelette en marbre blanc et les deux larrons en bois, objets que l'on peut admirer dans l'église Saint-Pierre de Bar. En 1559, Richier, de retour à Saint-Mihiel, organisa les travaux de décoration lors de l'entrée dans cette ville du duc Charles III et de Claude, fille d'Henri II, qu'il venait d'épouser.

Nous voyons en 1564 Ligier Richier travailler pour le compte de Jacques de Silly, seigneur de Commercy, et Chevrier nous apprend que Richier mourait à Saint-Mihiel en 1572. Indépendamment des œuvres que nous avons indiquées à leur date de création, Richier laissait notamment : un bas-relief représentant *Jésus-Christ bénissant des enfants* qui est à la bibliothèque impériale de Paris ; un bas-relief reproduisant *l'Histoire de la chaste Suzanne*, et une statue d'enfant, qui se trouvent au musée du Louvre ; une cheminée monumentale transportée à Han, puis enfin une *Vierge de pitié* en bois et le fameux *sépulcre* en pierre dans l'église Saint-Michel de Saint-Mihiel. Ces deux créations ont été dessinées et reproduites, en 1848, dans le *Magasin Pittoresque*, avec un texte explicatif de M. Salmon, conseiller à Metz.

Dans la *Revue des Sociétés savantes* (1861) M. Dauban a publié une excellente monographie sur Richier et son œuvre. Cet écrivain nous apprend que Ligier Richier laissa un fils du nom de Gérard dont, dit-il, on ne connaît pas la descendance. Je suis assez heureux pour fournir ce document qui manquait à la biographie du grand sculpteur lorrain. Dom Calmet écrit que Ligier était venu avec ses parents de Dagonville à Saint-Mihiel embrasser le calvinisme ; ce renseignement semblait contradictoire avec les pieux sujets composés par ce sculpteur, le calvinisme répudiant les images saintes comme un prétexte d'idolâtrie. Voici ce qu'il y a de vrai dans ce récit que le bénédictin tenait d'un descendant de Richier.

Ligier Richier semble avoir laissé deux fils : l'un, Gérard, qui resta à Saint-Mihiel, continuant la profession paternelle ; l'autre, David, qui embrassa le protestantisme ; et nous le voyons, en 1607, à Metz, prêcher avec le titre de ministre.

Gérard eut un fils du nom de Jehan, sculpteur comme lui, mais qui, à la mort de son père, semble avoir ouvert les oreilles aux prédications de son oncle David Richier, et nous trouvons dans le registre des Trois-Ordres du pays messin ¹ cette mention inédite :

12 juin 1607. — Jehan Richier, sculpteur, natif du Barrois, est reçu bourgeois de Metz.

Nous n'avons pas encore pu découvrir les œuvres que l'on pourrait attribuer à ce petit-fils de Ligier Richier. Metz est très-pauvre en sculptures, à en juger par son musée et par ses monuments.

Cependant Jean Richier habita Metz près de dix années, et les actes civils des protestants de Metz ² nous apprennent que :

Le 1^{er} mars 1613, Jean Richier, sculpteur, fils de feu Girard Richier, sculpteur, en son vivant demeurant à Saint-Mihiel, épouse Judith de la Cloche, fille du sieur Claude de la Cloche.

Claude de la Cloche était le chef d'une des premières familles protestantes du pays. Il était ministre du temple de Metz. Abraham de la Cloche, son frère, pasteur à Loisy en 1605, alla officier à Amiens, puis il vint à Metz en 1633 où il fut ministre jusqu'en 1656. Samuel de la Cloche remplit les mêmes fonctions à Châltray, à Ay, à Verneuil, de 1638 à 1658.

Ces exemples devaient agir sur Jehan Richier qui abandonna la sculpture pour la théologie, et en 1643 il était ministre protestant à Bar-sur-Seine. Il passa en Allemagne en 1651 et il s'établissait à Francfort comme ministre, où il mourut en 1695 sans postérité.

Ainsi s'éteignit non catholique le dernier descendant de l'artiste qui doit sa célébrité à l'art avec lequel il a su rendre les scènes de la Passion, et représenter l'image de la douleur surhumaine dans la physionomie du Christ et de la Vierge Marie. Il était bon de

¹ Archives municipales de Metz.

² Archives du tribunal de Metz.

noter cette petite découverte biographique, et on ne pourra plus dire qu'on ne connaît pas la descendance du fameux Ligier Richier.

M. E. Lambert donne lecture du rapport, annoncé dans l'une des dernières séances, sur le Mémoire relatif aux voies romaines du pays rhénan contenu dans le 31^e volume des *Annales de la Société des antiquaires du Rhin*.

Le 31^e volume des *Annales de la Société des Antiquaires du Rhin*, confié à mon examen, est consacré tout entier à un important mémoire sur les voies romaines dans la province rhénane. Ce travail est le fruit de longues et intelligentes recherches d'un officier prussien, aujourd'hui décédé, le lieutenant Schmidt, qui a pris la peine de visiter lui-même tous les lieux décrits dans son mémoire. L'auteur, à vrai dire, n'a laissé que des notes éparses, précieux matériaux d'une monographie complète que la mort ne lui a pas permis de mener à bonne fin. Son frère, autre officier prussien, le major Schmidt de Creuznach, a repris ce travail interrompu en 1846. Il a rassemblé ses papiers, et aidé de quelques zélés antiquaires de la société rhénane il les a coordonnés en un livre, en ayant soin d'y faire entrer le résultat des découvertes faites pendant les quinze dernières années. Tel est l'historique du nouveau volume publié par la Société archéologique de Bonn.

Quelques aperçus généraux, placés en tête de ce mémoire, font connaître l'origine, la direction et le mode de construction des voies romaines, ainsi que les monuments écrits qui peuvent servir de guide à l'archéologie dans ses recherches sur ces voies antiques. Cette première partie offre des détails d'un intérêt général qui en rendent la lecture aussi instructive qu'attrayante, et je m'y arrêterai quelques instants. La seconde partie, consacrée à l'étude de la vicinalité romaine dans la Prusse rhénane, ne nous offrira pas le même intérêt. Toutefois, je ferai exception pour trois voies principales qui venaient se rattacher à Metz. Ici je me permettrai tout simplement de traduire l'auteur allemand : les renseignements utiles apportés par son livre compléteront avec avantage, pour la partie allemande, l'étude entreprise par M. Abel, dans les *Mémoires de la Société* (année 1858), sur les voies romaines qui traversent notre département. L'un et l'autre savants se sont arrêtés à leurs frontières respectives ; le rapprochement de leurs *Mémoires* nous

présentera une étude complète de ces voies romaines, telles qu'elles existaient peut-être au temps d'Auguste, selon les plans de M. Vipsanius Agrippa, le directeur alors des chemins publics dans la Gaule.

L'organisation de ces grandes voies avait un but tout militaire : elles devaient assurer la conquête. Mais tout en facilitant la rapidité des communications, ces voies étaient, selon l'auteur, de véritables remparts qui donnaient toujours aux légions romaines, en pays ennemi, l'avantage de la position. L'auteur a remarqué, en effet, que toutes les voies militaires qu'il a pu examiner présentent une élévation qui est quelquefois de douze pieds au-dessus du sol. Les Romains se préoccupaient d'ailleurs de mettre ces précieuses voies à l'abri des débordements si fréquents des cours d'eau dans des contrées où l'on ne faisait rien pour régler la nature.

Le service de ces voies était entendu d'une manière bien digne de remarque. L'organisation des étapes (*mansiones*) et des relais (*mutationes*) était surtout l'affaire importante.

À de certaines distances s'élevaient, tout le long de la voie, de spacieuses constructions destinées à loger des bêtes de somme et de trait, ainsi que des voitures de transport. Il ne devait pas s'y trouver moins de vingt chevaux. Les hauts employés de l'empire, envoyés en mission spéciale dans les provinces, trouvaient ainsi le moyen d'effectuer rapidement de longs voyages à travers des contrées presque sauvages.

Les étapes étaient situées à une journée de distance les unes des autres, c'est-à-dire, selon le témoignage de Vigèce, de vingt milles en vingt milles. Là encore se retrouvaient de vastes écuries qui abritaient au moins quarante chevaux de selle et de trait, ainsi qu'un certain nombre d'autres animaux servant à l'usage de l'armée. Des magasins amplement approvisionnés tenaient en réserve, pour le soldat, des rations de vivres, des vêtements et même des armes.

La dépense d'entretien de ces étapes et relais était à la charge des provinces jusqu'au règne de Septime-Sévère qui la mit au compte du fisc.

Au dire de ce même Vigèce, les fonctionnaires ou employés du gouvernement envoyés dans les provinces étaient munis d'itinéraires (*itineraria*) écrits et figurés. Sur les itinéraires écrits étaient indiqués les routes, les villes, les camps, les habitations isolées, etc.,

avec leurs distances respectives. Les itinéraires figurés, ou cartes géographiques, faisaient également connaître les noms et les distances des localités; mais à l'aide de petites figures insérées dans le texte, on y distinguait de plus les grandes villes, les forteresses, les colonies, les établissements de bains, etc.; sur ces cartes étaient également représentés les montagnes et les fleuves, et on y retrouvait même des contrées qui n'étaient point comprises dans l'empire romain.

L'*Itinéraire* d'Antonin et la *Table* de Peutinger ne sont pas autre chose que des guides du voyageur, l'un écrit, l'autre figuré, à l'usage des hauts fonctionnaires de l'empire romain. Il est seulement à regretter que les indications données par ces deux documents aient été étrangement altérées dans les copies faites au moyen âge, altérations qui ont surtout porté sur les dénominations et les distances des différentes localités.

L'*Itinéraire* dit d'Antonin ne saurait appartenir, dans son état actuel, à aucun des empereurs romains qui ont porté ce nom, puisqu'il fait mention de villes qui n'existaient point de leur temps. Mais l'auteur conjecture avec assez de raison que l'empereur Antonin-le-Pieux a pu, le premier, mettre en usage ce genre de guide, lequel s'est modifié par suite d'additions successives.

L'*Itinéraire du Guide de Bordeaux à Jérusalem* se rattache à celui d'Antonin; mais il est d'une époque plus récente et offre, de plus que ce dernier, l'indication des relais.

La carte de Peutinger est une copie très fautive due à un moine du treizième siècle. Découverte par le poète Celtes, elle fut offerte à Conrad Peutinger, d'Augsbourg, sous le nom duquel elle nous est parvenue. Cette carte est aujourd'hui déposée à la bibliothèque impériale à Vienne. Elle ne paraît pas devoir remonter plus haut que le règne de Théodose-le-Grand. Malgré ses imperfections, ce document complète fort utilement l'*Itinéraire* d'Antonin. Le volume allemand que j'ai sous les yeux en contient un curieux spécimen.

L'auteur des *Recherches sur les voies romaines dans le pays du Rhin* compte huit voies principales, dont Trèves était la tête de ligne. A ces grandes artères venaient se rattacher des voies secondaires ou latérales.

Les voies romaines qui nous intéressent particulièrement sont les suivantes :

I, De Trèves à Metz par la rive droite de la Moselle.

II. De Trèves à Metz par la rive gauche de la Moselle.

III. De Metz à Mayence.

I. Voie romaine de Trèves à Metz sur la rive droite de la Moselle.

La *Table* de Peutinger indique cette voie romaine, mais avec de si évidentes inexactitudes qu'on aurait peine à retrouver sur le terrain les distances portées sur la carte.

Cette voie suivait la route actuelle de Trèves au pont de Contz (*Contionacum*). Mais ses premières traces n'apparaissent que près de la chapelle Sainte-Marguerite, non loin de Tawern. Au-delà de Tawern, au pied de Flohberg, la voie longe la rive gauche du Dalboch. La voie est dès lors presque toujours visible et dans un bon état de conservation, aussi est-elle encore employée, sur une assez grande étendue, comme chemin de communication. Elle gravit la côte abrupte du Metzenberg, puis se dirige en zig-zags vers la hauteur qui sépare les vallées de Manebach et d'Ousdorf. Une voie latérale s'en détache à la côte de Bilzingen, près de la croix Sainte-Hélène, tandis que la voie principale s'infléchit à gauche du côté de Merzkirchen, localité d'origine romaine, comme l'attestent des tronçons considérables d'anciennes murailles encore existantes et les trouvailles de monnaies, d'armes et d'autres antiquités qui y ont été faites à diverses reprises.

De Merzkirchen la voie romaine prend la direction de l'ancienne route de Perl à Trèves, tourne à gauche vers la hauteur située entre Butzdorf et Oberbucken, traverse la nouvelle route de Perl à Trèves, pénètre dans le bois de Dorg, parcourt, entre Mellendorf et Eff, la plaine marécageuse du Leuckbach. D'Eff, la voie passe à trois cents pas, à l'est, de la chapelle de Tüntingen et se dirige en droite ligne sur Ritzingen (*Ricciacum*). De Ritzingen, au sud, le chemin va toucher le côté oriental de la forêt de Schirmeter, franchit un petit ruisseau, gravit, à l'est de ce ruisseau, une côte à laquelle aboutit, une autre voie venant de Scheuerwald. De là la voie se dirige entre la Moselle et la Sarre, traverse la forêt de Caldenhoven, passe, à l'ouest, tout près de Kalenberg et de Sainte-Marguerite, et se dirige vers le Hockenberg.

A partir de ce point, le *Mémoire* de M. Abel nous donnera des indications beaucoup plus développées. M. Schmidt n'est plus sur son terrain, et nous sommes dans notre département.

II. Voie romaine de Trèves à Metz sur la rive gauche de la Moselle.

Cette voie n'est indiquée que sur l'*Itinéraire* d'Antonin, où elle fait suite à une série de grandes routes qui, partant de Sirmium en Pannonie, passaient par Augsbourg, Strasbourg et Metz pour aboutir à Trèves.

Elle commence au pont de la Moselle, près de Trèves, et l'on en voit quelques traces aux environs des villages d'Euren et de Zewen. A Igel, la voie passe près du beau monument de la famille des Secundus, suit la direction de la route actuelle de Luxembourg et traverse Wasselbillig. A l'ouest de ce lieu, sur la côte de Mertert, la voie se détourne à la droite de la route de Luxembourg; elle devient dès lors visible et se présente, sur une certaine étendue, dans un bon état de conservation. La voie traverse la Sier à deux cents pas environ du pont actuel; puis elle franchit la côte située en face de Munschæker, village qu'elle laisse à sa droite. Elle gravit la côte près de Wecker, tourne à gauche, traverse la route de Grævenmacher à Luxembourg, pénètre dans la forêt de Grævenmacher et laisse le Potaschendorf un peu à la droite et le Spittelhof à quelques centaines de pas à gauche. A un quart de lieue au-delà de Beier elle parcourt une plaine qui aboutit à cette dernière localité, pénètre dans le bois de Beier, passe par les prés de Schüttringen et de Schrassig; elle laisse le Hackenhof à cinq cents pas environ à sa gauche et traverse, à un quart de lieue au sud d'Ëtringen, la route de Luxembourg à Remich; de là elle suit la lisière septentrionale d'un petit bois, près d'une croix de pierre, puis elle franchit la côte abrupte de Medinger. Le village de Medinger reste à quatre cents pas à la droite; la voie monte par la côte située au-delà du village, se détourne un peu à droite, pénètre dans le Bockholz, gravit la côte placée à l'ouest de Dalheim; elle laisse à gauche les ruines d'un camp romain, passe entre les villages d'Assel (*Aspelt*) et Filsdorf, entre Breisch et Haltingen, entre Nieder-Rintchen et Messingen, puis entre Dodenhofen et Breistroff, longe enfin Roussy-le-Bourg et Ober-Part et se dirige vers Doust.

Ici encore nous retrouverons des indications précises sur la suite de la voie romaine dans les *Mémoires* de la Société (année 1858).

III. Voie romaine de Metz au monastère de Werschweiler, et de là, selon toute probabilité, à Mayence, par Warbfontaine et le Hiéruple.

Cette route est celle qu'indique le *Mémoire* de M. Abel comme voie romaine de Metz à Strasbourg. Il paraît régner quelque incertitude sur la direction de cette voie, dont on ne retrouve de traces que sur une étendue de terrain assez limitée.

Le travail précité de M. Abel nous conduit jusqu'au Hiéruple (*Herappel*); suivons, à partir de ce point, notre auteur allemand.

Au Hiéruple, la voie romaine se bifurque. L'embranchement de droite, bien conservé, franchit la côte, laisse Folkingen tout près à sa gauche, passe par Tentelingen et se dirige de là vers Strasbourg. De l'embranchement de gauche il ne reste que peu de traces; cette voie secondaire se dirige vers Morsbach; là elle paraît s'être divisée à son tour en deux autres voies, dont l'une, à gauche, traversait la Sarre au-dessous de Guersweiler et pénétrait dans la forêt de Varus, près de Tholey; l'autre, à droite, suivait la direction de la route actuelle de Forbach jusqu'à la côte de Sarrebruck, se rendait de là à Arnual et passait au pied du Hallberg par les ruines d'un pont romain sur la Sarre. Les gens du pays assurent que les traces de cette voie, aujourd'hui disparue, étaient encore visibles il y a quelques années.

On a découvert, au pied du Hallberg, à l'opposite d'Arnual, un grand nombre de monuments de pierre qui datent du temps des Romains. On retrouve encore fréquemment, en fouillant le sol, des substructions romaines, des monnaies, etc., ce qui a fait croire que ce lieu était l'ancien emplacement de Sarrebruck. La Sarre elle-même renferme de nombreuses pierres de taille de grande dimension provenant du pont qui y existait autrefois; on en a extrait une certaine quantité depuis quelques années pour faciliter la navigation. Ce lieu est encore aujourd'hui désigné par le peuple sous le nom de *An der Heidenbrücke* (le pont des païens).

Il n'existe plus de traces de la voie romaine aux environs du Hallberg; elle ne réapparaît que sur une côte boisée à l'ouest et au sud de la route actuelle de Mayence; de là elle se rend, très bien conservée, au-delà des fermes de Rentrich, Saint-Ingbert, etc., passe par les ruines de l'ancien château-fort de Kirkel et se dirige vers l'ancien monastère de Werschweiler, sur la rive droite de la Bliès, vis-à-vis des fermes de Schwarzenacker.

Sur le plateau de Wörschenweiler s'élevait un fort, première étape probablement placée sur la route du Hiéraptle. On retrouve encore, sous les ruines du monastère, d'importants débris de murailles, des puits, etc. Cette forteresse romaine a dû avoir un grand développement, si l'on en juge par l'étendue du mur de clôture dont les tronçons embrassent la plus grande partie du plateau, et par les fréquentes trouvailles de monnaies et d'armes romaines que l'on fait sur ce terrain. Le cimetière de la garnison se trouvait sur la rive de la Blies, près des fermes de Schwarzenacker.

L'auteur, à partir de ce point, n'a plus retrouvé aucun vestige de la voie romaine; mais il ne s'en croit pas moins fondé à affirmer que cette voie prenait la direction de Mayence, de manière à relier Metz à cette dernière ville.

Telles sont les données que j'ai pu recueillir dans le savant *Mémoire* de M. Schmidt, sur les voies romaines du pays du Rhin dont le prolongement occupe une notable partie de notre département. Quelque aide que soient pour nous des indications qui portent sur des lieux étrangers à la plupart des membres de cette Société, j'ai pensé qu'il y aurait quelque intérêt à faire connaître la suite de ces voies importantes de l'époque romaine, dont on recherche aujourd'hui si avidement et avec tant de raison les moindres vestiges. Les renseignements que j'ai puisés dans le *Mémoire* allemand méritent d'ailleurs d'autant plus de faveur que l'auteur a lui-même parcouru les localités qu'il décrit. Voisins de cette curieuse et riche province rhénane, nous sommes mieux placés que tout autre pour faire connaître aux archéologues français, qui ne l'apprendront peut-être que par nous, les beaux travaux qui se poursuivent de l'autre côté du Rhin.

M. Dommanget lit le rapport suivant sur le volume des tablettes liégeoises soumis à son examen :

Les 37^e et 38^e livraisons des *Tablettes Liégeoises* ne nous apprennent rien qui ne soit relatif à un intérêt exclusivement local. Cependant j'y trouve des considérations dont nous pouvons faire notre profit et qu'il est opportun, selon moi, de communiquer à la Société d'archéologie de la Moselle. Il s'agit de l'importance que doit avoir pour l'étude des arts et de l'histoire un emplacement

propre au dépôt et au classement des objets pouvant intéresser la science et par cela même exciter la curiosité.

« Je proclame, dit l'auteur des *Tablettes* de janvier 1863, p. 37, qu'il n'y a pas moyen d'obtenir de riches collections d'art, si, au préalable, on ne dispose pas d'un local propre à les asseoir avec sûreté, à les classer avec méthode et à les ranger avec goût. Ainsi, voyez comment Namur a réussi depuis que l'intelligente et célèbre Société d'archéologie y a obtenu de superbes galeries où elle a pu exposer le produit abondant de ses fouilles et les dons d'antiquités locales qui ne cessent de lui être prodigués ! Au contraire, à Arlon, à Tongres, à Mons, où des locaux convenables manquent, les dons se retirent, les mains se ferment et les musées essayés restent à l'état latent, embryonnaire. Sortez-vous de la Belgique ? Voyez à Toulouse, à Lyon, etc., les admirables débris des âges, les précieux fragments antiques rangés dans les superbes et vastes galeries d'anciens cloîtres ? Allez à Lille et vous serez émerveillé de la beauté de l'édifice et des curiosités, des richesses, même ethnographiques, qu'il renferme. A Douai, comme à l'hôtel Cluny à Paris, dans le jardin, des fûts de colonnes, des pierres monumentales, etc., ajoutant encore à l'intérêt des collections. Vers le Rhin, à Cologne notamment, les mêmes avantages se montrent et ne laissent rien à désirer.... »

Ceci, Messieurs, nous ramène à ce qui fait depuis longtemps le sujet de nos préoccupations. Nous manquons d'un local convenable pour le musée archéologique dont la conservation et le développement nous sont naturellement confiés. Un vestibule, déjà encombré, ouvert à tous les services et sur la voie publique dont rien ne le sépare, est un lieu incommode à tout le monde, peu sûr pour la conservation des objets d'art qu'il renferme.

L'archéologie n'est pas la seule science qui soit logée à l'étroit : toutes les Sociétés savantes qui se réunissent dans les bâtiments affectés principalement à la bibliothèque de la ville, ont besoin de plus d'espace que l'édifice, dans son état actuel, ne peut leur en procurer.

Mais la ville est propriétaire d'un terrain situé rue de la Bibliothèque, dans le prolongement du pavillon à droite de l'entrée principale et qui s'étend jusqu'au chevet du temple des protestants. Une galerie surélevée d'un étage y serait facilement pratiquée sans nuire à l'hospice de la Maternité dont les bâtiments appartiennent

aussi à la ville. Cette construction, qui ne comporterait pas une très grande dépense, vu la simplicité des travaux intérieurs, strictement nécessaires à la destination des salles, permettrait de donner de l'extension au musée de peinture et au cabinet d'histoire naturelle, en même temps que les monuments d'archéologie, déjà si nombreux et qui peuvent le devenir davantage, sortiraient de la situation gênante et peu digne où nous les voyons aujourd'hui.

Si cette idée, qui fut émise au sein du conseil d'administration et même dans une séance de la Société, prenait de la consistance, ce serait le cas, peut-être, d'autoriser le bureau à se concerter avec les représentants des autres Sociétés ayant comme la nôtre, grâce à la bienveillance de la ville, droit de bourgeoisie en ce lieu, pour former une demande collective à l'administration municipale.

Dans ces conditions, l'établissement d'un musée archéologique devenant possible, on s'occuperait du catalogue dont la publication est réclamée aussi depuis longtemps. J'ai sous les yeux et j'offre de déposer aux archives de la Société un *Mémoire* de L. Devilly, qui porte la date de 1823 et qui pourra concourir à former les éléments de notre livret, à l'égard au moins de quelques articles intéressants : il s'agit de six monuments et d'une lance trouvés, en 1822, sur l'emplacement de l'ancienne citadelle de Metz. L'exemplaire que je représente est accompagné de planches lithographiées par Dupuy.

Après cette digression, il m'en coûterait de rompre brusquement avec les *Tablettes liégeoises* dont j'ai mission de rendre compte ; j'y reviens donc, rappelé par un fait qui a quelque analogie avec ce que la charité, de nos jours, a produit de plus admirable à Metz. La comtesse Isabelle d'Harscamp, née dans une famille obscure, a doté Aix-la-Chapelle, sa ville natale, de quatre établissements de bienfaisance, et fait pour les vieillards pauvres de Namur ce que M. et M^{me} Hollandre ont fondé dans notre ville en faveur de l'enfance délaissée. Les *Tablettes liégeoises* décrivent ce magnifique hospice des vieillards où tout a été prévu et créé avec une sollicitude vraiment filiale, non-seulement pour donner un asile et des aliments à ceux auxquels l'âge avancé rend le travail impossible, mais encore pour éloigner d'eux ou tout au moins adoucir les nombreuses misères que le poids des années apporte à la vieillesse.

L'auteur des *Tablettes* voulant se faire pardonner les quelques pages de son livre, consacrées aux œuvres d'Isabelle d'Harscamp qui n'est morte qu'au commencement du siècle, en 1805, dit avec

bien de la raison qu'il est louable sans doute de se livrer à de laborieuses recherches pour éclaircir les grands traits de l'histoire générale du pays ; pour essayer, par exemple, de dissiper les ténèbres qui couvrent encore, malgré les affirmations contradictoires de quelques archéologues, la tombe d'Ambiorix et le berceau de Charlemagne ; mais qu'il est juste aussi de ne point oublier, comme cela arrive souvent, certaines existences modestes qui ont laissé des traces durables de leurs hautes vertus, de leur abnégation et de leur ardent amour de l'humanité.

La proposition contenue dans le rapport de M. Dommanget et relative à l'augmentation du local consacré aux collections de la ville, est soumise aux délibérations de la Société. Elle est vivement appuyée par M. de Bouteiller, qui fait valoir tout ce que gagne une ville à ne pas éparpiller ses richesses artistiques et scientifiques, et la possibilité qu'aurait Metz de donner un grand intérêt à ses musées en les laissant réunis ensemble dans un local agrandi et dignement orné ; ce groupe, capable de satisfaire la curiosité et d'exciter à un haut degré l'intérêt, laisserait une impression plus profonde dans l'esprit et constituerait enfin un quatrième souvenir à évoquer pour ceux qui visitent Metz, à côté de l'Esplanade, de la cathédrale et de l'arsenal d'artillerie, les trois seules choses dont se souviennent les voyageurs qui sont passés par notre ville. M. de Bouteiller croit qu'il faudrait que la Société, fraternellement unie à la Société d'histoire naturelle, gardienne dévouée des musées de zoologie, de géologie et de minéralogie, fit à la ville une demande appuyée sur un mémoire justificatif et sur un plan complet qui resteraient au moins à titre de renseignements utiles à consulter quand viendrait le moment où il serait possible de donner un culte pratique à cette idée.

M. Abel s'associe à son collègue pour appuyer la proposition. Ce qu'il faut, dit-il, c'est un projet bien homogène et bien soutenu, autour duquel on se groupe de manière à faire cesser l'incertitude provenant de dix idées différentes

qui ont été mises en avant et dont chacune à ses partisans et ses détracteurs. Il montre l'exemple de Nancy et de bien d'autres villes. Nous avons reçu, ajoute-t-il, l'annonce d'un lot d'antiquités du musée Campana. Où les mettra-t-on ? Le corridor est obstrué, la bibliothèque regorge, les salles d'histoire naturelle débordent ; il faut aviser sans retard.

La proposition, mise aux voix, est adoptée par l'unanimité des vingt-neuf membres présents. Il est convenu qu'un projet, établi sur les bases qu'a indiquées M. Dommanget, d'après l'avis unanime du comité, sera rédigé par les soins de M. l'architecte Demoget, et transmis à l'autorité municipale, à titre de vœu, au nom de la Société d'archéologie et, nous n'en devons pas douter, au nom des autres Sociétés que la réalisation de ce vœu intéresse.

M. Viansson fait hommage à la Société d'une collection de trois plans de Metz, l'un gravé, du commencement de ce siècle ; les deux autres lavés, l'un daté de 1679 et l'autre évidemment de la seconde moitié du dernier siècle. Ces deux plans, faits avec beaucoup de soin, portent très clairement le caractère de plans dessinés par des ingénieurs militaires. Les projets de Cormontaigne, pour la défense de Metz, se trouvent en entier dans le troisième. On sait que ce célèbre ingénieur avait compris dans ses plans, entre les doubles couronnes de Belle-Croix et de Moselle, la redoute du Pâté et une foule d'autres ouvrages qui n'ont pas été exécutés, telles que deux redoutes dans le pré Saint-Symphorien, etc.

M. Bellevoye fait hommage à la Société d'une feuille comprenant des modèles de lettres ornées dans le goût du seizième siècle, exécutées par lui d'après d'anciens livres de la bibliothèque de Metz ¹.

¹ C. C. 77.

D. 602. Accipe candidissime lector, Philippi Beroaldi viri doctissimi, 1512.

Nous en donnons quelques échantillons, qui, avec la permission de notre confrère, ornent cette livraison du Bulletin et mettent en relief la bonne exécution de cet élégant travail.

M. de Marguerye présente trois monnaies de cuivre recueillies dans les fouilles de la construction de M. Geisler sur l'avenue Serpenoise. Ces monnaies, qui sont sans valeur numismatique et mal conservées, présentent les types, avec revers communs, de Marc-Aurèle et de Tétricus.

Au sujet des déblais exécutés dans cette maison, M. Abel donne les détails suivants :

« On a creusé sur une assez vaste superficie qu'on savait longeant l'ancienne *voie Scarponaise*, aussi était-il précieux d'étudier les stratifications de terrains pour retrouver, si faire se pouvait, une trace de cette principale artère. Des tranchées, d'une profondeur de neuf mètres, ont mis à jour trois sols bien distincts : à trois mètres on trouva des débris de casemates de l'ancienne citadelle et des bâtisses du douzième siècle avec une ancienne rue se dirigeant vers le jardin de l'Évêché. A sept mètres la couche des débris romains s'accuse nettement avec ses briques vermicellées, ses tuiles à rebords, ses débris d'amphores, de vases en verre et en poterie rouge, et des pyramides tronquées en terre cuite acceptées pour des poids. On en a pesé deux : l'un accusait 500 grammes, l'autre 750. A cette profondeur on remarque que la terre est rougie par le feu et que les pierres sont calcinées. Par l'éparpillement des pierres taillées il semble que cet endroit était peu habité à l'époque romaine, si ce n'est par des métayers.

D. 605. La très élégante Mellisture et très pleignante histoire de très noble et excellentissime roy Percefort, roy de la grande Bretagne, etc., 1531.

D. 664. Chronique Dorose, imprimée à Paris par Michel Lenoir, 1515.

Le R. P. Bach donne communication d'une étude historique et philologique sur les origines celtiques de la ville de Metz, et sur les premiers temps de son occupation par les Romains. Ce travail réuni à celui relatif à Toul, lu dans une des dernières séances, et à celui qui doit avoir Verdun pour objet, paraîtra dans notre volume de *Mémoires*.

M. de Bussey donne lecture du rapport suivant sur la brochure de notre confrère M. Bretagne :

Représentation d'Hercule vainqueur des géants dans le nord-est de la Gaule, tel est le titre d'une brochure imprimée à Nancy en 1862. Ce travail vient d'être envoyé à la Société par son auteur M. Bretagne, et j'ai été chargé d'en rendre compte. J'ai eu à constater une grande érudition et un laconisme excessif, aussi m'a-t-il été difficile de faire une analyse ou un résumé. J'ai cependant essayé.

Plusieurs groupes gallo-romains, découverts depuis quelques années dans la première Belgique et la première Germanie, représentent le même sujet : un cavalier barbu renversant sous son cheval un personnage également barbu, dont chaque jambe est formée d'un serpent. Cinq de ces groupes sont figurés et décrits dans l'ouvrage qui nous occupe ; ils ont été trouvés, savoir :

Le n° 1, dans la forêt de Hommest, sur le territoire des anciens *Tribocci* ; il est en grès vosgien et conservé au musée lorrain de Nancy ;

Le n° 2, à Senon (Meuse), en pierre calcaire du pays, est au musée de Verdun ;

Le n° 3, à Higny (Moselle), a été décrit par M. Victor Simon ; il est conservé à Woippy, chez M. Barthelemy, architecte, et non pas au musée de Metz, comme l'indique M. Bretagne ;

Le n° 4, trouvé chez les anciens *Leuci*, est une pierre calcaire du pays et conservée au musée d'Épinal ;

Le n° 5 fait partie du musée de Spire (Bavière rhénane).

Ces monuments, dont les dimensions sont le quart environ d'une nature ordinaire, diffèrent, quant à l'exécution, et cependant ils sont bien certainement du premier au troisième siècle.

« Le personnage renversé sous les pieds du cheval, dit l'auteur, » est sans doute un de ces géants qui, suivant la mythologie, ayant osé entrer en lutte avec le roi des dieux, furent vaincus par



» **Hercule.** » A l'appui de cette assertion vient le témoignage de plusieurs auteurs grecs et latins qui établissent que les géants avaient les pieds formés de serpents, étaient anguipèdes et avaient une longue barbe et des cheveux incultes.

Le cavalier doit représenter Hercule, bien que dans la théogonie grecque ou romaine les dieux n'aient jamais été représentés à cheval. Les monuments dont nous parlons sont gallo-romains et les Gaulois ont souvent modifié les attributs des divinités qu'ils empruntèrent au culte des envahisseurs; pour eux, du reste, le guerrier par excellence était le cavalier et Hercule devait être à cheval.

Voici maintenant le principal témoignage. Ammien Marcellin, ¹ s'exprime ainsi : « Les Gaulois affirment à tout le monde, *ce que, du reste, nous avons vu nous-même sculpté sur leurs monuments*, qu'Hercule, fils d'Amphyction, accourut pour délivrer la terre de Géryon et de Tauriscus, deux cruels tyrans, dont l'un dévastait l'Espagne et l'autre la Gaule; et qu'après les avoir vaincus tous deux il eut de son commerce avec des femmes nobles plusieurs enfants qui donnèrent leurs noms aux contrées qu'ils gouvernèrent. »

Les sculptures dont nous avons parlé seraient donc ces monuments mêmes qui représentent Hercule vainqueur des géants.

M. Bretagne dit avec raison que Satan, tel qu'il est décrit dans l'Apocalypse, a de l'analogie avec les géants de la fable. « *Et factum est prælium, et projectus est Draco ille magnus, serpens antiquus, qui vocatur Diabolus et Satanas* ». »

Les imagiers du moyen âge se sont inspirés de nos groupes, ou bien ils se sont rencontrés avec les sculpteurs païens dans la forme qu'ils ont donnée au génie du mal et à l'ange vainqueur, dont les types se sont perpétués jusqu'à nous.

M. de Tinseau lit la note suivante, inspirée par des souvenirs de voyages récents :

Permettez-moi de vous faire part de quelques impressions de voyage que je suppose dignes de votre attention.

¹ Livre XV, Ch. 9. *De origine gallorum.*

² Apocalypse. c. 12. v. 7 et 9.

En Allemagne, le culte des anciens monuments est bien mieux conservé que chez nous, témoins les châteaux des bords du Rhin dont plusieurs ont déjà été réparés et mis en état d'être habités, les autres ont été consolidés et on a enlevé les pierres qui en cachaient les bases et les entrées; je ne veux dans ce moment vous parler que d'un seul, du château du Hohenstein près de la petite ville de Schwalbach, dans le duché de Nassau. Ce château est situé au haut d'un rocher très élevé d'où il domine d'un côté une vallée sauvage et alpestre, de l'autre un village et une seconde vallée riante et bien cultivée; ruiné pendant la guerre de Trente ans, il a été de nos jours mis en mesure de recevoir la visite des touristes: les entrées ont été débarrassées des pierres qui les obstruaient, les escaliers réparés de manière à permettre de monter jusqu'au faite du donjon et d'admirer la vue assez étendue que l'on a devant les yeux; un gardien, qui habite une petite maison construite dans une des cours, est chargé de son entretien et, suivant la mode allemande, de donner des rafraîchissements aux nombreux promeneurs qui s'y rendent en partie de plaisir. Il ne reste plus rien des appartements intérieurs, mais les deux enceintes et les tours avec leurs corps-de-garde bien conservés, donnent une idée très complète des anciennes forteresses féodales. Je signale ce fait pour indiquer qu'à l'étranger on ne laisse pas s'écrouler les vieux burgs de nos ancêtres sans essayer d'y porter une main conservatrice comme, hélas! le fait se produit dans notre pays, où les ruines de Preny et de tant d'autres seront bientôt un monceau de pierres où chacun viendra, comme dans une carrière, prendre les matériaux nécessaires à ses constructions.

J'arrive maintenant à un autre monument qui, heureusement, n'est pas en ruine et a trouvé un historien digne de lui dans un de nos savants membres honoraires et correspondants, M. l'abbé Cochet; je veux parler de l'église du Tréport (Seine-Inférieure). L'église du Tréport a été construite dans le seizième siècle ¹.

La grande nef, longue de 30 mètres et large de 7, est la partie monumentale de l'église. Le gouvernement l'a classée parmi les monuments nationaux entretenus par le trésor public. Elle se compose de cinq arcades ogivales et de cinq compartiments de voûtes soutenues chacune par huit arceaux aigus. Ces

¹ *Notice historique et archéologique de la ville, l'abbaye et l'église du Tréport*, par M. l'abbé Cochet, page 44.

arceaux s'appuient sur des faisceaux de prismes qui descendent jusqu'au bas et forment les piliers de l'église. Ces piliers possèdent des socles de statues.

Ce qui rend cette partie de l'église si remarquable, ce sont les clefs de voûte, vraies merveilles de l'art. A chaque jonction des arceaux, ce n'est pas, comme au treizième siècle, une simple clef découpée en fleurs et en feuilles; ce ne sont pas, non plus, comme au seizième siècle, de longs pendentifs qui descendent des voûtes comme des lampes de pierre, ce sont ici de gracieux filets découpés en rond ou en carré et adroitement accrochés à la voûte pour dissimuler la nudité de l'appareil, véritables voiles de guipure destinés à cacher l'union des arceaux.

Celui du milieu est le plus riche. Les arceaux sont ornés d'une collerette de feuillage; des bras aériens soutiennent quatre pendentifs; un cinquième, au milieu, descend plus bas que les autres. De ces mêmes arceaux partent des fleurs de lis dont quelques-unes ont été mutilées.

La deuxième et la quatrième voûte présentent des carrés, espèces de mouchoirs de dentelle, d'où retombent, comme des fruits d'un arbre, des pendentifs suspendus à des rameaux légers.

La première et la cinquième voûte ont des voiles ronds très-bien découpés, d'où descendent des culs-de-lampe dans le genre de la Renaissance. Il n'est pas dans cette nef jusqu'à la séparation des voûtes qui ne soit ornée d'une couronne de pierre, au bas de laquelle on lisait sur un motif le millésime de l'œuvre.

Cette église si remarquable était tombée dans un état de dégradation qui ne permettait plus de juger de son architecture, lorsqu'il s'est rencontré un curé, ami de l'art, qui a mis la main à l'œuvre et continue, d'année en année, à réparer les désastres du passé. Les verrières se complètent, et, chose que je soumetts à toute votre admiration, chacun veut apporter sa pierre à l'entreprise si digne d'éloges de ce vénérable prêtre. J'ai remarqué des vitraux donnés par les marins du Tréport en 1858; d'autres par un ancien marin de la garde impériale, un autre enfin par les enfants du Tréport qui, au nombre de 1,200, ont donné chaque semaine un centime, ce qui a produit à la fin 1,750 francs, prix de la verrière. Je ne vous parle ni des armateurs du Tréport, ni des familles charitables qui ont contribué en particulier à une verrière, ni de la masse des étrangers qui, à l'aide de quêtes faites chaque dimanche, élève un vitrail par an. Cet exemple, si digne de tous vos éloges, me semble devoir être mis sous vos yeux pour vous montrer comment l'on arrive, à l'aide de faibles ressources, à réparer petit à petit les monuments que 93 avait dépouillés et même démolis, surtout quand on rencontre à la tête des travaux un homme aussi jaloux de rétablir la maison de Dieu dans son état primitif, que M. le curé du Tréport.

Un membre parle du besoin que l'on aurait à Metz d'entrer dans la voie des embellissements et d'une restauration intelligente des monuments anciens qui nous restent encore. A ce sujet M. de Bouteiller fait connaître que l'on sera prochainement redevable à l'administration municipale de la construction d'une élégante fontaine dans le style du quinzième siècle, élevée à la place de la fontaine des Pucelles, sur les plans de M. Demoget.

Admission de nouveaux Membres.

Le bureau a admis comme membres de la Société :

M. le docteur Finot, médecin en chef attaché à la 5^e division militaire.

M. Maurice Sérot, avocat.

Ouvrages offerts à la Société.

Congrès archéologique de Reims en 1862, vol. in-8°.

Mémoires de la Société d'émulation de Liège, 1862, vol. in-8°.

Publications de la Société des recherches utiles de Trèves, 1862, vol. in-4°.

Mémoire sur l'importance des actes notariés, etc., par M. S. Johanny (second mémoire), confié à l'examen de M. G. de Faulkrier.

Le Secrétaire perpétuel,

E. DE BOUTEILLER.

SÉANCE DU 9 AVRIL 1863.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance.

Le secrétaire donne lecture d'une lettre par laquelle S. Ex. le Ministre de l'instruction publique annonce le rappel de la distinction que notre honorable confrère M. Thilloz a obtenue au concours de l'année dernière :

Paris, le 30 mars 1863.

Monsieur le Président, la Commission chargée d'examiner les travaux des Sociétés savantes en vue du concours de 1862 (*Dictionnaire topographique de la France*) vient de me soumettre son rapport et ses propositions pour la distribution des récompenses.

Je suis heureux d'avoir à vous annoncer, Monsieur le Président, que le *Dictionnaire topographique de l'arrondissement de Sarreguemines*, rédigé au nom de votre Société par M. Thilloz, a été jugé digne d'une mention honorable.

J'ai décidé, en conséquence, qu'une médaille de bronze sera décernée à la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle et que M. Thilloz recevra la même récompense.

Veuillez, je vous prie, Monsieur le Président, informer M. Thilloz de cette décision et lui transmettre en même temps mes félicitations.

La distribution des récompenses aura lieu, vous le savez, le 11 avril prochain, à la Sorbonne.

Agréez, monsieur le Président, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,

ROULAND.

Il est ensuite donné connaissance d'une lettre qui témoigne de l'intérêt que prend M. l'abbé Cochet à nos publications,

et nous engage en même temps, avec sa vieille expérience, d'explorer les anciens tombeaux, à user d'une grande circonscription dans les renseignements de seconde main qui peuvent nous arriver sur ce point.

M. de Bouteiller donne lecture d'un article de M. Lacroix, inséré dans la *Revue des Sociétés savantes* et contenant le compte rendu de nos travaux pour 1860.

Travaux.

Le R. P. Bach a la parole pour la continuation de son travail étymologique sur les origines celtiques des Trois-Évêchés et spécialement de Verdun, travail qui a sa place marquée dans nos *Mémoires* de cette année.

Au sujet de l'expression *Urbis clavorum*, attribuée à Verdun, M. Simon pense que la fabrication des clous avait atteint, dès l'époque romaine, une certaine importance et une certaine perfection à en juger par les spécimens nombreux qu'on a trouvés à Gran et dans d'autres lieux.

M. de Bouteiller annonce que la tranchée qu'on vient d'ouvrir à l'extrémité de la rue des Trinitaires a permis de découvrir sur une étendue de quatre mètres des traces de routes anciennes constituées de brocailles et de tuileaux : la première se trouvait à 50 centimètres au-dessous du pavé actuel de la rue, la seconde à 50 centimètres plus bas ; la troisième, à pareille distance de la seconde, était formée de pierres assez grosses irrégulièrement placées entre elles et ce n'est que plus bas qu'on apercevait le sol naturel consistant en gravier et non pas en lias sur lequel cependant repose tout le quartier Sainte-Croix. Enfin, à l'extrémité inférieure de cette tranchée le remblai laissait voir un sentier à la hauteur de ce que nous appelons la troisième voie. Ce qui est surtout curieux c'est de voir ces routes superposées s'interrompre à la hauteur de la ruelle qui

conduit à l'ancien hôtel Chaverson pour le continuer à angle droit dans cette direction.

M. A. Prost pense que l'interception de ces voies qu'on retrouve d'ailleurs dans la rue des Quatre-Maisons, indique suffisamment qu'elles décrivaient plusieurs zig-zags pour descendre la côte à mi-hauteur de laquelle M. Abel place la porte Moselle. Il pense, en outre, d'après des renseignements pris sur place, que ce que M. de Bouteiller a pris pour le sol naturel ne le serait pas, parce qu'au-dessous on a rencontré successivement une terre mêlée de décombres et de charbon pur, un lit de mortier d'une épaisseur d'un centimètre, puis un terrain rouge stratifié mêlé encore de charbon.

M. Victor Simon lit le rapport suivant sur un ouvrage confié à son examen :

Lorsque les études géologiques étaient beaucoup moins à l'état de science qu'elle ne le sont de nos jours, on admit bien des théories, bien des hypothèses, dont plusieurs furent successivement abandonnées parce qu'on reconnut qu'elles étaient erronées. Ainsi on admettait que des révolutions du globe avaient été produites par des causes actuellement inadmissibles ; les uns attribuaient une grande influence à l'action de l'eau, d'autres à l'action du feu ; quant aux animaux, quelques géologues les considéraient comme ayant été engendrés les uns des autres. Telle était l'opinion de de Maillet, qui déguisa son nom sous celui de Telliamed ; mais aujourd'hui que les phénomènes de la nature, les formations géologiques et l'anatomie comparée ont été mieux étudiées, l'on est beaucoup mieux guidé dans la voie des recherches. De nos jours l'on admet universellement la création telle que la Bible nous l'enseigne. L'homme fut le dernier être de la création ; doué seul, sur la terre, d'une intelligence qui lui permet d'élever sa pensée jusqu'à Dieu, il étudie les grandes scènes et l'ordre merveilleux de l'univers, il en admire la magnifique harmonie et s'humilie devant son créateur.

Parmi les différentes questions qui furent agitées, il en est une qui, de nos jours, a beaucoup préoccupé les esprits. La question est

de savoir s'il existe des hommes fossiles, des hommes qui furent contemporains d'animaux dont les espèces sont perdues.

On se livra à de nombreuses recherches et bientôt on découvrit dans des cavernes et dans le sol, soit des ossements humains, soit des produits de l'industrie humaine, et dès lors cette question fut résolue dans le sens affirmatif.

Une notice intitulée : *l'Homme fossile*, qui a pour auteurs MM. J.-B. Rames, F. Garrigoux et Filhol, qui nous a été adressée par un de nos honorables confrères, M. le comte Van der Straten-Ponthoz, présente un résumé de la plupart des faits les plus intéressants qui ont été observés. Il nous serait bien difficile de suivre ces auteurs dans les détails qu'ils donnent ; il faudrait, pour ainsi dire, reproduire leur ouvrage, dont je donnerai seulement une idée le plus succinctement qu'il me sera possible.

Parmi les savants qui ont reconnu des ossements humains ou des instruments primitifs en pierre ou en os, confondus avec des animaux d'espèces perdues, ils citent les découvertes de MM. John frères à Hoxne en Suffolk, en 1800 ; de M. Tournal, en 1828, dans la caverne de Bise (Aude) ; de M. de Christol, en 1829, dans les cavernes de Pondres et de Souvignargues (Gard) ; de M. Marcel de Serre, qui, en 1829, observa un grand nombre de faits prouvant la coexistence de l'homme et de certaines espèces perdues ; de M. Schmerling, qui, en 1833, se livra à des recherches consciencieuses dans les cavernes de la Belgique ; de M. le docteur Joly, qui, en 1835, s'appuyait sur de précieuses observations dans un travail remarquable sur la caverne de Nabriguas, dans la Lozère ; de M. Lund, qui, en 1844, se livra à des observations sur les cavernes du Brésil ; de M. Aymard, paléontologiste et archéologue d'un grand mérite, qui le premier, en 1844, annonça la découverte de l'homme fossile du volcan de la Denise ; de M. Boucher de Perthes, dont les découvertes, qui datent de 1846, apportèrent un si grand jour sur cette question, qui d'abord contestée fut ensuite sanctionnée par de nouvelles observations décrites dans cette notice ; de M. le docteur Noulet, ce savant paléontologiste, qui, dans un lit de gravier régulier et intact situé au-dessous de Lehm du vallon de l'Infernet, près Clermont (Haute-Garonne), recueillit des cailloux qui avaient subi une première ébauche de taille faite par la main de l'homme et avec lesquels gisaient des dents de mammifères et de nombreux ossements presque tous fracturés ; de M. Pictet, qui, dans la seconde

édition de son *Traité de paléontologie* publié en 1860; admit la contemporanéité de l'homme et de certaines espèces perdues; de M. Lartet dont les mains tiennent en France le sceptre de la paléontologie et qui vient de publier sur la coexistence de l'homme et des grands mammifères fossiles, un mémoire qui, suivant l'opinion des auteurs de la notice dont je rends compte, donne le coup de grâce aux objections que l'on pourrait élever contre l'évidence des faits.

Après vous avoir donné une idée bien faible et bien incomplète des documens contenus dans la savante introduction des auteurs de la notice que j'analyse, j'arrive à la description des cavernes de Lombrive et de Lherm. Mais, Messieurs, mon embarras est le même que pour les détails contenus dans l'introduction. Je me bornerai presque uniquement à en donner un sommaire. La première de ces cavernes est creusée dans les puissantes assises du calcaire jurassique qui, dans les environs d'Ussat, forme les premiers avant-postes de la chaîne des Pyrénées; les parois et le sol de la caverne présentent partout des traces non équivoques du passage des eaux diluviennes; la caverne a deux entrées peu distantes l'une de l'autre; on y remarque des dépôts de limon et de cailloux roulés, des croûtes stalagmitiques.

Cette caverne n'est pas du nombre de celles où l'on trouve en abondance des ossements d'animaux carnassiers et herbivores et seulement quelques débris humains; ce sont au contraire ceux-ci qui dominent, les autres sont assez rares.

Sur une vaste surface le sol de la galerie présente un immense ossuaire; les débris de l'homme et de son industrie naissante sont mélangés à des restes d'*ursus priscus*, d'un *canis*, de l'*equus caballus*, du *bison Europæus*, d'un bœuf de petite taille et du *cervus elaphus*.

On trouve des ossements humains de tous les âges; ils sont brisés, pêle-mêle avec ceux des carnassiers et des herbivores.

A la page 67 nous lisons le résumé suivant:

« D'après ce que nous venons d'établir, il serait, ce nous semble, assez difficile de contester le mélange naturel, le transport commun, le dépôt simultané des débris de l'homme et de son industrie et des restes des animaux carnassiers et herbivores.

Nous avons retiré de la caverne de Lombrive les espèces suivantes :

- 1° L'homme race caucasique.
- 2° *Ursus priscus* (*Ursus arctos* ?)

3° *Canis* espèce indéterminée.

4° *Equus caballus*.

5° *Bison Europæus* (aurochs.)

6° *Bos* espèce indéterminée.

7° *Cervus Elaphus*.

« Ces fossiles gisent dans la couche de limon, vierge de tout dérangement, qui surmonte les cailloux roulés et l'argile. Cette couche de limon ne nous ayant fourni aucune espèce caractéristique des premiers âges de l'immense période diluvienne, nous la regardons comme s'étant formée vers la fin de cette longue crise climatique, et en partant du point de vue récemment développé par M. Lartet, nous rapportons à l'âge de l'aurochs l'existence de la horde sauvage dont elle renferme les restes.

« Ces hommes appartenaient à la race caucasique; leur taille était moyenne, comme l'indiquent leurs ossements. La tête que nous possédons est représentée pl. 1. fig. 2; au premier coup-d'œil on y reconnaît le type de la race caucasique, l'angle facial est très ouvert et le crâne, très développé, est d'un bel ovale. Chez cette peuplade les dents (pl. 1. fig. 3 et fig. 5) présentaient une particularité bien remarquée: elles s'usaient sans se carier, et l'usure atteignait même la racine chez les individus avancés en âge. »

Passons ensuite à la caverne de Lherm. Cette caverne est creusée près du hameau de ce nom, dans un calcaire très siliceux; elle est peu profonde, mais elle présente des ramifications dans tous les sens.

Pour les animaux que cette caverne contient nous lisons les indications suivantes contenues à la page 74, § 2.

« Le limon rougeâtre ne renferme jamais de cailloux roulés; il se présente avec les mêmes caractères dans toutes les parties de la caverne, partout il renferme de nombreux débris fossiles; il a fourni les espèces suivantes :

1° L'homme.

2° *Ursus spelæus*.

3° *Ursus priscus* (*Ursus arctos*. L.)

4° *Canis*, deux espèces.

5° *Hyæna spelæa*.

6° *Felis spelæa*.

7° *Cervus* (*megaceros hibernicus* ?) »

A quelle théorie peut-on avoir recours pour expliquer l'accumulation dans la caverne de Lherm de tous les débris qu'on y trouve ? En réponse à cette question, voici ce qu'on lit à la page 80, § 4, et page 81, § 5 :

« Les débris de l'homme et de son industrie qui, l'on ne peut pas en douter, sont contemporains de l'ours, de l'hyène, du chat des cavernes, ont été portés dans ce souterrain par l'homme lui-même qui, à ces anciennes époques, devait s'attaquer à ces grandes espèces animales, non-seulement pour se nourrir de leur chair, se vêtir de leur peau et prendre dans leur squelette les matières premières pour la fabrication de ses armes, mais encore il devait chercher à les détruire pour sa sûreté personnelle. Il venait peut-être à certaines époques prendre possession de cet antre, l'habiter pour un temps et l'abandonner ensuite ; alors les animaux carnassiers pouvaient venir s'y fixer de nouveau et y vivre en toute liberté jusqu'à une nouvelle invasion humaine.

« D'après ce que nous venons d'exposer il est bien évident que la caverne de Lherm a dû jadis servir de lieu de refuge contemporain du grand ours, de l'hyène et du grand felis des cavernes. Ce n'est que par le raisonnement que l'on peut remonter jusqu'à la haute antiquité de cette *station* humaine, l'imagination elle-même se refuse à plonger si avant dans l'abîme des temps. N'est-il pas bien établi que l'homme a traversé toute l'immense période quaternaire ? Depuis son apparition en Europe, de grandes vallées ont été creusées, des portions de continent submergées, d'autres émergées ; de là des changements de climats, des inondations, etc. »

Tel est, bien en abrégé, le faible aperçu de ce travail qui pour être bien apprécié et bien compris doit être lu dans son entier ; mais je crois en avoir assez dit pour faire comprendre que l'homme, à l'époque où Dieu le créa, fut contemporain d'animaux dont les espèces sont perdues et qu'il a existé par conséquent un homme fossile. M. Boucher de Perthes, disons-le, par ses patientes recherches et par ses nombreuses observations très judicieuses, a fait faire un grand pas à cette question. Il se plaît à reconnaître, dans une lettre qu'il m'écrivit, qu'au moment où il était en butte à une critique fâcheuse, je l'engageais au contraire fortement à persévérer dans ses recherches. En effet, trouvant dans nos contrées des haches de forme pure et de roches diverses étrangères à nos pays, je me croyais bien autorisé à dire que ces instruments ne pouvaient point

être les premiers façonnés par l'homme, et qu'il avait dû préluder par des instruments plus grossiers, telles sont les haches en silex découvertes par M. Boucher de Perthes.

Ouvrages offerts à la Société.

Dictionnaire topographique du département de la Meurthe, par M. H. Lepage, chevalier de la Légion d'honneur.

Mémoires lus à la Sorbonne les 21, 22, 23 nov. 1861. Paris, impr. impériale, 1863. Histoire, philologie et sciences morales; un vol. in-8°.

Id. Archéologie; un vol. in-8°.

Mémoires de la société littéraire et scientifique de Castres (Tarn), Castres, 1862.

Revue des sociétés savantes, janvier et février; deux br.

Fouilles faites en 1861, à l'abbaye de Saint-Wandrille;

— *Note sur trois cercueils de pierre trouvés à Gouvville*; — *Nouvelles particularités relatives à la sépulture chrétiennes du moyen âge*; trois br., par M. l'abbé Cochet.

Réunion générale des sociétés savantes, session de novembre 1861.

Le Secrétaire-adjoint,

A. DURAND.

SÉANCE DU 15 MAI 1863.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance et Communications.

Le Secrétaire a la parole pour la lecture du rapport suivant, présenté par le comité consultatif qui s'est réuni le 10 avril dernier, dans le but d'aviser à la conservation des arches de Jouy :

Présents : MM. Simon, président, Guéret, Follye, Georges, de Boutailler et Durand, secrétaire.

La Commission s'est rendue au jour dit au village de Jouy pour examiner, conformément à la décision de la Société, l'état dans lequel se trouve le monument et proposer les mesures les plus propres à sa conservation.

M. le Président a donné communication de la lettre suivante, relative au même objet, qu'il venait de recevoir à l'instant même de M. le sénateur de Ladoucette, président du conseil général de la Moselle :

Paris, le 3 avril 1863.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT ET MES COMPATRIOTES,

J'ai lu dans les journaux de la Moselle que la Société que vous présidez devait aller visiter les arches de Jouy, afin de donner son avis sur un travail d'ensemble. J'applaudis vivement à ce projet, qu'il vienne de votre initiative ou d'une invitation émanant de l'autorité départementale.

J'ai parlé plusieurs fois de cette idée d'un travail d'ensemble à M. Racine, à M. le Préfet, au Conseil général ; j'en ai fait adopter le principe à la session dernière par le Conseil général (voir page 58 des procès-verbaux).

Je vous engage donc à apporter le plus tôt possible le concours si éclairé de la Société que vous présidez, à la solution de cette importante question, et je vous engage aussi à presser M. Racine afin que le travail soit prêt pour la session de cette année au Conseil général.

Un retard nous reculerait d'un an, et le temps exerce chaque jour ses ravages.

Quant à la pensée qui doit dominer, suivant moi, dans l'adoption du plan à suivre, c'est de ne faire de neuf que ce qui serait nécessaire pour empêcher les vestiges romains de tomber. Il ne s'agit pas de faire du moderne, quand

même il serait conforme à l'idée première du monument. Il s'agit de conserver le romain. C'est pourquoi je n'avais pas approuvé l'entablement que M. Germeau avait fait placer sur la partie des arches traversée par la grande route. Cet entablement avait coûté beaucoup et n'était nullement nécessaire pour soutenir les restes du monument.

L'idée dont je parle est celle que suit l'État pour les monuments anciens qu'il veut conserver. Il ne construit que pour empêcher les chutes. Il soutient, mais il ne fait pas de restauration. Je faisais encore cette remarque dernièrement en regardant les Thermes de Julien, boulevard Haussmann.

Il est d'autant plus nécessaire de suivre les idées justes d'ailleurs de l'administration supérieure, en pareilles matières, que nous aurons une subvention assez forte à demander au Gouvernement, et qu'un inspecteur des monuments historiques viendra probablement sur les lieux se rendre compte des projets présentés.

Je vous engage encore à pousser votre examen jusqu'au bassin de partage des eaux, afin de voir ce qui serait nécessaire à sa conservation très menacée par les hivers, et de juger si l'on ne pourrait mettre à découvert les fondations des dernières arches près ce bassin, et conduire jusque-là le sentier qui, suivant moi, devrait border les arches dans toute leur longueur des deux côtés, sur la rive droite de la Moselle, afin que le visiteur, l'archéologue, puisse les visiter à son aise et voir l'ensemble de la ligne et la direction que suivaient les eaux.

M. Valette, maire de Jouy, porte grand intérêt à la conservation des ces arches, et pourrait, si vous l'appeliez à votre visite, vous donner quelques renseignements ou vous aider dans les démarches à faire.

Je vous ai entretenu bien longtemps, Monsieur le Président et cher compatriote, de cette question des arches de Jouy, mais ce monument est le plus beau que notre département ait conservé de l'époque romaine, et puisque nous avons engagé la question, il faut nous unir pour qu'il n'y ait pas divergence d'appréciation. Nous arriverons ainsi plus sûrement à un résultat que doivent désirer tous les amateurs de l'antiquité dans notre département.

Agréez, Monsieur le Président et cher compatriote, les assurances d'une haute et affectueuse considération

DE LADOUCHÈRE.

M. le maire et M. l'adjoint à la commune de Jouy, qui furent priés de se joindre à la commission, furent touchés de la lettre précédente et invités à prendre part à l'enquête qui allait se faire.

Le premier point sur lequel se porta l'examen de la commission fut la partie des arches récemment restaurée sous la direction de M. l'architecte départemental.

Elle témoigna le regret que la partie supérieure de ces arches n'eût pas été recouverte des dalles qui eussent donné un écoule-

ment sûr et facile aux eaux pluviales et qui eussent, en même temps, servi à donner à cette partie du monument un couronnement à la fois solide et satisfaisant pour l'œil. En effet, les infiltrations de l'eau circulant à travers la maçonnerie se manifestent à l'extérieur d'une manière évidente et leurs effets destructifs par les temps de gelée et de dégel ne sont que trop aisés à prévoir. D'un autre côté les rangs supérieurs de pierre interrompus forment des espèces de créneaux sans adhérence et que chaque hiver détachera des assises inférieures.

En se reportant aux arches placées de l'autre côté de la route et jusqu'ici restées dans un abandon complet, la commission a remarqué que l'arrachement des pierres du revêtement en pierres d'échantillon et celui des pierres de taille formant autrefois corniche, a laissé le béton intérieur des arches découvert et que sur plusieurs des arceaux l'épaisseur en est devenue assez faible pour laisser craindre un effondrement prochain. La commission pense qu'il serait nécessaire, pour éviter leur destruction, de construire en dessous des arceaux en maçonnerie qui reposeraient sur les pieds droits et consolideraient cette partie menacée des arceaux, tout en rendant au monument son caractère primitif.

En arrivant enfin au bassin mis au jour depuis trois années et dont la réparation avait excité un si vif et si légitime intérêt, la commission a été consternée des ravages que trois années d'incurie et d'abandon ont produit sur sa conservation. Le ciment s'est presque partout détaché sous l'action de la gelée, le mortier exfolié par la même cause, a laissé se détacher plusieurs pierres, des briques ont été enlevées par les passants contre lesquels la clôture, sans fermeture et sans gardien, ne pouvait opposer aucun obstacle.

La commission déclare que s'il n'est pas possible de le recouvrir d'une toiture et de l'entourer d'une construction légère qui, au moins, l'enferme et la défende à la fois des intempéries et des barbares, il vaut mieux que le bassin soit de nouveau recouvert de terre qui, en le cachant, il est vrai, aux regards, l'abriterait au moins contre les chances de destruction qui se sont déjà si malheureusement rencontrées pour lui, et le conserverait à une génération future mieux disposée à en apprécier le mérite.

La commission considère, comme très désirable, que tout le long de l'aqueduc, à plus forte raison entre les piles, l'État se rende acquéreur des parcelles de terrain qui l'avoisinent de manière à ce qu'on puisse longer dans toute son étendue et examiner sur toutes

ses faces cet intéressant monument, le seul que notre pays ait conservé de l'époque romaine.

Les arches de Jouy sont entourées dans tout le monde savant d'un intérêt qu'il serait étrange que nous fussions les seuls à reconnaître, et l'État comme le Département ont fait en bien des circonstances des sacrifices bien autrement importants pour des objets qui ne les valaient pas. Mais en demandant la création de ce franc-bord, la commission exprime un vœu, c'est qu'il soit, s'il est établi, défendu contre les immondices et les embarras de toute espèce avec plus de soin que ne le sont les parcelles domaniales actuelles transformées en cloaques infects.

Du reste la commission en exprimant ces vœux y joint un autre, c'est celui de voir S. Ex. M. le Ministre d'État fixer son attention sur un monument classé au premier rang parmi les antiquités de l'est et d'envoyer sur les lieux l'inspecteur général des monuments historiques pour aviser au moyen le plus propre à en assurer la conservation.

La commission considère comme un devoir de profiter de l'occasion qui lui est donnée pour témoigner sa reconnaissance à M. le président du conseil général, à ce conseil, à M. le préfet de la Moselle pour la marque du haut intérêt que, dans la session dernière, ils ont donné aux arches de Jouy en établissant le principe de leur restauration.

Ont signé au registre, les membres présents.

Les conclusions de ce rapport sont adoptées par la Société qui décide qu'il sera adressé, en quadruple expédition, à LL. Ex. les ministres d'état, de l'instruction publique et des cultes, à M. le sénateur de Ladoucette et à M. le préfet de la Moselle.

Le secrétaire donne lecture d'une lettre du 7 mai courant, par laquelle M. le ministre de l'instruction publique nous fait l'honneur de nous annoncer que, par arrêté du 2 mai précédent, Son Excellence a attribué à la Société une allocation de 350 francs. Cette heureuse nouvelle est accueillie avec la faveur que mérite une marque d'intérêt émanée de si haut.

Il est ensuite donné communication des deux lettres suivantes, relatives aux fragments de la gravure des neuf Preux dont l'exhibition avait, lors de sa découverte, excité au sein de la Société un si vif et si légitime intérêt. La première, de M. le maire, est ainsi conçue :

Monsieur le Président, j'ai remis, il y a quelques jours, à M. le Préfet pour M. le Ministre de l'intérieur et sur sa demande, l'estampe découverte dans la couverture d'un registre des comptes et représentant trois personnages de la série des neuf preux.

Je viens de recevoir, au sujet de la communication que j'en ai faite, la lettre ci-jointe que je m'empresse de vous transmettre, en vous priant de vouloir bien me la renvoyer après l'avoir communiquée à MM. vos collègues.

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien en même temps me faire connaître l'avis de la Société sur les propositions que la lettre communiquée renferme.

Veuillez, etc.

La seconde lettre, contenue dans la première, est signée de M. Vallet (de Viriville), professeur à l'école impériale des Chartes :

Monsieur le maire, j'ai reçu par les mains de M. Champollion-Figeac, chef du bureau des archives au ministère de l'intérieur, les fragments d'estampe incunable provenant d'un registre des comptes appartenant aux archives de Metz, envoi que, sur ma demande, vous avez bien voulu m'adresser.

Je commencerai, Monsieur le maire, par vous remercier de cette précieuse et obligeante communication.

Mais je dois vous faire observer que l'état matériel et actuel de cet objet en rend l'étude difficile en même temps que cet état est peu favorable à sa conservation. On a cru bien faire sans doute, mais on s'est évidemment trompé en collant sur un grossier carton, découpé à jour, ces précieux fragments. Dans cet état, il est impossible d'interroger la transparence du papier et d'inspecter les filigranes de la pâte qui peuvent fournir de très utiles ou curieux renseignements. Il n'y a point de marge au cadre pour que les doigts des mains pussent saisir cet objet et le tenir sans toucher

en plein le vif de la pièce. Enfin deux fragments ont été indument rapprochés et rapportés *de force* l'un contre l'autre, tandis qu'ils doivent au contraire être séparés. Les deux premières figures, en effet (Judas Machabée et David), appartiennent à la seconde série des neuf preux et composent le premier fragment; Godefroy de Bouillon est le 3^e et dernier personnage de la 3^e série.

1 ^{re} série des 9 preux.	1. Hector.	2. Alexandre.	3. J. César.	(païens.)
2 ^e série id.	4. Josué.	5. David.	6. Machabée.	(anc. Testament.)
3 ^e série id.	7. Artus.	8. Charlemagne.	9. God. de Bouillon.	(chrétiens.)

En conséquence, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien m'autoriser à faire décoller ces deux fragments et à les faire remonter d'une manière convenable. Mon intention est de monter à jour ces deux fragments sur deux cartes de Bristol. Le tout s'opérera sous mes yeux, sans aucun frais et sous ma garantie, si vous voulez bien l'agréer.

Il serait tout à fait désirable qu'un monument de cette importance fût publié en fac simile avec l'exactitude et le soin qu'il mérite. La Société archéologique de Metz, à laquelle je vous prie de vouloir bien soumettre la présente lettre, partagera sans doute mon sentiment. La lithographie que cette Société a insérée dans ses Mémoires est évidemment insuffisante. M. Pilinski, l'habile inventeur de la reproduction *honicographique*, fournisseur de l'école impériale des Chartes, M. Pilinski, dis-je, que j'ai appelé pour lui montrer votre estampe, sort de mon cabinet. Il demande pour la reproduction de cette pièce les prix suivants :

Fac simile. 60 fr.

Tirage, le cent, papier vergé. 40 fr.

Total 100 fr. le cent

ou 1 fr. par épreuve.

Il attendra, pour passer outre, les ordres ou la décision de la Société.

Dans tous les cas, je vous prie, Monsieur le maire, dans la réponse que j'attends de votre obligeance, de vouloir bien m'autoriser à faire exécuter pour mon compte une copie fac simile, dont je désire confier l'exécution à M. Pilinski.

J'ai l'honneur, etc.

M. Abel fait observer, à la décharge de M. l'archiviste

municipal, que ce dernier en rapprochant, ainsi qu'il l'a fait, les fragments xylographiques, a été guidé par la pensée de reproduire sur le carton la position respective qu'ils occupaient, l'un vis-à-vis de l'autre, avant l'opération qui les a fait sortir de la place où ils se trouvaient.

Sur la proposition de M. le Président, la Société est d'avis que le décollage des deux fragments de la gravure des neuf Preux et leur montage à jour sur deux cartes de Bristol, ainsi que le demande l'auteur de la lettre, ne peut offrir aucun inconvénient quand cette opération doit s'accomplir sous les yeux et sous la responsabilité d'un savant aussi expérimenté que M. Vallet (de Viriville.)

Elle pense, en outre, qu'il y a lieu de se féliciter qu'un spécimen aussi curieux de l'état de la gravure au quinzième siècle acquiert, dans le monde savant et artistique, le degré de célébrité qu'il mérite, et, dans ce but, elle verra avec plaisir ces fragments reproduits par le procédé Pilinski qui, d'après les renseignements que nous avons obtenus, n'offre aucun danger d'altération pour l'original. La Société n'a pas cru toutefois devoir coopérer d'une manière plus large qu'elle ne l'a fait à la vulgarisation de cette pièce puisqu'elle l'a déjà reproduite par la lithographie.

Le secrétaire donne lecture d'une lettre, du 14 courant, par laquelle notre honorable confrère, M. Chabert, annonce qu'il a disposé en notre faveur de deux médailles en argent qui, comme l'année dernière, seront distribuées à la suite de concours établis sous les auspices de la Société.

M. le Président expose que plusieurs personnes se sont demandées s'il n'y aurait pas à étudier divers moyens de stimuler, dans le département de la Moselle, l'amour de l'archéologie et le goût de la conservation de nos anciens monuments qui disparaissent au moment le plus inattendu.

M. Abel propose de consacrer quelques médailles à un

concours particulier à instituer parmi les élèves des écoles du département qui enverraient à la *Société d'Archéologie de la Moselle* les meilleurs croquis ou dessins de quelques-uns de nos anciens monuments. Il est très rare le nombre des dessinateurs dans notre pays, soit amateurs soit artistes, qui s'occupent de nous conserver dans leurs albums les monuments qui nous entourent à Metz et dans le département. Cette entreprise a déjà été tentée par l'école municipale de dessin dirigée par M. Dupuy. Nous lui devons quelques bonnes lithographies du *château de Frauenberg* sur la Blies, du *château de Jaulny* sur le Rupt-de-Mad, et d'une vue de la *Crusne*. M. Collignon et M. Tavernier ont aussi lithographié les plus beaux endroits de l'*arrondissement de Thionville*. M. Collignon a ensuite lithographié les principaux *châteaux des Vosges* et notamment la *citadelle de Bitche*. M. Fagonde a repris depuis cette œuvre et nous lui devons des vues de *Briey*, de *Bouzonville*, de *Chazelles*, de *Boulay*, etc. Ces divers essais nous montrent ce que peuvent les efforts isolés d'artistes consciencieux, qui se sont surtout essayés à envisager le côté pittoresque de nos localités. Il s'agirait d'obtenir des dessins plus archéologiques. Mais pour arriver à ce résultat il faudrait signaler aux amateurs et aux artistes les localités où se trouvent des monuments dignes de leur crayon.

C'est en se plaçant sur ce terrain que M. Abel a cru devoir composer un tableau des principaux monuments encore debout et méritant d'être dessinés soit au point de vue de l'art soit au point de vue historique.

En première ligne il cite les monuments que le gouvernement a reconnus dignes de sa protection : Arches de Jouy. — Columbarium de Jœuf. — Châtel-Saint-Blaise. — Château d'Ottange. — Chapelle de Morlange. — Clocher d'Heckenransbach. — Oratoire des Templiers.

Pierres celtiques — de Saint-Clément ; — du Dreipetersstein ; — du Spitzheim ; — du Breitenstein.

Monuments civils. — Le palais des rois d'Austrasie. — L'hôtel Saint-Livier, rue des Trinitaires. — La Bullette; place Sainte-Croix. — L'hôtel du Voué, rue Nexirue. — L'hôtel des Raigecourt, rue du Haut de Sainte-Croix. — L'hôtel Baudoché, place Saint-Martin. — L'hôtel Montgommery, rue de la Fontaine. — L'hôtel Burtaigne, place des Charrons. — L'hôtel des Empereurs, rue Fournirue. — L'hôpital Saint-Nicolas.

Monuments religieux. — La Cathédrale, ses vitraux, son trésor. — Les églises Saint-Martin; — Sainte-Ségolène; — Saint-Vincent; — Saint-Eucaire; — de Gorze; — de Longuion; — de Briey; — de Bouzonville; — d'Afléville; — de Gandren; — de Sierck; — de Rustroff; — de Kontz (basse); — de Bassompierre; — de Rozérieulles; — de Plappeville; — de Lessy; — de Jouy; — de Vaux; — d'Ancy; — de Fresnoy; — de Jouaville; — de Norroy; — de Fèves; — d'Ennery; — de Bousse; — de Marange; — de Pierre-villers; — de Weymerange; — de Fontoy. — Abbayes Saint-Pierre; — Célestins; — Madeleine; — Carmes; — Chapelle Saint-Genest.

Monuments militaires. — Porte des Allemands, anciennes fortifications. — Porte Sainte-Barbe. — Châtel-Saint-Germain. — Châteaux de Frauenberg; — de Valdeck; — de Falkenstein; — de Mensberg; — de Fontoy; — de Sarreguemines; — de Cons-Lagrandville; — de Hombourg; — de Battilly; — de Luttange; — de Rodemack; — de Sierck; — de Louvigny; — de Jouy; — de Coin; — de Briey; — de Roussy. — Clocher de Cattenom. — Tour-aux-Puces de Thionville.

La proposition de M. Abel est accueillie favorablement et il est décidé, en conséquence, qu'indépendamment du concours pour la restauration la plus intelligente d'un édifice ancien, il en sera établi un autre pour les candidats qui auront reproduit par le dessin l'un des monuments que vient de signaler à l'attention générale l'auteur de la proposition.

M. le Président est en outre chargé de témoigner à M. Chabert notre reconnaissance pour la coopération active qu'il nous prête dans notre tâche de développer les goûts archéologiques de la province.

Un membre fait observer que l'un des édifices précédents, c'est-à-dire l'hôtel Saint-Livier, rue des Trinitaires, a été parfaitement reproduit dans un ouvrage en deux vol. in-4°, qui est bien connu mais qui ne saurait trop l'être, afin de servir de modèle aux jeunes dessinateurs : c'est l'*Architecture civile et domestique au moyen âge et à la renaissance*, par MM. Verdier et Cattois, Paris, Didron, 1855; ouvrage qui se trouve à la bibliothèque de la ville.

M. Abel fait passer sous les yeux des membres présents une fort jolie aquarelle due au pinceau de M. Demoget, et représentant un pan de muraille ayant fait partie de l'abbaye Saint-Pierre, enclavé aujourd'hui dans les bâtiments qui sont affectés à la citadelle, au logement de M. le lieutenant-colonel du génie. Suivant sa remarque, le revêtement extérieur de cette muraille formée de pierres blanches et de briques, permet d'en faire reculer la construction jusqu'au septième siècle, époque de la fondation de ce monastère par sainte Waldrée, ce qui tendrait à faire admettre que la fenêtre que nous voyons reproduite n'est rien autre que celle par laquelle, suivant la légende, chaque abbesse, la veille de sa mort, voyait la main même de Dieu s'agiter et lui prédire une fin prochaine.

M. de Tinseau fait connaître que les excavations pratiquées récemment, rue Jurue, ont mis au jour une sorte de cuve en mortier plein, terminée par deux murailles distantes de 4^m environ l'une de l'autre, et d'une épaisseur de 70 centimètres; ces murailles étaient recouvertes d'une peinture à la détrempe dont on fait circuler un spécimen.

M. de Bouteiller fait observer que les mêmes excavations

ont permis de reconnaître là, comme rue des Trinitaires, la trace des trois chemins superposés, dont le plus profond se trouvait à 1^m,20 du sol de la rue, et qui tous s'arrêtaient à la hauteur de la rue actuelle des Écoles.

Admission d'un nouveau Membre.

Le bureau a admis comme membre de la Société :

M. Louis Benoît, propriétaire à Berthelming (Meurthe).

Travaux.

Le R. P. Bach a la parole pour la lecture de l'introduction à son travail curieux sur les *Origines celtiques des trois villes épiscopales : Metz, Toul et Verdun*, travail qui prendra nécessairement place dans les *Mémoires*, à la suite de ceux dont la Société a déjà entendu la lecture dans les réunions précédentes.

M. Demoget, architecte de la ville, présente un plan artistement tracé au lavis, de l'oratoire des Templiers tel qu'il va être, nous l'espérons, rendu aux regards du public. Ce plan, dont il fait hommage à la Société, est accompagné du rapport suivant :

Projet de restauration intérieure de l'Oratoire des Templiers.

Sur la demande formée par la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle, S. E. le Ministre de la guerre, d'accord avec S. E. le Ministre d'Etat, a décidé que l'Oratoire des Templiers serait conservé, abandonné comme magasin et pourrait être visité comme édifice public; il a en outre approuvé le projet de restauration extérieure qui lui a été présenté et qui s'élève à la somme de 758 fr. 50.

Mais ces réparations, qui sont les plus urgentes, sont loin d'être suffisantes.

L'Oratoire des Templiers a servi longtemps de magasin à poudre.

Un faux plancher avait été établi à moitié de la hauteur, les fenêtres ont été bouchées et remplacées par des lucarnes étroites, les bases des colonnes ont été taillées : à part ces quelques parties, l'édifice est dans un bel état de conservation et la restauration en sera facile et peu coûteuse.

Les travaux à faire consisteraient en :

Abaissement du sol au niveau primitif ;

Pose d'un pavé en béton sur la surface de l'édifice ;

Rétablissement des marches du chœur ;

Démolition des maçonneries obstruant les fenêtres et deux travées ;

Pose et fourniture d'un vitrage à plomb pour les fenêtres ;

Restauration des cordons et bases des colonnes, et dans les maçonneries reprises dans les enduits intérieurs.

Enfin pour compléter la restauration on pourrait placer au chœur un petit autel du XII^e siècle, en harmonie avec le reste de l'édifice comme style et comme simplicité de lignes.

L'ensemble de ces ouvrages donnerait lieu à une dépense que l'on pourrait exécuter par voie d'économie sous la direction de l'architecte diocésain.

Les conclusions de ce rapport sont adoptées par la Société et il est décidé que ce travail, ainsi que le devis estimatif qui l'accompagne seront envoyés à S. Ex. le Ministre d'État afin de solliciter le secours nécessaire pour assurer la restauration du seul édifice qui offre, parmi nous, un spécimen complet d'architecture byzantine.

Ouvrages offerts à la Société.

Annuaire de la Société d'émulation de Liège.

Revue des Sociétés savantes, mars 1868.

Le Secrétaire-adjoint,

A. DURAND.

SÉANCE DU 11 JUIN 1863.

Présidence de M. Dommanget.

En l'absence de M. Victor Simon, retenu au palais par ses devoirs de magistrat, M. Dommanget, vice-président, occupe le fauteuil de la présidence.

Correspondance.

Le secrétaire donne lecture de la circulaire suivante qui nous a été adressée par S. Exc. le Ministre de l'instruction publique :

Monsieur le Président, j'ai l'honneur de vous informer que la distribution des récompenses qui seront décernées aux Sociétés savantes, à la suite du concours de 1863, aura lieu dans les premiers jours d'avril 1864. Je fixerai ultérieurement, et j'aurai soin de faire connaître l'époque précise de cette réunion générale, et le nombre de séances qui devront être consacrées à l'audition des mémoires *préparés spécialement* pour cette circonstance par les délégués des Sociétés savantes.

Il m'a paru convenable à tous égards, Monsieur le Président, d'indiquer dès aujourd'hui aux Compagnies savantes la date de cette réunion. Ceux de MM. les Membres de votre Société qui voudront bien prendre part aux lectures publiques auront tout le temps nécessaire pour s'y préparer, et les résultats obtenus gagneront ainsi en éclat et en solidité.

J'ai également décidé, comme mesure d'ordre, et pour régler avec plus de méthode que par le passé le programme des lectures, que les manuscrits des notices et mémoires me seraient transmis au plus tard le 1^{er} février de l'an prochain; les registres d'inscription seront clos à la même époque, *dernier délai*.

Il résulte de l'expérience déjà acquise, que les travaux d'une trop

grande étendue, quelque intéressants d'ailleurs qu'ils puissent être, présentent un très-grave inconvénient: le nombre des séances de lectures étant limité, il arrive, et ce fait regrettable s'est produit, que tous les lecteurs inscrits ne peuvent être entendus. Il serait donc à désirer que la durée d'une lecture ne dépassât pas vingt minutes, ou que MM. Membres des Sociétés savantes voulussent bien déposer sur le bureau leurs mémoires complets, et n'en donner, s'il y a lieu, qu'un résumé qui en reproduirait les parties essentielles.

Veuillez, Monsieur le Président, agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,

ROULAND.

Le Comité impérial des travaux historiques croit devoir rappeler les dispositions suivantes concernant les concours institués entre les Sociétés savantes pour 1863, 1865, 1866, aux termes de deux arrêtés ministériels rendus le 9 août 1862 :

1^o Un prix de 1,500 fr. sera décerné, en 1864, pour le concours de 1863, au meilleur travail présenté par une Société savante des départements, sur un texte se rapportant au droit coutumier d'une province, d'une commune ou d'une seigneurie antérieurement au commencement du seizième siècle.

Ce travail pourra porter soit sur des documents inédits, soit sur des pièces déjà imprimées dont la publication serait incorrecte ou l'explication insuffisante.

Les Mémoires devront être déposés au ministère de l'instruction publique avant le 31 décembre 1863, terme de rigueur.

Sont exclus du concours les travaux publiés antérieurement au 1^{er} juillet 1862.

3^o Un autre prix de 1,500 fr. sera décerné en 1866, pour le concours de 1865, au meilleur cartulaire ecclésiastique ou civil publié par une Société savante des départements, du

1^{er} juillet 1862 au 21 décembre 1865. Le Comité prendra en considération non-seulement le choix des documents et la correction des textes, mais encore les introductions et les notes dont les éditeurs croiront devoir les accompagner. La rédaction des tables est recommandée d'une façon spéciale aux Sociétés. Les volumes devront être déposés au ministère de l'instruction publique avant le 31 décembre 1865, terme de rigueur.

3^o Enfin un prix de 1,500 fr. sera décerné en 1864, pour le concours de 1863, à la Société savante des départements ou de l'Algérie qui aura adressé le meilleur travail ayant pour objet :

La monographie d'un monument de l'antiquité ou du moyen âge, compris dans les limites de la France actuelle et de l'Algérie ;

Ou bien :

Une description raisonnée de fouilles archéologiques importantes que la Société aurait fait exécuter récemment soit en France, soit en Algérie.

Communications.

La Société apprendra avec satisfaction le renvoi prochain des deux fragments de la gravure des neuf preux qui, aux termes d'une lettre de M. Vallet (de Viriville), communiquée par M. le maire, « ont été montés à jour sur Bristol. Un volant de papier aussi fort que possible fait adhérer les pièces à leur support commun et permet néanmoins d'examiner les filigranes du papier. Deux fortes feuilles de carton enveloppent le tout et doivent protéger l'envoi durant le voyage. »

L'auteur de la lettre ajoute que la Société des antiquaires de France, à laquelle il a présenté ces fragments xylographiques dans sa séance du 3 juin courant, a accueilli cette communication avec un bienveillant intérêt, et que M. Pilinski

(31, rue des Noyers), ayant pris une copie-type des originaux, il sera facile d'obtenir un tirage de cette reproduction.

Il est donné lecture des passages suivants d'une lettre du 15 mai dernier, dans laquelle M. Lang a l'obligeance de nous indiquer la composition d'une trouvaille numismatique faite récemment à Hayange :

6 ou 8 pièces d'or, de Charles-Quint (les unes de l'empire d'Allemagne, les autres espagnoles et italiennes).

6 ou 8 pièces d'argent, à la même effigie.

Quelques pièces de cuivre, du même empereur.

1 pièce d'or et 2 d'argent, de Louis XII.

Quelques pièces d'or et d'argent, de François I^{er} (dont certaines sont frappées au titre d'empereur d'Allemagne).

2 ou 3 pièces, de Henri II, roi de France.

Quelques pièces d'or, d'argent et de cuivre, de Saxe, de Ferrare et je crois de Naples ou Parme, devise : IN HOC SIGNO VINCES.

1 pièce d'argent, grand module, porte l'effigie de Notre-Seigneur tenant une couronne. Celle-ci pourrait être une médaille.

Quelques pièces avaient été prêtées à des voisins, je n'ai pu voir tout, et l'on m'a dit que certaines étaient de l'évêché de Metz. Toutes celles que j'ai vues sont très remarquables par leur conservation. Presque toutes les pièces d'or sont du module d'une pièce d'argent de 2 francs.

Les pièces d'argent, environ de même grandeur.

Les pièces de cuivre varient beaucoup. Il y en a d'un très fort diamètre.

En général elles ne portent pas de millésime, du moins apparent, mais toutes m'ont paru comprises entre 1510 et 1555.

Le secrétaire donne également connaissance du passage suivant d'une lettre de M. Coste, juge à Schlestadt, adressée à M. le président :

..... Je me permettrai d'appeler l'attention de la Société et la vôtre, monsieur, tout particulièrement sur les anciens puits à bascule si nombreux en Alsace et dont les margelles en pierres de

taille ont un socle de 7 à 8 centimètres hors de terre et une élévation en hauteur moyenne de 0,80 à 0,90 et autant de diamètre. Ces puits sont appelés *hengst*, répondant au mot *tollino* dans le glossaire de Du Cange, et remontent à la plus haute antiquité. Il y en a beaucoup le long de la voie romaine de Milan à Strasbourg et à Mayence ; on en voit de semblables sur tous les points de l'Alsace. Le *Dictionnaire des antiquités*, de Rich-Chéruef, donne le dessin d'un de ces puits d'après une peinture de Pompéi ; mais ceux d'Alsace ne sont faits que de deux pièces de bois.

M. le directeur d'artillerie nous entretient, dans sa lettre du 27 mai dernier, de l'impossibilité où il se trouve d'opérer le dégagement complet du soubassement de l'oratoire des Templiers, qui est enterré de 38 à 47 centimètres au-dessous du sol actuel, et « de le raccorder avec le terrain avoisinant de manière à assurer l'écoulement des eaux, à moins d'exécuter un abaissement général du sol du plateau de la citadelle, ce qui n'entre nullement dans les prévisions actuelles. » M. le colonel ajoute qu'il compte ajourner un peu le pavage qu'il a l'intention de faire exécuter au pied de cet édifice afin de faciliter la continuation des études. On nous fait espérer, en outre, l'établissement d'un petit mur qui aura pour effet d'opérer le dégagement partiel de ce soubassement. Ne fût-ce que sur un point, ce serait là une amélioration dans la situation de ce monument.

M. le docteur Finot fait hommage à la Société de deux monnaies romaines, moyen bronze, trouvées à *Ars-Laque-nazy* dans un mur dépendant de la propriété de M. Pallez. L'une de ces monnaies, bien conservée, couverte d'une belle patine, est au type de Néron, tête couronnée tournée à droite, avec la légende : IMP. NERO. CÆSAR. AUG. P. MAXIM. R. P. P. 10; au revers, un génie ailé. S. C.

L'autre monnaie, plus fruste, est au type d'Antonin, tête couronnée tournée à droite, légende : ANTONINVS; au revers : un hastaire, S. C.

mur, sur les bords de la Sarre, à Fénétrange. Sa forme est triangulaire ; il représente en relief une feuille de chêne, entourée d'un grénétis dont le cordón affecte une forme ovoïde ; les creux de cette brique sur laquelle on remarque des traces d'émail et d'incrustations, semblent avoir été remplis par une terre grisâtre. Servit-elle à paver l'église ou le château ? C'est ce qu'il est difficile de déterminer. Quelques archéologues supposent qu'elle appartient à la période de la renaissance ; mais, ainsi que le fait remarquer M. Viollet-le-Duc dans son *Dictionnaire d'architecture*, les briquetiers qui possédaient dans leurs ateliers des matrices en biaux propres à imprimer les dessins destinés à orner les carreaux, s'en servirent longtemps après que ces estampilles avaient été gravées.

Les briques et les tuiles romaines sont bien moins rares, et on en rencontre fréquemment dans les anciens fiefs des évêques de Metz de la Lorraine allemande.

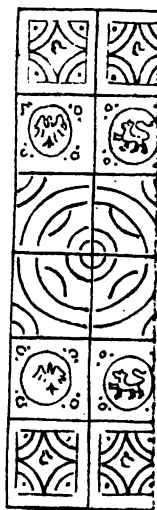
Notre honorable confrère M. Denis, de Sarreguemines, nous adresse le travail suivant :

Dans la séance du 13 mars, M. Lambert a donné lecture d'un mémoire relatif aux voies romaines du pays rhénan. A la page 46 du Bulletin, il annonce que l'auteur ne retrouve plus la trace de la voie romaine au plateau de Wörscheuweiller.

Il est à regretter que l'auteur prussien n'ait pas longé, pendant environ quatre kilomètres, le plateau élevé de la montagne sur laquelle est située Wörscheuweillerhoff en descendant la Blies, car il aurait d'abord rencontré, à peu près à deux kilomètres, une jolie habitation faisant ferme et maison de campagne, appartenant à un Deux-Pontois. L'emplacement de cette habitation est désigné dans le pays comme ayant été un établissement de bains romains desservant le camp permanent de Birbacum, située à l'extrémité de la même montagne vers Bleiscastel (Castellum ad Blisam).

Ce Birbacum devait avoir une certaine importance, car vers le commencement de ce siècle, M. Ferkum, alors juge de paix du canton de Bliescastel, département de la Sarre, y avait recueilli une foule d'antiquités entre autres des statues en pierres du pays, des bas-reliefs très-bien conservés et qu'il avait placés dans un jardin tout d'agrément. Il avait fait connaître aux habitants du village de Birbach (Birbacum) qu'il leur achèterait tout ce qu'ils trouveraient en culti-

*Portion de carrelage co
trouvés*



*Carreau trouvé à
(rede*

vant le plateau au-dessus de leur village. Ce plateau, composé de terre sablonneuse, est à chaque orage fortement raviné, et alors on y découvre des monnaies et des débris de différentes natures. M. Fer-kum s'était fait avec ces objets un cabinet d'une certaine valeur. Mais à sa mort sa famille a quitté le pays, et je ne pourrais dire ce qu'est devenu ce cabinet. Cependant ce qu'il avait établi dans son jardin y existe encore en grande partie, statues et bas-reliefs, et pour un connaisseur la visite de ce jardin présente beaucoup d'attrait.

Il faut supposer que le lieutenant Schmitt, qui est Prussien, n'aura pas été bien renseigné dans un pays bavarois, car sans doute il aurait poussé ses investigations jusqu'à Birbach, où les habitants auraient pu lui donner des indications précieuses, et lui montrer les nombreuses trouvailles qu'ils font continuellement dans les terres du plateau sur lequel était établi Birbacum.

Peut-être qu'en faisant des recherches on trouverait que de Birbacum il y avait une route romaine se dirigeant soit sur Tabernœ soit sur Concordia.

Je crois plutôt que la voie romaine venant de Kirkel se dirigeait plus facilement et plus naturellement vers Birbach qui était l'établissement principal, et dont l'accès était facile en venant de Kirkel; tandis que de ce dernier point il est très difficile d'arriver au Würschweilerhoff, la montagne du bas de Kirkel au plateau étant inabordable autrement qu'à pied. Würschweilerhoff devait simplement être un point d'observation dominant la petite plaine de Hombourg.

En admettant pour un instant que la voie romaine ait pu arriver de Kirkel à Würschweilerhoff, elle devait donc s'arrêter là, car le plateau commençant à Würschweilerhoff et se dirigeant sur Birbach est, pour ainsi dire, constamment à pic sur la vallée de la Blies, tandis que ce plateau vers Birbach, très accessible en venant de Kirkel vers ce point, présente une descente vers la Blies, du côté de Bliescastel, où il est plus que probable que les comtes de la Leyen ont bâti leur château sur les ruines d'un castel romain.

Un archéologue, en voyant les murs élevés qui soutenaient la résidence des comtes de la Leyen, saurait certainement s'il sont de construction romaine ou du moyen âge, car ils existent encore tout autour du plateau dominant Bliescastel.

M. Abel lit un travail extrêmement curieux sur les diverses formes symboliques adoptées au moyen âge, à Metz, par les artistes peintres et sculpteurs pour représenter l'Assomption de la sainte Vierge. M. Abel fait connaître un vitrail ignoré de l'église Saint-Martin de Metz, une peinture murale de l'église Saint-Eucaire, où l'âme de la Vierge est indiquée sous la forme d'une femme nue, tandis que sur le sceau de la collégiale de Notre-Dame de la Ronde, de Metz, la Mère de Dieu monte au ciel, couverte de bandelettes et d'un linceul. M. Abel démontre que cette nudité était symbolique et n'avait rien de charnel ni de blessant pour la pudeur, quoiqu'en ait dit M. Didron sur des peintures analogues au vitrail de l'église de Saint-Martin, de Metz.

Il est décidé que ce travail, à raison de son importance, prendra place dans le volume des *Mémoires* en cours de publication.

M. Dommanget lit le rapport suivant :

I. La Société libre d'émulation de Liège, dont nous recevons exactement l'*Annuaire*, cultive les lettres, les sciences et les arts. Mais son programme, quant aux sciences, se renferme à peu près, je crois, dans les sciences physiques et mathématiques; la Société ne s'occupe donc pas d'archéologie, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne soit féconde en d'autres productions littéraires et scientifiques, dignes de beaucoup d'intérêt. Je citerai notamment une *étude* de M. L. Alvin sur la *divine épopée* d'Alexandre Soumet, et l'extrait d'une *conférence* de M. A. Bury, sur l'abolition de la peine de mort.

La divine épopée est, selon M. Alvin, « l'œuvre la plus pure et la plus brillante des temps modernes. » Elle a pourtant un défaut, c'est de traiter un sujet contraire à l'orthodoxie, puisqu'elle célèbre la rédemption de l'enfer.

Alexandre Soumet, poète profondément religieux, le reconnaissait lui-même et s'en excusait. Mais, en s'emparant d'une idée sur laquelle Grandville, avant lui, avait fait un poème en prose, mis en honneur par Ch. Nodier, il a cédé à une aspiration généreuse de

son cœur et sans doute aussi à sa foi dans la puissance que les promesses de Dieu accordent à la prière; écoutons-le: « Préoccupé, » a-t-il dit, de l'immense amour de Jésus-Christ pour ses créatures, » absorbé dans la contemplation de son sacrifice, j'ai cru voir, pour » me servir de l'expression de saint Chrysostôme, le Fils de Dieu » briser les portes d'airain de l'enfer, *afin que ce lieu ne fût plus » qu'une prison mal assurée.....* Je n'ignore pas qu'une opinion » d'Origène, puisée dans les théogonies indiennes, s'anéantit devant » le jugement des Conciles, et je hasarde, comme une simple fiction, » ce qu'il enseignait comme une vérité. »

Ce qui m'a causé le plus d'émotion dans les observations de M. A. Bury, favorables à l'*abolition de la peine de mort*, et ce qui m'a donné le plus à réfléchir, c'est l'énumération des peines créées et maintenues pendant longtemps comme *nécessaires*, et qui, de nos jours, cependant ont été abrogées, soit en France, soit à l'étranger, sans qu'on ait constaté depuis une augmentation des crimes qu'elles avaient eu pour objet de prévenir et de réprimer.

Me rappelant que M. Rœderer, notre compatriote, a publié aussi des *considérations* sur le même sujet, je les ai cherchées dans une édition de Beccaria, de 1823; et j'en cite un court passage, ne fût-ce que pour faire, par ce simple rapprochement, un peu d'*histoire* du pays messin :

« C'est sur les mœurs et les circonstances politiques d'un état, » bien plus que sur les lois pénales, que reposent la sûreté et la » tranquillité des citoyens; là où les mœurs sont bonnes, les lois » cruelles sont sans nécessité; là où les mœurs sont mauvaises, » les lois cruelles sont sans force contre le crime et, dans tous les » cas, elles sont dangereuses. »

C'est là, Messieurs, une opinion vers laquelle on se laisse facilement porter et qu'on adopte..... jusqu'au moment où de grands forfaits viennent tout à coup effrayer les imaginations, modifier les sentiments, placer tout le monde sous la crainte d'un danger personnel et faire naître, dans la pensée de chacun, le besoin d'une vengeance sociale.

II. Je quitte, non sans quelques regrets, les vers et la prose de la Société libre d'émulation de Liège, pour entrer en pleine archéologie, et je communique, après l'avoir déposée dans l'arche il y a plusieurs semaines, une *Monographie de l'ancien marquisat de Montcornet en Ardennes*, par M. Lépine, membre correspondant de l'académie de Reims.

Montcornet est un village du canton de Renwez, à dix kilomètres au nord de Mézières. Le travail de M. Lépine a de l'intérêt à cause du château de Montcornet dont l'origine paraît remonter au neuvième siècle. Ce qui en reste aujourd'hui est représenté par deux dessins qui nous le montrent aux aspects du sud-est et du nord-ouest. Deux plans font aussi connaître l'état des ruines actuelles, au rez-de-chaussée et au premier étage.

Le château de Montcornet, placé à l'entrée de la forêt des Ardennes, pouvait être un refuge ou, tout au moins, un rendez-vous de chasse pour les rois de la seconde race, qui s'y transportaient, de leur résidence d'Attigny, par un chemin frayé dans la vallée de Thin et qui était connu sous le nom de *Chemin du roi*. M. Lépine ne doute pas que ce château n'ait appartenu à Charlemagne et à Louis-le-Débonnaire, qu'il ne soit resté dans les mains des rois de France jusqu'au moment où Louis-d'Outre-Mer l'aura compris dans le comté de Portien, érigé en fief héréditaire au profit de Roger I^{er}. La seigneurie de Montcornet en aurait été démembrée plus tard en faveur de Guillaume, fils de Godfroy de Namur. M. Lépine dresse le tableau chronologique de la mouvance de Montcornet et constate notamment que ce fief est entré dans la maison de Croi, en 1450 ; dans celle de Gonzague, en 1613 ; dans celle de Mazarin, par Armand-Charles de Laporte, duc de la Meilleraie, en 1674 ; dans la maison d'Aiguillon, par Marie-Charlotte de Mazarin, mariée à Louis-Armand Duplessis-Richelieu, marquis de Richelieu, héritier du duché d'Aiguillon et du comté d'Agenois, et dans la famille de Chabrillan qui possède encore le château de Montcornet. Cette seigneurie fut érigée successivement en baronnie et marquisat.

Les fiefs mouvants de Lonny, Harcy et Wartigny relevaient du château de Montcornet, et je trouve sur la liste des seigneurs particuliers de Lonny, les noms de plusieurs familles qui se sont établies à Metz, tels que René d'Espinoy, vicomte de Coolle, conseiller au parlement de Metz, marié à Louise Boutet. Claude-Aimée d'Espinoy, sa fille, avait épousé Geoffroy-Dominique Bragelongne, vicomte de Deville, lequel, décédé en 1718, était fils de Thomas Bragelongne, seigneur d'Engouville et président au parlement de Metz.

La forêt de Harey appartenait, en dernier lieu, en partie au moins à Jean-Charles vicomte de Salse, mort en 1766, laissant Louis-

Charles-Hyppolite, vicomte de Salse ; Louis-Marie-Charles, chevalier de Salse, et Marie-Scolastique de Salse, mariée à messire Le Goullon, seigneur de Coucy, adjoint au maire de Metz sous la Restauration, tous quatre décédés en cette ville il y a peu d'années.

M. Lépine parle aussi de Montcornet-sur-Serre, en Thiérache ; mais c'est pour lui attribuer une origine postérieure à celle de Montcornet, en Ardennes. Il s'en explique d'après Adrien de Vallois, qui a écrit sa Notice des Gaules (*Notitia Galliarum*) en assez mauvais latin ; le dernier auteur après avoir annoncé qu'une charte fut accordée à Montcornet, en Thiérache par Giles de Montcornet, ajoute :

« *Est et alterius ejusdem nominis castellum a priore decem
» lengis distans et cognomine ab eodem distinctum; quippe mon-
» cornutus in Arduennâ nuncipatur, quod et monti bicipiti seu
» biscorni est impositum, quales montes nostri cornutus appel-
» litant et adjacet sylvæ Arduennæ inter ipsum ac rupem regiam
» sitæ. »*

Je ne terminerai pas cette communication relative à la *monographie du marquisat de Montcornet, en Ardennes*, sans relever une assertion de l'auteur, qui vous paraîtra peut-être contestable. On lit, à la page 37 :

« On sait qu'avant l'invasion romaine, il n'y avait encore dans
» les Gaules aucune ville fortifiée ; que les Celtes et les Gaulois,
» peuples nomades, ne bâtissaient pas. Des cavernes, des creux de
» rochers et d'arbres étaient leur unique abri et leur servaient
» d'habitation ; qu'ils n'ont connu l'art de bâtir des demeures fixes
» que lorsque les Phéniciens et les Phocéens ensuite lièrent com-
» merce avec eux. »

Vous vous rappelez, Messieurs, l'observation fort judicieuse du R. P. Bach dans son travail sur les origines celtiques des villes de la province des Trois-Évêchés. Notre vénérable confrère vous a dit et vous a prouvé, je crois, qu'il y avait dans les Gaules des villes et des forteresses avant l'invasion des Romains. Je ne puis que renvoyer à ce travail qui est destiné à prendre place dans les *Mémoires* de notre Société.

III. De Montcornet je passe en Afrique, sans autre transition, et c'est pour communiquer à la Société l'extrait d'une lettre, du 1^{er} mai, datée de Tebessa, province de Constantine :

« J'ai vu aujourd'hui, écrit un officier de zouaves, une pierre

- » portant une inscription très lisible, de laquelle il résulte que
- » Tebessa est sur la route romaine qui conduit à Carthage. La distance de Tebessa à Carthage est indiquée sur cette pierre; c'est
- » à peu près la même que celle qui sépare Tebessa de Tunis. »

Cette note pourra trouver sa place, si vous l'en jugez digne, dans le compte à rendre des travaux de la Société archéologique de Constantine, dont cinq ou six volumes nous sont parvenus, et qui feront incessamment l'objet d'une étude intéressante.

La Société entend ensuite la lecture de la notice suivante de M. Lambert sur les Berbères :

Permettez-moi de revenir sur une des assertions que j'ai émises dans mon Mémoire sur les Phéniciens, pour m'appuyer de l'autorité d'un document presque officiel, d'une notice qui a paru, il y a un an, au *Moniteur universel* (n° du 5 juin 1862).

Le fait sur lequel j'insiste, tout en se référant à l'antique nation des Phéniciens, touche de près une importante partie de la population de l'Afrique française, je veux parler de la race berbère, à laquelle appartiennent les Kabyles.

On se souvient peut-être que Paris a reçu l'an dernier la visite de plusieurs chefs Touaregs, dont la présence y a produit quelque sensation.

Les Touaregs sont, comme les Kabyles, d'origine berbère, et voici comment les peuplades du Nord-Afrique rappellent les Phéniciens de l'Asie occidentale.

Tout donne à penser, et je crois, pour mon compte, l'avoir suffisamment démontré, que les Phéniciens sont de souche sémitique. Il n'y a donc point de confusion possible entre eux et les primitifs habitants de la Palestine, les Cananéens, descendant de Cham.

Mais si, contrairement à une opinion qui a cours, les Phéniciens et les Cananéens appartiennent à deux races distinctes, où chercherons-nous le peuple de Canaan ? En quel lieu du monde a-t-il émigré ? On veut absolument retrouver des Cananéens quelque part, et si nous parvenions à en découvrir des traces, nous aurions rendu service aux Phéniciens, qui conserveraient leur mère-patrie et ne seraient plus menacés de se perdre dans la race chamite.

J'osais avancer *à priori* (Mém. de la Société, 1862, p. 57) que l'idiome de Canaan pouvait bien n'être pas sans rapport avec celui

de l'Égypte. Retrouver chez un peuple des temps actuels, en faveur duquel s'élèveraient quelques présomptions d'origine cananéenne, des traces de l'ancienne langue égyptienne, ce serait donc avancer considérablement la question. Or, M. Munck, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, cite un témoignage historique et une tradition locale qui attribuent aux Berbères d'Afrique une filiation cananéenne (*Mém.*, p. 58). Cette hypothèse se fortifie d'un texte de l'historien Procope.

Il n'y a donc point d'in vraisemblance à supposer que la race berbère renferme des restes de l'ancienne nation palestinienne. Mais s'il était établi de plus que les Berbères parlent une langue voisine de la langue d'Égypte, cette probabilité deviendrait des plus grandes.

Voici ce que dit à cet égard la notice anonyme du *Moniteur*:

« Les Arabes, et d'après eux les géographes européens, donnent le nom de Touaregs à un peuple de *race berbère* qui occupe aujourd'hui le vaste désert entre le Soudan et les Saharas marocains, algérien, tunisien et tripolitain.

» Un des chefs prépondérants de ces tribus est le cheikh Si-Othman..... actuellement à Paris.

» Les Touaregs ont conservé leur ancien idome écrit et parlé, qui semblerait avoir des analogies avec *la langue des premiers Égyptiens*; dans la visite qu'a faite Si-Othman au musée du Louvre, il a affirmé reconnaître la plupart des caractères avec lesquels sont formés les descriptions des sarcophages de l'ancienne Égypte. »

Cette dernière circonstance, connue par le récent témoignage d'un des chefs les plus autorisés de la race berbère, est tout une révélation. Si l'idiome des Berbères est analogue à celui de l'ancienne Égypte, on peut affirmer leur commune origine. Cham avait quatre fils: Cousch (Ethiopie), Mizraïm (Égypte), Pont (Lybie ou Mauritanie) et Canaan (Gen. X, 6). Pour l'attribution de l'origine de la race berbère, nos hésitations se renferment donc uniquement dans le cercle de ces quatre nationalités.

Les plus déterminés rationalistes ne penseront pas autrement. Ils se plaisent tous à voir dans le tableau ethnographique du chapitre X de la Genèse, un document de la plus haute valeur.

Pour déterminer notre choix entre ces quatre noms, nous ayons des témoignages antérieurs, et puisque le géographe arabe Edrisi, puisqu'une tradition qui a cours au Maroc ont depuis longtemps reconnu dans les Berbères les descendants des Cananéens, toute incertitude doit cesser.

Ainsi se dissipera l'anxiété de ceux qui étaient en quête des vestiges de Canaan, et qui, faute d'objet, avaient jeté leur dévolu sur la Phénicie. Canaan est exhumé de son tombeau ; les Phéniciens reposeront désormais tranquilles à côté de leurs pères, les Iduméens ; on respectera l'histoire et la philologie, et le désir des curieux sera satisfait.

M. Simon a la parole pour la lecture d'une communication sur les vases étrusques ainsi conçue :

Parmi les objets provenant du Musée Campana et dont la munificence de S. M. l'Empereur a disposé en faveur de notre ville, l'art céramique est celui qui a été représenté le plus largement, et l'on sait en effet que des produits de cet art sont un des éléments les plus importants de ce musée.

La découverte de vases antiques de ce genre remonte à environ deux cents ans et on évalue à plus de 50,000 le nombre qui en fut trouvé. Les découvertes les plus importantes eurent lieu à Nola, à Capoue et jusqu'aux portes de Naples. Ces vases furent trouvés dans des tombeaux qui, pour la plupart étant des chambres souterraines, permettaient d'en assurer la conservation ; la nécropole de Tarquinium en a fourni plus de 5,000.

Le champ de la découverte de ces vases n'étant pas limité à l'ancienne Etrurie, et occupant au contraire une vaste étendue de pays, on reconnut qu'ils ne pouvaient pas être tous attribués aux Étrusques seuls ; dès lors on les nomma vases grecs, et l'on ne conserva le nom de vases étrusques qu'à ceux qui étaient reconnaissables par des caractères particuliers, tels qu'une barbe et une chevelure volumineuses, un certain costume, des inscriptions, des usages civils et religieux et notamment des ailes données aux génies qu'ils représentent.

Ont-ils été fabriqués par des Étrusques ou par des artistes grecs ? On l'ignore ; mais tous les vases enfouis dans une vaste étendue de pays l'ont été pendant une période de plus de quinze cents ans, et leur fabrication, d'après M. Brongniart, n'a cessé qu'à l'époque de la guerre sociale, c'est-à-dire environ vers l'an 91 avant Jésus-Christ.

Tous se recommandent par une terre de la même qualité, de la même couleur, d'épaisseur à peu près semblable ; leur cuisson

a eu lieu à une basse température, leurs formes sont remarquables par leur élégance et surtout par les peintures plus ou moins artistiques qu'on y remarque, dont les unes sont de couleur rouge sur fond noir, d'autres noires sur fond rouge. On y voit quelquefois des inscriptions soit d'artistes soit de personnages qui sont mis en action dans les sujets de la peinture. Elles sont très intéressantes par la forme des caractères et l'ordre suivant lequel ils sont tracés ; ces indices révèlent la plus ou moins grande antiquité du vase. On pensa d'abord que les peintures étaient faites à l'aide d'un patron, mais des traits burinés détruisirent cette opinion et l'on reconnut combien il fallait que la main de l'artiste fût sûre pour qu'elle ait pu y tracer, d'un premier jet, des dessins qui ne permettaient pas de les retoucher. Enfin on reconnut aussi que certains sujets avaient été représentés par l'enlèvement d'une partie de la couleur du vase.

Ces vases ont, les uns une couleur noire, les autres une couleur rouge. Ceux de Nola se recommandent par leur beau vernis noir.

Pour donner une idée de l'antiquité des vases grecs, nous nous bornerons à dire que la fabrication de la poterie dans l'île de Samos était célèbre dans le dixième siècle avant Jésus-Christ. Ceux de Thera sont aussi considérés comme appartenant à la plus haute antiquité. Quant au tour à potier, il était en usage du temps d'Homère. Ziegler, dans ses *Études céramiques*, pages 185 et 186, nous fournit à ce sujet les documents suivants. « On divise les vases » grecs en trois classes, selon les époques de leur fabrication. La » couleur rouge pâle, avec figures noires et blanches, indique ceux » de la première époque : ils remontent à sept cents ans avant » l'ère chrétienne ; les vases de la seconde époque sont fond noir » avec figures jaunes. Enfin ceux de la troisième époque sont de » deux couleurs seulement, figures jaunes et fond noir ; la per- » fection des peintures et l'extrême légèreté les distinguent par- » ticulièrement. » Il ne faut pas s'attendre, dit M. Brongniart, à trouver ces trois époques bien tranchées, elles passent au contraire d'une manière trop transitoire des unes aux autres.

Quelquefois les peintures furent décorées de différentes couleurs : telle est la fameuse coupe d'Arcésilas qui fut trouvée à Vulci en Étrurie, et sur laquelle on remarque les couleurs noire, rouge et blanche ; d'autres fois les peintures furent décorées de filets blancs. Le sujet est sur un côté du galbe ; quelquefois aussi il en

occupe toute la surface, mais plus ordinairement une partie seulement, et alors il y a un revers assez souvent insignifiant, composé de deux ou trois figures de vieillards appuyés sur un bâton; ils semblent instruire un jeune homme en lui présentant un instrument ou un ustensile; parfois une bacchanale compose ce revers.

Les formes des vases grecs et des vases étrusques étant très-variées, les noms qui leur furent donnés sont aussi très-nombreux. Athénée seul donne les noms de cent vases qui servaient pour la table et qui ont été reproduits par Ziegler dans ses études céramiques. A ce nombre il faut en ajouter beaucoup d'autres. Occupons-nous maintenant des vases dont il a été fait don à notre ville; ils sont nombreux et de formes variées; quelques-uns sont étrusques, les autres sont grecs.

Un certain nombre de ces vases est complètement noir; quant aux formes elles sont, d'après les principes de Ziegler, canopiennes, napiformes, turbiniiformes; d'autres sont sphéroïdes et d'autres ovoïdes; en outre, il existe des vases peints représentant différentes scènes; ceux de formes sphéroïdes sont décorés de peintures; deux patères représentent chacune une tête peinte et monochrome; quelques têtes en ronde bosse sont d'assez bon style, plusieurs bas-reliefs présentent des dessins peu corrects mais qui ne sont pas dénués de mouvement dans l'ensemble de la composition. Parmi les objets de petite dimension, nous citerons une lampe qui est remarquable parce qu'elle a la forme de celles que l'on trouve le plus habituellement à Metz et parce qu'on y lit le mot *fortis* que l'on a déjà vu sur une autre lampe. Il nous reste à parler d'une pièce intéressante par ses dimensions, notamment par sa hauteur; elle est décorée de larges canelures dans le sens de sa hauteur; elle est à sa partie supérieure décorée d'une frise représentant des Sphinx. Cette pièce, qui appartient à la haute antiquité, est un grand pithos (dolium); elle est de forme circulaire avec un renflement à la partie supérieure, c'est la forme de la tige campanuliforme à double courbure de Ziegler. Elle provient des fouilles de Cervetri; sa hauteur est de 89 centimètres.

Telle est l'histoire bien abrégée des vases étrusques et des vases grecs, tel est l'aperçu bien sommaire auquel nous avons pensé devoir nous livrer au sujet des produits céramiques du musée Campana, dont le gouvernement a bien voulu enrichir le musée de notre ville.

Il nous resterait à parler des sculptures provenant du même musée, mais nous en référons à des personnes plus compétentes que nous pour juger ces pièces intéressantes. Nous nous bornons à dire que les sculptures consistent en une statue en marbre représentant une dame romaine, et en deux bustes de grandeur naturelle, l'un que l'on attribue à Neptune, l'autre au philosophe Antisthène.

Voici le détail des objets d'art provenant des collections Campana données au musée de Metz ¹:

Poterie étrusque. — 1. Grand Pithos (dolium) cannelé, orné d'une frise de sphinx : provenant des fouilles de Cervetri (haute antiquité). Poterie de pâte noire, haute antiquité. — 2. Amphore à anses plates. — 3. Amphoridion. — 4-10. Œnochoé. — 11. Scyphus à une anse. — 12. Cyathis. — 13-14. Canthares. — 15-16. Holmos. — 17-18. Cotyles.

Vases peints de la décadence. — 19-23. Œnochoé. — 24-25. Patères : têtes de femme diadémées.

Vases grecs. Poterie d'ancien style. — 26. Cotyle. — 27-34. Bombylios. — 35-41. Cotylisques. — 42-44. Aryballes. Style phénico-corinthien.

Vases à figures noires. — 45. Amphore bachique. — 46. Coupe : combats. — 47. Lécythus : palestrites. — 48. Œnochoé : combat.

Vases à figures rouges. — 49. Amphore : *a.* Bacchante repoussant un satyre ; *b.* Joueur de double flûte devant son maître. — 50. Amphoridion : chouettes. — 51. Stamnos : *a.* Satyre portant une outre et un œnochoé ; *b.* Femme tenant un panier. — 52. Cotyle : chouettes. 53. Lécythus : tête de femme.

Poterie rouge vernissée. — 54. Oxybaphon. — 55. guttus. — 56-58. Œnochoé. — 59. Cotyle. — 60-71. Patères avec et sans anses.

Terres cuites. — 72. Lampe ouverte. — 73. Lampe : tête et inscription *Fortis*. — 74. Urne cinéraire étrusque : Echethus, armé d'un soc de charrue, combat les Perses à Marathon. Traces de couleurs. — 75. Bas-relief : Bacchus dormant sur un rocher — 76. Femme assise tenant un tambourin. Tête d'homme — 78-80. Têtes de femmes. — 81-87. Pied.

¹ *Moniteur de la Moselle* du 12 avril 1863.

Marbres. — 39. Statue de romaine. — 83. Buste de Neptune. — 84. Buste d'Antisthène.

M. Simon conserve la parole pour la lecture du rapport suivant :

M. l'abbé Cochet, qui vous a déjà procuré tant de documents précieux sur les sépultures antiques et sur celles du moyen âge, vous a adressé plusieurs notices dont je vais vous faire connaître succinctement ce qu'elles offrent d'intéressant.

La première est intitulée : *Nouvelles particularités relatives à la sépulture chrétienne du moyen âge*. D'abord M. l'abbé Cochet parle de piques déposées dans les fosses. Cette coutume qui, du reste, est le privilège d'une confrérie, consiste à déposer une pique en fer dans la fosse du défunt et à côté de sa bière. La confrérie qui a gardé cette pratique est une société de Saint-Michel dont l'auteur ignore l'origine ; il a su seulement qu'à Caudebec-lès-Elbeuf, au moment de sa suppression qui eut lieu vers 1820, la confrérie de Saint-Michel ne se composait plus que d'une dizaine d'associés qui, tous, ont disparu. Chaque année quelqu'un d'entre eux faisait le pèlerinage du Mont Saint-Michel, exposé aux périls de la mer, et à son retour les frères allaient au-devant de lui jusqu'aux limites de la paroisse. Tout frère portait avec lui une hallebarde dont il était propriétaire. Cette hallebarde se composait d'une pique en fer munie d'une hampe, et à la mort de chacun d'eux la pique était déposée dans la fosse à côté du défunt. Les trois fossoyeurs de Caudebec, que M. l'abbé Cochet a interrogés, lui assurèrent qu'ils avaient rencontré de ces piques et qu'ils les avaient remises en terre.

L'auteur fait ensuite connaître la découverte d'un sarcophage, faite en 1807, à l'abbaye de Sainte-Geneviève, à Paris, et remontant au treizième siècle. Cette sépulture renfermait le corps d'un personnage religieux, probablement du treizième siècle d'après son costume et les quatre vases à charbon qui l'accompagnaient. Ce personnage religieux, représenté dans son costume monastique, portait une ceinture fermée au moyen d'une boucle encore bien reconnaissable. Dans l'arrondissement de Dieppe, au nord de l'église prieurale d'Auffay, on trouva des carrelages émaillés, des vases à encens et notamment un squelette portant à sa ceinture une boucle et deux anneaux en bronze.

Une semblable découverte (une boucle et deux anneaux de bronze) eut lieu en fouillant les ruines de la célèbre abbaye de Saint-Wandrille. M. l'abbé Cochet pense que cette découverte, qui eut lieu devant le maître-autel de l'antique basilique, concernait un bénédictin de Fontenelle. L'auteur pense qu'il a quelque droit de conclure que la ceinture et les boucles faisaient loi dans la sépulture monastique du moyen âge.

M. l'abbé Cochet parle ensuite des chapelets. Encore bien qu'ils se rencontrent habituellement dans les demeures chrétiennes et dans les mains catholiques, il n'en a encore recueilli que deux dans ses nombreuses fouilles d'églises et de cimetières chrétiens. L'un d'eux, il paraît, se terminait par une médaille de cuivre communément nommée de *saint Benoît* ou *Croix des sorciers*. L'auteur donne le dessin des deux faces de cette médaille; il fait connaître toutes les lettres qui y sont représentées et en donne l'interprétation pages 10 et 11. Je crois devoir faire connaître qu'une médaille semblable a été trouvée à Sarreguemines (Moselle); je la mets sous vos yeux. Ces deux médailles offrent des différences. Ainsi, du côté du monogramme du Christ, la médaille de M. l'abbé Cochet présente une croix qui précède l'inscription; au-dessous du monogramme, trois clous sont représentés chacun avec une tête; au-dessous des clous est un fleuron et la forme des quatrième et cinquième lettres paraît incorrecte. Sur ma médaille, au contraire, l'inscription est précédée d'une couronne royale, les clous ont chacun trois têtes et imitent un fleuron, chaque tête est de forme ronde; au-dessous de ces clous est un cœur dans le cordon de la légende. Quant aux lettres elles sont correctes. Examinons maintenant les inscriptions et voyons quel en est le sens indiqué par M. l'abbé Cochet.

Du côté de la croix, les quatre lettres C. S. P. B., placées dans les angles, signifient *Cruz sancti Patris Benedicti*. Dans le champ de la croix, les lettres qui vont de haut en bas C. S. S. M. L. signifient *Cruz sancta sit mihi Lux*. Les cinq lettres du croisillon : N. D. S. M. D. veulent dire : *Non Dæmon sit mihi dux*. Au verso de la croix on voit le monogramme du nom de Jésus-Christ IHS, et autour les lettres V. R. S. N. S. M. V. S. V. Q. L. I. V. B.; ce que l'on traduit par ces quatre vers :

*Vade retro satana
Non suadeas mihi vana
Sunt vana quæ libas
Ipse venena bibas.*

On a assuré à M. l'abbé Cochet que l'origine de cette croix ou médaille de saint Benoit, ne remontait qu'au dix-septième siècle; mais on ajouta qu'à cette époque elle fut plutôt renouvelée qu'ins-tituée. Cette dévotion se propagea surtout en Bavière.

M. l'abbé Cochet parle ensuite de coquilles dites *pèlerines* (peignes de saint Jacques) trouvées dans des sépultures. On en a trouvé à Fécamp, à Jumièges, à Angers, en Suisse, en Savoie. Enfin dans ses recherches sur les antiquités de la Russie méridionale et des côtes de la mer noire, M. Alexis Ouwaroff reproduit une coquille trouvée dans les tombeaux de la Crimée; mais cette dernière est en or et ne nous donne la *pèlerine* qu'en figure.

Enfin la cinquième particularité que M. l'abbé Cochet révèle dans la sépulture chrétienne du moyen âge est celle de sandales, bottines ou chaussures. Il paraît constant que cette chaussure était symbolique; l'auteur cite la découverte de chaussures de cette sorte à Saint-Wandrille, à l'abbaye de Fontenelle, à l'abbaye de Jumièges, à la cathédrale de Worcester, à Angers dans plusieurs églises, à Oberflacht près de Stuttgart, dans le Wurtemberg.

Cette coutume paraît remonter très loin, car un historien Milanais assure qu'en 1638 on retrouva dans la basilique ambrosienne le tombeau de Bernard, roi d'Italie et petit-fils de Charlemagne. Ce prince, inhumé en 818, avait encore conservé à ses pieds et autour de ses jambes des chaussures de cuir rouge et des semelles de bois.

On cite même des traces de cet usage dès l'époque romaine. M. Deville a reconnu, en 1843, une semelle dorée dans un tombeau de quatre Mares, près de Rouen. M. l'abbé Cochet lui-même en a trouvé à Cany, en 1848, et M. Godard-Faultrier en a signalé à Angers la même année.

Une seconde brochure a pour titre : *Fouilles faites, en 1861, à l'abbaye de Saint-Wandrille et à la chapelle de Caudecotte*. La première de ces deux notices contient des documents semblables à ceux donnés dans la notice précédente, concernant des boucles et des anneaux de ceinture, un chapelet avec médaille, et des chaussures trouvées aux jambes des morts. Cette notice présente en outre le dessin de vases en grés et de vases chrétiens du treizième siècle.

La seconde notice rend compte de fouilles faites du 15 novembre au 14 décembre 1860, dans la chapelle de Saint-Nicolas de Caudecotte située sur la côte occidentale de Dieppe.

Malgré toutes les apparences d'une ancienne origine, M. l'abbé Cochet n'a trouvé en ce lieu que des débris de colonnettes de pierre du treizième ou du quatorzième siècle, quelques carreaux émaillés de la même époque, représentant des fleurs, des feuilles, des écussons, et cinq sépultures sous le sol de la chapelle.

Toutes ces inhumations avaient été déposées dans des cercueils de bois dont on retrouva les clous. Deux corps seulement étaient accompagnés de ces vases à encens qui faisaient en grande partie l'objet des recherches.

Un des deux corps en possédait quatre ou cinq placés à l'épaule, à la ceinture et aux jambes. Ces vases forés, encore remplis de charbon de bois, étaient en terre blanche vernissée de vert. M. l'abbé Cochet les croit de la fin du treizième siècle ou, mieux encore, du commencement du quatorzième.

M. l'abbé Cochet donne dans cette même notice des détails sur une découverte de trente-cinq médailles très bien conservées et devant appartenir au seizième siècle. Il y en avait douze de France, quatorze d'Espagne, quatre de Portugal, trois d'Italie, une de Suisse et une de Hongrie. Chose remarquable, la tradition rapporte que ce lieu contenait un trésor. L'ouvrier qui la reproduisait, ajoutait qu'il tenait ce document de ses ancêtres.

Une troisième brochure présente des *Documents sur trois cercueils de pierre trouvés à Gouville, entre Cailly et Fontaine-le-Bourg, arrondissement de Rouen, en 1861*. Ces sépultures furent trouvées sur le versant septentrional d'une colline, au lieu dit la Côte-aux-Prêtres. Comme tous les cercueils de l'époque franque, ceux découverts étaient plus étroits aux pieds qu'à la tête et n'étaient pas taillés d'équerre ; au troisième tiers de leur longueur le fond présentait un trou percé avec intention. Mesurés en dehors, ces cercueils, dont l'épaisseur constante est de 0^m,06, ont donné une longueur de 2^m, une profondeur de 0^m,37 une largeur, à la tête de 0^m,73, et aux pieds de 0^m,35 ; le trou était à 0^m,77 des pieds. Dans chaque sarcophage on a recueilli un petit pot de terre avec couverture de mine de plomb et décoré sur la panse d'ornements à l'estampille. Ces ustensiles ont la forme et le type de tous les vases mérovingiens. On a trouvé quelques perles, les unes en ambre, les autres en verre, puis un anneau de bronze auquel étaient attachées des chaînettes du même métal.

L'auteur n'hésite pas à attribuer ces découvertes à l'époque

franque et même à la période mérovingienne. Il fonde son opinion sur la position du cimetière qui, selon l'usage de cette époque, était sur le penchant d'une colline ; sur la matière et la forme des cercueils, sur les vases qui y ont été trouvés et les autres objets qui y ont été déposés.

Les trois sarcophages dont il s'agit étaient en pierre ; le commerce de ce temps dut en procurer de tout faits, soit sur commande, soit pour le marché public. Chacun les achetait pour les besoins de sa famille ou de son pays. A ce sujet M. l'abbé Cochet cite diverses localités où l'on en fabriquait un grand nombre. La forme de ces cercueils, beaucoup plus étroits aux pieds qu'à la tête, et leur couvercle qui a la forme d'un toit ou dos d'âne, sont des caractères appartenant aux tombeaux francs. Enfin le trou pratiqué au fond du cercueil est aussi un détail particulier aux tombeaux de cette époque, mais tous les cercueils n'en contiennent pas.

A propos d'un anneau surmonté d'une tige et auquel sont appendues plusieurs chaînettes, M. l'abbé Cochet cite des chaînettes et des chaînes de col, en bronze, trouvées dans des sépultures. Enfin il cite, en dernier lieu, deux anneaux dentelés dont l'un fut trouvé en France, l'autre en Angleterre. Le premier, dit M. l'abbé Cochet, nous est apparu à Caudebec-lès-Elbeuf, en 1855. L'anneau provenait d'un cercueil mérovingien trouvé près de l'église, lequel contenait, outre des perles de verre, un cure-oreilles et un cure-dents, une boucle en bronze et deux jolies fibules en argent et or, ornées de filigranes et montées de verroterie ; quatorze dents décoraient le cercle de Caudebec.

La second anneau a été trouvé par M. Wylie, savant archéologue, dans une sépulture saxonne de Fairford, près Gloucester, en 1851 ; il avait onze grains qui étaient doubles. M. l'abbé Cochet est incertain sur la destination de ces sortes de pièces.

Tel est, en peu de mots, l'aperçu que j'ai pensé devoir vous donner des trois brochures qui vous ont été adressées par le savant abbé Cochet qui, depuis longtemps, s'est fait connaître par des travaux importants sur les sépultures des temps anciens et sur celles du moyen âge ; mon rapport n'a d'autre but que d'énumérer brièvement les trouvailles importantes que ce savant ecclésiastique nous a fait connaître en dernier lieu. J'engage donc les personnes qui désirent mieux s'instruire sur cette matière, à lire avec attention ce qui nous est enseigné dans les brochures que

j'ai analysées. Je termine en adressant à M. l'abbé Cochet des remerciements au nom de la Société pour ses savantes communications, osant espérer qu'il voudra bien continuer de nous tenir au courant des découvertes qu'il pourra faire à l'avenir.

La publication récente et la mise en langage moderne du roman de Garin le Loherain, poème chevaleresque du douzième siècle, sont l'occasion, de la part de plusieurs membres, de différentes observations de nature à en faire apprécier l'importance tant au point de vue de la langue et des usages de l'époque, dont il offre le miroir fidèle, qu'au point de vue de la topographie locale. M. Durand donne même lecture de différents passages d'une correspondance qu'il a échangée à ce sujet avec M. Paulin Paris, membre de l'Institut, qui, on le sait, a attiré l'attention du monde savant sur cette partie de la littérature nationale, en donnant, dès 1833, une édition de l'œuvre originale dont il offre aujourd'hui la traduction.

Le Secrétaire adjoint,

A. DURAND.

SÉANCE DU 9 JUILLET 1863.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance.

M. le Président donne connaissance : 1^o d'une lettre de S. Ex. le Ministre d'État, contenant un accusé de réception du projet de restauration de l'oratoire des Templiers et la promesse d'un examen attentif de cette affaire par la commission des monuments historiques; 2^o d'une autre lettre du même Ministre relative à la restauration de l'aqueduc romain de Jouy. S. Excellence dit « que l'inspecteur général des Monuments historiques ne refusera pas d'éclairer de ses conseils, l'architecte que la Société d'archéologie ou le département désignerait pour exécuter le travail dont il s'agit. » Notre rôle, en cette circonstance, ne pouvant être qu'officieux, puisque l'étude de cette question a été confiée à M. l'architecte départemental; la lettre de M. le Ministre devra être communiquée à M. le Préfet.

Le secrétaire donne lecture d'une lettre de M. Chabert qui témoigne le désir que l'église de Queuleu, due à son initiative et dont la décoration intérieure est complètement achevée, soit l'objet d'une visite de la Société et d'un rapport détaillé.

La Société décide qu'une convocation spéciale sera adressée, pour le mercredi suivant, aux membres du comité consultatif.

Communications.

M. Anatole Durand donne lecture du travail suivant,

relatif à la promenade qui a eu Ancerville pour objet principal :

Messieurs, la première course archéologique de l'année qui devait être dirigée sur Rémilly, Ancerville, Aube et Sorbey, eut lieu le 27 avril. La variété des sujets d'étude qui devaient se présenter à notre examen, la facilité de se rendre dans ces diverses localités et aussi le désir d'aspirer les premières émanations d'un air pur et vivifiant, toutes ces circonstances réunies concouraient pour que la Société pût dignement reprendre le cours de ses pérégrinations. Il ne faut pas l'oublier, leur action peut être envisagée à un double point de vue : outre le résultat individuel que chacun de nous peut obtenir en étudiant par soi-même et sur le terrain tel ou tel monument, en échangeant librement et sans apprêt les pensées qui peuvent naître en son esprit à la vue de ces objets, et en faisant en même temps son profit des réflexions qu'il entend faire à son voisin, il en est un plus sérieux pour la Société elle-même, c'est de montrer qu'elle vit, qu'elle ne se contente pas de travaux péniblement élaborés à huis clos et débités devant quelques désœuvrés, mais qu'elle tient à attester aux yeux de tous sa propre existence. Il s'agit donc pour nous, et c'est à mes yeux notre véritable rôle, de montrer que notre pays est, à l'égal de bien d'autres, un vaste musée où chaque chose est à sa place véritable, et où il nous est facile à tous, tant que nous sommes, de contempler les vestiges de civilisations à jamais évanouies, qui elles aussi ont eu leurs jours de gloire, et de parvenir peut-être à arracher à ces ruines le secret de leur grandeur.

Tel est, Messieurs, le but que je me suis proposé tout en me renfermant dans le cadre étroit qui m'est imposé.

N'attendez pas de moi que je vous retrace les souvenirs anciens ou les merveilles modernes de Rémilly qui, vous le savez, est la première station où nous mettons pied à terre : l'un de nos collègues en a fait le sujet d'un article très-complet dans l'*Austrasie* (1859). Il nous est impossible cependant, malgré notre course rapide, de ne pas être charmé à la vue de ces jardins où une admirable nature se joue agréablement dans ses capricieux et multiples effets. A la vue de ces lieux qui ont eu le don d'inspirer une âme délicate et sensible, il nous est impossible aussi de ne pas payer notre tribut d'admiration à ce facile talent qui a su reproduire les scènes agrestes de notre pays, notre ciel inconstant et nos horizons un

peu monotones avec une grâce et une finesse qui ne sont pas sans poésie. Aussi sommes-nous heureux d'apprendre qu'une main amie a recueilli fidèlement les restes précieux et fragiles de cet art charmant et les a arrachés au temps qui pour eux avait déjà commencé son œuvre de destruction.

Après avoir examiné dans l'église une Adoration des Mages faite par un artiste messin d'après une gravure de Ribeira, nous nous éloignons du clocher suisse de Rémilly qui se termine par cinq pointes inégalement élancées, et nous nous acheminons gaiement vers le château d'Ancerville, conduits par un guide invisible, curieux, zélé et délicat qui, par un élégant récit et par des dessins minutieusement exacts, avait eu le bonheur de signaler aux archéologues mosellans ce monument comme le spécimen le plus complet de la maison-forte à la fin du quinzième siècle dans le pays messin. L'époque de sa construction ne remonte pas au temps où un château hérissé de hautes tours offrait une retraite sûre au seigneur qui s'y réfugiait. Une révolution importante dans l'art d'attaquer et de défendre les places allait se consommer, mais cette révolution ne s'accomplit que lentement, tant les vieilles tours de la féodalité lui inspiraient de confiance.

Ce n'est qu'au siècle suivant, c'est-à-dire au seizième siècle, que nous voyons autour de nous un premier pas fait dans cette direction dans la porte des Allemands. Mais dans la période de transition qui précède celle dont je parle, les constructeurs de châteaux étendent les défenses extérieures et ne songent pas encore à placer du canon sur les tours et courtines. Il ne faut pas perdre de vue d'ailleurs que les guerres de Charles VII, de René d'Anjou et de Charles-le-Téméraire, avaient attiré dans notre pays une foule d'aventuriers et de gens sans aveu, d'*écorchours* comme on les appelait alors, qui ne se faisaient pas faute de désoler nos campagnes. Aussi, croyons-nous que ce fut surtout contre eux que fut élevé le château d'Ancerville dans le but d'abriter d'un coup de main hardi le domaine le plus important de la maison de Raigecourt qui de plus se trouvait en plaine.

Examinons donc dans ses détails la maison-forte d'Ancerville. Des bâtiments qui ont toujours servi de bâtiments d'exploitation ençoignent sur les côtés du sud, de l'ouest et du nord, une première cour qui est assez vaste, et ces bâtiments sont flanqués extérieurement de cinq tours aujourd'hui démantelées qui originairement se

terminaient en cône : rien n'indique que ces tours aient jamais pu être voûtées de façon à recevoir des pièces d'artillerie. L'extrémité sud de cet immense bâtiment se termine par une sorte de corps-de-garde voisin de l'entrée : on aperçoit à la partie supérieure des corbeaux de pierre qui ont bien pu soutenir des mâchicoulis et au bas des orifices assez larges pour loger des bouches à feu. L'extrémité opposée de ces bâtiments se relie au château par un mur d'enceinte flanqué d'une tour assez élevée qui elle-même domine les fossés de la demeure du châtelain. Le château proprement dit occupe donc la quatrième face du parallélogramme : il se compose de bâtiments d'habitation distribués autour d'une cour carrée beaucoup plus petite que la précédente, et on y pénètre en passant sous une porte avec pont-levis pratiquée dans le massif carré du donjon dont les élégants mâchicoulis décorés d'accolades trilobées caractérisent la fin du quinzième siècle. La même époque est accusée par les détails décoratifs que nous aperçûmes sur la face intérieure du bâtiment de la seconde cour. Dans une cuisine, où nous pénétrons avec l'agrément du propriétaire, une vaste cheminée nous laisse voir une plaque de fonte portant les armoiries bien connues des Nourroy et des Des Armoises avec la date de 1567. L'intérieur des appartements nous parut vaste et bien aéré : ils sont éclairés notamment par deux fenêtres dont l'embrasure assez large supporte un arc fortement surbaissé qui est garni lui-même de boudins largement accusés formant retrait les uns sur les autres afin de percer le mur de façade. Dans l'une de ces chambres, on tira d'une armoire un petit vitrail portant les armoiries des Raigecourt, *d'or à une tour de cinq créneaux de sable*. Le même écu se retrouve sur le tympan d'une porte qui s'ouvre sur l'escalier du donjon. Cette porte, qui nous paraît contemporaine de l'érection même du château, est garnie d'une garde à jour portant encore le même blason accolé à celui des de Ville, *d'or à la croix de gueulle*, ce qui permet de reconnaître pour fondateur de ce château Philippe II de Raigecourt, qui épousa en secondes noces Catherine de Ville (1485-1499).

Nous rencontrons toutefois le fief d'Ancerville à une époque bien plus reculée dans cette famille qui l'obtint par mariage, ainsi que l'examen des titres qui ont rapport à ce fief de l'évêché de Metz le montrera surabondamment.

La première mention que nous trouvons de cette localité nous est

fournie par le Pouillé du diocèse de Metz : il s'agit « d'une sentence de 1229 prononcée par le doyen de Saint-Thiébauld, juge député le Saint-Siège entre les abbé et convent de Saint-Arnout d'une part et le sénéchal d'Ancerville d'autre part; au sujet des dixmes no-
 vales de ce lieu, lesquelles sont reconnues appartenir à l'église de Saint-Arnout. »

A la date du 10 février 1327 ¹ nous trouvons une entremise du comte de Bar et de la ville de Metz pour accorder le seigneur de Haraucourt et les seigneurs d'Ancerville, dans l'affaire suivante : « Li sires Gerairs de Haracourt, chivelliers, d'une part, Pieressons & Colins d'Ancerville, freires d'autre part, ont recogneut & reco-
 gnoissent de lour plaine deliberation que com descors &... os ait esteit antre eauls ; si com de la Senechaucie de l'Areschiet de Mes, de la fort maison d'Ancerville, des appendises & de plusours heriteges apertenans a laidite Masson ; & pour celui descort li dis sires Gerairs ait pris et retint en sa prison loudit Pieresson & Thiébault, fil audit Colin, assavoir est, que paix et escorde en est faite entre eauls, en la forme et en la manière qui si apres s'enxeut ; c'est assavoir que li sires Gerairs doit delivreir & délivrerait quitement lesdits Pieressons & Thiébault... »

En 1348 ² l'évêque de Metz, Adémar de Montil, assigne 200 liv. de cens annuel, desquelles il était redevable à Jean Baudoché et à Ponce le Gournay sur Rémilly, Ancerville, Vitoncourt, Baixeï et plusieurs autres villages appartenant à l'évêché.

Le Maître-Echevin, les Treize et les Paraiges de la cité de Metz se concertent, en 1363 ³, pour savoir comment on se maintiendrait « encontre Jehan d'Ancerville et plusieurs autres qui ont pris, prennent ou prendroient sur ceux de Metz & ne voudroient rendre ni recroire, ni venir à jour ni à droit & prennent les sept ci après dénommés, auxquels on doit fournir de l'argent ou des gens d'armes, s'ils en ont besoin ; c'est à savoir de Portemuzelle, Poincignon Dieuami l'aman ; de Jurue, Jehan Burtrant ; de Saint-Martin, Huguignon Burnekin l'aman ; de Porsaillis le sire Joffroy Xappez, chevalier ; d'Outresaille, Forquignon Noiron, l'aman ; du Comung, François le Gournais & Jehan de Waldrewange. »

¹ *H. de M.*, t. IV, p. 52.

² *Meurisse. H. des Ev. de M.*, p. 146.

³ *Chroniques Huguenin*, p. 104.

Sous la date du 7 juin 1373, on trouve un traité de paix entre Simon d'Ancerville et la cité de Metz dont le préambule et la souscription sont ainsi conçus :

« Je Symons d'Ancerville, escuier, fais savoir & cognissant à tous, que comme, pour plusieurs causes & occasions et par especiaul pour le fait de la mort de Hanry d'Ancerville, escuier, mon cusin dont Deu ait l'ame, je ait heut, on temps passeit, guerre, descord & dissencion encontre le Maistres Eschevin, les Treizes jureis, les citains, manans & habitants & toute la Communalteit de la Citeit de Mes ;..... Et nous, Andreu, abbés de Saint-Clément dessusdit, à la prière & requeste dou devantdit Symon, mon cousin, avons mis nostre scel avec le sien..... »

Le cartulaire de Gorze rapporte, au nom du même personnage, les deux titres suivants ¹ :

« Je Symon Dancerville escuier fais savoir & cognissant à tous qui ces presentes lettres voiront & oyront que je ne me tiens bien solt & apaiei de la somme de cinquante florins onze sols pour le florin que je ay reçu du seigneur Hartemant chapelain de reverend père en Dieu don Nicolle de petite pierre abbe de l'abbaye de Gorze pour & en nom dud. abbé En tesmoignage de vérité Je Symon dessusdit ay mis mon scel en ces presentes quittance que furent faites lan de grace Nostre Seigneur mil ccc lxxix le v^e jour du mois de septembre. »

« Je Symon Dancerville escuier fais savoir & cognissant à tous ceulx qui ces presentes lettres voiront et oyront que jay eu & reçu de mon tres chier et ame seigneur l'abbé de Gorze l. petis florins de bon or & de juste pois pour une debte dont il est a my pleige de cents & l. petits florins de Florence pour cause de Jehan de Gar-mange que led. Jehan me doit p. lettres scellées & men tiens pour bien solt et pour bien paieiz tant comme de la somme de l. florins dessud. En tesmoingnage de vérité ay je Symon mis mon scel en ces présentes lettres. Et pour plus grant seurtei a avoir ay je aussi prieri & requis de mon chier sg. & amis mons. labbe de Saint Clément qu'il veullent mettre son scel avec le mien. Et nous

¹ *H. de M.*, t. IV, p. 280.

² Ms. 77 de la bib. de M., p. 251 et 253.

Andrieux abbé dessusd. a la prière & à la requeste dud. Symon avons mis notre scel avec le scel led. Symon en ces presentes lettres que furent faites l'an de grace Nostre Seigneur mil ccc & lxxviii le mardy après le my may. »

Le dénombrement des villages et gagnages du pays messin, publié par M. de Mardigny, donne pour 1404 les indications suivantes ¹ :

« *Ancerville*. — Tient a ss^r Jehan Dieu Ami a dame Perrate sa suer et a Jehan Cuer de fer.

En la queille il ait. xxviii feulz.

It. y ait. vii^{xx} & iii grosse beste.

It. y ait. iii^{xx} & vii porcelz. »

Le 2 octobre 1442 ² Rodat Bayer, fils du seigneur Henry Bayer neveu à seigneur Coinraird Bayer, évêque de Metz, Henry Bayer, Philippe du Chaistellet, Olrey de Rottenshufz & Andreu de Parroye, vinrent avec leurs gens, qui étoient environ huit vingt chevaux & arrivèrent à Anserville, au point du jour où ils brûlèrent quarante que granges, que maisons, & mirent le feu en deux villages près d'Ancerville appartenant à ceux de Metz. Les seigneurs de Metz de ce avertis, avec les soldairs & serviteurs en nombre de neuf vingt, en diligence les poursuivirent et mirent en chasse, bien trois lieues long et jusques à un petit ruyt auprès devant le chaistel Brehain, où les ennemis de la cité mirent pied à terre et ceux de Metz les assaillirent vertueusement et prirent cinq hommes d'armes. Et gaignont lesdits de Metz, le pannon Rodat Bayer, 53 chevaux de selle et tuont 16 compagnons de guerre et en navront plusieurs & y eût vingt chevaux tués.

Après cette chevauchée et course faite, les seigneurs Sept de la Guerre ordonnont quatre capitaines en quatre châteaux à l'entour de Metz, chacun de vingt-cinq chevaux c'est à savoir : Hainzellin de Morhange, à Burlize ; Henry Lallement, à Anserville ; Tresjollis, à Louveny ; & Jehan Mawolz, à Merdigney, et firent tres bien leur devoir.

Les soldoieurs de Metz qui étoient en garnison à Anserville

¹ P. 41.

² Chron. Huguenin, p. 213.

prireut, le 13 juin 1443 ¹, huit compagnons de guerre, des gens de Rodat Bayer, et disait-on que le neveu du comte de la Petite-Pierre et le fils du mareschal du marquis de Baude y etoient. Et furent vendus et buttinés en l'altre Saint Saulveur leurs chevaux et harnois 300 francs.

Lors de la guerre de 1444 ² faite à la cité de Metz par le roi Charles VII, quarante hommes à cheval des gens commandés par Robert de Flonque dit Flocquet, faisant partie de l'armée française, sont logés à Ancerville.

Le 15 janvier 1446 ³ Conrard, évêque de Metz, donne des lettres de reprises à Nicolle de Raigecourt à cause de sa femme Isabel (d'Esch) pour la moitié du fief d'Ancerville; et le 7 mars suivant Mahoult (de Waudrevanges) femme de Jean Deuamy fait l'abandon du douaire qu'elle avait sur Ancerville. C'est la première mention que nous voyons faite de ce fief dans la maison de Raigecourt; et comme nous savons qu'Isabel d'Esch est par sa mère Catherine Deuamy ⁴ femme de Jean d'Esch, petite-fille de Jehan Dieu Ami dont nous avons déjà parlé, on ne peut douter que ce fief ne se transmet ainsi par les femmes jusqu'à la maison de Raigecourt; celui-ci du reste n'en était pas encore propriétaire pour la totalité, car nous voyons Jehan, seigneur de Betscein et Jennette de Pulligny ⁵ dame d'Illeck, sa femme, accorder, le 16 novembre 1449, des lettres d'affranchissement à « Henry Maire le fils de Niquelman, nostre maire d'Ancerville qui est natif de dessous nous & nostre homme de serve condition, » ce qui ne peut s'expliquer qu'à la condition que Jehan de Betscein ne fût seigneur du lieu.

Le 10 janvier 1460 ⁶ George (de Bade), évêque de Metz, accorde à son ami et féaul Philippe de Bibrach, ad cause de Ysabel d'Esch sa femme jadis feme de feu mss. Nicolle de Raigecourt dit Xapel pour la fort-maison d'Ancerville avec ses appartenances et dépendances & ce qui appartient à ladite femme en la ville, ban et finage de Vaxe y les dites lettres scellées du sceau de l'Évêque.

¹ Chron. Huguenin, p. 215.

² Cabinet de M. Boulangé, mss. du temps.

³ *Maison de Raigecourt*, p. 56.

⁴ D'Hannocelles, *Metz ancien*, t. II, p. 210.

⁵ *H. de M.*, t. V. p. 558.

⁶ *M. de R.*, p. 61.

Le 25 juillet 1465 ¹, Isabel d'Esch fait l'ascensement d'un four banal à Ancerville ; et par suite d'une transaction intervenue à la date du dernier février 1474, Ysabel d'Esch abandonne à son fils Philippe II de Raigecourt, moyennant 40 livres de rente annuelle, « la forteresse et forte-maison d'Ancerville, les manoirs et forcés autour de ladite maison et ses appartenances en la manière que ladite Ysabel la tient et possède présentement et de tout ce qu'elle peut et doit avoir en ladite vouerie, justice, en hommes, femmes, amandes haultes, moyennes et bases, maisons, cens, rentes, droitures, revenus d'or & d'argent, bled, vin, oyes, chapon, geline, porcs, poivre, cire, en ayde, en corvées et en toute autre manière sans rien excepter si ce n'est ce que ladite Ysabel & son dit mari possèdent présentement audit Ancerville & qui appartenait à feu dame Catherine le Gronnay femme de feu signour Poince Baudoche. »

Peu de temps après, le 11 juin 1479 ², Philippe II de Raigecourt donna ses lettres de foi et hommage à George (de Baden) évesque de Metz pour la forteresse d'Ancerville avec toutes ses appartenances et dépendances par la forme & manière que mess. Jean Deu-Amy chevalier l'ait repris des prédécesseurs dudit sgr Evesque.

Le 20 juin 1480 ³ George (de Baden) Evesque de Metz accorde des lettres de reprise par lesquelles il fait savoir que son cher & amé feal mess. Philippe de Raigecourt chevalier a repris de main & de bouche de lui & de son Evêché en fiefs et hommage tout ce que dame Ysabel d'Ex sa mère tenoit à cause de feu dame Katherine femme de feu mess. Poince Baudoche.

Nous trouvons encore à la date des 22 juin, 15 juillet 1480, et 13 octobre 1485 ⁴ des lettres de confirmation ou de dénombrement pour le même fief.

Si nous nous arrêtons un instant pour contempler la figure du maître-échevin Philippe de Raigecourt, (1475) nous le verrions comme un parfait chevalier joutant avec trois de ses pareils « de nom et d'arme de la compagnie daier St-Salvour encontre tous gentilz hommes. Et y olt grant feste, dit la chronique, et dancèrent

¹ *M. de R.*, p. 62, 67.

² *Id.* p. 70.

³ *Id.* p. 71.

⁴ *Id.* p. 71, 72, 73.

les dames après souppé, en la grant salle au Chainge » (1477). Quoique le temps des croisades fut passé il alla avec trois de ses pairs, cinq serviteurs et sire Jean Baier archid. de Metz en saint voyage de Jherusalem. En sa qualité de Sept de la Guerre en 1479 il assiégea Gratia de Guerre dans la forteresse de Danvillers & ne se fit pas faute de guerroyer pour son compte dans les environs de Thionville où il prit des gens appartenant au maréchal de Luxembourg pour une censure que ledit marechault leur devoit.

C'est ici que se place un curieux épisode qui montre combien la vie d'un homme de loi, tel que Colin Champion, offrait de risques à l'époque à laquelle nous sommes arrivés. Le 23 mars 1481 ¹ fut déterminés par le conseil du maistre Eschevin que Colin Champion l'escrivain qui estoit en plait pour s^r Phelippe de Raigecourt avoit affaire amener en l'ostel du doien à Metz, 11 hommes de Retoinffay que ledit s^r Phelippe qui adoncques estoit hors de la garde de la cité avoit prins et menés au Pont; et depuis à Mousson; et après à Ancerville où il les i détenoit; ou le dit Colin avoit bien à renuncier à sa laiée en plait qu'il avoit du dit s^r Phelippe. Et le dit Colin & tous ceux qui faisoient pour ledit s^r Phelippe, y renunc^ont. » Quelque temps après, ce Colin Champion advocat du s^r Philippe de Raigecourt soutint les droits de ce dernier en sa qualité de seigneur en partie de la ville et ban d'Ancerville comme représentant dame Ysabelle d'Ex sa mère, dans un différend qui s'éleva au sujet de l'élection du maire de cette localité entre lui & dame Peratte femme sgr Jeoffroy Cuer de fer chev. que fut, comme représentant dame Françoise sa fille, qui se dit dame et vouveresse en partie de la ville & ban d'Ancerville, différend qui ne fut terminé que par jugement du 4^{er} juin 1487.

Les procès ne paraissent pas avoir tenu plus de place dans la vie de Philippe de Raigecourt: il semble qu'il se soit fait un point d'honneur d'entretenir des relations avec les têtes couronnées. C'est ainsi qu'en 1473 il avait eu l'insigne honneur de recevoir à Metz l'empereur Frédéric, en 1476, d'offrir au duc de Lorraine, qui se trouvoit alors à Toul pour tenir les Etats, trois testes de venaizon: il eût enfin le 17 oct. 1497 celui de recevoir dans sa maison de Vuidebouteille devant le monastère de St-Vincent le roi de Sicile.

¹ *Journal de J. Aubrion*, p. 118.

Ce fût sans doute par ses hautes relations que ce grand seigneur obtint en 1489 pour son clerc Colin Champion la remise d'une rançon de 400 fl. du Rhin à laquelle il avait été taxé par des gens du duc de Lorraine. Malgré tout l'attachement qu'il devoit avoir pour un individu qui avoit risqué sa vie pour lui, il faut avouer qu'il ne pouvoit pas plus mal mettre sa confiance. Voici en effet ce que raconte le journal de Jehan Aubrion sous l'an 1500¹ :

« En ycelluy temps, y avoit ung clerc nommé Colin Champion qui avoit esté clerc s^r Philippe de Raigecourt chlr & pourtant qu'il n'avoit seu rendre ne faire ses comptes au dit s^r Philippe, lequel il avoit servy plux de xv ans, & que led. s^r Philippe le contraindroit de rendre compte, il s'en allit en ladite grant église, & se tenoit avec le sonnour en une petite chambre de costé le puxe S^t Jehan. Et advint que ledit sonnour qui estoit un prebtre, morut; ledit Colin fut sonnour & gaignoit fort de la pratique du pallaix & s'y tint grant piéce & jusques après la mort dudit s^r Philippe. Et tantôt après le trespas dud. s^r Philippe, s^r André de Rinecque chlr, seul mainbour de la devise du dit s^r Philippe met ledit Colin à délivre, et ly fit quittance générale de tout ce qu'il pouoit estre tenu aud. s^r Phelippe. Et tantôt après, ledit Colin se mariait & print une femme riche de mil frans. »

Après avoir perdu sa femme Catherine de Ville², Philippe de Raigecourt mourut lui-même, le 26 mars 1499, à Anserville; son corps fut amené à Metz & « ensevelis en la chapelle on clostre de S^t Salvour. Et a luy porter en terre y avoit 8 torches³, 4 devant la biere et 4 après, et y avoit de chacun des 3 ordres mendiants 4 religieux et 4 frères de l'observance, et les chanoines de S^t Salvour et les chapellains de S^t Jaicque. Et estoit bien richement sur la bière, couvert d'un drap d'or, et le visaige descouvert, portez par 4 hommes d'églises. Et avoit 3 anffans lesquelz, avec la lor chose, il mit en la mainbournie de s^r André de Rinecque chlr lequel tantost que led. s^r Phelippe fut deschairgiés mort en son hostel, envoiet 11 clerc a Porssailis dire tout en hault que cil y avoit nuls ne nulles à cuy le dit s^r Phelippe fut d'aucune chose tenu, que venissent

¹ *Journal de J. Aubrion*, p. 426.

² Id. p. 421.

³ Id. p. 423.

parler au dit s^r André, comme mainbour dudit s^r Philippe et il lez contenteroit. »

Par son testament du 5 février précédent ¹ Philippe de Raigecourt avait légué à l'église d'Ancerville la somme de 60 liv. de Mts. pour acquester 60^e de cens pour faire chanter un *Salve Regina* tous les dimanches & fêtes à perpétuité en ladit église d'Ancerville & ordonné que son exécuteur testamentaire fasse tailler une épitaphe en pierre et le fasse placer en ladite église faisant mention de ladite fondation.

Le 10 sept. 1501 ² Andreu de Rineck en sa qualité de mainbour des enfants mineurs de Ph. de Raigecourt donna ses lettres de reprise & son dénombrement pour la forte maison d'Ancerville s. Nyed, la seigneurie & appartenances.

A la date du 8 novembre 1513 et du 14 août 1514 nous trouvons deux jugements du Maître-Echevin, au sujet de cinq cherres de foin que les gens de Luppey avoient pris au sgr d'Ancerville. Ce dernier n'était autre que Nicolle II de Raigecourt fils de Philippe II et qui avait déjà illustré son nom en se couvrant de gloire au service de la France ; à la bataille d'Agnadel (14 mai 1510) ³ il reçut l'accolade de chevalier des mains de Louis XII.

Il se conduisit encore en preux chevalier lors des joutes qui animèrent les rues de notre cité à l'occasion du mariage de Joachim Chaverson en 1515. Vers la fin de cette année il intervint pour empêcher un duel dont les conséquences pouvaient être ou ne peut plus fâcheuses entre Philippe Dex et Michiel Chavervon. Il montra encore sa valeur dans le siège que la cité de Metz eût à soutenir, en 1518 ⁴, contre le fameux aventurier Frantz de Sickingen, qui dût voir un certain nombre des siens foudroyés par deux grosses serpentines que Nicolle de Raigecourt avait fait affûter en un jardin derrière la maison du sgr Jehan Xavin. Pendant tout ce temps il ne cessa de veiller à sa terre d'Ancerville, car nous retrouvons encore son nom au bas de deux actes passés en ce lieu les 23 septembre 1514 et 4 avril 1523 ⁵. En 1525 ⁶ le damoisial

¹ *M. de R.*, p. 79.

² *Id.* p. 81.

³ *Id.* p. 101.

⁴ Chron. Huguenin, p. 697, 729.

⁵ *M. de R.*, p. 102, 103, 106.

⁶ Chron. Huguenin, p. 830.

Nicolle de Raigecourt est à son château d'Ancerville, disent les chroniques.

Le 8 juin 1523¹ fut un jour de fête pour Ancerville. Le duc Antoine de Lorraine et de Bar, comte de Vaudémont, marquis et marchis du Pont avec François Monseigneur son jeune frère, et en la compagnie de Madame Bairbe de Bourbon, la duchesse et sœur du connétable de France, sa femme, avec lesquels étaient plusieurs comtes, baillis, chevaliers et écuyers, pensionnaires et gentilshommes et plusieurs autres, tant de sa gairde comme autrement, jusques au nombre de environ cinq ou six cents chevaux, arrivèrent au château d'Ancerville, où le sieur Nicolle de Raigecourt, citain de Metz & seigneur d'Ancerville, les attendait & avoit fait préparer leur venue & leur fit un bialuc recueil. De là on alla à Sainte-Barbe.

L'année suivante 1524², Nicollas de Raigecourt, seigneur d'Ancerville obéit encore à ses instincts chevaleresques: secondé par plusieurs bourgeois, il prit la défense du couvent des frères de l'Observance qui était alors attaqué par une bande de mutins fanatisés par les prédications protestantes.

Par son testament du 20 septembre 1539³ le Maître-Echevin Nicolas de Raigecourt partagea également ses armes entre ses deux fils « sauls et réservez ce qui appartient à la forte maison d'Ancerville » qu'il laissa par indivis entre ses deux enfants, Richard et Antoine de Raigecourt. Nous aimons à penser que le fer de lance que rapporte triomphalement de son excursion le plus jeune d'entre nous était l'un des objets compris dans ce testament.

Sa veuve, comtesse d'Esch continua à prendre soin de ce domaine, car nous trouvons plusieurs actes souscrits par elle à la date des 28 mai 1541, 6 janvier 1542, 2 septembre 1544, 26 novembre 1546 et 26 novembre 1549⁴.

Le 16 décembre 1546⁵ l'Évêque de Metz accorde à Richard et à Antoine I de Raigecourt (que nous avons déjà vu figurer en 1541 lors du premier voyage de Charles-Quint à Metz comme ayant

¹ Chr. Huguenin, p. 798.

² *M. de R.*, p. 812.

³ Id. p. 106.

⁴ Id. p. 108, 109, 111.

⁵ Id. p. 117.

l'honneur d'accompagner le Maître-Echevin et d'aller au-devant de l'Empereur), l'autorisation de faire lever une justice & figure patibulaire à deux pilliers sur leur seigneurie d'Ancerville au lieu qu'on dit *blanche voye* ban du dit Anserville. Cette autorisation fut approuvée le 2 juin 1549 par le cardinal de Lorraine, évêque de Metz.

Anthoine de Raigecourt, sgr d'Ancerville scelle en 1551 ¹ en qualité d'arrière-caution, les lettres d'emprunt faites par Robert cardinal de Lenoncourt, évêque de Metz au comte de Nassau Sarrebruche, d'une somme de 20000 fl. à prendre et à percevoir sur les châteaux, offices & salines de Vic, Moyenvic, Marsal.

Antoine & Richard de Raigecourt, sieurs d'Ancerville sont cités parmi les vassaux et féodaux de l'évêché de Metz convoqués au mois de janvier 1552 par Robert de Lenoncourt pour tenir à Metz les États-Généraux.

Richard et Antoine I de Raigecourt donnent le 21 août 1561 ² leur dénombrement pour la forte-maison d'Ancerville.

Avant comme après cette époque les deux frères s'attachèrent à augmenter singulièrement l'importance de ce lieu qui devait déjà être considérable, car nous voyons Antoine & Raigecourt se rendre acquéreur de deux maisons situées à Ancerville les 24 novembre 1540 ³ et 24 novembre 1550 ainsi que de beaucoup d'autres biens au moyen de dix actes qu'il passa depuis le 20 mars 1554 jusqu'à sa mort arrivée en 1570.

Richard étant mort sans laisser d'héritier direct, le bien passa dans son intégralité à Philippe III de Raigecourt fils d'Antoine : c'est ainsi que nous le voyons dans son contrat de mariage du 4 septembre 1571 ⁴ avec Philippe de Gournay, disposer en sa faveur d'un douaire dont le montant est hypothéqué sur le bien d'Ancerville.

Philippe III de Raigecourt qui ne cessa de s'occuper de sa terre d'Ancerville ainsi que le démontrent les actes du 24 mai 1572, 6 novembre 1580, 5 mars 1585 et 5 octobre 1589 ⁵ joua un grand rôle à la cour et dans les armées du duc de Lorraine Charles III :

¹ Trésor des Ch. de Lorraine, t. VII. p. 522.

² *M. de R*, p. 122.

³ Id. p. 121-123.

⁴ Id. p. 133.

⁵ Id. p. 136.

& c'est à un événement arrivé de son temps que nous devons rapporter l'inscription de 1590 qui nous donne une preuve non équivoque de son attachement à la maison de Lorraine :

EN : L'AN : DE : GRACE : NOSTRE
 SEIGNEUR 1590 : LE : 15 :
 AOUST : CESTE : MAISON :
 TENANTE : POUR : LE : SERVICE :
 DE : DIEU : ET : DE :
 SON : ALTESSE : DE : LHOR
 RAINE : FUT : PRINSE :
 PAR : LES : HUGUENOTZ.

Le seigneur d'Ancerville reçut de ce prince la justice de Bayonville, jadis appartenant aux aïeux de Raigecourt, en récompense de 40 ans de services comme conseiller d'Etat, chambellan & bailli d'Allemagne. Il en fit ses reprises en 1593 ¹ et reçut du duc de Lorraine une gratification de 2500 liv. en récompense du préjudice qu'il avait souffert à son service, au sujet d'Ancerville.

Philippe de Raigecourt, bailli d'Allemagne figure en 1598, comme témoin au contrat de mariage d'illustrissime prince & Sgr Jean Guillaume duc de Juliers, de Clèves & de Mons et de sérénissime princesse dame Antoinette fille du duc de Lorraine Charles III.

On trouve en 1600 Philippe de Raigecourt, sgr d'Ancerville, conseiller d'Etat du duc de Lorraine, mentionné comme juge député de ce prince dans l'expédition d'une sentence rendue au sujet d'un débat entre les comtes d'Oberstein et haut et puissant sgr Philippe-François de Daun, comte de Falkenstein, sgr d'Oberstein.

On lit dans le chœur de l'église d'Ancerville les deux épitaphes suivantes qui doivent se rapporter à l'époque à laquelle nous sommes arrivés :

CI · GIST · IN · PACE SEIGNEVR · NICOLAS DE RAIGECOVRT · FILS ·
 DE F... HONNORE · SEIGNEVR MESSIRE · PHILIPPE DE RAIGECOVRT ·
 VIVANT · SEIGNEVR DANCEVILLE ET DE HONNOREE · DAME · DAME
 FILIPE DE GOVRNAY LEQVEL · DECEDA A · NANCY LE 18 · SEPTEMBRE
 L'AN DE SON AAGE · 26 · PRIEZ DIEV POVR SON AME.

¹ *M. de R.*, p. 141.

² Trésor des Ch. de Lorraine, t. IX, p. 371, t. VI, p. 263.

CI GIST . IN . PACE VIVANT . SEIGNEVR DANCERVILLE .
 ET . CONSEILLER DESTAT . CHAMBELLANT . D'HOSTEL DECEDA .
 LE . JOVR . DE . S^t MARTIN NOVEMBRE . LAN DE SON . AGE
 56 . LAN DE

Par suite de la mort de Philippe III de Raigecourt, arrivée vers 1606, Antoine II et Bernard de Raigecourt se trouvèrent mis en possession des biens de leur père, et dès le mois de septembre 1610¹ nous voyons ces deux feudataires de l'évêché de Metz faire leurs reprises au cardinal de Givry pour la forte-maison d'Ancerville.

Le décès de l'un d'eux, Antoine II de Raigecourt, arrivé en 1611, ne fit pas immédiatement opérer le partage des biens patrimoniaux entre les deux lignes de cette maison. C'est ainsi que Bernard de Raigecourt, sénéchal & grand chambellan héréditaire de l'évêché de Metz, par son contrat de mariage du 22 février 1621² assura à sa fiancée, Marie-Barbe de Haraucourt, un douaire de 4000 liv. à prendre sur la totalité de la terre d'Ancerville; & ce n'est que le 1^{er} fév. 1627³, après des préliminaires assez longs dont nous voyons apparaître la trace dès le 1^{er} déc. 1622, que s'opère le partage des biens de la famille. Ancerville demeura par moitié aux deux lignes de cette maison depuis cette année jusqu'en 1744⁴, époque à laquelle Charles-Marie comte de Gournay-Duc, chambellan de S. M. le roi de Pologne, duc de Lorraine, en opéra la réunion.

Durant ce temps, l'auteur de la branche cadette, Bernard de Raigecourt, fit un peu avant, sa mort arrivée en 1636⁵ abandon, de ses biens à ses enfants (28 janvier 1634); mais le partage de ses biens n'eut lieu que le 15 février 1646, et en conséquence la moitié d'Ancerville, qui était dans cette ligne, alla à François de Raigecourt et à Paul Bernard de Raigecourt, baron d'Ancerville, comte de Fontaine, qui possédait encore cette seigneurie en 1685⁶, époque de sa mort. Claude Bernard de Raigecourt, baron de Bremoncourt, fils de François de Raigecourt, est qualifié sei-

¹ *M. de R.*, p. 144-151.

² *Id.* p. 158.

³ *Id.* p. 159.

⁴ *Papiers de la famille du Coëtlosquet.*

⁵ *M. de R.*, p. 164, 171, 172, 187.

gneur d'Ancerville dans son contrat de mariage, passé à la date du 20 octobre 1677 ¹, avec Antoinette de Gournay, & cette dame signa le dénombrement présenté au Parlement de Metz, le 7 juin 1681, par Charles de Raigecourt, également fils de François. Nous voyons aussi, le 22 février 1690, un accord intervenir entre Charles de Raigecourt et Claude Bernard de Raigecourt pour régler leurs droits réciproques au sujet de la moitié d'Ancerville qui était échue après le décès de Paul Bernard de Raigecourt, comte de Fontaine leur oncle, à messire Joseph de Raigecourt, leur frère, tué en 1688, au siège de Belgrade.

Claude Bernard de Raigecourt, qui mourut en 1706 ², laissa sa moitié d'Ancerville à sa fille Jeanne-Agnès-Philippe de Raigecourt qui fut mariée à Charles-Nicolas comte de Bressey. Après la mort de sa femme, survenue en 1720, le comte de Bressey donna son dénombrement au Parlement de Metz, le 18 septembre 1723, conjointement avec Louis de Loys baron de Labbatie, aux droits de Louise Gabrielle de Raigecourt son épouse, et vendit cette partie d'Ancerville au comte de Gournay-Duc, par acte passé devant tabellion à Nancy, le 9 juillet 1744 ³, insinué au bureau de Metz le 15 septembre suivant, & aussi aux termes d'un décret d'adjudication rendu par les requêtes du Palais de cette ville, le 15 février 1745.

Le représentant de la branche aînée, par suite du décès d'Antoine II de Raigecourt, fut son fils Henry-Philippe de Raigecourt qui laissa en 1658 ⁴, de son mariage avec Ermengarde d'Aumale, Louis et Henry-François de Raigecourt. Le premier étant mort fort jeune en 1655, ce fut le second qui transmit sa moitié d'Ancerville à sa fille ⁵ Marguerite-Françoise de Raigecourt, épouse de Emmanuel-Auguste comte Duc, chevalier, maréchal des camps et armées du roi, conseiller, chevalier d'honneur au Parlement de Metz ⁶. Tels sont du moins les noms et les titres que prend et que donne à son mari cette dame qui resta veuve depuis 1713 jusqu'en 1741, année de sa mort, dans une requête datée du 19 juin 1736 et adressée à nos seigneurs les commissaires du roi réformateurs

¹ *M. de R.*, p. 188.

² ³ *Papiers de la famille du Coëtlosquet.*

⁴ *M. de R.*, p. 149.

⁵ D'Hannoncelles, p. 98, 213.

⁶ *Papiers de la famille du Coëtlosquet.*

des bois de l'Évêché de Metz. Cette requête, signée de cette dame, tendait à obtenir l'autorisation de pouvoir « sans préjudice du droit respectif des parties sur le fond, acheter la quantité d'arbres chênes, qui lui sera nécessaire pour la réparation de son moulin d'Ancerville pour en récupérer le prix en définitif contre qui & ainsi qu'il appartiendra. »

Quant au fond même du droit et à l'usage de prendre dans la forêt de Rémyilly, dépendant de l'Évêché, des bois de chauffage et d'affouage, il est discuté et approfondi dans un acte du 12 mars 1740 ¹, signifié par le procureur général de la réformation des bois dans l'étendue de l'Évêché de Metz tendant à débouter madame Duc d'Ancerville des fins de ses requêtes des 19 juin 1736 et 11 avril 1738 précédents, faute d'avoir suffisamment justifié par titre les droits d'usage par elle prétendus sur la forêt de Rémyilly

Son fils et son héritier, Charles-Marie comte de Gournay-Duc, des comtes de Coconas ², est intitulé seigneur d'Ancerville, Port sur-Seille, Goin et autres lieux, chambellan de Sa Majesté le roi de Pologne, duc de Lorraine, dans une requête du 18 septembre 1746, adressée aux mêmes autorités que la précédente et tendant à obtenir un jugement explicatif et au besoin rectificatif de celui rendu le 16 avril 1746 au profit des héritiers de la dame Duc.

En effet, le jugement du 16 avril avait maintenu et gardé dans le droit d'affouage à prendre dans la forêt de Rémyilly pour le château dud. Ancerville que vous avez jugé à propos, dit cette pièce, « de fixer à quarante cordes de bois par chacune année, lequel doit lui être délivré par le Gruyer dud. Rémyilly ou par l'adjudicataire de la coupe sans aucuns autres frais que de rembourser de la part du seigneur d'Ancerville le prix de la façon d'icelles sur le pied des marchés qui seroient faits par led. adjudicataire ou facteur de la coupe, telle est la première disposition. Par une seconde il est ordonné que pour indemniser le suppliant de la non-jouissance dud. bois depuis le 7 janvier 1738 jusqu'en la présente année il lui sera payé par Monsieur l'Évêque de Metz dans trois mois à compter du jour de la signification de votre jugement une somme de sept cens livres. Enfin par une troisième disposition il est aussi ordonné

¹ Papiers de la famille du Coëtlosquet.

² Id.

avant de faire droit sur la demande, un remboursement des bois que pour la dame Duc a été autorisé d'acheter pour raison des réparations que dans un mois à compter du jour de la signification le jugement le suppliint justifiera pardevant vous du prix desd. bois par marchés et quittances valables dont seroit dressé procès verbal en présence de Monsieur l'Évêque de Metz ou luy duement appelé pour iceluy à vous raporté être ensuite statué ce qu'il appartiendrait. »

Or, la requête dont il s'agit avait pour but, en ce qui concerne la façon des 40 cordes de bois d'affouage, de faire ordonner « que lesdites 40 cordes de bois par vous adjugez annuellement au suppliint en qualité de seigneur d'Ancerville ou à ses successeurs à prendre dans les endroits qui seroient désignez par le Gruyer de Rémilly ou par l'adjudicataire de la coupe sans aucuns autres frais seront façonnées par les habitants & communauté dud. Ancerville & ensuite par eux voiturez dans le chateau du même lieu le tout à leurs frais et ainsi qu'ils y sont obligez par les titres qui ont été cy devant produits ¹. » Cette affaire ne fut définitivement réglée que plus tard, par Mgr de Montmorency.

Le comte de Gournay-Duc venait de réunir à la moitié d'Ancerville qui lui était échue par héritage, l'autre moitié qui était restée plus d'un siècle dans la branche cadette des Raigecourt ²; mais ce ne fut pas pour longtemps, car sa veuve, Françoise des Salles, fille de François des Salles, comte de Rorté et de Catherine-Louise comtesse de Fiquelmont, vendit, à la date du 23 juin 1760, pour la somme de 136,000 livres tournois, la totalité de la terre d'Ancerville à M. François Lasalle, écuyer, seigneur de Ville au Val et autres lieux, conseiller secrétaire du roi, maison et couronne de France

¹ L'auteur de la maison de Raigecourt, ordinairement bien informé, prétend à tort que Henry François de Raigecourt eut pour fils Louis-Philippe de Raigecourt, dont la fille unique épousa Emmanuel Duc, maréchal des camps et armées du roi, car suivant M. Michel (Biogr. du Parlement de Metz), cette noble dame mourut, le 18 novembre 1741, sur la paroisse Saint-Martin, âgée de 78 ans; elle était née en 1663. Or, le mariage de Henry-François de Raigecourt et de Françoise de Lavaux ne dura précisément que de 1661 à 1666. Marguerite-Françoise de Raigecourt est donc la fille et non la petite-fille de Henry-François, comme le dit très bien M. d'Hannoncelles.

² Papiers de la famille du Coëtlosquet.

établie en la cour du Parlement de Metz, et à dame Marie-Thérèse Durand sa femme.

La composition des droits formant le domaine d'Ancerville nous est fournie par le dénombrement que le nouveau propriétaire donna à l'évêque de Metz, le 1^{er} juillet ¹: cet acte porte à côté de la signature de son auteur le cachet de ses armes qui sont : *d'argent à la bande d'azur liserée d'or chargée de trois têtes de lions issants.*

Le nom du fils et du successeur de M. François Lasalle nous est indiqué par l'acte de décès de son beau-frère, dont la correspondance diplomatique a été en partie publiée par M. Cornélis de Witt dans son beau livre sur Jefferson (Paris, Didier 1864) : « L'an 1778 ² le cinq aout, à six heures du matin est décédé Messire François Michel Durand chevalier seigneur de Diestroff, conseiller d'état, chevalier commandeur des Ordres Militaires et hospitaliers de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, ancien Ministre plénipotentiaire du Roi dans les Cours étrangères, âgé de 64 ans, muni des sacrements de pénitence, d'eucharistie & d'extrême-onction ; son corps a été inhumé le lendemain dans cette paroisse avec les cérémonies ordinaires de l'Église, son cœur transporté à Diestroff ³, en présence de Messire François Lasalle, écuyer, seigneur de Villeauvale et autres lieux son beau-frère, de *Messire Marie Laurent Lasalle* conseiller au Parlement de Metz, *seigneur Danville* & autres lieux son neveu, de Monsieur Joseph Juhé intéressé dans les affaires du roi qui ont signé. Signé Lasalle, *Lasalle d'Ancerville*, J. Juhé & Dedon curé. »

M. Marie-Laurent Lasalle ⁴ devint président à mortier au Parlement ; étant mort sans enfants il laissa cette terre à sa sœur Charlotte-Eugénie de Lasalle, épouse du baron Jean-Baptiste Gilles du Coëtlosquet qui émigra lors des orages de la révolution française et qui

¹ Papiers de la famille du Coëtlosquet. (Appendice A)

² Registres de la par. Saint-Simon de Metz.

³ Le cœur de M. Durand de Diestroff, confié aux soins de Mme de Méjanès pendant la Révolution, fut rétabli, par les soins de son petit-neveu, M. le comte Léon du Coëtlosquet, dans l'église de Diestroff. Ce dernier eut le bonheur, vers 1850, de trouver à Moyeuve l'ancienne inscription qui l'accompagnait, mais dans un état tel que son texte dut être reproduit sur une nouvelle plaque de marbre.

⁴ Michel. *Biog. du Parl.*

à son retour trouva ses biens confisqués & vendus en détail au profit du domaine public. Nous trouvons en effet, dans un registre qui porte au dos *District de Faulquemont* & sous la date du X germinal de l'an II¹, la vente précipitamment faite d'un bien *provenant de l'émigré Cœllosquet*, qui fut adjugé en 28 lots pour la somme totale de 277,875 fr.

Après avoir introduit dans cette enceinte beaucoup plus longtemps hélas ! que vous ne l'eussiez peut-être souhaité, la muse sévère de l'histoire, et lui avoir fait dire ces longs récits tirés de nos chroniques, récits à l'allure un peu raide & au vêtement un peu rouillé, me sera-t-il permis de vous parler de ces gracieux récits que la langue du XII^e et du XIII^e siècles a su nous conserver dans leur intégrité, nous offrant tout à la fois un des monuments les plus curieux de l'état de la langue à sa naissance et nous conservant en même temps des traditions beaucoup plus anciennes qui appartiennent au cycle Carolingien & qui peuvent remonter peut-être jusqu'aux derniers temps mérovingiens. Il y aurait à coup sûr opportunité, car suivant la remarque d'un maître de l'érudition « nous pouvons espérer qu'une nouvelle ère littéraire est sur le point de naître pour la France : ses fondements les plus solides seront dans l'étude de nos anciens souvenirs nationaux, & grâce à ces études, chaque grande ville de France aura ses traditions épiques, ses temps fabuleux et héroïques². » Mais ici se dressent de nombreuses questions que je n'ose aborder de peur de marcher sur un terrain mouvant. Il m'est impossible cependant de traverser en si aimable compagnie cette large plaine arrosée par la Nied, « sans rappeler que l'an 715 Hervey duc de Metz poursuivant les Vendales qu'il venoit de forcer à lever le siège de Metz se mesla tellement dans les ennemis qu'on ne le pût jamais dégager. » Il mourut ainsi en combattant près d'Ancerville & son corps fut porté à Saint-Arnould.

Qu'est-ce que le duc Hervis de Metz ? Je répondrai avec la chanson de Geste qui porte le nom qu'il est fils du duc Pierre, père de Garin le Loherain et aïeul de Girbert. Ces indications ne serviront probablement pas de grand'chose à mon interlocuteur qui aura quelque peine à leur assigner une époque fixe dans l'histoire authen-

¹ Archives du dép. de la Moselle. (Appendice B.)

² Lettre de M. P. Paris à l'auteur de l'article.

tique¹. Cette difficulté est sérieuse pour tous les esprits et malgré les efforts qu'on fera pour expliquer ce produit de l'imagination populaire on laissera toujours plus de questions à résoudre qu'on n'en aura résolu soi-même². Des auteurs fort estimables qui ont pris à tâche de deviner la réalité sous les dehors frivoles d'une chanson, dont on ne connaît pas l'âge, sont cependant d'accord pour admettre qu'elle est le produit d'une foule de cantilènes faites sur le même sujet et qui étaient répétées par les trouvères durant des siècles; elles n'étaient elles-mêmes que le résumé en langue vulgaire de traditions beaucoup plus anciennes qui se trouvaient à l'état latent.

On attribue ce flot de poésie, qui se répandit dans toute la France au douzième siècle, à ce besoin d'imagination qui ne pouvait se développer dans toute sa liberté et dans toute son originalité que quand les peuples se furent définitivement assis; mais ce mouvement eut cela de remarquable qu'il se produisit à une époque où régnait la plus profonde ignorance de l'histoire et de nos origines nationales: aussi en garda-t-il toujours l'empreinte. Déjà aux sixième et septième siècles les légendes avaient satisfait à ce besoin d'imagination et de merveilleux qui n'abandonne jamais l'humanité et qui se produit avec d'autant plus d'intensité que celle-ci suit de plus près une transformation profonde dans sa destinée. Au sixième et au septième siècle, on était au lendemain de ces terribles invasions qui avaient changé la face du monde; au douzième et au treizième siècle c'était la nationalité française qui prenait naissance, de sorte que, suivant la magnifique expression d'un de nos auteurs modernes, nous nous retournons vers ces lointains souvenirs par la même inclination qui nous ramène au souvenir de notre propre enfance, avec toute la différence, en profondeur de sentiment & en grandeur, de choses qui séparent la courte et humble histoire de l'individu de l'histoire multiple et rayonnante de l'humanité.

Que si nous voulions entrer dans les détails de la Geste loherainne, il nous serait facile de reconnaître avec l'un de nos meilleurs critiques que « ce roi de Cologne Ansgise est assurément l'Ansgise maire du palais d'Austrasie et fils de St Arnoul. Le maire

¹ Correspondant du 25 avril 1863. Art. de Garin le Loherain.

² Hist. littéraire de la France par les Bénédictins continuée par des membres de l'Institut, t. XVIII et XXII.

du Palais était plus redouté, plus obéi que les Childebert II ou les Chilpéric III, on a donc confondu les qualités respectives et le roi de fait sera naturellement devenu le roi de droit ¹. »

D'autre part, ajoute-t-il, « ce qui jette sur notre histoire authentique tant d'incertitude, c'est la confusion du sens des titres donnés aux personnages anciens. Jusqu'aux petits-fils de Charlemagne, les ducs ne devoient pas ce nom aux provinces qu'ils administraient : c'était un homme de cour. Les *ducs* étoient envoyés par les maires du palais, le roi ou l'empereur, comme gouverneurs de villes et de territoires : ainsi le duc Loup² administra la Champagne, ainsi les ducs Heriveus ou Hervis, Garin ou Warin ont bien pu régir le territoire de Metz à une époque rapprochée de Charlemagne. Le duc Gilbert ou Girbert, fils de Garin, joue un grand rôle historique à l'époque des derniers carlovingiens, comme on le voit surtout dans la chronique de Richer. »

Telle est d'ailleurs à peu près l'opinion que D. Baillet, auteur des *Antiquitatum Arnulficarum*, émet à propos d'Hervis de Metz qu'il fait mourir en 736 : « Quid ducis nomine sit intelligendum ex Meurisso juvat elicere Austrasiaci regni nos contabuit, aut hebescente regiæ majestatis autoritate aut quia Francicum Austrasiacumve regna unico moderante monarcha in unum coaluere. Hinc Mettis raro deindè regiam reges habuere quibus in regimine successere duces quales Petrus, Herveus, Laurentius Guerinus qui regum nomine urbi ac provinciæ præficerentur. »

Il ne faut pas toutefois attacher une trop grande importance à ces rapprochements. Car, par exemple, je ne vois qu'une analogie de noms entre le duc Girbert de la légende et le duc bénéficiaire de Lorraine Gislebert³. Le premier est élevé à la cour de France, devient roi d'Aix et est enterré à Saint-Seurin de Bordeaux, tandis qu'au contraire le duc Gislebert n'est occupé qu'à fomenter des divisions entre les rois de France et les rois de Germanie, qu'il se fait un jeu de trahir l'un après l'autre ; nous ne le voyons jamais occupé des affaires du Midi, et il meurt noyé par son cheval dans

¹ Lettre de M. P. Pàris.

² Voyez l'*Hist. des Ducs et des Comtes de Champagne*, par M. d'Arbois de Jubainville.

³ *Garin le Loherain*, trad. par M. P. Pàris, p. 277, 549, 558.

les eaux du Rhin, étant poursuivi par un corps d'Allemands aux environs d'Andernach. Le P. Benoit Picard ¹ assure même qu'on retrouva son corps et qu'il fut inhumé à Remiremont. On voit donc combien sont fragiles les hypothèses qu'on peut faire sur ce roman.

Ce qui donne pour nous un intérêt tout particulier à la Geste des Lorrains, c'est la croyance universelle où l'on était, durant tout le moyen âge, de l'existence des héros dont nous parle la chanson, à ce point qu'en 1515 Philippe de Vigneulles, qui traduisit en prose de son temps le roman d'Hervis et celui de Garin, prend soin de nous dire, à deux reprises différentes, que le tombeau d'Hervis de Metz est à Saint-Arnould, et que celui de Garin est à la cathédrale de Metz. Voici les termes dont il se sert :

« Outre plus de ceste présente cronicque moult de choses sen monstrent ancor aujourd'uy tant de la sépulture a duc Hervy le quel gist en l'église & monastère de *Saint Arnoult* devant Mets avec plusieurs aultres de leur lignies & de la sépulture de la belle Beatrix qui est au cloistre dud. monastère comme aussi du Lhorains Guerin que gist au *grant moustiet de Mets* toute enthiere ellevoit en haut en un *sircus de pierre* et le peult en veoir comme cy après seroit dit. Pareillement voit-on ancor le gerdin & le lieu anciennement fabrique fors que du nuef olvraige que l'on y ait nouvellement defait là ou fut prinse ladite Beatrix le quel gerdin est après de Notre Dame aux Champs devant ladite cité de Metz ². »

Et plus loin :

« Et ycy apres sansuit en brief la mort du noble duc Hervey le quelle mourut dessus les vandre en une baitaille qu'il fist apres de Metz & an lancontre diceulx des Vandre. Et est enterré & gist son corps a l'abachies de *S^t Arnoult* devers les pourtes de la cité : aucy la vie & histoire du noble duc Guerin son filz con dit a Mets le lourain Guerin & qui gist tout anthier en *ung fornis de pier a Saint Estienne* en l'église Cathedrale de la cité de Metz comme chacun le peult veoir ³. »

Avec un peu de témérité on pourrait même reconnaître le tom-

¹ *Hist. de Toul.*

² Sur l'emplacement actuel de la redoute du Pâté, hors de la porte Saint-Thiebault.

³ Bibl. de Metz, ms. 97,

beau de Garin le Loberain, que Philippa de Vigneulle sa vu au seizième siècle, dans celui-ci qui ne recevait aucune attribution de D. Tabouillot :

« Tombeau de pierre au dessus de la petite sacristie au collatéral de la Vierge. — Il est fait *en forme de cercueil élevé à 16 pieds de hauteur*⁴, au bas d'un des vitraux du collatéral. L'arête du dessus est sculptée et offre à la vue des fleurs de lis mal faites. Il y a deux volets de bois sur la couverture aux deux bouts, de la longueur de 2 pieds 6 pouces à bandes de fer, sur 1 pied 3 pouces de large. Il est long de 6 pieds 4 pouces 6 lignes, haut de 2 pieds 6 pouces, large de 2 pieds du côté de la tête et au pied de 1 pied 9 pouces.

Depuis que la cathédrale fut achevée, en 1502, on a toujours vu ce tombeau où il est sans sçavoir à qui il fut destiné. En 1754, quelqu'un l'a vu ouvert et n'y a vu qu'un cercueil de bois dans lequel il a aperçu les ossements d'une personne. Le cercueil de bois était sans couverture en dedans et il n'y a ni là-dedans ni en dehors aucune inscription qui indique le nom ni les qualités de la personne dont les os y reposent. »

Je souhaite que la mise sous vos yeux de ces passages mette sur la voie de découvertes plus importantes et qu'en tout cas le roman de Garin, nouvellement traduit en langage du dix-neuvième siècle, devienne aussi répandu qu'il l'a été dans notre pays durant tout le moyen âge, témoins ces vers de la *Chronique rimée* qui, on le sait, était très populaire :

Du Duc Hervis père à Lorain et Beler de Bel'in (700),

En l'an sept cens à mon avis
Regnoit à Metz le duc Hervis
Qui fut père à Lorain Guérin
Et au duc Beller de Bellin.

A de honneur qu'a tout bien lire
Il prit la fille au roy de Tyr
Nommée la belle Béatrix
Qui grandes douleurs et peines souffrit.

Or, ces paroles devaient être prises au sérieux puisque, le 1^{er} octobre 1341, le duc Raoul fondait, à la collégiale de Saint-Georges,

⁴ Bib. de Metz, ms. 159; mémoires sur Metz.

un obit « pour le Loheran Guérin, qui fuit li uns des chies de nostre lignaige. »

Pour achever le récit de notre excursion, il ne reste plus qu'à dire quelques mots de l'église prieurale d'Aube dont le clocher octogonal, percé de huit élégantes ouvertures à double baie cintrée séparées par une colonnette, annonce au loin l'époque romane. La simplicité extrême de cet édifice, la position de la tour au-dessus du carré du transept, sa structure intérieure ne permettent pas de douter qu'il n'appartienne à l'architecture du douzième siècle, propre à l'abbaye de Cîteaux. Cette supposition se trouve d'ailleurs confirmée par une charte d'affiliation à l'abbaye de Molesmes au diocèse de Langres, qui est ainsi conçue :

« In nomine sancle et individue trinitatis. Ego Galcherus Dei gratia Molismensis abbas totusque ejusdem ecclesiæ conventus notum facimus universis litteras istas inspecturis vel audituris quod recipimus in beneficiis et orationibus ecclesi nostre omnes confratres utriusque sexus de Alba tam presbiteros quam clericos et laicos et concedimus eis universaliter quantum unis ex nostris monachis ut in retributionis gloria vitam eternam nobiscum Dei gratia et miseratione mereantur. ¹ »

A l'aide de la chronologie des abbés de Molesmes, que nous donne la *Gallia christiana*, on trouve que cette charte se rapporte aux années 1190-1192. Telle doit être aussi la date de la construction de l'église.

Cette église, qui n'est paroissiale que depuis 1763, est à une seule nef et ne comporte que deux travées : la première, qui n'est pas voûtée, servait très probablement de *narthex*, suivant un usage des Cisterciens : la seconde a une voûte d'arête sans nervures, à la différence des deux petites chapelles latérales du transept qui sont voûtées en berceau. Le carré du transept est voûté en calotte sphérique, et le chœur qui affecte la forme de berceau en tiers-point, afin de diminuer les poussées latérales se termine en cul-de-four à l'intérieur. A l'extérieur, le chevet et carré, ce qui se rencontre souvent chez les Cisterciens : les fenêtres sont petites, à une seule baie cintrée ; quelques-unes ont été agrandies ; du reste, on n'aperçoit ni pilastres, ni contreforts. On peut supposer que cette

¹ Arch. départ. de la Moselle. Titres du chap. de la Cath.

église dépendait d'une grange de Cisterciens qui a existé probablement sur l'emplacement des bâtiments actuels d'exploitation contre lesquels elle se trouve adossée.

Une heure de marche nous sépare de la station la plus rapprochée du chemin de fer; nous franchissons rapidement cette distance en passant par des sentiers agréablement percés dans les bois: il est inutile d'ajouter qu'une conversation animée ne cesse de se prolonger durant tout ce temps au sein de cette nomade société qui comptait, je crois, douze d'entre nous. Les plus intrépides vont visiter la petite église de Sorbey qui est du quinzième siècle et dont le chœur renferme quelques vitraux peints; ils passent près de l'emplacement où notre honorable Président a vu, il y a quelques années, les substructions d'une villa romaine, dont il a rendu compte dans les *Mémoires de l'Académie*. Enfin, après avoir jeté un dernier coup-d'œil sur le beau pays que nous venons de parcourir, nous ne tardons pas à être emportés bientôt par un train qui nous ramène à Metz, et nous nous séparons, heureux d'avoir vécu un peu en compagnie de personnes ayant les mêmes goûts, les mêmes sentiments que nous.

APPENDICE A.

Lettres de dénombrement et de reprise de l'Évêque de Metz données par le s. François Lasalle, le 1^{er} juillet 1766 pour son fief d'Ancerville.

Je soussigné, François Lasalle écuyer, conseiller secrétaire du roi, maison, couronne de France et de ses finances en la chancellerie établie près la cour du Parlement de Metz, sgr de Ville-au-Val, Sainte-Marie, Ancerville et autres lieux, demeurant audit Metz, reconnois et déclare tenir de haut et très-puissant sgr S. Ex. Mgr Louis-Joseph de Montmorency-Laval, Premier baron chrestien, Prince du St-Empire romain, Evêque de Metz pour laquelle j'ai rendu en la chambre du bailliage de l'Evêché de Vic, tenant lieu quant à présent de cour féodale de l'Evêché de Metz, les foyz et hommages dûs comme il appert par acte du 18 mars dernier.

Laquelle terre et seigneurie consiste en h^{te} moïenne et basse justice, droits utiles et honorifiques dont jouissent les hauts justiciers, laquelle justice je fais exercer par Maire, Echevins et autres officiers que j'ai droit créer et destituer, dans laquelle seigneurie j'ai droit de tabellionage, droit d'élever signe patibulaire et carcans et droit de ban vin pendant 6 semaines à commencer depuis le jour et feste de St Michel.

Il m'appartient toutes les amandes, épaves et confiscations dans toute l'étendue de ladite terre droit de colombier et de troupeau à part l'éclusion de tous autres.

Il m'appartient le Château et maison-forte dudit Ancerville avec les appartenances et dépendances avec le droit de guet et garde et droit de chasse à cor et à cry dans la forêt de Remilly appartenante ad. sgr Evêque de Metz, le droit d'affouage et bâtissage dans ladite forest lorsque la nécessité le requiert, tant pour le chauffage dudit chateau que pour les bâtiments d'icelui, pont et pour chauffage du four banal, réparation du moulin et passage d'icelui, comme pour la réfection du signe palibulaire, lequel bois en ce qui concerne l'affouage les habitants et portériens dud. Ancerville sont tenus de couper, façonner, fagotter, charrier et mener aud. chateau toutes et quantes fois ils ne sont requis et commandez par moi ou par mes officiers sous peine de 5 gros d'amande pour la 1^{re} fois et à leur retour doivent avoir du pain à ma discrétion.

Il m'appartient une maison platte appelée la maison seigneuriale située aud. Ancerville et une autre joignante à icelle appelée la grosse maison avec leurs uzoirs devant et derrière avec le droit d'y élever et construire un colombier sur 4 pillots.

Il dépend de lad. terre et seign. la mesure d'un pressoir banal avec un jardin contenant 832 verges et un autre jardin aboutissant sur le grand chemin contenant environ 1 journal.

Il dépend aussy de ladite seign. un moulin banal avec ses uzoirs ou la mouture se paie au seizième, ensemble la rivière. Il m'est dû une rente annuelle de 82 quartes d'avoine de 4 s. 1 liard par quarte payable à la St Martin de chacune année, laquelle rente se répartit sur tous les habitants et portériens dud. Ancerville à proportion de ce qu'ils possèdent dans le lieu. Sur laquelle rente le seign. Evêque prend 18 quartes d'av. et 18 fr. messins et les gens de justice sont tenus de faire payer lad. rente et livre par le sergent bonnement et dûement pour rétribution de quoy je dois leur donner à diner et une mesure de vin à ma discrétion.

Chaque habitant doit annuellement 4 gros messins appelés la rente du four et chacun une poulle appelée la poule bourgeoisie. Il m'est dû 42 chapons en espèce et 2 autres en argent à raison de 10 gros messins l'un et 7 poules aussy en espèces les uns et les autres affectés sur des héritages possédés par des particuliers.

Item il m'est dû 2 muids de sel, livraison de marchand que j'ai droit de prendre par chacun an le jour et feste de saint Jean-Baptiste sur les salines de Moyenvic : l'un desquels muids a été donné en fief à mes prédécesseurs sgr d'Ancerville par les sgrs Ev. de Metz, l'autre provenant d'acquits fait par Ph. de Raigecourt de Horyon de Lucy.

Tous les laboureurs d'Ancerville doivent annuellement chacun trois journées de charûes la première pour le marsage, la seconde pour le semard et la troisième pour ensemençer les blés, pour raison de quoy je suis obligé de donner 8 liv. de pain pour chacune charue et pour chacune journée et si quelqu'un d'iceux faisait 2 charûes, il est tenu de lui les fournir.

Tous lesdits laboureurs doivent aussi chacun une journée de char pour voiturier ou les foires du breül ou les blez ou les raisins de mes vignes lorsqu'elles sont en nature à mon choix depuis le soleil levant jusqu'au soleil

couchant et je leur dois donner 8 liv. de pain et 1 chopine de vin pour chacun char.

Tous les manœuvres dud. lieu doivent chacun trois journées de bras, une pour la faux, une pour la fourche et une pour la seille.

Et lorsque les vignes sont en nature ils doivent aussy une journée pour couper le raisin à l'effet de quoy je dois donner à chacun des manœuvres 8 liv. de pain et 1 pinte de vin pour la journée de la faux et 2 liv. de pain pour chacune autre journée et aux veuves la moitié.

Il dépend de lad. seigneurie un breül situé aud. lieu contenant environ 11 fauchées, et 5 autres fauchées joignant led. breül, comme aussy un autre breül situé à Remilly appelé le breül Sénéchal contenant 11 fauchées ou environ.

Il m'appartient encore 90 fauchées de prez en plusieurs pièces situées aud. Ancerville, 3 jours de chenevières en plusieurs pièces et 200 jonrs de terre ou environ en chacune saison tant aud. ban d'Ancerville que bans joignants.

Item il m'appartient aussy des bois dits de Vaux et de Conflans avec le patural qui est entre deux, celui de Vaux contenant 78 journaux $3\frac{1}{4}$ et 28 verges, le bois de Dio d'une part et le ban de Luppy d'autre; et celui de Conflans 22 journaux ou environ y compris led. patural. Lesquels bois sont situés sur le ban dud. Ancerville, led. bois de Conflans entre M^{rs} du chapitre de Metz d'une part et la communauté de Luppy d'autre.

Item il m'appartient encore un bois appelé le bois du Sablon contenant environ 84 arpents situé entre ceux de Remilly et ceux du sgr de Din au Saulnois abornés de part et d'autre.

Qui est tout ce que je puis scavoir dépendre de lad. terre et seigneurie d'Ancerville. Promettant à ladite Ex. Mgr l'Evêque de Metz que s'il vient à ma connoissance qui n'ait point été compris dans le présent aveu et dénombrement de déclarer et ajouter aussitôt qu'il y sera venu sans en rien réserver ni omettre. En foy de quoi j'ai signé le présent aveu et dénombrement et à icelui opposé le cachet de mes armes. A Metz le 1^{er} juillet 1766.

Signé LASALLE l'ayné.

Co^e à Vic le 20 septembre 1766.

Dix sept livre seize sols.

Signé Rozavo.

APPENDICE B.

*Extrait du procès-verbal de la vente de biens d'émigrés
faite le 18 germinal de l'an II, dans le district de Faulquemont.*

1^o Une métairie de terres labourables située sur le ban d'Ancerville provenant de l'émigré Coëllosquet consistant en une maison de ferme vulgairement nommée le château d'Ancerville composée d'une grande cour d'entrée formant basse-cour; à gauche en entrant est un bâtiment renfermant des chambres pour un logement personnel avec des cabinets et une cave; à côté sont des

remises ; dans le fond de ladite cour, du côté du couchant, il se trouve de belles écuries divisées les unes des autres d'une manière propre à y loger séparément des chevaux, des vaches, ainsi que d'autres bestiaux propres à l'agriculture ; à droite de ladite cour, du côté du nord, sont les granges, bergeries et marcareries avec des greniers au dessus propres à y loger des bleds battus fourrages, le tout en bon état et solidement bâti, les toitures sont couvertes de tuiles creuses. De cette grande cour on passe dans une autre petite cour, laquelle est fermée par des anciens fossés flanqués de grosses tours.

Ledit ci-devant château, composé au rez-de-chaussée d'une grande cuisine un poêle à côté et une grande chambre, deux vestibules dans lesquels sont des escaliers en pierre pour communiquer aux appartements hauts, et en outre des cabinets de décharges avec une cave au dessous, chambre à four, un puits et une infinité d'autres décharges.

Ledit étage est composé de deux appartement de maître avec chambre, anti-chambre et différents cabinets ; par dessus le tout sont des greniers recouverts par des toitures comblées en ardoises ; au couchant des bâtiments, il se trouve un grand jardin potager planté d'espaliers et entouré de murs ; au midi desdits jardins ils se trouve un grand clos dont une partie en nature de verger planté d'arbres hauts-vents, et le surplus est en nature de pré. Lequel clos est enfermé du côté du levant par un mur, au midi un fossé et au couchant par la rivière de Nied, ledit local en général contenant en superficie dix jours un quart et quarante verges, mesure de Metz 75 jours $\frac{3}{4}$, et un seize de terres labourables à sa saison ; environ $\frac{5}{4}$ de chenevières et 39 fanchées $\frac{1}{2}$ de pré ainsi que le tout est détaillé au procès-verbal d'estimation laissée à bail à Joseph Boucliy, résident au château de ladite métairie, estimé à 44 mille liv., vendu. 164,200 liv.

2° Une autre ferme située au milieu du village, vendue. 70,500

5° 26 autres lots moyennant. 43,175

Total..... 277,875

M. Simon donne communication d'une notice sur quelques divinités égyptiennes ; ce travail paraîtra dans le volume des *Mémoires*.

Le secrétaire communique une note de M. Weyant, conçue en ces termes :

A l'occasion de la médaille hébraïque en argent doré trouvée à Bousse dans une sépulture et dont il a été rendu compte par M. Lambert à la séance du 11 décembre dernier, nous ferons remarquer que la branche de rameau qu'elle porte au droit ne doit pas être, comme le pense notre confrère, de palmier, mais bien une branche d'amandier fleuri, en mémoire de celle d'Aaron, avec cette

légende : Jérusalem, Kadoscha, Jérusalem-la-Sainte. La coupe, ou mesure nommée gomor (pour représenter celle qui était conservée pleine de manne dans le Tabernacle et qui se trouve au revers), doit être surmontée du millésime (altéré peut-être) et indiquée par aleph, un schin ou beth, un gimel, un dalet, etc., pour marquer la première, la seconde, la troisième, la quatrième année, etc., de la délivrance de Jérusalem ou de Sion.

Cette observation nous conduit naturellement à sortir des cycles d'argent qui étaient de quatre sortes :

1° Celui décrit par M. Lambert doit être du poids de quatre dragmes attiques. Le revers où se trouve la coupe surmontée d'un aleph porte indifféremment pour légende, en caractères assyriens ou samaritains, Schekel Israël (cycle d'Israël) ou bien cycle sacré.

2° Un autre cycle du même poids ayant la même empreinte, mais différent du précédent en ce qu'au lieu de l'aleph qui surmonte la coupe, il y a un schin et un beth pour marquer la seconde année de la délivrance d'Israël, et pour légende, d'un côté cycle d'Israël, et de l'autre Jérusalem-la-Sainte.

3° Un troisième cycle ayant d'un côté un encensoir fumant, apparemment pour représenter celui que le grand-prêtre posait tous les jours sur l'autel des parfums dans le tabernacle ; et pour légende : Cycle d'Israël. De l'autre côté, la verge d'Aaron, avec cette légende : Jérusalem-la-Sainte.

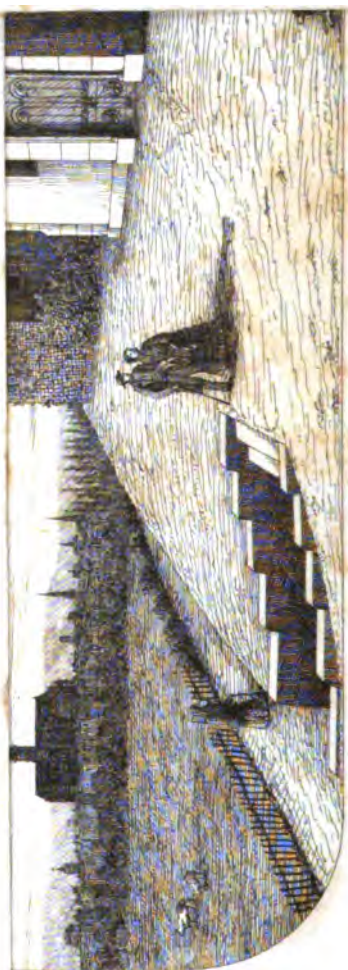
4° Enfin un quatrième cycle en tout semblable au précédent, à l'exception que la verge d'Aaron est remplacée par un rameau d'olivier toujours avec la légende : Jérusalem-la-Sainte.

Ces dernières médailles sont fausses et fabriquées par les Juifs modernes, le caractère est aussi d'hébreu moderne ou assyrien.

Le Président fait remarquer parmi les ouvrages offerts à la Société quatre volumes du Bulletin de la Société historique d'Alsace. Le secrétaire parcourt rapidement ces volumes et en signale les principaux articles.

Au sujet de cet envoi, M. Abel demande la parole pour insister d'abord sur le mérite des notices renfermées dans le *Recueil* des archéologues de Strasbourg, mais principalement sur l'utilité que la Société d'histoire et d'archéologie de la Moselle doit retirer de l'examen de travaux complétant ceux de quelques-uns de ses membres.

EDIFICIO DE PLAZA DE ARMAS



La Société historique d'Alsace a adressé les volumes qu'elle a publiés dans les années 1861, 1862 et 1863. M. Abel y a remarqué l'étude entreprise par M. Spach, sur le couvent de Sindelberg qui possédait, dès 1115, une vigne devant la ville de Metz, des terres au mont Hackenberg, à Fameck et six moulins sur la Moselle près d'Uckange. M. le colonel Morlet, dans sa notice sur les voies romaines du département du Bas-Rhin, nous montre la continuation des routes antiques observées dans le département de la Moselle et indiquées déjà par plusieurs membres de la Société d'archéologie. En donnant sa notice et ses belles cartes de l'enceinte de l'ancien Strasbourg, à l'époque gallo-romaine, M. le colonel Morlet a fait voir de quelle manière on pourrait déterminer l'enceinte romaine de Metz, travail qu'attend toujours la Société d'archéologie de la Moselle.

M. le docteur Eissen a étudié, de son côté, le niveau du sol de l'ancien *Argentoratum* romain, autre travail qui est encore à faire pour *Divodurum*.

M. Moosmann s'est livré à de profondes recherches sur les phases de l'ancienne constitution dans la commune de Colmar et a été amené à s'occuper des corporations de métier dont le passé a été jusqu'à ce jour singulièrement négligé par les écrivains à qui nous devons de connaître les institutions communales de la Moselle.

Il serait aussi à désirer que les *Mémoires* de la Société d'archéologie renfermassent un travail analogue à celui de M. l'abbé Guerber sur les anciennes peintures à fresque de l'église de Wissembourg.

Mais ce qu'il faudrait surtout emprunter aux Strasbourgeois, c'est l'usage qu'ils font de la lithographie, de la lithochromie, de la photographie pour reproduire leurs monuments, leurs chartes, leurs vitraux. Pussions-nous, comme cette Société, recevoir du Gouvernement des subventions qui nous permettent de grossir notre budget ; et nos

volumes, ne laisseront rien à désirer sous le rapport des illustrations artistiques.

A ces observations, M. Abel en ajoute une autre relative aux puits à bascule signalés par M. Coste. Il peut ajouter que l'on en remarque l'usage séculaire dans les hameaux de Lagrange et de la Malgrange (ancienne maladrerie) situés près de Thionville à quelque distance du Kem ou voie romaine allant de Reims à Trèves par la rive gauche de la Moselle.

Ces puits à balance sont d'une construction primitive, un arbre fourchu qui reçoit un arbre carré fixé par le milieu comme un fléau de balance d'un côté, un seau de l'autre, une pierre comme contre-poids. Aussi M. Abel n'a-t-il pas été étonné, à l'exposition universelle de 1855, d'en voir un spécimen importé de l'île de Ceylan. Il ne serait pas étonnant que ces *heugst* datent des Germains.

M. Simon annonce qu'à l'angle des rues Serpenoise et Tête-d'Or, à 5 mètres de profondeur, il a remarqué une large couche de pierres brutes, deux épaisseurs superposées de pierres disposées en écaille de poissons, 80 centimètres de sable et la *summa crusta* très-dure : au-dessus était un amas de grosses pierres brutes, le tout se prolongeant dans la direction de la rue Serpenoise.

M. Simon témoigne le désir qu'il soit tenu une note très exacte de tous les renseignements de ce genre que peut procurer l'ouverture des tranchées d'égout. C'est une occasion qui est donnée pour la dernière fois aux archéologues messins de reconstituer, au moins par fragments, l'hodographie antique.

M. de Bouteiller dit que l'ouverture d'une tranchée, dans la rue de l'Épaisse-Muraille, a paru lui offrir beaucoup d'intérêt : il y avait là des murs d'une épaisseur énorme et d'une étonnante solidité. Il a pu constater que le pont de la Grève avait autrefois deux arches, et l'une de ces arches existe encore sous le pavé de la rue, ce qui indique

que la Seille a été canalisée en cet endroit à une époque relativement récente. Il rappelle que c'est à cet endroit qu'était primitivement l'hôpital Saint-Jacques, deux fois déplacé depuis le moyen âge.

Le Secrétaire perpétuel,

E. DE BOUTEILLER.

SÉANCE DU 13 AOUT 1863.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance.

M. le Président donne connaissance de deux lettres de M. le Ministre de l'Instruction publique. Dans la première, S. Exc. annonce qu'Elle tient à notre disposition les deux médailles qui ont été accordées à M. Thilloz et à la Société à la suite du concours de 1863 ouvert entre les sociétés savantes. Dans la seconde Elle annonce que le procès-verbal de la commission des arches de Jouy a été soumis à la section d'archéologie du comité établi près de son ministère et qu'il en est fait un examen dont le résultat nous sera communiqué.

M. le Président fait part que ce même procès-verbal a été soumis par M. le Préfet au conseil des bâtiments civils de la Moselle et qu'il y a lieu d'espérer que cette question, ainsi mise à l'étude, ne pourra pas manquer d'aboutir heureusement.

M. Mougenot, membre de la Société d'archéologie lorraine, a écrit à la Société une lettre pleine de sympathique confraternité qui accompagne l'envoi de quatre brochures relatives à l'histoire architecturale du vieux Nancy, et à la prochaine construction d'une nouvelle église Saint-Epvre. Ces brochures sont déposées sur le bureau. Au sujet de cette église Saint-Epvre, M. des Robert annonce que c'est notre confrère M. Jacquemin qui est chargé de sa construction.

Il est donné lecture d'une lettre de notre confrère honoraire M. Martin Daussigny, conservateur du musée de Lyon, qui fait hommage à la Société de deux brochures importantes sur l'amphithéâtre romain et l'autel d'Auguste à Lyon.

Communications.

M. Bellevoye présente le dessin de l'autel portatif de la cathédrale dont il a été question dans une des dernières séances. Ce dessin, fait à l'échelle du tiers, est d'une exactitude et d'une élégance parfaites. Il présente des fragments du cadre ciselé qui l'entoure, qu'il a très-habilement montés et coulés en plâtre. Il donne des indications pleines d'intérêt sur la construction des diverses parties qui composaient ce précieux débris du douzième siècle et se charge, sur la demande unanime des membres présents, de rédiger un rapport contenant des détails techniques, et pour lequel il espère avoir la collaboration de notre confrère M. Vever, si compétent dans le travail des métaux précieux.

M. Henry Maguin lit le rapport suivant sur la brochure adressée à la Société par notre confrère M. Louis Benoit, et intitulée : *La Pierre tombale d'Arnoul Souart, bailli du prince de Vaudémont* :

Après avoir été incendiée par les Suédois en 1636, l'église de Fenétrange fut occupée par les troupes de Louis XIV.

Pendant la campagne de 1674, les nombreuses dalles ornées d'inscriptions et d'armoiries disparurent ; quelques-unes furent brisées sous les pieds des chevaux ; d'autres, enfoncées profondément en terre, ne furent relevées qu'en 1717 et 1719.

En 1756, le chœur fut restauré et cette restauration, terminée la même année, épargna la pierre tombale d'Arnould Souart, que nous trouvons placée la tête vers la nef, les pieds vers l'abside, à main droite en entrant dans le chœur, conformément à l'ancienne disposition liturgique.

Les dimensions de cette dalle, grès quartereau de Mailviller, sont de 2^m 09 sur 1^m 03. Elle est ornée d'un casque formé de barreaux, couronné d'un bourrelet en forme de collier, sans cimier, entouré de lambrequins d'un style lourd, et posé de front sur un cartouche renfermant un écusson de forme ovale, parti au 1 de trois tours ajourées et maçonnées, semé de croix ardoisées au pied fiché ; au 2 de cinq besans ou annelets 2, 1 et 2. Au surplus, la

gravure placée en tête de l'ouvrage donnera une idée plus nette des armoiries sculptées sur la pierre tombale.

Immédiatement au-dessous se lit une inscription latine que l'auteur traduit ainsi :

CI-GÎT JOSEPH ARNOULD SOUART, ÉCUYER, SEIGNEUR DE SWEIGEN, EN SON VIVANT BAILLI DE FENÉTRANGE AU NOM DU SÉRÉNISSIME PRINCE DE VAUDÉMONT, QUI, APRÈS S'ÊTRE ACQUITTÉ DE SES FONCTIONS AVEC PROBITÉ ET FIDÉLITÉ, MOURUT L'AN DU SEIGNEUR 1698, LE 18 NOVEMBRE, A L'ÂGE DE 41 ANS. QU'IL REPOSE EN PAIX.

La biographie d'Arnould Souart, ajoute l'auteur, présente de nombreuses lacunes, bien des points obscurs.

Le premier des Souart paraît être un magistrat de la cour souveraine ambulatoire instituée par le duc Charles IV, et qui exerça successivement sa juridiction en Franche-Comté, à Ulin et à Sierck. Quant à Joseph Arnould Souart, né vers 1657, il consacra son existence à la défense des intérêts du prince de Vaudémont, Charles Henri de Lorraine, né en 1649, marié à la princesse d'Elbœuf en 1669, mort en 1723.

Sous l'administration d'Arnould Souart, qui apportait à la gestion des affaires un esprit d'ordre inconnu avant lui, l'état du pays commença à s'améliorer, la sécurité appela les étrangers, et les campagnes se repeuplèrent.

Malgré les désastres causés par la guerre, malgré les arrêts de la chambre royale qui rançonnait tous les anciens juifs messins, l'autonomie de la terre de Fenétrange fut maintenue, et les affaires continuées dans leurs fonctions, même après la confiscation ordonnée par Louis XIV, le 1^{er} janvier 1689.

Cette stabilité dans l'organisation intérieure contribua puissamment à déraciner le vieil élément germanique et à préparer la réunion du pays à la France. En 1683 la langue du pays fut bannie par le roi de France de toutes les pièces de procédure, et les soldats établis au quartier d'hiver vulgarisèrent la langue française au sein des populations allemandes.

Durant cette période désignée dans le Westrich sous le nom de guerre de Turenne, on voit les Souart occupés à la fois d'organisation civile et religieuse, déployant une rare énergie, tout en ménageant à leur maître prince lorrain l'appui de la France.

Tels sont les principaux documents réunis par l'auteur sur les Souart qui, en se dévouant aux dévoués de Charles IV, s'aliénèrent le parti des chevaliers de Westrich et qui plus tard, en contenant la politique de Louis XIV, exaltèrent la naissance du duc Léopold.

Après la mort du prince de Vaudémont, leur protecteur, leur nom ne figure plus ni à la cour ni dans nos annales. Le rôle qu'ils jouèrent, ajoute l'auteur, fut d'une extrême importance, et il semble que la postérité s'en soit souvenue en respectant le modeste monument consacré à Joseph-Arnould Souart, le bailli qui fut le représentant de la nation catholique, comme Mathias Hilburge, le bailli des rhingraves, le fut de la réaction protestante au seizième siècle. Par une piquante coïncidence, les pierres tombales de ces deux personnages sont renfermées dans la même église : l'une de celles-ci, à demi-brisée, attend un dernier abri, et l'autre, foulée aux pieds, n'attire plus que l'attention de quelques curieux qui cherchent à en déchiffrer l'inscription à demi-effacée.

Tacite acheva de retracer, en des pages qui ne périront point, la vie d'Agricola, son beau-père ; il écrivit ces paroles :

« Les traits de l'homme sont fragiles et périssables, et comme eux les similaires qui les représentent ; la figure seule de l'âme est éternelle et nul art ne peut la dessiner, nulle matière en recevoir l'empreinte : c'est à l'homme même de la retracer dans ses mœurs. »

Tacite disait vrai. Les monuments funéraires élevés à la mémoire d'Agricola pouvaient attester la piété de sa famille, ils n'ajouteraient rien à l'immortalité de son nom et de ses vertus.

Mais il est bien des hommes utiles qui n'ont point, comme le beau-père de Tacite, revêtu la pourpre consulaire et conquis des royaumes ; la vie d'Arnould Souart n'a point dépassé les limites de la sphère modeste où les Frondeurs l'avait placé, et peut-être, sans la dalle tumulaire de Fenétrange, son nom, à peine mentionné dans l'histoire, fût-il resté dans l'oubli. Remercions donc M. Henri Benoit du service qu'il a rendu à une famille honorable, à la science archéologique : son livre rappelle une fois de plus à une génération quelquefois oublieuse qu'elle a de nombreux ancêtres dont elle doit toujours honorer la mémoire et souvent imiter les exemples.

M. Lambert donne lecture du rapport dont il a été chargé

sur les publications de la *Société des recherches utiles de Trèves* :

Le *Bulletin de la Société des recherches utiles de Trèves* est une publication du plus grand intérêt. Il n'est pas facile d'analyser un ouvrage plein de faits substantiels, instructifs, curieux à tous égards. Les savants auteurs de ce recueil, en un petit nombre de pages, évoquent tous les âges de l'histoire et décrivent, avec une science sûre d'elle-même, les monuments des époques les plus diverses. La ville de Trèves a d'ailleurs dans son passé de trop beaux souvenirs pour ne pas éveiller chez ses habitants le goût des recherches archéologiques. L'antiquité romaine est le terrain de prédilection de nos confrères allemands, et ce n'est que juste, car la civilisation romaine y a laissé, à la vérité, de fortes et nombreuses traces. Mais la splendeur de cette cité, en changeant de forme, n'a rien perdu de sa notoriété, et le moyen âge lui a encore assigné, dans l'Europe féodale, une place éminente sous l'autorité de ses archevêques.

Les travaux de la Société archéologique de Trèves embrassent les monuments de ces différentes époques. Les découvertes les plus curieuses enrichissent les musées, et des savants se trouvent là tout exprès pour faire valoir ces précieuses trouvailles.

Le volume que j'ai sous les yeux débute par une découverte d'un caractère tout différent. Dans les démolitions d'une maison qui s'élevait sur l'emplacement d'un ancien cimetière juif, il a été trouvé une pierre sépulcrale qui portait quelques mots hébreux : c'était une tombe mutilée qui ne contenait plus qu'une simple date, celle du *18 Ab de l'an du monde 5106*, selon le compte juif, correspondant au 22 juillet 1346. Les stèles hébraïques de cette époque n'était pas communes en France du moins ; il en a été découvert quelques-unes à Paris qui datent du 13^e siècle et qui se trouvent au musée des Thermes. J'en ai vu à la bibliothèque de la ville, à Strasbourg, qui sont du 14^e siècle. Quelques inscriptions de ces stèles sont assez remarquables par la beauté de leur forme et la simplicité de leur style. On constate sur une des stèles du musée des Thermes, de l'an 1281, le titre honorifique de *Morénou* (docteur de la loi) donné au défunt, titre dont on ne découvrait de trace que dans des documents du 16^e siècle.

L'Égypte a apporté à la Société trévroise son funèbre contingent

dans la personne d'une momie offerte par une dame Tortillia, d'Alexandrie. Cette momie paraît être le corps d'une autre dame égyptienne, dont l'âge n'est pas connu, mais dont la taille mesure $4 \frac{3}{4}$ pieds allemands, c'est-à-dire 1 mètre 49. Contrairement aux usages ordinaires, les bandelettes qui entourent le corps ne portent pas d'hiéroglyphes ni de figures symboliques, mais il s'en retrouve sur le couvercle du cercueil.

Un tombeau romain, acquis par la Société allemande, offre aux antiquaires un plus réel intérêt, grâce à une inscription ainsi déchiffrée par M. Schneeman : *Caio Julio, Adari filio, Primo, Trevero, equiti alæ Noricorum, statori annorum XXVII, stipendiorum VII. Heres ære suo faciendum curavit.*

Ce même savant décrit un certain nombre de médailles découvertes à Trèves ou aux environs, mais dont je ne crois pas devoir entretenir la Société, comme n'offrant aucune particularité digne d'appeler son attention. Des poteries romaines, exhumées du sol allemand, présentent quelques estampilles qui sont peut-être bonnes à noter. C'est ainsi qu'on lit sur une coupe les lettres DIV; sur des assiettes de terre les mots : IYLI°, IVIIIIVS, IVVNAIO, CASA°, AV°; sur une de ces assiettes, qui a près d'un pied de diamètre, se trouve trois fois répétée la marque de fabrique ANASVS. Différentes tasses portent pour estampille les lettres IIHN, et sur un fragment se lit le mot NON. Parmi ces ustensiles on a trouvé deux monnaies romaines, dont l'une est d'Antonin-le-Pieux.

L'Afrique française a été l'objet de savantes explorations de M. le pasteur Wéber, qui en a rapporté un grand nombre de médailles romaines impériales; elles ont été trouvées dans les ruines des anciennes colonies romaines qui avaient pour noms : *Hippo Regius* (à 20 minutes de Bone), *Cirta* (Constantine), *Rusicade* (Philippeville), *Kalama* (Ghelma), *Thagaste* (Souk-Ahrass), *Lambæse*, *Bibaska*, *Sitifiis* (Sétif), *Cæsarea*, *Tipasa*, *Tabraka* et *Carthage*.

M. Settegast, conseiller de justice à Coblenz, rend compte d'un grand nombre de monnaies allemandes, du quatorzième et du quinzième siècles, qui ont été trouvées en différentes localités. Il signale un triens d'or mérovingien trouvé, en 1859, dans un champ aux environs de Trèves, et qui lui paraît inédit. Cette pièce a été frappée à Albi, au droit : ALBIGIINS F; tête à droite, au revers : GOMINO MONETARIO. Croix avec la lettre R; à côté les lettres A-A.

Deux notices, dont l'une à M. le docteur Herver, l'autre à M. Baden, sont consacrées aux ruines du château de Montclair.

Les premiers documents relatifs à ce château datent de l'an 1017. Il a passé successivement entre les mains d'un grand nombre de seigneurs français; mais, déjà ruiné au dix-septième siècle, il fut condamné à une chute totale par une convention intervenue entre Louis XIV et l'électeur Charles Gaspard de Trèves.

Les ruines de ce château ont révélé à M. Baden une monnaie d'argent de Thibaut V, comte de Champagne (1253-1270), frappée à Provins. Au droit : † TEBAV COMES †; au revers : † CASTRI PRVINS †.

Un long et savant travail de M. Schneeman est consacré à la description d'une importante collection de sceaux et armoiries des archevêques de Trèves. Ces sceaux se retrouvent sur des chartes, aux archives provinciales de Coblenz. La série commence, à l'an 981, par le sceau archiepiscopal d'Egbert de Hollande.

M. Settegast poursuit, dans un 4^e supplément, ses recherches sur les monnaies tréviroises. Elles embrassent une suite à peine interrompue de pièces à l'effigie des archevêques de Trèves, et qui s'étend de l'an 1169 à l'an 1623.

La *Société des recherches utiles*, fidèle à son titre, se livre aussi à quelques excursions dans le domaine des sciences physiques et naturelles. Les étoiles filantes, la flore du pays de Trèves, la météorologie, ont principalement captivé l'attention de quelques-uns de ses membres.

Je ne terminerai pas ce rapport sans relever l'esprit de libéralité qui contribue si fort à l'accroissement et à la prospérité des musées de nos voisins mosellans. Un très grand nombre de dons, consistant en antiquités de toute nature, sont offerts à la Société et viennent enrichir ses collections. Ses ressources financières lui permettent en outre de faire d'assez importantes acquisitions, et ce n'est pas sans étonnement que l'on constate ce que peuvent, dans une ville de médiocre grandeur, des efforts persévérants joints au goût et à la bonne volonté d'une population généralement lettrée et amie de la science.

M. Abel fait part de la rencontre par lui faite au-delà du Rhin d'un souvenir peu connu de la fameuse reine d'Austrasie Brunchild.

Les deux récents ouvrages de feu Huguenin jeune et de

M. A. Digot ont appelé, dit M. Abel, de nouveau l'attention sur l'*Histoire du royaume mérovingien d'Austrasie*.

M. Digot principalement a recherché les lieux qui ont conservé le nom de Brunchild et il a retrouvé près de Bourges un *château de Brunehaut*, près d'Étampes la *tour de Brunehaut*, près de Tournay la *pierre de Brunehaut*, près de Cahors le *fort de Brunehaut*, près de Rémyilly (Moselle) le château de la reine Hodias, près d'Izeel sur la Semoy la *tour Brunehaut*, à Vaudémont, à Royaumeix la *forêt de la Reine*. A cette nomenclature, M. Abel ajoute le *lit de Brunchild* ou *Brunilildisbetstein*, rocher en quartz de 5 mètres de hauteur présentant une circonférence de 25 mètres, ce qui lui donne toute l'apparence d'un énorme pilier au centre duquel devait exister dans l'antiquité une table pour les sacrifices des farouches prêtres d'Odin et de Freya.

Cette roche historique se trouve à deux heures de Kœnigstein, au point le plus élevé de la chaîne de montagne appelée le Taunus; elle domine le *Grasfeldberg* et elle est placée à 868 mètres au-dessus de la mer.

Ce qui conformerait son origine germanique c'est que, sur un autre pic voisin élevé seulement de 800 mètres au-dessus de la mer et appelé *Allkœnig*, on remarque un ring très bien conservé et formé d'une triple rangée de pierres sèches. C'est un des retranchements que les Germains opposèrent aux légions romaines à côté de leurs dolmens.

Le nom de cette montagne signifie en allemand *le vieux roi*, et des légendes prétendent expliquer cette dénomination sans aucun souci de l'histoire et de la vraisemblance.

Le *Grasfeldberg* signifie en allemand la grande montagne boisée, ce qui a pu être vrai jadis mais ne l'est plus aujourd'hui. Son sommet forme un plateau complètement dénudé. Son versant septentrional est occupé par le village et les ruines du château de Reiffenberg.

Au-dessus se remarquent les traces d'une construction romaine qui a dû servir de vigie en avant du fameux *Vallum*

romanum qui avait été creusé non loin de là. Les souvenirs des Romains sont encore tellement vivaces en ce lieu qu'on appelle aussi la roche qui nous occupe la *Pierre de Vénus* ou le *Temple d'Agrippine*.

Mais ces écloppées de la conquête romaine ont fait place à la tradition qui veut que la reine d'Austrasie Brunehild venait souvent du haut de cette pierre druidique admirer le lever du soleil et embrasser d'un coup-d'œil une partie de l'Austrasie. En effet, de ces hauteurs le regard porte sur les Vosges, le Mont-Tonnerre, les Ardennes, la Forêt-Noire et le Hartz.

M. Abel a déterré dans les archives du duché de Nassau une charte datée de 1043 qui, donnant les limites d'une paroisse, mentionne en ces termes notre rocher : Pierre qu'on appelle vulgairement le petit lit de Brunehaut *lapis quæ vulgo dicitur lectulus Brunihilde*. Dans cet acte il est aussi fait mention de Wiesbaden et du *Pfal*, le *Vallum romanum*. Cette charte constate que la légende de cette pierre de Brunehaut est bien authentique et qu'elle n'a pas été créée à l'intention des touristes qui visitent les bords du Rhin.

La *Brunhildinstein* a donc le droit de figurer parmi les documents de l'histoire d'Austrasie, et par conséquent son étude rentrait dans le domaine des archéologues messins, eux qui ont les premiers mis au jour le palais des rois d'Austrasie, les églises et les monastères contemporains.

Comme complément de son travail sur *César dans le Nord-Est des Gaules*¹, M. Abel fait part à la Société qu'il a eu la bonne fortune de pouvoir consulter, à Coblenz, le travail autographe sur César que M. le major du génie de Cohausen a composé à l'intention de S. M. l'Empereur Napoléon. La Société apprendra sans doute avec plaisir

¹ Mémoires de la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle, 1862.

que M. de Cohausen présume que le second pont jeté par César sur le Rhin a été établi près d'Engers, comme l'avait déjà indiqué M. Abel, contrairement à un grand nombre d'auteurs.

M. de Cohausen place le premier pont à Xanten, ce qui semble à M. Abel bien loin du second, quand César a dit qu'ils étaient très rapprochés l'un de l'autre.

M. de Cohausen suppose que la défaite des Germains a eu lieu près de Clèves, dans la plaine qui s'étend près de Crauenburg, entre la Meuse et le Rhin. M. de Cohausen a oublié que cette bataille a dû se livrer près de l'embouchure de la Moselle et près du Condrotz. Enfin M. de Cohausen trouve Atuatuca en face de Liège, à Embourg, dominant l'endroit où la Veodre et l'Ourte se jettent dans la Meuse le long de sa rive droite.

M. Abel, qui a adopté Falize, lieu indiqué par M. Van Goeler sur la Méhaigne, fait remarquer qu'Embourg se trouvait dans le pays des Éburons, du côté des Cindruz, tandis que César dit formellement qu'Atuatuca était, chez les Atualiques, du côté des Nerviens, c'est-à-dire sur la rive gauche de la Meuse, entre Liège, Namur et Bavay.

Ces questions ne tarderont pas à être étudiées de plus près encore puisqu'on annonce prochainement la communication, aux Sociétés savantes de France et de l'étranger, de la première édition de la vie de César par l'Empereur. Le travail de M. Abel aura mis la Société d'histoire de la Moselle à même de juger en connaissance de cause les questions de topographie gauloise qui intéressent les vallées de la Moselle et du Rhin.

M. de Bouteiller présente un denier d'argent de Commode, trouvé à Plappeville et dans un bel état de conservation.

Il porte au droit la tête de Commode, coiffé d'une tête de lion avec la légende M. AEL. AUREL. COMM. AUG. P. FEL. Au revers la massue d'Hercule dans une couronne de lauriers avec l'inscription HERCVL. ROMAN. AVGV.

Au sujet de médailles antiques, M. Lambert dit qu'il a vu récemment à Metz une médaille hébraïque d'une haute antiquité, écrite en caractères samaritains et dont le type a servi de modèle à celles qui ont été frappées postérieurement et dont la Société s'est occupée récemment. Elle porte d'un côté la triple fleur ou verge d'Aaron et de l'autre un vase à parfum.

M. Simon parle de deux inscriptions hébraïques qui sont déposées au jardin de la bibliothèque et dont il est utile de fixer l'origine. Il sait, pour sa part, qu'elles sont loin de remonter à une antiquité reculée. Ces pierres proviennent de la maison de M. Pelte, ancienne maison Boissard, en haut de Fournirue, qui contenait beaucoup d'antiquités de toutes provenances et où elles remplissaient un but purement décoratif. M. É. Lambert se charge de faire un rapport à ce sujet.

M. Abel, revenant sur une question qui a déjà intéressé la Société, celle de la reproduction par le dessin de nos monuments, communique la note suivante :

L'école municipale de dessin de Metz vient de procéder à son exposition annuelle dans les bâtiments de la rue Jurue. On y remarque un grand nombre de dessins linéaires, lavis d'estampes, de fusains. Mais ce qu'apprendra avec intérêt la *Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle*, c'est que l'exposition de l'année 1863 renferme un certain nombre de dessins et croquis d'après nature de quelques monuments historiques de Metz et du département.

Ainsi les élèves Legendre, Noël, Wisdorff ont exposé d'assez bons dessins de la *porte des Allemands*. L'élève Gaste a exposé aussi une *porte des Allemands* et l'*église de Méry*. La palme pour l'importance et le fini de l'exécution revient incontestablement au fils de M. Cordier, architecte, qui a exposé plusieurs dessins : l'intérieur et l'extérieur de l'ancien clocher de l'abbaye Saint-Pierre; l'extérieur de l'église de la même abbaye; les restes de l'église de l'abbaye de Sainte-Marie; l'hôtel Saint-Livier; l'hôtel de la Bullette;

l'hôtel du Vivier; le grenier d'abondance de la Citadelle; la porte des Allemands; la porte Sainte-Barbe; la Tour-au-Diable; le Moyen-Pont (l'ancien, le nouveau); l'hôtel du Passetemps; l'église des Madeleines en démolition à l'heure présente; le cloître des Madeleines (deux vues); la cathédrale (deux vues); l'asile Sainte-Constance.

Il est à regretter que ces dessins et ceux analogues des années précédentes ne soient pas catalogués et exposés à demeure dans une dépendance du musée de peinture de Metz. Grâce à M. Migette, la ville obtiendrait de ses élèves un ensemble satisfaisant des dessins historiques et archéologiques. La *Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle* serait heureuse d'encourager cette tendance artistique dans la limite de ses moyens. Pourquoi ne lui adresserait-on pas quelques-uns de ces dessins pour le concours qu'elle a établi? Elle ne peut s'immiscer dans la distribution des récompenses municipales et ses encouragements ne peuvent être qu'honorifiques et non pécuniaires.

M. Prost, au sujet d'un des dessins qui figurent à cette exposition, demande s'il n'y a pas eu quelque témérité à attribuer le nom de *Maison du Voué* à l'hôtel de M. de Gargan, rue Nexirue; quant à lui, il ne connaît pas de preuves authentiques qui puissent permettre de lui donner ce titre avec la moindre certitude.

M. Abel donne plusieurs raisons tirées de la chronique rimée, et l'une surtout relative à la fondation de sainte Reinette, qui lui paraissent indiquer que la *Vouerie* pouvait être sur cet emplacement. Il y est question d'une place, située vis-à-vis de cette chapelle, dont il lui semble que l'hôtel de Gargan pouvait occuper l'une des faces. Pour lui, il y a de fortes présomptions pour que cette désignation soit exacte, mais il avoue qu'il n'y trouve pas de certitude.

Un membre demande si ce n'était pas en ce même hôtel qu'était établie la comédie avant la construction du théâtre. Il est répondu que c'était à côté de cet hôtel, le long du mur du jardin, qu'était le jeu de paume ou lieu de récréation dans lequel était en effet installée la comédie avant qu'on ne lui construisît une salle spéciale.

M. Cailly dit que M. Henriet a dans les titres de propriété de sa maison les preuves authentiques que ce jeu était tout à côté d'elle. Son emplacement exact se trouve donc déterminé par ce double renseignement. Le jeu de paume occupait tout l'espace compris entre les maisons de M. Henriet et de M. de Gargan.

M. Simon dit avoir vu chez M. Renard, marchand d'antiquités, un peigne d'ivoire à grandes dents qui se rapproche beaucoup par sa forme des peignes liturgiques auxquels M. Bretagne a consacré une notice si instructive. Ce peigne est orné d'un blason qui apportera peut-être quelque éclaircissement sur son origine. M. Cailly veut bien se charger de son examen.

M. Aug. Prost entretient la Société des fouilles qui ont été exécutées le long de la rue Jurue et qu'a suivies avec un soin très-attentif M. le baron de Salis.

Toutes les substructions qui ont été mises au jour ont été relevées avec scrupule et ont été représentées sur un plan parfaitement exact. Il résulte de l'examen de ce plan que toutes les constructions, sans exception, étaient les unes parallèles, les autres perpendiculaires à la direction de la rue Fournirue; ce qui prouve d'une manière péremptoire que la rue a dû avoir pour origine une ruelle ou un sentier circulant à travers un quartier devenu désert ou ruiné. Il est difficile de dire au juste quand cette ruelle a commencé à se garnir d'habitations, mais il est probable qu'elle n'existait pas à l'époque romaine.

Une discussion s'élève sur l'origine du nom de *Jurue*. M. V. Simon pense qu'il a été donné à cette rue en souvenir de la statue de Jupiter qui était à l'emplacement de Sainte-Croix. L'honorable président pense qu'il provient du nom grec *Ιερός*, qui signifie *sacré*, et il cite d'autres localités qui ont des *jeurues* pour lesquelles cette étymologie est géné-

ralement admise. Il ajoute qu'une localité voisine de Metz a conservé un nom de forme grecque tout à fait semblable, le *Hieraple*, *Ἱεραπολῖς*.

Cette opinion n'est pas partagée par MM. Prost et de Bouteiller ce dernier croit que l'origine du nom de Jurue ne doit pas être cherchée ailleurs que dans celui de Juif rue, sous lequel cette rue est souvent désignée dans les anciens actes et dans les chroniques. Il en donne surtout pour raison le fait qui vient d'être énoncé plus haut, que Jurue n'existait pas à l'époque romaine. Dans la charte de 1205, donnée par l'évêque Bertram, figure pour la première fois le nom de Jurue, en la personne d'un des témoins, *Rudolphus de Judæo vico*. M. d'Hannoncelles, qui croyait aussi à la rue de Jupiter, paraît, dans *Metz ancien*, douter que cette Juif rue soit la même que Jurue. Mais quand le paraige de Jurue se fut formé, on voit dans les chartes ce nom et celui de *Judeorum vico* employés à l'exclusion de tout autre, selon que ces chartes sont écrites en français ou en latin. Ainsi, en 1214, figure dans une charte de Conrad de Scharpœneck, comme témoin, *Albertus de vico Judaorum*. Il est donc évident que les deux termes sont entièrement identiques. Il paraît plus que vraisemblable que les juifs admis dans la ville à une époque reculée (car en 630 il est question des juifs de Metz au concile de Reims) eurent l'autorisation de se construire quelques demeures le long d'un sentier ouvert par l'usage à travers des terrains minés, sur un revers escarpé, et que ce fut là le point de départ de la rue. On sait que ce fut vers 1365, qu'à la suite d'un incendie, ils durent quitter leur quartier et la ville pour n'y rentrer que deux siècles plus tard.

Ouvrages offerts à la Société,

L'Amphithéâtre romain de Lyon, par M. Martin Daussigny, br. in-8°.

Autel d'Auguste, par M. Martin Daussigny, br. in-8°.

L'église Saint-Jean de Dijon, par l'abbé Bougaud, br. in-8°. (Rapporteur M. de Bouteiller.)

Mémoires de la Société d'études diverses du Havre, 1863, vol. in-8°.

Mémoires de l'Académie d'archéologie de Belgique, Anvers, 1862—1863, t. xviii, xix, gr. in-8°. (Rapporteur M. Dommanget.)

Revue des Sociétés savantes, mai-juin 1863, 2 br. in-8°.

Rectification du quartier Saint-Epre, — de l'Emplacement de la nouvelle église, — les Hôtelleries du vieux Nancy, — l'Hôtel d'Haussonville, par M. Léon Mougenot, 4 broch. in-8°, Nancy 1862—1863.

Le Secrétaire perpétuel,

E. DE BOUTEILLER.

SÉANCE DU 12 NOVEMBRE 1863.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance.

Le secrétaire donne lecture :

1^o D'une lettre de M. le Préfet de la Moselle, qui accompagne l'envoi de trois pièces concernant l'histoire de notre pays que nous devons à l'obligeance de M. le Préfet de la Loire-Inférieure;

2^o D'une lettre de M. Vivien de Saint-Martin qui nous demande l'échange de nos publications avec l'*Année géographique*, dont il est l'auteur;

3^o D'une autre lettre de M. Robert, directeur de l'administration militaire au ministère de la guerre, qui accompagne l'envoi d'un travail intitulé : *Sceau et monnaies de Zuentibold, — Monnaie de Louis l'enfant, roi de Germanie.*

Il nous a été envoyé, en outre, par M. l'abbé Michel un manuscrit copié sur les archives de Trèves, que M. Abel s'est chargé d'examiner à l'effet d'en rendre compte à la Société.

Communications.

M. Dommanget, qui s'est chargé, à la séance préparatoire de la veille, de faire un rapport sur l'objet de la demande de M. Vivien de Saint-Martin, expose que l'*Année géographique* ne contient pas seulement, comme son titre pourrait le faire croire, des renseignements topographiques sur les différentes parties du monde, mais que cet ouvrage contient encore un état des lettres, des sciences et spécialement de l'archéologie; et il conclut en disant qu'à ce titre il propose de prendre en considération la demande qui nous est faite. Cette proposition est mise aux voix et adoptée.

M. Haliez d'Arros fait une proposition tendant à réclamer de M. le Ministre de l'instruction publique, en faveur de notre bibliothèque, une part dans les ouvrages qui sont distribués chaque année par Son Excellence.

M. Abel fait observer qu'en raison de l'identité de local qui existe entre le local de nos séances et la bibliothèque de la ville, il n'y aurait peut-être pas lieu de faire cette demande dans les termes où elle vient de se produire ; mais qu'il serait à propos de soumettre à la commission du conseil municipal chargé de la bibliothèque, un état des ouvrages spéciaux concernant l'archéologie et les beaux-arts, qui prendrait place à la suite des ouvrages demandés par M. le conservateur, et que, de cette façon, il y aurait plus de chances pour nous de pouvoir consulter les ouvrages qui manquent d'ailleurs à la bibliothèque de la ville. La proposition est adoptée.

M. l'abbé Michel, curé à Montenach, a adressé à la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle une copie, faite par lui, d'extraits de diverses pièces qu'il a trouvées dans la bibliothèque de Trèves, concernant Bérus et son ancienne seigneurie. Cette petite forteresse, centre de la seigneurie, fait aujourd'hui partie du cercle de Sarrelouis et, par conséquent, son histoire est du ressort des Sociétés savantes de la Prusse.

Néanmoins plusieurs localités qui dépendaient de cette ancienne seigneurie se trouvant aujourd'hui dans le département de la Moselle, la Société a le regret de n'emprunter à la communication intéressante de M. l'abbé Michel que les renseignements qui ont trait à notre pays. Ces documents trouvés à Trèves, et non publiés, sont des actes d'aveux et dénombremments s'échelonnant du seizième siècle au dix-huitième siècle, qui énumèrent dans les plus grands détails les droits que les seigneurs de Bérus s'attribuaient sur Bérus et les villages environnants.

En 1572, la seigneurie de Bérus appartenait au duc de Lorraine et à Anne, comtesse d'Insruck; elle comprenait : la ville de Bérus, renfermant 36 feux, et les villages ¹ de *Benveiller*, 19 feu; *Reimering*, 14; *Tromborn*, 12; *Merten*, 21; *Hterstoff*, 9; *Bedestorff*, 3; *Leiding*, 6; *Châteaurouge*, 12; *Willing*, 5; *Velling*, 4; *Loignon*, 18; *Vaudreching*, 38; *Holling*, 8; *Betting*, 19; *Brettenach*, 16, *Tetterchien*, 35.

En 1741, mourut la dernière comtesse d'Insruck, dame de Bérus. Cette seigneurie ne s'était pas dépeuplée, malgré les guerres élevées entre les Suédois, les Français et les Lorrains. La ville de Bérus renfermait encore 36 feux; *Altforweiler*, 30 feux; *Bisten*, 18; *Berweiler*, 19; *Reimeringen*, 14; *Tromborn*, 12; *Leydingen*, 6; *Ihu*, 18; *Merten*, 21; *Bibling*, 15; *Merzdorff*, 9; *Bedersorff*, 3; *Kœrlingen*, 3; *Schrecklingen*, 3; *Welflingen*, 5; *Châteaurouge*, 12; *Oberdorff* et *Odenhoffen*, 6; *Weistroff*, 3; *Willingen*, 5; *Heinungen*, 4; *Guerstlingen*, 9; *Niedweillingen*, 4; *Busendorff*, 50; *Waudreching*, 38; *Alzing*, 7; *Brettnach*, 16; *Edlingen*, 9; *Hollingen*, 8; *Betting*, 19; *Tetterchien*, 35.

Dans ces dernières localités, notamment à Bouzonville, les seigneurs de Bérus partageaient leurs droits féodaux avec d'autres personnes.

M. Michel fait connaître, dans les plus minutieux détails, en quoi consistaient ces droits de haute justice et de justice foncière, exercés sur les bourgeois de Bérus et sur les habitants des villages ressortissant de la seigneurie, tels que : droits de banalités de four, de moulin, de péages au pont à Merten; de corvées pour les labours, les moissons; de charroi pour le vin de Sierck, le bois des forêts, le transport des lettres; de chariots en cas de guerre; de guet au château de Bérus; de fourniture d'échelles pour les exécutions.

¹ Les villages dont les noms sont écrits en caractères italiques, se trouvent dans le département de la Moselle.

La Société ne peut qu'encourager M. l'abbé Michel à rechercher les matériaux concernant d'autres seigneuries voisines de celle de Bérus, comme celles de Siersberg, Frauenburg, Burg, Esch, Mensberg, Busbach et Kœnigsmacker. Les extraits par lui communiqués trouveront alors leur place dans un travail d'ensemble sur nos seigneuries de la partie allemande et seront publiés dans les volumes de la Société.

M. Darras dépose sur le bureau une photographie d'une maison renaissance, rue Fournirue, qui est occupée aujourd'hui par les ateliers de M. Théveny.

M. Abel montre, comme échantillon, des restes de charbon provenant des fouilles de la maison Geisler, avenue Serpenoise ; ces morceaux, qui gisaient à 32 pieds sous le sol de la rue, se trouvaient recouverts par des plaques de marbre calcinées.

M. Aug. Prost témoigne le regret qu'on n'ait pas pu conserver intact une pierre qui servait de borne dans la rue Sainte-Glossinde et qui portait à son extrémité inférieure, ainsi qu'on s'en est assuré il y a six ans quand on l'a plantée en cet endroit, une tête de bœuf décharnée, d'une haute antiquité et de très haut style dit *bucrane*. Malheureusement il est impossible de savoir comment elle a disparu.

M. Abel transmet deux communications de MM. Péan jeune et Krisman fils, de Thionville.

M. Péan, avoué à Thionville, fait connaître que, dans le courant du mois de juin 1863, dans un bois qu'il a fait défricher près de sa ferme située près de Colmen et appelée *Peanshoff*, au lieu dit *Dampontswald*, il a été trouvé près de mardelles, dans un *tumulus*, des cendres, du charbon, des os calcinés, une massue en bois de chêne à la profondeur

de 1 mètre 50, accompagnée de débris en fer rouillé parmi lesquels une flèche en pierre brisée en deux morceaux par l'outil des ouvriers, la moitié d'un fer à cheval et enfin une hache franque ou francisque entière avec le manche qui était encore fixé dans le fer parallèlement à l'axe de la hache d'armes. Le manche de cette francisque et la massue sont allés en deliquium quand on a voulu les saisir. La massue présentait quelque chose de bien remarquable, c'est qu'elle était incrustée de petits cailloux blancs, suivant une forme géométrique, représentant un rectangle traversé par deux diagonales; au point de section des deux diagonales était un caillou plus gros que les autres.

M. Péan a déjà appelé l'attention de la *Société d'archéologie de la Moselle* sur ces cailloux qu'il a trouvés à Colmen avec des débris antiques, quand il est remarquable que dans un rayon de plusieurs lieues on ne trouve pas de cailloux dans le sol.

A un kilomètre de cette trouvaille, toujours dans l'ancien bois de Colmen, les ouvriers de M. Péan ont mis à jour des substructions romaines signalées par des briques, des petites pierres taillées et des tuiles à rebords. Au milieu de ces débris M. Péan a ramassé plusieurs monnaies en bronze fortement oxydées: l'une d'elles est un moyen bronze au type de Néron, au revers un génie ailé, S. C.

M. Péan adresse en même temps les objets par lui offerts qui seraient déposés au musée archéologique de Metz.

M. Krismann fait savoir qu'aux environs de l'ancien cimetière de *Basse-Yutz*, dans plusieurs champs qu'il possède en ce lieu, on trouve assez souvent des monnaies romaines mélangées à des débris de poteries noires, grises, rouges, et des tuiles à rebord de très grandes dimensions. Ce sont surtout des monnaies au type des premiers empereurs que l'on trouve et aussi des Constantin en grand nombre. Tout récemment ses ouvriers ont déterré un Phébus en patin

recouvert d'une légère couche d'argent. Cette monnaie est d'une conservation parfaite; elle représente l'empereur Probus tourné à droite, la tête radiée, couvert d'une cuirasse, en légende: IMP. C. PROBVS. PFAVG. Au revers, la Fortune la couronne de l'abondance de la main gauche, le caducée de la main droite, et en légende FELICITATE IMP., et au pied de la déesse la marque de l'atelier P. T. *percussa Treviris*, qui indique que cette monnaie a été frappée à Trèves, sans doute en souvenir de ce que Probus, ayant vaincu les Germains, les avait incorporés dans ses légions et les avait appliqués à réparer les routes et à replanter les vignes. Le commerce et l'agriculture, symbolisés par le caducée et la *cornus capri*, étaient redevenus prospères dans notre pays.

M. Abel ajoute que l'ancien cimetière de *Yutz-Basse* a été vendu par la commune qui a jugé à propos, au préalable, d'en faire démolir le mur d'enceinte pour empierrer ses chemins. Ce mur présentait ceci de particulier qu'il était formé d'assises de pierres alternant avec des conduits de grosses et grandes briques à stries vermicellées, ce qui dénote une ancienne construction romaine. La tradition du pays est que cet endroit a été un ancien temple romain remplacé par un oratoire chrétien. C'est dans cet oratoire qu'en 846 s'est tenu un concile. Cet oratoire a été remplacé par une petite église gothique en 1571, voutée à arêtes prismatiques, éclairée par quatre grandes fenêtres à meneaux. Elle était orientée et présentait la forme d'une croix latine. Un chemin venait de Thionville, par un bac sans doute, vers cette église, et passait outre pour rejoindre la voie romaine qui allait de *Yutz-Haute* à Valmestroff. Cette voie de communication existe encore, portant le nom de *kem* dans une partie de son cours, et celui de *Chemin de la reine* pour le reste. Le chemin rejoignant l'église au *kem* n'existe plus, mais on le remarque encore dans plusieurs sillons environnant la distillerie de M. Krismann, où elle se distingue par la verdure de sa végétation.

M. Abel expose que M. Varlet de Viriville a dernièrement lu, à la Société des Antiquaires de France, un travail sur l'estampe incunable découverte en 1861 aux archives municipales de Metz. Ce savant professeur de l'école des Chartes confirme quelques-unes des hypothèses émises par plusieurs membres de la Société d'archéologie de la Moselle et consignées dans notre Bulletin. La date approximative de 1450 « lui paraît tout à fait conforme aux inductions que fournit l'examen des fragments considérés comme papier, sous le rapport de la fabrication, et comme monument figuré, sous le rapport du style et de l'aspect archéologique. »

M. Varlet de Viriville vit dans cette estampe messine les *neuf preux* de la légende, et il appuie son opinion sur la comparaison faite avec trois gravures analogues qui étaient déjà connues pour exister à la Bibliothèque impériale, comme intercalées dans le manuscrit catalogué sous le numéro 4985 et intitulé : *la généalogie des rois de France depuis le père du roy Saint Loys jusques au roy septième du nom*, par Gilles Berry, hérault d'armes, qui vivait en 1420.

Avant M. Varlet de Viriville, dit M. Abel, M. Renouvier, dans un beau travail¹ sur les *Origines de la gravure en France*, avait déjà décrit les trois gravures des *neuf preux* du manuscrit de Gilles Berry, en accompagnant cette description des vers explicatifs et d'un fac simile d'une des trois gravures ; celle qui représente sous des arcades gothiques Josué, David et Juda Machabée à cheval en cuirasse et l'écu armorié au poing.

M. Varlet de Viriville a, le premier, étudié les filigranes et la marque de fabrique de notre estampe messine. La marque est une balance dont le support est une croix. « Ce filigrane, dit M. Varlet de Viriville, abonde dans les produits des papeteries que les Pays-Bas, l'Allemagne (contrées voisines de Metz) et l'Italie possédaient au moyen âge. Les fragments conservés à Metz nous paraissent être le produit de l'art ou de l'industrie locale et remonter à l'époque qu'on leur assigne, c'est-à-dire de 1450 à 1460 environ.... Ainsi donc, voici une nouvelle estampe que nous pouvons appeler française et par la langue du texte et par

¹ *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1863, p. 128.

² *Gazette des Beaux-Arts*, 1859.

» la circonscription politique de Metz, ville indépendante, il est
 » vrai, et dite impériale, mais qui cependant, en 1445, fut reven-
 » diquée par Charles VII et recouvrée militairement comme sou-
 » mise à la fleur de lis. »

M. Abel fait remarquer avec quelle facilité les savants de la capitale tombent dans des erreurs quand ils abordent le terrain de l'histoire de la province.

C'est en 1444 que Charles VII est venu assiéger Metz, comme allié du duc René, et il ne s'est jamais emparé de Metz; cette ville, française de mœurs par sa position limitrophe, n'est devenue française de nationalité qu'en 1552, et elle n'a changé de souverain qu'à la suite d'une annexion et non pas d'une conquête. Aussi porte-t-elle une pucelle dans ses armes comme Péronne.

M. Varlet de Viriville a, de son côté, corrigé des erreurs échappées à la Société d'archéologie de la Moselle. Il a rétabli les vers suivants à l'aide de ceux de Paris :

Des enfants d'Israël fu ge forment ameis
 Et Golias tuay le grant gayant félon
 En pluseurs grans batailles me tint-on
 Le Roy coneinavent occis par fort atour
 Que fut XI^e ans après nostre Seigneur.

M. Renouvier donne, lui :

Des enfants d'Israel juge forment ameis.

A cette note M. Abel demande la permission d'ajouter un détail peu connu sur les neuf preux. Il a visité dernièrement les ruines de Coucy, ce château féodal d'où est sorti un des évêques de Metz, Raoul de Coucy. Dans ce manoir se voient les débris de la salle des preux décrite en vers latins ¹ par Antoine Asti, secrétaire en 1440 du duc d'Orléans, possesseur du château.

« En cette salle d'apparat, dit-il, sur une cheminée, on remarque
 » les statues en pierre blanche de neuf hommes célèbres dans l'an-
 » tiquité et parmi les Français. Trois sont d'origine juive, Josué,
 » Judas Machabée et David; trois sont de race païenne Hector le
 » Troyen, J. César le Romain, et Alexandre-le-Grand; les trois autres

¹ Manuscrit de la bibliothèque de Grenoble.

» furent les meilleurs défenseurs de Dieu : le roi Artus, le roi
 » Charlemagne et celui qui soumit Jérusalem pour le Christ, Gode-
 » froy. Louis d'Orléans avait fait ajouter la statue de Bertrand de
 » Gloschin le Breton. »

Les statues de ces neuf preux, ajoute M. Abel, ont disparu en 1652 sans laisser de traces. Après une capitulation, Louis XIV avait ordonné que le château de Coucy serait complètement rasé, de manière que l'emplacement pût en être labouré. Heureusement que le maréchal d'Estrées, chargé de cette œuvre de destruction brutale, laissa les murs debouts, de façon que le château de Coucy et son donjon sont encore les ruines féodales les plus majestueuses qu'on admire en France et même à l'étranger.

A côté de la *salle des preux* se trouvait une chambre dont « le
 » manteau de la cheminée représentait sculptées les neuf femmes
 » de l'antiquité que le peuple français appelle ordinairement les
 » *probas* les *preuses*. Là, se trouve Sémiramis à jamais illustre,
 » reine des Assyriens. La première femme qui porta une armure
 » d'homme, la fière Thamyras, reine des Scythes, est près d'elle.
 » Ici est Deiphile qui soumit par ses armes la ville de Thèbes.
 » On voit aussi les reines illustres des Amazones, Lompédo, Mena-
 » lippe et Orythie. La féroce Penthesclée, célébrée par les poètes,
 » qui donna aux Troyens le secours de ses armes; Hyppolite enfin,
 » que Thésée vainquit en combat particulier, mais aidé du grand
 » Alcide. »

Ces sculptures existent encore, mais ce qu'oublie de raconter notre poète descriptif, c'est que chacune de ces *preuses* tient la main gauche appuyée sur un bouclier portant des armoiries. On n'a pas suivi pour elle la règle observée par les preux en empruntant chaque série de trois femmes célèbres au peuple de Dieu, aux païens, aux chrétiens. Il est probable que ces statues furent commandées par le duc Louis d'Orléans quand, en 1402, il fit restaurer cette aile du château où se trouvait déjà la salle des preux qu'il embellit. La suite des neuf preux avait été sculptée antérieurement; elle remontait donc au quatorzième siècle.

Ces sculptures témoignent de la faveur qui s'attachait à cette coutume de mettre sous les yeux du public les hommes que l'on considérait comme ayant rendu le plus de services à l'humanité on comprend alors que les premières gravures faites sur bois durent s'inspirer de ces sujets populaires. Les graveurs étaient sûrs de vendre leurs produits.

M. de Bouteiller, chargé d'un rapport sur l'église de Queuleu, s'en acquitte en ces termes :

Une commission nombreuse nommée par vous a visité à deux reprises l'église qui vient d'être élevée, grâce à l'initiative et aux généreux sacrifices de notre confrère M. Chabert, et sous sa direction exclusive, sur le territoire de Queuleu-Plantières. J'ai l'honneur de vous présenter, au nom de cette commission, le rapport, résultat de ses visites; à d'autres il appartient de louer la pensée charitable qui a inspiré cette œuvre et de faire valoir le bien qui doit en résulter. Notre rôle est restreint. Il consiste uniquement à décrire et à apprécier au point de vue de l'archéologie les diverses parties de l'édifice que son auteur lui-même a soumis à vos discussions.

Le lieu où se dresse la nouvelle église, dédiée sous le vocable de la sainte Vierge, a été heureusement choisi. Le sommet qu'elle occupe l'élève sur un socle, de nature à faire valoir ses proportions, et permet, lorsque l'on a atteint son seuil, d'admirer un magnifique panorama, celui bien connu de vous tous, que présentent les hauteurs de Queuleu. Une circonstance fâcheuse est seulement à regretter : la maison d'école communale, dans le voisinage de laquelle est construite l'église par une convenance, du reste, digne d'éloges, lui sert de masque pour le spectateur sortant de la porte Mazelle, et ne laissant à peu près voir que le clocher qui la surmonte, fait perdre un point de vue, qui, de cette place, serait très agréable.

Le style de l'église est le roman secondaire du onzième au douzième siècle, toute la construction en accuse très-fidèlement le caractère, et ce n'est pas là son moindre mérite, que j'aurai à faire constamment ressortir dans ce rapport. En gravissant les degrés d'un escalier aussi monumental que le permettait le peu d'étendue du terrain, on se trouve en présence du pignon embelli par une tour élancée, surmontée d'un clocher, à la base de laquelle s'ouvrent le portail, et au-dessus une élégante rosace ornée de vitraux de couleur. L'église a 25 mètres de longueur extérieure et 12 mètres 50 de largeur.

La longueur de la nef, sans compter le chœur ni le porche, est de 16 mètres 50, et sa largeur intérieure de 10 mètres 50. La hauteur de la nef, jusqu'à la faîtière du toit, est de 11 mètres, et celle du clocher de 23 mètres. Deux sacristies sont symétriquement

placées à droite et à gauche du chœur. Le sanctuaire est éclairé par trois fenêtres à pleins cintre, ornées de beaux vitraux à personnages; la nef l'est par cinq fenêtres semblables de chaque côté, garnies de grisailles et de mosaïques.

Lorsqu'après avoir passé sous un petit porche très élégant on a pénétré dans l'église, les yeux sont frappés dès l'abord de ce remarquable caractère d'homogénéité et d'harmonie que nous avons constaté; on sait qu'il n'est pas un détail, si minime qu'il puisse être, qui ne concoure à la perfection de l'ensemble. Mais avant d'entrer dans le développement de cette pensée, qui est capitale dans ce rapport, il y a pour moi une obligation d'exprimer un regret : c'est que le plafond de plâtre blanc qui recouvre l'église ait été préféré à une autre disposition qui, je le crois, eût été plus heureuse et eût donné à la nef un aspect plus élancé.

Cependant je ne regrette pas que l'église n'ait pas reçu de voûtes en pierres; je sais ce que ce parti pris, avec une portée de onze mètres, aurait présenté de difficultés et exigé de dépenses. J'ai vu par mes yeux, dans une récente construction d'église, ce qu'il faut donner aux contreforts de proportions excessives, et si l'on n'atteint pas ces proportions, l'église de Saint-Simon, avec ses tristes conditions de conservation, est là pour dire ce qui arrive. Mais, pour ma part, je n'hésite pas à regretter qu'on n'ait pas adopté le système des *charpentes apparentes* qui était d'un usage si fréquent jusqu'au onzième et douzième siècles, qui était très certainement employé dans la basilique de Saint-Pierre-aux-Nonnains de Metz, et dont l'admirable église romane de Sainte-Marie, à Toscanelle, donne encore un si heureux spécimen. Cependant il faut que j'avoue que dans notre pays on paraît peu disposé à laisser établir cette disposition; car tous les architectes qui l'ont proposée, à ma connaissance, se la sont vus unanimement refuser. Ce qui ne m'empêche pas de garder ma conviction entière.

Cette restriction faite, je n'ai plus à accomplir que la partie la plus agréable et la plus facile de ce rapport. Tous les artistes et ouvriers auxquels le créateur de l'église s'est adressé pour l'exécution de son œuvre, se sont merveilleusement inspirés de sa pensée pour y rester fidèle jusque dans les moindres détails. Dans l'œuvre du sculpteur, comme dans celle du menuisier, comme dans celle du peintre, du serrurier, de l'orfèvre et du ciseleur, il n'y a rien qui ne concorde avec l'effet général, rien qui ne soit scrupuleusement

conforme aux règles qui régissent l'architecture, le mobilier, les détails du culte de l'époque. Au premier rang des objets dignes de remarque est l'autel, en pierres de Savonnières, qui a servi de type pour la décoration de tout le mobilier et dont les principaux détails se trouvent reproduits partout comme le cachet caractéristique de l'église; au même rang peut être mise la chaire en pierre blanche, avec son abat-voix, revêtue de sculptures remarquables. Parmi les objets en menuiserie, on peut citer à un degré égal le confessionnal, les bancs d'œuvres et un escalier à jour qui conduit à une tribune dont la galerie ajourée rappelle le style élégant de la table de communion. Le mobilier le plus ordinaire de l'église, celui des deux sacristies, se ressentent de cette minutieuse sollicitude pour la complète harmonie de toutes choses. Elle se retrouve dans la décoration picturale sobre, mais de haut goût, qui orne le chœur et les murailles; dans les ornements du chemin de croix, produits distingués de l'art local; mais elle se retrouve surtout à un degré éminent dans les vases sacrés et dans les ornements d'autel, œuvre véritablement remarquable qui appartient toute entière à notre confrère, créateur des modèles et surveillant assidu de la fabrication. Les candélabres, les chandeliers, les burettes, le saint ciboire, l'ostensoir, sont différents par leur importance et par le prix de leur matière qui varie du bronze au vermeil, mais ils sont tous égaux par le soin qui a présidé à leur exécution et par la beauté et la parfaite concordance de leurs formes.

Telles sont en résumé les impressions que votre commission a éprouvées en visitant l'église dont notre confrère, M. Chabert, a doté la commune qu'il habite, impression dont elle m'a chargé d'être l'organe près de vous. Je ne veux pas ajouter davantage à la part de l'éloge, parce que je dois respecter une modestie qui n'aime pas à être louée, mais je dois cependant résumer le jugement de la commission que je représente en disant qu'il était difficile de se guider, dans une pareille œuvre, sur de meilleurs principes et de leur être plus scrupuleusement fidèle.

M. de Bouteiller conserve la parole pour la lecture du rapport suivant :

MESSIEURS,

En me donnant la mission de vous présenter un rapport sur la

brochure dont M. l'abbé Bougaud vous a fait hommage, et qui est relative à l'église Saint-Jean, de Dijon, vous m'avez fait éprouver une double satisfaction. D'abord, celle de me trouver une fois de plus en relation intellectuelle avec le savant et éloquent auteur de plusieurs œuvres remarquables, avec l'un des maîtres de l'hagiographie moderne ; puis celle de faire revivre dans ma mémoire des souvenirs pleins d'un véritable charme, ceux que laisse Dijon à quiconque le visite avec des préoccupations artistiques, historiques ou archéologiques. Nul ne l'a habitée ou n'y est passé sans lui attribuer dans ses souvenirs une place d'élite, due à la fois à la manière admirable dont elle est dotée comme cité, et à une sympathie involontaire dont on se sent pénétré en respirant cette atmosphère pour ainsi dire toute chargée d'intelligence. Trois fois je l'ai visitée et trois fois j'y ai goûté un plaisir nouveau. Je ne me suis pas lassé d'y admirer ces trésors de l'antiquité qu'elle renferme associés à toutes les grâces des temps modernes. Nulle part je n'ai vu à un pareil degré toutes les convenances de notre Société actuelle relevées par la grandeur des souvenirs, et au sein des élégances d'un siècle comme le nôtre, un pareil respect gardé pour les hommes et pour les choses d'autrefois. Les Dijonnais peuvent se sentir fiers d'être les fils d'une ville qui a produit d'illustres enfants ; car il n'est pas un seul de ces enfants illustres dont le nom ne soit appliqué à une des rues de la cité. Vous savez si nous regrettons que ce principe d'un ordre si élevé ne soit pas plus largement appliqué dans la nôtre. Mais je n'ai pas entrepris de faire le panégyrique de Dijon, il est temps que je revienne à la brochure excellente de M. l'abbé Bougaud.

Lorsqu'il y a peu d'années le voyageur visitait Dijon, il se trouvait, après avoir salué la maison où est né Bossuet, en présence d'une église d'un grand aspect dont le style indiquait le quinzième siècle. Mais au lieu de la paix mystérieuse qui règne dans le lieu saint, il rencontrait un spectacle fait pour l'affliger et le surprendre : des amas d'herbes, des monceaux de légumes et de fruits, des immondices entassées, d'ignobles échoppes vermoulues. De l'église Saint-Jean on avait fait la halle aux herbes et aux légumes, le siège du pesage des pourceaux, et le centre du grand marché matinal qui met chaque jour en contact les vendeurs de la campagne et les acheteurs de la ville. Poulets, cochons de lait, beurre et fromage s'y débitaient bruyamment. L'édifice en lui-même était abandonné

à la plus pitoyable incurie. Les fenêtres ogivales sans verrières, les voûtes fendillées de toutes parts, couvertes de toiles d'araignée et de poussière, le pavé inégal et rocailleux, ne disaient que trop que Dijon, la ville intelligente et respectueuse pour les choses du passé, avait été une fois infidèle à ses précieuses traditions, et qu'elle avait une faute à réparer envers un de ses vieux monuments.

Il y a six ans elle l'avait compris ; mais mal compris encore. Elle avait jeté hors de sa vieille église tout ce tumulte et tout cet encombrement qui la déshonoraient. Elle l'avait nettoyée, lavée, restaurée ; les fenêtres avaient vu les vitraux revenir dans leurs plombs, les portes de chêne avaient rétabli une clôture ; le dégagement extérieur avait été fait avec un soin excellent : mais qu'y avait gagné l'église ? Elle était devenue un magasin de farine. Triste transformation, je l'avoue, mais qui fait cependant honneur à la ville qui, pour la réaliser, pour rendre un peu de dignité à un édifice vénérable, n'avait pas hésité à y dépenser plus de 60,000 fr. C'est sous cette forme que je l'ai vue l'an dernier. Je vous ai même rendu compte ici du soin remarquable qui y avait été déployé et du respect absolu qui y avait été montré pour les moindres détails de l'architecture rétablie dans son état primitif. Mais cette restauration matérielle n'était rien tant que Saint-Jean restait employée à une indigne destination. Cette vérité s'est faite vite dans l'esprit des Dijonnais, et ils n'ont pas été longs à y donner noblement suite. Aujourd'hui la vieille église est redevenue église ; elle est redevenue la paroisse des descendants du même peuple qui, avant la tourmente révolutionnaire, venait y prier. Elle se repare de ses autels, de ses saintes images, de ses verrières étincelantes ; les pompes anciennes vont y répandre leur harmonie interrompue. C'est l'histoire de cette antique paroisse, ce sont les puissants motifs de sa restauration qui remplissent l'ouvrage de M. l'abbé Bougaud, et l'on y sent respirer un sentiment de piété qui s'accorde admirablement avec le charme du style et l'intérêt du sujet.

C'est que pour Dijon il y a dans l'église Saint-Jean autre chose qu'un édifice du quinzième siècle. Il y a tout un monde de souvenirs et des souvenirs les plus vénérables que puisse conserver le cœur d'un peuple. C'est sur son emplacement que s'est arrêté saint Bénigne, apôtre de la Bourgogne. C'est là qu'il a baptisé les premiers chrétiens de Dijon ; là qu'il a béni le premier oratoire en l'honneur du vrai Dieu. C'était une maison modeste, une cave peut-

être. Saint Bénigne dut y poser un autel, sur l'autel une croix, et tel fut le berceau de la foi bourguignonne.

Au quatrième siècle, une église octogonale, que l'on appelait le baptistère de saint Jean, avait été construite sur cette place bénie. Au sixième siècle, trois illustres évêques, saint Urbain, saint Grégoire, saint Tétric, y avaient reçu leur sépulture. Pendant huit siècles, toutes les générations étaient venues y naître dans les eaux sacrées du baptême, et il n'y avait qu'un seul baptistère pour la population chrétienne de Dijon. Mais, à la fin du quatorzième siècle, quels que fussent les souvenirs qui rendissent sacrés les murs du baptistère, il avait fallu se soumettre à l'action corrosive du temps : l'antique édifice, qui portait par excellence le nom de *baptistère de la chrétienté*, tombait en ruines ; il fallait lui substituer un nouvel édifice. La piété du peuple en fit les frais : une loterie, organisée par les dames dijonnaises, permit de la terminer. Dès 1459, l'église était bénie et Dijon comptait un beau bâtiment de plus. La révolution, comme nous l'avons dit, en avait fait un magasin ; nous l'avons dit aussi, le zèle des membres de l'antique paroisse vient de la faire sortir de ses ruines.

Ce ne serait pas sans un certain sentiment voisin de la jalousie, si je ne cherchais à m'en défendre, que je verrais les vives et pures jouissances que goûtent en ce moment ceux qui, parmi les Dijonnais, ont le culte des antiques souvenirs. Ces jouissances-là ne seront, je le crains, à un pareil degré jamais les nôtres. Ceux de nos vieux monuments qu'a atteints la destruction ne sortiront jamais de leurs ruines. Reverrons-nous jamais le palais de notre municipalité, de notre parlement, devenir comme à Dijon le vaste asile de tous les arts comme de toutes les institutions utiles ? Notre cathédrale sera-t-elle, comme Notre-Dame et Saint-Bénigne, ornée de toute une population illustre de marbre et de bronze revivant sur des tombeaux ? L'oratoire de Saint-Clément sera-t-il jamais exhumé, par la piété de notre temps, comme l'est en ce moment la crypte funéraire de Saint-Bénigne ? Le peu qui reste des antiques abbayes sortira-t-il jamais des constructions militaires qui les enserrent ?... Non, il faut l'avouer, les goûts archéologiques, l'amour des arts anciens trouvent ici des encouragements moins vifs que ceux que les circonstances accordent à nos confrères de Dijon. Mais il faut les en féliciter sans jalousie, car ils en sont dignes par la manière dont ils comprennent et dont ils pratiquent les devoirs d'étude, de res-

pect et d'entretien que leur impose leur situation véritablement privilégiée.

Il est donné lecture de la notice de M. Robert, intitulée : *Sceau et monnaies de Zuentibold — Monnaie de Louis l'enfant, roi de Germanie*, et il est décidé que cette monographie, qui a le mérite de venir combler une lacune dans son grand ouvrage intitulé : *Études numismatiques sur une partie du nord-est de la France*, prendra place dans le volume de nos *Mémoires*.

Pour justifier une opinion qu'il avait émise précédemment, au sujet de l'ancien hôtel du Voué, à Metz, M. A. Prost lit la note suivante :

Parmi les anciennes institutions de la ville de Metz, il en est une, celle des *Voués*, qui est loin d'être complètement connue. Les problèmes qui la concernent sont à peine posés, et on ne peut dire jusqu'à quel point il importera, pour les résoudre, de savoir ce qu'était dans la cité l'installation matérielle de ces officiers. En histoire, une étroite solidarité lie souvent les grandes questions aux petites. On sait, d'un autre côté, quel embarras peuvent causer parfois, dans le cours d'une étude, des préjugés accrédités dont l'origine est inconnue. Il est donc utile de soumettre ceux-ci à un rigoureux examen, dès leur première apparition.

Sur un dessin exposé au mois d'août dernier parmi les travaux de nos écoles municipales, la dénomination d'*hôtel du Voué* était donnée à la maison si connue qui porte le n° 9 dans la rue Nexirue et qui appartient à la famille de Gargan. On s'est demandé si cette attribution était exacte ; on s'est demandé si la maison de la famille de Gargan était, oui ou non, l'ancien hôtel du voué de Metz. L'affirmative a été soutenue ; je suis d'une opinion contraire ; voici sur quelles considérations je crois pouvoir la fonder.

Les principaux documents relatifs à la question sont : 1° un *passage de la chronique rimée* ; 2° un *acte d'acquêt de 1266*. Je vais les discuter successivement.

Le *passage de la chronique rimée* est consacré à l'histoire d'un pauvre serviteur de Nemery Baudoché, aumônier de la

cathédrale. Accusé injustement, mis à la torture dans l'hôtel du voué où étaient les prisons, condamné à mourir, il est miraculeusement sauvé, au moment de l'exécution, par saint Nicolas, son patron, qu'il avait imploré dans sa détresse, sur le conseil de son maître. Celui-ci, en action de grâces du miracle, achète la maison du voué où l'innocent avait souffert, et lui donne une destination pieuse. En même temps, pour faire cesser dans ce lieu les exécutions criminelles qu'il était d'usage de faire devant l'antique manoir, il obtient qu'elles aient lieu dorénavant sur un terrain qu'il donne pour cet objet à la cité, hors de son enceinte.

Afin d'apprécier exactement le sens du témoignage fourni par la chronique, il faut en étudier les termes eux-mêmes. Voici le fragment qui nous intéresse :

Vn lieu estoit en la citez
Au cas criminel dépatéz
Pour couper teste oreil et poing
Quand la justice estoit apoinç.

Nexerne est le lien propice
A faire le criminel office;
Car nexces en construction
Est occider ou destruction.

Au plus près-estoit la maison
Tres grande à l'antique fasson
Des Vowez l'habitation,
Et léans estoient les prisons.

De la citez les malfaiteurs,
Souvent en y auoit plusieurs
Logez, et quant jugez estoient
Ez mains des Vowez les mettoient

Pour faire d'iceulx l'exécution.
Quelque temps, jà longue saison,
Vn seruiteur à l'amonier
Qui léans estoit prisonnier

Détenus sans cause ne raison,
Nicolas estoit son droit nom,
Gehennez et fort tormentez
Cognut auoir tout perpetrez.

Ignorant du cas il estoit,
Mais le torment le contraignoit
A tesmoigner enidemment,
Dont son maistre eut le cœur döllent.

Cestoit le sieur Nemery
Bandoiche qu'auoit le cœur mary.
Tant fit qu'il parla à son homme,
Luy donnant conseil de prudhomme :

« Puisqu'ainsy est qu'es ignorant
« Du cas, comme tu me vas disant,
« Prie à monsieur saint Nicolas
« Qu'il prie à Dieu por ton solas.

Ainsy que mourir il deuoit,
Le boureau que bien s'efforçoit,
Son office allant exerçant,
Des deux mains deuint non puissant.

Plusieurs estoient en la presence
Voiant ce miracle et puissance
De Dieu; alors subitement
Cria à grant voix baultement

Celui qui le cas auoit fait :
« Messires je vous dis le fait
« C'est moy qui ay le cas commis
« Cestuy cy hors vos mains soit mis.

Ce que fut fait; et pour mémoire
Le seigneur aumonier, pour voire,
Tant fit qu'en la citez acquist
La maison et place et donnist

A la citez de son trezors
Grand somme, et ausy par dehors
De la citez, entre deux ponts,
A tousiour maix de son treffons

Grand nombre de journaux de terre,
Là où on faict décapiter
Pour le present les delinquants,
Ce qu'on soloit faire par dedens

La citez adonc acquesta
La voverie et l'attribua
A la citez. Lors l'aumonier
La maison priat a edifier.

Il y fit faire vne chapelle
Au nom saint Nicolas moult belle,
Et y dowa des chapelains
Treize, leur donnant pour certains

Par au à vivre honnestement
Chacun sa rente blez et argent.
La maison sy très grande estoit
Que le tiers dicelle suffisoit

Pour y loger vng gros seigneur ;
Laquel y dedia à l'heure
Pour vng seigneur grand aumonier,
A tousiour maix sans varier.

Le demeurant de la maison
A la grande esglise en fit don,
Pour deux maisons canoniales ;
Bien ressembloit un don royal.

Davantage à lamonerie
Liebauil ban et seigneurie
Et Vercy près de la citez
Donna à perpetuitez.

Après sa mort enseuey
Auprès son oncle Nemery,
Sous le jubillez du grand monstier,
En l'épitaphe est declairiez.

Hanriat Roucel aumonier
Longtemps apres redifier
Fit la chapelle sur la rue,
Pour estre a chacun mieux en veue :

Car celle qui estoit du dedans,
Dont auons parlez cy deuant,
Petite estoit et ruynée
Et assez mal apropiée.

Si, malgré le caractère légendaire de ce document, on veut établir la discussion sur les indications qu'il fournit, il convient de bien préciser les données topographiques qui semblent en ressortir. Au plus près de Nexirue, où on faisait les exécutions, y est-il dit, était l'habitation des voués où se trouvaient les prisons. L'antique logis est vendu par la cité à Nemery Baudoché, aumônier de la cathédrale, et celui-ci construit à sa place la chapelle Saint-Nicolas, où il fonde treize prébendes, puis un vaste logis dont un tiers est consacré dès lors, *à toujours mais sans varier*, au logement de ses successeurs, aumôniers de la cathédrale, et le reste à deux maisons canoniales pour le chapitre.

Si la chapelle Saint-Nicolas et l'aumônerie de la cathédrale ont été construites sur le terrain occupé précédemment par l'hôtel du voué, on aura évidemment fixé l'emplacement de ce dernier édifice en déterminant celui des deux autres. C'est ce que permettent de faire deux documents dont il me reste à parler.

Le premier de ces documents est une sentence arbitrale donnée en 1328 en faveur des prébendiers de la chapelle Saint-Nicolas,

dont il est ici question, contre le chapitre de la cathédrale qui leur refusait le paiement de leurs rentes. La pièce est imprimée dans les preuves de l'histoire de Metz par les Bénédictins (t. IV, p. 53). Les prébendiers de Saint-Nicolas y sont qualifiés : *Stipendiarii hospitalis beati Nicolai in vico clericorum*; ce qui détermine, relativement à la rue des Clercs, l'emplacement de leur maison.

L'autre document est un passage de la chronique de Jehan Aubrion, imprimé par Huguenin (chron. de Metz, p. 525) et par L. Larchey (Aubrion, chron. p. 264), relatif à la mort de S^r Henriat Roucel, aumônier de la grande église, le 14 août 1490. « Quant il fut mort, y est-il dit, deux de ses freres... allont en la maixon de l'amonnerie en la rue dez Clerc, où il gixoit... »

Les deux textes que je viens de citer ne laissent aucun doute sur la situation de la chapelle Saint-Nicolas et de l'aumônerie de la cathédrale; l'une et l'autre étaient dans la rue des Clercs. L'hôtel du voué dont elles occupaient l'emplacement, à en croire notre chronique, était donc aussi dans la rue des Clercs; et si on veut qu'il ait abouti en même temps sur la rue Nexirue parallèle à la première et, suivant la chronique rimée, existant déjà de son temps, il faut pour cela qu'il ait rempli tout l'espace compris entre ces deux rues, et qu'il se soit par conséquent trouvé, dans la dernière, du côté opposé à celui où nous voyons aujourd'hui la maison de la famille de Gargan.

Ainsi donc, à s'en rapporter au témoignage de la chronique rimée, la maison de Gargan n'est pas l'ancien hôtel des Voués de Metz et n'est pas même situé sur son emplacement.

J'arrive à l'examen du second document que j'ai signalé en commençant : l'*acte d'acquêt de 1266*. C'est Philippe de Vigneulles qui nous l'a conservé dans sa chronique (t. I, f^o 233 r^o. mss. de la bibl. de Metz, fonds hist., n^o 88). Il paraît l'avoir tiré d'un ancien écrit relatif à l'établissement, à Metz, des Trinitaires que concerne ce titre, et il n'y a pas lieu de suspecter son authenticité. En voici la teneur :

« Conue chose soit a tous ke li menistres et li freres de la
 » maison de la Trinitez de Mez ont acquasteit en en et en trefons
 » atousiourmaix a Abert des Arvolz la maixon et la court que
 » fut lou voueit de Mez et tous lou resaige que ciest en la roue
 » lou voueit en alne et de cest acquaiest est Abers bien solf et

» paies et cest acquaiſt ont fait ly menistres et ly freres par le
 » crant de monss^r Renalt lou conte de Castes et par le crant de
 » la contesse Ysabelz sa femme quj cest heritaige ne peut ja-
 » maix niant demander ne reclamer ne aultres pour ous. Cest
 » escript fut fait a feste saint Nicolas quant ly milliaires corroit
 » par mil. ij^e et lxxvj ans. »

Suivant les termes de cet acte, les religieux de la Trinité auraient acheté, en 1266, « la maixon et la court que fut lou voueit » de Mez. » Vigneulles ajoute qu'ils y établirent alors leur monastère, et y construisirent une église qu'il a vue et qui ne fut vouëtée, dit-il, que de son temps (en 1520), aux frais d'André de Rineck, seigneur de Ladonchamps.

Il s'élève ici un doute sur le sens précis qu'il convient de donner aux expressions ambiguës : « la maixon et la court que fut » lou voueit de Mez. » Faut-il les entendre d'une maison quelconque ayant appartenu au voué de Metz, ou bien de la maison qui était consacrée à son habitation, c'est-à-dire de l'hôtel du voué ? Si l'on s'arrête au premier sens, il ne présente rien de contradictoire avec les faits relatés dans la chronique rimée, et nous n'avons rien à retrancher des conclusions que nous avons tirées de l'étude de celle-ci. Mais si l'on adopte l'autre sens, si la maison achetée en 1266 par les religieux de la Trinité, pour y établir le monastère qui subsistait encore au seizième siècle, est l'hôtel même du voué, on ne peut plus admettre que l'aumônier Nemery Baudoche a aussi, de son côté, acheté cet hôtel du voué pour construire sur son emplacement la maison de l'aumônerie qui existait également au seizième siècle.

Cette contradiction entre les données d'un acte authentique et celles d'un récit légendaire, ôterait nécessairement à celui-ci une partie de sa valeur. Je dis que la légende perdrait ainsi une partie seulement de sa valeur, parce qu'il n'y aurait lieu d'en retrancher que ce qui serait en désaccord avec des indications plus positives, le reste continuant à subsister ; car il est de la nature même de cette sorte de documents d'être composés de réalités et de fictions. C'est à la critique à faire la part de chacune d'elles. Il y aurait donc un travail de ce genre à entreprendre sur la version de la chronique rimée, si on adoptait pour l'acte de 1266 l'interprétation suivant laquelle la maison

acquise en 1266, par les religieux de la Trinité, serait l'hôtel même du Voué. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Nous voulons simplement examiner, comme nous l'avons dit en commençant, si la maison de la famille de Gargan, située rue Nexirue, représente oui ou non cet ancien hôtel du voué. Nous avons vu qu'en admettant les données de la chronique rimée cette attribution est impossible; nous allons montrer que, même en les infirmant pour leur substituer, en vertu de l'interprétation qui leur est contradictoire, les indications ressortant de l'acte de 1266, l'attribution que nous combattons n'est pas moins inadmissible.

En effet, qu'au lieu de l'aumônerie et de la chapelle Saint-Nicolas, ce soit l'église et la maison des religieux de la Trinité qu'il faille reconnaître sur l'emplacement de l'ancien hôtel du voué, nos conclusions seront encore les mêmes, touchant le point en discussion, si nous démontrons que, pas plus que l'aumônerie, l'église de la Trinité n'était située là où nous voyons la maison de la famille de Gargan. C'est ce que nous pouvons faire, grâce à un passage de la chronique de Philippe de Vigneulles.

En parlant de l'établissement fondé par les Trinitaires sur l'emplacement de la maison qu'ils avaient acquise en 1266, notre véridique annaliste, qui connaissait bien leur église sur le compte de laquelle il entre dans des détails circonstanciés, nous apprend qu'elle avait été édiflée alors « en la rue, dit-il, où elle est encor a presant, que nous disons la rue des Clerc. » Ajoutons à ce renseignement, que la position du monastère de la Trinité dans la rue des Clercs est parfaitement connue. Il était situé dans la partie extrême de cette rue, vers l'endroit où fut construite, au milieu du seizième siècle, la citadelle; car il fut détruit pour l'établissement de celle-ci. Il était alors occupé depuis quelques années par les sœurs Collettes (Claristes-Damianistes) qui y avaient succédé aux Trinitaires, lors de la distribution nouvelle des maisons religieuses opérée à la suite du siège de 1552 (hist. Bénédict. de Metz, t. II, p. 680). Rien, on le voit, n'est plus contraire que ces indications à la proposition que nous combattons; et il n'y a pas moyen d'identifier l'emplacement de l'hôtel du voué donné plus tard au monastère de la Trinité, dans la rue des Clercs vers la citadelle, avec celui de la maison de Gargan rue Nexirue.

Concluons maintenant. Les documents que nous venons d'étudier peuvent conduire à deux hypothèses différentes touchant l'emplacement probable de l'ancien hôtel du voué à Metz ; mais l'une et l'autre sont également contraires à l'opinion que cet emplacement soit celui où nous voyons aujourd'hui la maison de la famille de Gargan.

M. Abel se réserve de traiter à son tour la question à un autre point de vue.

M. V. Simon parle de l'intérêt qu'il y aurait à aller visiter, dans la bonne saison, le village de Beuvillers (arr. de Briey), où l'on conserve un lion de grandeur presque naturelle, sculpté en pierre, que les habitants prennent pour un bœuf¹.

M. le Président parle avantageusement des deux brochures que M. Martin d'Aussigny nous a envoyées récemment, et à l'aide desquelles il est facile de se représenter la ville de Lyon à l'époque de la domination romaine, avec son amphithéâtre, et dans son voisinage le fameux autel de Lyon si souvent représenté sur les médailles.

Ouvrages offerts à la Société.

Mémoires de la Société de Constantine, 1 vol. in-8° ; 1862.

Mémoires de la Société historique et archéologique de Langres ; t. II, 1863, 1 vol. in-4°.

Annales de la Société d'émulation des Vosges ; 1862.

Revue des sociétés savantes, mois de juillet, août et septembre.

Publications des antiquaires du Rhin inférieur (en allemand).

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie.

Bulletin de l'Institut archéologique liégeois.

Rapport fait à l'Institut, par M. Alfred Maury.

Le Secrétaire-adjoint, A. DURAND.

¹ Voir l'*Austrasie*, année 1834, p. 15.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 19 NOVEMBRE 1863.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance.

Le secrétaire donne lecture d'une lettre du 14 courant par laquelle M. le maire de Metz annonce que M. Vallet (de Viriville) a eu l'attention de lui envoyer deux exemplaires d'un bulletin de la Société des Antiquaires de France, où se trouve mentionnée, page 127 et suivantes, une notice sur les fragments d'une estampe incunable trouvée à Metz en 1861.

M. le maire de Metz nous fait l'honneur de nous transmettre l'un de ces exemplaires qui nous a été destiné par son auteur.

Communications.

Il est donné lecture de la notice dont il vient d'être question, et plusieurs membres font observer qu'il s'est glissé, sous la plume de l'auteur, une allégation qui leur a paru assez étrange pour être relevée; elle donnerait à entendre que la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle n'a fait mention, dans son bulletin de 1861, de la découverte de ces fragments xylographiques qu'alors que déjà M. Vallet (de Viriville) s'en serait occupé lui-même. La Société, qui tient à rétablir les faits dans leur vérité, réclame la priorité et se fait un plaisir de citer M. le docteur Finot comme étant celui qui a su le premier éveiller l'attention de ses confrères sur ce point.

M. le président nomme une commission formée de MM. Dommanget, Prost, de Bouteiller, Hallez d'Arros, afin de dresser une liste des ouvrages d'histoire et d'archéologie qui manquent à la bibliothèque de la ville et dont nos membres ressentent chaque jour le besoin. Cette liste sera

ensuite remise, à titre de renseignement, à M. le conservateur de la bibliothèque.

Travaux.

Le R. P. Bach lit une notice sur l'étymologie du nom de plusieurs localités situées tant en France qu'en Allemagne et qui ont cela de particulier qu'elles la doivent toutes aux oies sauvages qui s'y rencontraient.

M. de Bouteiller donne lecture d'un travail qui, sous le titre d'*Hannès Krantz, ennemi de la cité de Metz (1485-92)*, nous retrace un tableau vivant de la République messine à son déclin.

Ouvrages offerts à la Société.

Monnaies de Pfalzen, Thionville, Rémilley et Rémelange, par M. Robert, une brochure in-8° avec planche;

Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard, un volume in-8°.

Le Secrétaire-adjoint,

A. DURAND.

SÉANCE DU 10 DÉCEMBRE 1863.

Présidence de M. Victor Simon.

Correspondance.

Le secrétaire donne lecture

1^o D'une lettre du 9 courant par laquelle M. Legénissel, directeur général des établissements militaires en Chine et propriétaire des ruines de Châtel-Saint-Germain, expose que désireux de conserver les débris du château des anciens évêques de Metz, et de soustraire au public le droit de détruire et de profaner cet antique monument il le place sous la protection de la Société d'archéologie de la Moselle ;

2^o D'une lettre par laquelle M. Rousseau, administrateur de l'*Austrasie*, revue de Metz et de Lorraine, fait hommage à la Société de la collection complète, de 1853 à 1863, de ce recueil qui renferme des articles nombreux relatifs à l'archéologie locale.

M. le président, qui a reçu une lettre de M. de Caumont, est à même de donner les éclaircissements qu'on a demandés à une séance précédente sur l'allocation de 100 fr. qui avait été allouée au congrès de Reims en 1861 pour des moulages à Metz. Il en résulte que la Société française d'archéologie n'a pas fait emploi de ce crédit, emploi qu'elle a l'usage de se réserver à elle-même et que, par conséquent, ce crédit, datant d'un exercice déjà réglé, peut être considéré comme annulé.

Il est enfin donné lecture d'une circulaire de l'*Institut des provinces* qui fixe au 15 mars prochain, rue Bonaparte, 44, la convocation des membres pour les séances qui auront lieu à cette époque, ainsi que des délégués des sociétés savantes des départements. M. le président propose

une délégation à ceux de nos membres qui prévoient se trouver à Paris à cette époque, jusqu'à concurrence du nombre de trois qui a été mis à sa disposition.

Admission de Membres.

Le bureau propose de confondre la classe des membres d'honneur avec celle des membres honoraires et d'admettre au nombre de ces derniers M. le baron de Ladoucette, sénateur, et M. le baron Alméras-Latour, premier président de la cour impériale de Metz.

Le bureau propose également au titre de membres ordinaires : M. Vedel, commandant du recrutement et correspondant de la Société des sciences de la Rochelle; M. Lorain, bibliothécaire-adjoint de la ville de Metz.

Ces propositions sont adoptées.

Communications.

A la suite de l'entrevue que M. le président a eue avec M. le baron de Ladoucette, sénateur, et avec M. Racine, au mois d'août dernier, M. le président fait espérer à la Société que le bassin des arches de Jouy doit être couvert en ce moment, et préservé des dégradations auxquelles il était exposé de la part des passants.

M. de Bouteiller annonce qu'un de nos sculpteurs, M. Petit-mangin, a eu l'heureuse pensée de profiter des échafaudages qui ont été dressés pour les travaux de dégagement du transept de la cathédrale, pour mouler une partie de la charmante frise à personnages qui court tout autour des contreforts qui contrebuttent la grande ogive dans laquelle se trouve inscrite la verrière dite *des Evêques*.

La Société apprendra avec satisfaction et avec un sentiment de reconnaissance bien naturel pour MM. les conservateurs de la bibliothèque de la ville, que, grâce à des acqui-

sitions qui sont dues à leur initiative, le médailler de la ville vient de s'enrichir des types suivants :

METZ.

Jeton argent (très petit module) de Poutet, maître-échevin de Metz, 1684.

Jeton de Charles de Lorraine, abbé de Gorze, 1610 (cuivre).

Deux jetons de Charles, cardinal de Lorraine, 1603-1604.

FRANCE.

Médaille de bronze. Louis XIV, 1657, prise de Montmédy.

— Louis XIV, 1697, mariage de Louis XIV.

— Louis XIV, 1699, hommage de Léopold, duc de Bar.

— Louis XV et Marie de Lorraine, 1725.

— Louis XV, 1727, naissance de 2 enfants jumeaux.

LORRAINE.

Jean I, l'aigle éployée, R, épée la pointe en bas entre 2 roses (argent), 1346 à 1389.

Jean I, duc de Lorraine, R, une croix (argent).

René II, le duc debout, couronné, R, croix de Lorraine, 1473 à 1508.

Antoine (grand écu d'), buste couronné et armé du duc, R, écusson de Lorraine entouré des écussons de Hongrie, Naples, Jérusalem, Aragon, Anjou et Bar, 1508 à 1544.

Henri II (florin d'or), armes pleines de Lorraine, R, saint Nicolas debout, 1635.

Henri II (teston), sans date, buste à droite, R, écusson plein de Lorraine (vers 1641).

Charles IV (teston), buste à droite, R, écu plein de Lorraine, 1627-1630-1632.

François III (écu d'argent), buste lauré à droite, R, écu plein de Lorraine, 1738.

Cette pièce a cela de remarquable que François III, en 1737, renonça à la Lorraine en faveur de Stanislas Leczinski, qui prit possession de son duché en 1737 et n'exerça jamais le droit de battre monnaie.

Le R. P. Bach propose à nos statuts une modification suivant laquelle il serait créé une *commission des mémoires* composée de quatre membres dont le rôle consisterait à proposer à la Société, par voie de rapport, l'impression de tel ou tel mémoire.

En raison de son importance, cette proposition est ren-

voyée à l'examen d'une commission composée de MM. Dommanget, président, R. P. Bach, Abel et de Faultrier.

Élections.

Les membres du bureau étant arrivés à l'expiration de leur mandat, sauf M. de Bouteiller en sa qualité de secrétaire perpétuel, il est procédé au scrutin pour le renouvellement du bureau.

Le nombre des membres présents est de 22.

Sont élus :

Président : M. Victor Simon.

Vice-présidents : MM. Dommanget et Guérey.

Secrétaire-archiviste : M. Ch. Abel.

Secrétaire-adjoint : M. Anatole Durand.

Trésorier : M. Ch. Berga.

Travaux.

M. Abel lit un travail extrêmement curieux sur *la condition de la femme dans le droit ante-coutumier messin*. La Société décide que cette notice importante figurera dans le prochain volume de nos *Mémoires*, et qu'en attendant l'impression il sera envoyé au Ministère de l'instruction publique pour prendre part au concours qui est ouvert sur le droit français au moyen âge.

M. Bellevoye dépose sur le bureau un dessin fort exact de l'autel portatif dont il a été question à l'une de nos dernières séances, et accompagne la reproduction de cet intéressant monument liturgique de la communication suivante :

Messieurs, dans la séance du 11 juillet de cette année, M. l'abbé Vogein, par l'entremise de notre confrère M. Abel, a fait part de la découverte qui venait d'être faite à la cathédrale de Metz d'un autel portatif.

Vous m'avez chargé d'en faire un dessin, et d'après les observations que j'ai faites en l'exécutant, vous m'avez demandé de vous faire un rapport sur les procédés de fabrication employés par l'orfèvre qui a confectionné ce petit monument, remarquable aujourd'hui par sa rareté et plus encore par la pureté du style de l'ornementation qui doit se rapporter au treizième siècle pour les ornements et figures niellées qui forment le dessus de l'autel ; mais les ornements estampés sont d'un style plus ancien qui peut se rapporter au onzième siècle ou au moins au commencement du douzième.

Je vais, tout d'abord, vous donner un aperçu des autels de ce genre qui sont signalés dans deux ouvrages modernes qui se trouvent à la bibliothèque de Metz. Dans les *Annales archéologiques* de Didron (1852, page 119), on cite un autel portatif, à Cologne, qui offre l'image du paradis terrestre et du paradis céleste avec les quatre fleuves et deux anges.

Deux autres autels portatifs, à Conques, dont l'un offre d'illustres Saints, les Apôtres, la Sainte Vierge et les Évangélistes entourant le Sauveur.

Un autre de ces autels, dont on donne deux gravures, appartient au révérend docteur Rock et a figuré à l'exposition d'archéologie de Londres. Il offre aux quatre angles les éléments, le feu, l'eau, l'air et la terre ; au centre l'esprit de Dieu au nimbe crucifère tenant la double croix, d'un côté l'archange Gabriel et de l'autre l'archange Michel qui porte le globe du monde surmonté de la croix¹.

¹ Les deux autels de Conques sont décrits et figurés dans les *Annales archéologiques* de 1856, par M. Alfred Darcel, qui donne en quelque sorte une histoire des autels portatifs. Cet auteur indique un certain nombre de ces autels d'après d'anciens textes, depuis 720 jusqu'au quinzième siècle, mais les autels eux-mêmes n'existent plus selon toute probabilité. Je ne puis m'empêcher d'emprunter le passage suivant : « La faveur de posséder un autel portatif était un privilège que les papes s'étaient réservé le droit d'accorder, et dont ils ont régularisé les concessions au quatorzième siècle ; ainsi Jean XXII accorde, en 1323, à Charles IV et à la reine, le droit d'avoir un autel portatif et de faire célébrer la messe par tout prêtre séculier ou régulier ; il semblerait que ce droit s'éteignit avec la personne à qui il était concédé, car, en 1341, Clément VI accorde à Philippe VI ce même privilège qu'il octroie à son fils aîné, en 1342 ; puis, en 1353, Innocent IV le renouvelle au fils aîné du roi Jean II. Une bulle accordée par le pape Urbain, en 1366, à Jean V Sperius, abbé de Saint-Bertin, prouve que la permission papale était également nécessaire aux abbés à la même époque. »

M. Viollet-le-Duc (p. 18 de son *Dictionnaire raisonné du mobilier français*) figure aussi l'autel portatif du révérend docteur Rock et il ajoute ces lignes : « Les autels portatifs servaient pendant les voyages et, une fois consacrés, permettaient de célébrer la messe en tous lieux ; l'ordre romain appelle ces autels des tables de voyage, il ne paraît pas que ces tables aient été fort en usage avant les onzième et douzième siècles, tandis qu'à cette époque ils étaient très communs. Saint Anselme croit devoir s'élever contre l'abus de ces autels : Je n'en condamne pas l'usage, dit-il, mais je préfère qu'on ne consacre pas de tables d'autels non fixes. Les voyages en Terre-Sainte furent cause, cependant, que l'on fit beaucoup d'autels portatifs pendant les douzième et treizième siècles. Ces autels se composaient d'une table de marbre, de jaspe, d'agate ou de porphyre, enchâssée dans une bordure de cuivre ciselé, doré, niellé, émaillé, de vermeil ou de bois précieux. Il n'est pas besoin d'ajouter que les autels portatifs contenaient toujours des reliques. »

M. Viollet-le-Duc signale et figure aussi un autre de ces autels appartenant à M. le prince Soltykoff et provenant du cabinet Debruge-Duméril. Cet autel se compose d'une plaque de marbre lumachelle, incrustée dans une pièce de bois ; la table est entourée d'une plaque de cuivre doré avec clous à tête plate niellée, percée en haut et en bas pour laisser voir deux petits bas-reliefs en ivoire, l'un représentant un crucifiement avec la Vierge et saint Jean, l'autre la Sainte Vierge assise avec deux évêques à ses côtés. Deux plaques de cristal de roche ornent les deux côtés du cadre de cuivre ; sous ces plaques ont été posées, à la fin du treizième siècle, deux petites miniatures représentant des évêques ; aux quatre coins sont représentés les Évangélistes ; sous la table de marbre sont renfermés un grand nombre de reliques dans un morceau de toile de coton.

Je vais passer à la description du petit monument que possède la cathédrale de Metz et que, grâce à l'obligeance de M. l'abbé Voëin, je puis faire passer sous vos yeux. Et d'abord est-ce bien un autel portatif ? S'il n'en était pas ainsi je prierais ceux de mes confrères qui, plus instruits que moi sur le mobilier des églises de cette époque et les usages sacrés, pourraient nous indiquer un autre emploi. Constatons seulement qu'entre la plaque d'agate et la plaque d'argent qui forme le dessous de l'autel, il se trouve un petit morceau de toile d'un tissu d'une grande finesse qui semble avoir été chiffonné entre les mains et non plié avec soin comme

cela devrait avoir lieu probablement si on y eût attaché l'importance due à une relique; ce morceau d'étoffe ne contenait aucun débris d'ossement qui, seul, constituait véritablement une relique aux yeux de l'église¹. Ce morceau d'étoffe n'était, du reste, contenu dans aucun reliquaire et on n'a pu trouver des creux dans le morceau d'agate ayant pu remplir ce but, ni de croix de consécration.

Notre monument se compose d'une plaque d'agate ordinaire rouge et quelques veines noires qui feraient croire à une cassure dans le dessin. Cette pierre, d'une fort belle dimension, a 20 centimètres de longueur sur 12 centimètres de largeur, et d'une épaisseur de 2 centimètres; elle est encastrée dans un châssis de bois de châtaignier. En dessous elle est recouverte d'une plaque d'argent losangée; dans les losanges on a gravé au burin, assez grossièrement, des rosaces à quatre feuilles. Entre cette feuille d'argent et la pierre se trouvent aux quatre coins quatre morceaux de toile d'un gros tissu qui servaient à caler la pierre; le tout était relié par un mastic qui faisait corps avec la pierre, le châssis du bois et les quatre morceaux de toile; le morceau de toile fine, cité plus haut, était cependant préservé de ce mastic.

En dessus, le châssis en bois est recouvert, ainsi que les bords, de la plaque d'agate, de façon qu'elle ne puisse pas sortir du châssis, par quatre lames d'argent doré sur lesquels sont gravés des ornements niellés; la lame d'en haut présente au milieu un *Christ béni* et aux extrémités un ange et un aigle, attributs des évangélistes saint Matthieu et saint Jean. La lame d'en bas manque malheureusement; elle présentait, sans doute, aux extrémités, le bœuf et le lion, attributs des évangélistes saint Luc et saint Marc, et au milieu, peut-être, une colombe reposant sur un tabernacle, comme cela se voit sur l'autel du docteur Rock, ou un agneau avec la croix comme dans celui qui appartient au prince Soltzkoff². Les deux lames latérales ne contiennent que des ornements niellés.

L'épaisseur du châssis est recouverte par des lames aussi d'argent

¹ D'après une observation du R. P. Bach.

² Le chapitre de la cathédrale se propose de faire rétablir cette lame dans le style de celles qui restent. Nous avons figuré au trait pointillé, sur la gravure, un projet qui sera peut-être adopté par le chapitre.

doré, mais ayant des ornements estampés et non niellés comme les précédents; ces ornements sont contenus entre deux filets à grenetis, la partie supérieure présente deux de ces filets. C'est sur la manière dont l'orfèvre du treizième siècle a fabriqué ces lames chargées d'ornements en bas-reliefs que j'appellerai toute l'attention de la Société. Sont-elles estampées sur une matrice en acier, poussées à la mollette ou repoussées par derrière avec des poinçons et ciselées ensuite comme cela se pratiquait beaucoup autrefois? Les procédés d'estampages étant loin des perfectionnements que sont venus apporter les machines employées de nos jours, et même au seizième siècle, époque à laquelle ces procédés étaient encore dans l'enfance quoique l'art ait fait les plus grands progrès; on peut s'en convaincre en jetant un coup-d'œil sur les procédés employés à cette époque et que Benvenuto Cellini décrit dans ses mémoires.

Nous allons examiner successivement les quatre faces et nous remarquons de suite que la face *CB* se compose de deux parties exactement semblables et qui sortent évidemment de la même matrice; la face *AD* se compose aussi de deux portions semblables entre elles, mais d'une autre ornementation que *CB*; cette face *CB* présente en dessous du filet un commencement d'ornementation qui se rapporte exactement au bas des rinceaux de la face *AD*; les pieds de la grue, ceux de la sirène, ainsi que le bas des ornements situés entre elles sont bien à la place et dans les mêmes positions que dans la face *AD* et se rapportent à cette face d'une manière évidente; ces deux ornements étaient donc gravés sur une même matrice et n'étaient séparés entre eux que par un seul filet qui leur était commun, de sorte qu'en estampant l'un de ces motifs, une portion de l'autre était aussi estampée sous la bande d'argent, suivant que cette bande dépassait plus ou moins le filet.

Les faces *BA* et *CD* présentent le même ornement que *AD*; elles commencent par la sirène et vont jusqu'à la grue dont on voit le commencement seulement (l'aile et l'enroulement qui se trouvent en dessus), mais l'orfèvre n'a pas estampé complètement la grue et à sa place il a frappé la sirène qui forme le commencement de l'ornement; les surfrappes qui se voient à la réunion des deux parties et qu'on peut vérifier à tous les points de jonction, ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet.

Mais de quelle forme était la matrice? était-ce un carré d'acier ou un cylindre? La courbure inégale des filets semblerait indiquer ce



Arel portatif déposé au trésor de la Cathédrale de Metz.



Matrice de grandeur naturelle.

dernier moyen, mais alors le derrière des plaques devait être plein et il est au contraire très creux; d'ailleurs ce système serait encore très difficile dans l'exécution pour des bandes ayant 32 millimètres de largeur. Il ne nous reste donc qu'à opter pour un tas d'acier gravé en creux sur lequel on aurait estampé les bandes d'argent au moyen d'un morceau de plomb qui recevait le choc du marteau et forçait, par sa malléabilité, l'argent à entrer dans le creux de la matrice.

Ce procédé se trouve d'ailleurs indiqué dans la *Diversarum artium schedula* du moine Théophile qui vivait vers l'époque où a été fabriqué le monument qui nous occupe. Ce livre renferme la technique de tous les arts industriels de son temps et principalement de tous ceux qui servaient à orner les temples chrétiens¹. En voici quelques extraits ayant rap-

port à l'estampage : « On fabrique des fers épais qui doivent être sans défaut ni gerçure au côté supérieur. On y grave des bordures étroites dans lesquelles sont des fleurs, des animaux, des oiseaux, etc. Ensuite vous amincirez de l'argent de la longueur que vous voudrez, joignez l'argent à une bordure quelconque en pla-

¹ Bibliothèque de Metz, B. 1587, édition en latin avec traduction en français, publié en 1845 par le comte Ch. de l'Escalopier.

cant le fer sur une enclume, de sorte que la gravure soit en dessus, et y appliquant l'argent dessus, placez du plomb épais; vous frapperez fort avec un marteau de façon que le plomb pénètre l'argent même sur la gravure, si vigoureusement que tous les traits y paraissent pleinement. Si la lame est trop longue, lirez-la de place en place, avec des tenailles, tenez-la également jointe au fer afin que, une partie ayant été frappée, une autre le soit, et ainsi de suite jusqu'à ce que toute la lame soit remplie. Ce travail est assez utile autour des bordures dans la fabrication des tables d'autels, les pupitres, les chasses des corps saints, les livres et partout où il est besoin, quand le relief est beau, fin et délicat. »

M. Véver, dont vous connaissez toute l'habileté dans l'art de l'orfèvrerie, ayant été chargé par le chapitre de la cathédrale de consolider ce précieux spécimen pour l'histoire de l'art, a été obligé de démontrer une partie de ces plaques estampées et a pu les étudier avec soin. Voici ce que pense M. Véver : l'autel en question aurait été fabriqué au treizième siècle, époque à laquelle doivent se rapporter les plaques niellées; mais l'orfèvre de cette époque aurait moulé les ornements en relief sur un estampage plus ancien et aurait fondu un moule en bronze qui lui aurait servi de matrice; M. Véver se fonde sur le grain qu'il a remarqué, à la loupe, entre les enroulements des ornements, grain qui viendrait des rugosités du sable ayant servi au moulage, et en second lieu sur les traits légers qui se voient aussi, à la loupe, sur le champ des plaques estampées entre les ornements en relief; ces traits proviendraient d'un coup de lime ou de pierre à polir donné sur la surface de la matrice pour enlever le grain du sable sur le champ de cette matrice, mais la lime n'aurait pu atteindre ce grain dans les angles des ornements sans enlever de la profondeur à la gravure.

Mais que l'orfèvre se soit servi d'un moule en bronze ou d'une ancienne matrice en acier qui se serait perpétuée dans son atelier depuis une ou deux générations, le mode d'estampage serait le même dans les deux cas et se rapporterait avec évidence au moyen indiqué plus haut et qui est décrit dans l'ouvrage du moine Théophile.

M. Dommanget a la parole pour la lecture du rapport suivant :

Messieurs, l'*Académie d'archéologie de Belgique* poursuit le cours

de ses publications. Les *Annales* dont je suis chargé de rendre un compte sommaire appartiennent à deux volumes qui, je le suppose, ne nous ont pas été adressés d'une manière complète. Ainsi je je rétablis sur le bureau les première, deuxième et troisième livraisons du tome XVIII et les troisième et quatrième du tome XIX.

L'œuvre principale que renferment ces livraisons est une histoire du collège médical de Bruxelles (*Collegium medicum Bruxellense*), par M. Ch. Brœckx, bibliothécaire-archiviste de l'académie. Ce travail, qui commence à l'année 1605 et s'arrête à l'année 1794, ne contient pas moins de 278 pages dans la partie du tome XVIII, que nous avons reçue, et 163 dans le tome XIX.

L'histoire du *Collegium medicum Bruxellense* est assurément étrangère aux travaux, par conséquent aux études de notre *Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle*, mais elle me rappelle un fait qui se produisit à Metz et probablement dans les principales villes de France, vers les premiers mois de 1830. Le gouvernement songeait à établir pour les médecins des conseils de discipline à l'instar de ceux qui existent pour l'ordre des avocats. L'analogie entre les deux corps est loin d'être parfaite; mais il s'agissait de créer ou de fortifier au sein d'une profession éminemment libérale et qui a pour mobile l'amour de l'humanité, un lien de véritable confraternité, un esprit de bienveillance réciproque et de bonne entente, en même temps que le public y aurait trouvé des garanties nouvelles d'honnêteté et de moralité, très-compatibles avec l'indépendance dont elle a besoin et qu'on ne songeait pas à lui ravir. Les sociétés de médecine consultées ne furent pas de cet avis. Je me souviens d'avoir eu, à ce sujet, un entretien avec M. le docteur Willaume dont les tendances personnelles n'étaient pas favorables à la mesure proposée. En préconisant dans cet entretien l'institution des conseils de discipline et leur application au corps médical, je faisais valoir des considérations qui, peu d'années auparavant, m'avaient été suggérées par l'un des hommes les plus judicieux qui ait paru dans notre province, M. La Cave de Laplagne-Barris, alors procureur général à Metz. Le projet fut abandonné et je ne sache pas qu'il ait été renouvelé depuis. Au reste, le célèbre médecin que je nommais tout à l'heure et dont la mémoire ne périra pas de sitôt à Metz, a reçu de ses confrères un témoignage de haute estime qui se révèle par le portrait conservé, au milieu de nous, dans cette enceinte.

J'ai lu dans les *Annales* de l'Académie de Belgique, d'intéressantes notices, principalement celles sur le château des comtes de Flandres, à Ypres, communément appelé *Zaethof*, par M. Ad. Iweins d'Eeckhoutte; sur le chœur de l'église de *Saint-Servais*, à Maëstricht, dans laquelle Louis XI a fondé une chapelle, en 1463, par M. A. Schæpkens; sur l'abbaye d'Everbode, par M. Louis Golesloot.

La troisième livraison du tome XVIII^e contient une savante dissertation sur les chanoines réguliers de Saint-Augustin et sur les ermites du même nom. Je n'en parlerais pas toutefois si un évêque de Metz, saint Chrodegand, en 743, n'était, selon Hermant (*Hist. des Ordres religieux*, t. I^{er}, p. 226), le fondateur des religieux mendiants, nommés Augustins, et si l'auteur de la notice ne se trouvait point en désaccord avec M. Viollet-le-Duc (*Dict. raisonné de l'architecture française du onzième au seizième siècle*), relativement au caractère de simplicité qu'auraient toujours eu les églises bâties par les ermites de Saint-Augustin. Je m'abstiens de toute citation et renvoie les curieux aux *Annales* mêmes, page 292 à 298.

Le grand-prévôt du chapitre de Saint-Lambert, de Liège, avait rang immédiatement après l'évêque qui était, comme on le sait, prince-électeur de l'empire. Le grand-prévôt était aussi un personnage important dans l'ordre politique et dans l'ordre religieux : c'est lui qui remettait l'étendart aux Liégeois, lors d'une déclaration de guerre. M. Schaepkens, membre correspondant de l'Académie de Bruxelles, publie, dans la quatrième livraison du tome XIX, la liste de ces grands dignitaires, de 746 à 1793. J'en pourrais extraire plusieurs noms d'origine française, notamment ceux de Guillaume de Poitiers, élu en 1568, et d'Emmanuel-Théodose de la Tour d'Auvergne, fils de Frédéric-Maurice, duc de Bouillon et seigneur de Sedan, vers 1669. Mais je relève avec plus d'intérêt encore le nom de Bouchard d'Avesnes, fils de Jean d'Avesnes comte de Hainaut, qui mourut évêque de Metz en 1296 et qui appartient à notre histoire locale.

Je termine cette courte analyse des *Annales* de l'Académie de Bruxelles en mentionnant un *Souvenir de Rome*, par M. Jean Demarteau (tome XIX, p. 299); la *Visite aux ruines de Pompéi*, par M. O. Dognée, et même une *Revue des anciens monuments de la ville de Mons*, par M. Léopold de Villers (t. XIX, p. 189 et 196).

Ces divers travaux se recommandent comme pouvant faire l'objet de lectures agréables et de recherches utiles.

Ouvrages offerts à la Société.

**L'*Austrasie*, revue de Metz et de Lorraine , 10 vol. in-8°
1853—1862.**

Le Secrétaire-adjoint,

A. DURAND.

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

DE LA MOSELLE

PERSONNEL DE LA SOCIÉTÉ AU 1^{er} JANVIER 1864

Bureau.

<i>Président d'honneur,</i>	M. le baron Jeanin, préfet du département.
<i>Président,</i>	M. Victor Simon, conseiller à la cour impériale, membre de l'Académie.
<i>Vice-présidents,</i>	{ M. Dommanget, doyen de l'ordre des avocats. M. Guérey, directeur de la poste aux lettres.
<i>Secrétaire perpétuel,</i>	M. E. de Bouteiller, ancien capitaine d'artillerie.
<i>Secrétaire-adjoint,</i>	M. A. Durand, avocat.
<i>Secrétaire-archiviste,</i>	M. Ch. Abel, docteur en droit.
<i>Trésorier,</i>	M. Ch. Berga, notaire.

Membres honoraires.

MM.

Alméras-Latour (baron), premier président à la cour impériale.
Beaupré, conseiller à la cour impériale, à Nancy (Meurthe).

Bouillet, insp. des monuments historiques, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).
 Bourbaki, général commandant la 8^e division militaire.
 Caumont (de), directeur de l'Institut des provinces et de la Société d'archéologie française, à Caen (Calvados).
 Cochet (l'abbé), inspecteur des monuments historiques, à Dieppe (Seine-Infér.)
 Coste, juge au tribunal de première instance, à Schelestadt.
 Diegerick, professeur à Anvers (Belgique).
 Girardin, membre correspondant de l'Institut impérial de France, à Rouen (Seine-Inférieure).
 Holzer, grand-prévôt de la cathédrale, à Trèves (Prusse rhénane).
 Kerckhove (le comte de), président de l'Académie d'archéologie, à Anvers.
 Klein, professeur au gymnase et membre de la Société des antiquaires, à Mayence.
 Jeanin (baron), préfet du département de la Moselle, hôtel de la Préfecture.
 Ladoucette (baron de), sénateur, à Paris.
 Lafontaine (de), ancien gouverneur, à Luxembourg.
 Lepage, président de la Société d'archéologie lorraine, à Nancy (Meurthe).
 Longpérier, membre de l'Institut de France et conservateur des musées du Louvre, rue de Londres, 80, à Paris.
 Maréchal (F), maire de la ville, quai Saint-Pierre.
 Martin Daussigny, conservateur du musée d'antiquités de la ville, à Lyon.
 Namur, professeur au gymnase et secrétaire de la Société archéologique du grand-duché, à Luxembourg.
 Otreppe de Bouvette (d'), à Liège (Belgique).
 Reichensberger (de), conseiller à la cour royale, à Berlin.
 Ring (de), secrétaire de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, à Strasbourg (Bas-Rhin).
 Saint-Olive, homme de lettres, quai Sainte-Claire, 11, à Lyon (Rhône).
 Sauley (de), membre de l'Institut imp. de France, rue du Cirque, 15, à Paris.
 Ulysse Capitaine, à Liège (Belgique).
 Wurth-Paquet, président de la cour supérieure, à Luxembourg.

Membres titulaires.

Abel, avocat, docteur en droit, rue Sous-Saint-Arnauld, 7.
 Aerts, propriétaire, rue Mazelle.
 Alcan, libraire-éditeur, rue de la Cathédrale.
 Altemayer propriétaire à Saint-Avold (Moselle).
 André (l'abbé), curé de la paroisse Saint-Vincent, rue des Pères-St-Georges.
 Auburtin (l'abbé), curé à Bousse, près Thionville (Moselle).

Bach (R. P.). jésuite à Saint-Clément.

Baudot, ingénieur civil rue de la Fonderie.
 Bellevoye, artiste graveur, rue du Four-du-Cloître.
 Benoit (Louis), maire de Berthelming (Meurthe).
 Berga (Ch.), notaire, rue Nexirue.
 Bergmann (l'abbé), aumônier du dépôt de mendicité à Gorze (Moselle).
 Bernard, notaire, rue de la Chèvre.
 Blondin (F.), dir. de la succursale de la banque de France, r. des Parmentiers.
 Bollemont (de), juge, rue Pierre-Hardie.
 Bosch (l'abbé), curé de Rosselange.
 Bouchy (l'abbé), au château de Hombourg, près Saint-Avold (Moselle).
 Boulangé (G.), ingénieur en chef des ponts et chaussées.
 Boulanger (E.), avocat, rue des Clercs.
 Bouton, notaire, place Saint-Louis.
 Bouteiller (E. de), ancien capitaine d'artillerie, rue Marchant.
 Box, principal du collège, à Sarreguemines (Moselle).
 Brauna, maître de poste, rue du Pont-Saint-Marcel.
 Braux (de), propriétaire, rue de l'Évêché, 22.

Cailly, avocat, docteur en droit, rue Nexirue.
 Chabert (F.-M.), membre de l'Académie impériale de Metz, rue Mazelle.
 Chartener, (Hyp.), propriétaire, rue des Capucins.
 Chassinat, commandant du génie, rue de l'Esplanade.
 Chaussier (l'abbé), directeur du petit séminaire de Montigny.
 Chenellement (l'abbé), curé à Nouilly (Moselle).
 Chérissey (marquis de), propriétaire, rue de l'Esplanade.
 Chuine (l'abbé), curé à Louvigny (Moselle).
 Clerex, bibliothécaire honoraire de la ville de Metz.
 Clouet (l'abbé), bibliothécaire à Verdun (Meuse).
 Cochard (Léon), sous-lieutenant d'artillerie, rue des Trinitaires.
 Coëtlosquet (comte du), ancien capitaine de cavalerie, rue du Grand-Cerf.
 Coëtlosquet (vicomte du), propriétaire, rue du Grand-Cerf.
 Coëtlosquet (baron du), propriétaire, rue du Grand-Cerf.
 Corny (Ol. de), propriétaire, rue de l'Esplanade.
 Couët (de), propriétaire, rue des Parmentiers.
 Couderc de Saint-Chamant, receveur général du département de la Moselle,
 rue du Haut-Poirier.
 Cressac (baron Ed. de), propriétaire rue d'Alseld.
 Curicque (l'abbé), curé à Flastrof.

Darras, ancien négociant, rue du Plat-d'Étain.
 Demoget, architecte de la ville, rue Mazelle.
 Denis, avoué à Sarreguemines (Moselle).
 Desgodins, conseiller à la cour, place de la Comédie.

Desgoutin, président du tribunal, à Verdun.
 Dommanget, bâtonnier de l'ordre des avocats, rue aux Ours.
 Doucet, colonel en retraite, rue des Prisons-Militaires, 7.
 Dufresne, conseiller de préfecture, rue des Prisons-Militaires.
 Durand (Anatole), avocat, rue de l'Évêché.

Émel (l'abbé), curé à Roubling, près Sarreguemines (Moselle).

Faultrier (Ch. de), chef d'escadron d'artillerie, rue Serpenoise.
 Faultrier (Gaston de), avocat, rue St-Marcel.
 Finot, médecin militaire, place de Chambre.
 Follie, capitaine du génie, rue des Clercs, 15.
 Fournier, colonel du génie à l'école d'application.
 Friry, avocat, à Remiremont (Vosges).

Gaillard de Collonches, intendant général, rue de la Victoire, 27, à Paris.
 Gargan (baron Th. de), maître de forges, rue Nexirue.
 Gargan (Ch. de), maître de forges, rue Nexirue.
 Gault, conseiller municipal, rue Marchant.
 Georges, peintre décorateur, rue Lasalle.
 Gérardin, substitut, rue de l'Esplanade.
 Gilbrin (O.), notaire, place Saint-Louis.
 Gilbrin (l'abbé), chanoine, place Saint-Louis.
 Goulon (l'abbé), curé à Saint-Ruffine (Moselle).
 Gougeon (G.), adjoint au maire, rue Saint-Vincent.
 Gougeon (J.), conseiller à la cour, rue des Clercs.
 Gouyer, architecte-voyer de la ville, rue Fournirue.
 Guérard (l'abbé), curé à Longuyon (Moselle).
 Guérey, directeur de la poste aux lettres, rue de la Cathédrale.
 Guérquin, juge suppléant au tribunal de Thionville.

Hallez d'Arros, ancien secrétaire général de préfecture, rue des Parmentiers.
 Hallez d'Arros (Olivier), attaché au cabinet de M. le Préfet de Seine-et-Oise.
 Hannoncelles (d'), conseiller à la cour impériale, place Saint-Martin.
 Haro, docteur en médecine, place Saint-Étienne.
 Haro (Auguste), aide-major.
 Hauzen (d'), propriétaire au château de Hombourg, près St-Avold (Moselle).
 Henriet, juge, rue Nexirue.
 Humbert (l'abbé), curé à Novéant (Moselle).
 Hussenot, artiste peintre, rue aux Ours.
 Hussenot (J.), artiste peintre, professeur à l'école Saint-Cyr, à Versailles.

Ismeur, maître jardinier, au Sablon, près Metz.

acquemin, architecte, avenue Serpenoise.
 Jaunez, ancien maire de Metz, rue du Haut-Poirier.
 Jaunez (Léon), ingénieur à Sarreguemines.
 Jeandel, capitaine d'artillerie, rue de l'Évêché.

Krempf (l'abbé), curé à Kirchnaumen (Moselle).
 Kohler, ancien greffier, rue du Grand-Cerf.

Labastide, ancien inspecteur d'Académie, rue Saint-Cément.
 Lacourt (M. de), ancien maître des requêtes au conseil d'état, r. de l'Évêché.
 Lambert (Éliézer), rabbin, rue de l'Arsenal.
 Lambertye (marquis de), au château de Cons-la-Granville (Moselle).
 Lang (Adolphe), ingénieur aux forges de Hayange (Moselle).
 Lapierre (l'abbé), curé rue Châtillon.
 Lauras (R. P.), jésuite à Saint-Clément.
 Le Clerc de Bussy, sous-lieutenant au 57^e régiment d'infanterie.
 Leclerc, premier avocat général, rue des Prisons-Militaires.
 Lejaille, agent voyer en chef du département.
 Lesecq de Crépy, maire de la ville de Boulay (Moselle).
 Lorette, libraire éditeur, rue du Petit-Paris.
 Lorrain, sous-bibliothécaire, rue des Prisons-Militaires.
 Lonsteau, ingénieur civil, rue Saint-Quentin, 23; à Paris.

Maguin (Henry), avocat docteur en droit, rue Saint-Marcel, 40.
 Malherbe (Ad.), bibliothécaire de la ville, rue Haute-Pierre.
 Mardigny (de), ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Bar-le-Duc (Meuse).
 Marchal, juge d'instruction, rue des Prisons-Militaires.
 Marguerye (le comte Ev. de), rue de l'Évêché.
 Marin (Ch. de), place Saint-Martin.
 Martin (l'abbé), curé de la paroisse Sainte-Ségolène, rue des Capucins.
 Masson (l'abbé), vicaire général, au grand séminaire, à Metz.
 Maurouard, directeur de la poudrerie impériale à Metz, rue de l'Esplanade.
 Mennessier (Gabr.), colonel de gendarmerie, rue des Prisons-Militaires.
 Mézières, recteur émérite, rue du Pont-Moreau.
 Michel (Em.), artiste peintre, rue des Prisons-Militaires.
 Migette, artiste peintre, rue de la Garde.
 Moncelle (l'abbé), curé à Tiercelet, par Longwy.
 Musiel (de), au château de Thorn (Prusse).

Nessel (de), propriétaire à Haguenau (Bas-Rhin).
 Noël (l'abbé), professeur au grand séminaire, à Metz.

Orban, substitut du procureur impérial, à Rocroy (Ardenues).

Paquet d'Hauteroche, anc. officier sup. de la marine imp. rue de l'Esplanade.
 Perrin (l'abbé), curé à Ancy (Moselle).
 Pestche, ingénieur des ponts et chaussées, rue Saint-Vincent.
 Pêtre (Ch.), artiste statuaire, rue de l'Évêché.
 Pétry (l'abbé), curé à Schwerdoff (Moselle).
 Pierron, juge suppléant, rue Chaplerue.
 Piquetti, ex-architecte, rue aux Ours.
 Poncelet, ancien notaire, rue des Prisons-Militaires.
 Pougnet, membre du conseil général, à Landroff (Moselle).
 Prost (Auguste), membre de l'académie de Metz, rue du Palais.
 Purnot, avocat, rue du Palais.
 Paymaigre (comte de), propriétaire, place Saint-Martin.
 Payperoux, conseiller municipal, rue des Clercs.

Racine, architecte, place de Chambre.
 Régnier, docteur, à Vaudreching, près Bouzonville.
 Remy (l'abbé), curé à Lorry-lès-Metz.
 Robert (Ferd. des), rue de l'Évêché, 22.
 Robert (Ad. des), propriétaire, rue de l'Évêché, 22.
 Robert, directeur d'administration au ministère de la guerre, 9, rue des
 St-Pères, à Paris.
 Rousseau-Pallez, imprimeur-éditeur, rue des Clercs.
 Rugy (de), sous-lieutenant de hussards, rue Châtillon.

Sailly (de), chef d'escadron d'artillerie, au château de Montois la-Montagne.
 Salmon, conseiller à la cour impériale de Metz, rue Serpenoise.
 Sauer, archiviste du département.
 Schnabel (l'abbé), curé à Sillegny (Moselle).
 Schneider (l'abbé), curé à Jœuf (Moselle).
 Sérot, avocat, rue St-Marcel.
 Simon (A.), rue du Haut-Poirier.
 Simon (V.), conseiller à la cour impériale de Metz, rue du Haut-Poirier.
 Simon (Em.), banquier, rue du Heaume.
 Stoffels (Alexis), substitut à Briey.
 Stoffels (Ch.), avocat, rue des Prisons-Militaires.
 Straten Ponthoz (le comte Van der), membre de l'académie, à Pau.
 Stumpf (R. P.), jésuite à Saint-Clément.
 Sturel (Em.), architecte-entrepreneur, rempart Saint-Thiebault.
 Sturel (Syl.), id. rue aux Ours.
 Saby (Ch.), propriétaire, place Saint-Martin.

Terminaux, membre du conseil général, à Verny (Moselle).
 Thiel, ancien inspecteur de l'académie, rue de l'Évêché.
 Thilloz, substitut de M. le procureur général, rue des Clercs.

Thirion, avocat, rue aux Ours.

Tiuseau (V. de), propriétaire, rue Jurue.

Tontain, directeur de la succursale de la banque de France, à St-Lô (Manche).

Tricornot (le baron de), propriétaire au château de Colombey (Moselle).

Vandale (de), propriétaire, rue d'Alliance, à Nancy.

Vandernoot, architecte-ingénieur de la ville, rue St-Vincent.

Vedel, commandant le dépôt de recrutement, place St-Thiébauld.

Vellecourt (de), ancien officier d'artillerie, à Biettinge (Moselle).

Véver, bijoutier, rue Fabert.

Vlanson, propriétaire, à Plappeville (Moselle).

Vion (l'abbé.), curé à Faily (Moselle).

Viville (F. de), propriétaire, rue Mazelle.

Wéber (l'abbé), chanoine de Saint-Denis, à Paris.

Weyand, agent voyer, à Thionville.

TABLE

des Matières contenues dans le Bulletin de la Société d'archéologie
de la Moselle.

ANNÉE 1863.

Abbaye Saint-Pierre.	M. Abel.	74
Académie d'archéologie de Belgique.	M. Dommanget.	184
Alsace (Société historique d').		133
Alphabet orné.	M. Bellevoye.	50
Ancerville (promenade à).	M. A. Durand.	103
Arches de Jouy.	M. le baron de Ladoucette.	63
Architecte messin du quinzième siècle.	M. Prost et M. Abel.	24
Arnoult Souard (pierre tombale d').	rapport de M. Maguin.	137
Assomption de la sainte Vierge.	M. Abel.	86
Aube (église d').	M. A. Durand.	127
Autel portatif.	M. Abel.	82
—	M. Bellevoye.	178
Basse-Yutz (cimetière de).	M. Krismann.	135
Berbères (Notices sur les).	M. Lambert.	90
Berus (ancienne seigneurie de).	M. l'abbé Michel.	152
Brunecchild (le lit de).	M. Abel.	143
Bucrane servant de borne.	M. Prost.	154
Carte archéologique.	M. le docteur Regnier.	33
César (pont de) sur le Rhin.	M. Abel.	144

Châtel-Saint-Germain (ruines de)	173
Concours de 1863 au Ministère de l'Instruction publique.	77
Condition civile de la femme dans le droit anté-contumier messin. <i>M. Abel.</i>	178
Dessins d'anciens monuments. <i>M. Abel.</i>	71
Divinités égyptiennes. <i>M. V. Simon.</i>	131
Ennery (château d'). <i>M. de Bouteiller.</i>	29
Exposition de dessins. <i>M. Abel.</i>	146
Frise de la Cathédrale (moulages de la).	176
Garin le Loherain (roman de). <i>M. A. Durand.</i>	101—122
Gravure des neuf Preux. <i>M. Vallet de Viriville.</i>	69
— <i>M. Abel.</i>	71—79—157
— <i>M. Finot.</i>	173
Hayange (trouvaille numismatique à). <i>M. A. Lang.</i>	80
Hercule vainqueur des Géants. <i>M. de Bussy.</i>	52
Homme fossile. <i>M. V. Simon.</i>	59
Jeu de paume (emplacement du). <i>M. Caillly.</i>	147
Jouy (bassin de).	176
Jurac (fouilles de la rue).	74—148
— (origine du nom de).	148
Ligier Richier. <i>M. Abel.</i>	37
Maison du Voué. <i>M. Abel et M. Prost.</i>	147—166
Médaille accordée à M. Thilloz par M. le Ministre.	57
Médaille hébraïque. <i>M. V. Simon et M. Lambert.</i>	8
— <i>M. Veyant.</i>	132
Mines anciennes.	7
Musée Campana. <i>M. V. Simon.</i>	95
Musées de la ville. <i>MM. Dommanget, de Bouteiller et Abel.</i>	49
Numismatiques (acquisitions).	177
Observations séculaires de P. Ferry.	27
Oratoire des Templiers. <i>M. le commandant Henning.</i>	35
— (restauration de l'). <i>M. Demogst.</i>	75
Pont de la Grève. <i>M. de Bouteiller.</i>	135
Preuses (les neuf). <i>M. Abel.</i>	159
Puits à bascule. <i>M. Coste.</i>	81
— <i>M. Abel.</i>	134
Queuleu (église de).	1
— <i>M. de Bouteiller.</i>	160
Raigecourt (généalogie des). <i>M. A. Durand.</i>	109
Rémilly. <i>M. Robert et M. Abel.</i>	32
Rouelles. <i>M. V. Simon.</i>	19
Saint-Arnould (généalogie de). <i>M. A. Durand.</i>	22
Saint-Jean de Dijon. rapport de <i>M. de Bouteiller.</i>	162
Sarrebourg (carrelage de). <i>M. L. Benoit.</i>	83
Sépultures chrétiennes du moyen âge. <i>M. V. Simon.</i>	96

Serpenoise (fouilles de l'avenue).	M. <i>Abel</i> .	81—184
— (fouilles de la rue).	M. V. <i>Simon</i> .	154
Société d'émulation de Liège.	rapport de M. <i>Dommanget</i> .	86
— littéraire de Lyon.	rapport de M. <i>F. des Robert</i> .	13
Souvenirs de voyage.	rapport de M. V. <i>de Tinseau</i> .	53
Tablettes liégeoises.	rapport de M. <i>Dommanget</i> .	46
Tombeau de Pierre l'Hermitte.	M. A. <i>Lang</i> .	2
Trèves (Société des recherches utiles de).	M. <i>Lambert</i> .	140
Trinitaires (fouilles de la rue des). . .	M. <i>de Bouteiller</i> et M. <i>Prost</i> .	59
Vases étrusques.	M. V. <i>Simon</i> .	92
Voies romaines dans le pays rhénan.	M. <i>Lambert</i> .	40
— vers Bliescastel.	M. <i>Denis</i> .	84
Zuentibold (sceau et monnaies de).	M. Ch. <i>Robert</i> .	166

